Georges Nivat

(1993)

Russie-Europe
La fin du schisme

Études littéraires et politiques

Parties nos 1 à 9

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole
Courriel : mailto:mabergeron@videotron.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : http://classiques.uqac.ca/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.uquebec.ca/index.htm

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole, professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.
Courriel : mailto : mabergeron@videotron.ca

À partir de :

Georges Nivat.

Russie-Europe – La fin du schisme ; *Études littéraires et politiques* : Lausanne, Suisse : Édition L'Âge d'Homme, 1993, 810 pp.

Parties 1 à 9 du livre.

M Georges Nivat, historien des idées et slavisant, professeur honoraire, Université de Genève, nous a accordé le 27 mars 2006 son autorisation de diffuser ce livre sur le portail *Les Classiques des sciences sociales*.

Courriel : nivat.gm@wanadoo.fr

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.
Pour les citations : Times New Roman, 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition complétée le 5 juin, 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Georges Nivat

Russie-Europe
La fin du schisme
Études littéraires et politiques.

DU MÊME AUTEUR

Le jeu cérébral, postface à *Petersbourg* d'Andreï Biely, L'Âge d'Homme, 1967.

Le palimpseste de l'enfance, postface à *Kotik Letaïev* d'Andreï Biely. L'Âge d'Homme, 1973.

Sur Soljenitsyne. L'Âge d'Homme, 1974.

Soljenitsyne. Le Seuil, 1980. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Vers la fin du mythe russe, L'âge d'Homme, Lausanne 1983 2e édition 1988. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

À paraître à l'Âge d'Homme

Veilleurs dans la nuit. Poètes russe de l'Âge d'Argent
Impressions de Russie. L'An 1

Traductions de :

Andreï Biely : *Petersbourg* (en collaboration avec *Jacques Catteau*), Lausanne 1967.

Andreï Biely : *Kotik Letaïev,* Lausanne 1973.

Alexandre Soljenitsyne : Le *Pavillon des cancéreux* (en collaboration), Paris 1968.

Alexandre Soljenitsyne : *Août 14* (en collaboration), Paris 1972.

Abram Tertz (Andreï Siniavski) : *Dans l'ombre de Gogol,* Paris 1978.

Direction du *Cahier Soljenitsyne,* Ed. De l'Herne, Paris 1971 (en collaboration avec Michel Aucouturier).

Avertissement

Je tiens à remercier les publications qui ont donné le premier accueil à plusieurs des textes qui composent ce livre, et tout particulièrement le Débat (*Paris*), le Magazine littéraire (*Paris*), *le* Journal de Genève, *le* Monde, l'Histoire de la littérature russe *chez Fayard*, la Literatournaïa Gazeta (*Moscou*), *et la* Lettre internationale (*Paris, Rome, Berlin, Prague, etc.*).

Présentation du livre et de l'auteur

(Texte au verso du livre)

Ce recueil d'études culturelles et politiques part d'une question très actuelle : libérée du communisme, délestée de son empire, réduite à elle-même comme elle ne l'a jamais été dans toute son histoire multiséculaire, la Russie va-t-elle mettre fin à une longue parenthèse qui l'avait isolée de l'Europe ? L'auteur se posait la question dès 1988 : la *perestroïka, « révolution* d'en haut », mais qui échappa bientôt à son apprenti-sorcier, allait-elle remettre la Russie sur les rails de l'Europe ? Le désarroi culturel actuel cache aussi bien le Pleur sur la Russie d'un grand poète, Tchitchibabine, que les analyses obstinément incomprises d'un Soljenitsyne, partisan d'une Russie culturellement autonome, mais également « européenne », c'est-à-dire variée, et apportant sa variété au festin européen.

À la lumière de cette interrogation sont « revisités » de grands thèmes comme la piété des grands écrivains russes classiques, l'irréligion des « croyants athées » russes, la « torpeur d'Oblomov », le doute obstiné de Tchékhov, le libertinage russe du XXe siècle, la « révolution chrétienne » dont rêvaient beaucoup en 1918, le mirage « eurasien » des linguistes Troubetzkoy et Jakobson.

L'énigme Gorki, la haine russe de soi sous les espèces d'un Petchérine au XIXe et d'un Alexandre Zinoviev au XXe siècle, la « cure de fantastique » de Boulgakov, les spécificités de l'exil russe et la prose russe contemporaine sont parmi les grands sujets analysés. Cet ensemble imposant, complété par un recueil de chroniques politiques écrites pendant les années de la libération russe qui vont de la *perestroïka* aux journées d'août 91, entend faire revivre les émotions d'un grand événement que l'Occident n'a pas vraiment encore compris.

Georges Nivat est considéré comme un des grands slavistes contemporains. Élève de Pierre Pascal, dont il complète ici le portrait, il a fait découvrir André Biely, a écrit sur Soljenitsyne un livre qui, traduit en russe, vient d'être publié à Moscou, et il codirige une monumentale Histoire de la littérature russe *chez Fayard. En même temps que ce livre paraît un texte bref sur un voyage en Russie à l'automne 1992, intitulé* Impressions de Russie, l'An Un, *Ed. de Fallois/L'Âge d'Homme. Depuis 1972 il est professeur de littérature et civilisation russes à l'Université de Genève.*

Table des matières

Index des noms de personnes

PRÉFACE : Fin de la grande lueur, début d'un vrai jour

1re partie. Est-ce la fin du « schisme russe » ?
- Chapitre 1. Russie libérée, Russie brouillée
- Chapitre 2. Vers la fin du schisme russe

2e partie. Paysage et rêve
- Chapitre 3. Le mythe du paysage russe
- Chapitre 4. L'enjambée tendre de Marc Chagall

3e partie. Au banquet européen
- Chapitre 5. Le jeu de hasard dans la société russe
- Chapitre 6. Un Athénien parmi les Scythes
- Chapitre 7. Traduire Pouchkine
- Chapitre 8. La piété de Gogol
- Chapitre 9. Que veut dire la torpeur d'Oblomov ?
- Chapitre 10. La mort chez Tolstoï
- Chapitre 11. La correspondance de Tolstoï
- Chapitre 12. Le journal intime en Russie
- Chapitre 13. Le journal de Tolstoï
- Chapitre 14. La peau de chagrin tchekhovienne
- Chapitre 15. La palissade grise de Tchekhov
- Chapitre 16. Korolenko, un pur

4e partie. L'homme religieux russe
- Chapitre 17. Dieu dans la littérature russe
- Chapitre 18. Aspects religieux de l'athée russe
- Chapitre 19. Le catharisme de Tolstoï
- Chapitre 20. Renaissance de la spiritualité russe
- Chapitre 21. Religion et magie

5e partie. Y a-t-il un libertin russe ?
- Chapitre 22. Ébauche d'un libertin russe
- Chapitre 23. Pas si innocent que ça

6e partie. La Russie : Pro et Contra
- Chapitre 24. Nationalité et nationalisme russes
- Chapitre 25. Les « habits russes » de l'URSS

Chapitre 26. La lucidité de Leroy-Beaulieu
Chapitre 27. La « religion russe » de P. Pascal
Chapitre 28. Un témoin sceptique : I. Berlin
Chapitre 29. Brève réponse à Kundera
Chapitre 30. Récit d'un paysan russe

7e partie. Russie, côté Asie
Chapitre 31. Les paradoxes de « l'affirmation eurasienne »
Chapitre 32. « Urga », ou le côté mongol

8e partie. Russie, côté Europe
Chapitre 33. La Russie, l'Europe et le critère de vérité
Chapitre 34. Une Europe centrale de Wilno à Dornach

9e partie. Deux visions russes et chrétiennes en politique
Chapitre 35. La « Renaissance » russe et le libéralisme chrétien
Chapitre 36. La « Révolution de l'esprit »

10e partie. Russie locale ou Russie universelle ?
Chapitre 37. Rozanov, un égotiste russe
Chapitre 38. Un juif russe slavophile
Chapitre 39. Un Européen russe : Viatcheslav Ivanov

11e partie. Sortie d'Europe
Chapitre 40. *Le temps du mal* de D. Tchossitch
Chapitre 41. L'énigme Gorki
Chapitre 42. Gorki stalinien
Chapitre 43. « Enfants de l'Arbate »
Chapitre 44. Encore Staline
Chapitre 45. Dans la main de Staline
Chapitre 46. D'un Trotski l'autre
Chapitre 47. L'immonde et la beauté
Chapitre 48. Les Surréalistes et l'URSS
Chapitre 49. L'Europe de la métaphysique et de la pomme de terre

12e partie. Totalitarisme et dissidence
Chapitre 50. Dissidents ou prophètes ?
Chapitre 51. Mémoire de l'inhumain
Chapitre 52. L'arbre du bien et du mal de Chalamov
Chapitre 53. Un « noble repentant » au Goulag
Chapitre 54. Le phénomène Zinoviev
Chapitre 55. Un starets laïc : Sakharov
Chapitre 56. Qu'est-ce que les « droits de l'homme » ?

13e partie. Soljenitsyne, toujours lui
Chapitre 57. Portrait en pied
Chapitre 58. Soljenitsyne et la Russie d'aujourd'hui
Chapitre 59. La « Roue rouge », une anti-épopée

14e partie. Proses non conformistes
Chapitre 60. La Désirade d'Alexandre Grine
Chapitre 61. Victor Chklovski
Chapitre 62. Isaac Babel le « Furieux »
Chapitre 63. Le funambule Tertz-Siniavski
Chapitre 64. Nikolaï Chmeliov
Chapitre 65. Gorenstein ou l'étouffement
Chapitre 66. Valentin Raspoutine et sa blessure
Chapitre 67. Vladimov et Okoudjava
Chapitre 68. Maximov, un tendre dur
Chapitre 69. Sacha Sokolov
Chapitre 70. Reportage-vérité : Svetlana Alexievitch
Chapitre 71. La peur : Makanine
Chapitre 72. La brûlure d'Axionov
Chapitre 73. Latynine le chamane

15e partie. Mikhaïl Boulgakov, un guérisseur
Chapitre 74. « Homo ludens »
Chapitre 75. Une cure de fantastique

16e partie. Exils russes
Chapitre 76. Le « troisième Tolstoï »
Chapitre 77. Intrépide Berberova
Chapitre 78. Boris Zaïtsev, par dessus les courants
Chapitre 79. La « treizième tribu »
Chapitre 80. Un film surréaliste de l'émigration russe
Chapitre 81. Exil russe dans la nuit européenne
Chapitre 82. Théologiens russes en exil
Chapitre 83. Le cirque des frères Truzzi : Ivan Bounine

17e partie. Nabokov, l'exilé *ab novo*
Chapitre 84. De la mystification avant toute chose
Chapitre 85. Ombre portée de la langue russe
Chapitre 86. Nabokov et ses biographes

18e partie. Avenir et déshérence
Chapitre 87. L'avenir russe, avant le putsch
Chapitre 88. Un imaginaire désenchanté

19e partie. Petite chronique d'une libération
Pâques 89 à Moscou. Chez le père Alexandre. Géorgie en éruption. Un sinistre avertissement. Les « musiciens de Brême » à Vilnius. Sur le fil de l'histoire. L'heure n'est plus à la perestroïka. Voici venu le tombeur du régime. Non-retour ? Vers une Russie libre. L'apprenti-sorcier pris au piège. Espoir ! Tuer le dragon. Requiem pour Tbilissi. La Russie se regarde dans son histoire. Les Jésuites de retour en Russie. La Russie d'Eltsine.

20e partie. Épilogue, un jour anniversaire

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Retour à la table des matières

L'orthographe retenue est en règle générale une transcription phonétique à la française des noms russes ; mais, malgré ce principe, sont conservées les orthographes traditionnelles de certains noms russes, ou encore celle que les émigrés ont choisie dans leur pays d'accueil, ce qui implique des différences notables entre orthographe à l'anglaise et à la française. Étant donné que cet ouvrage porte en grande partie sur les croisements culturels, on s'est efforcé d'indiquer les changements d'aire de chaque acteur culturel (émigration, origine).

Abalkine, Nikolaï, économiste.
Abe, Kôbo, écrivain japonais.
Abellio, Raymond.
Abouladzé, Tenguiz, cinéaste.
Adamovitch Guéorgui, poète.
Adorno, Theodor.
Afanassiev, Youri, historien.
Agourski, Mikhaïl, historien.
Aïtmatov, Tchinguiz, écrivain
Akhmadoullina, Bella, poète.
Akhmatova, Anna, poète.
Aksakov, Ivan, philosophe, journaliste.
Aksakov, Sergueï, écrivain, père du précédent.
Alain, (Chartier, Émile).
Aldanov, Mark (Landau), écrivain.
Alechkovski, Piotr, écrivain, neveu du suivant.
Alechkovski, Youz, écrivain émigré.
Alexandre.
Alexandre II.
Alexandre III.
Alexandrov, Vladimir, slavisant américain.
Alexéieff, Alexandre, peintre.
Alexiévitch, Svetlana, écrivain.
Alexis II, patriarche.
Amalrik, Andreï, historien et dissident.
Amberg, Lorenzo, slavisant suisse.
Amiel, Henri-Frédéric.
André, saint et apôtre.
Andreev, Leonid, écrivain.
Andreev, Nikolaï (Andreyev), historien.
Andreeva, Nina, publiciste.
Andronnikov, Constantin, théologien et traducteur.
Annenkov, Pavel, écrivain.
Antonov, A.S., chef d'une révolte paysanne.
Antonov-Ovseenko, Vladimir, homme politique.
Apollinaire, Guillaume.
Aragon, Louis.
Archiloque.
Ardanov, Khizour, cinéaste.
Arendt, Hannah.
Aristote.
Arndt, Walter, slavisant et traducteur américain.
Aron, Raymond.

Arout, Gabriel (Aroutounian), dramaturge français.
Artsybachev, Mikhaïl, écrivain.
Askoldov, Sergueï, philosophe.
Astafiev, Victor, écrivain.
Aucouturier, Gustave, traducteur français.
Aucouturier, Michel, slavisant et traducteur français.
Augustin, saint.
Aurel, Jean, cinéaste français.
Averbach, Leopold, critique.
Averintsev, Sergueï, byzantinologue et philosophe.
Avtorkhanov, Abdourakhman, historien, émigré.
Avvakoumova, Maria, poète.
Avvakum, protopope, écrivain.
Axionov, Vassili, écrivain.
Aymé, Marcel.

Babel, Isaac, écrivain.
Babeuf, Gracchus (François-Noël).
Backès, Jean-Louis, slavisant français.
Bacon, Francis.
Bagritski, Édouard.
Bakounine, Mikhaïl.
Bakst, Léon, peintre.
Balthus, peintre français.
Baltrusajtis (Baltrouchaïtis), Yurgis, poète lituanien et russe.
Balzac, Honoré de.
Balzano, Elena, traductrice.
Barbusse, Henri.
Barkov, Ivan, poète.
Barrault, Jean-Louis.
Barrès, Maurice.
Barychnikov, Mikhaïl, danseur.
Batkine, Leonid, byzantinologue et publiciste.
Baudelaire, Charles.
Beauvoir, Simone de.
Beaux, Édouard, traducteur.
Béguin, Albert.
Beilis, Mendel.
Bellmer, Hans, peintre.
Belov, Piotr, peintre.
Belov, Vassili, écrivain.
Benkendorf, Alexandre, comte et général.
Benois, Alexandre, peintre.
Berberova, Nina, écrivain.
Berdiaev, Nicolas, philosophe.
Berelowitch, Wladimir, traducteur.
Bergson, Henri.
Béria, Lavrenti, homme politique.
Berlin, Isaiah, philosophe anglais.
Bernanos, Georges.
Besançon, Alain, historien.
Bettelheim, Bruno.
Bezymenski, Alexandre, poète.
Bialik, Chaïm, poète juif.
Biedny, Demian, (Pridvorov, Efim).
Bielinski, Vissarion, critique.
Biely, Andreï (Bougaïev, Boris) poète.
Billington, James, slavisant américain.
Birioukov, Pavel, critique.
Bizet, Georges.
Blavatsky, Mme Helena, fondatrice de la théosophie.
Blok, Alexandre, poète.
Blot, Jean, écrivain et slavisant français.
Bloy, Léon.
Bodrov, Sergueï, cinéaste.
Body, Marcel, bolchevik français.
Boehme, Jakob.
Bogdanov, Alexandre (Malinovski), économiste et philosophe.
Bogorodski, Dimitri, cinéaste.
Boileau, Nicolas.
Bondarev, Youri, écrivain.
Bondartchouk, Sergueï, acteur.
Bonhoefer, Dietrich, théologien allemand.
Bonner, Elena, épouse de Sakharov, Andreï.

Borissov, Vadim, critique.
Borowski, Tadeusz, écrivain polonais.
Bosquet, Alain.
Bossuet.
Boudberg, Marie, baronne (née Zakrevskaïa).
Bouguereau, William, peintre français.
Boukharine, Nicolas, leader bolchevique.
Boukovski, Vladimir, dissident, écrivain.
Boulgakov, Mikhaïl, écrivain.
Boulgakov, père Serge, théologien.
Bounakov (Fondaminski), Ivan, homme politique, journaliste, émigré.
Bounine, Ivan, écrivain émigré.
Bourrienne, Louis Fauvelet de, mémorialiste.
Bouslaev, Fiodor, historien de la littérature.
Boyd, Brian, slavisant australien.
Brandys, Kazimierz, écrivain polonais.
Bradbury, Ray, écrivain américain.
Brejnev, Leonid.
Breton, André.
Breughel l'Ancien.
Bridel, père Bedrich, jésuite, poète tchèque.
Brioussov, Valéri, poète.
Brodski, Joseph, poète, émigré.
Brombert, Victor, critique américain.
Broué, Pierre, historien français.
Brunschwicg, Henri, philosophe.
Buber, Martin, philosophe.
Buber-Neumann, Margarete, auteur de Mémoires sur les camps.
Buffon.
Bukovsky, Charles, écrivain américain.
Bykov, Roman, cinéaste.
Bykov, Vassili, écrivain.
Byron.

Cakia-mouni.
Caillois, Roger.
Callot, Jacques, graveur français.
Calvin, Jean.
Camus, Albert.
Capek (Tchapek), Karel.
Carlyle, Thomas.
Carrère d'Encausse, Hélène, historienne.
Catherine II.
Cavani, Lilia, cinéaste.
Cayrol, Jean.
Cepaitis (Tchepaïtis), Vergilius, traducteur lituanien.
Chadourne, Louis, écrivain.
Chafarevitch, Igor, mathématicien et publiciste.
Chagall, Marc, peintre.
Chakhovskoï, prince Alexandre, dramaturge.
Chalamov, Varlaam, écrivain.
Char, René, 109, 418.
Chataline, Alexis, économiste.
Cheïnine, Boris, publiciste.
Chenrok, Vladimir, historien de la littérature.
Chemiakine, Mikhaïl, peintre, émigré.
Chestov, Léon (Chvartzman, Lev), philosophe, émigré.
Chevarnadzé, Édouard, homme politique.
Chevtchenko, Tarass, poète ukrainien.
Chevtsov, Ivan, écrivain.
Chevyriov, Stepan, historien de la littérature.
Chichkine, Ivan, peintre.
Chimanov, Guennadi, graphomane nationaliste cité par Yanov.
Chklovski, Victor, écrivain, théoricien du formalisme.

Chkourlo, Viktor, cinéaste.
Chliapnikov, Alexandre, leader bolchevique.
Chmeliov, Ivan, écrivain, émigré.
Chmeliov, Nikolaï, économiste, écrivain.
Chostakovitch, Dimitri, compositeur.
Chouvalov, Piotr, homme politique.
Choukchine, Vassili, écrivain.
Choukhaeff, Vassili, peintre.
Choulguine, Vassili, homme politique, écrivain.
Christie, Agatha.
Cholokhov, Mikhaïl, écrivain.
Chtcheglov, Mark.
Chtchepkine, Mikhaïl, acteur.
Chvarts, Evguéni, dramaturge.
Ciliga, Anton, historien roumain.
Citati, Pietro, écrivain italien.
Claudel, Paul.
Clément, Olivier, philosophe et théologien français.
Collodi, Carlo, écrivain italien.
Conquest, Robert, historien américain.
Constant, Benjamin.
Corot, Camille, peintre.
Crevel, René.
Ciurlionis (Tchourlionis), Mikalojus, compositeur et peintre lituanien.
Custine, Astolphe, marquis de.
Czapski, Joseph, peintre et écrivain polonais.
Czernichowski, Shaul, poète juif.

Dado (Djuric, Miodrag), peintre yougoslave.
Dahl, Vladimir, lexicographe russe d'origine danoise.
Dan, Fiodor, leader menchevik.
Daniel, Youli, écrivain, dissident.
Dante Alighieri.
Darwin, Charles.
David, le Constructeur, roi géorgien.
Davydov, Denis, poète et hussard.
Debussy, Claude.
Degas, Edgar, peintre.
Deibner, père Jean.
De Jonge, Alex, slavisant hollandais.
Delaunay, Robert, peintre.
De Michelis, Cesare, slavisant italien.
Demidova, Alla, comédienne.
Delteil, Joseph, écrivain français.
Derjavine, Gavriil, poète.
Deutscher, Isaac, trotskiste et historien.
Diaghilev, Serge de, créateur des Ballets russes.
Dickens, Charles.
Diognète, auteur anonyme de l'épître à.
Dmitrievski, Sergueï, diplomate soviétique émigré, écrivain.
Doboujinski, Mstislav, peintre lituanien.
Dobrolioubov, Alexandre, poète.
Dombrovski, Youri, écrivain.
Don Aminado (Chpolianliski, Arnold), écrivain émigré.
Donskoï, Mark, cinéaste.
Dostoïevski, Fiodor.
Doudko, père Dimitri.
Douvakine, Vladimir, historien de la littérature.
Drahomanov, Mihailo, homme politique et écrivain ukrainien.
Drawicz, Andrzej, slavisant polonais.
Drevet, Camille, homme politique genevois.
Drieu la Rochelle, Pierre.
Duhamel, Georges.
Dumas, Alexandre.
Dzerjinski, Félix, leader bolchevik.

Eckart, Johann, dit Maître.
Efron, Sergueï, littérateur et agent du KGB, époux de Tsvetaïeva, Marina.
Ehrenbourg, Ilia, écrivain.
Eichenbaum, Boris (ou Eikhenbaum), critique, fondateur du formalisme.
Eisenman, L., historien.
Eisenstein, Sergueï, cinéaste, écrivain.
Einstein, Albert.
Ekzempliarski, V.,.
Eidelman, Natan, historien.
Ejov, N., leader bolchevik.
Ellenstein, Jean, historien français.
Eliot, T.S.
Ellis (Kobylinski, Lev) poète, émigré, prêtre catholique.
Ellis, Havelock, sexologue américain.
Eltsine, Boris, homme politique.
Eluard, Paul.
Empédocle.
Epictète.
Erasme de Rotterdam.
Erberg, (Sünnenberg), Constantin, poète.
Ermakov, Oleg, écrivain.
Ern, Vladimir, philosophe.
Erofeev, Venedikt, écrivain.
Erofeev, Viktor, écrivain et critique.
Essenine, Sergueï, poète.
Esteban, Claude, critique français.
Etkind, Efim, historien de la littérature, émigré.
Evdokimov, Paul, théologien.
Evtouchenko, Evguéni, poète.

Fackenheim, Emil, théologien.
Fadeev, Alexandre, écrivain.
Fajon, Étienne, homme politique français.
Faulkner, William, 692.
Faurisson, R., historien « révisionniste » français.
Fedotov, Guéorgui, philosophe et théologien, émigré.
Fet (Chenchine), Afanassi, poète.
Feuchtwanger, Lion.
Fichte, Johann Gottlieb.
Field, Andrew, slavisant néo-zélandais.
Figner, Nikolaï, chanteur russe.
Filosofov, Dimitri, critique.
Fiodor Kouzmitch, starets.
Fiodorov (ou Fedorov), Nikolaï, philosophe.
Fiodorov-Davydov, Alekseï, historien de la peinture.
Flaubert, Gustave.
Florenski, père Andronnik, petit-fils du suivant.
Florenski, père Pavel, mathématicien, théologien, écrivain.
Florovsky, George, historien et théologien américain.
Fondaminski voir à : Bounakov.
Forch, Olga, écrivain.
Fragonard, Jean-Honoré, peintre.
Franck, Anne.
France, Anatole (Thibault, Anatole).
François d'Assise, saint.
Franklin, Benjamin.
Freud, Zigmund.
Friedberg, Maurice, slavisant américain.
Friedländer, Saül, historien israélien.
Fritche, Vladmir, historien de la littérature.
Fumet, Stanislas.

Gaïdar, Egor, homme politique.
Galitch, Alexandre, poète et chanteur.

Galanskov, Youri, poète mort au goulag.
Gamsakhourdia, Zviad, homme politique géorgien.
Gandhi, le Mahatma.
Garde, Paul, slavisant français.
Gardette, Michel, historien français.
Gasparov, Boris, slavisant russe-américain.
Gasparov, Mikhaïl, russisant, théoricien du vers.
Gauchet, Marcel, philosophe français.
Gazdanov, Gaïtan, écrivain émigré.
Gay, Nicolas, peintre russe d'origine française.
Gdlian, juge soviétique.
Genet, Jean.
Gheorghiu, Virgil, écrivain roumain, prêtre orthodoxe.
Ghil, René.
Gide, André.
Gillès, Daniel, écrivain et slavisant belge.
Gilson, Étienne.
Girard, René, philosophe français vivant en Amérique.
Gladiline, Anatoli, écrivain, émigré.
Gladkov, Fiodor, écrivain.
Glouchkova, Tatiana, publiciste.
Glücksman, André, philosophe français.
Gneditch, Nikolaï, poète russo-ukrainien, traducteur de *l'Iliade* en russe.
Goethe, Johann.
Gogol, Nicolas.
Goldovskaïa, Maria, cinéaste.
Golenichtchev-Koutouzov, Ilia, italianiste, traducteur de Dante, émigré rentré en URSS.
Gollerbakh, Erich, historien de la littérature.
Golomstok, Igor, critique d'art, émigré.
Gontcharov, Ivan, écrivain.
Gontcharova, Natalia, peintre.
Gorbanevskaïa, Natalia, poète.
Gorbatchev, Mikhaïl, homme politique.
Gordine, Yakov, écrivain et historien.
Gorenstein, Friedrich, écrivain, émigré.
Gorki, Maxime (Pechkov, Alekseï), écrivain.
Goubenko, Nikolaï, acteur, homme politique.
Goudzi, Nikolaï, historien de la littérature, ukrainien.
Gougolev, Youli, poète.
Goul, Roman, historien, directeur de revue, émigré.
Goumilev, Lev, ethnographe, fils du suivant.
Goumilev, Nicolas, poète.
Gourmont, Rémy de.
Goutchkov, Alexandre, homme politique.
Govoroukhine, journaliste.
Grabar, Igor, historien d'art.
Graciotti, Sante, slavisant italien.
Gracq, Julien.
Grétry, André, compositeur français.
Green, André, psychanalyse français.
Griboïedov, Alexandre, dramaturge, 123, 740.
Grigorian, Leonid, poète.
Grigoriev, Apollon, poète et critique.
Grine (Grinevski), Alexandre, écrivain.
Gripari, Pierre, écrivain français.
Groethuysen, Bernard, philosophe français marxiste, d'origine russo-hollandaise.
Grossman, Vassili, écrivain.

Grotowski, Jerzy, metteur en scène polonais.
Grzebin, Zinovi.
Guerassimov, Alexandre, peintre.
Guerchenzone, Mikhail, historien de la culture russe.
Guilbeaux, Henri, communiste français, écrivain.
Guiliarovski, Vladimir, écrivain et ethnographe.
Guinzbourg, Alexandre, dissident, journaliste.
Guinzbourg, Evguénia, écrivain.

Hamsun (Pedersen), Knut, écrivain norvégien.
Havel, Vaclav, homme politique tchèque.
Haxthausen, baron Auguste de, historien et économiste.
Heine, Heinrich.
Heller, Leonid, slavisant français.
Heller, Michel. historien.
Henriot, Émile.
Herbigny, père Michel d', jésuite.
Herling (Grudzinski), Gustav, écrivain polonais émigré.
Herriot, Édouard.
Herzen, Alexandre.
Hessen ou Guessen, Sergueï, philosophe, émigré.
Hippius (Guippious), Zinaïda, femme de Merejkovski, poète, écrivain, publiciste.
Hitler, Adolf.
Hoffman, E.T.A.
Holbein, Hans, peintre.
Homère.
Horace.
Hugo, Victor.
Huxley, Aldous.
Huysmans, Georges Charles.
Huyzinga.

Ibsen, Henrik.
Iline, Ivan, publiciste et écrivain émigré.
Ilovaïski, Dimitri, historien.
I.R. (Troubetskoy, Nicolas).
Iskander, voir à Herzen.
Iskander, Fazil, prosateur russe d'origine abkhaze.
Ivan IV, le Terrible.
Ivan Yakovlevitch Koreïcha, fol en Christ.
Ivanov, Viatchestav Ivanovitch poète.
Ivanov, Viatcheslav Vsevolodovitch, critique, fils du suivant.
Ivanov, Vsevolod Viatcheslavovitch, prosateur soviétique.
Ivanov, Vsevolod Nikanorovitch, publiciste et écrivain émigré, rentré en URSS.
Ivanov-Razoumnik (Ivanov, Razoumnik Ivanovitch), historien de la littérature et historien.
Ivanova, Natalia, critique.
Ivanova, Tatiana, critique.

Jakobson, Roman, philosophe et linguiste, américain émigré de Russie.
Jankelevitch, Vladimir, philosophe français.
Jasienski, Bruno, écrivain polonais, émigré à Paris, puis Moscou.
Jaurès, Jean.
Jawlenski, A., peintre.
Jean de Cronstadt, père, figure religieuse du début du XXe, siècle.
Jean-Paul II, pape.
Jelen, Christian, journaliste et historien français.
Joukovski, Vassili, poète.
Jouve, Pierre-Jean.

Jovanovic, Milevoje, slavisant yougoslave.
Joyce, James.
Juvenal (Youvenali), métropolite.

Kabakov, Alexandre, journaliste et écrivain.
Kachperovski, guérisseur.
Kafka, Franz.
Kagan, Yakov, poète juif.
Kagarlitski, Boris, essayiste.
Kaledine, Sergueï, écrivain.
Kaliaev, I., terroriste russe.
Kamenev, L., leader bolchevik.
Kandinsky, Vassili, peintre russe émigré.
Kant, Emmanuel.
Karabtchievski, Youri, essayiste.
Karamzine, Nikolaï, historien.
Kareev, N., historien.
Karlinsky, Simon, slavisant américain.
Karsavine, Lev, philosophe.
Kartachev, A., homme politique et historien de l'Église russe.
Katkov, George, historien anglais d'origine russe, petit-fils du suivant.
Katkov, Milhaïl, journaliste, homme politique, historien.
Kaverine, Veniamine, écrivain.
Kazem-Bek, Alexandre, homme politique de l'émigration rentré en URSS.
Kennan, George, diplomate et historien américain.
Kerkia, Viktor, dramaturge.
Kessel, Joseph, écrivain français d'origine russe.
Kharitonov, Mark, écrivain.
Khlebnikov, Velemir, poète.
Khodassevitch, Vladislav, poète, émigré.
Khomiakov, Alexeï, poète, historien, théologien.
Khorouji, Sergueï, historien.
Khrouchtchev, Nikita, homme politique.
Khvostov, V., juriste.
Kibirov, Timour, poète.
Kireïevski, Ivan, philosophe.
Kiril Vladimirovitch, grand duc,.
Kircha Danilov, auteur des premiers recueils de bylines russes.
Kliamkine, Igor, essayiste.
Klimov, Elem, cinéaste.
Kliouev, Nikolaï, poète, mort au goulag.
Klioutchevski, Vassili, historien.
Klytchkov, Sergueï, écrivain, mort au goulag.
Knijnik, philosophe.
Koestler, Arthur.
Kofman, Sarah, philosophe française.
Kogan P.S., critique marxiste.
Kojevnikova, Nadejda, écrivain.
Kollontaï, Alexandra, leader bolchevik.
Komar, V., peintre.
Kondakov, Nikodim, historien byzantinologue.
Kondratiev, Viatcheslav, écrivain.
Konetski, Viktor, écrivain.
Kontchalovski, P., peintre.
Kopelev, Lev, germaniste et écrivain, émigré.
Koralov, Marlen, écrivain.
Koriakine, Igor, essayiste.
Korjavine (Mandel), Naoum, poète, émigré.
Korolenko, Vladimir, écrivain, 16.
Kosinski, Jerzy, écrivain polono-américain.
Kostikov, Viatcheslav, historien de l'émigration russe.
Kostomarov, Nikolaï, historien.
Koublanovski, Youri, poète émigré, rentré en Russie.
Kouchner, Alexandre, poète.

Koukolnik, Nestor, dramaturge.
Kouniaev, Stanislav, écrivain.
Kouprine, Alexandre.
Kourbski, prince Andreï, opposant au tsar Ivan le Terrible.
Koutepov, Alexeï, général émigré, kidnappé par le KGB.
Kouzmine, Mikhaïl, poète.
Kouznetsov, Edouard, dissident, écrivain, journaliste, émigré.
Koyré, Alexandre, philosophe français d'origine russe.
K.R. grand duc Konstantin Konstantinovitch Romanov, poète.
Krakhmalinova, Zoïa, dissident religieux, écrivain.
Krandievskaïa, Natalia, poète.
Kravtchenko, Victor, transfuge soviétique.
Kravtchouk, Leonid, homme politique ukrainien.
Krioukov, Fiodor, écrivain cosaque.
Krivochéina, Nina, émigrée, auteur de Mémoires.
Krivochéine, Igor, ingénieur, émigré.
Kundera, Milan, écrivain tchèque émigré.
Kupferman, Fred, historien français.
Kusikov, Alexandre, poète russe, émigré.

La Bruyère, Jean de.
Ladinski, Antonin, poète, émigré, rentré en URSS.
Ladous, Régis, historien français.
Lajetchnikov, Ivan, prosateur.
Lakchine, Vladimir, essayiste.
Lamartine, Alphonse de.
Lamennais, Félicité de.
Lanceray, Evguéni, peintre russe d'origine française.
Landsbergis, homme politique lituanien.
Lanzmann, Claude, cinéaste français.
Lao-Tseu.
Larbaud, Valéry.
Larina, Anna, épouse de Boukkarine.
Larionov, Mikhaïl, peintre, émigré, 78, 414
La Tour, Georges de.
Latynine, Alla, critique.
Latynine, Leonid, écrivain.
Laubier, Patrick de, sociologue français.
Lautréamont (Ducasse, Isidore).
Lavrov, Piotr, historien et penseur politique.
Lararevitch, Nicolas, anarchiste belge d'origine russe.
Lefort, Claude, philosophe français.
Leibnitz.
Léger, Fernand, peintre.
Leibowitz, René.
Lemercier-Quelquejay, Chantal, historienne française.
Lemke, Mikhaïl, historien.
Lénine, (Oulianov, Vladimir).
Leonov, Leonid, écrivain.
Leontiev, Constantin, philosophe et écrivain.
Leontieff, Vassili, économiste américain d'origine russe.
Leontovitch, Victor, historien, émigré en Allemagne.
Lermontov, Mikhaïl, poète.
Leroy-Beaulieu, Anatole, historien français.
Leskov, Nicolas, écrivain.
Lesnevski, Stanislav, critique.
Levitan, Isaac, peintre.
Lévy, Bernard-Henri.
Lifar, Serge, danseur.
Ligatchev, Egor, homme politique.
Likhatchev, Dimitri, historien et philologue.

Limonov, Edouard, écrivain, émigré, rentré en Russie.
Lioubimov, Nikolaï, traducteur.
Lioubimov, Youri, metteur en scène.
Lirondelle, André, slavisant français.
Lomonossov, Mikhaïl, savant, poète, grammairien.
London, Jack.
Lorrain, Claude, peintre.
Losev, Lev, poète et critique, émigré aux USA.
Lossky, Vladimir, théologien émigré.
Lotman, Youri, historien de la littérature, résidant en Estonie.
Loukianov, Anatoli, homme politique.
Lounatcharski, Anatoli, bolchevik, écrivain.
Louguine, Pavel, cinéaste installé à Paris.
Lourié, Arthur, compositeur, émigré aux USA.
Lourié, Ossip, essayiste.
Lozinski, Mikhaïl, poète et traducteur.
Lubac, père Henri de.
Lyssenko, Trophime, biologiste stalinien.

Macaire, père, starets au monastère d'Optino.
Machiavel, Nicolo.
Mac Orlan, Pierre.
Maïakovski, Vladimir.
Maistre, Joseph de.
Makanine, Vladimir, écrivain.
Maklakov, Vassili, juriste, homme politique, émigré.
Makovicky, Dusan, médecin privé de Tolstoï.
Makovski, Sergueï, poète et éditeur de revue, émigré.
Malaparte, Curzio (Sückert, Kurt).
Malebranche, Nicolas de.
Malevski-Malevitch, peintre.
Malraux, André.
Mamardachvili, Merab, philosophe russo-géorgien.
Mamleïev, Youri, écrivain, émigré.
Mandelstam, Nadejda, mémorialiste.
Mandelstam, Ossip, poète.
Mann, Heinrich.
Mann, Thomas.
Marc Aurèle.
Marcel, Gabriel.
Marchand, René.
Margolin, Jules, historien du goulag.
Maritain. Jacques.
Marguerite, Victor.
Marie, Jean-Jacques, historien français.
Marie, mère (Skobtsova), poète, émigrée, résistante, morte en déportation.
Marinetti, Filippo.
Markievitch, Igor, chef d'orchestre.
Markish, David, écrivain, émigré en Israël.
Markish, Peretz, poète juif.
Markish, Simon, historien de la littérature, émigré.
Markov, Guéorgui, écrivain et fonctionnaire de la littérature.
Markowicz, André, traducteur français.
Martchenko, Anatoli, dissident, mort au goulag.
Marx, Karl.
Masaryk, Thomas, homme politique tchèque.
Mathieu, père Konstantinovski, confesseur de Gogol.
Matisse, Henri, peintre.
Maugham, Somerset.
Maupassant, Guy de.

Mauriac, François.
Maximov, Vladimir, écrivain, émigré.
Maurras, Charles.
Mazon, André, slavisant français.
Medvedev, Roy, historien et dissident.
Medvedeva, Natacha, écrivain.
Mègne (Men), père Alexandre, pseudonyme : Svetlov, Emmanuel.
Melamide, A., peintre.
Meletinski, Eléazar, historien de la littérature et folkloriste.
Menchoutine, Andreï, critique, 555.
Mendeleev, Dimitri, biologiste et essayiste.
Merejkovski, Dimitri, poète, romancier, critique, émigré.
Mérimée, Prosper.
Meyerhold, Vsevolod, metteur en scène, mort au goulag.
Meynieux, André, slavisant français.
Michelet, Jules.
Mickiewicz, Adam.
Migranian, Andranik, économiste, publiciste.
Mikhaïkovski, Nikolaï, critique, philosophe.
Mikhalkov, Nikita, cinéaste.
Mikhelson, M., lexicographe.
Milioukov, Pavel, historien et homme politique, émigré.
Milioutine, Nikolaï, homme politique.
Mill, John Stuart.
Miller, Evguéni, général émigré, kidnappé par le KGB.
Miller, Henri.
Milosz, Czeslav, poète et essayiste polonais, émigré.
Mirsky, voir à — Sviatopolk-Mirski.
Mojaev, Boris, écrivain.
Molière (Poquelin), Jean-Baptiste.
Molnar, Miklos, historien hongrois, émigré en Suisse.
Molotov (Scriabine), Viatcheslav, leader bolchevik.
Monat, Françoise, traductrice.
Mongault, Henri, traducteur.
Montaigne, Michel Eyquem de.
Morschen (Martchenko), Nikolaï, poète, émigré aux USA.
Moreau, Jean-Luc, traducteur français.
Morozova, Marguerite, femme de marchand et célèbre mécène.
Morozov, Pavlik, petit héros soviétique.
Motovilov, Nikolaï, biographe de saint Séraphin.
Mouratov, Pavel, écrivain et historien d'art, émigré.
Musié, Anton Zoran, peintre slovène, rescapé du camp nazi.

Nabokov, Nicolas, compositeur, émigré, cousin du suivant.
Nabokov, Vladimir, écrivain, émigré.
Nadeau, Maurice, critique français.
Nadejdine, Nikolaï, journaliste et éditeur.
Naguibine, Youri, écrivain.
Napoléon I.
Naville, Pierre.
Neizvestny, Ernst, peintre, émigré.
Nejny, Alexandre, journaliste.
Nekrasov., Nikolaï.
Nekrasov, Victor, écrivain émigré.
Nesterov, Mikhaïl, peintre.
Nicolas I.
Nicolas II.
Nicon, patriarche.
Niegoch, Piotr, poète serbe.
Nietzsche, Friedrich.
Nikitine, Ivan, poète.
Nikitine, Afanassi, marchand.

Nikitenko, Alexandre, censeur et mémorialiste.
Nikolaeva, Oless, poète.
Nikolaevski, Boris, socialiste russe émigré.
Nouvel, Walter, critique musical.
Novikov, Vladimir, prosateur et parodiste.
Novombergski, N., historien.
Nouïkine, Andreï, essayiste.

Okoudjava, Boulat, poète, chanteur, romancier d'origine géorgienne.
Oldenbourg, Zoé, romancière française d'origine russe.
Olecha, Youri, écrivain.
Ophuls, Marcel, cinéaste français.
Orlova, Raïssa, américaniste et mémorialiste, émigrée.
Orwell, George.
Ossorguine (Iline), Mikhaïl, écrivain, émigré.
Ostrovski, Alexandre, dramaturge.
Otsoup, Nikolaï, poète émigré.
Ouspenski, Pavel, philosophe.
Oustrialov, Nikolaï, historien émigré, rentré en URSS, mort au goulag.

Palamartchouk, Piotr, écrivain et publiciste.
Panine, Dimitri, ingénieur, émigré.
Paoustovski, Constantin, écrivain.
Paperny, Vladimir, critique.
Parny, Evariste de Forges de.
Pascal, Blaise.
Pascal, Pierre, slavisant français, bolchevik français.
Pasqualini, Jean.
Pasternak, Boris, poète, fils du suivant
Pasternak, Leonid, peintre.
Patocka, Jan, philosophe tchèque.
Paul, saint et apôtre.
Paulhan, Jean.
Pavlov, Valentin, homme politique.
Péguy, Charles.
Pellico, Silvio.
Pereverzev, Valerian, critique et sociologue.
Pérot, Gaston, traducteur français.
Pertsov, Piotr, critique et éditeur.
Peskov, Alexeï, historien et écrivain.
Petcherine, Vladimir, penseur religieux.
Petrov-Vodkine, Kozma, peintre et écrivain.
Petrouchevskaïa, Lioudmila, dramaturge.
Philonenko, Alexis, philosophe français.
Philarète (Drozdov), métropolite de Moscou.
Philarète, métropolite de Kiev.
Piatigorski, Alexandre, philosophe, émigré en Angleterre.
Picasso, Pablo.
Pierre I.
Pietsoukh, Viatcheslav, écrivain.
Pilniak (Vogau), Boris, écrivain, mort au goulag.
Pimène, patriarche.
Piper, D.
Pipes, Richard, historien américain.
Pirosmani, Niko, peintre naïf géorgien.
Pirovarov, V., peintre.
Pitirim, métropolite.
Pittau, Giuseppe, slaviste italien.
Platon.
Platonov, Andreï, écrivain.
Platonov, S., historien.
Plekhanov, Gueorgui, leader social-démocrate et penseur politique.
Pletniov, Piotr, critique et poète.
Plotin.
Pobedonostsev, Constantin, procureur du Saint-Synode.

Pogodine, Mikhaïl, journaliste, historien.
Pokrovski, Mikhaïl, historien soviétique.
Polenov, Vassili, peintre.
Poliakov, Léon, historien français.
Pomorska, Krystyna, historienne américaine de la littérature.
Popieluszko, père.
Poplavski, Boris, poète, émigré.
Popov, Evguéni, prosateur.
Popov, Gavriil, homme politique.
Porché, Vladimir, critique français.
Portal, abbé Fernand.
Pouchkine, Alexandre.
Poudovkine, Vsevolod, cinéaste.
Povarov, Sergueï, cinéaste.
Prichvine, Mikhaïl, écrivain.
Prigov, Dimitri, poète.
Prokofiev, Sergueï, compositeur.
Proskourine, Piotr, prosateur.
Protazanov, Yakov, cinéaste.
Proust, Marcel.
Pryjov, I., révolutionnaire, historien des mœurs.
Przybyszewski, Stanislav, écrivain polonais.

Quenet, abbé Charles, slavisant français.

Rabelais, François.
Racovski, Christian, leader bolchevik d'origine roumaine.
Radek, Karl, leader bolchevik.
Radov, Ernst, philosophe, éditeur de Soloviev.
Raeff, Mark, historien américain d'origine russe.
Ralston, W., slavisant anglais.
Rambaud, Alfred, historien français.
Ramzine, L., chef du « Parti industriel ».
Raspoutine, Grigori, starets, assassiné en 1916.
Raspoutine, Valentin, écrivain.
Reed, John, bolchevik américain.
Reïn, Evguéni, poète.
Reinhart, Marx, metteur en scène berlinois.
Remizov, Alexeï, écrivain.
Répine, Ilia, peintre.
Riabouchinski, frères ; marchands et mécènes.
Riazanov (Goldenbakh), leader menchevik.
Riazanov, professeur, fusillé en 1930.
Rilke, Rainer Maria.
Rimbaud, Arthur.
Rivera, Diego, peintre mexicain.
Robespierre, Maximillien de.
Roerikh, Nikolaï, peintre et « gourou ».
Rolland, Romain.
Romains, Jules.
Romanov, Panteleïmon, écrivain.
Romm, Mikhaïl, cinéaste.
Romoff, Serge, journaliste, émigré, rentré en URSS, fusillé.
Rostropovitch, Mstislav, violoncelliste.
Rougemont, Denis de, essayiste suisse.
Roussakova, Anita, fille d'un révolutionnaire russe.
Rousseau, Jean-Jacques.
Rousset, David, écrivain français.
Roux, Dominique de, écrivain.
Rosenthal, Gérard.
Rozanov, Vassili, écrivain.
Rozanova, Maria, historienne d'art, critique.
Rubinstein, Arthur, pianiste.
Rubinstein, Lev, poète.
Rybakov, Anatoli, écrivain.
Ryjkov, Nikolaï, homme politique.
Rykov, Alexeï, leader bolchevik.

Sade, marquis de.
Sadoul, Jacques, bolchevik français.
Saint-John -Perse, (Léger, Alexis), poète français.
Sakharov, Andreï, physicien, dissident, penseur politique.
Saltykov Chtchedrine, Mikhaïl, écrivain.
Samarine Youri, penseur slavophile.
Sand, George (Dupin, Aurore).
Sangnier, Marc, penseur catholique.
Samov, Benedikt, critique.
Sartre, Jean-Paul.
Savitski, Dimitri, écrivain.
Savitski, Piotr, géographe, essayiste.
Savrasov, Alexeï, peintre.
Scammel, Michael, slavisant américain.
Schakhovskoy, Zinaïda, écrivain, émigrée.
Schloezer, August Ludwig, historien.
Schloezer, Boris de, musicologue, traducteur, écrivain.
Schnitke, Alfred, compositeur.
Schnitzler, Arthur, écrivain autrichien.
Schopenhauer, Arthur.
Scriabine, Alexandre, compositeur.
Sedova, Natalia, compagne de Trotski.
Seignobos, Charles, historien.
Selvinski, Ilia, poète.
Semionova, Svetlana, critique.
Semionovski, Valéri, critique théâtral.
Sémon, Marie, slavisante française.
Semprun, Jorge, romancier espagnol.
Sinelnikov, Mikhaïl, cinéaste.
Sénèque.
Séraphin de Sarov, saint.
Serge (Kilbatchitch), Victor.
Serge de Radonèje, saint.
Serov, Valentin, peintre.
Shakespeare, William.
Shpet, Gustave, philosophe.
Schwarz-Bart, André, écrivain français.
Sinclair, Upton.
Siniavski, Andreï (pseudonyme : Abram Tertz, écrivain, émigré.
Slonim, Marc.
Slonimski, Mikhaïl, écrivain.
Smelianski, critique théâtral.
Sobtchak, Anatoli, homme politique.
Socrate.
Sokolov, Sacha, écrivain installé au Canada.
Sollers, Philippe.
Soljenitsyne, Alexandre.
Sollogoub, Vladimir, romancier.
Solntsev, Roman, écrivain.
Sologoub, Fiodor (pseudonyme de Teternikov).
Solooukhine, Vladimir, écrivain.
Soloviev, Sergueï, historien.
Soloviev, Vladimir, philosophe.
Somov, Constantin, peintre.
Sophocle.
Sorel, Georges.
Souleïmenov, Aljas.
Souvarine, Boris, historien français.
Souvorine, Alexeï, éditeur.
Souvtchinski, Pierre, musicologue et essayiste, émigré en France.
Spasovski, historien de la littérature.
Spencer, Herbert.
Spengler, Oswald.
Staline (Djougachvili), Joseph.
Stanislavski, Constantin, acteur.
Stapantsov, Vadim, poète.
Starovoïtova, Galina, homme politique.
Stasov, Vladimir, critique d'art.

Steiner, Rudolf, fondateur de l'Anthroposophie.
Stendhal.
Steinberg, Aaron, philosophe, émigré à Londres.
Steiner, George.
Stepoun, Fiodor, philosophe.
Stepniak (Kravtchinski), Sergueï, écrivain et révolutionnaire.
Sterne, Laurence.
Stirner, Max.
Stoliaroff, Ivan, activiste, paysan.
Stoliarova, Natalia, secrétaire d'Ehrenbourg.
Stolypine, Arkadi, homme politique.
Strakhov, Nikolaï, critique.
Stravinski, Igor, compositeur.
Streliany, Anatoli, économiste et essayiste.
Strindberg, Auguste.
Strougatski, Arkadi et Boris, auteurs de science-fiction.
Struve, Gleb, historien de la littérature, émigré aux USA.
Struve, Nikita, slavisant français, éditeur.
Struve, Piotr, homme et penseur politique.
Superfin, Gavriil, dissident, archiviste, émigré en Allemagne.
Sviatopolk-Mirski, prince Dimitri, critique littéraire, émigré, rentré en URSS, mort au goulag.
Svechnikov, A., peintre.
Svetov, Félix, écrivain.
Swift, Jonathan.
Szamuely, Tibor, historien britannique d'origine hongroise.

Tabidzé, Titsian, poète géorgien.
Tailhade, Laurent.
Taneev, Sergueï, compositeur et pianiste.
Tarkovski, Andreï, cinéaste.
Tatichtchev, Nikolaï, publiciste émigré.
Tchaadaev, Piotr, philosophe.
Tchaïkovskaïa, Olga, publiciste.
Tchaïkovski, Modeste, librettiste.
Tchaïkovski, Piotr, compositeur.
Tchakovski, Alexandre, écrivain.
Tchalidzé, Valéri, publiciste et éditeur, émigré.
Tchekhov, Anton.
Tcherkaski, prince, homme politique.
Tchemitchenko, Youri, publiciste.
Tchernouchenko, Mikhaïl, poète russo-ukrainien.
Tchernychevski Nikolaï, prosateur et révolutionnaire.
Tchertkov, Vladimir, éditeur de Tolstoï.
Tchimichkian, Vardan, traducteur français.
Tchinguiz-Khan (Gengis-Khan), empereur mongol.
Tchitchérine, Guéorgui, leader bolchevik et musicologue.
Tchitchibabine, Boris, poète.
Tchornovil, Viatcheslav, dissident ukrainien.
Tchossitch, Dobritsa (Cosié, Dobrica), romancier serbe, homme politique.
Tchoudakov, Alexandre, historien de la littérature.
Tchoudakova, Marietta, historienne de la littérature.
Tchoukovskaïa, Lydia, écrivain, dissidente, fille du suivant.
Tchoukovski, Korneï, poète.
Teffi (Lokhvitskaïa), Nadejda, romancière, émigrée.
Terechtchenko, A., ethnographe.
Tertullien.
Tertz, Abram, voir : Siniavski, Andreï.

Thirion, André.
Thomas d'Aquin, saint.
Tikhon, patriarche.
Tillich, Paul.
Tioutchev, Fiodor, poète et diplomate.
Tocqueville, Alexis de.
Todorov, Tsvetan, historien français de la littérature, d'origine bulgare.
Tolstoï, Alexeï Konstantinovitch, poète.
Tolstoï, Alexeï Nikolaevitch, prosateur et dramaturge.
Tolstoï, Léon.
Tolstoï, Tatiana, écrivain.
Tourgueniev, Ivan.
Tourkine, Andreï, poète.
Trifonov, Youri, écrivain.
Trotski, Léon (Bronstein, Lev).
Troubetskoy, Evguéni, homme politique et philosophe, 193, 195, 200, 211, 256, 326-333.
Troubetskoy, Nikolaï, linguiste et publiciste, émigré.
Troubetskoy, Sergueï, philosophe recteur de l'université de Moscou.
Troyat, Henri, écrivain français d'origine russe.
Tsiolkovski, Constantin, mathématicien et penseur-rêveur.
Tsvetaeva, Marina, poète, émigrée, rentrée en URSS, morte par suicide.
Tucker, Robert, historien américain.
Tvardovski, Alexandre, poète et éditeur.
Tynianov, Youri, romancier et théoricien de la littérature.
Tzara, Tristan.

Updike, John.
Ustinov, Peter, dramaturge, émigré.

Vakhtang, roi de Géorgie.
Van Heijennoort, Jean (dit « Van »).
Varchavski, Vladimir, écrivain de l'émigration.
Vassiliev, Boris, écrivain.
Vassiltchikov, prince, économiste.
Vaxberg, Arkadi, journaliste et juriste.
Veil, Simone.
Venclova, Thomas, poète lituanien, slavisant américain.
Veresaev (Smidovitch), Vikenti, médecin et historien de la littérature.
Vernadsky, George, historien émigré aux USA.
Vertinski, Arkady, chanteur de l'émigration.
Veselovski Alexandre, philologue et historien de la littérature.
Vesioly, Artème (Koltchkourov, Nikolaï), écrivain.
Viallaneix, Paul, spécialiste français de Michelet.
Vidal-Naquet, Pierre, historien et essayiste.
Vildé, Boris, compositeur, émigré en France.
Vivier, Robert, traducteur belge.
Vinogradov, Igor, critique.
Vipper, R., historien.
Virgile.
Vitale, Serena, slavisante italienne.
Vladimov, Guéorgui, écrivain, émigré.
« Vlady », fils de Victor Serge.
Voguë, Eugène-Melchior de.
Voïnovitch, Vladimir, écrivain, émigré.
Volguine, M., historien émigré.
Volkoff, Vladimir, écrivain français d'origine russe.

Volkogonov, Dimitri, général soviétique et historien.
Volkov, Oleg, écrivain.
Volochine, Maximilian, poète.Volski, Nikolaï (pseudonyme : N. Valentinov), historien émigré.
Voltaire.
Volynski, Akim, critique.
Voznesenski, Andreï, poète.
Vvedenski, Mgr Alexandre, évêque rallié au régime soviétique.
Vychinski, Andreï, juriste bolchevik.
Vyssotski, Vladimir, poète et chanteur.

Walensa, Lech, homme politique polonais.
Walicki, Andrzej, historien polonais.
Watteau, Antoine, peintre.
Weber, Max.
Weidlé, Wladimir, essayiste et romancier émigré en France,.
Weisbein, Nicolas, slavisant français.
Weiss, Louise.
Wells, Herbert.
Welter, Gustave, historien allemand.
Wiesel, Elie, écrivain juif de langue française.
Wilson, Edmund, critique et écrivain américain.
Wadimir Kirillovitch, grand duc.
Woolf, Virginia.
Wormser-Migot, Olga, écrivain français.
Wrangel, baron, général et homme politique.

Yachtchenko, Alexandre, critique.
Yachvili, Paolo, poète géorgien.
Yakir, Ion, général soviétique fusillé.
Yakir, Piotr, dissident, fils du précédent.
Yakhontov, Victor, général de l'émigration, rentré en URSS.
Yakountchikova, Maria, peintre.
Yampolski, Boris, écrivain.
Yanaev, Guennadi, homme politique.
Yankilevski, V., peintre.
Yanov, Alexandre, journaliste et publiciste, émigré.
Yazov, général.
Yourcenar, Marguerite.
Yourski Sergueï, comédien.

Zabieline, Igor, historien.
Zabieline, Ivan, ethnographe.
Zaïtsev, Boris, écrivain, émigré.
Zalyuine, Sergueï, écrivain.
Zamiatine, Evguéni, écrivain émigré.
Zaslavskaïa, Tatiana, économiste.
Zdanievitch, Ilia (dit « Iliazd »).
Zelinski, Vladimir, dissident.
Zenkovski, V., philosophe.
Zinoviev, Alexandre.
Zola, Émile.
Zolotousski, Igor.
Zweig, Stefan.

PRÉFACE

FIN D'UNE GRANDE LUEUR, DÉBUT D'UN VRAI JOUR !

Retour à la table des matières

Nous venons de connaître la fin de ce que Jules Romains avait baptisé « cette grande lueur à l'est ». Des générations d'« instits », de *normaliens,* de Jallez et de Jerphanion, avaient cru que *là-bas* on était en train de changer la vie ; que les transmutations dont ils rêvaient en lisant Baudelaire et Rimbaud s'accomplissaient là-bas, mystérieusement, dans l'ordre de la politique, de la morale, de l'anthropologie même. Un *homme nouveau* naissait. Sans s'en rendre trop compte, ces hommes déchristianisés parlaient le langage chrétien, citaient saint Paul, mais c'était un langage chrétien détourné de sa visée fondamentale. Vint le procès des *Lettres Françaises* contre Kravtchenko, un « traître » qui avait « choisi la liberté » et qui prétendait qu'il y avait là-bas tout un monde souterrain d'esclaves. On ne disait pas encore *goulag,* mais un certain Jules Margolin avait déjà parlé de son propre « voyage au pays du Zeka ». C'était un voyage au bout de la nuit totalitaire, mais le pire était que ces esclaves étaient niés, que la propagande en faisait des privilégiés de la grande « refonte de l'homme », que ces *métropolis* subarctiques étaient transmutées en petits paradis socialistes. Le grand Gorki les avait vus, il était la caution... Lyssenko changeait les lois fondamentales qui avaient régi la nature de notre planète depuis les commencements...

À Normale Sup' on discutait encore des « flics des impérialistes », on brûlait encore de l'encens devant les *villages de Potiomkine* du stalinisme et du post-stalinisme. Le lycéen que j'avais été avait joué le procès Kravtchenko avec ses camarades de classe dans une baraque abandonnée à Clermont-Ferrand, le normalien que j'étais découvrit un professeur hors du commun, et qui désintoxiquait d'une manière subtile et inimitable. Pierre Pascal, dix-sept années de Russie, entre 1916 et 1933, secrétaire de Tchitchérine (le Commissaire aux Affaires Étrangères sous Lénine), fondateur du groupe français bolchevik de Moscou, rentré *in extremis* avant les premières purges qui l'auraient infailliblement

liquidé, comme tous les « vieux bolcheviks », et qui me fit connaître Boris Souvarine, autre rescapé de l'aventure à l'est. Ils étaient pudiques, discrets, l'un était catholique très pratiquant, l'autre agnostique, mais tous deux gardaient de l'aventure une sorte de lumière intérieure, ils étaient à *part.* Pascal m'envoya en Russie, c'était juste après le XXe Congrès du PCUS.

Rue Granovski, à Moscou, en 1956, dans l'appartement du professeur Goudzi où se tenait son séminaire sur Tolstoï, Goudzi s'avança vers une étudiante et lui dit : « j'ai appris la réhabilitation de votre père, je veux vous embrasser », elle éclata en sanglot. La Russie nouvelle se révélait à moi. Comme elle se révéla aussi quand, à une séance du Komsomol, un homme de trente ans se leva et dit : Camarades ! Chez nous au pays des Soviets on crève de faim. Il fut exclu, disparut... Durant trois semaines les « suiveurs » du KGB tentèrent de m'intimider.

J'ai eu le privilège de voir s'achever l'ancienne Russie raffinée, qui survivait sous les Soviets, de par mon amitié avec Boris Pasternak, et de voir naître une Russie dissidente en faisant la connaissance d'Alexandre Soljenitsyne. Là où l'un achevait quelque chose, appelons le : « Russie du Siècle d'Argent », l'autre aidait à naître autre chose, appelons-le : « Russie libre d'après le totalitarisme », et la naissance avait eu lieu au fond du *goulag.* Être russiste n'était pas facile, il fallait aimer son objet d'études, et il fallait savoir le juger, il importait de ne pas se laisser dicter les thèmes et les frontières du permis par l'insidieuse propagande brejnévienne relayée par mille canaux chez nous (tel chef d'État qui déposait des fleurs au Mausolée, tels écrivains suisses qui disaient : chez nous aussi il y a la censure), il ne fallait pas tomber dans le ressentiment, la haine de l'objet d'études, plusieurs y ont succombé. La lutte fut double : avant l'écroulement, il fallait montrer ce que j'appelai en 1974 le « mixte de culture et de contre-culture » de la Russie soviétique ; tout n'était pas si noir, mais *le ciel de la Kolyma* était gris plomb avec des traînées de sang, et il pouvait faire haïr la Russie. Sauf que si on lisait vraiment le livre admirable d'Evguénia Guinzbourg, on y découvrait aussi la beauté, et aussi la sainteté. Il fallait lutter contre l'engouement facile pour les satires d'Alexandre Zinoviev, contre les ravages de ce lance-flammes qui m'avait paru extraordinaire quand j'avais lu les *Hauteurs béantes* en manuscrit, qui me semblait dangereux quand je voyais les dégâts dans une opinion bien-pensante, toujours heureuse de se persuader que l'autre est pire...

Aujourd'hui tous les signes sont inversés. Le grand *village de Potiomkine* s'est écroulé, ou plutôt il s'est volatilisé, comme les habits des spectateurs dans la séance de magie de Woland, chez Boulgakov. Volatilisés, tous les thuriféraires... Au point que les quelques *demeurés* qui manifestent pour Staline dans la rue feraient plutôt pitié : ils y croient encore ! Pour eux la magie noire continue...

En nos demeures d'Occident nous avons peur de l'invasion, de la concurrence bon marché, peut-être aussi du talent caché de la Russie. Or il faut dire et redire que nous aurons aussi quelque chose à recevoir d'eux, pas seulement à leur donner

des subsides ou des surplus alimentaires de l'Europe. *Vent d'est ?* Gardons-nous des métaphores maoïstes. Ce qui s'est passé là-bas, c'est la restitution de l'homme naturel, de l'homme véridique, de l'homme qui cherche à se construire selon le bien. Il faudra passer par beaucoup de maux, et peut-être de laideurs. Mais les dés sont jetés, et l'histoire ne reviendra pas en arrière. La *grande lueur* à l'est a vécu, c'est l'une des leçons majeures de cette fin du XXe siècle. Quelque chose naît là-bas. Il faut en finir avec le catastrophisme bon marché qu'on nous sert depuis le début de la *révolution russe de 1990* : guerre civile imminente, chaos latent, danger fasciste, tous les poncifs qui servent d'épouvantails sont à l'œuvre, alors que la patience et la sagesse démontrées par ce peuple depuis trois ans sont phénoménales. Ce sont nos frères qui se sont réveillés, et tant mieux ! J'allais dire : *alléluia* !

19 avril 1992

1re PARTIE

EST-CE LA FIN DU « SCHISME RUSSE » ?

CHAPITRE 1

RUSSIE LIBÉRÉE, RUSSIE BROUILLÉE...

Retour à la table des matières

« Le jeune d'aujourd'hui, lorsqu'il s'éveille à lui-même, à la conscience, à la pensée, se retrouve dans une forêt de cadavres debout. » Ce propos du philosophe géorgien Merab Mamardachvili, mort à Tbilissi en septembre 1991, et qui n'a donc pas eu le temps de voir détruire le cours Roustaveli, ombreux et délicieux boulevard de la capitale géorgienne où déambulait la vie, et où il avait son appartement, date de 1989, mais n'a pas vieilli [1]. Tbilissi a été ravagé par la guerre civile entre un professeur d'anglais ex-dissident, chef à poigne soutenu par les campagnes, surtout à l'ouest du pays, et une coalition d'intellectuels, d'ouvriers, d'ex-communistes, laquelle a fait appel pour finir à Chevarnadzé, l'ancien bras droit de Gorbatchev. Les caméras ont montré les sous-sols où les sbires de l'ancien dissident torturaient, les canons continuent à pilonner l'Ossétie du sud, à laquelle les Géorgiens, toutes tendances confondues, ne reconnaissent pas vraiment le droit de vivre séparément. Mérab non plus, malgré son libéralisme, je m'en souviens. Les feux sont partis en tous sens dans ce pays qui nous avait donné, par le metteur en scène Abouladzé, la première grande allégorie sur le dégel des cadavres : le *Repentir.* Ce pays qui pour les Russes soviétiques était une autre Hellade.

---

[1] Merab Mamardachvili. *La pensée empêchée, entretiens avec Annie Eppelbouin.* Ed. de l'Aube, 1991.

Se repentir de quoi ? D'avoir participé à l'énorme psychose utopiste, de s'être tu comme le Chouloubine du *Pavillon des cancéreux,* ex-académicien devenu garçon de bibliothèque et qui enfournait avec une joie mauvaise les livres interdits dans le poêle qui le réchauffait ? « Quand on s'éveille trop tard à la vie, l'intensité de la vie devient une tentation qui fait naître en force les sentiments les plus fascistes », dit encore Mamardachvili. Or la Russie, pour la troisième fois au moins, s'éveille trop tard. La première fois ce fut en ratant la Renaissance, qu'elle n'eut pas (bien que certains de ses savants tentent à toute force de lui en fabriquer une artificielle, mais le règne d'Ivan le Terrible, avec sa grandiose tartuferie sanglante et pieuse ne peut guère se comparer à la Bâle d'Érasme, tout juste à notre Saint-Barthélemy). Le second ratage fut au début du 19e siècle : la Russie d'Alexandre I aurait pu devenir l'égale de l'Europe, elle sécréta Tchaadaïev, le plus lucide des analystes, et Pouchkine, le plus modéré des libéraux, mais l'ajournement de la libération des serfs et la conversion du tsar à un mysticisme paralysant retarda tout de deux générations. Le troisième ratage fut en 1917, lorsque la démocratie russe se laissa passer la camisole de force par un groupe d'extrémistes que menait un émigré assez obscur, Lénine. Ce furent à nouveau au moins trois générations sacrifiées, mais autosacrifiées, car personne ne les contraignit de l'extérieur. « Il y a là quelque chose de mentaloïde dans cet effort trop tardif pour se rattraper et fabriquer une vie intense et pleinement vécue » (Mamardachvili). De plus Tchaadaïev, déclaré fou en 1836 pour avoir écrit dans la *Première Lettre philosophique* que la Russie était arriérée parce qu'elle avait fait le mauvais choix de Byzance contre Rome, le thème du retard russe persiste et signe. Nous avons commencé en citant Mamardachvili et la Géorgie : on ne compte pas les poèmes que les poètes russes du XXe siècle ont dédiés à la Géorgie. Elle était un mythe vivant, l'équivalent de l'Italie de Gœthe, précisément parce que le Russe y ressentait la plénitude de la vie, et s'y sentait libéré de l'utopie, des ersatz de l'absolu : l'absolu était là, immédiat, dans la rue, dans la vie...

Et dans la chicane des qualités en lutte,
Primauté reviendra dans mon hymne,
Pour sa lucidité surnaturelle,
À ton rivage immense, ô Géorgie !

Ainsi chante Pasternak la gloire de la Géorgie dans son poème *Vagues* (1934), et cette lucidité surnaturelle, c'était la vie elle-même, sans les œillères de l'idéologie. Ce qu'il en est advenu, le cours Roustaveli éventré le montre sans commentaire.

L'ancien empire communiste se réveille d'une longue hypnose, qui s'était muée avec les années en léthargie. Les cadavres debout se couchent les uns après les autres. Mais, cette fois-ci, il s'agit d'un amoncellement de cadavres, et nul ne sait où le jeu de massacre s'arrêtera. Ce que vient de vivre l'empire est abasourdissant : l'apprenti sorcier Gorbatchev a déclenché un processus dont les Russes ont commencé à se demander l'été dernier si ce n'était pas une *révolution.*

L'inimaginable se produisait sous les yeux : l'interdiction du Parti Communiste dont le pays avait vécu, dont il s'était nourri et enivré pendant soixante et dix ans. Un peu comme si le catholicisme était proscrit dans l'État du Vatican ! L'inculpation contre le Parti aujourd'hui ouverte par le procureur général de Russie, parti en Europe à la recherche des traces des versements illégaux de fonds du PCUS aux Partis frères italien ou français, est véritablement une profanation, qui d'ailleurs choque même les anticommunistes occidentaux, tous plus ou moins habitués à sacraliser ce Parti (il suffit de voir l'indignation à l'idée que Gorbatchev, qui signait les chèques, ou autorisait les remises clandestines d'armes aux Palestiniens, — la presse russe en a dévoilé des preuves —, soit inquiété par son « rival » Eltsine). Aux temps « asthmatiques » dont parlait Vaclav Havel ont succédé les temps de la profanation, et la morgue déborde de tous les « cadavres debout ».

La Russie a toujours hypertrophié l'importance du Mot. « Au début était le Verbe », cela est vrai surtout pour ce pays. Comportement de détour face au mur de la tyrannie et de la censure ? La littérature investie d'une mission qui, ailleurs, revient à la « société civile », ici toujours embryonnaire, et toujours arrachée comme une mauvaise herbe dès qu'elle apparaît ? La littérature était chargée de dire l'intensité de la vie là où la vie elle-même ne le disait pas. Dans toute la période soviétique elle s'est teintée d'abord d'utopisme, puis d'anti-utopisme camouflé, enfin elle a redécouvert les valeurs permanentes, mises à la poubelle de l'histoire par le Parti-« hégémone ». Elle fut pendant la *perestroïka* à nouveau portée au faîte absolu de son pouvoir : les intellectuels étaient élus députés, les essayistes ou les critiques étaient chargés, se chargeaient, de dire le politique, le social, le religieux, le prophétique. Le grand déferlement de publications retardées par la glaciation soviétique commença timidement en 1988, et s'amplifia en 89, 90, ce furent des années enivrantes : d'abord les textes interdits soviétiques, puis les archives (l'humiliante et terrible lettre de Meyerhold à Molotov, à tous ses bourreaux, pendant son arrestation), puis la désacralisation de Lénine et du Parti, puis le retour des émigrations, la troisième, celle d'aujourd'hui, la première, celle de Merejkovski et de Bounine dont les textes antibolcheviques devinrent des best-sellers, puis les classiques occidentaux de soviétologie, *La Grande Terreur* de Robert Conquest, ou les ouvrages d'Avtorkhanov, sans parler de Huxley, d'Orwell, ou de Zamiatine, ou encore du *Tropique du cancer* de Henri Miller. À l'Union des Cinéastes, on a passé les dizaines de films qui restent de la censure passée et qu'on a retrouvés à la Loubianka, dans les archives du KGB. L'inflation des tirages des revues fut en 1989 véritablement phénoménale, elle était parallèle à l'hypnose qu'exerçait la télévision dans son émission la plus simplette, qui consistait à retransmettre, en gros plans fixes tout à fait archaïques, les séances du Soviet suprême : voir de ses yeux, entendre de ses oreilles la vérité et la contradiction se frayer leur chemin au pays du « mensonge déconcertant » (Ciliga) était également sidérant. Le pays passa des centaines d'heures devant son écran, dans les foyers, les ateliers, les bureaux, les cantines... La reprise en main de fin décembre 1990 par Gorbatchev, qui amena au Pouvoir l'apparatchik Yanaïev, le futur héros

pitoyable d'août 91, et qui mit au pas la télévision, ne fit qu'amplifier encore un peu la magie de la presse écrite, cette fois-ci c'était bien une presse d'opposition qui montrait les dents, et tenait tête. Fin 90 est fondée la *Gazette Indépendante,* qui reste à ce jour l'organe de presse quotidien le plus corrosif, et le plus intéressant (avec deux anciennes publications rénovées, qui sont la *Komsornolskaïa Pravda* et les *Izvestia*). En vérité il s'agit d'une véritable marée de publications. Radio Free Europe en a fait, grâce à Gabriel Superfin, un catalogue pour les années 86-90, qui apporte des centaines de titres [1] (637 dans le tome principal, plus ceux du supplément), de même que le *Catalogue des partis d'opposition nouvellement formés* comporte des dizaines et des dizaines de dénominations [2]. Ce foisonnement peut surprendre celui qui ne raisonnait qu'en termes de soviétologie : comment s'expliquer une telle prédisposition au pluralisme dans un pays qui naguère encore chantait en chœur « la grande Révolution d'Octobre » ? En fait on doit constater qu'en Russie, dès que la poigne de fer d'un pouvoir fort et unifiant s'estompe, comme sous la *perestroïka,* et surtout après le putsch raté de Yanaïev et consorts, la tendance est toujours au pullulement : pullulement des imposteurs durant le début du 17e siècle et pendant tout le 18e, aux interrègnes, selon un schéma qui n'a guère son équivalent dans aucun autre pays européen, pullulement des sectes religieuses, des insoumis religieux, des fols-en-Christ marginaux. Quelque chose de cette tradition enracinée dans la psyché russe est en train de ressortir avec la grande désillusion qui frappe aujourd'hui le monde russe.

Toi et moi, mon p'tit Liova, à la russe
Arrachons tous deux nos croix !
Car au début était le Mot,
« Votre nationalité ? » ne vint qu'ensuite !
Car au début était le Mot :
Et plus de Grec ni de Juif,
Rien que le Mot dans nos âmes...
Rien que le Mot dans nos âmes,
En dépit de l'Entropie,
Planant sur not'bell' Russie,
Sur nos nichées de gentilshommes...

(Timour Kibirov).

Tout a été publié : les pages censurées de Gorki et de Korolenko, Berdiaev et les généraux blancs, Trotski et les interrogatoires de Vychinski, les mémoires de Boukharine et ceux des « Cadets » émigrés à Paris, les documents ultra secrets où Lénine préconise la décimation du clergé et les solennelles et lucides mises en garde du patriarche Tikhon (qui viendra pourtant à composer avec le pouvoir tyrannique à la fin de sa vie, en 24), bref la vérité nue et contrastée est ressortie au plein jour, — et rien n'a été changé... L'effet Soljenitsyne est particulièrement

[1] Radio Free Europe Radio Liberty Research Institute, Samizdat Archive N° 13/91.
[2] *Slovar' oppozicii* (*Dictionnaire de l'Opposition*), Postfactum, Moscou, 1991.

caractéristique : 1989 a été proclamé « année Soljenitsyne » par l'éditeur de la revue *Novy Mir,* l'écrivain Zalyguine : après un *black out* prolongé tout spécialement sur instruction du Politburo (Gorbatchev espérait que la *perestroïka* pourrait en faire l'économie), l'œuvre de Soljenitsyne a déferlé sur le pays ; en septembre 90 l'écrivain a lancé les trente millions d'exemplaires de son opuscule « Comment devons-nous réorganiser notre Russie ? ». Mais l'année suivante a été celle de la désaffection quasi totale : les critiques interrogés disent en chœur que *La Roue rouge* est un fiasco gigantesque, les livres restent invendus sur les rayons : on en sait à présent plus sur le Goulag que n'en dit *l'Archipel* en ses sept tomes, les courts métrages les plus cruels de Bodrov et d'autres sont venus illustrer une journée au camp mieux que ne fait *Ivan Denissovitch,* et les jeunes sont peu sensibles à la construction platonicienne de l'œuvre du maître. Mais les avant-gardistes sont logés à la même enseigne : combien de livres sont aujourd'hui en panne, les épreuves corrigées, mais le livre ne verra jamais le jour : pas de papier ! ou plutôt le papier est trop cher, on édite des horoscopes, des guides sexuels, des manuels de savoir vivre qui se vendent à gros tirages ; à moins de dix mille il est très difficile de rentrer dans ses frais. Les revues sont retombées dans leurs tirages au-dessous des tirages d'avant la grande marée, faute de papier *Novy Mir* n'a pas paru les trois derniers mois de 91, et son avenir est incertain, les gens les plus doués fuient les rédactions des revues tant qu'il reste encore des postes ailleurs. La fuite générale des cerveaux à l'étranger est d'ailleurs un problème national. Mais d'autres revues sont apparues : *Stolitsa* (La capitale), à Moscou, *l'Observateur moscovite,* lié aux milieux du théâtre, des dizaines d'almanachs sans périodicité, des dizaines de quotidiens bientôt réduits à ne paraître que trois jours sur six... Quant au livre culturel, il semble n'avoir plus aucune chance, ou presque, les séries les plus prestigieuses sont interrompues, d'autres ont vécu, les revues littéraires disparaissent, la *Gazette Littéraire* organise des tables rondes sur « la mort du livre de culture » (26 février 1992) ; le poète Kouchner lance un cri d'alarme pour que survive la série de la « Bibliothèque du Poète ».

Dans ce dramatique reflux presque rien n'échappe au marasme, on suppute les chances de survie d'*Ogoniok,* naguère fer de lance de la *perestroïka,* aujourd'hui déserté par tous les collaborateurs de talent, ou encore des *Nouvelles de Moscou,* de *Novy Mir.* La mort du magnat de la presse britannique Maxwell a été fatale pour la très belle revue patronnée par l'historien Dimitri Likhatchev et son Fonds de la Culture russe, *Notre Héritage,* qui publiait des inédits issus des archives, des articles sur les richesses des collections privées, ou les fonds cachés des musées, ou les antiquités russes détenues à l'étranger. La collection des trois années de parution représente mieux que tout ce que furent ces années d'extraordinaire ouverture au passé, au vaste monde, de redécouverte de bon aloi de l'identité nationale russe, des racines européennes de la Russie, de son héritage raffiné, religieux, lettré ou musical. Dans le tout dernier numéro de 1991, que l'on ne prend pas en main sans une certaine mélancolie, on trouvait ce qui peut rétrospectivement être considéré comme un testament de la revue, un texte émouvant de Likhatchev sur « les trois fondements de la culture européenne et

l'expérience historique russe ». Ces trois fondements sont le personnalisme, l'universalisme et la liberté. Likhatchev montre, en s'opposant aux idées reçues, l'expression proprement russe de ces trois fondements dans la culture russe depuis ses débuts (avec, selon lui, trois périodes qui y font exception : celle d'Ivan le Terrible, celle de Pierre le Grand, et celle de Staline). Mais il montre aussi l'œuvre du mal dans cette expérience historique ainsi que l'amplitude extraordinaire des hésitations du peuple russe entre le bien et le mal. Le reste du numéro comporte une interview du russiste américain James Billigton, qui dirige la Bibliothèque du Congrès, les Mémoires de Marguerite Morozov, la veuve d'un célèbre marchand russe, mécène elle-même, et qui fut adulée par les symbolistes russes, ou encore un article sur le monastère russe de Pioukhtine en Estonie, où prêcha le célèbre Jean de Kronstadt au début du siècle, prédicateur enflammé et austère, ambigu dans son nationalisme, aujourd'hui canonisé, ou encore une étude sur les curieuses céramiques prolétariennes aux motifs « suprématistes » du début des années 20. *Notre héritage* représentait la faim de culture et les retrouvailles avec soi qui ont caractérisé les années de la *perestroïka.* C'est un monument au retour à la vie. Autre publication en perdition : les suppléments de la revue *Question de philosophie,* qui donnaient tous les grands textes de la philosophie religieuse russe du XXe siècle, nourriture indispensable pour penser le grand vide philosophique qui s'est installé en soixante ans.

Ce retour à la vie est donc aujourd'hui entravé, et il menace de déboucher sur des formes chaotiques et contradictoires. « Nous sommes les enfants du grand bluff » dit dans la *Literatournaïa Gazeta* Roman Solntsev, écrivain et député de Krasnoïarsk, « que nous soyons les enfants obstinés du bluff, ou ses enfants indignés ». Le bâtiment de la télévision d'État d'Ostankino est assiégé à l'été 92 par une coalition hétéroclite de communistes et de patriotes qui se veulent les défenseurs du « pluralisme » et réclament une « heure russe » sur les antennes chaque jour. Les innombrables positions extrémistes enregistrées dans toutes les polémiques entre démagogues reconvertis de l'ancien appareil, nostalgiques de l'empire, et écrivains réduits à une sorte de Lumpenprolétariat (leur honoraire moyen est de trois cents roubles, cinq fois moins que le minimum vital) prolongent ce bluff généralisé. À quoi s'ajoute une incroyable résurgence des costumes et cérémoniaux des anciennes classes sociales d'avant la Révolution : un peu partout les assemblées de la noblesse se sont réunies à nouveau, comme si de rien n'était, (et les recueils d'armoiries font florès, à condition d'être édités en « joint venture » bien entendu, c'est-à-dire avec l'argent de la noblesse émigrée qui a fait fortune au Texas ou en Allemagne), un peu partout les régiments de cosaques ont réapparu, avec leurs atamans, élus Dieu sait par qui, avec leur *nagaïka* (le fouet de mauvaise mémoire), leurs uniformes, leurs cartouchières, et ils paradent de l'ouest à l'est du pays, ce sont eux qui organisent le service d'ordre dans le grand pèlerinage de Diveïevo, dans l'Oural, lorsqu'à l'été 1991 on y rapporte solennellement les reliques de saint Séraphim de Sarov (retrouvées comme par hasard dans le grenier du Musée d'Athéisme, c'est-à-dire la Cathédrale Notre-Dame de Kazan, à Saint-Pétersbourg) ; ce sont encore eux que l'on retrouve au « Concile national » qui s'est

tenu en juin 92 sous la présidence des écrivains Valentin Raspoutine et Vassili Belov dans la Salle des Colonnes de Moscou (naguère Salle des Syndicats) ; plus sérieusement peut-être ce sont les anciens directeurs ou secrétaires de Parti qui rachètent les entreprises soviétiques mises en vente, qui font les « joint ventures ». « Et voilà que nous nous habituons à nouveau, c'est ce qu'il y a de plus terrible. Peut-être parce que nous comprenons que l'ancien pouvoir ne va pas partir comme ça, il change de peau, comme dans le roman de Bradbury où l'ancien Martien prend tour à tour les traits de ta fiancée, de ta mère, les tiens propres. » (Solntsev). Il est bien vrai que cette capacité de mutation, ou de travestissement a quelque chose de stupéfiant. Le problème est brutalement posé de l'identité russe : Qu'est-ce que la Russie ? Existe-t-elle ? Subsistera-t-elle ?

Le problème majeur est évident : l'empire mort, reste-t-il une nation russe ? La nation russe n'a pour ainsi dire jamais existé en dehors de l'empire, et l'empire rendait inutile la définition d'une nation russe. Ce sont les princes de Moscou qui ont fait la Russie moderne, sous la protection du suzerain tatare pour commencer, puis, après avoir absorbé les Tatares, les Novgorodiens et leurs populations finnoises, la Sibérie et son patchwork clairsemé de populations animistes ou bouddhistes, la Russie s'est retrouvée grande puissance, mais elle avait sauté l'étape de la lente concrétion nationale : elle était d'emblée, ou presque, un empire, même si le mot ne fut proclamé que par Pierre le Grand. D'emblée elle fut un puzzle de populations plus ou moins assimilées. Ce qui différenciait le « Russe » du « Rossianine » (mot intraduisible, car précisément seul le russe a deux mots pour désigner ses ressortissants), c'était la religion, le Russe étant orthodoxe, le Rossianine relevant d'autres religions. Mais aucune appartenance nationale séculière, aucun vrai sentiment de citoyenneté n'a été sécrété. Aujourd'hui le Rossianine n'existe plus guère, or c'est lui qui faisait la force de cet empire : c'était le Tatare russifié, mais encore tatare, le Bachkire assimilé, le Bouriate russophone, le musulman reconnaissant la couronne russe : tous relevaient non seulement de l'autorité du tsar, mais accédaient à la civilisation moderne via la langue russe et la Russie. Presque aucune différence majeure ne s'était introduite avec l'empire de Lénine ; après les hésitations dues à la défaite devant les Allemands, après le départ de plusieurs peuples du giron impérial modifié, Lénine, poussé par le « Rossianine » Staline, avait rétabli l'empire, et l'œuvre des Romanov s'était poursuivie, gagnant même en ampleur, dans la mesure par exemple où était née une véritable culture et littérature due aux « Rossianines », que ce soit le Géorgien Boulat Okoudjava, le Biélorusse Bykov, le Kazakh Aïtmatov ou l'Abkhazien Fazil Iskander. Elle n'a pris fin qu'en 1991. L'empire est tombé d'un coup parce qu'il ne présentait plus aucun intérêt pour personne, il était un habit trop vaste, sa bureaucratie dévorait tout. Mais il serait faux de penser que la nation russe s'est retrouvée toute seule. Loin de là ! Elle s'est dispersée, elle est maintenant éparpillée en Lituanie, en Biélorussie, en Ukraine surtout, au Kazakhstan également. Et quant à la Fédération russe, elle reste un patchwork, non moins que ne l'était l'ancien empire, et il y a peu de ciment qui la tienne debout. « La Fédération russe survivra-t-elle jusqu'en 1994 ? » tirait récemment le *Bulletin de*

l'Institut Harriman de Columbia University, en paraphrasant Andreï Amalrik. Les Russes d'Ukraine et d'ailleurs ont voté pour l'indépendance des pays où ils vivent, parce qu'ils ne ressentent pas le ciment de la nation russe : l'empire écroulé, il n'y a plus de nation pour les retenir. Ils préfèrent se sauver dans une autre entité, qui leur donnera peut-être leur chance. L'un d'eux, à Kiev écrit :

> *Et si je n'aime pas la Russie ?*
> *Voisiner avec Dieu est une tentation du diable*
> *Le vendre comme vendu fut le Christ –*
> *Et c'en est fini de la confiance au rouble*
> *Maintenant les vendeurs de Christ ont besoin de dollar*
> *Pour la rime ça ne marche pas si mal avec lupanar,*
> *Mais où prendre la marchandise ?* [1]

C'était Rainer Maria Rilke qui avait écrit : « Il y a un certain pays : Dieu. La Russie lui est contiguë ». Voisiner avec Dieu a peut-être été la vocation de la Russie, dont les légendes apocryphes voulaient qu'elle ait été évangélisée directement par l'apôtre saint André. Mais ce voisinage est dangereux, il est instable, dès que l'on a l'impression que Dieu est à l'encan, la Russie le serait-elle à son tour ? Or si l'on a beaucoup écrit sur le retour du religieux en Russie (moi aussi), il faut en voir les conditions et les limites.

Le métropolite de Kiev Philarète, qui vit en ménage avec une femme malgré ses vœux monastiques, qui pratique la simonie, qui a toujours persécuté les prêtres résistants au régime soviétique, mais qui célèbre le culte magnifiquement, a été déposé en juin 92 par une assemblée des évêques ukrainiens de l'Église russe orthodoxe, décision confirmée par le Saint Synode de Moscou. Quinze évêques sur dix-huit l'ont déposé, mais avec les trois restants il reste dans son palais, refuse la cathédrale à son successeur nommé, Vladimir, reçoit le soutien du président Kravtchouk de l'Ukraine. Pour qu'il soit déposé, il a fallu un an de campagne très documentée d'un journaliste orthodoxe spécialisé, Alexandre Nejny, dont les articles dans *Ogoniok* ont fait sensation. Naturellement Philarète n'est pas le seul, Nejny a retrouvé dans les archives du KGB les pseudonymes de plusieurs autres hiérarques orthodoxes russes qui étaient des agents du KGB : Juvénal, ou encore Pitirim, chargé des affaires extérieures du Patriarcat. Zoé Krakhmalinova, la célèbre dissidente chrétienne, déclarait récemment dans une table ronde sur ce problème : « C'est une catastrophe morale nationale. Si l'église n'apprend pas toute la vérité sur ce qui s'est passé, alors nous sommes perdus, parce que c'est un Tchernobyl moral. C'est une contamination générale par le péché de Judas. » On a retrouvé également dans les tablettes du KGB le nom du patriarche actuel, ce qu'avait dénoncé depuis longtemps le prêtre Eidelman. Cependant le cas d'Alexis II semble moins grave ; bien sûr il était en numéro deux dans la liste des évêques qui aidaient le pouvoir selon le rapport Fourov de 1982, bien sûr il écrivait le 17

---

[1] Mikhaïl Tchernouchenko. « Le livre » in *Tioply stan*, almanach, 1991. Moscou.

juin 1990 qu'il priait pour le Parti communiste, et il l'imprimait dans la *Pravda* d'alors, mais il a pris une stature nouvelle en se démarquant des putschistes dès le deuxième jour, le 20 août 1991. En fait le chancre de la compromission n'a pas fini d'empester le paysage russe, et plus encore celui d'Ukraine, où chacun s'est dédouané en faisant assaut de nationalisme et d'antimoscovisme facile. D'ailleurs le déballage, qui ne fait que commencer, touche également des écrivains, des cinéastes, des hommes de culture parfois connus pour leur libéralisme. Comment tout cela n'entretiendrait-il pas un cynisme grandissant ? Ajoutons y l'offensive de grande envergure du catholicisme, menée par le pape polonais, le retour des Jésuites en Russie, chassés sous Alexandre I, et qui peuvent offrir des prestations intellectuelles dont l'église orthodoxe est, hélas, incapable, stérilisée qu'elle fut par tant de décennies de ghetto hors de la société et de la science. Le *limes* entre latinité et orthodoxie a réapparu partout en Europe, entre Serbes et Croates, entre Russes et Polonais. Étrangement l'impuissance de l'orthodoxie à entrer dans les choses de ce monde, à admettre les *bonnes œuvres* séculières, l'exigence de rapport immédiat avec Dieu, l'exigence, si tolstoïenne, du royaume de Dieu *hic et nunc,* n'ont pas fini de séparer les « deux poumons » de la chrétienté, comme disait le poète Viatcheslav Ivanov, qui passa du poumon oriental au poumon catholique, comme avait déjà fait Vladimir Soloviev, et comme pas mal d'intellectuels russes font en ce moment, lesquels renouent avec le mouvement qui avait agité la noblesse russe au début du 19e siècle. « Russie terre de mission », le mot d'ordre de Jean-Paul II est insultant pour les Russes, mais attrayant pour certains. Ecône, le centre intégriste catholique, s'est mis, lui aussi, au travail...

Un aspect des plus troublants de la situation morale d'aujourd'hui est peut-être la nouvelle amnésie qui menace la société russe : le refus du grand déballage n'a pas que des motivations intéressées ou mesquines, il est aussi un désir forcené de mettre entre parenthèse sept décennies de l'histoire russe, sept décennies où le double langage, la double pensée ont intoxiqué presque tout le monde. « Il me semble que la négation totale du passé récent qui règne dans l'air que respire aujourd'hui la Russie, écrit Siniavski, la négation de sa propre histoire (et soixante et dix ans, c'est bel et bien de l'histoire) sape la vieille idéologie sans rien proposer en échange. » Un premier exemple qui peut sembler anodin nous en est donné par Tatiana Tolstoï, la petite fille d'Alexis, le « comte rouge » et commensal de Staline. Elle vit depuis deux ans aux États-Unis, et dans chaque interview, elle dénigre acerbement ce pays, dénonçant son anti-intellectualisme, son ennui profond, l'esclavage envers l'argent : « je ne comprends absolument pas les nôtres, qui sont dans un état d'idiotisme idéalisant. Ni cette constante passion russe de s'humilier soi-même ; nous sommes repoussants, nous sommes crados, nous sommes des cochons, tandis que l'Occident est civilisé, propre, bien. Ô Occident ! viens à notre aide ! quelle sottise ! » (*Stolitsa*, n° 33). On croirait entendre certains héros de Saltykov-Chtchédrine, mais Saltykov se gaussait d'eux...

Cette amnésie va en tous sens, et le plus curieux est peut-être l'exploitation de la nostalgie du passé stalinien que font aujourd'hui certains ex-dissidents ou ex-

révoltés, tels Alexandre Zinoviev ou Édouard Limonov. Limonov, que l'on voit souvent à la télévision russe, l'ancien *angry young man,* l'auteur de *C'est moi Editchka* [1], est maintenant à la tête des nationalistes ex-bolcheviks, chante la grandeur du passé stalinien, et met au jour le complot bourgeois contre la Russie. Dénonçant la contre-révolution bourgeoise qui a lieu, selon lui, en Russie, le faux putsch d'août, il prêche « le dégoût du capitalisme et de la race bourgeoise (incarnée par Reagan, Giscard, Mitterrand et consorts) », et écrit sans sourciller dans la *Literatournaïa Gazeta* que le « stalinisme », la « période de stagnation » et la « crise économique » ont été fabriqués au début de la *perestroïka.* Il défile avec le candidat ultra nationaliste Jirinovski qui a obtenu sept pour cent des voix aux élections présidentielles de juin 91. Quant à Alexandre Zinoviev, il y a longtemps qu'il a exprimé sa nostalgie du stalinisme, période de grandeur et de rapide mutation sociale (qui vit l'ascension de sa propre famille) ; pour lui la « guerre tiède », qui a succédé à la guerre froide, ne fait que commencer. D'une façon plus générale il y a un vrai *come-back* de Staline, de l'art pompier de Staline ; ses grandioses cathédrales composites en architecture, ses ornements classiques désuets sont maintenant érigés, tant en Russie qu'en Occident au rang d'art postmoderniste ; les tableaux de Komar et Melamide s'arrachent à prix d'or, concurrencés seulement par les originaux, car pourquoi ne pas préférer un vrai tableau pompier de Guerassimov, peintre de cour, à un faux, soi-disant ironique mais toujours ambigu (il est presque vrai) : ces sulpiceries, ces vieillards chamarrés d'or, ces jeunes pionnières cravatées de rouge sont revenues en scène comme Bouguereau est maintenant exposé à Orsay et fait concurrence aux impressionnistes qu'il éclipsait et méprisait tant. Les études en post-modernisme stalinien de Vladimir Paperny, éditées à l'Occident, sont reprises en Russie. Deux fois adieu, Maïakovski ! Tu as bien fait de te suicider, tu n'avais de goût que pour la mort, comme le montre l'étude de Karabtchievski, et ton centenaire l'an prochain ne va pas nous émouvoir beaucoup...

Tu as lu la Pravda-vérité ?
Fi donc, Liova ! eh bien lis !
Ah quelle vérité y coule à flot !
Quel trop-plein de glasnost !

Oh là ! le baquet à merde est plein !
On n'en bouffera jamais la fin !
Cette coupe ne passera pas,
Maman Patrie on ne te sauvera pas !

Entropie, accélération,
Désintégration de tout,
Pourriture sur pied,
Os mis à nu !

---

[1] Traduit en français sous le titre « accrocheur » : *Le poète russe préfère les grands nègres.*

Pouvoir soviétique, mon chéri
Attends, subis encore un peu !
À quoi bon te tracasser
À quoi bon te lacérer ?

Les libelles des ennemis
Voient tomber leur fard vétuste.
Toi tu Passes comme poudre
Blanche tombant du pommier en fleur !

Souriant idiot, hémiplégique
Tu gis sans uniforme, vraie putain !
Fallait pas les relâcher,
En blouses blanches, les assassins !

Te v'la figée dans l'Mausolée,
Ni vive ni morte,
T'as failli recevoir dans la tronche
L'U-2 d'la Bundeswehr !

Tout passe, tout est fini !
Fumée mauvaise, fossé aux loups.
C'est fugace comme Tchernenko,
C'est stupide comme le Khroucht,

C'est stérile comme Ilitch,
Ça fout la trouille comme Kroupskaïa,
Y'a plus de bases qui tiennent,
La merde fout le camp, Liova !

(Timpur Kibirov)

Le sexe a envahi la scène littéraire russe avec une force d'autant plus grande que la censure était ancienne, remontant bien au-delà de 1917 : en fait la Russie n'a connu aucun libertinage, et seuls les poèmes licencieux courant sous le manteau, ceux de Barkov au 18e siècle, avaient fondé une tradition secrète, dont le jeune Pouchkine était friand, tradition vite étouffée, mais qui ressurgit au début du siècle avec Rémizov et le peintre Somov, ou encore le poète Kouzmine [1], La très sérieuse revue *le Panorama littéraire* a consacré son numéro de novembre 91 à la tradition érotique dans la littérature russe, et ce n'est pas un mince étonnement pour le lecteur russe que de découvrir derrière l'introduction très savante de Mikhaïl

[1] *Cf. Éros dans la littérature russe, Actes d'un colloque tenu à l'Université de Lausanne,* textes réunis par Leonid Heller. Berne, Ed. Lang. 1991.

Gasparov sur la poésie érotique antique le texte intégral de « l'Ode à Priape » de Barkov, le poème de Pouchkine « l'Ombre de Barkov » qu'un russiste italien, Cesare de Michelis avait déniché il y a peu de temps, le poème du très ingénieux poète Timour Kibirov « Les latrines », farci, si l'on peut dire de citations littéraires cachées, ou une étude amusante sur « les zones érogènes de la littérature soviétique des années vingt ».

Mais ce n'est que la face raffinée d'une veine qui s'étale crûment ailleurs. Certains réclament une nouvelle censure contre le torrent de sexe et de merde. D'autres soulignent seulement que « nous n'avons aucune expérience pour montrer le sexe », le cinéma qui pataugeait dans des courts métrages noirs, des spéculations dans les ténèbres, avec « Sentinelle », « Peine incompressible », tourne un grand nombre de films commandités par l'étranger, mais souvent les garde en réserve. (On parle de blanchiment d'argent...) Le théâtre n'est pas en meilleur état, comme l'écrit l'acteur et metteur en scène Sergueï Yourski — « Le théâtre dramatique est gravement malade. En état de semi-délabrement. Sont apparus des mutants. Le théâtre, c'est aujourd'hui le chansonnier de restaurant, la revue de mode, le strip-tease, le monologue du conférencier, le rock-ensemble... » Le grand maître ès-destruction, c'est Victor Erofeïev. Qui aurait cru que sa *Belle de Moscou,* bouffonnerie porno-idéologico-burlesque serait publiée à Moscou ? À l'automne 90 il fut le premier à annoncer la mort de la littérature soviétique dans un article retentissant : « Repas funèbre pour la littérature soviétique », une littérature débarrassée enfin, selon lui, de l'engagement politique, qu'il soit officieux ou dissident. Ah quel tollé ! Relire aujourd'hui la polémique qui en résulta dans l'hebdomadaire *Litératournaïa Gazeta* fait sourire, non moins que celle déclenchée dans l'été 90 par la critique Alla Latynine, soutenant que la Russie n'avait plus besoin de ses émigrés... Il a remis ça avec son opéra *La vie avec un idiot*, donné en première à Amsterdam, sur une partition d'Alfred Schnitke. Le récit *La vie avec un idiot* ouvre son dernier recueil de récits paru en France [1], où l'on retrouve le mélange de provocation, de pornographie et de bouffonnerie littéraire qui fait la force ambiguë de ses textes. Le narrateur, parti chercher un idiot à l'asile, y déniche Vova, qu'il ramène chez lui. Vova est un gaillard mi-tendre mi-brute qui d'abord conchie consciencieusement la maison, puis viole et séduit la femme du narrateur, puis viole et séduit le narrateur dans sa baignoire avant de couper au ciseau la tête de l'épouse qui aimait Proust, et, pour finir, se retrouve à l'asile, sous les traits du narrateur lui-même. La « Chandeleur théosexuelle » russe, c'est-à-dire l'attirance mystico-sexuelle par le rapport direct avec Dieu, la contiguïté avec Dieu dont parle Tsvetaieva est le vrai sujet du récit, comme de l'opéra : l'homme russe aime à sauter directement au cœur de la Jérusalem céleste, là où, pour citer un poète soviétique simili-clérical, « l'esprit russe baise Dieu sur la bouche ». Dans *Les questions maudites,* Erofeïev, meilleur critique que romancier à notre goût, parle de Dostoïevski, Sade, Chestov, Céline ou Nabokov, toujours à la recherche

[1] Victor Erofeïev, *La vie avec un idiot,* traduit du russe par Vladimir Berelowitch, Albin Michel.

de ce « baiser de Dieu sur la bouche », c'est-à-dire du mysticisme des grandes profanations. De même que Chestov corrigeait son époque triomphaliste et béatement rationaliste par sa philosophie de l'irrationnel, de même Erofeïev et d'autres tentent de corriger (dans les deux sens du mot), l'époque qui les a mis au monde, langés, fustigés, et a voulu les stériliser et châtrer. Pour Erofeïev, ce fut peine perdue... Est-ce à dire que l'expression adéquate du séisme vécu par le pays de « l'utopie au pouvoir » et des falsifications grandioses a été trouvée ? La solution est-elle, comme dans l'opéra d'Erofeïev et Schnitke, dans la recherche d'une incroyable synthèse entre la provocation pornographique de l'un et le modernisme à la Chostakovitch de l'autre ? Quel est cet hospice pour idiots où « Moi » va choisir un idiot de service, comme on va à la société protectrice des animaux se chercher un caniche pour l'été ? La Russie ? L'Occident ? La Russie brejnévienne, la Russie « sponsorisée » ? « Moi » devient idiot lui-même, et l'opéra s'achève par une comptine, que chante Moi, grimé en Lénine, tandis que Vova sort de sa boîte rythmiquement, et prononce enfin un son : Eh ! Rostropovitch joue dans tous les sens du mot dans cet opéra, sa verve infatigable y a trouvé un exutoire, comme il y a deux ans dans le petit opéra satirique de Chostakovitch *Raiok,* au festival d'Évian. Lorsque le chœur reprend « La vie avec un idiot est pleine de surprises », c'est au fond toute la philosophie érofeevienne des sept décennies de pouvoir soviétique qui est résumée. Ce gogolisme débridé, dans l'esprit de Chostakovitch, dont on se rappelle l'opéra *le Nez,* est aujourd'hui peut-être seul capable de rendre compte de l'intrusion de ces soixante ans d'« idiotie » dans le cours de la vie russe. Le nez du major Kovaliov ne s'était-il pas lui aussi émancipé comme l'idiot Vova, n'avait-il pas vécu sa vie, hanté le monde, et tenu son rang avant de disparaître comme il était venu ? et le lieutenant Kijé de Youri Tynianov n'était-il pas né d'une erreur de scribouillard, pour ensuite faire carrière, recevoir des médailles, et monter en grade à la barbe des êtres humains non-fictifs, qui devaient convenir qu'ils avaient moins d'existence que cet homme-fiction ? À l'heure où « le nez » réintègre son emplacement légitime, chacun en Russie se frotte... le nez, et n'en croit pas ses yeux.

« Comment devons-nous aménager notre Russie », déclarait Soljenitsyne dans sa brochure de 1990. Tout le problème c'est que les Russes, depuis Gogol précisément (qui posait la même question avec insistance dans un livre qui lui valut d'être honni par l'intelligentsia de l'époque), ont l'impression qu'on ne peut pas aménager la Russie, et qu'ils se demandent même s'il s'agit bien tout à fait de « notre Russie », c'est-à-dire si la Russie est bien à eux, depuis qu'elle se décompose à vue d'œil. La littérature aussi, déclare dans un article d'avril de *l'Indépendant* le critique, satiriste et parodiste Vladimir Novikov, se décompose, devient pâteuse et illisible, envahie par la critique et le pathos journalistique. Les « Notes d'un ancien lecteur » de Novikov sont assez cinglantes. *Novy mir* sous sa nouvelle couverture plus vive qui a remplacé le bleu pisseux d'antan, lui tombe des mains, et il déclare se consoler en reprenant un bon et vieux tome d'« Agafiouchka », c'est-à-dire d'Agatha Christie... Le panorama de la littérature d'aujourd'hui n'a donc pas fondamentalement changé pour nous, c'est pour les

Russes qu'il a changé : ils ont découvert et découvrent encore ce que nous avons lu depuis longtemps, soit l'émigration russe d'antan, soit les dissidents, soit la jeune littérature absurdiste, qui parfois était publiée en traduction sans avoir encore vu le jour en Russie : ainsi en est-il de Makanine avec *la Brèche,* -récit troglodyte, si l'on peut dire, où l'être humain, dont le seul rapport aux autres est la peur, affronte une réalité où tout se perd, s'effondre, se fissure ; le monde de Makanine, avec ses aventuriers toqués, qui creusent des tunnels, ses esclaves bernés par des vendeurs d'illusions, ses foules dures et blêmes qui tournent en rond est un monde inquiétant et douloureux, un monde barricadé contre l'intrusion de l'autre. C'est au fond le monde finissant de l'utopie dégradée en terreur douce ; Makanine sait qu'on peut bien remplir les magasins, la schizophrénie restera... » La solution, c'est peut-être une nouvelle idole, quelqu'un qui ne fasse pas trop étalage de son intelligence, qui plaise à la foule, un homme bon de préférence. — Il y en a déjà eu un ! interrompent plusieurs voix. » Les grands dilemmes dostoïevskiens sont donc tous là, mais dilués dans un étrange bruit qui disloque le monde et le sens de ce monde. Pietsoukh, autre auteur venu de la fin du brejnévisme, et qui a très bien su capter le mélange de cabotinage, de filouterie et de naïveté désarmante qu'il y a dans la société de son temps, incline davantage vers la satire. Oleg Ermakov continue ce qu'avaient commencé les récits-documents d'Alexiévitch sur la guerre d'Afghanistan ; il raconte le quotidien de la vie des soldats soviétiques, cette guerre drôle où la peur est nichée loin dans les tripes, et qui a souvent des allures d'ennui bureaucratique. Un dernier récit d'Ermakov vient de paraître, *Le signe de la bête,* toujours sur le même thème obsédant, mais avec encore plus de force. Kaledine, un hyperréaliste de la fin du soviétisme, nous avait déjà donné *Triste cimetière,* et ce récit cruellement misérabiliste, *La quille,* dont un théâtre de Saint-Pétersbourg a fait une sorte d'opéra-clownerie de grand style ; il vient de nous donner un récit tout aussi précis, dur, mais profondément humain sur le milieu religieux, le *Pope et l'ouvrier,* où, pour la première fois depuis les romans et récits de Nicolas Leskov au 19e siècle, on voit comment vit, depuis l'intérieur, le milieu social de l'église, avec ses querelles, sa solidarité dans l'adversité, ses ruses pour subsister financièrement, et l'étrange bonté d'un simple curé de paroisse entouré de vieilles femmes dévouées, ou acariâtres, et de jeunes gens plus ou moins paumés. En lisant Kaledine on découvre d'autres niveaux de vie en Russie soviétique, autres que tout ce qu'aimait à montrer la littérature officielle, on comprend mieux la résistance cachée de la société, et sa revanche d'aujourd'hui ; humblement la vie continuait, obstinée, ténue...

La vie continue sous bien des formes, mais les formes anciennes s'épuisent. Chacun comprend que l'art d'aujourd'hui est en situation d'extrême survie. Le totalitarisme soviétique donnait à l'art une multitude de prébendes, dont les bénéficiaires n'étaient pas toujours conscients. Tout s'en va aujourd'hui, les revues ont vu leurs adhérents fuir, les nouveaux almanachs sortent avec de la publicité et des préfaces plus ou moins prétentieuses de leurs sponsors. Le théâtre s'interroge sur sa survie, malgré la contre-offensive d'acteurs metteurs en scène comme Serge Yourski, qui, en 1991, avait joué en français *Le Dibouk* au théâtre de Bobigny et

qui, rentré à Moscou, y a fondé l'Atelier des Artistes pour recréer une sorte de professionnalisme pur, et parce qu'il avait découvert que l'école dramatique russe restait, à ses yeux, techniquement infiniment plus qualifiée que le théâtre occidental moyen. Son spectacle *Les joueurs — 91*, d'après Gogol, a remporté un franc succès, de même que les opéras de Prokofiev mis en scène au Théâtre Marie à Saint-Pétersbourg. Une revue de théâtre remarquable, éditée par Valeri Semionovski, *l'Observateur moscovite* rassemble et commente tout le travail de survie qui s'accomplit aujourd'hui dans le pays, et en particulier, ce qui est nouveau, en province. Elle complète les deux autres grandes revues consacrées au théâtre : une richesse bien étonnante pour nous... Car un des signes du renouveau de la vie russe, c'est à l'évidence l'éveil de la province, Voronej, Omsk, ou Vologda. D'un côté les artistes russes, poussés par le besoin comme par leur faim de contacts, arpentent le monde occidental, la Taganka par exemple vient de donner au Festival d'Athènes *Électre* de Sophocle en russe, avec un grand succès dû tant au jeu d'Alla Demidova qu'à la mise en scène de Youri Lioubimov, mais les problèmes économiques dominent tout, la survie n'est que dans le dollar glané à l'ouest, comme déjà pour Stanislavski dans les années vingt, ainsi que le montre Anatole Smelianski dans une série d'articles sur le « Théâtre d'Art » à l'étranger sous la NEP.

Almanachs, revues éphémères fleurissent comme champignons, et nous n'avons pas la prétention d'en faire une revue ou une classification. Dans les anciennes grosses revues, des batailles se mènent pour la possession de l'entreprise, comme un peu partout en Russie. Chaque entreprise s'est déclarée autonome, mais les anciens directeurs achètent subrepticement les actions distribuées et tentent par des coups de force de devenir ni plus ni moins que le propriétaire de la revue ou de la maison d'édition qu'ils dirigeaient naguère au nom du Parti. Certaines grosses revues de province vivent mieux que celles de la capitale. Ainsi la revue *Volga,* à Saratov, que fait vivre un magasin qui n'a rien à voir avec la littérature ; parmi les textes de valeur qu'elle a publiés, le roman historique de Piotr Alechkovski sur Trediakovski, le poète du 18e siècle, né à Astrakhan, dans une langue très stylisée, un style très distancié. Voici devant moi trois almanachs parus fin 91 ou début 92 : *Ici et maintenant, Quartier latin, Affaire personnelle N°*. Le sponsor d'*Ici et maintenant* prend la parole en préface à la revue, il possède la firme Initsiativa et se demande comment unir art et commerce : « Le problème tient dans la recherche des chemins qui amèneront l'intellect (sic) à dicter lui-même ses règles à l'argent et aux choses, et non pas à s'enfermer dans son propre cercle. » La prose de fiction du numéro I n'est pas convaincante, mais la section critique littéraire, avec un article de Mikhaïl Gasparov sur la fameuse « Ode à Staline » d'Ossip Mandelstam, et celle de philosophie, avec un bel article du philosophe Mamardachvili, que nous avons déjà cité, sur « la loi de la non-pensée dissidente », un autre de Sergueï Khorouji sur l'hésychasme orthodoxe sont fort intéressants, suivis par des interviews sur la crise actuelle du cinéma, et un inédit d'Andreï Platonov. *Affaire personnelle N°* imite sur sa couverture les dossiers du KGB et nous rappelle que l'art est toujours en opposition, et en

accusation. Ce sont les postmodernistes qui dominent dans ce recueil à cheval sur la poésie et l'art : les sulpiceries brejnéviennes de Komar et Melamid, les étranges graffitis d'enfant de Pirovarov, ou les hommes enfermés dans des boîtes de Yankilevski. Parmi les poètes domine la figure déjà bien connue de Prigov, avec ses comptines absurdistes, ses ballades rongées par les monstruosités lexicales, ses parodies du florilège poétique russe...

Notre vie s'achève là-bas
Là-bas à ce poteau,
Et la vôtre où donc, siouplaît ?
Ah oui, la vôtre c'est pour toujours
Toutes nos félicitations !
Quelle merveille de vie !
Mais cette merveille nous échappe
Car la nôtre déjà est finie !

Nomenklatura olympienne, « éternelle », ou Flic déifié dominent l'horizon.

Orient-Occident, le Flic vous contemple,
Et le vide c'est juste après vous !
Et le Centre, c'est lui, le Flic !
De toutes parts bien en vue,
Notre Flic, de l'Orient vu !
Not'grand Flic, du Sud vu !
Not' Flic-Flic, depuis la Mer,
Toi le Flic, depuis les Cieux,
Et puis d'en bas aussi...
D'ailleurs est-ce qu'il se cache ?

On retrouve les mêmes post-modernismes dans *Quartier latin,* la revue des jeunes poètes, avec Timour Kibirov, le plus doué des nouveaux venus, Vadim Stapantsov et ses fausses « Élégies », sa chanson de la belle Moscovite « Au jeune étranger dans sa belle voiture » ;

Emmène-moi, jeune étranger, enlève-moi,
Je veux les night-bars et les cocktails, les villas, les jacuzzis,
Qui que tu sois, enlève-moi, toi le Français ou l'Hispano,
Ô prends moi-moi vite, Paul-Juan-Jürgen, Bill !

Ou encore Youli Gougolev, avec son amusant bel canto désespéré :

En Europe y'a les pershings, à Kaboul les gars d'Moscou
C'est pas les mêmes slips, un'autr'bonnetterie,
Moi c'est le moudjahid qui me la fera,
Et si j'en réchappe, l'amour et la gonorrhée...

Ou encore Lev Rubinstein, qui écrit ses vers sur des fiches et les assemble de façon différente et aléatoire à chaque nouvelle lecture publique.

Sur les carrousels désuets des postmodernistes tourne la dérision. Ce n'est plus la martingale fatidique d'Herman, qui a dérobé son secret à la dame de pique, mais un autre talisman dérisoire : « perestroïka, sept et as » ; les cartes sont jouées, et les joueurs sont floués. Au milieu des polonaises surannées et sordides, l'on entend la voix du maître du jeu : « Point ne supporte le coït avec un être raisonnable »... « Ira facit poetam », ajoute sentencieusement Gougolev, mais cette colère du poète ne s'adresse plus au Moloch d'antan, car le Moloch a vécu... Son ami le poète Andreï Tourkine ajoute : « Femme pour moi incompréhensible ! / Ne te chagrine pas, tu es quand même intéressante. / Nécessaire même, mais pas pour grand chose / Recueillir le pauvre, soigner le malade / Et nous permettre quelque chose sincèrement Mais pas régulièrement, mais quand même inéluctablement ! »

L'école de Brodski, parfois détournée de son auréole de culture, se poursuit tout de même, en particulier par la poésie toujours très originale, raffinée, et douloureuse d'Alexandre Kouchner, qui vient de publier un recueil de prose et poésie mêlées : *Apollon dans la neige*, au titre programme.

L'avenir de la littérature russe, en cette période de durs éboulements de tout l'édifice littéraire et artistique, quand chacun est confronté au problème de la survie en économie de marché sauvage, quand des armées de poètes naguère stipendiés par le régime littéralement crèvent de faim, gît peut-être dans ce qui est l'avenir de la Russie même, c'est-à-dire la province russe : elle revient, elle revit, et le monstrueux œdème de la capitale va peut-être faire marche arrière. Elle sauvera la Russie non seulement parce qu'elle est une réserve de talent sans fin, mais aussi parce que ce talent a été enfoui, et que sa quête même est un merveilleux objet de création, comme on voit dans les romans de Mark Kharitonov, un des prosateurs inédits des années 70, que l'on redécouvre parce que l'ère brejnévienne les avait réduits à d'autres métiers : ils n'étaient ni dissidents (et donc invisibles à l'Occident), ni adaptables. La prose compliquée de Kharitonov est une quête du sens et de l'implication de l'art dans la vie : son héros recompose le texte de réflexions philosophiques et existentielles qu'un auteur oublié et méconnu a écrits sur des enveloppes de bonbons, parce que, dans la ville de province où il écrivait, il n'y avait pas d'autre papier. Reconstruire le monde à partir de ces dizaines de milliers d'enveloppes de bonbons est la tâche du héros, de son auteur et peut-être de toute la Russie. Parmi les auteurs importants qui redonnent sens au mot, il y a les morts aussi, comme Boris Yampolski, dont le merveilleux roman *Une rue à Moscou* est inexplicablement passé inaperçu en France [1] et en occident, mais est découvert à Moscou, roman sur la peur, la peur face à un ennemi insaisissable.

[1] Âge d'Homme, Lausanne, 1990.

Ici s'ouvre une carrière immense : le roman historique, marié à la recherche historique locale, l'ethnologie ou l'anthropologie, a des continents de réel à reconquérir, et les reconquiert peu à peu. Ce sont les études historiques qui vont prendre le pas, dès que le rattrapage de l'Occident sera fait. Car ce rattrapage est nécessaire, et se fait avec l'aide des occidentaux, par exemple la France finance des traductions de textes français à Moscou ou à Kiev ; et c'est ainsi que Julien Gracq vient de paraître à Moscou : *Le Rivage des Syrtes* et *Un balcon en forêt.* Le mélange de magie surréaliste et d'attention mystique au réel qui fait la séduction incomparable de Gracq ne peut qu'aider la littérature russe à sortir de certaines impasses trop canularesques.

Les poètes chrétiens se distinguent dans cette nouvelle quête du sens : Youri Koublanovski, le seul émigré à être rentré pour de bon, ou encore Oless Nikolaeva, poète et prosateur, dont les poèmes, qui ressemblent à des complaintes spirituelles, présentent un étrange amalgame de traditionnelle rhétorique d'église et de modernité, par exemple, la complainte sur la vie d'Augustin, faux moine, vrai déserteur, mais déserteur par amour de la vie de moine. Parmi les authentiques poètes chrétiens, on compte également le savant byzantinologue Serge Averintsev, qui, le 20 août dernier, debout sur un char récitait ses vers à la manière des mendiants ambulants du 17e siècle devant la « Maison blanche ». Dominant tous les autres de sa muse rigoureuse et lyrique comme les cygnes de Koursk, le grand Tchitchibabine continue son lamento mélodieux, et chante à présent la Russie qui s'en va.

Pleur sur la patrie perdue

Au destin impossible de crier :
« Abracadabra ! Halte-là ! »
Hier c'était ma patrie,
Aujourd'hui envolée !

Je pleure non sur celle
Qu'à raison on nommait,
Luttant contre son mutisme,
Empire du Mal.

Mais sur une autre, séculaire,
Au son de neige dans nos âmes,
Encore à venir, et pour qui
Nous avons donné nos vies.

Notre âme toute nue fut jetée
Du gel perçant dans la fournaise
Ô patrie, ce n'est pas moi qui t'ai quittée,
Pourquoi m'as-tu abandonné ?

Quel Malin nous séduit ?
Qui sommes-nous face à lui ?
Les espaces ont fondu,
Et les temps sont en allés.

Elle a fui tout à trac,
Un beau jour en catimini,
Et nous n'avons pas eu loisir
De lui faire nos adieux.

Elle n'est plus là,
Ô comprenne qui pourra !
La Patrie, c'est une mère,
Elle et nous, c'est tout un.

Dans ses neiges riait la mort,
La faux en bandoulière.
D'abord elle prélevait le minerai, le pétrole,
Puis elle saoulait sans manières.

Jeunes et vieux s'en gaussaient,
Riaient d'elle princes et bardes,
Mais en maudissant ils savaient
Sans elle la vie n'est qu'une écharde.

Et qui maudissait cette chaîne
Convenait de son péché.
Et le blé de l'Ukraine
S'allait au vin bessarabien.

Elle se gaussait à mes dépens,
Mais guidé par l'amour,
En chacun de ses arpents,
Je me sentais comme chez moi.

Bakou et Erevan
Communiaient en elle,
Et moi je confiais mes trempes
À des troncs de senteur nouvelle.

Son espace infini
Plus que l'esprit de feu enivrait.
À présent c'est bien fini,
Double orphelin me voici !

De siècle en siècle, lentement,
Dieu rassemblait dans sa main
Les couronnes de ses peuples,
Mais l'Ennemi veille à son grain...

Filles et fils, grandis
Aux années troubles,
En un instant nous voici,
De toi dépossédés, esseulés.

Le feu cosmique s'est éteint,
Devant nous impuissants,
L'espace est lacéré de cris,
L'esprit est à jamais souillé.

Le ciel même est devenu abîme,
La lumière de Dieu se meurt…
En une patrie nous naquîmes,
Mais nous mourrons en un lieu-dit.

Il n'y a pas que l'inspiration chrétienne. Un étrange auteur, Leonid Latynine, exploite, lui, au contraire, la tradition païenne, incantatoire et chamanique de la Russie des vieux dieux dont la trace s'est conservée dans le *Dit d'Igor,* cette épopée du 12e siècle [1], dont le folklore russe, dans les cérémonies du printemps, dans les décors des poupées ou des peignes à laine. *Celui qui dort pendant la moisson* est ainsi un fort original récitatif magique, où l'on revit la soumission de Novgorod aux chrétiens depuis le côté des victimes, c'est-à-dire des païens. Ce jeu des perspectives inversées, que l'on retrouve également dans certains romans historiques en creux, où le personnage principal n'apparaît pas, comme chez Peskov, est caractéristique d'aujourd'hui : la Russie malmenée, à demi éboulée, à demi estourbie se cherche des « lignes du destin », comme le héros de Kharitonov, tente de relire ce jeu égaré de l'histoire où elle a peur que tout ait été dit selon le principe aléatoire des lectures de vers de Lev Rubinstein. Elle s'interroge ardemment et avec angoisse sur son futur. Hier encore il était figé dans les pompes sulpiciennes du brejnévisme, il s'annulait dans un calendrier liturgique d'anniversaires de la révolution et de parades militaires grotesques. Voici qu'il a resurgi avec violence sous les coups d'archet de l'apprenti sorcier Gorbatchev : la Russie se découvre plus variée, plus impatiente, plus courageuse qu'elle ne pensait, et que quiconque des soviétologues, cuirassés dans leurs convictions entropiques, n'aurait jamais été capable de le penser. Mais ce futur lui était, lui est encore mesuré en jours, en semaines. Le torrent de prédictions, de réincarnations des fantômes d'avant-hier, — monarchisme, anarchisme, jacobinisme de tout poil,

[1] On lira à ce sujet les excellentes études de Boris Gasparov et Paul Garde dans le tome I de *l'Histoire de la littérature russe* (« *Des origines aux Lumières* »), Paris, Fayard, 1992.

« Cent-Noirs » qui croient au complot maçon et judaïque — crée un trouble de la vue, de la pensée, et même de l'espérance. Avec raison, des esprits lucides comme Yakov Gordine, auteur, lui-aussi, d'intéressants romans historiques sur la période pouchkinienne, récuse la toute puissance de l'intelligentsia, qui, en somme est plus suiviste qu'elle ne pense, et se réclament du don de création du peuple russe. Un des auteurs les plus à la mode aujourd'hui, les plus publiés, après un très long purgatoire, c'est l'insaisissable, le paradoxal Vassili Rozanov, l'auteur des fragments et aphorismes insolents de *Feuilles tombées.* Chacun peut l'interpréter comme il veut ; les ultra-nationalistes pourront reprendre ses écrits antisémites les plus repoussants, les philosémites ses pages de repentir, (cf. le beau chapitre que lui consacre Aaron Steinberg dans des Mémoires que j'ai moi-même publiés, et qui passionnent en Russie). Rozanov qui annonça la fin de la littérature, la chute du rideau de fer sur la Russie, l'avènement du chenapan-assassin, Rozanov qui avait des réponses paradoxales sur l'avenir, cette question inséparable de la question russe. À la question *Que faire ?* il répondait : mais voyons, l'été faire des confitures, et l'hiver boire le thé avec ces mêmes confitures (le Russe ne met pas de sucre dans son thé, il prend un peu de confiture sur la langue et boit le thé brûlant qu'il happe sur la soucoupe). Quand reviendra donc en Russie le temps de vivre, le temps des confitures ?

(Juin 1992)

1re PARTIE

EST-CE LA FIN DU « SCHISME RUSSE » ?

CHAPITRE 2

VERS LA FIN DU SCHISME RUSSE

Retour à la table des matières

Il y a quelques années, j'ai publié un livre de réflexions sur l'évolution de la culture russe qui s'intitulait « Vers la fin du mythe russe ». On était à la fin de l'ère Brejnev, le marasme intellectuel avait engourdi toutes les branches de la vie russe, l'économie, la société, la littérature, et même ce quelque chose d'impalpable qui fait la vie morale d'un pays. La dissidence avait galvanisé les résistances de 1966, date du procès de Siniavski et Daniel, à 1974, date de l'expulsion d'Alexandre Soljenitsyne. Je ne veux pas dire qu'après cette date il n'y avait plus de dissidence, mais disons que l'extraordinaire mouvement de défi qui avait commencé avec le refus de Siniavski et Daniel, en 1966, de plaider coupable, et le livre blanc d'Alexandre Guinsbourg sur ce procès était en partie liquidé par le KGB (il y avait eu des arrestations, comme celle de Gabriel Superfin, des *mea culpa* publics comme celui de Yakir, et plus tard celui du père Dimitri Doudko, et surtout le KGB avait su organiser ce grand courant d'émigration qui vidait l'URSS d'une partie notable de son intelligentsia, mais qui la débarrassait aussi des têtes les plus récalcitrantes). Perdus dans le tintamarre occidental, les dissidents étaient certes bien reçus, mais devaient soit se plier aux exigences d'une boite de résonance médiatique qui les happait, soit s'enfermer dans le ghetto de l'émigration, qui fut très vite le foyer de mille conflits personnels. Le « ciel gris de la Kolyma », pour reprendre le titre français du deuxième tome des Mémoires d'Evguénia Guinsbourg étendait sa grisaille sur le monde russe. Le russisant était par la force des choses plus ou moins schizophrène : partagé entre son discours officiel, lorsqu'il se rendait là-bas, et qu'il avait choisi pour thème de sa mission officielle un de ces sujets lointains ou incolores qui permettaient de s'insérer dans le ronron soviétique officiel, et par ailleurs ses conversations avec quelques amis dans les fameuses

« cuisines » moscovites où l'on se passait les anecdotes, les dernières nouvelles de l'émigration, les dernières stupidités du système mou de persécution qui envoyait des bull-dozers contre des peintres non-conformistes, lançait une perquisition chez les fauteurs d'un almanach littéraire parfaitement apolitique mais incongru esthétiquement parlant (*Métropole,* par exemple). Il se heurtait même souvent à une forme pernicieuse de torture : il lui fallait accepter sous couvert d'antisoviétisme un antirussisme diffus dans les médias occidentaux et surtout chez certains soviétologues, faute de quoi il serait catalogué *compagnon de route,* ce qu'il n'était pas. On n'écoutait guère sa conviction intime, que l'URSS était un mélange *sui generis* de *culture* vraie, mais le plus souvent cachée (pas toujours, il y avait encore des œuvres de valeurs qui perçaient dans la littérature publiée) et *d'anticulture* hargneuse, triomphante.

Le mythe russe, tel que je le définissais, c'était l'idée, forgée au cours du 19e siècle, que la Russie avait une sorte de prédestination pour la poursuite de la justice, une idée lancée par les penseurs slavophiles, et développée par les populistes russes, génialement repris par Tolstoï dans *Guerre et Paix* où Platon Karataev l'illustre pleinement. Au XXe siècle ce mythe avait engendré le mariage entre l'idéologie léninienne, avec son matérialisme philosophique simpliste, son marxisme intolérant, sa brutalité envers les opposants (et surtout les opposants socialistes) d'une part, et, d'autre part, une fraction de l'intelligentsia russe habitée par ce rêve utopique, et même millénariste, au sens religieux du terme, de justice immédiate. Un des plus extraordinaires interprètes de cette utopie millénariste, c'est l'écrivain Andreï Platonov, qui, venu de l'intelligentsia technicienne, celle qui donna le plus dans le mythe, a représenté avec une ambiguïté tout à fait géniale le type de « gueux fanatique » du communisme, prêt à toutes les ascèses pour le triomphe d'un communisme conçu comme une sorte d'eucharistie tribale. Platonov n'est pleinement reconnu que maintenant, et il fait l'objet d'enchères entre ceux qui l'interprètent soit comme un génial dénonciateur de l'utopie communiste, soit comme un poète des gueux. Durant les années brejnéviennes il était censuré, édité à dose réduite, défiguré (mais son génie surmontait, bien sûr, ces défigurations), il est le meilleur exemple, avec Mikhaïl Boulgakov, des procédures de saucissonnage culturel auxquelles avait recours un pouvoir totalitaire affaibli. Le brejnévisme était l'époque où régnait l'anecdote, la langue d'Ésope, c'est-à-dire l'art de l'allusion. Face aux conduites de dissimulation, qui étaient devenues la règle de tous en public, le régime n'était contré que par des individus dont la révolte prenait parfois des allures de provocation : les dissidents. Ma génération a découvert, lu, défendu, admiré les dissidents ; ils nous ont imposé une Russie tragique, aux valeurs religieuses fortes, recréées dans une morne nuit idéologique ou sous le ciel de la Kolyma. Les âmes fortes qui composaient cette petite armée vaillante mais isolée de la dissidence nous fascinaient, mais la Russie elle-même devenait chaque année davantage un désert, un champ stérile où la langue de bois semblait fossiliser les esprits. Nous savions que tous les esprits n'étaient pas fossilisés, nous savions que l'Occident avait tort de se laisser guider par le gotha idéologique brejnévien dans son dialogue biseauté avec ce régime, parfois nous avions honte

d'assister au dépôt d'une gerbe de fleurs devant le cénotaphe de la Place Rouge : n'était-ce pas acquiescer à cette lente et sinistre mise en sommeil de tout un pays qui avait donné tant de preuves de son talent ? Il fallait par ailleurs lutter intérieurement contre la tentation négatrice, soviétologue qui tirait de cette description clinique un diagnostic définitif équivalant à une condamnation à mort : cet *homme nouveau* rêvé par l'intelligentsia utopiste, il était bien là, mais pas celui que l'on pensait : un homme en grisaille, pétri de médiocrité, d'envie, d'instincts grégaires et de pulsions morbides, l'homme du « ratorium » d'Alexandre Zinoviev. Ce « ratorium », nous l'acceptions comme une métaphore, un exutoire de la souffrance, comme une douleur, mais on voulait nous faire admettre qu'il avait valeur d'expérience scientifique, que ces rats de Pavlov étaient vraiment l'homme nouveau, et que sans aucun doute quelque composante permanente et préexistante du Russe expliquait sa foudroyante multiplication. Il devenait intenable d'être russisant, à moins de se réfugier dans les réserves bien tranquille des études médiévales, ou du folklore, ou d'adhérer à une des écoles de soviétologie. Sois soviétologue, ou meurs...

Le troisième âge de ma vie de russisant a commencé avec la publication du *Docteur Jivago.* C'était en janvier 1988. Voir publié le roman qui avait valu à son créateur l'hallali ignoble de tous les bonzes et couards de la culture soviétique à la fin des années 50, quand je l'avais connu, et aimé, quelle étrange jouissance ! les raisonnements de Simouchka sur le retour de l'histoire humaine au tribalisme, la conversation de Rastrelnikov et du bon docteur étalés dans les pages de la revue qui refusa avec dédain le roman trente ans avant ! ! ! C'était le début, c'était l'an I de quelque chose dont on ne savait ce que ce serait, dont on ne sait pas encore ce que ce sera, mais qui est extraordinaire, qui est « le monde à l'envers », j'entends le monde soviétique à l'envers. Et comment ne pas s'étonner de ceux qui après d'aussi fantastiques glissements géologiques, qui, tenant en main l'édition soviétique de *l'Archipel du Goulag,* ou les pages brûlantes de *Tout passe* de Vassili Grossman, faisaient et font encore la moue en disant : ceci est un leurre ! La vérité est un leurre ? en changeant de papier d'imprimerie *l'Archipel du Goulag* devient un leurre ? Tout un peuple s'est réveillé d'un sinistre songe idéologique, et a déclaré : cherchons la vérité. Tout un peuple tente de savoir la vérité sur le pacte Ribbentrop-Molotov, sur les massacres de Katyn, sur l'histoire des bourreaux et celle des victimes, et sur le massacre de Tbilissi en mars 89 — et tout cela ne serait qu'un leurre ? Il faut être bien misanthrope, bien terroriste de la pensée pour au moins ne pas s'interroger : quelle est cette forêt de Birnam qui s'est mise en route au pays du « mensonge déconcertant » de Ciliga...

Cette troisième Russie est pour moi, pour beaucoup d'entre nous, un grand bonheur ; le noyé sent qu'il commence à remonter à la surface. Certes ni les rituels idéologiques ne sont complètement enterrés, ni l'éducation politique et démocratique d'un peuple immense et qui a si peu connu la démocratie n'est achevée, mais quelque chose se passe en profondeur. Les élections au Congrès des Députés, les bonzes du Parti blackboulés dans un quart des circonscriptions, les

débats fascinants retransmis devant un peuple cloué à sa télévision car il entend pour la première fois jaillir la vérité, la vérité dure à entendre, la vérité controversée comme elle doit toujours l'être, c'était et c'est absolument prodigieux. Ce n'est certes pas Westminster, on s'étonne de voir le maître du pays au perchoir, sermonnant, admonestant avec parfois une colère à peine dissimulée lorsqu'on lui tient tête, mais on lui tient tête, et le pays d'abord pétrifié se réveille joyeux. Cette Russie an II, il fallait aller la revoir, alors que nous avions cessé d'aller en URSS, c'était trop déprimant.

Ma femme et moi sommes allés en URSS pendant vingt jours fin juillet et début août. C'était un premier retour depuis 1981. Nous avions une invitation privée de l'historien Natan Eidelman, malheureusement disparu le 30 novembre 1989, chez qui nous avons logé à Moscou. Nous avons donc habité à Moscou près de la gare de Biélorussie et quasiment sous les murs de la prison de Boutyrki (tous les soirs les parents viennent crier des nouvelles aux détenus et personne ne les en empêche). Nous avons revus beaucoup d'amis, d'écrivains.

Nous étions au cimetière Donskoï pour le retour des cendres de Raïssa Orlov, morte à Cologne. Lev Kopelev les avait rapportées d'Allemagne, une centaine d'amis étaient réunis, et se sont retrouvés le lendemain pour des « pominki », un repas en souvenir de la disparue. Viatcheslav Ivanov, son gendre, l'historien des cultures, le linguiste, qui, comme tant d'autres intellectuels de premier plan, est devenu député, rentrait d'une mission parlementaire à Tbilissi pour enquêter sur le massacre de mars.

Nous avons rendu visite au père Alexandre Mègne à Pouchkino et vu l'immense travail d'un prêtre de paroisse : en une matinée de dimanche une centaine de confessions, quatre offices des morts, une trentaine de baptêmes, dont une dizaine d'adultes, et trois mariages... Nous sommes aussi allés revoir le père Boris à la bibliothèque synodale au Monastère, Danilov restitué, comme beaucoup d'autres, à l'Église pour le millénaire de la Russie chrétienne. Quel havre de paix. Mais lui-même était très pris par le Conseil mondial des Églises, devant lequel manifestaient les Uniates...

Deux impressions prédominaient. La première c'est que jamais depuis que je connais la Russie (où j'ai débarqué en septembre 1956 pour la première fois) je n'ai vu une telle atmosphère de liberté publique. La discussion au Soviet suprême, retransmise par la TV donnait le ton, il s'y disait des choses extraordinaires, chaque jour plus osées. Dans la rue, rue Arbate, place Pouchkine, ou encore à Leningrad devant la cathédrale Notre-Dame-de-Kazan, nous avons entendu des discussions politiques variées où s'exprimaient tous les points de vue, où l'on s'écoutait et où l'on discutait avec passion, mais sans injure et sans indignation automatique. Même des discussions sur Lénine. D'une façon générale les gens sont plus libres dans leurs manières, parlent plus en public, rient, discutent ; ce n'est plus le silence éprouvant dans les moyens de transport publics. Et cela fait un immense plaisir à

constater. Je ne parle pas, bien sûr, de nos amis de l'intelligentsia puisque beaucoup étaient déjà libres intérieurement. Mais maintenant ils découvrent autre chose, qui est la responsabilité pour les propos et les actes : c'est le début d'une seconde phase. Après la magie et l'ivresse de la liberté de parole recouvrée vient la phase plus austère de la responsabilité : on découvre que le mot libre, dès qu'il est dit, est insuffisant, qu'il faut une éducation générale du pays à la liberté, que l'action est le complément de la liberté et qu'un pays est fait de plus de pesanteur que de vérité...

Comment agir ? Bien entendu, les avis divergent, les conceptions de l'avenir sont plus ou moins pessimistes, et il faut bien constater que la passivité est encore majoritaire. Un élément formidable de renouveau c'est la résurrection de la classe ouvrière en tant que force organisée et consciente. C'est la première fois depuis la répression de l'Opposition Ouvrière. Dans une interview récente à la revue *Younost*, l'écrivain Vladimir Maximov, qui dirige la revue émigrée *Continent,* et qui a longuement conduit la lutte contre le régime qui l'avait chassé en 1974, déclare qu'il a été stupéfait par la discipline de ces ouvriers russes, à qui rien n'avait enseigné une telle maîtrise de soi. Paradoxalement, l'émigré antisoviétique est ici plus optimiste que beaucoup de Russes de l'intérieur...

Deuxième constatation, que nous ne sommes pas les seuls à faire : le déglinguement général de l'économie. Je crois qu'on arrive au résultat logique de l'économie communiste, faite à la va-vite et dans des fièvres artificielles de délais stupides à observer, d'accomplissements hâtifs du plan, de ritualismes de toutes sortes, etc. Des ponts, des bâtiments s'effritent, les catastrophes sont logiques et inexorables. Pas seulement les choses, mais les hommes se dégradent, tel est bien le diagnostic que l'on entend souvent, plus cruel et plus inflexible que celui qu'ose faire un étranger. Quant à l'approvisionnement, il est catastrophique dans les magasins de l'État. Sur les marchés ça va encore, mais c'est inabordable pour le commun des mortels. Il est plus difficile de s'approvisionner que fin des années 50 ou encore sous Brejnev. Il en résulte une hargne, une mauvaise humeur générale. Le système du « blat » c'est-à-dire de la « combine au noir » est généralisé. Beaucoup moins de taxis à Moscou. Mais des voitures particulières qui prennent dix à quinze fois plus : en arrivant avec une lourde valise à la gare de Leningrad à Moscou, nous avons dû donner dix roubles plus deux dollars pour une toute petite course : la file pour les taxis normaux était de deux à trois cents personnes, sans aucun taxi en vue.

À l'Université de Moscou nous avons vu le coin « Hyde Park, avec la *Pensée russe* de Paris affichée, à côté de journaux lituaniens libres, de tracts du Front National... Mais nous avons aussi revu les cantines où il n'y avait rien. Cela résume bien la situation. Il y a aussi un sentiment d'accélération générale de l'évolution politique : on va vers quelque chose, mais on ne sait pas quoi : un pogrome disent les pessimistes, un second parti disent les optimistes. Nous avons aussi parlé avec des amis lituaniens, géorgiens. Le soulèvement en Abkhazie et la grève du

Kouzbass étaient au centre des débats. Sur l'Arbate on recueillait des signatures de soutien aux grévistes. On vendait aussi des tracts monarchistes, sous le drapeau tsariste... Les Lituaniens, eux, sont sereins, ils pensent qu'ils feront l'éducation politique de Moscou. Vergilius Cepaitis, devenu le secrétaire général de Sajudis, le Front National lituanien, affirme calmement que de toute façon la décision d'indépendance est déjà prise dans les faits, que Moscou devra s'y plier [1] ...

En fait il y a continuité entre les différentes Russies que j'ai vécues : la Russie poststalinienne de Khrouchtchev relevait d'une nécrose et d'un envoûtement totalitaire extraordinaire, les gènes de la peur étaient dans toutes les consciences, et je me rappelle avec émotion les révélations chuchotées d'un professeur de latin qui habitait un coin de son ancienne chambre, laquelle n'était qu'une pièce de son ancien appartement, les regards apeurés vers la rue en bas, où peut-être stationnaient déjà les sinistres sbires en civil... Le pays s'éveillait, mais la rude et grossière politique de Khrouchtchev déclenchait encore des pogromes culturels : la campagne contre Pasternak, les discours honteux de Semitchastny, qui était alors le responsable du Komsomol, traitant devant un parterre de nomenklaturistes, avec le Maître suprême au premier rang, le grand poète de « porc ». Tout cela m'est revenu en mémoire cet été lorsque j'ai vu à la télévision soviétique un documentaire qui comportait un montage de ces « actualités » ignominieuses. Les vers jadis interdits du poète alternaient avec ces sinistres bouffonnades... Pasternak n'était pas un dissident, mais il avait sauvegardé son indépendance d'esprit, il savait juger son temps.

« Un jour Larissa Fiodorovna sortit et ne revint plus. Sans doute fut-elle arrêtée dans la rue. Elle dut mourir ou disparaître on ne sait où, oubliée sous le numéro anonyme d'une liste perdue, dans un des innombrables camps de concentration du Nord ». Cet épilogue du roman passe en somme le flambeau à d'autres, qui viendront après Pasternak, et qui sont les dissidents. Non seulement ils sont les enfants du camp, le plus souvent expérimenté dans leurs chairs, mais ils font plus que juger l'histoire, ils diagnostiquent. Dans la solitude de leur protestation, ils diagnostiquent la dégénérescence du pays, la dégradation d'une population entière, l'impérieuse nécessité de revenir à l'homme naturel, avec ses composantes spirituelle, économique, traditionnelle. Ils sont la voix prophétique, ils sont l'ébranlement créateur qui, secrètement, comme l'a défini Bergson, crée le futur que nul encore ne prévoit. Ils sont avec vingt ans d'avance la Russie d'aujourd'hui, dont le dirigeant profère des vérités qui naguère envoyaient au bagne pour six ou sept ans au minimum. Dans cette nouvelle Russie, pour moi la troisième, l'homme soviétique n'a peut-être encore reçu, comme vient de le dire un écrivain à Vilnius, face à Mikhaïl Gorbatchev, qu'une seule amélioration de son sort : la liberté de parler, d'écrire, de créer. Mais quelle liberté ! et comme elle change tout ! Avec elle c'est tout le système qui soit, volontairement ou non s'amender. Le « don de la

[1] Depuis, Čepáitis a fondé son propre parti, puis a été publiquement accusé d'avoir collaboré avec le K.G.B. Aux élections d'octobre 92 le Sajudis a été presque balayé...

parole » nous a été rendu, disait il y a deux ans la poétesse Avvakoumovka, mais nous ne savons plus parler. Est-ce bien ainsi, où en est le don de la parole en Russie ?

Un des problèmes les plus aigus d'aujourd'hui pour la Russie est d'accepter de se regarder. Ce n'est pas chose facile de se regarder après une très longue période de décadence, de crimes, de ruines morales et économiques, lorsque votre visage est presque méconnaissable. Il en résulte des sentiments contradictoires et qui peuvent être très violents. Ma conviction est que la Russie n'en est encore qu'aux tout premiers soubresauts d'une maladie, celle qui suit le premier regard que l'on porte sur soi après une mutilation. Il peut s'ensuivre soit l'horreur, soit la colère extravertie, contre les autres, tous les autres quels qu'ils soient, avec les risques d'accès de xénophobie violente, soit au contraire la colère rentrée, portée contre soi-même, des conduites suicidaires.

Il importe avant tout que la Russie se reconnaisse dans le miroir, qu'elle accepte de se voir, de se juger, de se reconnaître. Aujourd'hui en URSS on crée très peu d'œuvre de fictions. Paradoxalement l'ère totalitaire adoucie était plus favorable à la création de grandes œuvres de fiction parce qu'elle faisait naître, sous la contrainte de la censure et de la peur, l'impérieux besoin de créer par les voies détournées de l'art, par le truchement de la métaphore et de toutes les ruses de la « langue d'Ésope », un contrepoids à l'oppression. La censure est un grand accoucheur d'art, à condition qu'elle soit dans une phase décroissante, comme elle l'était depuis la fin du stalinisme. Aujourd'hui ni la littérature ni le cinéma ne créent, jusqu'à présent, de grande œuvre de fiction. En revanche l'heure est au documentaire, à l'introspection, à l'enquête sur soi-même, et tout, ou presque, est à faire, car on ne savait plus rien sur la Russie, les Russes eux-mêmes ne savaient rien sur eux-mêmes. C'est le propre du totalitarisme de fragmenter à l'extrême la société, de la réduire à un état moléculaire, à un sable coulant que le grand Manipulateur totalitaire veut faire couler entre ses doigts.

Le genre du film documentaire, pour cette raison, semble vraiment celui qui est adapté à l'heure d'aujourd'hui. Documentaires sur le régime pénitentiaire d'hier avec le film de Maria Goldovskaïa sur « le pouvoir de Solovki » (comment rendre le sinistre calembour qui assimile « pouvoir soviétique » — Vlast' sovietskaïa — à « pouvoir de Solovki — « Vlast' solovetskaïa » — ?). On y voit les chambres de torture de cet ancien monastère érigé sur une île de la Mer Blanche, transformé en prison ecclésiastique sous les tsars, en bagne dans les années 20, on y voit l'escalier où l'on précipitait les malheureux dans la mer, on y voit les « Vridlo » ou « travailleurs remplissant provisoirement la fonction de cheval », dont a parlé Soljenitsyne dans le *Goulag,* on y écoute l'académicien Dimitri Likhatchev, arrêté en 1929 pour avoir protesté contre la réforme de l'orthographe... Système pénitentiaire d'aujourd'hui, avec ses effroyables séquelles, dans le film de Sergueï Bodrov, primé à Montréal, « S.E.R. », qui est un tatouage que le cinéaste a vu sur un bras de détenu enfant : « Liberté est paradis ». Documentaire d'un jeune letton

sur un prisonnier de droit commun condamné à mort. Ou encore un film sur les condamnés « à perpette » que, l'autre jour, à l'émission télé *Regard,* on projetait à d'actuels détenus, qui ne s'y reconnaissaient pas. Documentaires des studios provinciaux, en particulier ceux de Sverdlovsk, documentaires tournés en vidéo pour la télévision, émission en direct de la télévision qui font découvrir à un public fasciné ce qu'est le risque de la parole, de la contradiction, de l'immédiat sans retouche possible... Récemment j'ai été bouleversé par un film écrit par Sinelnikov, et tourné par Ouritski : « *Russie, ô Russie !* » Son sous-titre est « Dix jours de la vie d'un pays et d'un homme qui n'a pas cessé d'en être le citoyen ». Le titre rappelle évidemment le titre de John Reed [1], et la pièce qu'en tira Lioubimov au fameux théâtre de la Taganka. L'homme dont il s'agit est effectivement le metteur en scène Youri Lioubimov. Il émigra en 1981, fut déchu de sa citoyenneté soviétique, et son propre théâtre rompit tous rapports avec lui. Il fit des mises en scène à Bologne, Paris, Londres, puis s'installa en Israël, à Jérusalem, sans être juif. On le voit revenir passer dix jours en Russie, au printemps 1989, accueilli par ses anciens acteurs, ses amis, il retrouve son théâtre, son bureau, son public, qui l'ovationne. Il refait une mise en scène qui avait été interdite, celle de la pièce de Pouchkine *Boris Godounov* et le film nous montre les répétitions. Le rôle principal est tenu par l'acteur Goubenko (qui, à l'automne 1989 a été nommé ministre de la culture, un poste qu'avaient toujours détenu des apparatchiks). Les répétitions filmées sont passionnantes. Les scènes où le peuple implore, fait semblant de pleurer, les grands monologues de Boris qui sent qu'inéluctablement il devient odieux au peuple, les scènes de police où les sbires de Boris pourchassent le moinillon en fuite, qui se dit Dimitri le tsarévitch, échappé au meurtre que le peuple impute à Boris, et qui aurait eu lieu sur ses ordres dans la petite ville d'Ouglitch, sur la Volga. Jusque là le film n'eût été qu'un documentaire assez ordinaire, mais la trouvaille remarquable de Sinelnikov a été de jumeler ce reportage sur Lioubimov de retour en URSS avec un reportage à Ouglitch d'aujourd'hui, lieu du meurtre, ou de la mort, du tsarévitch Dimitri. Cette ville jadis merveilleuse, riche en monastères et en églises a été dévastée par des décennies de destructions, de laisser-aller, de ruine. Timidement elle renaît : la caméra nous montre des touristes russes à qui une guide donne des explications. Sur les coupoles éventrées où poussent les arbustes des enfants dansent. Dans la rue, entre les flaques, trois gamins rejouent symboliquement la scène du meurtre du tsarévitch. La version officielle de l'enquête menée par le boyard Chouïski avait conclu que l'enfant royal était tombé sur son propre couteau... Déjà en 1913 l'historien d'art Igor Grabar avait écrit un livre sur Ouglitch et se plaignait de l'abandon de plusieurs monuments et églises ; aujourd'hui la caméra se promène sur des carcasses vides, des bulbes grotesques hissés sur des tiges qui ont perdu leur revêtement. Des hommes et des femmes aux visages usés ou même ravagés se plaignent de la vie et racontent d'une voix morne la destruction des églises et des cimetières au temps de leur jeunesse, l'un d'eux jadis a fait tomber les cloches. Au

[1] Américain, auteur d'une chronique des « dix jours qui ébranlèrent le monde », un des créateurs du mythe d'« Octobre ». Le livre parut en 1919 (traduction russe en 1923).

musée on voit des séries de crucifiés en bois décapités d'un coup de hache. Dans des rues fangeuses s'étire la queue devant le débit de vodka. Cependant nous faisons retour sur la scène de la Taganka : Autour d'un haut bâton de majesté Lioubimov construit la mise en scène de Boris : « Agite le tout doucement, dit-il à Goubenko dans une première scène, il s'agit encore de menacer, ce n'est que le début ! « La pièce de Pouchkine dans la lecture de Lioubimov raconte comment le pouvoir devient sanguinaire dès qu'une seule tache souille la conscience. Le peuple, à la fin de la pièce, oscille sur scène, ne sait de quel côté se ranger, celui de Boris malade ou celui du Faux Dimitri pas encore triomphant. « S'agréger à un clan, vous comprenez, il faut trouver à quoi s'agréger ! » lance la voix forte de Lioubimov. Dans les rues d'Ouglitch des enfants retardés dansent une étrange danse, qui revient comme un leitmotiv : est-ce la Russie qui danse avec elle ? Sont-ils les successeurs du petit Dimitri qu'on va assassiner ? « À qui tout cela était-il nécessaire ? » demande une vieille femme en soupirant avant de joindre sa voix à un chœur de commères édentées. Les tableaux du peintre Piotr Belov, dans leur surréalisme hallucinatoire, lui répondent alors : on voit une armée d'homuncules sortir d'une boite de « papirosses » russes de la marque « Belomor », devant un énorme Staline qui fume tranquillement sa pipe débonnaire. Mais le plus extraordinaire dans ce contrepoint d'images du présent et de références au passé cruel, c'est le message d'un petit homme au beau sourire, aux pommettes saillantes, qui est journaliste à Ouglitch et qui s'occupe du musée local, bric-à-brac émouvant où il sauve ce qui peut être sauvé. « Le cimetière, dit-il, est un indicateur de la santé morale du pays » : il a devant lui un terrain vague qui a été un cimetière, mais qu'on a rasé au bulldozer. Mais il ajoute : « J'ai certes pitié des lieux saints, des églises, mais je pense qu'il naîtra d'autres lieux saints, ou que les anciens renaîtront et revivront. Mais les gens font encore plus pitié ». « On a beaucoup promis et on n'a rien donné, ajoute-t-il, bien sûr je suis pour Gorbatchev, mais j'attendais de lui un plus grand radicalisme, je suis déçu ». Et quand on lui demande si l'on peut juger de la Russie d'après Ouglitch il répond : « Un jour ma grand-mère, qui n'était jamais sortie de son hameau de Moukhanovo m'a dit : ça va mal à Moscou ! — Je lui ai dit : Grand-mère, comment pouvez-vous le dire, puisque vous n'y êtes jamais allée ? — Petit, qu'elle me dit, puise de l'eau dans le seau, c'est la même eau dans le verre et dans le seau... » C'est à cet homme, avec son beau sourire, qui éclaire un visage assez ingrat, que revient le mot vrai, le mot juste de la fin : « Quand même, je suis heureux. Vous savez, comme un noyé dont le pied a senti le fond, et qui devine qu'il remonte vers la surface ».

Les scènes de discussions dans les rues que donne aussi Sinelnikov sont étonnamment vraies, et elles m'ont rappelé toutes celles auxquelles j'ai assisté dans les rues de Leningrad et de Moscou cet été, soit rue Arbate, soit devant la cathédrale Notre-Dame-de-Kazan (transformée en musée de l'athéisme) sur la Perspective Nevski. Ce qui frappe, c'est le sérieux des discussions, impensables il y a quelques mois, et où des attroupements évolutifs écoutent avec une infinie patience, et sans intolérance, des opinions divergentes s'opposer naïvement, s'exprimer souvent en termes très émotifs. « Qu'on respecte chacun autant qu'un

secrétaire (de Parti, bien sûr !), dit l'un, autant qu'un ministre ! Qu'on publie tout ! Pourquoi veut-on encore nous empêcher de juger ? » Mais un autre dit : « Vous savez, au pays des Soviets, il ne faut pas trop de démocratie, c'est mauvais pour nous ! » Parmi les propos que j'ai moi-même entendus : « Une fois de plus on nous propose d'inventer notre propre vélocipède avec une roue qui n'est plus triangulaire mais carrée, le beau progrès ! » Devant un petit stand du Front National russe, dont le programme est très libéral, un homme en pantalon de militaire : « Pourquoi *russe*, de quel droit vous vous dites russes ? — Oh vous, on vous connaît ! Il n'y a qu'à voir vos pantalons — Qu'est-ce qu'ils ont mes pantalons ? — C'était vous qui nous arrêtiez et qui nous martyrisiez ! — Moi, je vous ai martyrisé ? — Pas vous — moi, mais vous en avez martyrisé d'autres et moi je l'ai été par vos congénères » « De toute façon la Russie fournit 60 % de la production et elle ne reçoit que 36 % » Une autre : « — Pourquoi prenez-vous la croix de saint André ? » Un Caucasien, géorgien sans doute : « De toute façon, vous êtes tous des nationalistes, vous les Russes ». Une voix : « Du temps de Staline il y avait plus d'ordre. » Une femme : « C'est ce que dit mon père. Que voulez-vous, de toute façon il y a un gouffre entre les générations ». Plus loin un jeune homme vend des tracts monarchistes comportant le dernier communiqué de son altesse impériale le Grand Duc Wladimir, qui réside en France, à Saint-Briac-sur-Mer... Tandis que plus loin encore un homme pérore autour de jeunes, deux soldats le regardent fascinés — « De toute façon, dit-il, c'est simple, nos dirigeants n'ont jamais rien su faire, pas plus Gorbatchev qu'Andropov, pas plus Andropov que Brejnev, pas plus Brejnev que Khrouchtchev, pas plus Khrouchtchev que Staline »... On attend de voir s'il remontera plus haut. — « Pas plus Staline que Lénine », tranche l'homme et le sacrilège n'émeut strictement personne.

Le petit musée d'Ouglitch comporte quelques exemplaires de statuaire religieuse en bois. En principe l'orthodoxie n'admet pas les statues (Tu ne feras pas d'images), mais il y a eu beaucoup d'infractions dans les églises de campagne. Devant un Christ assis et affligé, tel qu'on en voit en Pologne, le journaliste d'Ouglitch déclare : « Il me rappelle notre moujitchok, (terme diminutif et affectueux pour moujik), notre paysan ». La mort de la paysannerie est un thème dont les occidentaux n'ont pas véritablement idée. Le terme de génocide est aujourd'hui couramment employé en URSS pour désigner la politique de Staline envers les paysans. On réétudie les révoltes de paysans contre les bolcheviks, celle de Tambov par exemple [1], on fonde des petits musées locaux pour sauver la culture paysanne. L'écrivain Belov, qui écrivit un merveilleux livre sur cette civilisation paysanne intitulé *Lad,* c'est-à-dire « *Harmonie* » vitupère à présent le trotskysme qui « nous a menés à la ruine » ; on ne cache plus les textes de Gorki de 1922 où Gorki a donné libre cours à sa détestation du paysan russe, accusé d'asiatisme, et de duplicité d'âme. L'écrivain Vladimir Solooukhine analyse la politique de génocide de Lénine lui-même. Astafiev continue de décrire la misère des villages d'aujourd'hui, abandonnés, et soumis, comme il l'a montré dans *Triste*

[1] Insurrection paysanne menée par Antonov, en 1921.

Polar à des bandes de droits communs qui y établissent leur loi. C'est plus qu'un camp littéraire qui s'insurge, celui des « dereventchiki » ou écrivains de la campagne, c'est de bien autre chose qu'il s'agit, d'un véritable front de résistance à l'industrialisation du pays, à sa mise à sac par les grands trusts soviétiques dirigés par le Gosplan.

L'évolution de ce parti de la paysannerie disparue (bien plus radicalement anéantie qu'en Roumanie, où a sévi le fameux plan de « systématisation » du Conducator) est une des clés de l'évolution politique de ce pays, me semble-t-il. Car enfin l'évolution de cet immense pays a fort peu de chances d'aller selon le modèle, au demeurant très variable, des démocraties occidentales. Selon que se noueront telles ou telles alliances du parti de la paysannerie perdue, c'est-à-dire du parti nationaliste russe avec soit le nouveau parti antisémite (autour de « Pamiat »), soit les nostalgiques du stalinisme, soit les déçus de la *perestroïka,* les conséquences risquent d'être très différentes. Personnellement je ne crois pas à une longue alliance du parti nationaliste avec le surgeon antisémite qui tente d'agiter des foules sur les thèmes les plus insidieux et les plus odieux : la recherche d'un bouc émissaire désigné à la vindicte publique. Je crois plutôt que le risque est une alliance de longue durée avec les rescapés du communisme. Non pas que les actuels leaders du « parti nationaliste » soient eux-mêmes des vestiges communistes, ils ont trop combattu pour la restauration des valeurs spirituelles, et même religieuses. Les accuser de vouloir instaurer une théocratie fascinante me semble dénué de fondement. (Mais on annonce la publication des ouvrages d'Al. Yanov, qui, dans ses livres parus en Amérique sur la nouvelle droite russe, a bâti tout un système d'explication sur l'alliance Soljenitsyne-État-Major russe...). Simplement il va se former, il existe déjà un parti qui résiste à l'américanisation, à l'occidentalisation du pays. Et l'exemple de la Serbie, qui aurait pu devenir occidentale depuis pas mal d'années, est là pour nous mettre en garde et nous rappeler que des peuples, et même des peuples européens peuvent très bien refuser consciemment la voie de l'ultra-modernisation et de l'occidentalisation, préférer le choix de la pauvreté dans le maintien de certaines traditions. Ce repli est une tentation pour la Russie. À ce sujet je voudrais suggérer qu'en Occident nous accordons trop peu d'intérêt à ce mouvement de pensée, nous le condamnons trop vite et sans dialoguer assez avec lui. Il représente certainement une part très importante de l'opinion russe, et, potentiellement, une alternative. Nous devrions mieux le connaître, l'inviter à venir dialoguer chez nous, entamer le dialogue, et peut-être jouer ainsi un rôle dans son évolution. Il est étonnant de voir comme nous sommes souvent, par aveuglement idéologique, insensibles à des mouvements nationalistes et religieux dont le brusque épanouissement dans tel ou tel pays nous surprend, totalement impréparés à dialoguer avec lui.

La nation russe a deux destins : un destin de nation « ermite », comme disait Claudel, c'est-à-dire de nation autarcique, tentée par la rupture du dialogue culturel avec l'Europe, et tentée aussi par une sorte de figement dans le temps, et par l'abolition de la catégorie du futur, qui est la principale catégorie de notre

civilisation ouverte. Au fond le stalinisme a été une variante dévoyée de cet « érémitisme » russe ; l'autre destin est un destin européen, un destin d'actif, intensif échange européen, comme elle en connut sous Pierre I, et au début de ce siècle. Le brejnévisme a été une période de « nation ermite », mais cette fossilisation était accompagnée par un vocabulaire internationaliste, ou plutôt une sorte de rituel internationaliste lui-même très fossilisé. De plus un des plus grands problèmes de l'histoire russe a été, dès le 19e siècle, d'avoir colonisé, non seulement, comme les autres nations européennes, des terres et civilisations beaucoup moins avancées du point de vue de l'histoire économique et sociale, mais aussi des peuples beaucoup plus avancés. Ce fut le cas avec la Pologne, qui empoisonna l'histoire russe du siècle passé, ce risque de l'être avec les pays baltes aujourd'hui. Ils sont à l'évidence plus avancés que la Russie, et provoquent donc des réactions de jalousie passionnelle, et aussi de dénigrement de soi, autre maladie russe séculaire. Un poème de Boris Tchitchibabine, dont la voix très pure me semble une des plus belles d'aujourd'hui nous dit cette haine que la Russie éprouve pour une part de soi, de son histoire, de son destin. Écrit à la manière des grandes imprécations des schismatiques vieux-croyants du 18e siècle qui s'immolaient par le feu plutôt que de soumettre au pouvoir séculier du tsar Pierre, il nous dit qu'aujourd'hui, encore une part de la Russie, et peut-être la meilleure, peut très bien choisir une voie qui nous déroutera, et qui ne sera pas celle du bonheur matériel...

Maudit soit Pierre !

Maudit sois-tu, empereur Pierre,
Qui fis litière d'âmes comme de paille !
Au nom de la souffrance d'aujourd'hui
Il est grand temps de réviser le passé.

Enflammé du sang que toi-même versas,
Maudit sois-tu, charpentier de Saardam !
Sac à merde, vieux vicelard,
Et du chagrin chanteur vil bourreau

Les barbes tu rasais, les chefs tu tranchais,
Maudit sois-tu, bourreau du Christ,
Toi jamais rassasié
Par le sang répandu !

La Russie sainte s'enfonçait sous terre
Dans les ombreux souterrains de bois,
Où plus aucun tourmenteur d'âme
Ne la pourrait mettre à mal.

Maudit sois-tu, sergent de Satan,
Maton des morgues de pierre,
Toi qui chias dans ton froc d'Allemand
Pendant l'absurde révolte des archers...

Maudit sois-tu, monstre moral,
Zélateur des choses et montagne de chair,
C'est une autre cause que je sers
Et tu viens me bâillonner !

Maudit sois-tu, toi qui maudis la Russie,
L'Hellade du froid Septentrion !
Tranche-moi le col, pour me récompenser
D'être, comme elle, insoumis à jamais !

Boris Tchitchibabine

Ce qu'on a longuement appelé « littérature soviétique » est aujourd'hui mort. Mort — ce canon esthétique et moral nouveau où venaient se fondre les différentes littératures du pays du communiste, « nationales par la forme et socialistes par le fond ». Mort — cet homme nouveau, ce « héros positif », ce petit Pavlik Morozov qui, dès son tendre âge reniflait l'ennemi et savait le dénoncer même si c'était son propre père, disparues ces héroïnes chastes qui aimaient le jeune homme d'amour éthéré parce qu'il était un héros du travail. Mort — ce « réalisme socialiste » dont la dramaturge et humoriste Petrouchevskaïa redisait récemment que sa meilleure définition était « l'art de flagorner les maîtres dans les termes qu'il préfèrent ». Terminées — ces opérations de retouche des œuvres d'une édition à l'auto, d'une ligne générale à l'autre. L'actuel doyen de la littérature russe et soviétique — dans son cas le second épithète est tout à fait mérité —, l'écrivain Léonid Leonov, est un remarquable exemple de ce que fut la littérature soviétique : ses débuts de jeune-homme, dans les années 20, sont marquées par le raffinement « ornemental » de l'art des années 10, de « l'âge d'Argent » ; son chef d'œuvre, *le Voleur,* est d'une écriture baroque lourde et sophistiquée, avec effet de mise en abyme du texte et indulgence envers les marginaux de la société. Mais Léonov se soviétise, écrit des « romans quinquennaux », récrit le *Voleur,* le simplifie, l'aligne sur une écriture linéaire et une vision du monde en noir et blanc. Dès qu'il le peut, il réintroduit une légère touche de sophistication, dans sa dramaturgie, dans son roman *la Forêt russe.* Mais il reste un auteur timoré, ballotté, malléable. Ce doyen de la littérature russe, à qui Gorbatchev rendit visite au printemps 89 pour son « jubilé », n'a strictement rien à dire à la Russie nouvelle qui s'éveille, trépigne, blasphème ou se vautre.

Victor Erofeïev a très cruellement baptisé le pays de ces romans malléables, spongieux, « programmiques », ballottés de révision en révision : la « toukhlandia » ou, disons, le « Faisandéland ». Au « Faisandéland », on écrivait

des reflets sur des reflets de reflets... Le réalisme était bien plus loin du réel qu'un village de Potiomkine du village réel puant et boueux sous Catherine. Le « Faisandéland » incorporait certes des reflets de thèmes à la mode, même sous Brejnev : Staline, la dureté de la collectivisation, la défaite de 41. Mais ces agrégats perdaient toute consistance sous la plume de G. Markov ou de A. Tchakovski, car leur moteur d'écriture était l'alignement (de la fable, des procédés, des « audaces »). Cette littérature est morte, parce que le mode de pensée « soviétique » est mort. Ce mélange de bienséance doucereuse, de « comme-il-faut'isme » (pardonnez le russisme !) aseptique, qu'on voit encore incarné par certains bonzes de l'Union des Écrivains a fait son temps. Il fait à présent horreur. L'URSS va peut-être — ce qu'à Dieu ne plaise — sombrer dans la guerre civile, l'alliance des nationalistes avec un certain noyau de l'appareil va peut-être amener une variante de régime fort, mais ce type de bondieuserie soviétique ne reviendra plus. Les choses seront brutales, déclarées.

Car ce qui a implosé, au vu et au su de tous, c'est l'idéologie, ce catéchisme caoutchouteux, gonflable et déformable à volonté, cette poupée de Bellmer obscène sans le savoir, ces petits « pions » de l'internat soviétique qui faisaient chanter les collégiens, regardaient où chacun avait les mains et dont seuls les soviétologues occidentaux se demandaient encore s'ils croyaient à ce qu'ils disaient.

L'idéologie a été mise à bas par trois forces. La première, celle des dissidents. Eux criaient depuis 1966 (date du procès de Siniavski et Daniel) : le roi est nu, la torture est la torture, l'homme est un homme « ancien » avec sa foi, ses doutes, sa souffrance. L'homme nouveau est une baudruche. Et ils comptaient les morts, chacun à sa façon, dans ces grands *memorials* élevés aux morts que sont l'œuvre de Chalamov, d'Evguénia Guinsbourg, de Vassili Grossman, ou d'Alexandre Soljenitsyne. La seconde force est venue des diagnostiqueurs du pouvoir, c'est-à-dire des conseillers de Gorbatchev : les économistes Zaslavskaïa, Nikolaï Chmeliov, Abalkine. Tout nouvel arrivé au pouvoir tente d'y voir clair. Cette fois-ci le diagnostic — qu'on a pu découvrir peu à peu depuis cinq ans dans les articles de ces économistes (et d'autres, bien sûr Tchernitchenko, Kliamkine, Nouïkine) — était d'une rudesse sans appel : tout s'effondre, tout s'effrite, à l'image de ce pont du métro de Moscou sur la ligne qui va à l'Université. Je m'étonnais qu'il n'y ait plus de halte aux « Monts Lénine ». Il n'y en a plus car le pont-station sur la Moskova fut fait, comme tout, à la va-vite, pour un anniversaire, un jubilé, un des fastes communistes qui encombraient le calendrier (on allait « à la rencontre d'un plenum », ou « d'un anniversaire » tout au long du temps intemporel soviétique) et on mit du sel dans le mortier. Le pont s'écroule ; il a quinze ans d'âge. La troisième force, le troisième coup asséné, ce fut celui de la télévision. Jusqu'en mai dernier la télé s'était rajeunie, mais sans hâte. À Moscou on regardait la chaîne de Leningrad, où on s'exerçait à l'insolence, au « vrai » (trop de « vrai » ! la chronique des meurtres y devient excessive, grand-guignolesque ou terrifiante). Mais depuis la réunion du Congrès des députés, après les élections de mars, le pays a reçu un

électrochoc : en direct il a contemplé — ébaubi — les débats encore chaotiques, menés avec une certaine grossièreté par M. Gorbatchev, mais fascinants par leur nouveauté-ironie : la polémique, la mise en accusation de la guerre en Afghanistan, du rôle du KGB, la chute de tous les tabous. Ce fut un extraordinaire exercice d'exorcisme politique à l'échelle d'une nation. Désormais les heurts violents sont possibles, mais le saint-sulpisme soviétique a vécu. Le roi est nu !

Un des résultats de cet énorme électrochoc, c'est le retour du sarcasme. La « prose cruelle » d'Evgueni Popov avec son roman-gazette sans début ni fin, ou les vers absurdistes de Dimitri Prigov piétinent les tabous saint-sulpiciens avec une rage jouissive. C'est un massacre idéologique.

Plus nous aimons la Patrie
Et moins nous lui plaisons !
Ainsi pensai-je un beau jour
Et je le pense toujours.

Ou encore sur le thème du déficit alimentaire actuel :

« Petit raisonnement banal sur le thème
L'homme ne vit pas que de pain »

S'il n'y a plus de produits,
C'est qu'il y a autre chose
Mais s'il y a autre chose,
Alors y'a vraiment plus de produits.

S'il n'y a absolument rien,
Ni produit, ni autre chose,
Y a quand même bien quelque chose,
Puisqu'on vit et qu'on raisonne...

Ce ne sont plus les « anecdotes » d'autrefois elles n'ont pas tout à fait disparu, mais presque, car elles servaient d'antidote privé à l'absurde idéologique public. L'un disparaissant, l'autre a presque disparu. En revanche le renouveau de la poésie absurdiste s'empare des slogans, des morceaux d'anthologie de la littérature classique sacralisée, des mythologèmes nationalistes. Et cela donne, toujours chez Prigov, cette imitation du « Monument » de Pouchkine :

Quand les ans auront passé, et le peuple,
Aujourd'hui sauvage, aura beaucoup oublié,
La peur de moi parcourra la Russie grande –
Seigneur qu'a-t-il écrit – Mais c'était la vérité
Ce qu'il a écrit – Le diable sait ce qu'il a écrit.
Et quelle peur–

Et c'était pourtant la vérité
Et la peur de moi parcourra la Russie grande.

Depuis deux ans un déluge de textes oubliés, interdits, ostracisés a pris possession des revues soviétiques. Les jeunes écrivains se plaignent d'ailleurs amèrement de cette invasion qui ne leur laisse plus de place. Les critiques s'interrogent sur la « littérature de la perestroïka ». Existe-t-elle quelque part ? La vraie réponse, c'est qu'il n'y aura bientôt plus de possibilité de « synthétiser » les courants divergents de la création littéraire ou artistique russe. La vieille tradition « bielinskienne » des panoramas d'« années littéraires » se poursuit dans les grands articles de Tatiana Ivanova, de Natalia Ivanova, d'Igor Vinogradov, mais pour peu de temps encore. Le temps de l'éclatement est déjà là.

En attendant, les revues sont engagées, comme le pays tout entier, dans un gigantesque travail de récupération : on a commencé par les grands auteurs soviétiques proscrits : Pasternak (le *Docteur Jivago* et son créateur vont être célébrés à coup de trompes en février 1990 et durant toute l'année, celle du centenaire de Pasternak), Anna Ahmatova (dont un musée sympathique s'est ouvert dans son ancien appartement « communautaire » à « Fontanny Dom », le palais des Cheremetiev, sur la rivière Moïka, à Léningrad », Mandelstam (on exige l'exhumation complète de ses archives au KGB), Marina Tsvetaïeva (les téléfilms abondent sur la figure de cette grande « réprouvée »). Mais aussi Nikolaï Kliouiev, mort au camp, Sergueï Klytchkov redécouvert en France bien avant l'URSS, l'économiste et auteur de récits utopistes Tchaïanov. On réhabilite juridiquement, on réintègre posthumément dans les Unions d'Écrivains ou autres qui ont jadis sonné l'hallali contre les victimes aujourd'hui encensées. Le totémisme des rituels russes de glorification de l'écrivain est loin d'être aboli, et il est macabre de le voir fonctionner « posthumément », fût-ce avec les meilleurs intentions du monde.

À quoi sert de réintégrer Pasternak dans l'Union des Écrivains ? À quoi sert comme je l'ai entendu proposer, de réviser le procès de Nikolaï Goumilev, fusillé en 1921 ? À quoi servent ces procédures d'exorcismes encore très ritualisées ?

On récupère les écrivains de la première émigration : Boris Zaïtsev (déjà deux grosses anthologies), Marc Aldanov (le sceptique, l'auteur du roman très antiléninien le *Suicide*), Nabokov, bien sûr, l'idole des jeunes écrivains postmodernistes, dont tous les textes d'avant 1973 seront bientôt publiés (mais après 1973, il faut l'accord des héritiers, le pillage n'est plus permis, puisqu'à cette date l'URSS a adhéré à la Convention de Genève. *Look at the Harlekins* a donc très peu de chances d'être publié en URSS). On récupère à peu près toute la philosophie idéaliste et religieuse du début du siècle, prolongée durant l'émigration après l'expulsion des principaux penseurs russes en 1922 sur ordre de Lénine. Durant toute l'année 89 la *Gazette littéraire* a donné à intervalles réguliers de grands portraits de ces penseurs naguère honnis : Berdiaev, Florenski, Fiodorov, Karsavine, Chestov... Plusieurs maisons d'édition ont de vastes projets éditoriaux

concernant le père Serge Boulgakov, Nicolas Berdiaev, Victor Frank. Il faudra du temps avant d'éponger le vide de soixante et dix ans dans ce domaine. Au tout premier rang des penseurs naguère proscrits, aujourd'hui à l'honneur, on trouve Vassili Rozanov. Le styliste, le paradoxaliste, le réactionnaire, le dénigreur du christianisme lunaire, le détestateur-apologète des Juifs, le grand annonciateur de la mort de la littérature, l'assassin narquois de toute la littérature « raisonnante », de la pensée « abstraite », l'apôtre d'un retour à « avant Gutenberg », le penseur qui notait toujours le lieu de ses pensées (« en rangeant mes monnaies », « aux toilettes », etc.) est de loin, aujourd'hui, la référence la plus demandée. En témoigne le remarquable récit de Venedikt Erofeïev paru dans l'almanach *Miroirs*, « Vassili Rozanov vu par un excentrique ». La lecture de Rozanov l'imprécateur ramène littéralement le héros à la vie. (« D'abord prendre la ciguë ou bien d'abord lire, et prendre un petit coup de ciguë après »). Par son extrémisme individuel, tant stylistique qu'idéologique, Rozanov est en passe de devenir le nouveau maître des esprits. De nombreuses publications partielles de ses œuvres ont déjà eu lieu, mais on est très loin encore d'une édition raisonnée de cet esprit qui écrivit dans les dix mille articles, polémiquait contre soi sous différents pseudonymes et exigeait qu'un livre coûtât très cher (comme une psychanalyse...).

Dernière grande récupération : celle des émigrés actuels. Victor Nekrassov, posthumément hélas, en a le premier bénéficié. Mais aussi Voïnovitch, l'auteur de *Tchonkine* (qu'on ne portera pas à l'écran en URSS, Voïnovitch avait oublié qu'il en avait déjà cédé les droits à l'Occident), Axionov (professeur à Washington, il était récemment l'hôte de l'ambassadeur américain à Moscou), le poète Brodsky (il a ses admirateurs, qui sont avant tout les poètes Kouchner et Reïn mais aussi ses détracteurs, qui l'accusent sournoisement de cosmopolitisme). Mettons à part deux cas. D'abord celui d'Alexandre Soljenitsyne. Comme on sait, le pouvoir a très longuement hésité sur la conduite à tenir envers l'auteur de *l'Archipel du Goulag.* Dans l'été 88 Sergueï Zalyguine, rédacteur en chef de la grande revue *Novy Mir* négocia avec l'écrivain la publication de *l'Archipel du Goulag.* En septembre 88 Vadim Medvedev, nouveau venu au Politburo, remplaça Ligatchev à la direction des affaires idéologiques ; le mois suivant il interdit l'annonce de cette publication par un coup de fil direct à l'imprimeur. En décembre 88, pour les 70 ans de Soljenitsyne, puis en février 89 pour le quinzième anniversaire de son expulsion d'URSS, une grande partie de l'intelligentsia de la capitale manifesta dans des réunions plus ou moins publiques son désir de voir lever l'interdit. Igor Vinogradov (chroniqueur littéraire aux *Nouvelles de Moscou*), Anatole Strelyany (économiste et essayiste), Lesnevski, Zolotousski et d'autres prirent la parole. Cela ressemblait à la campagne des banquets qui précéda la chute de la monarchie de Juillet chez nous. Mais le pouvoir ne tomba pas, il reprit à son compte la manifestation du désir de voir Soljenitsyne publié. En juin l'annonce était faite par Gorbatchev lors de sa venue à Paris. Soljenitsyne désignait Vadim Borissov, un ancien dissident, ancien collaborateur au recueil dissident *Des voix sous les décombres* comme son chargé d'affaires en URSS. Borissov, chargé de mission par l'Union des Écrivains et la revue *Novy Mir,* en septembre 89, se rend au Vermont,

chez le célèbre proscrit. Soljenitsyne décide de commencer par *l'Archipel du Goulag,* de répartir les droits entre la capitale et la province (Stavropol aura son édition de *l'Archipel*) et d'autoriser la publication de toute son œuvre, à part les articles polémiques. Depuis, Borissov est assiégé de demandes. Pas une revue qui n'obtienne un fragment de l'œuvre. L'année Soljenitsyne s'ouvre. Elle ne saurait manquer de susciter un vif débat. Jusqu'à présent, en effet, Soljenitsyne fait l'unanimité depuis les libéraux des *Nouvelles de Moscou* jusqu'aux ultras réactionnaires de *Notre Contemporain.* L'embargo sur l'œuvre polémique aide à cette unanimité. Soljenitsyne reste à Cavendish ; il a déclaré qu'il rentrerait définitivement dans quelque temps, après achèvement de la fresque historique de la *Roue rouge.* Mais il est évident qu'il court le risque majeur de devenir l'enjeu d'un affrontement politique dans l'atmosphère actuelle de scission grandissante de l'opinion. Les libéraux en font leur étendard malgré le scepticisme affiché par l'auteur de la *Lettre aux dirigeants* envers démocratie et État de droit quand ils sont portés à leurs extrêmes (et Soljenitsyne voit cet extrême dans la démocratie américaine, comme le prouve son *Discours de Harvard*). Les conservateurs ultras voudraient en faire leur porte-drapeau dans la lutte pour un nationalisme russe pur et dur, mais le fondement chrétien de Soljenitsyne, ses appels répétés à l'auto-restriction (idéal, qu'il voit chez les Vieux Croyants schismatiques persécutés depuis le 18e siècle), au repentir, au désengagement hors de l'Europe orientale et centrale ne font pas du tout de lui un impérialiste russe classique. Une jeune génération de « néo-slavophiles », en particulier le jeune critique Palamartchouk, voit pourtant en lui un recours, une chance de transcender les schismes qui vont déchirer la Russie. Son silence actuel laisse tout en suspens et préserve les chances d'une réconciliation. En attendant, un immense public, qui de lui ne connaissait que le nom, est en train de découvrir l'énorme force de critique, l'énorme « santé » morale, l'humour, l'ironie féroce, la tendresse et la profondeur des *mea culpa* de l'auteur de *l'Archipel.* Or ce sont des qualités dont le pays a psychologiquement un besoin aigu pour surmonter la crise morale qui va le secouer.

Second retour : celui de l'écrivain Abram Tertz, alias Andreï Siniavski. Là les choses se passent tout autrement. Siniavski est avant tout un provocateur stylistique. Il dérange parce qu'il subvertit les canons esthétiques en vigueur en Russie depuis le 19e siècle : le sérieux, le primat de l'éthique, la corrélation littérature-protestation morale. La revue *Octobre* dirigée par Anatole Ananiev a publié coup sur coup dans l'été 89 *Promenade avec Pouchkine,* de Tertz-Siniavski, et *Tout passe* de Vassili Grossman. Les deux textes ont provoqué un énorme scandale ; le directoire de l'Union des Écrivains de la R.S.F.S.R. a exigé le départ d'Ananiev, qui n'a pas cédé, et reste en place. L'étonnant dans cette affaire, est qu'un texte est purement littéraire, l'autre presque politique, mais le scandale s'est emparé des deux. Dans *Promenade avec Pouchkine,* Tertz-Siniavski s'emploie à détruire le tabou même de la littérature, le culte russe de la littérature russe. Les « jambes érotiques » sur lesquelles Pouchkine est entré, selon Siniavski, dans la littérature (il y a une face cachée, libertine dans l'œuvre de Pouchkine), ainsi que la réduction de son réalisme universel, chanté par Bielinski, puis par Dostoïevski, à

une sorte de danse poétique sur le vide — voilà le scandale. Le livre est provocateur, amusant, spirituel ; il a été perçu comme sacrilège. N'oublions pas l'extraordinaire culte russe du mot russe, de la poésie russe, de la langue russe, culte qui non seulement perdure au XXe siècle (en passant par des esprits aussi opposés que le futuriste Khlebnikov et le néo-classique Mandelstam) mais risque de s'exacerber aujourd'hui. *Tout passe,* écrit par un auteur très soviétique, rendu conscient du problème juif par l'antisémitisme d'État dans les années 48-53, est un texte qui ne se rattache à aucun genre, un texte-confession qui va très loin dans l'énonciation de la violence en germe chez Lénine et qui dévoile l'extraordinaire génocide paysan en Ukraine au début des années 30. Sur ce sujet on vient de publier en URSS *The Harvest of Sorrow,* de Robert Conquest, auteur américain naguère encore jugé antisoviétique patenté. Ce n'est donc pas le sujet qui fait scandale, c'est l'approche sacrilège de Grossman, son identité juive, ses jugements sur le caractère russe.

C'est qu'en effet le pays s'enfonce de plus en plus dans une cassure politique, morale, spirituelle, dont la littérature n'est qu'un reflet. Les interventions au Congrès des députés d'un écrivain comme Valentin Raspoutine, avec sa proposition ironique de donner à la RSFSR la possibilité de faire sécession hors de l'URSS, les luttes au sein de l'Union des Écrivains pour le pouvoir culturel, le récent congrès des écrivains de la RSFSR qui a voulu limoger Ananiev et les attaques violentes des conservateurs contre la section léningradoise de l'Union, la proposition de créer une seconde section proprement russe (ce qui veut dire : non dominée par les Juifs) donnent à cette résistance au changement un infléchissement dangereux, parfois outrancier et ignoble. Les revues *Notre contemporain* et *Jeune garde* sont les bastions de cette résistance nationale. Prenons l'exemple de cet article de V. Sorokine dans le numéro XI de la *Jeune garde* en 1989. La technique consiste à partir d'une attaque contre la critique libérale Natalia Ivanova en l'accusant de mal citer, puis à se plaindre du mauvais traitement que, d'une façon générale, la critique libérale ferait subir aux auteurs « nationaux » comme Ivan Chevtsov (un facteur de gros romans à thèmes historico-nationalistes), accuse injustement d'avoir été un procureur à poigne sous Staline ; puis on revient à Natalia Ivanova, pour signaler qu'elle met en valeur principalement ses amis, et même ses parents, et même son beau-père, Anatole Rybakov, l'auteur des *Enfants de l'Arbate* : « Et ce, dans la mesure où c'est un roman remarquable, et pas du tout parce que l'auteur est son parent. O non ! » Manière de classer Ivanova parmi les auteurs juifs ou alliés aux Juifs. « Elle est, n'est-ce pas, Ivanova, Ivanova, Ivanova ? ».

D'une façon générale on assiste, dans le camp nationaliste, à une mise en cause de l'« avant-garde » artistique des années 20, de la politique de Trotsky, et des « idéologues » dont le véritable commun dénominateur est souvent, sournoisement, le caractère « non-russe » de l'aventure soviétique des années 20. Souvent le nom de Kaganovitch est exagérément mis en avant, alors que ce membre juif, le seul, du Politburo stalinien d'après les purges ne jouait pas un rôle

de tout premier plan. Un autre chantre du nationalisme, Kouniaev, s'acharne à démontrer « l'école de la haine » chez les révolutionnaires des années 20, en particulier Bagritski, « poète de la même formation vétéro-testamentaire que Henri Heine »... Pour Kouniaev et ses compagnons on assiste à une énorme falsification de l'histoire qui veut faire du simple peuple russe « le créateur, l'idéologue et le consommateur du stalinisme ».

Au demeurant le trouble des esprits est tel que même des « libéraux » rêvent d'autoritarisme. L'été 1989 ce fut l'inattendue déclaration du philosophe Igor Kliamkine et de l'historien Andranik Migranian : « La main de fer est-elle nécessaire ? » (Litératournaïa *Gazeta,* 19 août 1989). Les auteurs en appellent à un dictateur à la romaine, afin que le « salut public » soit mené à bien par la manière forte, par un « leader ». Dans une optique très différente le dernier livre de Natan Eidelman, *La révolution d'en haut,* confortait, en quelque sorte, l'idée que les réformes, en Russie, sont toujours venues d'en haut (Pierre I, Alexandre II, et même Lénine, en tant qu'incarnation d'un mouvement ouvrier de la capitale imposant sa volonté au reste du pays). La polémique déclenchée par Kliamkine et Migranian fut intéressante et virulente, en particulier les réponses de Léonid Batkine, qui est un distingué byzantinologue, et de Natalia Ivanova. « Ainsi, une fois encore la dictature, une fois encore au nom d'un meilleur avenir, une fois encore... au nom de la science... » écrit Batkine, dénonçant cette nouvelle figure mythique d'un guide qui mènerait le pays vers l'Occident par des voies orientales.

Le trouble des esprits, c'est aussi l'incroyable montée des magies de toute sorte. Qui eût dit que les guérisseurs s'empareraient de l'écran de télévision, de certaines publications, effectueraient en public des guérisons à distance ? Les noms de Tchonmak et Kachperovski, les deux grands guérisseurs et mages de l'écran, sont partout ; on discute leurs promesses, quelques victimes protestent dans la presse. Le roman de Vladimir Makanine *Le précurseur* décrit avec une étonnante prescience ce phénomène. Il est clair que le phénomène est lié à la brutale disparition de la foi communiste, elle même un ersatz russe de la foi religieuse. Les églises en Russie renaissent, mais certainement pas assez vite pour remplir le vide. Le guérisseur de Makanine, Yakouchkine, perd son don et meurt misérablement. « Où donc ont bien pu disparaître ces paroles qui étaient les miennes ? » se demande le vieillard avant de crever « sans convulsions et dans l'allégresse ». Makanine représente un intéressant type de résistance à tous les conformismes. « Notre vide, déclare-t-il, est lié au vide de notre église orthodoxe. Aujourd'hui, dans notre pays postcommuniste, nous voyons qu'il y a eu une non-reconnaissance mutuelle entre l'église et la révolution engendrée par elle. Aujourd'hui nous avons l'impression d'une halte. Le vide peut se peupler de n'importe quels monstres ».

Ce vide, cette nausée, ce début de révolte, gros de mille monstres, est bien montré par ce poème d'Alexandre Kouchner :

Nous avons vécu des années décisives, définitives
Et je ne sais quoi encore, tout à fait « ives », tout à fait ivres.
Devançant tous les autres, elles nous poussaient en avant
Et elles nous présentaient de paradisiaques divans.

Comme de chez le coiffeur sortit un jour à notre rencontre
Le socialisme avancé, méconnaissable tout à fait.
Ensuite on s'y est fait, comme aux autres formules,
Ensuite on l'a troquée, ou perdue au jeu, qui sait.

On dit bien qu'en France ou ailleurs on sait se passer
Des combats pour la qualité, des héros de la traite du lait.
Intensification, ô bien aimée, voilà que je te confonds
Avec efficacité, pardon, le sens m'a échappé.

Voici qu'on vilipende l'incompétence à l'échelle du pays,
Et maintenant le carriérisme et puis le creux verbiage,
Et à présent la flagornerie... on nous accuse de quoi encore !
Moi je me rappelle bien pire : sabotage et servilité envers l'étranger.

Et puis glasnost maintenant. D'accord, bien sûr qu'il en faut.
La vérité, quoi... Mets la toute nue, avec « conscience » et avec « bien »
Il ne nous restera plus de mots du tout bientôt. À peine éveillé,
J'en cherche. « Peut-être », « en somme », c'est tout ce qui me vient.

Alexandre Kouchner [1]

La « halte » dont parle Makanine a lieu quasiment dans tous les domaines. Il y a à la fois afflux extraordinaire de sang nouveau, et « pause » de l'énergie vitale. Ce sentiment de « pause » habite beaucoup d'esprits malgré l'excès d'émotions apporté par les derniers mois. Dans son dernier livre, très émotionnel comme tout ce qu'il écrit, le critique Igor Zolotousski déclare : « Il faut, comme Bielinski et Dostoïevski, se débonder dans l'écriture, dépenser une part des mots, afin de faire sortir de soi le ballast et de parvenir à l'authentique » Étrange aveu d'un critique, qui continue de rêver à l'interaction magique du mot et de la réalité. « Il y a des minutes où l'histoire accorde une pause à la critique, comme aussi à la littérature. Il me semble que le temps de cette pause est compté » (*Dans la lueur de l'incendie*).

Ce qui a toujours fasciné, depuis Bielinski et Dostoïevski, dans la culture russe, c'est son lien magique avec la foi, c'est son mythe de justice immédiate, de « noces de Cana » *hic et nunc*. Ce mythe a sombré dans la cruauté et la grisaille stérile du totalitarisme. Aujourd'hui je me demande si nous allons ou pas « vers la fin du schisme russe ». C'est-à-dire vers une Russie enfin de plain pied européenne,

[1] *Novy Mir*– 1989-XI.

libérale, polyphonique, avec des liens en tous sens entre province et centre, entre étranger et Russies variées, entre notre propre civilisation ouverte, tolérante, polycentrique, voire même éclatée et une Russie, qui elle aussi serait tolérante, polyvalente, éclatée, en de multiples partis et centres d'attraction. Une Russie où renaîtraient les Ouglitch, non comme des musées de la nostalgie ou des métaphores du « mythe russe », mais comme autant de lieux dynamiques, de foyers culturels et politiques, où l'homme russe se sentirait suffisamment épanoui pour vivre sans déchirement, sans solitude, sans schisme. J'appelle de mes vœux cette Russie qui ira, qui peut-être déjà va « vers la fin du schisme russe ». Mais, ne le cachons pas, je ne souhaite pas qu'elle rompe totalement avec ce qui fit son extraordinaire attraction pour l'Europe au XIXe siècle, c'est-à-dire le lien passionnel de la vérité et du mot, le « mythe russe ». Puisse-t-elle trouver sa voix entre le schisme total, dont elle a tant souffert, et le mythe hypertrophié, dont elle a aussi tant souffert. L'Europe, l'Europe « diverse comme l'Euripe » de Guillaume Apollinaire a besoin d'une Russie autre, pas d'un miroir servile...

(Janvier 1990)

2e PARTIE

PAYSAGE ET RÊVE

CHAPITRE 3

LE MYTHE DU PAYSAGE RUSSE

Retour à la table des matières

En commençant son *Histoire de France,* Michelet écrivait : « Le matériel, la race, le peuple qui la continue, me paraissaient avoir besoin qu'on mît dessous une bonne, forte base, la terre qui les porta et qui les nourrit. Sans une base géographique le peuple, l'acteur historique, semble marcher en l'air comme dans les peintures chinoises où le sol manque. Et remarquez que ce sol n'est pas seulement le théâtre de l'action. Par la nourriture, le climat, etc. il y influe de cent manières. Tel le nid, tel l'oiseau. Telle la patrie, tel l'homme. » (*Histoire de France,* préface de 1869).

Si le romantisme a fait naître un sentiment de la nature, dont un épisode remarquable est, par exemple, l'émergence des montagnes dans la conscience de l'Européen, comme un lieu de beauté propre, c'est le sentiment national naissant, en liaison avec la naissance de l'historiographie des nations qui a accouché du sentiment d'un espace national spécifique, d'un rapport particulier d'un peuple à une terre et à un espace. Une des caractéristiques les plus constantes de l'identité russe depuis qu'elle a pris sa forme moderne, au début du 19e siècle, c'est le culte de l'espace russe, moins le paysage que précisément *l'espace.* Ce culte est lié à celui du *mot* russe, et à celui de la *chanson* russe. Il suffit de relire les *Âmes mortes* de Nicolas Gogol, un des livres fondateurs du mythe de l'espace russe pour se rendre compte de l'étonnante soudure entre ces trois composantes essentielles du sentiment de l'identité nationale russe la chanson, le « mot russe » et l'espace russe.

La peinture fut, bien entendu, appelée à cristalliser ce sentiment d'espace, de vide encore non modelé, d'inachèvement prometteur, bref de gisement de spiritualité sous la surface désolée, ce paradoxe de la « pauvreté riche » si étonnamment omniprésent chez Gogol, et chez ses amis slavophiles : plus tard la peinture paysagiste des Ambulants créa visuellement et popularisa le mythe du paysage russe. Un mythe encore actif aujourd'hui, il suffit d'aller dans des musées comme la Galerie Tretiakov ou le Musée Russe, ou encore de feuilleter une revue à grand tirage comme *Ogoniok* : les paysages russes y sont constamment célébrés, le plus souvent par l'intermédiaire d'articles précisément sur la peinture des Ambulants. Le leitmotiv de cette littérature sur la peinture est donné, par exemple par cette citation de l'historien d'art Sokolnikov, qui écrit en 1980 : « À partir du tableau de Savrasov « L'arrivée des freux », la peinture paysagiste russe a éveillé chez le spectateur russe des sentiments sacrés d'amour pour la Russie et pour son peuple. Il suffit de contempler le tableau de Levitan « Le chemin de Vladimir » avec son immensité souffrante au-dessus de laquelle se débat, languit, et tente de se libérer l'âme du peuple. Quel excellent exemple de cet approfondissement du sens historique incarné dans son œuvre par le peintre engagé ».

Assurément, la peinture paysagiste russe de la seconde moitié du 19e siècle n'est pas apparue spontanément, elle a été influencée par l'école française de Barbizon, par Aubigny, Théodore Rousseau, Corot, Millet, et aussi par l'école allemande du « naturalisme romantique », l'école de Düsseldorf, les frères Auerbach. Pourtant les Russes ont véritablement créé leur propre école de paysage mélancolique à contexte spiritualiste. Des tableaux comme « Au couchant » de Chichkine, « Chemin de traverse » ou encore « L'arrivée des freux » de Savrasov, « Avant la pluie » de Vasiliev ont véritablement formé le regard du Russe sur son propre paysage. Sans parler de Levitan et de Nesterov, sur lesquels nous allons revenir.

Le paysage de Nesterov est empreint d'une douceur hautement spiritualisée, renforcée par ses points de vues surélevés, la stylisation du trait, le mariage fréquent des étendues fluviales et terrestres. Au retour d'un voyage en Italie, Nesterov écrivait :

« J'aime le paysage russe ; sur le fond du paysage russe on se prend à percevoir mieux, plus clairement et plus profondément le sens de la vie russe, ainsi que l'âme russe... ».

Dans « La vision de l'adolescent Bartholomé » Nesterov a concentré notre attention sur un buisson d'aubépine aux feuilles pourpres, désignant par là un simple arbuste comme signe de « richesse-pauvreté » du paysage russe, un signe que nous retrouverons dans l'œuvre de Pasternak et de Marina Tsvetaieva et qui ici, symbolise la spiritualité de saint Serge.

C'est à Abramtsevo que créèrent beaucoup de grands paysagistes russes, continuant la poétisation de la nature russe dénudée qu'avait commencée le grand et naïf chantre du paysage russe Serge Aksakov. Le paysage d'Abramtsevo a nourri cette intense poétisation de l'espace russe commencée par un Savrasov. Voici comment le ressent le décrit un auteur contemporain, Nadejda Kojevnikova, auteur de nouvelles, mais aussi d'articles sur la peinture paysagiste écrits pour la revue *Ogoniok.* Il s'agit du tableau « Chemin de traverse » (*Proselok*), peint en 1873 et actuellement à la Galerie Tretiakov à Moscou.

« Déchiquetés, fouettés par la pluie, des saules sur le bord du chemin, la tache jaune de champs de blé au loin, et, devant nos yeux, un chemin défoncé, noyé, un chemin de traverse qui est un vrai bourbier, n'importe quelle charrette s'y enliserait. Mais quelle stupéfiante tonalité dorée ! Les nuages sont gorgés des rayons du soleil couchant, et l'on retrouve le même reflet, brisures de miroir, dans les flaques, dans les ornières remplies d'eau ! Comme tout est banal ! mais également quelle fête féérique des couleurs ! ». Cette réflexion est à l'évidence un réemploi du mythologème slavophile de l'opposition pauvreté apparente/richesse cachée. On le retrouve chez l'historien d'art Fiodorov-Davydov lorsqu'il analyse les paysages de Levitan, « Une journée morose » ou « L'automne doré » : plus pauvre semble l'espace russe, plus il détient et promet de richesses spirituelles...

Le cas d'Isaac Levitan est particulièrement intéressant parce que celui qui a porté au point de perfection cette perception « russe » de la douceur secrète du paysage vaste et désolé, « sa tristesse lumineuse » comme dit Kojevnikova, n'était pas russe mais juif et ce détail devait incommoder certains nationalistes russes. C'est ainsi que Vassili Rozanov refuse la canonisation du paysage russe par Levitan, d'abord parce que cette « douceur » ne lui semble pas tout à fait russe, mais aussi parce qu'il s'agit d'un Juif. Mieux, ce sont trois Juifs qui, à la fin du 19e siècle et au début du 20e, parachèvent en quelque sorte la conscience nationale russe : Levitan dans la peinture, Volynski dans l'histoire littéraire et Gerschenzon dans l'histoire des idées, puisque c'est Gerschenzon qui édite les slavophiles et les fait connaître et aimer du public russe. Rozanov n'est pas loin de penser qu'il y a là une « captatio » de l'esprit russe par trois Juifs certes très doués, mais qui ne peuvent pas ressentir authentiquement ce qu'est la vraie « russité », bien qu'ils en soient les défenseurs.

« C'est une stylisation du paysage russe, et c'est une stylisation de l'histoire de la littérature russe ; et même, plus profondément, c'est une stylisation en soi de l'homme russe, de l'écrivain russe, de l'historien russe de la littérature, du peintre russe ».

Pour Vassili Rozanov, il s'agit d'une « russité » artificielle, forgée par des Juifs russes hellénisés, sans pécheurs et sans Christ. Le vrai caractère national russe est charnel, violent, pécheur. Les immensités douces et attendrissantes de Levitan, son

élévation, sa pureté et son misérabilisme ne sont pas, en dernière analyse, des traits russes.

Il est intéressant de constater qu'un autre grand auteur russe a récusé le « levitanisme ». Pourtant Soljenitsyne ignorait certainement tout de ces jugements de Rozanov, republiés récemment, lorsqu'il écrivait la seconde version de son roman *Dans le premier cycle.* Nerjine, le héros central du livre, en quête de vérité-justice et à la recherche de la vraie Russie se rend auprès d'un compagnon de prison, le peintre Ivanov-Kondrachov, qui a un atelier de fortune à l'intérieur de la « charachka », peignant des croûtes pour les maîtres du lieu, et faisant d'authentiques recherches pour lui-même. Nerjine tombe en arrêt devant un paysage intitulé « Ruisseau d'automne ». D'après la description nous pouvons comprendre qu'il s'agit d'une œuvre dans la tradition d'Abramtsevo, Polenov ou peut-être Serov, mais empreinte d'une intensité et d'une énergie intérieures qui n'ont rien de « levitanesque ».

« Beaucoup s'éloignaient des paysages de Kondrachov, saisis par la perplexité : ils ne leur semblaient pas russes, mais plutôt caucasiens peut-être, trop majestueux, trop emphatiques. Des endroits comme ça sont pourtant possibles en Russie, déclara Nerjine.

— Et comment donc, non seulement ils sont possibles, mais ils sont !

Je vous y conduirais volontiers, mais sans soldats d'escorte ! Comprenez bien que notre public russe s'est laissé influencer par Levitan... Levitan nous a fait croire à une nature russe, misérable, offensée, humble et accueillante. Mais si tel était le cas, alors d'où auraient bien pu venir nos fanatiques du bûcher ? ».

Cette violence russe cachée, celle des Vieux-Croyants du 18e siècle, celle des terroristes de la Volonté du Peuple, et même celle de Lénine doit se retrouver dans la nature et le paysage russe. Le peintre Kondrachov s'emploie à la redécouvrir, et il est intéressant de suivre cette perception du paysage russe au long de l'œuvre de Soljenitsyne. Ses premiers textes à avoir circulé dans le Samizdat étaient des petits poèmes en prose, qui sont autant de paysages en miniature. Le premier est « Le lac Segden ».

« De ce lac on n'écrit rien et on n'en parle qu'à voix basse. Et les chemins qui y mènent sont tous barrés comme s'ils allaient à un château enchanté : partout le petit signe horizontal, l'interdiction muette. Qui que tu sois, homme ou bête, ne t'avise pas d'enfreindre le petit tiret, mieux vaut faire demi tour ! ».

C'est qu'en effet le lac est accaparé par un tyran moderne, et qu'il est interdit de parvenir jusqu'à sa merveilleuse beauté ronde, évoquée par Soljenitsyne avec cet « amour offensé » que Lydia Tchoukovskaïa aime en lui.

« Eau enclose, forêt close. Le lac regarde le ciel, le ciel regarde le lac. Subsiste-t-il autre chose sur terre, on ne sait, le mur des arbres ne laisse rien apercevoir. De toute façon, ici, on n'en a pas besoin.

Ah, voilà où l'on aimerait s'installer pour toujours ! L'âme ici, comme l'air tremblant, entre eau et ciel, s'épancherait, et les pensers profonds et purs couleraient. »

Soljenitsyne déplore la « captivité » du paysage russe et croit qu'aucun écrivain russe n'est jamais venu ici. Il se trompe, un autre grand écrivain y est venu, en a parlé, et il est d'autant plus intéressant de relire sa description du lac Segden que cet autre écrivain est un maître du paysage littéraire précisément dans la tradition « levitanesque », il s'agit de Constantin Paoustovski. Voici un extrait de son recueil « Patrie » (*Rodina*) :

« Le chemin qui va à Segden passe par les forêts. L'air pesant infuse dans l'écorce de pin, la fougère, et les senteurs médicinales de la térébenthine. La chaleur tremble au-dessus des laies et, si l'on regarde obstinément le ciel, on y voit monter et s'évanouir dans le bleu des nuages roses et incandescents. »

Paoustovski bivouaque au bord du lac, et, comme plus tard Soljenitsyne, découvre une image de la Russie pure et solitaire, de la Patrie : c'est aussi le dernier mot du poème en prose déjà cité :

« Lac désert, lac chéri, patrie. »

Pour les deux écrivains, c'est une image de la perfection de la Russie centrale, presque immatérielle dans sa pureté. Tous deux, venus du sud, ont passionnément aimé cette province de Riazan, hanté les mêmes lieux, la Solotcha, la Metchora. Cependant « le pays de la Metchora » tel que le décrit Paoustovski, baigne dans une douceur typiquement levitanesque :

« Au pays de la Metchora, point de beautés particulières, ni de richesses, hormis les forêts, les prés, et l'air transparent. Pourtant cette contrée possède un attrait puissant. Il est extrêmement modeste, comme les tableaux de Levitan. Mais il y a en lui, comme en ces tableaux, le charme et la diversité imperceptible au premier coup d'œil de la nature russe ».

Cette douceur lyrique à la Levitan, souvent même cette mièvrerie des paysages poétiques de Paoustovski font partie du système de défense que cet écrivain avait élevé contre l'agression intériorisée du stalinisme. Il s'agit d'une touchante autodéfense ; mais peut-être le « levitanisme », bien avant Staline, était aussi une autodéfense contre les rudesses de la vie russe, et certaines duretés de la vie sociale.

Chez Soljenitsyne c'est tout différent, il insiste dans *le Pavillon des cancéreux* sur une certaine austérité du paysage russe qui peut le faire comparer au paysage d'Asie centrale, qu'il a appris à apprécier en exil ; le paysage est mobilisé pour la révolte de l'âme que l'auteur veut insuffler à ses personnages. Certes dans *la Ferme de Matriona* l'accord entre une nature sans effet grandiloquent et l'âme lumineuse de cette femme simple au cœur pur, dans l'humble village de la « riazanovchtchina », relève de l'esthétique slavophile classique. Mais il n'en va pas de même dans le très beau chapitre sur le paysage russe qui a été rajouté au centre géométrique du roman *Dans le premier cercle.* La digression lyrique du chapitre 44 intervient dans un moment où tout est joué, Innocent Volodine a déjà eu le courage d'avertir les Américains que le tyran qu'il sert était en train de s'emparer de l'arme apocalyptique, Innocent est déjà un tyrannicide, mais un tyrannicide doux, comme en a connu le martyrologe chrétien. Bientôt il va être précipité dans le dernier cercle de l'Enfer. Il propose à sa belle sœur Clara (leurs deux prénoms sont lumineux), de l'accompagner dans une excursion à la campagne, car il veut redécouvrir le paysage russe avant d'être entraîné dans l'enfer. Tous deux vont au sud de Moscou, entre Moscou et Kalouga, dans le petit village, non nommé mais reconnaissable quand on a lu la page qui lui est consacrée dans *le Chêne et le veau,* de Rojestvo-na-Istie. Le jeune diplomate est déshabitué du paysage russe, confiné qu'il a été dans les petites Suisses de l'Europe (comme le poète diplomate Tioutchev au siècle dernier).

« Ça finit par vous engourdir, ces minuscules Suisses, on a envie d'errer de par la simple Russie. Peut-être que nous la retrouverons, hein ? »

La page qui suit est une résurgence du mythologème slavophile, mais rendu plus intense et plus dramatique par le sacrifice de soi qu'a déjà accompli Innocent, et qui l'apparente aux âmes de feu qu'évoque le peintre Ivanov-Kondrachov. N'est-ce pas le « chemin de traverse » de Savrasov qui ici réapparaît ?

« De l'autre côté du chemin, à perte d'espace ou presque, aussi loin qu'allait le regard, — nue, labourée, dissoute par les pluies — s'étendait la terre, ici plus gonflée d'eau, là plus sèche, et sur tout cet espace rien ne poussait. (...) C'était bien là ce qu'ils étaient venus chercher, sans le savoir, sans s'être donné le mot.

Alors, c'est donc ça, la Russie ? C'est bien elle ? demandait gaiement Innocent et il plissait les yeux en fixant l'espace, puis s'arrêtait et regardait Clara. »

Tous deux montent sur une sorte d'éminence d'où l'on embrasse un énorme paysage ; il y a là un cimetière à l'abandon :

« Personne n'apparaissait plus dans le champ qu'embrassait leur œil, ni ne venait à leur rencontre, ni ne les dépassait. (...) Leurs imperméables churent d'eux-mêmes sur le sol, ils se laissèrent eux-mêmes tomber à terre sans y penser, face à face avec l'Espace. D'ici, de l'ombre où ils se tenaient, et au-delà du soleil, il se

laissait contempler. Perdue au loin la petite tache blanche de la guérite à l'arrêt du train... »

L'Espace russe est ici personnifié ; et face à cet Espace qui les regarde, Innocent explique à Clara que l'homme habite dans un petit cercle (la maison), qui est contenu dans un plus grand cercle (la patrie), et dans un encore plus grand (l'humanité). Aucun de ces cercles ne doit abolir les autres, mais celui que nous voyons est notre horizon, ce que l'œil embrasse de la maison natale, le « champ visuel ». Soljenitsyne recourt ici à un vieux mot : *okoem.* Le même mot qu'utilise l'historien Klioutchevski dans le prologue déjà cité de son *Cours d'histoire de la Russie :* « La steppe éduqua dans l'homme russe d'autrefois, celui qui vivait au midi, une représentation de l'immensité spatiale, du « réservoir de l'œil », comme on disait dans l'ancien temps ». Innocent perçoit maintenant ce qu'est la russianité : un sentiment d'espace et de liberté. Sa belle-sœur lui dit : « Tu sais à qui tu ressembles ? à Essenine après son retour d'Europe dans son village natal ».

Et en effet on remarque que les images d'Essenine sont nombreuses à organiser la vision qu'a Soljenitsyne du paysage et de la vie collective russe. Voici un poème composé par Essenine précisément après son retour d'Europe :

Dorment l'herbe haute et la plaine,
Dort l'absinthe fraîche comme le plomb.
Point d'autre patrie ne pourrait
Me mettre au cœur tant de chaleur.

Tous nous partageons même sort.
Demande à qui tu le voudras :
En joie, en tourmente, en folie,
Comme on vit bien dans la Russie !

Ce chapitre 44 de la nouvelle version du roman de Soljenitsyne redonne ainsi une nouvelle fois vie au paradoxe que le poète Tioutchev a le plus paradigmatiquement exprimé, puisqu'il est, dans la poésie russe, le « père » de ce mythologème de la Russie misérable mais sainte, avec son paysage terne et ses habitants résignés : l'étranger ne saurait comprendre son « humble nudité », mais elle est la nouvelle terre promise, et le Christ « sous l'aspect de l'esclave, l'a parcourue et l'a bénie ». Le « paysage tioutchevien » tient tout entier dans ce paradoxe, car il s'agit plutôt d'une idée de paysage, d'une quintessence de paysage ; dans la biographie qu'il a consacrée à son beau-père, Ivan Aksakov s'étonne que ce diplomate qui a si longtemps vécu en Europe ait su garder si forte la perception du paysage russe... Le diplomate Innocent Volodine a certainement lu Tioutchev en plus d'Essenine...

La littérature russe a produit une étonnante quantité de paysagistes qui vont d'Aksakov père et de Tourgueniev à Prichvine, Paoustovski, Naguibine ou

Solooukhine, lequel rend expressément hommage à Aksakov... Le cas de Prichvine est intéressant, parce que cet auteur est entré dans le panthéon soviétique précisément grâce à ce thème du paysage souffrant, thème qu'il a à peine varié pour les besoins de la cause.

Le paysage de Prichvine, dans un récit comme *Kolobok,* relève principalement de l'esthétique apaisée de Nesterov ; c'est d'une Russie douce, humble, blanche et transfigurée qu'il s'agit. Le narrateur, tel un pèlerin de Leskov, parcourt le Nord russe : « Je m'éveillai. Le soleil est encore au-dessus de la mer, il ne s'est pas encore couché. C'est toujours comme si je voyais un conte en rêve. Une haute rive, avec de grands pins nordiques. Un village de pêcheurs fait une coulée depuis la hauteur jusqu'au sable du rivage. Tout en haut, l'église de bois, et, devant les isbas, de nombreuses croix à huit pointes. Sur l'une d'elle je remarquai un grand oiseau blanc. Au-dessus de cette demeure, sur la hauteur, les filles dansent en chœur, chantent, étincelantes dans leurs atours brodés d'or. Exactement comme sur les tableaux où l'on représente à couleurs vives l'antique Russie, comme personne ne l'a jamais vue, ni ne veut croire qu'elle a été. Comme dans les contes qu'ici je rapporte. » (Extraits des notes prises dans l'Extrême Nord russe et en Norvège », 1908).

Il est remarquable de voir dans ce texte, qui prit plus tard le nom de *Craquelin* (*Kolobok*) l'expression de cette attirance pour la Russie septentrionale, berceau et refuge d'une Russie pure, celles des antiques monastères, de la foi préservée, celle des « îles saintes » de Solovki, et celle qui conduit par le grand nord « chez les Varègues » ainsi que Prichvine a intitulé la seconde partie de son reportage-pèlerinage.

Le narrateur de *Kolobok* fait un voyage épuisant sur la Dvina septentrionale, et note même : « Je suis assis sur un petit banc, et je pense : quel dommage que je sois un Russe, habitué depuis l'enfance à voir ces hommes soumis, à entendre leur parler plein de douceur, je suis habitué à eux et aussi à ces immenses étendues de forêts et de champs, et si habitué même que je ne saurais les contempler de l'extérieur, comprendre le sens sublime et profond qui se cache peut-être dans ces mots : pour accomplir mon vœu... » Le narrateur a en effet vu un capitaine de navire déjà bondé prendre en plus une petite vieille qui se rend à Solovki, « pour accomplir un vœu ». Il lui semble que toute cette Russie humble, immense et nordique, elle aussi « accomplit un vœu ».

Il suffit de songer au récit atroce et étouffant de Tchékhov, « Les paysans », pour voir à quel point le mythe et le paysage humble de cette Russie nordique forme au début du 20e siècle, une sorte de lancinante et inextinguible nostalgie de la « blanche Russie » qui s'en va. En peinture cela donne en particulier les tableaux magiques, véritables contes en couleurs, de Yakountchikova.

Chez chacun des grands maîtres du paysage russe, y compris, bien sûr chez l'auteur de *La Steppe,* on pourrait retrouver le mythe toujours actif du paysage russe terne, mais qui recèle un trésor caché de spiritualité. Par exemple dans ce beau récit des *Notes d'un chasseur* de Tourgueniev : « Cassian de la belle Metcha ». Tourgueniev reprend la « motivation » de l'écrivain paysagiste inventée par Serge Aksakov, c'est-à-dire le déplacement du chasseur ou du pêcheur, forme littéraire canonisée en Russie, et qui perdure jusqu'à aujourd'hui : Vladimir Solooukhine y a rajouté « la troisième chasse », c'est-à-dire la cueillette des champignons. Le narrateur des *Notes d'un chasseur* fait toutes sortes de rencontres au cours de ses journées de chasse, et en particulier il rencontre Cassian, qui lui explique qu'il vient de plus loin, de « la Belle Metcha », qui est à une centaine de verstes. Cassian est un vagabond, et il perçoit très fortement l'unité du paysage au travers duquel il se déplace.

« Là-bas, ce sont des endroits de rivières, de liberté, c'est là qu'est notre nid natal ; mais ici quelle étroitesse, quelle sécheresse ! Ici on se sent orphelin ; là-bas, à la Belle Metcha, il suffit de monter sur une colline, de monter, et, Seigneur, qu'aperçoit-on ? Et la rivière, et les prés, et la forêt et puis une église, et puis à nouveau les prés. Loin, très loin on voit tout ! Tu ne peux pas savoir comme on voit loin. Ici, bien sûr, la terre est meilleure en principe : de la bonne argile, de la belle argile, disent les paysans d'ici (...) Mais là-bas, tu avances, tu avances et — Cassian leva la voix — tu te sens comme soulagé, plus léger ! Le soleil te regarde, et Dieu te voit mieux, et toi-même tu chantes mieux en harmonie... »

Nous sommes tout près du mythologème, celui de l'espace libérateur et sanctifiant, et d'ailleurs le mythe apparaît bientôt à découvert :

Ce passage assez extraordinaire, et plutôt exceptionnel chez Tourgueniev, toujours plus retenu, est nettement teinté d'eschatologie, ce n'est plus le paysage émotionnel, qui libère l'homme russe de ses passions basses, c'est la vision du paradis de la justice, de l'Espace-Justicier et artisan de la Paix. Dans *la Steppe* de Tchekhov, on retrouve la même poétique de l'Espace libérateur, qui donne vocation au bonheur des hommes. La steppe est la forme la plus poétique du « *prostor* », mais chez Tchekhov le monde extérieur ne doit en aucun cas rester un appendice de l'homme émotionnel, le monde extérieur existe en soi, il doit, dans la description, parvenir au statut d'indépendance par rapport au social et au psychologique, ce qui se marquera par la concentration et la fortuité des notations paysagères. (Dans ses lettres de 1898 et 1899 à Gorki, il lui fait reproche d'un excès d'anthropomorphisme dans les descriptions de la nature).

Chez Gorki précisément on retrouve le mythe du paysage russe dans sa forme la plus sentimentale, comme en témoigne ce passage de *Foma Gordeïev.* « Tout alentour est marqué au sceau de la lenteur ; tout — la nature comme les hommes — vit gauchement, paresseusement, mais il semble que derrière cette paresse est tapie une énorme force, irrésistible, mais encore inconsciente, qui ne s'est pas

encore forgé de buts et de désirs clairs... Et l'absence de conscience dans cette vie somnolente met sur toute cette belle immensité des ombres de tristesse. Une patience soumise, une attente muette de quelque chose de plus vivant se sentent même dans l'appel du coucou, que le vent porte depuis la rive jusque sur le fleuve... »

Nous voudrions nous attarder sur un auteur du 20e siècle, Ivan Bounine, souvent considéré, et à juste titre, comme un des plus grands maîtres du paysage en littérature. Bounine est peut-être le plus grand poète de cet Espace, que peintres et écrivains russes ont érigé en mythe. De plus, son chef d'œuvre absolu, et, en tout cas, l'œuvre où il déploie le mieux ses talents de magicien du paysage, a été écrit en exil, ce qui a renforcé la note désespérée qui préexistait dans ses récits d'avant 1917.

« Je suis né et j'ai grandi, je le répète, tout à fait en plein champ, dans une étendue que l'homme européen ne saurait même se représenter. En vérité, un immense espace, sans limites ni frontières, m'environnait : où s'achevait vraiment notre propriété, et où commençait ce champ illimité dans lequel elle se fondait ? De toute façon, champ et ciel étaient tout ce que je voyais ». Bounine met également l'accent sur un autre aspect de l'espace russe, déjà poétisé, mais de façon inquiétante, par Gogol : l'état de vide et d'abandon du paysage russe « ... pour la première fois, je ressentis la poésie des grands chemins russes à l'abandon, de cette antiquité russe qui entraîne l'âme dans le domaine de la légende. » C'est par le paysage que le jeune nobliau de Kamenka devient conscient de sa propre « russité ». Au retour d'un périple sous cet immense ciel, il écrit : « Sans aucun doute, ce fut de ce soir-là que je devins conscient pour la première fois que j'étais russe, que j'habitais la Russie, et pas seulement Kamenka, tel district et tel canton ; et je commençai d'un coup à percevoir cette Russie, ses particularités sauvages, terrifiantes et pourtant ensorcelantes, ainsi que le lien intime qui m'attachait à elle... »

La noblesse russe à laquelle appartient le narrateur autant que l'écrivain, tout comme le paysage russe, est paradoxalement riche de sa déchéance apparente : « ...nous, les Rostovtsev, Russes, authentiquement Russes, nous vivons une existence tout à fait à part, simple, apparemment modeste, qui est l'authentique vie russe et rien d'autre ne la vaut ni ne peut la valoir, car en réalité elle est surabondante comme nulle part ailleurs, elle est le fruit légitime du véritable esprit russe, et la Russie est plus riche, plus forte, plus juste et plus célèbre que tous les autres pays du monde... » Bounine, dans *la Vie d'Arseniev* nous indique même le rôle que la littérature russe a joué dans l'éducation esthétique de son jeune héros ; c'est elle, la littérature russe, qui lui a enseigné à voir la terre et l'espace russes. D'abord le poète Nikitine. « C'était une description large et enthousiaste de l'immense espace russe, des grandes et diverses richesses, forces et œuvres de la Russie. » Puis vint la prose russe, avec Tourgueniev : « Combien de domaines abandonnés, de jardins embroussaillés dans cette littérature russe, et avec quel

amour ils étaient toujours décrits ! ce qui expliquait pourquoi l'âme russe affectionnait tant l'abandon, les coins perdus, l'éparpillement, l'éboulement. »

Je crois que ce mythe a trouvé sa fin, son épuisement le plus magnifique dans un auteur de la période soviétique, en apparence bien éloigné de Bounine, en profondeur lié à lui par ce même mythe de l'Espace perdu et salvateur : Platonov. Andrei Platonov est pourtant diamétralement opposé à Bounine : ingénieur, apôtre du prolétariat, chantre d'une Russie des gueux qui rêvent à la fraternité. Et pourtant, n'est-ce pas chez Platonov que l'on trouve le point extrême, le point d'épuisement du mythe de l'Espace, même si ses fables se déplacent, comme dans *Djann,* en Asie centrale ? Espace raréfié mais immense, espace-désert, où errent des vagabonds qui quêtent le bonheur comme une rosée sur les plantes : Tchevengour est le mythe même du trésor caché au cœur de l'Espace eurasiatique. Le vagabond Firs se rend à Tchevengour « par la terre Humide », au travers d'immenses étendues de steppe. « La terre dormait, dénudée, souffrante, comme une mère dont le vêtement était tombé. (...) Alexis Alexeïevitch disait qu'il existe une steppe toute plate et que cette steppe est parcourue par des hommes qui sont en quête de leur propre existence au loin, leur chemin est immense, et de chez eux ils n'emportent rien d'autre que leur propre corps. » Les gueux qui errent ainsi se réunissent au bord de la rivière Tchevengourka et, s'y baignant, acquièrent une énergie renouvelée. Le soleil prend soin de chacun d'eux comme ferait une mère. Aboutissement de tout ce long processus de mythologisation de l'Espace, Platonov transmute véritablement, comme un chamane, tout l'espace raréfié de la steppe russe en un tissu alvéolaire où chaque fente et cavité a vocation à s'emplir de bonheur humain...

« En bordure de la ville se découvrit une puissante et profonde steppe. L'épais air vital nourrissait et apaisait les herbes vespérales enfin calmées, et, seul, dans le lointain qui s'éteignait, un homme inquiet passait sur un chariot, et soulevait la poussière dans le vide de l'horizon. Le soleil n'était pas encore couché, mais on pouvait à présent le regarder en face — son inépuisable chaleur sphérique doit suffire pour un communisme éternel, et pour l'arrêt complet de l'agitation fratricide des hommes, causée par la nécessité de manger, alors que l'astre céleste tout entier, à l'insu des hommes, travaille à résoudre le problème de leur nourriture. Il suffit que chacun s'écarte de chacun afin que l'espace interpersonnel qu'illumine le soleil soit comblé par la substance de l'amitié ».

Avec cette étrange physique de l'espace-fraternité, la steppe russe parvient à un achèvement mythique, le mythe ne pouvait aller plus loin, et déjà il implique chez Platonov le sacrifice total des hommes qui marchent dans ces interstices de bonheur qui se referment sur eux.

Ce mythe de l'espace russe a également produit une sorte de contre-mythe. Le principal créateur de ce qu'on pourrait appeler « le contre-paysage russe » a été le grand satiriste Saltykov.

Son « anti-paysage » fait partie de sa satire toujours si ambivalente des valeurs russes, et, plus généralement de la russité. Voici sa déclaration de guerre contre le traditionnel paysage russe, tel qu'il a été forgé par Aksakov et Tourgueniev :

« Il existe des enfants heureux qui, dès les langes, éprouvent sur leur propre personne ces trésors infinis et variés que notre Mère Nature dispense devant tous ceux qui ont des yeux pour voir des oreilles pour entendre. J'avais déjà dépassé trente ans lorsque j'ai lu *Les années d'enfance du petit-fils Bagrov,* et, je dois en faire l'aveu, je ne les ai pas lues sans éprouver presque de l'envie. Certes la nature qui a bercé l'enfance de Bagrov était plus riche de chaleur, de lumière et de variété que la chétive nature de notre coin perdu, mais ne faut-il pas aussi, pour qu'une riche nature illumine l'âme d'un enfant, que depuis ses primes années se soit créé un échange fondamental qui, s'emparant de l'homme dès le berceau, emplit tout son être et traverse ensuite toute sa vie ? Si cet échange n'existe pas, si entre l'enfant et la nature il n'y a aucun lien immédiat et vivant qui pourrait aider le premier à s'intéresser au grand secret de la vie universelle, alors pas même les tableaux les plus vifs, ni les plus variés ne sauront surmonter son indifférence. (...) En ce qui nous concerne, nous fîmes connaissance avec la nature fortuitement et par à-coups, et seulement pendant nos transferts à Moscou ou d'une propriété dans l'autre. Le reste du temps tout, autour de nous, était sombre et muet, personne n'avait la moindre idée de ce qu'était la chasse, il n'y avait, je crois, pas un seul fusil dans toute la maison. Deux ou trois fois l'an, notre mère se permettait ce qu'elle appelait une partie de plaisir, et emmenait toute la famille à la cueillette des champignons dans le bois ou encore on allait dans le village voisin où il y avait un étang et on pêchait les carassins ».

Tels sont les paysages de Saltykov, des contrefaçons délavées et ironiques du paysage forgé par les grands maîtres de la prose russe, qui sont aussi les grands facteurs du mythe. Un autre exemple de ces paysages dérisoires nous est fourni dans *Satires en prose,* avec la description ironique de la rivière Gloupovitsa, l'humble ruisseau russe qui se prend pour le Tigre et l'Euphrate réunis... (« mon cœur se pâme, dans l'estomac naît une douce angoisse intraduisible : devant moi une pente abrupte, et, en dessous de la pente, s'abat et se prélasse notre chère, notre humble, notre abondante Gloupovitsa ! »)

Cependant non seulement Saltykov n'a pas tué le mythe du paysage russe, mais encore son ambiguïté foncière, qui fait que l'on ne peut s'empêcher de penser qu'il garde un faible pour l'objet de ses pires sarcasmes, s'exerce ici comme en d'autres domaines.

Le mythe du paysage russe prit une valeur encore plus forte avec les symbolistes russes, et surtout dans la phase « slavophile » de leur développement, où l'engouement pour l'ethnographie russe devenait une sorte de fascination et d'envoûtement. Reprenant le mythe de l'espace gogolien, Biely, Blok, Sologoub,

ont recréé un espace quasi magique, aux forces chamaniques. On ne retrouve absolument plus chez Andreï Biely la « motivation »classique du paysage russe, c'est-à-dire la chasse, la pêche, le déplacement du barine russe dans ses terres. L'espace de Biely est l'espace magique de toute une nation, l'espace mauvais, maléfique « qui n'aime pas plaisanter, mais qui d'une seule éclaboussure s'est répandu sur toute une moitié du monde. » C'est cet espace magique et d'un seul tenant, cet espace actif, qui engloutit son héros dans le roman *le Pigeon d'argent,* espace dévorateur et auto-dévorateur... Ici le paysage est véritablement transmué en espace pur !

« Où allait Piotr ? Que lui arrivait-il ? Jamais, nulle part, il n'avait encore rien éprouvé de tel ; nulle part, jamais, sauf en Russie, ne se présentent de tels rêves ; mais ici, au milieu de ces hommes à l'esprit simple, tous ces rêves se présentent ; eux connaissent des secrets, les immenses champs russes ! Elles connaissent des secrets, les forêts russes ! Dans ces champs et dans ces forêts vivent des moujiks barbus et quantité de paysannes ; ils possèdent peu de mots, mais ils ont du silence à foison ».

L'exaltation de Darialski, tout fasciné par cet espace magique lui fait même désirer secrètement le sacrifice de soi : « Ah, vivre dans ces immensités, mourir dans ces immensités en murmurant le mot secret de vie que personne ne connaît, sauf celui qui l'a reçu. » La fuite du poète Alexandre Dobrolioubov, disparaissant dans les profondeurs des « champs russes » pour fonder une secte, la fuite de Tolstoï à la veille de sa mort sont interprétées par Biely comme des manifestations de cet attrait de l'espace russe, un espace « contre lequel vient se briser le livre » c'est-à-dire la civilisation occidentale, cependant que les exilés russes en Europe, sans même le savoir, en réalité ont fui les vastes espaces russes :

« Combien de fils tu as nourris, champ russe ! Tes pensées ont germé comme des fleurs dans les têtes de tes fils inquiets. Ils fuient loin de toi, tes fils, ô Russie ! Pour mieux oublier ton espace infini dans les pays étrangers ; et quand ils reviennent, qui les reconnaîtrait ? Leurs mots ne sont plus russes, leurs yeux ne sont plus russes. Ils peignent leur moustache différemment, leurs yeux brillent autrement que ceux des Russes. Mais au secret de leur âme, ils continuent de t'appartenir, ô champ russe ! C'est toi qui consumes leurs rêves, c'est toi qui germes dans leurs pensers en fleurs paradisiaques, ô sentier dans le pré, ô sentier russe ! Dans un an à peine, ils reviendront errer par tes champs, par tes forêts, par tes sentes frayées par les bêtes, afin d'aller mourir dans ton fossé souvent herbeux ! Toujours plus nombreux ils seront, ceux qui s'enfuiront au fond de tes champs ! »

Le mythe du paysage-espace a connu un surprenant développement aussitôt après la Révolution, quand créateurs et historiens ont tenté de rendre compte de ce qui s'était passé en Russie. Pilniak, par exemple, très influencé d'ailleurs par Biely, reprend le mythe à son compte, en traduisant en refrains lancinants le sortilège de ces espaces irrationnels, et maintenant soumis à une volonté puissante. Sa Russie

est archaïque, asiatique, ou plutôt eurasienne. Le mythologème de l'espace infini et maléfique, noyé dans la tourmente de neige, ou balayé par les vents sert un peu partout, dans les années 20 à donner une image de la tempête révolutionnaire qui balaye ces espaces : on la retrouve chez Pilniak, Vsevolod Ivanov, Boulgakov (*la Garde blanche* où ce sont les espaces qui assiègent la Ville, refuge fragile et vite emporté de la civilisation à l'européenne), chez le Pasternak de *l'Année* 1905 aussi... Mais l'intérêt se déplace vers la réflexion générale, vers une grande symbiose de l'histoire, de la géographie, de l'ethnographie, ou plutôt de l'ethnogenèse : les « Eurasiens », qu'ils soient à Sofia, à Prague, à Berlin, à Paris, tentent de reconcevoir le devenir russe à partir de l'espace eurasien : le paysage se fait leçon d'historiosophie. Ces espaces qui ont permis à Tchenguiz Khan de construire son empire de cavaliers à travers les plaines eurasiennes, c'est l'espace russe, et il semble appeler un autre Tchenguiz Khan... Qu'ils soient historiens, géographes, musicologues ou encore linguistes, les Eurasiens partent tous de cette donnée de base : l'immense ensemble plat qui mène de l'Océan Pacifique aux rivages du Danube, et qui fut le champ d'action des cavaliers de Tchenguiz Khan. En une décennie, de 1921 à 1931, une brillante pléiade de savants a élaboré un corpus de textes qui relèvent tous de cette intuition fondamentale : c'est la géographie eurasienne, c'est le paysage-espace de l'Eurasie, qui, par delà les diverses ethnies, a donné son unité à cet immense ensemble. Au paysage compartimenté de l'Europe, ils opposent les immensités de l'Eurasie ; pour eux le fondement de la Russie n'est pas la Kiévie, qui dépend des différents bassins fluviaux de l'ouest de la Russie, et qui répond encore à une logique du compartimentage, mais la plaine eurasienne où a évolué Tchenguiz Khan.

Dans son ouvrage intitulé *L'Héritage de Tchenguiz Khan, l'histoire russe vue non de l'ouest, mais de l'est* le prince Nicolas Troubetzkoy, qui signe I.R. parle longuement du « paysage » de l'Eurasie, caractérisé par la zone ininterrompue de plaines et de plateaux qui courent de l'Océan Pacifique à l'embouchure du Danube, avec les deux bandes centrales parallèles de la forêt et de la steppe, qui ont tant marqué l'imaginaire russe, et créé le mythe du paysage immense celant un trésor de spiritualité. Du point de vue de leur reconstruction de l'histoire, les « Eurasiens » récusent un terme comme « le joug tatare », et ils voient la naissance de la Russie dans le remplacement naturel du khan de la Horde par le tsar russe, avec « déplacement du centre du khanat à Moscou ». Il n'y a pas à proprement parler de littérature « eurasienne », mais tout un corpus d'études géographiques, linguistiques, historiques ; néanmoins une large part de la prose soviétique des années 20 semble influencée par l'approche « eurasienne ». Le thème eurasien est ambigu, perçu tantôt comme une menace d'infiltration, tantôt comme une spécificité qui marque la Russie. La Russie de Pilniak est balayée par les « blanches tempêtes » qui gomment toutes délimitations, elle est creusée d'un lacis de minuscules ravins, elle est noyée dans les congères, et habitée par des êtres frustes qui pratiquent toutes sortes de sortilèges. C'est une Russie-Asie impénétrable dans son ouverture sans fin. (C'est à la même époque que Khlebnikov dans ses grands poèmes « Les enfants de la loutre » ou « Azy i uzy » développe le

thème de l'Asie « toujours esclave, mais avec la patrie des tsars sur son sein basané »).

Il est intéressant de relever que même un poète aussi « européen » que Boris Pasternak a été tenté, dans son roman *le Docteur Jivago* d'emmener ses héros vers les espaces de l'Asie : Varykino est une tentative de vue « eurasienne », en circuit fermé, dans l'immensité de la Russie orientale. Le chapitre « Le sorbier givré » comporte d'ailleurs un remarquable exemple de paysage-mythe : la description d'une hauteur dans l'Oural, mamelon couronné par une sorte de dolmen évoquant les cultes païens, et où a lieu l'exécution de onze partisans impliqués dans un complot : une bourrasque de neige terrifiante vient symboliquement tout ensevelir et tout noyer dans cette grande immaturité et imprécision des limites qui caractérise l'histoire indéfiniment gommée, noyée de la Russie eurasienne. C'est alors que le docteur, en ce même endroit, surprend une femme de partisans qui procède à des sortilèges au pied d'un buisson de sorbier : une fois de plus la fusion entre paysage et culture populaire, ici la chanson russe, opère magiquement, et ce qui est dit de l'un vaut pour l'autre : « La chanson russe est semblable à l'eau d'un barrage on dirait qu'elle est arrêtée et ne bouge pas. Mais en profondeur, elle s'écoule perpétuellement par les vannes, et le calme de sa surface est trompeur. » Le sorbier solitaire, qui offre sa substance aux oiseaux, qui « cède comme une mère dégrafant son corsage et donnant le sein à son enfant » symbolise toute la richesse mythologique du paysage russe, encore tout païen, et nourricier malgré sa pauvreté apparente...

Le mythologème n'a rien perdu de sa force aujourd'hui. C'est lui qui a nourri toute la « prose rurale », c'est-à-dire la résistance au mythe prométhéen du communisme. La rivière Matiora de Raspoutine, le grand nord d'Astafiev, le monde de l'« harmonie » chez Belov : autant de puissantes résurgences du mythe que nous avons tenté de cerner ici, avec l'ambiguïté propre au mythe depuis son apparition : mi-païen, mi-chrétien, il délimite l'indélimitable, la richesse/pauvreté de l'espace. Le néo-chrétien Raspoutine rejoint ici le païen et le désespéré Bounine, qui dans un récit de 1901 évoquait « toute la beauté et toute la profonde désespérance du paysage russe, si indélébilement lié à la vie russe ».

Nous aimerions conclure en rappelant un poème qui est précisément un des plus désespérés de la langue russe, écrit par Marina Tsvetaeva en 1934. Poème du désespoir de l'exil, où tout est récusé : la patrie perdue, la langue russe, la mémoire même, tout, sauf, *in extremis*, le souvenir du paysage russe :

Chaque maison est un exil, chaque temple un trou,
Tout est égal, tout est renié
Mais si sur le bord du chemin
Surgit un buisson, surgit un sorbier...

« Tel le nid, tel l'oiseau », disait Michelet : le paysage russe n'offre précisément jamais le contour et le refuge d'un nid : cette image est proprement impensable dans l'Eurasie chantée par Khlebnikov, dans l'illimité où grandit le héros de Bounine. Le mythe du paysage-espace a donc dû élaborer autre chose : le mystérieux kourgane scythe, ou encore l'éminence d'où se découvre le mystérieux Espace : le tertre sacré du paysage russe n'a pas fini de produire ses promesses mythiques d'avenir.

2e PARTIE

PAYSAGE ET RÊVE

CHAPITRE 4

L'ENJAMBÉE TENDRE DE MARC CHAGALL

Retour à la table des matières

Son enjambée légendaire est celle de notre siècle ; ses acrobates tête-bêche dans le ciel, ses amants en lévitation au-dessus de la ville, ses bien-aimées brandies dans le firmament comme une gerbe de blé, ses ventriloques courbés en arrière à la recherche de lauriers surnaturels, ses maternités au ventre transparent où dort le fruit des entrailles, ses cortèges de têtes décollées, tête de la fermière à la poursuite du seau à la poursuite du pis de la vache, ses têtes d'ânes flottant sur Vitebsk comme le chef courroucé de Dieu le père [1], ses contorsionnistes en extase, un pied dans la lune et l'autre juché sur une église à bulbe, ses colporteurs juifs qui portent le monde tout petit sur la bosse de leur échine, son orant à la lune tout déjeté en arrière dans l'apesanteur d'une contemplation bleue, ses animaux qui marchent au plafond, ses isbas juchées sur leur tête et tout ce que Claude Estéban a joliment baptisé « une gravitation nouvelle » [2] a créé pour nous un monde rêvé où la misère du monde, par ce chant ascensionnel, est changée en magie du monde.

---

[1] Ne peint-il pas en 1921, au dos d'une étude intitulée « L'homme à la lampe » une copie de Dieu créant les animaux, du Tintoret ?

[2] Claude Esteban. « Les lois de l'apesanteur ». *Marc Chagall. Œuvres sur papier.* Centre Georges Pompidou. Paris 1984.

Cette enjambée magique, qui fait fi des étapes intermédiaires du cinéscope de notre vision habituelle, ce grand écart au-dessus de notre vie, il est déjà inscrit dans le nom même de Chagall [1], qu'une étymologie naïve rattache évidemment à « chagat », faire des grands pas. On retrouve en lettrisme son nom dans une œuvre de 1918, autoportrait en clown triste, où le personnage sort de la lucarne une jambe et un bras qui disposent sur la feuille les quatre lettres CH, A, G et A [2] ce qui peut se lire de deux façons, soit comme le pluriel duel du mot « CHAG », et on lit « deux pas », soit comme un mot inachevé et alors on lit alors soit « il marche » (« *chagaet* »), soit il marchait (« *chagal* »). Et lorsque Chagall écrit un poème pour le quatrième anniversaire de la mort de Bella, Bella qui plane dans nos rêves, brandie par le bien-aimé qui tantôt se contorsionne pour un baiser, tantôt se juche drôlement sur ses épaules comme pour un tour piste au cirque de la vie, n'écrit-il pas :

Tu es encore ici, Tu suis mon pas à travers l'été ?

car le « pas » de Chagall, ce *pas-grand écart* au-dessus d'un été perpétuel, le pas d'acrobate la tête en bas, les pieds en haut, le pas de funambule sur le fil aérien du monde, après un léger ralentissement, a repris, malgré la mort de Bella, mais citons en entier ce sonnet très irrégulier qu'écrit Marc Zakharovitch (puisque tel est son nom formé du prénom et du patronymique) à son épouse Bella en allée quatre années auparavant, et dont il revisite la tombe :

Mes fleurs sont là, intactes.
Ta blanche traîne vogue et ondule dans le ciel.
La dalle luit, c'est toi qui pleures,
Et moi, je suis poids de cendre grise.

À nouveau je t'interroge, en balbutiant
Tu es encore ici ? Tu suis mon pas à travers l'été ?
Vois, mes pas se perdent dans les larmes.
Que diras-tu ? Dis, j'attends.

« Il est beau, comme de notre hymen le baldaquin,
L'amour du peuple et de la maison natale.
Va, réveille les par notre commun rêve.

Un jour, un bel instant,
Tu viendras à moi dans la langueur étoilée,
Moi tout vert, comme un pré sur le cœur. » [3]

---

[1] En russe il n'y a qu'un seul « l », le peintre en a rajouté un deuxième en français pour obliger à prononcer un « l » dur.
[2] En alphabet cyrillique CH ne fait qu'un seul graphisme.
[3] Traduit du russe d'après Mark Šagal *Angel nad krychami,* Moskva 1989.

À l'enjambée chagallienne à travers l'été répond l'envoi par Bella en mission dans « la maison natale » : « Va, réveille les par notre commun rêve ». L'œuvre de Chagall est aujourd'hui largement revenue « à la maison natale », c'est-à-dire dans cette Russie vitebskienne, mélange du rêve populaire juif et du rêve populaire russe, mélange de thora serrée sur le cœur et de coqs amoureusement enlacés comme sur les broderies villageoises russes. Il y eu d'abord le voyage de Chagall lui-même en 1973, puis le retour de son œuvre, couronné par la splendide exposition du centenaire de sa naissance, en 1987, à Moscou. Andreï Voznesenski écrivit un poème sur « les bleuets de Chagall », dont le refrain était « L'homme ne vit que du ciel ».

À travers toutes les querelles d'école, les paroxysmes de la « Queue de l'âne », ceux du néo-primitivisme de Larionov, ceux du futurisme tonitruant et tendre de Maïakovski (à qui Chagall a rendu un bel hommage), l'avant-garde russe du début du siècle est née d'un mutuel ensemencement entre le symbolisme russe et la redécouverte de Gogol. Une rencontre qui s'est produite en la personne de Blok, de Brioussov, de Chostakovitch, mais avant tout d'Andreï Biely, et l'un des meilleurs textes sur la vision nouvelle née de cette rencontre est le grand livre posthume de Biely sur « l'Art de Gogol », paru l'année de sa mort, en 1934. Gogol, pour Biely, c'est avant tout l'hyperbole, et sa forme aiguë : la synecdoque : *Le Nez* de Gogol est le paradigme même de la synecdoque : la partie s'émancipe du tout, elle devient acteur, sujet, poème, et voici le nez bardé de décorations qui parcourt la capitale, qui entre faire ses dévotions à Notre-Dame de Kazan. « Chez Gogol l'hyperbole est juchée sur l'hyperbole », et nous voyons ces étranges carrioles hyperboliques de Gogol remonter des pentes vertigineuses contre toutes les lois de la gravitation et du vraisemblable. Il n'y a pas que l'hyperbole : la métaphore aussi, mais une métaphore proche de la métamorphose, qui fait fi de la logique sage de la comparaison, qui transforme le visage rubicond du vendeur de « sbitègne » [1] en son propre chaudron de cuivre bien astiqué. Et lorsque sur l'épaule du traîne-misère Akaki Akakiévitch vient se poser le museau énorme et fraternel d'un cheval, comme dans le *Manteau,* ce n'est pas l'hyperbole, ni la synecdoque, ni la métaphore réalisée, mais l'hypallage réalisé, l'attelage incongru de deux ordres de la réalité habituellement soumis l'un à l'autre, mais qui retrouvent ici la grande fraternité des contes et de la vie enfantine. Chez Chagall aussi synecdoques et métaphores, hyperboles et hypallages vont créer ce monde nouveau, défiant les lois de la causalité ordinaire et de la gravité de tous les jours : un renversement semblable à celui du cirque. Biely dans son livre sur Gogol s'évertue à nous restituer les phases intermédiaires et perdues du « geste » gogolien, de cette enjambée gogolienne qui a chaussé des bottes de sept lieues. Les enjambées tendres de Chagall assemblent dans un imaginaire nouveau l'homme et l'animal, les images villageoises et celles venues de la Bible, comme dans « le Marchand de bestiaux » de Bâle, qui a l'air d'une « Fuite en Égypte » de toute la Création animale et humaine mêlée. Quant à toutes ces lévitations lyriques des personnages

[1] Infusion au miel.

de Chagall, ces amants « au-dessus de la ville » de la Galerie Trétiakov, ou ces « époux » littéralement au septième ciel du MOMA de New-York, elles viennent aussi de Gogol, du vol du forgeron Vakoula au dessus de l'Ukraine, ravi vers la capitale de rêve où l'attend l'impératrice, et elles ont passé dans ce symbolisme russe si gogolien du début du 20e siècle, avec le vol du philosophe Vladimir Soloviev, dans la *Seconde symphonie* de Biely, au-dessus d'un Moscou dont il enlève les toits comme des chapeaux, pour aboutir un peu plus tard au vol libre et vengeur de Marguerite changée en sorcière dans le *Maître et Marguerite* et Mikhaïl Boulgakov, et à ces vues aériennes dans les contes fantastiques de Tertz-Siniavski où les maisons se découvrent sous l'œil omniscient du Tyran qui a brandi sa dextre sur la Ville.

Le cirque a été le moteur de la vision moderniste, avec ses défis à la pesanteur, ses hyperboles grotesques, son mélange de lyrisme et de lourdeur drôles. Le clown est là, lui aussi, dans tout le renouveau moderniste russe, dans tout le cycle des *Tréteaux de foire* chez Blok, dans les dominos rouges et blancs de *Petersbourg,* comme dans le clown Klossia de Biely, dans la séance de magie de Woland du *Maître et Marguerite,* dans le poème à Charlot de Mandelstam. L'enjambée du cirque, c'est aussi celle de Maïakovski dans « La nue empantalonnée » ou dans « Au sujet de ceci », une fable guignolesque sur le drame simplifié de la jalousie.

> *Ô tendres !*
> *Vous transcrivez l'amour pour violon.*
> *Mais le grossier, lui, le transcrit pour cymbales,*
> *Et vous ne pouvez, comme moi, vous retourner*
> *Sens dessus dessous pour devenir lèvres seulement !*
>
> Maïakovski

Ces cymbales de l'amour qui deviennent, après retournement, lèvres des amants, c'est aussi tout le retournement chagallien, encore que Chagall soit un « tendre » face au « grossier » qu'est Maïakovski, et un « violoneux » face au « cymbaleux » qu'est l'auteur de la « Flûte-vertèbre ». On songe à ces baisers chagalliens d'amoureux où deux êtres lyriques et envolés, joue contre joue, ou lèvres contre lèvres, transforment et « retournent » le monde entier en un baiser. La métaphore naïve, réalisée d'emblée, sans aucune opération rationnelle, la métaphore vraiment gogolienne a engendré le poète et l'artiste et c'est dans les illustrations des *Âmes mortes* que je vais déchiffrer l'énigme des enjambées magiques de Chagall.

Au-dessus de la porte cochère par où s'engouffre la *britchka* du sieur Tchitchikov, escroc à la houppette de diablotin, poule et coq descendus d'une serviette brodée russe se bécotent tendrement, et voici le cocher Seliphane, énorme, ses moufles glissées dans sa large ceinture, grandi par la disproportion de la figure centrale opposée aux médaillons latéraux où s'égrène la vie. Dans la chambre de Séductoff (Manilov) dansent en désordre les objets en lévitation autour

du grotesque pas de deux des héros qui se font des mamours. Par la fenêtre de sa chambre, chez dame Cassette (Korobotchka), Tchitchikov voit un monde grouillant de vie entassée, où maman truie mange par distraction un de ses petits. Chagall a planté ce monde dans un enclos de pieux, et posé dans le désordre de la perspective inversée naïve toute une arche de Noé domestique, comme il fait plus loin avec le monde de détritus entassés par l'avare Pliouchkine, magicien étrange au bonnet pointu d'astrologue qui prend des proportions de géant quand il inspecte le carafon face à un minuscule Tchitchikov aux bras croisés. Ou encore attachons-nous à la planche « Bruits et rumeurs » avec son personnage central dégingandé qui porte une maisonnette de guingois à son oreille, autour de messieurs et dames en réduction qui voltigent dans la rumeur, s'effondrent sur le bedon, ou tournent comme des toupies, sans oublier la chèvre porte-bonheur de tant de tableaux du maître... Le rapport au texte de Gogol est tout à fait extraordinaire de pénétration et de fidélité : voici Tchitchikov au cul nu, vautré sur son lit, qui a donné son pantalon couleur « cuisse de nymphe effrayée » à épousseter à son valet Petrouchka ; Petrouchka, lui, a la tête tournée vers l'effrayant Seliphane, dont il est le souffre-douleur. Et voici la dénonciation du stratagème des âmes mortes par Grandnaseau (Nozdriov), le hâbleur frénétique : on est au bal chez le gouverneur, l'énorme visage effaré du premier plan, la silhouette du hâbleur les bras levés et la danse des bouches grandes ouvertes de stupéfaction composent une vraie fable de l'effarement. L'illustrateur n'a pas reculé devant les métamorphoses de Tchitchikov en diable que suggèrent le texte gogolien : son toupet est carrément devenu cornes maléfiques dans la fameuse partie de cartes avec Nozdriov. Quant à la Russie, elle est là dans le chahut chaotique des villages de guingois, de la route en rondins de bois qui serpente comme un ivrogne, de la gigantesque porte du cabaret devant laquelle, après une solide cuite, le paysan Vas-y-toujours-t'y-arriveras-pas, s'est jeté tête baissée sous les roues d'un chariot de foin ; elle est là dans les corps déjetés sur le lit de Seliphane et Petrouchka ronflant à l'envi le nez en trompette et la main sur leur bedon, ou dans les deux mufles des chevaux chéris de Seliphane lequel porte sur son cœur les deux bêtes aux habituels yeux de biche...

Il y avait quelque chose de Charlot en ce maître loufoque et triste d'« Autoportrait en chapeau », avec sa petite moustache, ses bouclettes sous le chapeau surmonté d'une isba grande comme un dé à coudre, et, dans le rebord du chapeau, dormant, maisonnette et femme allongées... Et sur l'eau-forte du frontispice du tome deux des *Âmes mortes,* dans l'hommage à Gogol, on revoit le peintre à bouclettes en bas à droite, symétrique de Gogol au long nez aquilin dans le coin à gauche, et de son occiput sort toute la Russie, un moujik qui porte à l'épaule la palanche avec les deux seaux, des têtes ébouriffées qui forment collier de perles avec des bulbes de clocher d'où sort la triple tête goguenarde d'une troïka chevaline, et dans le ciel, en haut à gauche, un ange planant qui a oublié sa trompette vient, comme à la chapelle Sixtine, annoncer un jugement dernier. Mais un jugement moins terrible que celui de la Bible, un jugement-baiser, comme cette tête amoureuse qui tend son cou hors du ciel vers « l'Acrobate » du Musée Pompidou. Car le peintre de Vitebsk-sur-Russie a rejeté l'apocalyptisme tragique

de la culture russe, son guignol n'est pas le guignol tragique d'Andreï Biely sur les planches de la planète Terre, il a hérité non le don d'imprécation du fol en Christ, mais la bonté paradoxale d'Ivanouchka le Simplet. Cet Ivanouchka nous parle de Dieu comme de sa chèvre ou de sa vache.

Quel est-il, mon mot ?
En ce monde, qui a su changer la vie par son mot ?
Ni Moïse, ni Shakespeare, ni Dante.
Je ne sais par quels mots je dois parler.
Mon cri est voix dans le désert, et je le préserve pour moi seul.
Toi seul tu l'entends, tu regardes mon visage,
Tu es sentier par où partent mes doutes,
Tu es écho de mon amour.

Tu te contractes dans l'azur
Ta Face s'embrase de toutes les couleurs,
Autour de toi je tourne jusqu'à la fin de mes jours.

La terre sous mes pieds m'entraîne jour et nuit,
Et je suis fête sur deux ailes, tendre et amer est mon songe.

Dans les esquisses pour le Théâtre juif de 1920, il y a ce trumeau placé entre deux fenêtres, intitulé « l'Amuseur » : l'amuseur monte sur une chaise comme le prophète sur un char de feu, rien dans les mains, rien dans les poches, ceci n'est pas un théâtre à coulisses et machinerie, ceci est le miracle de l'amuseur-prophète tout seul. Il est en redingote et bonnet juif, sa face grimace déjà de bonté, et son index levé est prophétique, en bas les visages déjà sourient : le charme va commencer, les trois coups ont déjà retenti dans la coulisse inexistante, l'amuseur encore hiératique va commencer son enjambée par dessus nos têtes...

3e PARTIE

AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 5

LE JEU DE HASARD DANS LA SOCIÉTÉ RUSSE (LA DAME DE PIQUE DE TCHAÏKOVSKY)

Retour à la table des matières

« La dame de pique signifie secrète malveillance ». (La nouvelle cartomancie). Cette épigraphe d'Alexandre Pouchkine n'est pas toujours présente en exergue à la nouvelle écrite à Boldino en octobre et novembre 1833, dans un obscur village de la province de Nijni, hérité de son père, et où, trois ans plus tôt, il avait été retenu en quarantaine du fait du choléra. Boldino est, pour lui, soumis à un maléfice. Or cette épigraphe est essentielle car elle indique le rôle actif de la carte maléfique. La vieille comtesse, surnommée la « dame de pique » n'est pas que la victime du maître chanteur qui exige son secret, elle est tout autant son bourreau. Et cette ambiguïté est le ressort même du fantastique.

Tchaïkovsky, une fois saisi par le sujet — c'était à Florence en 1890 jeta sur le papier tout d'abord la scène du tableau IV, la scène centrale : Hermann vient nuitamment chez la vieille comtesse extorquer le secret des cartes. C'est la scène où se noue le fantastique : Tchaïkovsky suit alors pas à pas le texte de la nouvelle. Ce secret, Hermann l'obtiendra au tableau suivant, lorsque, sommeillant dans sa chambre d'officier du génie, à la caserne, il verra dans son cauchemar le fantôme de la défunte frapper deux fois au carreau — entre des échos de la liturgie pour le repos des âmes et des appels de la diane — « Je suis venu contre ma volonté mais ordre m'a été donné d'exaucer ta prière ». Tchaïkovsky suit toujours la nouvelle de très près mais enrichit considérablement l'épisode, un des plus réussis musicalement parlant.

Un mot sur le jeu lui-même. Quel est ce secret ? de quel jeu s'agit-il ? Au début du tableau 7 on entend les joueurs dans un brouhaha d'annonces et d'exclamations « jouer la mirandole », « jouer le routé », « faire un paroli ». Il s'agit d'un pharaon, ou plutôt de sa variante le stoss. Jeu de hasard extrêmement simple et donc dangereux, auquel jouent encore les truands dans tous les camps soviétiques (l'enjeu pouvant être la vie d'un codétenu non-truand). À la table s'assoit le banquier qui va tailler, c'est-à-dire tenir la main et jouer seul contre tous les autres joueurs, les pontes. Celui qui ponte choisit une carte, la pose sur la table sans la découvrir et dépose sa mise sur la carte, dans la limite de la banque. Le banquier prend un jeu, le brouille, puis découvre les cartes une à une, à droite il empile celles qui « tuent », à gauche celles qui « donnent ». Le ponte perd si sa propre carte est « tuée », il gagne si sa propre carte est « donnée ».

Hermann ponte une première fois 40 000 roubles. Tchekalinski le prie de poser l'argent comptant sur la carte. « Il se mit à tailler, à droite vint un neuf, à gauche un trois. Le trois a gagné dit Hermann ». La seconde fois Hermann joue un sept, et gagne encore. Voici le récit de Pouchkine :

« Tchekalinski commença à tailler ; ses mains tremblaient. À droite sortit une dame, à gauche un as. — L'as a gagné, dit Hermann et il découvrit sa carte. — Votre dame est tuée, dit Tchekalinski suavement ».

L'as était gagnant, le secret n'a pas trahi ; mais Hermann s'est trompé : croyant jouer l'as, il a déposé sur la table la dame de pique.

Dans l'opéra Tchekalinski refuse de tailler la troisième fois, lorsque Hermann ponte sa mise initiale plus tous ses gains, c'est-à-dire 160 000 roubles, une fortune colossale. Son rival en amour, délaissé par Lise et venu au tripot pour se venger d'Hermann, le prince Eletski relève le défi et taille face à Hermann. Cette modification est tout à fait conséquente : le duel d'amour se règle à la table de jeu.

Le jeu est entré dans la vie sociale russe au 18e siècle et la domine pendant un siècle. C'est plus qu'un fait de culture. Le jeu, quoique interdit, régule la vie sociale russe, compense son fixisme, sert de symbolique de la vie à une société pétrifiée. Le poète Lermontov a bien exprimé cette adéquation de la psyché russe au jeu. Arbénine, le héros de *Mascarade,* s'écrie :

Le monde est pour moi un paquet de cartes.
La vie est une « banque » ; le destin taille, moi je ponte
Et j'applique aux hommes les règles du jeu.

L'Eugène Onéguine de Pouchkine ponte jusqu'au petit matin.

Le valet sortira-t-il à gauche ?
Déjà sonnait la première messe,

Au milieu des jeux décachetés,
Sommeillait le banquier épuisé
Mais lui, renfrogné, pâle et aux aguets,
Plein d'espoir, les yeux clos,
Il pontait sur son troisième as...

Il n'y a pas que les Russes à jouer, bien sûr. Le phénomène est européen. Hoffman écrit en 1820 son *Spielerglück* traduit en russe dès 1822 (sur le thème du joueur ruiné qui ponte sa propre femme). Le hasard joue un rôle fonctionnel dans la poétique de Stendhal dont le chef-d'œuvre emprunte son titre au jeu de hasard : le Rouge et le Noir. Le jeu est présent dans l'œuvre de Balzac. Mais la littérature russe en a fait un thème central : Gogol, Pouchkine, Dostoïevski [1].

Il y a deux versants du jeu : le jeu qui entretient le bon commerce social (le whist), calme et raisonné, réservé aux messieurs pondérés — et le jeu qui détruit le commerce social, ravageant tout (le pharaon, la roulette) et celui-là est le jeu russe. Par sa symbolique il figure les aléas du despotisme ; par ses effets il mine un corps social pétrifié. On le trouve dans la pièce *Mascarade* (1835) de Lermontov. Dostoïevski s'est emparé du thème du jeu ravageur, en a fait l'axe de son œuvre (*Le Joueur, Crime et châtiment, l'Adolescent*). On sait que les héros dostoïevskiens sont hantés par l'idée de jouer leur va-tout. Pour eux les hommes se divisent en victimes passives, qui pontent petit, et maîtres du Destin qui pontent gros. Le Joueur ou Raskolnikov misent tout sur un acte exorbitant de la morale pour mieux ressusciter, rénover le monde. « Je peux ressusciter des morts, dit le Joueur, et recommencer à vivre ! Je peux recouvrer l'homme en moi, tant qu'il n'a pas sombré ! » Cette soif de salut immédiat au prix d'un saut dans l'abîme a fait dire à Dostoïevski que « la roulette est un jeu russe par excellence ».

Les héros de Tolstoï sont, au contraire, des joueurs de whist et non de pharaon. Il y a dans *Guerre et paix* une scène très tolstoïenne où Nicolas Rostov, effaré d'avoir perdu 43 000 roubles en pontant contre Dolokhov dont les « mains osseuses et rougeaudes » le fascinent se dit *in petto* : « Tout cela n'est certainement qu'un mauvais rêve ! » Dans l'univers tolstoïen ce n'est effectivement qu'un mauvais rêve, contraire à la vie. Chez Dostoïevski le jeu est l'essence même de la vie, une sorte de pari pascalien. Le Hermann de Pouchkine est un joueur de whist, par nature calculateur, ambitieux, froid — mais qui veut jouer au pharaon avec la sûreté du whist. C'est un obsédé du calcul juste, un « Napoléon » du jeu, un frénétique de la raison, si l'on ose dire. Il calcule avec passion, en russe « avec azart » — ce curieux mot venu du français a changé de signification.

Esprit libertin, Pouchkine inclut des sous entendus scabreux. Hermann est prêt à être l'amant de la comtesse, qui a plus de quatre-vingts ans ! Mais on dit aussi

---

[1] Cf. Jurij Lotman – « Tema kart i kartočnoj igry v russkoj literature načala XIX veka. » in *Trudy po znakovym sisteman. VII* Tartu. 1975.

qu'il est son fils naturel, autrement dit il est matricide et Pouchkine crée ici, autour de la mère, une situation à la Karamazov.

En tout cas, et sans entrer dans les explications psychanalytiques qui abondent (celles d'André Green en particulier) [1], on doit remarquer le triangle Hermann-Lise-Comtesse : c'est-à-dire le prétendant à l'argent et à l'amour face à la jeune femme qu'il délaisse et à la figure de mère détentrice de l'argent et sans doute aussi de l'amour. Une figure qu'on retrouve exactement dans *Crime et châtiment* avec Raskolnikov, Sonia et la vieille usurière. Dans ses rêves l'as (à la fois plus haute et plus basse valeur aux cartes) se transforme en araignée — symbole bien identifié, selon Abraham, de la mère phallique. Ces remarques ne sont peut-être pas inutiles pour comprendre la fascination de Tchaïkovsky par le thème de la Dame de Pique. Nous allons le voir, Tchaïkovsky a été moins attiré par la figure du jeu-Destin que par le triangle maléfique d'Hermann, Lise et la vieille comtesse, c'est-à-dire le triangle de l'amour incestueux et bloqué qui ne débouche que sur la mort. La machine à destin du pharaon rend l'Hermann de Pouchkine fou, elle tue chez Tchaïkovsky à la fois Hermann et la femme aimée — délaissée, Lise. La tragique impasse sexuelle de Tchaïkovsky a trouvé une expression forcenée et extatique dans le triangle tragique d'Hermann et des deux femmes.

Naturellement il y a des circonstances qui amènent Tchaïkovsky au thème de la *Dame de Pique* [2], douze ans après son *Eugène Onéguine.* Le directeur du Théâtre Marie, Vsevolojski, a commandé un opéra sur la nouvelle de Pouchkine, le compositeur pressenti s'est dérobé. Modeste, le frère de Piotr Tchaïkovsky a déjà écrit le livret, en y introduisant les scènes de ballets et pastorales à la rococo exigées par Vsevolojski.

Tchaïkovsky va donc droit au cœur du thème : la scène du tableau 4 où Hermann attend la vieille comtesse dans sa chambre, devant son portrait par Mme Vigée-Lebrun, dans un décor suranné et baroque. Scène d'attente statique et anxieuse où il suit très exactement le texte de Pouchkine : « Le temps s'écoulait lentement. Tout était silencieux. La pendule du salon sonna minuit. Les pendules de toutes les pièces sonnèrent minuit les unes après les autres, et le silence recommença. Hermann était debout appuyé à un poêle sans feu. Il était calme. Son cœur battait régulièrement comme celui d'un homme déterminé à braver un danger inévitable ».

Tchaïkovsky commence par écrire cette scène avec la longue attente, l'angoisse calme, le portrait au mur de la Comtesse dans sa jeunesse. On est au cœur du

---

[1] Cf. André Green. L'illusoire ou la dame de jeu in *Nouvelle Revue de Psychanalyse* – Paris – Automne 1971.

[2] « La Dame de Pique paraît déposer tout le pouvoir du côté du phallus maternel. Elle écarte le père du conflit, mais de la même façon elle laisse totalement dans l'ombre la relation homosexuelle qui relie le père et l'enfant ».

fantastique (l'attente), du nœud œdipien, face à l'image de la Dame de Pique qui va s'animer en quelque sorte.

En comparant l'opéra à la nouvelle observons ceci : d'abord la modification du rythme. La nouvelle est concise à l'excès, presque sèche. L'opéra est long, ample. Dans la nouvelle Hermann n'évolue pas, il est possédé par une idée et « deux idées fixes ne peuvent coexister dans le monde moral », écrit Pouchkine. Autrement dit l'amour est chassé par le jeu.

Dans l'opéra ils coexistent, l'un est la sublimation de l'autre. Hermann semble évoluer de l'amour passionné au cynisme absolu, mais ce sont deux phases de son véritable pacte avant la mort.

Modification capitale, Lise est promue au premier rang, elle devient présente autant qu'Hermann, elle est aussi liée à la mort, elle se suicide au tableau 6. On est effaré de lire chez certains critiques que Lise est « une femme ardente, nullement idéalisée », une « Madame Bovary sans le moindre frémissement romantique ». Non, Lise est l'extase de l'amour, d'autant plus poignante qu'elle se donne à un « scélérat », c'est-à-dire un homme frappé d'interdit et qui la quitte dans un éclat de rire sarcastique au tableau 6, tout en la divinisant dès qu'il est mourant au tableau 7.

Tableau 6. Duo des retrouvailles après minuit. « Me revoilà avec toi, mon ami ! Voici venue l'extase du rendez-vous ! Oubliées les plaintes et les larmes ! »

Autre modification importante, capitale même : Tchaïkovsky fait de son opéra un tableau de la culture pétersbourgeoise. C'est la Russie rococo, tendre, et secrètement condamnée, de l'éblouissante phase pétersbourgeoise. Devançant de dix, ans le « Monde de l'art », il stylise musicalement cette culture pétersbourgeoise qui fascinera Benois, Bakst, Diaghilev. Ce sera le duo merveilleux de Lise et Pauline sur une élégie du poète Joukovski (de 1807), la chanson légère de Tomski sur un poème frivole de Derjavine (1800), la romance dramatique de Pauline, dans le goût des années 20 avec son Arcadie sentimentale et son dramatisme secret. « Moi, comme vous, ai vécu dans une Arcadie heureuse / Moi aussi au matin de mes jours, dans ces bosquets, et ces guérets / J'ai goûté des minutes heureuses. L'amour dans ses rêves dorés me promettait le bonheur. Mais quelle a été ma récompense dans ces lieux enchantés — La tombe, la tombe, la tombe ! »

Autres morceaux descriptifs : la marche militaire des petits garçons au Jardin d'Été, qui évoque irrésistiblement la marche et le chœur des gamins dans *Carmen* (1875), « Avec la garde montante, nous arrivons, nous voilà », et qui, avec la diane qui sonne au tableau V, lorsque Hermann est à la caserne, évoque la Petersbourg martiale des innombrables revues et parades... Rappelons encore les fanfares qui saluent à la fin du tableau III l'arrivée de Catherine II Ou encore la citation de

l'opéra de Gretry, *Richard Cœur de Lion,* opéra comique français de 1784. Lorsque la comtesse, au tableau IV, revient du bal, en bougonnant contre les mœurs nouvelles d'une époque « qui ne sait plus s'amuser convenablement », elle évoque les bals d'antan, la marquise de Pompadour, le comte de Saint-Germain (célèbre aventurier qui est censé lui avoir révélé le secret des cartes) et elle fredonne l'air jadis célèbre de Laurette dans *Richard Cœur de Lion,* d'une voix chevrotante et une tierce plus bas : « Je crains de lui parler la nuit, j'écoute trop tout ce qu'il dit. Il me dit « Je vous aime » Et je sens malgré moi. Je sens mon cœur qui bat, qui bat, je ne sais pas pourquoi ». Elle chante en français, bien sûr, et cette citation, si bien insérée, dramatiquement, est une réussite de Tchaïkovsky : stylisation de l'époque, de la gallomanie pétersbourgeoise, et en même temps est marquée une pause essentielle dans l'action : Hermann, caché derrière un paravent, guette le moment favorable pour surgir devant la vieille.

Dernier exemple de ces pièces descriptives : la pastorale du tableau III, cantate à la manière du 18e siècle aux accents mozartiens évidents (on songe à la *Flûte enchantée*). De plus cet opéra dans l'opéra nous fournit — en quelque sorte marionnettisé — un résumé de l'action, ou du moins de l'intrigue amoureuse.

[*Prélude orchestral à la Pastorale et premier couplet de Prilepa, la* « *Bergère sincère* ».]

Sans résumer l'argument, il faut maintenant évoquer sa structure dramatique de l'œuvre.

Chez Pouchkine, tout va très vite. On voit Hermann à la maison de jeu : il regarde jouer, mais ne joue pas. Le hasard et la cour qu'il fait à la pupille de la comtesse fait qu'il peut, avec la clé que Lise lui a confiée, pénétrer chez la vieille douairière. Il attend derrière un paravent son retour du bal ; au moment de lui extorquer son secret, il constate sa mort. Aux obsèques de la vieille il s'évanouit, mais dans son sommeil, le fantôme de la comtesse vient lui révéler les trois cartes. Dès lors son délire s'accentue « *Trois-sept-as* le poursuivaient en songe, prenant toutes les formes possibles. Le trois s'épanouissait en splendide magnolia grandiflora ; le sept représentait un portail gothique ; l'as une araignée monstrueuse ». Le magnolia somptueux conduit à un porche étroit (ogival) et le porche conduit à l'araignée, symbole de la mère castratrice chez les freudiens. Hermann, trompé par la Dame de Pique, perd tout, devient fou et est interné à l'hôpital Oboukhov au N° 17. « Il ne répond à aucune question et marmotte à une vitesse extraordinaire : Trois-sept-as ! Trois-sept-as ! »

Le fantastique est, chez Pouchkine, lié à la folie. La rapidité de l'action, où l'intrigue amoureuse ne joue qu'un rôle auxiliaire, plut à Mérimée. En quelque sorte nous avons là un cas psychiatrique.

Les frères Tchaïkovsky ont profondément modifié cette structure, tout en gardant les scènes centrales (Hermann tentant d'extorquer son secret à la Comtesse et la scène finale à la maison de jeu).

Le tableau VI, Lise sur le quai du Canal du Palais d'Hiver, n'existe pas chez Pouchkine. En fin de tableau elle se jette à l'eau. C'est que l'innovation essentielle est d'avoir substitué la mort à la folie. Hermann et Lise meurent tous deux. Pauline chante : « Qu'ai-je reçu en récompense : la tombe, la tombe ! » La nouvelle était libertine, l'opéra est pathétique.

La vieille comtesse devient la Mort. Chez Pouchkine elle est un épouvantail qui fait sourire et prête à des allusions scabreuses. Chez Tchaïkovski elle est Thanatos, la Mort, avec tout ce qu'il faut d'aguicheries sexuelles purement trompeuses (la scène de son déshabillage) et de connivence incestueuse avec les vivants.

Elle apparaît avec ses suivantes dans une orchestration anguleuse, désordonnée ; c'est presque un cliquetis de squelette. Hermann a partie liée avec la mort : dès l'irruption de son amour impossible pour Lise il songe à mourir, il vient chez elle pour se suicider ; devant le portrait de la vieille comtesse, peint par Mme Vigée-Lebrun, il déclare :

Ah ! la voici, la Vénus moscovite !
Par une force secrète à toi m'a lié le destin.
Est-ce moi de ta main ou toi de ma main,
Je sens qu'un de nous doit périr par l'autre.

La Comtesse tentera de le chasser : protch ! (Va-t-en !) et ce mot est un des refrains du livret. Les personnages ont peur les uns des autres et tentent de se fuir mutuellement. En fait tous trois vont périr du fait de l'autre. Hermann était un voyeur de la vie, concentré dans le mutisme : mais dès que la passion s'élève en lui, il ne se possède plus. Ses amis lui demandent au tableau I : Es-tu *malade ?*

Il est malade, fiévreux et reprend le mot : « Je suis malade ». À une vitesse effarante la passion le ronge, évoluant de l'amour total, à la Tristan, au démonisme : au tableau 7 il chante un grand air sarcastique lorsqu'il vient de gagner à nouveau. Hermann n'est plus reconnaissable. Il est métamorphosé d'amant passionné en forcené cynique défiant la morale, le monde ordinaire et la mort.

Qu'est notre vie ? un jeu.
Bien et mal –ne sont que rêves
Travail, honneur – des histoires de bonne femme !
Qui a raison, qui est heureux ici, amis ?
Aujourd'hui toi, et demain moi !
Abandonnez la lutte !

Saisissez l'instant de la chance
Que le malchanceux pleure et maudisse son destin
Qu'y a-t-il de vrai ? La mort et elle seule !

C'est pourtant le même Hermann, puisqu'en expirant, il reviendra à l'expression bouleversante de son amour pour Lise. Mais c'est un Hermann dévoré, rongé, dévasté par la fièvre qu'on appelle en russe : *azart.* La mort est au rendez-vous, terme logique de la « maladie » d'Hermann. Ce voyeur impudique de la vie était d'emblée malade de la mort, incapable d'accomplissement dans l'ordre du vivant et du réel.

Hermann est omniprésent dans l'opéra. Son rôle est écrasant. Le célèbre ténor russe Nicolaï Figner qui inaugura le rôle imprima à Hermann une puissance extraordinaire, en particulier dans ce tableau 5, à la caserne, où, l'esprit troublé, Hermann entend des morceaux de la liturgie pour le repos des âmes, entrecoupés d'appels de la diane militaire et reçoit du spectre de la comtesse le secret des cartes.

L'annonce du secret avait été faite sur un mode superficiellement romantique dans la célèbre ballade que chante Tomski au tableau 1, avec son refrain :

« *Tri karty, tri karty, tri karty* ».
(« *Trois cartes, trois cartes, trois cartes* »)

C'était une scène de genre, une ballade sentimentale d'époque. Le dévoilement du secret est donné dans un tout autre ton : dramatique, grinçant, vériste.

Lise est promue à un rôle de premier plan. Son aria « Mais d'où viennent ces larmes ? » et l'aveu de sa passion, qu'elle fait à la nuit, sont des pages remarquables. Mais plus remarquable encore le tableau 6 tout entier, qui lui est consacré. Elle a donné rendez-vous à Hermann sur le Petit Canal d'Hiver, à minuit. Elle dit son désarroi : « Je me suis épuisée de chagrin ». Elle a peur qu'Hermann ne soit qu'un escroc, un maître-chanteur. Minuit sonne. Le thème du destin de Lise passe rapidement à l'orchestre des violons aux trompettes, aux trombones, au tuba :

> « Ah, je suis épuisée, les souffrances vont m'épuiser / Le chagrin me ronge / et si en réponse je n'entends que les coups de minuit / qui me diront qu'il est un assassin, un séducteur ! Ah j'ai peur, j'ai peur ! Ô Temps, arrête-toi, il va arriver. / Ah mon aimé, viens, aie pitié de moi, ô mon époux, mon maître !

Et elle éclate... « Ainsi c'est vrai, c'est un scélérat à qui j'ai uni mon destin / C'est à un assassin, un monstre qu'appartient à jamais mon âme / Sa main criminelle m'a pris la vie et l'honneur. Par la volonté fatale du Ciel je suis maudite, en compagnie d'un assassin ». Hermann arrive. Suit un superbe duo d'amour, mais

Hermann la quitte précipitamment pour aller jouer. Elle s'insurge. Il répond par un rire de dément et chante « Je suis le troisième homme qui vint poussé par la passion t'extorquer le secret du trois-sept-as ! »

Cependant que passe une fois de plus le thème des trois cartes à l'orchestre.

Lise se jette dans le Canal d'hiver.

En un sens cette scène est une parodie mélodramatique de l'épilogue pouchkinien, remarquable par son laconisme et prosaïsme. « Lise a épousé un jeune homme très aimable. Il est fonctionnaire quelque part et possède une coquette fortune. C'est le fils de l'ancien intendant de la comtesse. Lise recueille chez elle une pupille, une parente pauvre ». Accomplissement tragique chez le musicien, résolution dérisoire et moqueuse chez le conteur libertin, où la même situation se répète à l'infini.

Le tableau 6 de Tchaïkovsky a donné naissance à un épisode important du roman de Biely *Petersbourg* (1913), qui en est une vraie parodie, reprenant d'ailleurs un thème précis, la marche lancinante jouée par les hautbois dans l'introduction orchestrale du tableau VII. Ce « Ta-tam, tam, tam. », accompagné par le grondement des contrebasses.

[*Introduction orchestrale du tableau VI*].

« Longtemps Sophie Petrovna demeura sur la courbe de la passerelle ; elle contemplait rêveusement le clapotis vaporeux du canal ; souvent elle s'était arrêtée à cet endroit, souvent elle avait plaint ici la pauvre Lise et songé sérieusement aux scènes effrayantes de la *Dame de Pique,* aux harmonies divines, charmantes merveilleuses ; et elle chantonnait : Tatam, tam-tam [1]. »

L'Hermann de Biely est aussi une caricature, et même un avorton. Fils d'un dignitaire, il rêve de terrorisme et, manipulé par le Parti, il finira par déposer une bombe dans la maison de son propre père. Dans la scène du Canal du Palais l'Hiver, il apparaît vêtu d'un domino rouge et s'étale sur le pavé de la petite passerelle en dos d'âne.

Le poète Alexandre Blok a lui aussi créé une parodie de Lise sous les traits de la Colombine de sa pièce *Tréteaux de foire.*

L'élément libertin de la nouvelle de Pouchkine aurait pu devenir vaudevillesque et mélodramatique dans cette réinterprétation de Tchaïkovsky. Ce n'est pas le cas. Prenons la scène du tableau 2. Hermann s'est introduit chez Lise dont la mélancolie est traduite par les accents angoissés des cors anglais et les trémolos

[1] Andreï Biely, *Petersbourg,* Traduit du russe par J. Catteau et G. Nivat, Lausanne. 1967.

des cordes. Hermann chante l'arioso « Pardonne, créature céleste » — Survient la vieille comtesse, la grand-mère de Lise. Lise cache Hermann. La situation est vaudevillesque en apparence (elle est libertine chez Pouchkine) mais l'orchestre la colore et la dramatise d'un souffle sombre et menaçant. C'est alors qu'apparaît le thème de la Mort et qu'Hermann chante, et implore grâce. « J'entends du bruit. Pourquoi alarmes-tu ta grand-mère ? Allons ! et surtout plus de bêtises ! — Celui qui, animé d'un amour terrifiant, viendra pour que tu lui révèles les trois cartes, les trois cartes, les trois cartes ! — Un froid sépulcral a soufflé, ô terrifiant spectre ! Ô mort, je ne veux pas de toi ! »

Donc Tchaïkovsky a soudé Lise et Hermann grâce au thème de la Mort, substitué à celui de la folie. La mort des deux amants a donné son coloris authentique à leur amour, dévasté par la passion du jeu qui sert d'épée entre eux, pour reprendre l'image de l'amour impossible entre Tristan et Iseult.

Au demeurant, s'il est un thème que souligne bien le compositeur, c'est la *terreur* qui opprime les personnages. Le mot « strachno » (J'ai peur !) inspire le remarquable quintette qui clôt le tableau 1. Moment d'effroi, statique, où chacun dit son appréhension des événements à survenir. « Strachno ! » est le vrai leitmotiv du livret. Quant à l'orchestration, elle est souvent chargée de traduire le trouble intérieur, l'anxiété, quasiment la névrose : murmure angoissé des altos au début du tableau IV avec les pizzicati sourds des violoncelles et contrebasses, où le musicologue Assafiev a pu entendre « les coups sourds du destin ».

J'ai déjà dit que la seconde grande innovation de Tchaïkovsky était l'introduction d'un tableau de la culture russe pétersbourgeoise. Il y a plusieurs aspects à considérer. D'abord le tableau d'une civilisation domestique de l'aristocratie russe, véritable tableau de Saint-Pétersbourg. Tchaïkovsky s'était exercé à peindre l'ancienne Russie dans le *Voïévode,* d'après Ostrovski (1868), *Ondine,* d'après le comte Sollogoub (1869), *l'Opritchnik* (1872), d'après Lajetchnikov, *Snegourochka* (1873) d'après Ostrovski, ou encore *Le forgeron Vakoula,* d'après Gogol (1874), et la Sorcière (1887).

Mais il faut convenir que ces œuvres n'ont pas la force de suggestion historique des œuvres du « Puissant petit Tas », des tragédies de Moussorgski sur des thèmes pré-pétrins.

En revanche *la Dame de Pique* est une évocation très réussie de la culture pétersbourgeoise. La gouvernante française gronde Lise et ses compagnes d'avoir « dansé à la russe ». Mais précisément Tchaïkovsky restitue ce mélange de rococo à la française et de folklore russe, hérité des nounous et de romantisme authentique, dont vivait la société aristocratique du début du 19e siècle.

Leibowitz dans ses *Essais sur le théâtre lyrique* insiste [1] à juste titre sur la mise en scène de cette culture à l'intérieur du drame. Il y a là un théâtre dans le théâtre, un opéra dans l'opéra, ou si l'on veut une mise en abyme de la culture russe. Pauline cherchant au piano, à grands effets d'arpège, une romance oubliée en est le meilleur exemple.

Cet effet est un effet de distanciation. Tout se passe dans *la Dame de Pique* comme si pastorales, romances anciennes, chansons à boire et danse villageoise accentuaient l'isolement des protagonistes. Le bal masqué joue son rôle de brouiller les cartes, d'induire en tentation Hermann autour de qui rôdent ses amis costumés ; pour le mystifier, ils lui répètent à l'oreille l'histoire du « troisième homme » qui héritera du secret de la Comtesse. Mais le même bal masqué joue aussi un rôle de distanciation. Pauline et Tomski participent à la pastorale. Lise et Hermann sont incapables de tenir deux rôles. Face au dédoublement aisé du 18e siècle, voici le héros romantique qui ne sait jouer qu'un seul rôle : sa vie.

Ce contraste structurel est très élaboré. Les tableaux 1 et 7 sont symétriques.

Tableau 1 — Le Jardin d'Été au printemps. Le chœur célèbre la beauté de la Venise du Nord. Jeux d'enfants. Les garçons jouent aux soldats, les filles au jeu de *gorelki* (main chaude). Les joueurs sont réunis pour la promenade. On parle d'Hermann, « sombre et pauvre comme un démon de l'enfer » et qui regarde les autres jouer dans une sorte d'abstinence forcenée. Déclaration de son amour pour l'inconnue par un Hermann qui se confie à Tomski. Succède le quintette réunissant tous les protagonistes avant le nœud de l'intrigue, et qui expriment tous leur appréhension réciproque. Ils se regardent sans se connaître et chantent « J'ai peur ». C'est alors l'air de la ballade de Tomski, sous une forme stylisée de ballade. Tomski, qui est, dans la nouvelle, le petit fils de la comtesse et lui apporte à lire des romans russes qu'elle trouve exécrables, devient dans l'opéra un des joueurs, ami de Hermann, mais sans lien de parenté avec la vieille. Durant la promenade du tableau 1, dans le clair soleil d'avril, il raconte à ses amis, dans une ballade qui sert *d'exposition* au drame, l'histoire du secret des cartes.

Trois cartes, trois cartes, trois cartes !
Le Comte (*de Saint-Germain*) *choisit avec adresse l'instant*
Où, quittant la salle pleine d'invités
La jeune beauté s'était assise à l'écart, silencieuse ;
Amoureusement il lui chuchota à l'oreille
Des mots plus doux que la musique de Mozart :
« *Comtesse si vous le voulez, au prix d'un seul rendez-vous,*
Je vous désignerai trois cartes, trois cartes, trois cartes !

[1] René Leibowitz, *Les fantômes de l'opéra.* Essais sur le théâtre lyrique. Paris, 1972,

Le refrain de la ballade « Trois cartes, trois cartes, trois cartes » revient musicalement tout au long de l'œuvre. Cette ballade stylisée est à la fois mièvre, et lourde de pressentiment tragique. Il faut en effet que cette « exposition », tout en restant mondaine, et quasi anecdotique, introduise le thème de l'angoisse (au refrain). Un orage gronde sur le Jardin d'Été. Hermann s'en réjouit.

Tableau 7. — Les mêmes joueurs, mais dans un salon de jeux clandestin. Chants de table, chanson libertine de Derjavine — Apparition d'Hermann transfiguré ; il joue. Au lieu de l'aveu de son amour — l'aveu de son cynisme. Après son deuxième gain (2 x 40 000 roubles) — chœur épouvanté des joueurs, du prince Eletsky que Lise a abandonné pour Hermann, et qui veut se venger, et d'Hermann, lui-même. Un septuor qui fait pendant au quintette du tableau 1.

On sait l'admiration qu'avait Tchaïkovsky pour Bizet et pour sa *Carmen.* Le chœur des petits garçons du tableau 1 est une sorte de citation de Bizet. Il est clair que dans la *Dame de Pique,* bien plus que dans le trop lyrique *Eugène Onéguine*, il y a un défi à Bizet avec la netteté du dessin dramatique, le développement naturel sur fond descriptif de mœurs, sans compter le dramatisme non moins intense, le rôle des cartes dans les deux opéras, la connivence entre cartes et mort. Tchaïkovsky avait entendu *Carmen* à Paris. Lorsqu'à Florence, au début 1890, en quarante quatre jours, il écrit la *Dame de Pique*, il y a en lui une violence qui l'apparente à l'auteur de *Carmen.*

On a écrit bien d'autres opéras sur la *Dame de Pique* ou sur le jeu dès 1836, au théâtre Mariinski, on donne une « Chrysomanie » sur un livret du prince Chakhovskoï. Dans les années 40 à Paris la traduction (fautive) de Mérimée inspire un autre opéra à Scribe et Halévy. Dans les années 80 on donne à Saint-Pétersbourg même *Le joueur de carte* de Lobanov. La *Dame de pique* a été illustrée par les plus grands illustrateurs, en particulier Alexandre Benois, Aléxéieff et Chemiakine. Hermann, ce forcené calculateur qui hésite entre le désordre de l'ordre (nouveau, rêvé) et l'ordre du désordre (établi), ce Napoléon avorté du jeu de hasard qui a une âme de Méphisto, a engendré une immense lignée. Il est « l'embryon de l'intellectuel russe plébéien ». Il opère dans le vide avec sa seule volonté fiévreuse, il est un dévoyé de l'amour-propre et de l'ambition, il est un forcené de l'idée. Et c'est lui qui a engendré Raskolnikov, l'*Adolescent*, Ivan Karamazov et les héros de *Petersbourg* de Biely.

Pourquoi la réussite de Tchaïkovsky, dont cet opéra est incontestablement une des quatre ou cinq productions géniales, qu'aucun Adorno ne pourra affubler de l'étiquette de « kitsch » musical, comme il le fait dans *Quasi una fantasia* [1]. Si kitsch il y a, ou élément de kitsch, inséré dans l'action dramatique, pris en charge par ces personnages extatiques, comme il sonne vrai !

---

[1] Theodor W. Adorno. *Quasi una fantasia.* Traduit de l'allemand par Jean-Louis Lelen, Paris 1982.

Tchaïkovsky a saisi au plus profond l'être déraisonnable, double, forcené d'Hermann. L'impuissance d'aimer chez Hermann, est certainement celle de Tchaïkovsky. Elle s'exprime dans cette frénésie amoureuse de l'aria « Son nom m'est inconnu », mais verse dans le rire fou de la scène 6 et sombre dans la folie et la mort. *La Dame de Pique* de Tchaïkovsky est plus qu'une « fantasmagorie lyrique » (Leibowitz), c'est un *poème de la peur* serti dans le plus tendre des pastels. Le Jardin d'Été, le Canal du Palais d'Hiver, la pastorale, le duo Pauline-Lise forment un merveilleux panorama de la « cité la plus fantastique du monde », comme a dit Dostoïevski. Dans ce décor tendrement rococo, élégamment sentimental est lovée une secrète terreur que Tchaïkovsky a confiée au thème si simple et si efficace des trois cartes. Grâce à cet effroi le fantastique de la ville « cérébrale » est devenu un rendez-vous avec la mort. Au baryton Korsov qui se plaignait de ne pouvoir donner toute sa voix dans le refrain de la ballade des trois cartes, Tchaïkovsky écrivit :

« En fait ce mouvement ascendant de gamme chromatique à côté d'intervalles dissonants est précisément le motif qui revient toujours quand il s'agit des cartes magiques et il est absolument indispensable que ce refrain après les couplets de la ballade reste inchangé (...) Plus vous étoufferez votre voix, comme un homme qui raconte quelque chose de mystérieux et de terrifiant, mieux vous produirez l'effet voulu à la fin de la ballade (...) En réalité il convient plutôt de le murmurer, de le prononcer mystérieusement et non de le chanter ».

Cette terreur intérieure devant le *fatum* habite la *Dame de Pique* de Tchaïkovsky, comme elle nourrit le thème des cartes maléfiques, « animées », de Pouchkine, comme elle hante la ville même du drame, ce Saint-Pétersbourg si délicatement esquissé par le compositeur, lieu de malaise par définition, lieu d'exil pour l'homme russe, et au mythe duquel l'opéra de Tchaïkovsky a ajouté une page essentielle.

Évoquant le passage de la ballade que nous venons de citer, le poète symboliste Alexandre Blok écrivait en 1906 que la *Dame de Pique* était une mascarade tragique, lermontovienne : « Le Pouchkine apollinien a volé dans l'abîme, poussé par la main de Tchaïkovsky, à la fois mage et musicien ». Je crois qu'il n'est pas de meilleure définition de ce chef d'œuvre.

3e PARTIE

AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 6

UN « ATHÉNIEN PARMI LES SCYTHES » : POUCHKINE

Retour à la table des matières

J'aurais pu intituler ma réflexion comme Virginia Woolf « On not knowing Russian ». Dans un article important Virginia Woolf parle du rôle de la poésie grecque pour l'Européen du XXe siècle. « On not knowing Greek »... C'est vers les Grecs que nous nous tournons, dit-elle, lorsque nous sommes fatigués de l'informe, de la confusion du christianisme, des consolations du christianisme, et de notre propre âge...

Lorsqu'elle parle du « Point de vue russe » Virginia Woolf est très consciente de l'ampleur des dégâts causés par la traduction.

> « Rien ne subsiste hormis une version grossière et avilie du sens. Ainsi traités, les grands écrivains russes sont comme des hommes dépouillés de leurs habits par un tremblement de terre ou un accident de train ».

Personne n'a davantage souffert de ce dépouillement que Pouchkine. En France, Efim Etkind a eu beau faire traduire par une équipe d'enthousiastes l'essentiel de l'œuvre, il a eu beau recenser les vingt-six traductions différentes du poème « Le Prophète » (« Prorok »), Pouchkine reste inconnu.

On connaît de lui les œuvres qui ont transité par la musique (*Eugène Onéguine, La Dame de Pique* de Tchaïkovsky, de Scribe) ou encore par l'art des illustrateurs de livres (Benois, Doboujinsky, Choukhaëff). On connaît sa polémique avec Mickiewicz, sa vie racontée par Henri Troyat, son duel...

Il y a deux raisons fondamentales à cela :

Pouchkine n'entre pas dans les définitions de la russité de l'âme russe telles qu'elles abondent depuis Michelet et qui toutes se ramènent à une absence de forme, une tendance mystique et un aspect morbide. Thomas Mann opposant la santé gœthéenne à la morbidité dostoïevskienne est typique. Quant à la conception que Dostoïevski a élaborée de Pouchkine dans son célèbre discours de 1881, et dans son « Mot d'explication » — à savoir « l'aptitude à faire écho à toutes les voix de l'univers » (vsemirnaja otzyvtchivost) — elle n'a pas arrangé les choses pour l'extérieur, car l'étranger avait déjà dans l'idée que Pouchkine était un épigone. Lamartine disait en parlant de Pouchkine : « cet imitateur pompeux » (préface d'Henri Mongault aux *Études de littérature russe* de Prosper Mérimée, Paris, Champion, 1931).

Dès 1848, en France, avaient paru les « *Œuvres* choisies de A.S. Pouchkine, poète national de la Russie, traduites pour la première fois en français par H. Dupont ». Le titre de « poète national » était donc déjà décerné à Pouchkine. Et il ne facilitait pas la « réception » de Pouchkine à l'étranger. C'est Vladimir Weidlé, je crois qui a le mieux résumé la situation dans son livre d'essais *Zadatcha Rossii* (*Mission de la Russie*), dont il existe une version française sous le beau titre *La Russie présente et absente.* (Paris 1949). Non seulement Weidlé note avec justesse que Pouchkine mit lui-même des limites à cette fameuse « aptitude à faire écho » d'envergure européenne, mais il ouvre même le débat en déclarant :

« Pouchkine est le plus européen et le plus incompréhensible pour l'Europe des écrivains russes. Le plus européen par cela même qu'il était aussi le plus russe mais encore parce que, comme personne, il restitua l'Europe à la Russie et fixa la Russie en Europe. Le plus incompris non seulement parce qu'intraduisible mais encore parce que l'Europe a changé et ne peut pas se reconnaître en lui ».

Aucun des ouvrages qui ont prétendu synthétiser la pensée de Pouchkine ne saurait aider à vaincre cet échec. Ni la *Sagesse de Pouchkine* de Gerschenzon ni le *Pouchkine éternel compagnon* de Merejkovski ne peuvent aider en l'occurrence, pas plus que les remarquables études pouchkiniennes nées dans les années 30. Ni le « caractère national et populaire de Pouchkine (sa « narodnost »), ni sa « rayonnante sagesse », ni sa « spiritualité religieuse » ne sont des concepts capables d'ouvrir au lecteur étranger le coffret de l'art pouchkinien.

Pour y voir plus clair j'ai pris le petit texte d'Alexandre Veselovski paru en 1918 *Pouchkine poète national* (*Puškin nacional'nyj poet*). Pouchkine a révélé à la

Russie « la poésie de la campagne russe » et Veselovski cite les vers fameux du Voyage d'Onéguine :

Ljublju pesčanyj kosogor,	*J'aime le mont sablonneux,*
Pered izbuškoj dve riabiny,	*Devant l'isba deux sorbiers rouges,*
Kalitku, slommanyj zabor,	*Un portillon, une palissade effondrée,*
Na nebe seren'kie tuči,	*Au ciel de gros nuages gris*
Pered gumnorn solomy kuča.	*Et devant l'aire un tas de foin.*

Prenons ces vers, voyons ce qu'ils donnent en traduction française. Rien. Le traducteur, un bon traducteur, a amené pour la rime avec « sablonneux »

Une cabane, un chemin creux.

Or le chemin creux existe-t-il même en Russie ? Je ne vois pas de mot russe pour chemin creux. Le paysage est devenu un bocage de l'ouest de la France, le *poète national russe* a disparu.

Veselovski cite également le poème de 1830 « Rumjanyj kritik moj... » (« Ô mon critique rubicond ») avec son extraordinaire minimalisme du paysage et du lexique opposé à l'esthétique de bon vivant du critique hédoniste. En opposition au paysage romantique mouvementé, la platitude misérabiliste du paysage russe que le poète montre au critique : dénuement de l'espace comme de la psychologie (ce père qui veut enterrer son fils au plus vite). Voilà qui est caractéristique d'un second Pouchkine — antiromantique — dont la tonalité s'assourdit de façon presque choquante.

Skorej, židat' nekogda, davno b už shoronit' !
Vite ! Pas à attendre ! Grand temps de l'enterrer !

Au lecteur étranger on ne peut que « raconter » cet assourdissement pouchkinien, le commenter, le gloser [1]. Jamais ce lecteur étranger ne le sentira vraiment. Il est dans la position du critique joufflu et sanguin : il ne comprend pas !

La correspondance entre Vladimir Nabokov et Edmund Wilson, publiée en 1979 par Simon Karlinsky [2], révèle l'extrême désaccord que suscita entre ce critique américain, auteur d'un chapitre sur Pouchkine dans *A window on Russia,* et ce traducteur très particulier *d'Eugène Onéguine,* auteur d'un énorme, savant, drôle et souvent cruel commentaire sur le poème de Pouchkine et sur ses prédécesseurs en traduction.

---

[1] C'est ce qu'a très bien fait Alexis Berelowitch dans un article du tome LIX – fascicule 1-2 – de la *Revue d'Études Slaves* (Paris, 1987).

[2] The Nabokov-Wilson Letters — 1940-1971. Edited by Simon Karlinsky, London, 1979.

Ce désaccord fut net, fondamental, et entraîna une vraie séparation entre les deux hommes malgré leur amitié, qui du côté de Wilson, avait quelques accents condescendants. Voici une des déclarations qu'assène Wilson à Nabokov :

« À côté du Shakespeare des dernières pièces, Pouchkine est régulier et pédant. Il ne varie quasi jamais son iambe alors que chez Shakespeare toutes les substitutions sont possibles. » (Lettre du 20 avril 1940).

Nabokov lui répondit le 24 août 1942 par une longue épître où il tente d'expliquer à Wilson qu'il a tort (« you are as wrong as can be »). Il lui déclare que « il n'y a rien de régulier ou de pédant dans l'iambe pouchkinien. Excepté peut être dans *Boris Godounov* (qui est un échec), Pouchkine ne fait rien d'autre que varier et presque disloquer l'iambe (does nothing but vary and almost dislocate the iamb) (Ouvrage cité p. 72-73).

Wilson avait passé des années à apprendre à lire le russe, il était un critique célèbre et se croyait autorisé à donner des leçons de prosodie russe à Vladimir Nabokov. Voici donc un pouchkiniste étranger bien intentionné, un des grands médiateurs entre la Russie et le public américain, qui trouve le vers de Pouchkine « régulier et pédant » !

Peut-on imaginer pire malentendu ?

Dans *Strong opinions* [1] on trouve une véritable exécution de Wilson par Nabokov. L'article est intitulé « Réponse à mes critiques ».

Il se gausse des « traductions artistes » qui comportent 18 % de sens authentique, 32 % d'absurdités et 50 % de rembourrage neutre. C'est le règne du « paraphraseur professionnel ».

Il se moque de Maurice Friedberg qui a écrit (en mauvais russe, ajoute Nabokov) : « en lui-même le thème de l'œuvre n'est pas très important » (Siniavski ne dit pas autre chose dans *Promenades avec Pouchkine*). Il existait déjà une traduction, par un slaviste américain, Arndt, du genre qu'exècre Nabokov, la paraphrase poétisée. Nabokov, lui, se propose de « décaper encore plus », de recourir « à un anglais encore plus rocailleux », d'ériger des « barricades rébarbatives de parenthèses carrées » — le tout afin « d'éliminer les derniers vestiges de poétisation bourgeoise et les dernières concessions au rythme ».

Nabokov tend au littéralisme et en tout cas, a le désir farouche de maintenir les sautes stylistiques de Pouchkine. Voici la nounou qui parle à Tatiana :

---

[1] New York, 1973.

Nu delo, delo / Ne gnevajsja, duša moja !
Nabokov a traduit
This now makes sense, do not be cross
With me, my soul.

Wilson commente ainsi les choix stylistiques de Nabokov : « make sense » et « my soul » détonnent. Nabokov répond sarcastiquement : « Comme s'il savait quels termes, dans le russe employé par une bonne, vont ou ne vont pas ensemble » !

Dans la traduction d'Arndt comme dans celle en français de Gaston Pérot, revue par André Markowicz, la rime a absolument tout gâché :

J'ai tout compris, d'accord... D'accord,
Mais il ne faut pas crier si fort.

Rien de la vivacité irritée de ce dialogue entre la jeune demoiselle et la vieille servante n'a résisté au passage des langues.

Écrit en 1936-37 au moment de la célébration du centenaire de la mort de Pouchkine, au moment culminant du culte de la « klassika » en Russie stalinienne, *Le Don* de Nabokov est une sorte de contre-célébration. Non seulement c'est la destruction du mythe du radicalisme russe, du mythe de Tchernychevski, du mythe de l'art russe engagé (un art de « séminariste ») mais c'est aussi une contre-célébration du centenaire pouchkinien. On trouve là quelques unes des plus belles pages jamais consacrées à Pouchkine. La mère du narrateur est venue de Paris à Berlin rendre visite à son fils, le poète Fedor Godounov-Tcherdyntsev ; il lit « un gros livre délabré », qui est un Pouchkine, et il découvre des pages qu'il avait autrefois sautées : *Angelo, Voyage d'Arzrum.* Et son oreille s'émerveille de ces phrases tirées du *Voyage* : *žatva* struilas, ožidaja serpa », Ou bien ; en parlant du Terek : « to-to byl on užasen ».

« C'est ainsi qu'il prêta l'oreille au plus pur son du diapason pouchkinien — et déjà il savait exactement ce que ce son attendait de lui ».

Le « rythme transparent » du *Voyage d'Arzrum* est une découverte, un appel, une exigence.

Les citations choisies par Nabokov chez Pouchkine sont très intéressantes. Comme l'a écrit Krystyna Pomorska dans un petit article sur « Structural peculiarities in *Putechestvie v Arzrum* » (*Pushkin Symposium,* N-Y, 1975), les contemporains de Pouchkine perçurent ce texte comme « non littéraire », ou encore, comme dit Bicilli, comme une « énigme artistique ». Tout y est contraire à l'attente : pas de hiérarchie des phénomènes notés, pas d'exotisme exacerbé, pas de

sentimentalisme et même une hâte à rejoindre l'armée de Paskevitch au lieu de s'enchanter de la Géorgie et du Caucase.

Eh bien Nabokov s'enchante, lui, de cette « non-littérature » : « to-to byl on oujasen » c'est-à-dire à peu près : « il était sacrément effrayant » en parlant du Terek : quelle familiarité avec la sauvagerie de la nature !

Un peu plus loin Nabokov se moque de la pouchkinomania déclenchée par le jubilé de 1937. Il invente un mémoriste Soukhochtchokine dont le nom rappelle celui de l'ami de Pouchkine, Nachtchokine et il lui fait récrire un petit poème pouchkinien inachevé (publié en 1886) dont le premier quatrain est une citation fidèle, mais le second est une mystification.

O net, mne žizn' ne nadoela	*O non, la vie encor me plaît.*
Ja zit' ljubiju, žitz hoču	*Vivre j'aime, vivre je veux.*
Duša ne vovse ohladela,	*L'âme n'est pas encore transie,*
Utratja molodost' moju.	*N'a pas perdu son jeune feu.*

La seconde strophe authentique (et inachevée) est la suivante :

Eščé hranjatsja naslažden`ja	*Plaisirs encor subsistent*
Dlja ljubopytstva moego,	*Pour mon esprit curieux*
Dlja milyh snov voobražen`ja,	*Pour les songes de ma fantaisie,*
Dlja čuvstv vsego.	*Pour les sens au mieux.*

Voici la mystification de Nabokov :

Eščé sud'ba menja sogreet,	*Le destin encor m'échauffera,*
Romanom genija upjus',	*D'un roman génial m'enivrera,*
Mickiewicz pust' eščé sozreet,	*Mickiewicz, lui, peut encor mûrir,*
Koj-čem ja sam eščé zaimus'	*Moi je trouverai encore à m'occuper !*

Et le fictif chroniqueur d'ajouter « Pas un poète, semble-t-il, n'a si souvent, soit par manière de plaisanterie, soit par superstition, soit avec le sérieux de l'inspiration *plongé son regard dans l'avenir* ».

Ce quatrain mystificateur c'est la réponse de Nabokov à tous les commentaires larmoyants sur la disparition prématurée de Pouchkine. Ah s'il avait vu l'abolition du servage, la publication *d'Anna Karénine* (« Romanom genija up'jus' ») ! La brièveté fait partie tant de l'art poétique que de la vie de Pouchkine — voilà ce qu'indirectement suggère Nabokov par sa mystification. Dans le *Voyage d'Erzroum,* le poète est toujours pressé, et il « se hâte de rentrer en Russie ». N'est-ce pas significatif, se demande Krystyna Pomorska ?

Rentrer en Russie ! Les exégètes ont trop parlé peut-être des influences française, anglaise, byronienne sur Pouchkine ! Ils ont oublié cette hâte pouchkinienne à rentrer en Russie pour y vivre brièvement.

L'ami-adversaire de Nabokov, Edmund Wilson, qui en arriva à traiter Nabokov de « Fabergé littéraire », écrivit à la parution de l'*Onéguine* de Nabokov « The strange case of Pushkin and Nabokov ». Wilson est indigné par le fait que Nabokov sous-estime les connaissances d'anglais de Pouchkine et par conséquent l'influence directe de la poésie anglaise sur Pouchkine. Il diagnostique ici un symptôme du propre drame de Nabokov qui tente en vain pour soi-même de relier ses côtés anglais et russe.

Wilson a quelques formules heureuses pour définir son admiration envers Pouchkine. Mais chemin faisant, il laisse voir qu'il ne comprend pas vraiment ni la prosodie russe, ni même la grammaire.

Pourtant il se veut un Vogüé anglo-saxon, il dédicace longuement son livre *A window on Russian* à sa propre femme russe, dont la grand-tante, était la femme d'Eugène-Melchior de Vogüé.

Je ne dis pas qu'Edmund Wilson n'ait rien compris à Pouchkine. Nabokov le félicite dans une lettre d'avoir si bien compris que Pouchkine était « tout mouvement ». Mais en définitive, tout ce que Wilson arrive à faire, c'est, comme Mérimée, afficher son admiration pour une perfection brève, concentrée, pour une félicité de l'expression exempte de toute commentaire ou longueur psychologique, ce qui lui rappelle les Grecs ou encore lui suggère un « Mozart russe », « passionné et exquis ».

Or cela, Mérimée, malgré ses contresens, l'avait excellemment saisi. Parlant du poème « Antchar », qu'il a traduit en prose, n'écrit-il pas : « Le cadre est étroit, mais le tableau achevé, et, si je ne me trompe, la composition a sa grandeur ». Mérimée ne se trompe pas, mais il raconte, il diagnostique, il ne transfuse pas.

> « J'emporte avec moi une nouvelle édition des œuvres de Pouchkine, écrit-il en 1860. Je me suis mis à lire ses poésies lyriques et j'y trouve des choses magnifiques, tout à fait selon mon cœur, c'est-à-dire grecques par la vérité et la simplicité » [1].

Henri Mongault, qui cite ce passage, donne une traduction du poème *Nuit,* de 1823, en s'excusant d'« un bien faible et bien inhabile décalque ». Une excuse que tout traducteur de Pouchkine se doit évidemment de reprendre à son compte.

---

[1] Lettres à une Inconnue. Tome II p. 137. Cité par H. Mongault dans sa préface à Prosper Mérimée : *Études de littérature russe.* Champion, Paris, 1931.

Mirsky dans la revue *Commerce* en 1928 écrivait : « Si Mérimée portait un certain intérêt à Pouchkine, ce n'était pas qu'il eût reconnu en lui un grand poète, mais bien plutôt parce que cet Athénien entre les Scythes lui offrait un spectacle piquant ».

Nous revoilà au point de départ : « On not knowing Russian ». Certes, nous connaissons le russe mieux que Mérimée, je crois, mais nous ne pouvons toujours rien faire d'autre que dire notre enchantement et le public non-russe nous écouter distraitement et parfois protester, ce qui arriva à la parution du *Pouchkine* de l'Âge d'Homme, sous forme d'une diatribe d'Alain Bosquet contre Efim Etkind et son équipe de traducteurs (*Le Magazine Littéraire.* Nov. 1985).

Seul Nabokov a vraiment tenté l'impossible. Il a soulevé une tempête de réactions avec son *Eugène Onéguine* anglais, ce qui est déjà un remarquable résultat. Mais Edmund Wilson lui porte le coup de grâce en déclarant que son *Eugène* anglais est en dernière analyse le produit d'une « personne déplacée » (D.P.), une personne déplacée qui emporta dans son « buoul » ou porte-plaid (comme dit plaisamment son cousin Nicolas Nabokov dans *Cosmopolite*) la *niega* pouchkinienne, ou plutôt oniéguinienne, cette volupté tendre dont la traduction donna lieu au grondant échange d'artillerie entre Nabokov et Wilson.

Ja každym utrom probužden	*Chaque matin je me réveille*
Dlja sladkoj negi i svobody.	*Pour la volupté tendre et la liberté.*

déclare le narrateur d'Eugène Onéguine.

Je ne citerai même pas la traduction française de Perrot. Ces deux vers ont disparu, remplacés par du remplissage. En revanche Nabokov traduit avec une parfaite justesse :

> *By every morn I am awakened*
> *Unto sweet mollitude and freedom.*

Ce qui déclenche l'ire de Wilson car « mollitude » lui semble un archaïsme...

Moi-même qui ai tenté de traduire du Pouchkine, en particulier *le Festin pendant la peste* avec ses deux chansons célèbre, ne songe point à épouser toutes les méchancetés de Nabokov à l'égard des traducteurs occidentaux (anglais en l'occurrence, mais les français eussent aussi bien nourri ses sarcasmes). Toutefois il faut bien reconnaître qu'en traduction poétique plus encore que sur les autres théâtres de la vie, il convient de retenir l'adage : garde-toi de tes amis !

À elle seule la traduction est le plus souvent impuissante à procéder au transfert de poésie d'une langue dans l'autre. La traduction vieillit. À chaque génération littéraire elle est à refaire. Et quand il s'agit de Pouchkine, en qui ont cohabité le

romantique et l'antiromantique, le sceptique facétieux et le discret croyant, le persifleur et le passionné, l'Européen et le Russe, le plus difficile est de faire appréhender en dehors de l'original russe ce « caractère national » du poète russe. Qui voudra le démontrer fera de Pouchkine un nationaliste russe qu'il n'était presque pas. Qui voudra le situer dans un contexte de romantisme européen fera de lui un épigone. L'élève d'Arina Rodionovna et de Benjamin Constant relève d'une paradoxale simplicité qui, jusqu'à présent, défie l'exportation culturelle.

3e PARTIE
AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 7

TRADUIRE POUCHKINE

Retour à la table des matières

Non vraiment, expliquer à un non-Russe le rôle unique de Pouchkine dans la conscience et la mémoire russe est une gageure. Né en 1799, mort en duel en 1836, descendant d'une vieille famille de boyards (qu'il a introduite dans son *Boris Godounov*) et, du fameux « Nègre de Pierre le Grand » (un Abyssin racheté au Sultan), Alexandre Pouchkine le « négrillon », le polisson, l'épigrammatiste redouté a non seulement créé la langue littéraire russe moderne, mais il a aussi créé le paysage russe, la conscience d'une réalité russe. Il avait été éduqué au Lycée de Tsarkoïe Selo, fondé par Alexandre I ; il s'était nourri d'Horace et de poètes érotiques français du XVIIIe, siècle (Parny était son favori) [1]. Un exil-punition d'abord à Odessa, puis dans la propriété de son père dans la province de Pskov lui fit découvrir, après les fastes de la capitale, l'agitation mercantile du grand port cosmopolite que venait de fonder le duc de Richelieu, puis l'ennui d'une gentilhommière russe très modeste avec les contes que lui marmonnait sa vieille nounou et les visites à la famille voisine où trois jeunes filles étaient à marier. Le paysage terne de Mikhaïlovskoïé [2], chanté dans *Eugène Onéguine,* est entré dans la psyché russe : vastitude, moutonnement du relief, aspect négligé, et, en accord à ce paysage, Tatiana la naïve, la superstitieuse, la rêveuse, qui, sans calcul, « se jette dans l'inconnu comme un enfant », et dont Dostoïevski dira dans son discours de

---

[1] Rappelons l'existence, pour ce qui est de la biographie de Pouchkine, du livre déjà ancien d'Henri Troyat. De loin une des meilleures biographies de cet auteur. Henri Troyat : Pouchkine, Paris, Plon, 1953.

[2] Mikhaïlovskoïé a été détruit durant la seconde guerre mondiale (comme les anciennes villes russes médiévales de Pskov et Novgorod). Il a été reconstruit depuis, et voit défiler de nombreux pèlerins ; cette résurrection est due à son directeur, Semion Geïtchenko, récemment décédé.

1881 qu'elle est « l'apothéose de la femme russe »... Pouchkine a le premier *dit* avec une justesse inégalable ce qu'est l'hiver russe, la tête brûlée russe, la beauté russe. L'exil à Mikhaïlovskoïé a été le catalyseur. La tempête geignait alentour, la vieille nounou s'assoupissait sur son rouet en achevant une chanson d'antan. Cette situation d'ennui et d'attention exacerbée à l'humble vie a converti un versificateur de génie en un poète profond et mystérieux. « Les trois sources », la « Télègue de la vie », « J'entends battre le tambour » : une série de courts poèmes en rythme trochaïque disent cette conversion du poète libertin à une sombre écoute du sens de la vie. Et dès lors les chefs d'œuvre s'empilent. Pouchkine se sait doué de la parole qui brûle, de l'ouïe qui ensorcelle. Dans « Le Prophète » il décrit le tourment mystique du poète effleuré par le don divin et tourmenté comme Prométhée :

J'entends alors vibrer les cieux,
Voler les anges dans les airs,
Marcher les monstres dans les mers,
Croître les arbres en tous lieux.
Et sur ma bouche se penchant,
Il m'arracha d'entre les dents
Ma langue vaine et pécheresse.
Et de sa dextre ensanglantée,
Il mit dans mes lèvres pâmées
Le dard du serpent de sagesse.

(trad. de J. M. Bordier)

En 1930 Pouchkine est retenu en quarantaine dans le village de Boldino, à l'est de Nijni. Il est venu prendre possession d'un domaine donné par son père. Le choléra s'abat sur la région. La moisson poétique sera stupéfiante : fin d'*Onéguine*, les récits de Belkine, les « petites tragédies », une trentaine de poésies, dont « les Démons » cités en exergue par Dostoïevski, et les mystérieux « Vers composés la nuit durant une insomnie » :

Ô Parque, aïeule marmottante,
Nuit qui somnole, palpitante,
Et toi, trotte-menu, pourquoi,
Ô vie, aggraver mon effroi ?

(trad. de Jacques David)

Cette fois-ci c'est à la mort que Pouchkine doit son surprenant essor. Il n'est de sens au chuchotis humain que devant la mort. Au « Banquet pendant la peste » le président chante, tandis que passe le charroi funèbre :

Souveraine invaincue la Peste
À trouvé son fief et y reste.
Se promettant bonne moisson
La brute obstinée nuit et jour

Frappe au carreau de son bâton (…)
Tout ce qui nous prédit la ruine
Dans nos cœurs de mortels désigne
Plaisir inexplicable et doux...

(trad. de G. Nivat)

Une brièveté presque énigmatique préside à ces « essais dramatiques », quasi injouables. L'opposition pouchkinienne entre le prodigue et l'avare de la vie s'accuse encore. « L'hôte de marbre », le Commandeur, est plus que jamais nécessaire à Don Juan pour sa géométrie.

Pouchkine, virtuose de la forme poétique, a toujours joué avec elle : inventant strophes et rimes nouvelles, s'essayant à tout, russifiant tout avec une déconcertante aisance. De Boldino date sa conversion au prosaïsme : d'abord à la parodie (la « Maisonnette à Kolomna » est un défi outrageant aux formes et aux thèmes romantiques), puis à une célébration burlesque du trivial, enfin à la prose même, qu'il dessèche, tant il la veut dégraissée (Tolstoï le jalousa et l'admira pour son art spartiate de la prose) :

Mais d'autres temps sont arrivés,
Et mes songes bien haut perchés
Se sont calmés, se sont fait sages...
Et dans le calice divin
J'ai mélangé l'eau et le vin

(trad. de Gaston Pérot).

À cet « ars poetica » effrontément trivial correspond, par exemple, un poème mi-folklorique, mi-burlesque comme « le Hussard », cependant que les contes en vers ont une fraîcheur insolente et parfaite et que le *Cavalier de Bronze* mêle au grandiose le fantastique et oppose à l'histoire, qui veut des victimes, l'humble homuncule qui détale de peur devant le galop de l'Idole.

Le vers de Pouchkine a su être musique, hâte, encombrement, précipitation, pirouette ou solennel péan. Le texte poétique de Pouchkine, d'une si extraordinaire variété n'en a pas moins, hormis quelques poèmes de jeunesse, une unité remarquable : jamais le vers russe n'a été, ni ne sera si « resserré » que chez Pouchkine. L'hiver, la jeunesse, les méprises, la cruauté, l'histoire, le badinage s'y sont logés à tout jamais. Mais la gageure était d'en fournir un équivalent français. Le Pouchkine de l'Âge d'Homme s'y efforce à sa façon.

C'est à Efim Etkind que nous devons ces douze cents pages de traduction poétique [1]. Non qu'il ait traduit lui-même, mais il a été l'âme de l'entreprise. À

[1] Alexandre Pouchkine, *Œuvres poétiques* (2 tomes), publiées sous la direction d'Efim Etkind, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1981.

Leningrad, jusqu'à son départ contraint de 1974, Etkind animait un groupe de traduction poétique, avait fondé la revue annuelle « L'art de la traduction ». Arrivé en Occident il a repris son rôle d'animation, mais en sens inverse : du russe vers le français ou l'allemand. Il vient de faire paraître une anthologie de la poésie russe en allemand. Il prépare en français une anthologie similaire. Et voici ce monumental Pouchkine. Il s'agissait d'achever l'œuvre inégale d'un pouchkinien français, André Meynieux, auteur d'une thèse sur *Pouchkine homme de lettres* [1] et qui avait entrepris une traduction complète. Meynieux est mort en laissant le tome central, la poésie, en friche. Etkind reprit le projet et y appliqua son credo : respecter le vers, le rythme, la rime, la strophique de l'original. Pour apprécier le risque d'une telle entreprise il n'est que de rappeler que nos plus grands poètes traduisent, eux, en prose rythmée : les *Sonnets* de Shakespeare par Jouve, l'anthologie de René Char *La planche de vivre* [2]. Depuis longtemps on a abandonné la versification. Etkind, lui, a réuni versificateurs et poètes. Il a compulsé toutes les anciennes traductions en vers du XIXe ou début XXe siècle. Ainsi son *Eugène Onéguine* est dû à Gaston Pérot (1902) mais a été revu par André Markowicz.

Tatiane était russe dans l'âme
Bien qu'elle ne s'en doutât pas
Un vrai cœur de russe s'enflamme
Pour les hivers de nos climats.

L'octosyllabe de Pérot est guilleret ; la strophe « onéguinienne » est respectée... mais le « resserrement » pouchkinien s'est relâché ; de la matière poétique pouchkinienne il ne reste qu'une portion peut-être congrue... Conscient du danger, Etkind a innové : de plusieurs poèmes il nous fournit deux, trois, voire quatre ou cinq traductions. Il emprunte à Aragon, à l'étonnante poétesse russe Tsvetaeva dont l'énergie féroce fait merveille en français presque autant qu'en russe. Aux rapprochements synchroniques succèdent les rapprochements diachroniques et c'est toute une histoire de la traduction poétique en français qui se dessine, y compris les traductions de Mérimée ou celles de Tourgueniev retouchées par Flaubert, ou encore René Ghil. Les cinq traductions du « Prophète » sont à cet égard édifiantes.

---

[1] André Meynieux : *Pouchkine homme de lettres et la littérature professionnelle en Russie.* Paris 1966.
Parmi les nombreuses publications pouchkiniennes de Meynieux, il faut signaler avant tout les *Œuvres Complètes* de Pouchkine. Les tomes I (Drames, romans et nouvelles) et III (Autobiographie, critique, correspondance) ont paru à Paris en 1958 chez l'éditeur Bonne. Épuisés, ils ont été réédités par l'Âge d'Homme à Lausanne en 1973. Signalons également le Pouchkine paru chez Mazenod en 1963, ouvrage raffiné, illustré de dessins de Pouchkine.

[2] *La planche de vivre, poésies.* Traduction de René Char et Tina Jolas. Paris, Gallimard 1981.
L'anthologie de Char récuse le jeu académique des échanges de cultures : « Fini le jeu qui servit de jusant aux civilisations exaltées, avides d'histoire. Voilà qui éclaire un peu la mer humaine en débat ! » L'entreprise d'Etkind est assurément aux antipodes de celle de Char. Malheureusement les traductions de Char et Jolas sont très inégales.

L'exercice le plus passionnant a néanmoins été de confier simultanément la traduction du même poème à deux ou trois traducteurs d'aujourd'hui. Comment rendre compte de tant de labeur amoureux. Quelques traducteurs se distinguent nettement. Jean-Luc Moreau a peu fait, mais toujours pertinemment :

Je vous aimais : cet amour dans mon âme
Il se peut bien qu'il brûle encore un peu ;
Mais plus jamais ne redoutez sa flamme ;
Vous attrister n'est pas ce que je veux.

Une transparence, une légèreté pouchkiniennes s'affirment dans ces décasyllabes qui enferment tant de monosyllabes. Comparez avec cet autre négatif de l'original russe inaccessible :

Je vous aimais... et mon amour peut-être
Au fond du cœur n'est pas encore éteint.
Mais je saurai n'en rien laisser paraître.
Je ne veux plus vous faire de chagrin.

Le plus prolifique et égal des traducteurs au long cours, c'est Vardan Tchimichkian qui nous donne, par exemple, un alerte et amusant « Comte Nouline »

Lorsque Septembre va finir,
(Ainsi qu'on dit en vile prose)
L'été n'est plus qu'un souvenir
Voici l'ennui, le froid morose,
La neige, le brouillard, le vent,
Les cris du loup. Quel temps charmant
Pour le chasseur... Il caracole
Et jure, et se mouille en chemin,
Puis trouve un gîte, et se console
Dans le carnage ou les festins.

L'alacrité, une certaine joie pouchkinienne du vers bien tassé, si j'ose dire, passe, ma foi, fort bien ici. Robert Vivier, le grand traducteur belge, a, lui aussi, beaucoup donné, avec bonheur, à cette anthologie. L'apport de Jean-Louis Backès, auteur du *Pouchkine* de Seghers est plus inégal. Il est vrai que l'enchantement du vers iambique du *Cavalier de bronze* défie toute traduction.

Je t'aime, chef d'œuvre de Pierre
J'aime cette grâce sévère,
Le cours puissant de la Néva,
Le granit qui borde sa rive,
Près des canaux les entrelacs

Des grilles, et les nuits pensives,
Leur ombre claire, leur éclat.

L'orchestration pouchkinienne est plus brillante, le rythme plus obsédant. Et pourtant quelque chose a passé, bien que la célèbre « galopade effrayante » de la statue animée, elle, ne passe pas...

Néanmoins fougue et talent n'ont pas fait défaut. Voici qu'enfin Pouchkine existe en français, et qu'il n'a plus l'air souffreteux, mièvre ou démodé qu'on lui connaissait dans notre langue. Ce n'est pas le grand Pouchkine russe mais c'est un digne reflet, ainsi qu'une invitation à réfléchir sur ce qui reste de poésie en français [1]. Je ne connais pas d'ouvrage qui résume aussi bien la gageure et la difficulté de la traduction poétique en français. Le français n'est pas moins poétique, certes, que le russe ou l'allemand, mais sa poésie s'est si fort éloignée de la forme versifiée, la rime s'est tellement engourdie que rien n'y semble possible de ce qui, dans d'autres langues européennes, a lieu avec succès. Il existe un Heine russe, un Villon russe. Existera-t-il un Pouchkine français ? Si Marina Tsvetaeva avait traduit tout Pouchkine, oui alors il existerait, haletant comme tout le souffle poétique de cette étonnante magicienne :

Le trou, le flot, le feu, le fer –
Oh toute chose qui nous perd
Nous est essor, nous est ivresse !
Ivresse de la perdition,
Es-tu peut-être – qu'en sait-on ? –
– D'une immortalité-promesse ?

Et Pouchkine, lui-même, qu'en eût-il dit ? Car il lisait, parlait, aimait le français et fit en vers français quelques impromptus. Pouchkine cependant n'aimait pas l'asservissement de la poésie française à la langue de cour. « Boileau assassine la littérature française », écrit-il, et il déconseillait à ses compatriotes d'imiter une littérature qui « se dénaturait ». L'exception pour lui était André Chénier, à qui il a consacré une magnifique élégie. Mais, en l'occurrence, ce qu'il pleurait, c'était un poète que la France décapitait !

Pouchkine détestait le sérieux, le pédant ; une veine bachique parcourt toute son œuvre, il aimait l'amitié, les jolies femmes, berner les tartufes, provoquer les insolents. Il s'est affirmé bourgeois pour moquer les précieux. Il voulait que son

[1] L'exemple de ce qu'il ne faut pas faire nous est donné par l'ouvrage paru en 1981 également, à l'Union Générale d'Éditions. Aleksandr Pouchkine : La *princesse morte et les sept chevaliers,* choix, postface et bibliographie, par Francis Lacassin. Sous ce titre de conte, et dans une série dite « Les maîtres de l'étrange et de la peur », Francis Lacassin a rassemblé des traductions en prose des contes en vers de Pouchkine, un chapitre de *la Fille du capitaine,* l'article de Mérimée sur Pouchkine et ses essais de traduction. Le tout est arbitraire et Pouchkine est réduit à la série noire et à la littérature pour enfants...

nom restât surtout dans la mémoire de quelque belle. Son angoisse, il l'a dite avec pudeur, légèreté. Terminons par ce poème de 1830, traduit par Jean Luc Moreau avec un particulier bonheur :

Que t'importe mon pauvre nom ?
Il va mourir comme la plainte
Des flots, comme un cri de la crainte
La nuit dans un taillis profond.

Il laisse sur le papier nu
Une trace morte. Je songe,
Sur ces dalles que le temps ronge
À quelque langage inconnu.

Mon nom, tu l'auras oublié
Dans le tourbillon de ta vie,
Sans que, pour toi, il soit lié
Au souvenir d'une embellie.

Mais si tu connais le malheur,
Prononce-le. Il t'est fidèle.
Dis-toi : il est au monde un cœur
Où je vis, et qui se rappelle.

Pour une fois, la rime française n'a rien affaibli, rien trahi. Parfois la barque poétique passe le fleuve des langues...

3e PARTIE
AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 8
LA PIÉTÉ DE GOGOL

Retour à la table des matières

La piété de Gogol est un sujet de recherches passionnant. La religion ne tenait pas grand rôle dans la culture russe du 18e siècle finissant qui a servi de fond culturel à Gogol, Pouchkine, Alekseï Tolstoï, Tioutchev. Dans l'œuvre même de Gogol la religion joue peu de rôle jusqu'au fameux recueil des *Morceaux choisis de la correspondance avec mes amis.* Les *Âmes Mortes* sont un livre, en son état actuel, où le message chrétien n'est pas évident. Nous savons pourtant que dans la Seconde Partie figurait un prêtre, et que la figure de ce prêtre (trop « catholique ») déplut au confesseur de Gogol, le père Matveï Konstantinovski. Il lui demanda de supprimer ces deux chapitres.

Gogol fut toujours pieux, même si cette piété grandit à la fin de sa vie et prit une tournure d'ascèse [1]. Nous trouvons l'expression de cette piété dans les *Morceaux choisis,* dans la Correspondance, dans les *Méditations sur la divine liturgie* (de St Jean Chrysostome), méditations assez extraordinaires, et qui n'ont pas leur équivalent dans la littérature européenne avant le renouveau catholique du XXe siècle, et les grandes méditations liturgiques de Paul Claudel. Le drame de Gogol a été qu'il ne comprenait pas que sa piété se heurtait à une culture laïque très déchristianisée, et qu'il était de ce fait incompris. Cette incompréhension fut si forte qu'il déclare dans sa *Confessions d'un auteur* :

[1] Cf. Lorenzo Amberg. *Kirche, Liturgie und Frömmigkeit im Schaffen von N. V. Gogol.* Peter Lang. Bern 1986.

« Le corps vivant d'un homme encore en vie a été soumis à une effroyable dissection, capable de donner des sueurs froides même à un homme doué d'une solide constitution ».

Gogol décida d'accepter l'épreuve de cette incompréhension et d'en faire une sorte d'exercice spirituel. Il dit dans la *Confession* que trois opinions se sont partagé ses lecteurs : les uns pensaient qu'il péchait par un orgueil inouï, les autres, qu'il était un homme bon mais fourvoyé, les troisièmes qu'il était un chrétien aux vues droites. La clairvoyance de Gogol est en l'occurrence remarquable. Il discerne parfaitement les réactions des autres à sa propre attitude, et il en souffre. Il se déclare d'ailleurs prêt à retirer le livre attaqué, il en regrette la publication.

La piété de Gogol était simple et populaire. Les domestiques des maisons d'amis nobles et fortunés où il séjournait l'aimaient pour cette piété non feinte.

« Ma mère avait une chapelle domestique. Gogol venait à la messe, se tenait dans un coin derrière le poêle et priait « comme un paysan » selon la formule d'un jeune serviteur, c'est-à-dire qu'il faisait des enclins jusqu'au sol et restait debout avec recueillement » [1].

Ceci se passait à Odessa, pendant les mois d'été 1850. Chenrok nous rapporte que chez la princesse toute la domesticité adorait Gogol « parce que 'l'écrivain' priait comme un homme simple, s'inclinait jusqu'à terre et, quand il se relevait, secouait violemment sa chevelure et encore parce qu'il aimait chanter et écouter des chansons simples. Nous avons des témoignages sûrs concernant la charité que pratiquait Gogol. Danilevski raconte que Gogol lui demande un jour d'apporter à Pletniov de Moscou à Saint-Pétersbourg, un petit paquet de billets de banque : « Une petite dette envers Pletniov ».

« Pletniov enferma l'argent dans un tiroir, resta un moment silencieux, puis me dit avec son habituelle componction bonhomme : 'Comme vous le voyez, Gogol en cette matière reste fidèle à lui-même ; c'est le subside régulier qu'il envoie par mon intermédiaire, chaque fois que l'occasion s'en présente, à nos étudiants pauvres. Fitstum le distribue sans savoir d'où vient l'argent'. Fitstum était à l'époque Inspecteur des étudiants de l'Université de Petersbourg » [2].

Nous savons également que Gogol aimait la lecture des « Vies de saints », surtout pendant le Carême. Le témoignage d'une inconnue publié en 1902 dans *Archive russe* apporte sur ce point des précisions touchantes.

---

[1] Princesse Repnine (« Souvenirs sur Gogol »), *Russkii Archiv*, 1890 III, 229.

[2] Cf. V. Veresaev. Gogol' v žizni. Moskva, 1933. Réédition 1990, avec une préface d'Igor Zolotusskij. Ouvrage irremplaçable qui vaut à lui tout seul toutes les biographies de Gogol jamais écrites.

« La princesse voulut proposer qu'on lût du Pouchkine, mais Gogol ne fut pas d'accord et, en raison du grand Carême, il se prit à lire Philarète, « comment tous cherchaient à entrer en rapport avec le Christ », et comment cela est rendu possible par l'eucharistie. Gogol revint plusieurs fois dans la semaine : Déjeuna plusieurs fois. Supporta debout les longs offices chez la princesse. Il parle gentiment de la distraction qu'on peut avoir pendant les prières, c'est comme si quelqu'un parlait en nous-mêmes, disait-il. Vendredi il a lu avec inspiration la vie de sainte Pélagie. On sentait dans sa voix les beautés de style ou de pensée de celui qu'il lisait. Il se secoua comme un aigle et bien qu'il tînt les yeux baissés, il semblait irradier un éclat lorsqu'il lut ces paroles de Jérémie : « Et si tu distingues le digne de l'indigne tu seras comme ma bouche ». Je m'écriai : « Comme c'est beau ! » Il me regarda et répéta le verset : dans ses yeux brûlait encore le feu qui s'y était allumé au premier instant d'enthousiasme. Et quand on en arrivait à : « le diable survint », il commentait : « autrement dit : la pensée ». Puis il ajoutait : « Ces âmes voient tout si clairement qu'elles peuvent apercevoir le diable à l'état naturel. Mais c'est une pureté qui est réservée à ceux qui ont connu toute la profondeur de la fange ».

Sainte Pélagie était une courtisane convertie d'Antioche, morte en 457 à Jérusalem. Elle rentra dans un couvent de moines sous le nom de frère Pélage. Elle est donc la pureté qui a connu toute la profondeur de la fange. N'oublions pas que tel était le but des *Âmes mortes.*

Le saint préféré de Gogol était saint Basile le Grand, un des quatre pères de l'église grecque, législateur du monachisme oriental. Il plaisait à Gogol que tout le monde ait été canonisé dans sa famille : grand-mère, père, mère, sœur et deux frères. Saint Basile a célébré les « quarante de Sébaste ».

« Gogol lisait avec une telle conviction des récits sur la foi de Basile le Grand et celle des quarante martyrs qu'il pouvait convertir et amener à la foi et à l'amour. En écho à une pensée de Basile le Grand il déclara : « En effet, dès que les quarante martyrs se mettront à prier tous ensemble, tout sera bien ».

Danilevski nous montre Gogol à Vassilievka sous une icône de saint Mitrofane, face à un tableau rapporté d'Italie représentant la Sainte Face, plus probablement celle de la légendaire Véronique plutôt que celle d'Abgar d'Édesse, une simple gravure rapportée d'Italie. Gogol lisait également avec assiduité le ménologe, comme Alexandra Smirnova-Rosset, la femme du gouverneur de Kalouga, en témoigne. Il avait deux chambres dans une aile de sa propriété de Spasskoe :

« On attacha à son service un domestique appelé Afanassi. Celui-ci nous apprit que Gogol se levait à cinq heures. Il se lavait et s'habillait sans l'aide du domestique, se dirigeait droit dans le jardin, son paroissien à la main, vers le bosquet, c'est-à-dire le jardin anglais. Il en revenait vers huit heures quand on servait le café. Puis il travaillait et vers dix, onze heures il venait chez moi, ou moi

chez lui (...) Il me proposait souvent le martyrologe, mais je souffrais alors d'un dérangement nerveux et je pouvais pas faire ce genre de lectures ».

Si Gogol passait vraiment trois heures dans le bosquet anglais à dire des prières, sa piété était vraiment remarquable. Un après-midi Alexandra Smirnov le trouve au salon, le martyrologe en mains, mais « il regardait le champ par la fenêtre ouverte ». Distraction ? non, plutôt extase :

« Ses yeux étaient enflammés, son visage animé d'un sentiment d'intense contentement : on aurait dit qu'il apercevait quelque chose de ravissant. Quand je montai, il fut comme épouvanté. Il dut croire à une apparition. Il reste l'œil fixe, j'attends. « Nikolaï Vasilievitch que faites-vous ? » Il eut l'air de se réveiller. « Rien. C'est la vie d'un saint ». (On était en juillet) ». Ce devait être agréable : était-il en prière, en extase ? C'était presque Cosme et Damien ».

J'imagine qu'il s'agit de Cosme et Damien au moment où la main de Dieu leur tend du ciel les instruments de chirurgie avec lesquels ils vont greffer la jambe noire du nègre défunt sur un patient qui va devenir bicolore...

Gogol pensait très souvent à la mort. Mme Smirnova ajoute :

« Nous nous séparâmes malades tous deux, il me bénit avec une icône. Je lui dis : 'Moi aussi je prierai pour vous. Avez-vous pensé à la mort ?' — 'Oh, c'est la pensée préférée avec laquelle je pars chaque jour'. Son ton de plaisanterie et son inventivité verbale avaient disparu. Il était tout concentré en soi ».

L'inconnue dont le témoignage fut publié en 1902 écrit de son côté :

« Gogol a parlé d'un Anglais qui vint à la vie spirituelle différemment de ceux qui avec le lait sucent les lois, convictions et la foi léguée par leurs parents, puis la préservent pieusement. Lui, au contraire, doutait de tout et ne savait quel appui se choisir. Plongé dans ces pensées, il aperçut un jour un mort qu'on portait devant ses yeux. 'Voilà la seule chose sûre, pensa-t-il, il n'y a rien de plus sûr que la mort'. Et cette pensée déclencha sa conversion... »

Nous savons par son *Testament* la hantise que Gogol avait d'être enterré encore vif. Ici la scène est digne du jeune prince Çakia-mouni, le futur Bouddha. La mort éveille à la vie.

Toujours du même témoignage :

« Il nous a lu l'homélie de Philarète pour la Saint-Serge sur le verset 'Cherchez le Royaume de Dieu'. Comme il explique tout gentiment, joyeusement, naïvement. Tantôt moi, tantôt la princesse, il nous regarde de ses yeux bleus si vivants et dit : 'Écoutez ! Voilà un maître chez qui apprendre. Il a vraiment tout éprouvé, rien

n'est inventé. Qui est plus occupé que lui ? et on s'émerveille qu'il trouve seulement du temps pour écrire'. Philarète parlait des dimanches que nous volons à Dieu. Gogol : 'Que de fois cela m'est arrivé. Pourtant ça ne m'apportait rien. Quand l'homme est disposé intérieurement, tout se plie à son gré. Mais pour être intérieurement disposé, il faut chercher le royaume de Dieu et tout le reste vient de surcroît'. Chaque jour Gogol lit un chapitre de la Bible et un des évangiles en slavon, latin, grec et anglais ».

Gogol prétendait d'ailleurs qu'en deux semaines on apprenait le slavon.

Je crois que le trait le plus pieux de Gogol, c'est son refus des biens de ce monde. C'est un leitmotiv chez lui, il ne veut pas s'alourdir. Il n'a qu'une valise, comme Tchitchikov n'a qu'une cassette, mais il ne rêve pas, contrairement à Tchitchikov, à son installation dans le monde. Le 3 avril 1851 il écrit à sa mère : « Vos inquiétudes et soucis à l'idée que je puisse manquer de quelque chose sont sans objet. Chassez-les le plus loin. Tout dépend de la bonne économie. J'essaie tout simplement de ne pas acquérir de choses inutiles et me lier le moins possible de liens quelconques sur cette terre : ce qui allégera la séparation d'avec notre terre ».

Bien sûr Gogol était un enfant gâté, il allait d'un ami à l'autre, il se laissait dorloter, il pouvait être incroyablement ingrat, comme ce fut le cas avec Pogodine. Néanmoins cette « insouciance évangélique » doit être prise au sérieux. Il y revient à plusieurs reprises dans sa correspondance. Il y a un Gogol pieux, authentiquement croyant, croyant de manière touchante et naïve que nous n'avons pas le droit de récuser. Et cet homme pieux, qui chassait l'impureté par la prière, a été blessé atrocement par l'accueil fait à ses *Morceaux choisis* :

> « L'auteur se vit presque dire en face qu'il était devenu fou et on lui prescrivait des ordonnances contre le dérangement mental » (Confession d'un auteur).

Nous avons pris l'habitude de voir peu ou prou en Gogol la caricature qu'en a faite Dostoïevski sous les traits de Foma Opiskine dans *Le Bourg de Stevankino.* Mais la réplique de Gogol à ce jugement dur devrait nous toucher : « Cela me parut cruel ».

Tel est l'homme qui se rendit au monastère d'Optino. D.P. Bogdanov, dans un article de 1910 sur « Optino et les pèlerinages d'écrivains russes », nous dit que Gogol s'y est rendu deux fois d'après les témoignages, et sans doute beaucoup plus souvent.

> « Gogol fut fortement impressionné par les pères Moïse, Antoine et Macaire. Le starets Moïse était higoumène du monastère. Il consacrait son temps à la direction du monastère tout en accomplissant scrupuleusement toutes les règles et obligations de la vie monacale. Jamais il ne refusait son aide à ceux qui en

avaient besoin. Sa principale caractéristique était son étonnant amour des pauvres. Pour son dédain envers l'argent les frères l'appelaient « le persécuteur de l'argent ». Le starets Antoine, qui dirigeait le skit, était le propre frère de l'higoumène Moïse. Extraordinairement travailleur, humble, il servait pour tous les frères d'exemple dans l'exécution des tâches du monastère, en dépit d'une pénible maladie des jambes dont il souffrit plus de trente ans. Le troisième starets à avoir frappé Gogol était un moine d'une haute spiritualité. Ses conseils et indications servaient à toute la communauté, dont il était le guide infatigable sur la voie du perfectionnement chrétien. L'esprit du starets Macaire, tout entier tourné vers la prouesse spirituelle, fut ce qui attira le plus l'âme de Gogol. D'après les contemporains leurs rapports étaient d'une grande franchise. Gogol lui faisait part de toutes ses interrogations et de tous les doutes de son âme ; le moine les écoutait avec une disposition amicale et donnait ses conseils et instructions ».

En septembre 1851 Gogol effectua ce qui était au moins un deuxième pèlerinage. Ou plutôt passa par Optino qui n'était pas loin de Kalouga et de ses amis les Smirnov, sur son chemin vers Vassilievka. Pletniov écrit alors à Joukovski :

« Cet automne Gogol donnait des signes de dépression et essayait de prendre appui sur une parole spirituelle. Se rendant en Petite Russie pour le mariage de sa sœur il alla, chemin faisant, chez un moine pour lui demander s'il devait rester à Moscou ou bien se rendre auprès des siens. Le moine l'écouta et lui donna le conseil d'aller auprès des siens. Le lendemain Gogol revint le voir avec d'autres explications et le moine lui conseilla en conséquence de rester à Moscou. Le troisième jour Gogol vint encore chercher conseil. Alors le moine lui prescrivit de prendre une icône et d'exécuter ce qui lui viendrait en tête pendant ce geste. L'expérience fut favorable au retour à Moscou. Mais Gogol revint une quatrième fois chercher encore un conseil. Perdant patience, le moine le chassa en disant qu'il fallait observer l'inspiration envoyée par Dieu ».

Admirons la patience du père Macaire, et lisons le billet que Gogol lui adressa le 25 septembre 1851, du monastère même.

« Un mot encore, cher père Macaire, si proche à mon cœur. Après la première décision que prit mon âme en arrivant au monastère, je me sentais le cœur apaisé. Après la deuxième, je me sentais mal à l'aise et troublé, mon âme s'agitait. Pourquoi donc, en prenant congé de moi, avez-vous dit : « pour la dernière fois » ? Peut-être tout cela vient de mes nerfs détraqués ? et dans ce cas je redoute fort que la route ne m'ébranle définitivement. Se retrouver malade au milieu d'un long voyage m'épouvante un peu. Surtout quand je serai dévoré par la pensée d'avoir abandonné Moscou, où l'on ne m'aurait pas laissé en proie à la mélancolie.

Votre dévoué,

Dites-moi si le cœur ne vous dit pas que je ferai mieux de ne pas quitter Moscou ».

Bien évidemment l'indécision de Gogol est pathologique, son recours à Macaire pour décider à sa place relève de la superstition plutôt que de la foi religieuse. On songe aux trente ou plus chapitres de Pantagruel sur l'indécision de Panurge à savoir s'il doit se marier ou non. De fait Gogol était malade d'indécision. Voici la réponse de Macaire au billet de Gogol (écrite au dos du billet).

« J'ai grand pitié de votre indécision et agitation d'esprit. Assurément, si j'avais su cela, il eût mieux valu que vous ne quittiez pas Moscou. Le mot que vous avez eu hier, disant qu'un simple regard sur Moscou vous apaisait, m'a plu et je vous ai conseillé de diriger vos pas dans cette direction. Mais en voyant que votre agitation reprenait je me suis pris à douter. À présent vous devez décider vous-même de votre voyage. Si en songeant au retour à Moscou vous ressentez du calme, cela signifie que Dieu vous fait signe de retourner à Moscou. Prenez de ma part cette petite icône du bienheureux Serge que nous fêtons aujourd'hui. Puissiez-vous par ses prières recevoir du Seigneur santé et paix ».

Gogol passa donc quelques jours à Optino et renonça à aller au mariage de sa sœur.

Quelques semaines plus tard il va à la Trinité-Saint-Serge prier pour sa mère. Il écrit à Chevyriov : « Je sens que j'ai besoin d'une distraction, mais je ne sais pas laquelle ».

Au retour du monastère de la Trinité-Saint-Serge il passe à un autre monastère, celui de Khotkov, pour voir l'épouse de Serge Aksakov. À Abramtsevo, chez Aksakov, il trouve sa bonne humeur, on chante des chansons ukrainiennes.

Gogol écrivait alors le chapitre sur Tentietnikov, pour la Deuxième partie des *Âmes mortes.* Rappelons-nous que Tentietnikov a rompu son mariage avec la fille d'un général parce que celui-ci l'a tutoyé. Tchitchikov lui en fait reproche : « Je crois que vous devriez vous marier ; autrement l'hypocondrie vous guette ». Tentietnikov est pris d'un trouble fébrile et tantôt essaie de penser à quelque chose et pas une idée ne lui vient, tantôt essaie de ne penser à rien et des tas de fragments d'idées s'insinuent dans son esprit...

Est-ce à dire que les pèlerinages de Gogol sont liés à des états « panurgiques » d'indécision, d'hypocondrie ?

Les rapports de Gogol avec le père Mathieu Konstantinovski ne sont pas encore élucidés jusqu'au bout. Le père Mathieu avait beaucoup d'admirateurs, dont

le comte Alexandre Tolstoï, qui allait souvent à Rjev, chez le père. Gogol lit et relit les lettres du père, y trouve à chaque relecture des richesses nouvelles. Le père Mathieu, au témoignage du père Obraztsov, un de ses collègues, avait affaire à un Gogol malade, au teint terreux, aux doigts bouffis.

> « En raison de ses souffrances prolongées et pénibles son talent artistique s'éteignait et avait quasi disparu. Gogol le savait et aux douleurs du corps s'ajoutèrent les souffrances intérieures. La vieillesse approchait, les forces faiblissaient, la peur de la mort le persécutait. Dans un état pareil l'idée de Dieu, l'idée de son propre était pécheur s'éveille naturellement. 'Il cherchait la paix et la purification intérieure — Se purifier de quoi ? demanda T. Philippov.
>
> — En lui se tenait une impureté intérieure — Laquelle ? Il y avait une impureté, et il essayait de s'en défaire, mais n'y parvenait pas. Je l'ai aidé à s'en défaire, et il est mort en chrétien authentique', dit le père Mathieu ».

Certains ont pensé que cette « impureté » indélébile était l'homosexualité cachée, latente, de Gogol, laquelle expliquerait en effet la singularité de sa vie. L'auteur de ce témoignage, publié en 1902 dans le Bulletin diocésain de Tver, ajoute :

> « Il se passait avec lui un phénomène habituel de la vie russe. Notre vie russe nous fournit un grand nombre d'exemples de natures fortes qui, rassasiés de la vie mondaine ou bien se sentant incapables de poursuivre leur large activité antérieure, abandonnaient tout et se retiraient au monastère pour y chercher la paix et la purification de leur conscience. C'est ce qui est arrivé à Gogol « Qu'y a-t-il de mal à ce que Gogol soit devenu un vrai chrétien ? — Mais on vous accuse, en tant que confesseur de Gogol, de lui avoir interdit d'écrire des œuvres mondaines. — C'est faux, son talent vient de Dieu. On ne doit pas interdire le don de Dieu. On aura beau l'interdire, il se manifestera, et il s'est à nouveau manifesté en Gogol, mais pas avec la force ancienne. Ce qui est vrai, c'est que je lui ai recommandé d'écrire quelque chose sur des hommes bons, c'est-à-dire de représenter des types positifs, et pas négatifs, comme il a si bien su le faire. Il s'y est attelé, mais sans succès ».

Le père Mathieu était célèbre pour sa lutte contre les Vieux Croyants. On l'envoya dans des paroisses où ceux-ci étaient majoritaires. C'était un être fanatique mais intègre. On nous le montre à Torjok, de passage alors qu'on vient de découvrir sous l'autel la tombe de la bienheureuse Iouliania ; chacun prélève dans la fosse de l'eau miraculeuse. Le père Mathieu, arrivé le dernier, ramasse dans ses mains la boue de la fosse, la mange pieusement, et, paraît-il, guérit. Certains l'appelaient un nouveau Chrysostome. Sa maison était ouverte aux mendiants.

C'est en 1852 qu'eut lieu la rencontre entre Gogol et le père Mathieu, chez le comte Tolstoï. Dès lors on peut dire que la spiritualité d'Optino fut supplantée par

celle du père fanatique, qui avait jugé les *Morceaux choisis* détestables à cause de la lettre XIV qui fait l'apologie du théâtre.

Gogol descendait l'échelle de la spiritualité. D'ailleurs il alla voir le célèbre fol en Christ Ivan Yakovlevitch Koreïcha, mais n'entra pas dans l'hôpital de la Transfiguration où se tenait le saint homme idiot. Sans doute était-il effrayé par cette ultime descente vers l'abdication totale de la raison.

Il y a et il y aura toujours un débat sur les deux Gogol. Mais quels deux Gogol ? Gogol-Aristophane, comme l'appelle Viatcheslav Ivanov, et Gogol-Blaise Pascal comme le désigne dans son *Journal* Léon Tolstoï. Je crois qu'il faut voir l'ampleur et la profondeur de chacun de ces deux Gogol avant de tenter de trancher.

Ivan Tourgueniev a raconté une rencontre qu'il a eue avec Gogol chez l'acteur Chtchepkine, où Gogol évoqua lui-même l'article d'Iskander-Herzen contre les *Morceaux Choisis.*

« Gogol entreprit de nous démonter d'une voix tout à coup changée et impatiente qu'il ne pouvait pas comprendre pourquoi dans ses œuvres antérieures certains voyaient une opposition, quelque chose qu'il aurait ensuite trahi ; il avait toujours eu les mêmes convictions religieuses et principes conservateurs et, pour pièce à conviction, il était prêt à nous désigner certains passages dans une de ses œuvres les plus anciennes. Et il sauta avec une vivacité de jeune homme du divan et courut dans la pièce voisine. Mikhaïl Semionovitch leva les sourcils au ciel et haussa l'index : 'Jamais je ne l'ai vu ainsi', me chuchota-t-il ».

Avant de fermer ce débat, rouvrons les *Morceaux choisis* à la lettre XX, adressée au comte Tolstoï. « Il faut voyager à travers la Russie ».

« Votre monastère, c'est la Russie. Revêtez-vous spirituellement de l'habit noir du moine, vous mortifiant pour vous-même et non pour la Russie, allez et luttez en Russie. Elle appelle ses enfants aujourd'hui plus que jamais. Son âme souffre et l'on entend le cri de sa maladie spirituelle. Mon ami, ou votre cœur est insensible, ou vous ne savez pas ce qu'est la Russie pour un Russe ». Et la conclusion, que nous nous rappelons tous :

« Réveillez-vous ! C'est la Russie qui est votre monastère ! »

3e PARTIE

AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 9

QUE VEUT DIRE LA TORPEUR D'OBLOMOV ?

Retour à la table des matières

Dans « la Moisson » de Breughel l'Ancien, des paysans écrasés de chaleur dorment au soleil de midi. Ainsi dort la Russie de Gontcharov, dans son chef d'œuvre, publié en 1859, à la veille du « réveil » de la Russie, *Oblomov. Oblomov* est un livre unique, à nul autre pareil. On peut l'interpréter comme le chant du cygne d'une Russie dormante de hobereaux dégénérés par le servage, on peut y voir une variante de cette *sainteté* passive qui a si fort marqué la psyché russe qu'on la retrouve jusque dans le docteur Jivago de Pasternak, dont la déchéance a quelque chose d'oblomovien. Oblomov est peut-être le plus saisissant des « hommes de trop » qui jalonnent la littérature russe de Griboïedov jusqu'à Iouri Olecha. Il représente peut-être une tare de la société russe, comme le voulaient les critiques radicaux, ou même de l'homme russe, comme l'a laissé entendre Lénine (grand admirateur de l'efficacité allemande qui, dans le mythe d'Oblomov, sert de repoussoir)... Pourtant, il faut l'avouer, aucune interprétation ne vient à bout de l'enchantement, malsain peut-être, mais subjuguant de ce « roman du sommeil ».

Le « Songe d'Oblomov », noyau de toute l'œuvre, est une sorte d'âge d'or russe : le village de l'enfance, cette Oblomovka assoupie où, dans l'été écrasant, on assouvit sa soif comme si c'était un fléau de Dieu, cette arche de somnolence où vogue une Russie homérique et immuable, dans une buée de rites cérémonieux et dans une immensité engourdie qui est *l'anti-paysage* même, sans effet, sans relief, sans romantisme — c'est la Russie elle-même, dormeuse, rêveuse, à jamais inerte.

Eternel enfant, Oblomov est un dormeur allongé, alors que les autres aborigènes de cette sublime terre dormante sont des « dormeurs assis ». Captif à jamais des dorlotements de mères et de nourrices tentaculaires, asservi à ses propres serfs, Oblomov est un enfant vieilli dans les poses figées que le peintre Balthus donne à ses petits hommes en fanfreluches.

L'immobilisme hallucinant *d'Oblomov* n'empêche point une extraordinaire peinture psychologique du velléitarisme. Comme dans un film au ralenti, chaque frémissement psychologique est longuement appréhendé, supputé. Les choses « désertent » Oblomov et son valet, mais le moindre émoi est vécu au futur plus qu'au présent, la ruine et l'effacement de chaque épisode du vécu étant pressentis et presque savourés d'avance. Tout imprévu est à ce point exécré qu'une lettre reçue inquiète toujours, et n'est décachetée qu'avec le plus grand dégoût, car une étrange distanciation psychologique vient décolorer le monde entier. Le roman de Gontcharov est un texte, unique en son genre, où « couleur » et « noir et blanc » semblent alterner selon un rythme secret de la dégénérescence. « Ma vie débuta par l'étiolement » déclare Oblomov à son ami Stolz, le Russe allemand qui symbolise l'action, le sauvetage possible.

Et ce n'est que très lentement que nous comprenons enfin qu'il ne s'agit ni de pathologie, ni de déchéance sociale, mais d'un sentiment aigu de *finitude,* d'une subtile et irrémédiable sensation de mortalité qui, dans cette torpeur de fête, ruine l'univers du petit garçon Elie Oblomov, condamné à entendre rouler le char du prophète, de *son* prophète, là où les autres n'entendent que les bruits ordinaires de la vie.

Oblomov ne s'extirpera pas de cette torpeur ; ni Stolz ni Olga ne le sortiront de son sommeil. Dans sa déchéance même il irradiera une lumière. « Son cœur n'a jamais émis une seule fausse note » déclare Olga. Ascète lové dans la tiédeur de la cuisine russe, l'incurable *barine* Oblomov est, en définitif, une sorte de « Platon russe », habité par des vies antérieures. Sur l'écran de l'histoire il ne lit que des ombres dont il a peur.

Jean Blot, essayiste, romancier, russisant a publié un *Ivan Gontcharov ou le réalisme impossible.* C'est un bon livre d'accompagnement et d'éclairage du chef d'œuvre qu'est *Oblomov.* C'est un livre où l'on découvrira l'étrange personnalité d'un auteur paranoïaque qui crut que Tourgueniev, et même Flaubert par l'entremise de Tourgueniev, lui avaient volé ses principaux arguments de roman. Ce qui nous vaut, sous la plume de Jean Blot, un subtil parallèle entre *Madame Bovary* et *Oblomov.* Son livre penche vers des interprétations de psyché collective, avec des incursions avancées dans le freudisme. Gontcharov, c'est vrai, s'y prête. Mais le plus attrayant dans cet essai est la réflexion du critique-romancier sur le statut de la littérature et de l'imaginaire dans le monde de la « positivité », c'est-à-dire des hommes nouveaux, qui, tel Stolz, recherchent un accord avec le réel dans et par l'action. Le héros flaubertien est désespéré ; le héros « positif » de

Gontcharov se voue au Réel, mais il en voit l'éclipse, il voit la folie de l'histoire, et, par son refus de la tragédie, rejoint son opposé Oblomov. « Il ne reste plus qu'à endosser la robe de chambre d'Oblomov et à se coucher dans son lit ».

Thèse qui, si elle ne convainc pas totalement, est une subtile interprétation de l'étrange décoloration du monde qui frappe tout l'épilogue du roman. Marque d'une régression infantile du monde, d'une involution imperturbable. D'abord se débarrasser des *autres,* puis de la vie — sans aucune gesticulation tragique, en silence, sans un mot, dans une pénombre promise où luit la bougie de l'enfance...

La décadence du barine Oblomov se mue lentement en une transfiguration de sainteté. « Il tomba dans un état second mystérieux, une sorte de transe (...) Il voyait le vaste salon obscur éclairé d'une bougie de suif, dans la maison de ses parents ; sa défunte mère et ses invitées, assis à une table ronde à coudre silencieusement, son père marchant sans dire un mot. Le présent et le passé étaient fondus, mêlés ».

Ce sont des images de peintre qui montent à la lecture de ce chef d'œuvre dont la mystérieuse plasticité est lourde d'inconnu. Peut-être les étranges diffusions de pesante lumière close dans les tableaux de Georges de La Tour ; peut-être les figements énigmatiques de figures d'enfants vieillots dans les toiles d'un Balthus. « Quand vivre donc ? » est la question qui angoisse Oblomov face à l'histoire, face aux autres, face à lui-même.

Gontcharov mourut persuadé d'avoir été plagié par Flaubert. Il laissa un manuscrit, *Une histoire peu ordinaire* où il expose à nu la paranoïa qui le rongeait. De Flaubert et de Gontcharov Jean Blot écrit : « Situés au même lieu de la sensibilité occidentale, au même moment de son évolution, ils seront l'un et l'autre les créateurs d'un grand mythe littéraire (Oblomov, Madame Bovary), aussi différents que possible sans doute, mais identiques dans leur principe et dans leur fonction qui est de perpétrer la ruine de la mythologie romantique ». À quoi l'on peut ajouter qu'Emma sombre dans le désastre, tandis qu'Oblomov se transfigure. La vieille robe de chambre rapetassée qui est son refuge et sa matrice le ramène au paradis des éternelles Siestes de l'enfance...

Oblomov, écrit Jean Blot, est à la paresse ce qu'Ulysse est à la ruse, Achille au courage. Cette comparaison homérique est tout à fait juste. La paresse d'Oblomov, sa léthargie, sa catalepsie sont bien autre chose que le signe clinique de la dégénérescence de la noblesse terrienne russe, exilée dans les faubourgs ombreux de Saint Petersburg et transportant avec elle le monde fermé du servage et de l'autarcie provinciale. Bien autre chose que la régression infantile si splendidement décrite dans le *Songe d'Oblomov,* embryon du roman publié en 1849 (et séparé de la version romanesque par les deux ans et demi du tour du monde maritime que fit

Gontcharov sur un vaisseau chargé d'aller négocier avec les Japonais) [1]. Un mot fameux résume la langueur d'Oblomov. Il est fourni par Gontcharov lui-même, mais confié à Stolz, l'homme nouveau, « positif », qui tente de guérir Oblomov et voudrait l'entraîner dans un voyage d'apprentissage de la vie active en Europe (ce même voyage que font tant de nobles russes à la suite du Réformateur, Pierre le Grand).

« — Ce n'est pas une vie ! répéta Stolz avec obstination.

— Qu'est-ce donc à ton avis ?

— C'est... (Stolz réfléchit, cherchant un nom pour cette vie). C'est une sorte d'oblomovchtchina.

— Oblomovchtchina ! répéta Elie Ilitch lentement, étonné par ce mot au point de le décomposer en syllabes.

Il regarda Stolz fixement, d'une manière étrange.

— Quel est donc l'idéal de la vie pour toi ? Qu'est-ce qui n'est pas Oblomovchtchina ? demanda-t-il sans enthousiasme, timidement. Est-ce que tout le monde ne cherche pas ce dont je rêve ? Voyons, ajouta-t-il avec plus de courage, le but de toute votre agitation, des passions, de guerres, du commerce et de la politique, n'est-ce pas d'obtenir la paix, d'atteindre cet idéal du paradis perdu ?

— Même ton utopie est oblomovienne, répliqua Stolz. »

Le mot d'« oblomovchtchina » (« oblomovisme », mais avec un suffixe péjoratif) a été repris par Lénine pour stigmatiser certain trait du caractère russe. Face à son ami « positif », on voit Oblomov soutenir la thèse que tout aspire à l'immobilisme, et que l'activité humaine n'est qu'un succédané du nirvâna. Cet aspect philosophique de l'oblovisme l'apparente aux métaphysiques orientales. Car tel est l'aboutissement de l'oblovisme : une sorte de transverbération mystique transforme le léthargique fainéant en un « cœur cristallin », en une sorte de saint ou de sage oriental, établi dans une maisonnette de la banlieue pétersbourgeoise, avec une femme replète et simple, qui incarne le monde éternel des Mères.

Au début étaient l'enfance et l'été : une lourde et paradisiaque torpeur où l'enfant, guetté par les nourrices-mères, est pris, comme Gulliver, dans les rets d'une civilisation ancestrale, homérique, rituelle. Le monde d'Oblomovka — le village que possèdent les Oblomov — dérive du monde gogolien (les *Âmes mortes*

---

[1] Ivan Gontcharov : *Oblomov.* Roman traduit du russe par Luba Jurgenson et préfacé par Jacques Catteau. *Classiques Slaves,* L'Âge d'Homme. Lausanne, 1986.
Jean Blot : *Ivan Gontcharov ou le réalisme impossible,* L'Âge d'Homme. Lausanne, 1986.

datent de 1842, Gogol vient de mourir en 1847, deux avant la parution du *Songe*). « Quelques jours avant la fête les oies sont suspendues immobiles dans un sac pour qu'elles s'empâtent ». On dirait que tout le royaume clos et ensommeillé d'Oblomovka est, lui aussi, suspendu immobile pour mieux s'empâter. Et que le « songe », lui aussi, suspendu dans la force caniculaire du soleil, s'empâte comme un texte magique où mots et images s'accumulent en réserve nutritives et inépuisables provisions. C'est le monde des *Propriétaires terriens à la manière d'autrefois* du même Gogol. Mais c'est aussi une dilatation somnolente de l'été, comme dans « La Moisson » de Breughel l'Ancien où l'on voit, disposés en roue, hébétés, les paysans sous un arbre. « Le soleil est immobile au-dessus de la terre, brûle l'herbe. Pas un mouvement n'ébranle l'air, ni les arbres, ni l'eau ; un silence imperturbable règne dans le village et les champs, comme si la mort avait tout ravi ».

L'enfant Oblomov observe cet écrasement des hommes et des choses, avec un détachement qui est presque un dédoublement, et qui deviendra, avec l'âge une paralysie de l'action. Les rites calendaires de la vie, le bourdonnement des fourmis domestiques absorbés par l'incessant labeur de la cuisine, tout le « canevas de la vie » déploie sa langueur de fête. Une peur panique d'être *autre,* de perdre l'intégrité absolue de son être interdit à Oblomov de céder à tout imprévu, à toute velléité de mouvement. Son idéal, en littérature comme dans la vie (car il est écrivain avorté), c'est un style transparent, une irradiation du moi, sans subordonnées ni relatives. À l'ultimatum répété de Stolz (« maintenant ou jamais »), Oblomov répond sans une ride d'hésitation : *jamais* ! À ne jamais bouger, Oblomov a appris l'incessant bourdonnement de la vie humble et naturelle. Tout bouge minusculement dans l'apparente léthargie de midi. Mais c'est un grouillement moléculaire, un déplacement infinitésimal. Et cela lui suffit.

Le barine Oblomov ne sera jamais un gentleman à la Stolz. Il est prisonnier de son laquais, l'immortel Zacharie, captif de l'empire des formes et de la tyrannie du domestique. Mais aux hommes actifs à la Stolz, Oblomov déclare : vous avez beau tout embrasser, vous êtes vides, vous ne connaissez de sympathie pour rien. Le sommeil d'Oblomov n'est pas un sommeil nocturne ; rien d'agité ou de cauchemardesque. C'est le sommeil diurne sous le midi de l'Être. C'est l'impossibilité de vivre pour celui qui a ressenti l'étiolement dans le premier instant de la vie. Vivre, c'est s'étioler sous cet ardent soleil. Oblomov ne part nulle part parce que partir est une illusion. Il bourdonne avec la vie, il ronronne avec le cosmos clos de la maison ; il s'endort dans la béatitude du renoncement, comme un ascète oriental...

Le roman de Gontcharov doit se lire à deux niveaux. Celui de l'époque ; il est un diagnostic sévère mais sympathique de l'assoupissement de toute une classe sociale. Il est une de ces grandes confrontations que le roman russe « réaliste » a su admirablement mettre en scène entre les « pères » et les « fils », les « rêveurs » et les « hommes d'action », les « nocturnes » et les « diurnes ». À ce niveau-là il est

délicieusement suranné ; les objurgations de Stolz, la tentative amoureuse d'Olga, les fleurs de rhétorique naïves ont un aspect charmant, « rétro » et bien dépassé. Mais à un autre niveau, autrement efficace, joue un enchantement presque maléfique. L'enfant vieilli qu'est Oblomov inquiète par ses poses figées et sa douceur désarmante. Est-il la Vie, est-il la Mort ? Oblomovka, ce royaume de la sieste permanente, symbolise-t-il le figement de tout mouvement, de toute activité sous le regard tendre et détaché de l'Enfant qui en sait trop ? Oblomov est-il ce « Platon oblomovien » dont l'âme paresseuse ne saurait supporter les chocs de la vie parce que son regard est perdu dans les vies antérieures, et que la paisible cuisine d'Agafia, baignée par le soleil vespéral, n'est que le mur des phénomènes, la grotte platonicienne où défilent les ombres ?

3e PARTIE

AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 10

LA MORT CHEZ TOLSTOÏ : ILLUSION OU BIEN « DERNIER ENNEMI »

Retour à la table des matières

La mort chez Tolstoï aura-t-elle une fin, comme l'annonce le *Dies Irae* : « Mors stupebit et natura, cum surget creatura » ? Autrement dit Tolstoï croit-il que la mort sera vaincue historiquement, au terme des temps empiriques, comme saint Paul l'annonce dans sa première épitre aux Corinthiens : « Le dernier ennemi sera exterminé, la mort » ?

Ou bien Tolstoï réduit-il la mort à une illusion d'optique : on croit mourir mais on renaît. On croit s'endormir, mais on se réveille d'un songe... On croit dépouiller la mort, et c'est la mort qui vous dépouille...

Les grandes scènes de *mourir* sont saisissantes dans l'œuvre de Tolstoï. On n'a pas fini de les interroger. En particulier celles de la mort d'André Bolkonski ou encore de la mort de Nicolas Levine. Vladimir Jankelevitch en particulier a interrogé ces grandes scènes, dans *La Mort* (1977) ou encore dans *Sources* (1984). Il relève dans la scène de la mort du frère de Levine les mots de la paysanne : « Il se dépouille », « il s'est dépouillé plusieurs fois aujourd'hui ». Puis le philosophe commente ainsi :

> « Le mot russe dont se sert Tolstoï est ‘obiratsia’, un mot paysan qui s'applique aussi bien à la cueillette, au fait de dépouiller un arbre ou de plumer une volaille. Au sens trivial, on dirait : le malade repousse ses couvertures, arrache ses vêtements, fait le geste d'enlever. Le regard aigu de Tolstoï a noté ce geste,

mais il ne lève pas l'équivoque. Il ne dit pas simplement : le malade se dépouille parce qu'il a trop chaud, cette notation n'en vaudrait pas la peine ; mais il ne dit pas non plus : le malade se dépouille pour comparaître dans sa pureté, parce qu'il veut se défaire (comme disent les Anglais) de tout ce qui est adjectival en lui, de tout ce qui est superfétatoire, inutile et secondaire. Il ne dit point : l'agonisant se dépouille des adjectifs pour mettre à nu son essence. Pourtant la mort est bien une simplification. Les mystiques grecs disaient une « haplôse », *haplous* désignant ce qui est simple, et sans détour, et ne fait pas de plis. La grande épreuve de l'ascétique tolstoïenne, aux approches de la mort, a pour résultat cette suprême simplication ».

L'haplôse prend de plus en plus de place dans la vie de Tolstoï. Ce sont ce désir de fuite, cette « fuga mundi » que l'on remarque à partir de 1881, et dont les grandes étapes sont *Confession, la Mort d'Ivan Ilitch, le Père Serge, Résurrection,* Astapovo, en passant par *Hadji-Mourat* et par *le Journal du starets Fiodor Kouzmitch.*

Hadji-Mourat, par exemple, nous montre cette « haplôse » en milieu musulman, chez un être naturel qui est finalement écrasé comme le chardon allégoriquement représenté au prologue. Devant Hadji-Mourat agonisant défilent des souvenirs. Aucune émotion secondaire. Seulement l'étonnement devant « ce qui commençait pour lui ». Voici cette expérience du *détachement* (obiranie) décrite à l'occasion de la mort de Hadji-Mourat :

« Quand Hadji-Aga accourut le premier, le frappa à la tête avec un grand poignard, il lui sembla qu'on lui donnait des coups de marteau sur la tête et il ne parvenait pas à comprendre *qui faisait ça, ni pourquoi.* Ce fut la dernière conscience qu'il eut du lien avec le corps. Ensuite il ne sentit plus rien, et ses ennemis piétinèrent et tailladèrent quelque chose qui n'avait plus de rapport avec lui ».

Le phénomène constant de la compensation du mort par du vivant survient immédiatement après :

« *Les rossignols qui s'étaient tus le temps de la fusillade se remirent à chanter, d'abord un tout près, puis les autres plus loin* ».

D'ailleurs le muride ne doit-il pas « renoncer à tous les désirs, sauf Dieu oublier la part qui lui appartient, faire comme s'il n'existait pas » ? Faire comme si je n'existais pas — voilà en effet un des buts paradoxaux du héros tolstoïen qui a soif d'haplôse...

Tolstoï est un grand sensuel, on le sait. Il aime les odeurs, l'été, les foins. Il est *intoxiqué par la vie* beaucoup plus que l'homme normal. Tolstoï est un drogué de

l'immédiateté, ce qui lui fait pleurer la vie très tôt, dès sa première œuvre, comme le remarque Jankelevitch, et sans qu'il y ait là la moindre stylisation « à l'antique ».

« Reviendront-ils jamais, cette fraîcheur, cette insouciance, ce besoin d'amour, cette intensité de foi que l'on possède dans l'enfance ? » [*Enfance*].

L'immédiateté envoûte Tolstoï. Et toute sa vie il va lutter contre les médiations : les sentiments, les idées, la société, la gloire humaine, l'histoire humaine...

Il en résulte le principe fondamental de l'art de Tolstoï pour lequel je ne trouve pas d'autre définition que celle d'une distraction essentielle. Plus on est distrait, mieux on perçoit l'essentiel. Le voir, le jouir, le sentir tolstoïens sont dérivés de cette *distraction.*

On a dit qu'il était mécaniste, qu'il était un héritier de la philosophie mécaniste ou sensualiste du 18e siècle — contrairement à ses contemporains qui vivaient encore de l'héritage des grandes constructions organicistes du romantisme allemand. Tout est chez lui assemblage d'infiniment petit, engloutissement dans le détail.

Peut-être est-ce pour cela que, très curieusement au premier abord, Jankelevitch l'assimile à Claude Debussy. Tolstoï est « debussyste » dans la mesure où il est un intoxiqué de l'immédiat, de la sensation immédiate. (C'est pourquoi il a fourni le matériau de base aux formalistes pour leur concept d'*ostranenie*, c'est-à-dire de « décanonisation » de la perception.

Un autre philosophe, Alexis Philonenko, dans *Histoire et religion chez Tolstoï* fait de Tolstoï un précurseur de Bergson. Avant Bergson il a dénoncé le faux *temps calendaire,* temps fractionné de l'histoire et de la science pour lui substituer le temps-durée, les « données immédiates de la conscience ». Le vivant vit, agit, se forme *insensiblement.* La bataille se joue insensiblement. Le fleuve des soldats qui passent en désordre le pont sur l'Enns le 23 octobre 1805 (*Guerre et Paix* I, III, 8) est semblable au cours torrentueux de la rivière.

« La digue est rompue, faut croire, dit le cosaque, désespérant d'avancer ».

La digue se rompt en effet au premier effort. La digue c'est le projet humain ; le flot c'est la vie.

Le rôle de l'homme est de détruire le *faux temps* (qui est idole). Détruire le faux temps de l'histoire (*Guerre et Paix*), détruire le *faux temps* des passions (Anna Karénine), accomplir l'anti-révolution copernicienne dans l'histoire et dans la morale. Revenir aux axes immédiats de la vie.

Le dernier chapitre *d'Anna Karénine* est un chapitre de réflexion philosophique. Après une pluie d'été, Lévine contemple un triangle d'étoiles dans la Voie Lactée ; et Levine vient de comprendre : je dois vivre comme je sens que je dois vivre, en seigneur russe chrétien. À cet instant reviennent les doutes : mais alors les musulmans, les juifs, les bouddhistes ? Et il se gronde lui-même :

> « Et c'est au moment où m'est révélé un savoir certain, mais inaccessible à la raison, que je m'obstine à vouloir faire intervenir la logique ».

C'est le ciel apparent qui sert d'axe, c'est la révélation immédiate du cœur qui sert de fondement. Le reste est connaissable peut-être, mais inutile à la vie, à la vie immédiate... « Vie et raison s'excluent » (Philonenko).

La mort dans cette perspective anti-copernicienne doit être *niée, nihilisée.* On sait à quel point Chestov a été scandalisé par cette évacuation du tragique chez Tolstoï.

Effectivement les grandes morts tolstoïennes sont d'abord des « évacuations » sémantiques, des limogeages de la mort. Tolstoï est un maître du trompe-l'œil optique. On croyait que le train allait vers l'avant — il va vers l'arrière ! Cette mutation optique connue de tous les voyageurs en chemin de fer, et décrite dans *Anna Karénine*, lui sert de modèle. La mort d'Ivan Ilitch, celle du prince André sont des renversements optiques. C'est le célèbre passage :

> « Oui., c'était la mort. Je suis mort — je me suis réveillé. Oui, la mort est un réveil ».

Tolstoï met parfaitement en scène ces renversements optiques. Il y a une double mise en scène. D'abord paysagère : le ciel d'Austerlitz, un fond vague, mouvant, une eau aérienne qui fait tourner la tête. Deuxième mise en scène : la mise en scène morale, la substitution de l'amour à la mort, qui permet le « retour au grand tout ».

On est pris, en tant que lecteur, par la force de ces mises en scène. Mais il faut, quand on les relit à froid, avouer leur « bon marché ». Le sac noir où une main invisible pousse Ivan Ilitch, la porte que le prince André mourant doit, dans son rêve ultime, absolument refermer...

> « Aura-t-il ou non le temps de fermer la porte, c'est de quoi TOUT dépend. Il va, il se hâte, et ses pieds ne le portent plus, il sait qu'il n'aura pas le temps, et cependant il tend toutes ses forces douloureusement. Et une angoisse l'étreint. Et cette angoisse, c'est celle de la mort : ÇA se tient de l'autre côté de la porte ».

Vieille métaphore des plus anciens mythes, métaphore toujours en usage dans les plus efficaces des films fantastiques... Une porte qui ploie, qui va céder sous une poussée. Ça pousse, ça se tient de l'autre côté de la porte... La mort est réduite en une illusion. Venu du TOUT l'homme, dans la sagesse acquise de l'acquiescement, retourne au TOUT. Tolstoï nous émeut souverainement. Mais au fond est-ce que ce sont ces métaphores peu originales qui nous émeuvent ? Non, c'est plutôt l'intensité tolstoïenne de la lutte contre le réel.

Debussyste, bergsonien, Tolstoï ? Il y a aussi chez lui un refus passionné du réel. Un sentiment hallucinatoire de la charogne en l'homme. La violence de la non-violence tolstoïenne en dérive. La violence de sa satire (si contraire à cette *immédiateté* debussyste), la violence de ses dégoûts et de ses haines. Un mot atroce revient dans *la Mort d'Ivan Ilitch,* dans la *Sonate à Kreutzer,* dans *Résurrection.* « Gadko » c'est-à-dire répugnant. Le sentiment que ça pue, que ça pourrit... Il voit le stupre sous les rapports d'amour, il voit Mammon sous les rapports économiques, il voit l'immonde sous les rapports religieux. Il pose la question « Qui est fou ? ». Une question qui relève du premier Tolstoï en un sens : le Tolstoï qui désoriente, qui retourne l'illusion, qui fait varier la perception par une infime accélération de son train. Mais « Qui est fou ? » ressortit aussi au deuxième Tolstoï, le « charognard » (Anna Akhmatova,) celui qui voit partout l'immonde, celui pour qui les champs du vivant sont envahis de fiel, celui des grands déserts du vivant.

C'est un Tolstoï effrayant, celui de *Confession,* celui du *Père Serge.* Celui du puits où saute l'assoiffé du désert, qui, apercevant le dragon au fond du puits, s'accroche à un arbuste sur la paroi :

> « Il se cramponne et il voit que deux souris, une noire, l'autre blanche, parcourant régulièrement le tronc de l'arbuste auquel il est suspendu, le rongeant. »

Il faut à Tolstoï des images compliquées, orientales pour rendre compte de sa terreur de la mort. C'est le moment où il s'identifie au jeune prince Çakia-mouni qui fait les trois rencontres du gueux, du mourant et du mort, L'immense machine à cacher la mort qu'est le réel est à présent détraquée. La mort, la mortitude, l'état de mort dans le vivant, l'état de *mort vivant* est en Tolstoï. Il la voit partout. Les hommes ne sont plus des « lioudi » mais des « diouli » comme dans un étrange petit conte-cauchemar de 1873. Est-ce à dire qu'il est devenu philosophe, puisque, depuis les Grecs, philosopher c'est penser la mort ? Tolstoï a traduit librement, pour le *Cercle des lectures,* l'épilogue de *l'Apologie de Socrate,* selon Platon. Penser la mort, c'est-à-dire le scandale de la disparition du sujet. Ce scandale est tout entier dans le célèbre pruneau cru et tout ridé qui revient comme un souvenir immédiat d'enfance visiter Ivan Ilitch mourant. Un scandale que Socrate transmute en sagesse, en exercice de développement de l'âme. Il y a bien, dans *La mort d'Ivan Ilitch* un débat du corps et de l'âme. Mais ce *pruneau* irremplaçable vient

démolir la démonstration du renversement des choses, de la mort-délivrance socratique. Le juge terrestre devant le Grand Juge. Non c'est trop facile ! Le pruneau s'y oppose. Il est vraiment la pierre de scandale. Ivan Ilitch dit bien : « Il comprendra, celui qui doit comprendre... Et la mort, où est-elle ?... Il cherchait sa vieille terreur habituelle de la mort, et ne la trouvait pas. Où était-elle ? Quelle mort ? Il n'y avait plus de peur parce qu'il n'y avait plus de mort ».

Pour Jankelevitch, à la fin de son admirable livre sur *La mort* (mais combien discutable) cela veut dire que Tolstoï est arrivé au grand secret : ce grand secret, c'est qu'il n'y a pas de secret. « Et nous ajouterons que c'est même en cela que la mort est un mystère ».

Ce Tolstoï découvrant la *quiddité* de la mort n'est pas vraiment convaincant. Le pruneau reste en travers de la gorge, si j'ose dire.

> « Tous les hommes que je voyais portaient sur eux le germe évident de leur mort ; tous devant mes yeux, à chaque jour, chaque heure, chaque minute fondaient, ou plutôt pourrissaient. Chaque jour je remarquais la façon dont ils se ridaient, se durcissaient ou s'effritaient, leurs dents tombaient, leurs cheveux tombaient, ils crevaient... » (Skazka, 1873).

On ne dirait pas du Tolstoï. Est-ce plutôt du Dostoïevski, un cauchemar d'Hippolyte, ou l'invasion des trichines ? C'est non le Siècle d'or de Versilov mais le Siècle de la mort, une sorte de triomphe de la peste, un tableau panorama d'écorchés vifs à la manière du XVe, siècle. Quelle peste Tolstoï avait-il donc connue ?

Tolstoï a connu le diable, la dichotomie, la séparation du moi...

> « Viens dans la hutte, dit-il tout à coup. C'était comme si quelqu'un d'autre avait dit ces mots pour lui »
>
> [*Le Diable*]

Tolstoï a connu le dégoût d'autrui, un dégoût profond, fantastique pour *autrui.*

> « Je vois toutes ses souillures, je les devine avec la perspicacité que donne la méchanceté, je vois toutes ses faiblesses et je n'arrive pas à surmonter l'antipathie que j'ai pour lui, lui qui est mon frère, qui porte en soi le principe divin autant que moi ». (Le Journal du starets Fiodor Kouzmitch.)

La perte qu'a éprouvée Tolstoï, c'est la perte d'autrui, une fantastique haine d'autrui, la haine d'un grand sensuel. Le commandement principal du Christ — il ne pouvait radicalement pas l'admettre. C'est précisément mon prochain que je ne peux pas aimer. Il suffit d'écouter les soi-disant amis d'Ivan Ilitch.

Un égoïsme forcené, zoologique, sans ombre d'amour. Alors Tolstoï est tenté de faire de la mort la *pureté*, la pureté opposée à l'*impur* de la vie.

Dans les textes théoriques Tolstoï cache le sentiment du « gadko ». Ouvrons *De la vie* (1887).

> « Les hommes qui craignent la mort la craignent parce qu'ils se la représentent comme du vide et du noir ; mais ils voient du vide et du noir parce qu'ils ne voient pas la vie ».

C'était le texte de Tolstoï que préférait Leskov, ainsi qu'il le dit dans une lettre à Tolstoï en mai 1894.

> « De tous ce qu'on a écrit sur la mort ce que je préfère c'est lire des chapitres de votre livre *De la vie* et les lettres de Sénèque à Lucilius ».

Les raisonnements de Tolstoï sont parfois si retors qu'ils renvoient indirectement au blocage du « gadko ». Par exemple lorsque dans *De la vie* il dit : ou bien c'est moi qui ai la vie, ou bien ce sont mes cellules. Si ce sont mes cellules, moi je n'ai pas la vie. Or j'ai la vie, donc ce ne sont pas mes cellules. Ou encore lorsqu'il dit du premier commandement du Christ « Le Christ n'a pas pu prescrire l'impossible », c'est-à-dire aimer son ennemi. (*Quelle est ma* foi ?). La prescription doit être possible, doit entrer dans les rouages de la vie quotidienne entre lever et coucher, dans la grande roue de la vie simple. Il ne doit pas être introduit de tragique.

Parce que le tragique en Tolstoï affleure sous le bonheur, sous chaque sensation avec l'irruption toujours possible du « gadko » « La folie me guette », « je dois m'abstenir de toute réflexion » se dit Anna Karénine quand elle arrive au bout de l'impasse où il n'y a que le *suicide.* Mais ce suicide elle y est contrainte, c'est une sorte de suicide naturel. La haine est entrée dans les rouages : « Je la hais, elle me hait, ainsi va le monde ». Le lien du monde s'est détruit, les cellules du réel se sont émancipées et elles éclaboussent Anna. Ce n'est plus la vie — iz» —, mais l'éclaboussement incohérent — bryzn'.

« — C'est bien pour Obiralovka que je dois prendre le billet, n'est-ce pas, Madame ? »

Obiralovka, la caverne des brigands, le coupe-gorge du grand détrousseur, du grand *obirala,* la mort qui vient dépouiller,

Ce mot relie la mort d'Anna à celle de Nicolas Levine. Ce suicide mi-conscient, mi-inconscient d'Anna, qui, comme l'écrit Marie Sémon, est en proie à une « *possession* qui la conduit là où elle ne sait pas jusqu'au dernier moment qu'elle ira ».

C'est essentiel. Je reprends les catégories de la mort selon Jankelevitch. Tolstoï reste dans la grande catégorie de « mors certa ; hora certa sed ignota ». Le *fatum* qui possède ses victimes engendre l'angoisse. Seul le paysan parvient à la lucide affirmation « mors certa, hora incerta », la seule vraiment chrétienne.

Contrairement à Dostoïevski, Tolstoï est incapable d'explorer le suicide philosophique, le suicide qui revient à se rebeller contre Dieu en décidant « mors incerta, hora certa ». L'heure est connue parce que je la fixe, comme fait Kirilov.

Face à la grande détrousseuse Tolstoï a peur. Il ose même nous montrer Lévine en proie à une idée suicidaire qu'il tente de faire passer pour philosophique, mais qui ne l'est pas, qui est l'instillation du fiel dans le bonheur, qui est le « gadko » dont souffre épouvantablement Léon Nikolaevitch.

La mort-brigand, la mort qui achève de détruire ce qui se détruisait sans fin rejoint-elle la mort-dépouilleur, la mort au service de l'haplôse dont nous avons déjà parlé ? En un sens oui. La mort est pour Tolstoï un moyen de restaurer *l'immédiateté.* En particulier la mort militaire, qu'il a si bien décrite.

Dans le passage du pont de l'Enns et le baptême du feu de Nicolas Rostov, la mort instaure une attention fantastique au réel, elle rétablit cette *distraction attentive* qui est pour Tolstoï l'état de présence au monde qui porte le plus de bonheur. Elle apporte « l'âpre allégresse ». La ligne redoutable qui sépare les deux armées devient figuration du pas qui sépare les vivants et les morts. « Et pourtant on se sent sain, alerte, joyeux, et les gens qui vous entourent sont, eux aussi, pleins de force, de santé et d'allant ». Donc la mort, grâce à la guerre honnie, restaure le relief du réel, l'âpreté du réel, l'allégresse du réel. Étrange constatation dans la bouche d'un vilipendeur de la violence ! Mais le paradoxe n'est qu'apparent. Il s'agit de la mort qui tend l'arc de la vie. Il s'agit de la tension, pas encore de la rupture. Cette tension éloigne les médiations, la corruptibilité, elle met momentanément à l'abri du « gadko ».

Ainsi Tolstoï est triple : il y a le Tolstoï qui à toute force réduit la mort à un renversement optique. La métaphore du train qu'on croyait aller vers l'avant et qui va en sens inverse. Il y a le Tolstoï qui lutte avec chacune de ses cellules biologiques et chacune des molécules du réel : la vie est-elle en eux ou en moi ? L'enjeu était : qui est mortel ? Avec parfois des crêtes d'allégresse où tout est également vie : moi et l'infini, et les myriades de molécules du réel. C'est, je crois, ce que Jankelevitch, appelle le « debussysme » de Tolstoï. Il y a le troisième Tolstoï : celui qui éprouve ces extraordinaires dégoûts du réel. Celui-là est la mort même, la pourriture, la corruptibilité. Il se décompose comme un cadavre vivant.

Illusion, crête d'allégresse dans l'immédiateté absolue, décomposition du vivant par le fait même qu'il est vivant ? La mort des sages, la mort-joie, la mort-pourriture. Ce sont les vraies « trois morts » de Tolstoï.

Celle dont parle saint Paul n'y a pas de place : « Quand cet être corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que cet être mortel aura revêtu l'immortalité, alors se réalisera la parole de l'Écriture : la mort a été engloutie dans la victoire ». Tolstoï dans son immanentisme, son « debussysme », sa négation forcenée de l'histoire ne peut pas même penser au salut comme à une histoire du salut. Il refuse aussi bien la chute que la trompette finale. Il ferme la porte à l'eschatologie. La mort ne peut pas être le « dernier ennemi », celui que le Fils déposera devant le Trône du Père à la fin de l'histoire. Son refus de la corruptibilité — qui l'a amené à blasphémer contre le monde — et son désir frénétique d'incorruptibilité *hic et nunc* viennent d'un refus de la mort chrétienne, d'un refus de l'histoire empirique et de la fin métempirique. Mais Tolstoï nous tient parce que nous ne sommes pas encore vraiment chrétiens. Dans sa dissidence de l'histoire, du christianisme et même du réel — Tolstoï nous entraîne. Il faut lui résister. « La thanatologie de Tolstoï est celle d'un homme écartelé », dit Jankelevitch, pour qui la mort est un rien à ne pas penser. Personnellement je dirais plutôt la thanatologie de Tolstoï est celle d'un grand assoiffé d'ordre, qui veut réduire la mort, mais cet assoiffé d'ordre et un permanent et frénétique dissident. « Finie la mort, elle n'est pas » dit Ivan Ilitch. Eh bien, non, ce n'était évidemment qu'un procédé de simulation. C'était dit trop tôt.

En Tolstoï il y avait un gentilhomme européen et un cathare à la russe. Quoiqu'il soit en dehors de la mode, Tolstoï persiste à fasciner. L'achèvement de la parution de son *Journal* dans la Pléiade [1], œuvre de longue haleine qui couronne la carrière de traducteur de Gustave Aucouturier, décédé au début de 1985, est en soi un événement pour tous ceux que le tourment religieux et la vastitude du regard de Tolstoï continuent de subjuguer. Les *Cahiers Léon Tolstoï* [2], édités par l'Institut d'Études Slaves, viennent de publier un numéro sur « Tolstoï philosophe et penseur religieux » où l'on trouvera en particulier un bel article d'Olivier Clément sur « Tolstoï et Gandhi ». Mais l'événement pour les fervents c'est l'ouvrage de Marie Sémon *Les femmes dans l'œuvre de Léon Tolstoï* [3]. C'était sans doute le meilleur point d'attaque pour tenter à nouveau de percer le secret du sublime bonheur tolstoïen et de ses effroyables lésions. Rude tâche car, de Natacha Rostov à la *Sonate à Kreutzer,* quel renversement, quelle invasion de fiel ! La thèse de Marie Sémon, séduisante et argumentée, c'est la « sacramentalité » fondamentale du monde tolstoïen. Non seulement naissance et mort, les grands avènements biologiques de la vie humaine sont vécus comme des sacrements, mais Tolstoï, selon elle, est tout immergé dans la liturgie orthodoxe. Une hymne vétérotestamentaire à la prolificité imprègne l'œuvre. Et pas fortuitement car c'est à l'office qu'on entend le psaume 128 (Ta femme est une vigne féconde / Dans l'intérieur de ta maison / Tes fils comme des plants d'olivier / Autour de ta table) et

---

[1] Léon Tolstoï. *Journal et Carnets,* tome III. Traduit du russe et annoté par Gustave Aucouturier. « La Pléiade », Gallimard, 1985.

[2] *Cahiers Léon Tolstoï N° 2.* « Tolstoï philosophe et penseur religieux », Institut d'Études Slaves. Paris 1985.

[3] Marie Sémon. *Les femmes dans l'œuvre de Léon Tolstoï.* Institut d'Études Slaves. Paris 1984.

Lévine, *l'alter ego* de Tolstoï dans *Anna Karénine*, « appelle de toutes ses forces la descendance et l'abondance apaisantes ». Conduit par Marie Sémon, on découvrira de nombreux signes de cette immersion du monde tolstoïen dans le sacré et le liturgique. En particulier en ce qui concerne la femme, gardienne des grands sacrements de la vie. Même la théologie orthodoxe du mariage, petite « ecclésia », transparaît sous *Anna Karénine.* Parce que Tolstoï était un « homo religiosus » par excellence et parce qu'il baignait malgré tout dans la liturgie orthodoxe, naissance, mariage et mort ont trouvé dans les œuvres de la plénitude des célébrations contiguës à celles du sacré. Par voie de conséquence, c'est un Tolstoï plus russe encore, imprégné d'allégeance à la religion russe, chantant les « femmes justes » de la société russe traditionnelle, initiatrices au jeûne et à la thérapie spirituelle, que Marie Sémon dessine peu à peu. L'anti-féminisme de Tolstoï (pour qui les féministes étaient des nihilistes) ne lui fait pas problème. Non seulement parce que, pour Tolstoï, la femme est plus « immédiate » que l'homme, compatissante, extériorisant sans barrage le flux des émotions, plus riche de pardon aussi (et chère au cœur de l'apôtre de la non-violence), mais également parce que l'homme russe, vu par Tolstoï et son interprétatrice, est plus « féminin » que l'Occidental, donne davantage de liberté à *l'anima* jungienne : « entrailles de miséricorde », larmes de compassion, douceur évangélique. « Ce genre de comportement, écrit Marie Sémon, étranger ou interdit au roman de l'Occident comme à sa société, est propre au caractère slave. Chez Tolstoï il est, plus encore que la marque d'une forte russité, le désir de conquérir tous les domaines psychologiques », et de s'approprier le féminin. Ici l'interprète de Tolstoï touche à un domaine mystérieux et complexe : l'écriture selon le sexe opposé. Par quel miracle Tolstoï a-t-il su s'approprier la psyché de la très jeune fille (Natacha) ou celle de la femme mûre et insatisfaite (Anna). On songe au « Madame Bovary, c'est moi » de Flaubert.

Chez Tolstoï le mystère de ces croisements de sexe dans l'écriture semble plus profond. Un lien ténébreux avec la mort se niche au cœur de l'éros comme au cœur de l'écriture. La « maternité » de Tolstoï envers ses grandes héroïnes a quelque chose de splendide et de troublant. Avec l'âge et l'envahissement du fiel le troublant l'emportera. Dans *Anna Karénine,* à quoi Marie Sémon consacre un chapitre particulièrement subtil, l'envahissement par la mort est une des splendeurs du livre. L'acte d'amour décrit comme un dépècement de cadavre présage la furie ultérieure du « cathare » Tolstoï et ébranle en Anna le désir suicidaire.

Vint enfin, dans les années 90, la « diabolisation » de la femme (dans « Le diable », « Le père Serge ») que l'on peut relier au grand Tolstoï profanateur et dévastateur. La liturgie, la musique, la femme sont livrées à un même bûcher : les trois hypostases du sacré. Je ne dirai pas que Marie Sémon a explicité le secret de ce mouvement nihiliste et profanateur. « Voyant de la chair » Tolstoï se met à fustiger comme un moine flagellant. Chantre de la sacramentalité, il érige la plus aride des morales rationalistes. Artiste intoxiqué par la vie, il extermine l'art et la musique...

Il nous faut revenir au tome III du *Journal* et à cette page « insensée » du 10 mars 1906 : « Toute la journée dans un état de stupeur nostalgique (...) Contre qui me blottir ? Devenir un petit enfant et me blottir contre ma mère comme je me la représente ? Oui, oui, c'est vers ma petite maman, dont je n'ai jamais dit le nom, parce que je ne parlais pas encore. C'est vers elle que tendait mon âme la meilleure, mon âme fatiguée. C'est à toi, ma petite maman, à toi de me consoler. Tout cela est insensé, mais tout cela est vrai ».

Tolstoï avait soixante et dix huit ans. Il avait perdu sa mère à l'âge de deux ans. Serait-ce là le « secret » ?

3e PARTIE

AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 11

LA CORRESPONDANCE DE TOLSTOÏ

Retour à la table des matières

Tolstoï était un animal littéraire. L'écriture accaparait une part énorme de sa journée. Il tenait son journal (que lisait sa femme, comme lui lisait celui qu'elle tenait) ; il menait jour après jour une gigantesque correspondance, dont une majeure partie avait une finalité didactique. L'édition « jubilaire » que lança et assura jusqu'en 1936 le disciple principal de Tolstoï, Vladimir Tchertkov, comporte 90 volumes dont 32 pour la correspondance. Le choix qu'a fait R.F. Christian pour une édition anglaise de cette *Correspondance* [1] vient de paraître en français, en deux tomes, avec des présentations utiles et bien faites de chaque destinataire des lettres de Tolstoï lors de sa première apparition.

Ni dans son Journal ni dans sa Correspondance Tolstoï n'écrit par coquetterie, épanchement lyrique ou désœuvrement. Non seulement le dessein est quasi toujours de convaincre d'expliquer, ou de convertir, mais même, par une alchimie négative de l'écriture on dirait que la poésie du paysage, par exemple, laquelle est si forte, si enivrante dans certains chapitres de l'œuvre de fiction, est comme exclue de cette écriture essentiellement analytique. Le compilateur de ces lettres a su établir une juste proportion entre lettres de caractère familial, lettres de caractère « littéraire » et lettres de prosélytisme. L'idylle, puis le long drame familial de Tolstoï, étant ce que le lecteur a le plus de chance de connaître, par les ouvrages de Porché, de Gillès, de Troyat et tant d'autres, ce qui intéressera le plus

[1] Léon Tolstoï, *Lettres I et II* Édition établie par R. F. Christian. Notes et commentaires traduits de l'anglais. Lettres de Léon Tolstoï traduites du russe par Bernadette du Crest. Gallimard NRF – 1986.

est certainement le vaste échange intellectuel que Tolstoï eut d'abord avec les hommes de lettres de son temps comme le poète et éditeur Nekrassov, ou le poète et ami Fet, puis avec les hommes de lettres attirés par le tolstoïsme comme le critique littéraire Strakhov, le romancier Leskov ou le critique musical Stassov, enfin avec ses disciples directs comme Paul Birioukov, appelé à devenir son biographe et une multitude de tolstoïens à travers le monde d'alors (Gandhi, par exemple).

Naturellement la réduction de 32 à 2 volumes a des côtés arbitraires. Certaines correspondances à caractère religieux (avec des disciples de la foi baha'ïe par exemple, après 1901 Tolstoï s'emballa pour cette religion syncrétique née en Perse, puis déchanta) sont absentes. Le drame familial est atténué par le choix des lettres. Mais l'amplitude et le ton tolstoïen sont bien représentés.

Retiendra-t-on des lettres « familiales » ce rêve où il voit sa femme changée en poupée de porcelaine ? « Tu es en porcelaine ? lui dis-je. Elle, sans ouvrir la bouche (une bouche aux lèvres fardées de rouge dont les commissures restèrent jointes), me répondit — Oui, je suis en porcelaine (...) J'étais dans une affreuse position : je ne savais que dire, que faire, que penser ; elle, de son côté, eût été heureuse de me venir en aide, mais que pouvait faire une poupée de porcelaine ? » L'étrange est que ce rêve figure dans une lettre à sa belle-sœur, Tatiana Bers, en 1863... Trente cinq ans plus tard ce sera la lettre annonçant à la comtesse son départ, une lettre cachée sous un fauteuil et que leur fille Macha devait révéler au cas où... « Depuis longtemps je souffre du désaccord qui existe entre ma vie et mes convictions. Je n'ai pu vous obliger à changer de vie... »

Retiendra-t-on les lettres au poète Fet, l'initiateur de Tolstoï à la philosophie de Schopenhauer, mais aussi le gentilhomme du même rang, à qui Tolstoï prodigue des conseils pour l'achat d'une ferme et l'élevage des chevaux ? Les lettres à Strakhov, qui d'ailleurs furent publiées en recueil dès 1914 à Saint-Pétersbourg, sont ici bien représentées, et, à elles seules, passionnantes. L'auteur du *Combat contre l'Occident dans notre littérature* (1882) était très proche de Tolstoï, malgré leur désaccord sur les néo-slavophiles. « Votre base à vous, c'est le 'peuple'. Je dois dire que depuis quelque temps ce mot me répugne autant que les mots : église, culture, progrès », écrit Tolstoï en 1881, en même temps qu'il fait parvenir par Strakhov sa lettre au tsar Alexandre III, où il lui demande de gracier les assassins de son père (« Moi qui suis un homme insignifiant, incompétent, faible, mauvais, j'écris à l'empereur de Russie pour le conseiller sur ce qu'il doit faire dans les circonstances les plus délicates et les plus difficiles qui se soient jamais vues »). Les lettres à ses amis peintres, Répine ou Gay [1], ou encore au collectionneur Tretiakov, nous montrent un Tolstoï qui apprécie vigoureusement les arts plastiques, à condition que le « fond » l'emporte sur la forme. Le pire est pour un

[1] Gay était d'origine française. Aussi la transcription du russe que donne la traductrice, « Gué », est-elle discutable.

artiste de feindre d'aimer ce qu'il n'aime pas. Le tableau de Gay « Qu'est-ce que la vérité ? » avec un sculptural et massif Pilate pérorant devant un Christ hagard non seulement lui semble admirable, mais recueille la sanction de deux paysans que Tolstoï a spécialement envoyés à la galerie de Tretiakov. « Le public voudrait un Christ d'icône, qu'il puisse prier, et Gay lui présente un Christ de chair et de sang ».

En 1908 Leonide Andreïev l'auteur du spectaculaire *Récit des sept pendus,* avait demandé à Tolstoï l'autorisation de lui dédier son œuvre. Le vieux maître répond en assénant une fois de plus son credo artistique. « Je pense d'abord qu'il ne faut écrire que lorsque l'idée qu'on veut exprimer est tellement obsédante qu'elle ne nous laisse pas en repos tant que nous ne l'avons pas exprimée du mieux que nous puissions ». Cinquante sept ans plus tôt Tolstoï avait commencé son immense labeur d'écrivain par un récit qui paraît lui aussi aujourd'hui, en français : *L'Histoire de la journée d'hier* [1]. Ce journal fictif se veut le plus réel possible : il est la somme des mouvements infinitésimaux de la conscience — à la fois rêve d'une écriture qui emprisonne la durée et confession démasquant tous les mensonges d'une journée. Au terme de sa vie, Tolstoï poursuit toujours ces deux rêves, mais l'« obsession » est devenue le plus grand des critères. Ne compte que ce qui obsède vraiment l'homme. Et n'est artiste que celui qui exprime sans fard ni leurre cet homme obsédé.

À cette juste « obsession » le maître opposait la « maladie mentale » de notre époque, le babil intarissable sur les objets à la mode. L'édification des fausses gloires, nouvelles ou anciennes (Shakespeare, bien sûr !) relève de la psychiatrie : « lorsque quelqu'un commence à beaucoup parler, à parler sans arrêt et de n'importe quoi, sans réfléchir à ce qu'il dit, uniquement pour placer le plus de mots possible dans le moins de temps possible, les psychiatres savent que c'est le signe certain d'une maladie mentale à son début (...) Notre monde se trouve dans cette dangereuse et pitoyable situation (...) La perversion intellectuelle de notre époque, qui ne s'exprime pas uniquement dans la surestimation de Shakespeare, mais dans sa façon d'aborder la politique, la science, la philosophie de l'art en est le signe le plus marquant. » (Lettre à Eugen Reichel, un shakespearologue allemand du 15 mars 1907). C'était, en quelque sorte, le dernier diagnostic du maître, une reprise de sa vieille et obsédante question : *Qui est fou ?*

Il est vrai que Tolstoï lui-même enfreignait son principe de l'« obsession » édificatrice. En témoigne une belle lettre à sa chère vieille tante Alexandrine, de onze ans son aînée, et à qui le relia toute sa vie une « amitié amoureuse ». Tolstoï rédigeait alors *Hadji Mourat,* ce chef d'œuvre tardif sur un rebelle circassien dont la tête fut promenée au bout d'une pique dans tous les fortins russes du Caucase en 1851. Tolstoï demande à sa tante des détails sur la cour russe sous Nicolas I. « Ne me blâmez pas, chère amie, de m'occuper à de pareilles sottises alors que j'ai un

[1] Léon Tolstoï : *L'histoire de la journée d'hier,* Traduit par André Markowicz, Ed. Alinéa. Aix-en-Provence, 1986.

pied, vraiment un pied dans la tombe. Ces sottises remplissent mon temps libre et me délassent des graves pensées dont mon âme déborde... »

La tête du rebelle, écrasée comme un beau chardon bleu sous une roue, délasse l'obsédé. Celui qui « édifiait des mondes », selon la belle formule de Léon Chestov, était, une ultime fois, distrait par la vie...

3e PARTIE

AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 12

LE JOURNAL INTIME EN RUSSIE

Retour à la table des matières

Ce ne sont pas les journaux et carnets intimes qui manquent en Russie. Un recensement en a été fait par une équipe de chercheurs des plus grandes bibliothèques de l'URSS, il s'intitule *Histoire de la Russie prérévolutionnaire dans les journaux intimes et souvenirs.* Les quatre tomes, eux-mêmes divisés en plusieurs livres de ce gigantesque recueil ont donné une moisson de 9 299 entrées ! Bien sûr, l'ouvrage ne distingue pas les journaux intimes des souvenirs et il pose des limites au document historique et culturel que l'on peut évidemment discuter. Mais quand même, l'énormité de la moisson obtenue par ce recensement dont la publication s'est achevée en 1986 nous assure d'une chose : l'ancienne Russie, et surtout celle du 19e siècle écrivait sans répit, menait son journal avec persévérance et passion ; tout y concourait, l'isolement des nobles terriens dans leurs gentilhommières, le modèle sentimental venu d'Angleterre, la forme féodale atténuée de la vie nobiliaire en Russie au 19e siècle : on a des loisirs aux dimensions mêmes de la vie, on va les uns chez les autres, mais les distances créent des obstacles et l'on se communique son journal, il est une manière de justification pour cette vie de hobereau mi-cultivé, mi-oisif, qui est encore celle de la noblesse après l'abolition du servage, et qui perdure jusque chez les héros de Bounine.

Ce sont les auteurs de « voyages » qui les premiers recourent à la forme du journal intime, et le plus célèbre est celui de Karamzine, qui, avant de devenir le premier historien de la Russie, effectue en Occident le voyage de formation qui commençait à être de rigueur pour les jeunes gens des familles aristocratiques aisées ; Karamzine parcourt l'Allemagne, la Suisse, la France, l'Angleterre. Il

arriva de Genève à Paris le 2 avril 1790, pour un futur historien ce n'était pas un mauvais moment, mais à vrai dire il n'en tira pas grand profit, fit pèlerinage à Ermenonville, et déclare fort justement qu'il ne faut pas se figurer que tout le monde fait la révolution : la plupart la regardent.

On trouve le reflet littéraire du journal d'introspection dans le « Journal de Pétchorine », qui est inséré dans le *Héros de notre temps* de Lermontov (1840) : journal « satanique » où le séducteur cynique note les progrès de sa ruse et le tourment de sa propre indifférence. Gogol, Dostoïevski, Leskov recourent au même stratagème du journal intime, qui crée l'illusion de l'instantané de la vie. Dostoïevski, on le sait, admirait tout particulièrement le *Dernier jour d'un condamné à mort* de Hugo et tenta d'imaginer lui aussi le journal intime « fantastique » d'un être humain jusqu'à la dernière minute de sa vie (dans *La douce*). Quant au *Journal d'un écrivain* publié par Dostoïevski dans les années 70, ce n'est pas un « journal intime », bien au contraire, c'est un monologue face au lecteur ; Dostoïevski y a inventé un genre nouveau, beaucoup plus tard repris par d'autres, sous la forme du « bloc-notes » de François Mauriac par exemple. Le ton de profonde sincérité qu'il a su lui donner l'apparente néanmoins au genre des confessions, car, si Dostoïevski traite principalement de sujets politiques et moraux, c'est toujours en fonction de son expérience, de ses tourments, de son intime conviction.

Mais celui des écrivains russes pour qui le journal intime joua le plus grand rôle est incontestablement Tolstoï, lui qui commença sa vie littéraire en imaginant un « journal » de la journée d'hier qui collerait totalement aux mille palpitations et associations de perceptions qui font le tissu de la vie. Était-ce à lui que pensait Marguerite Yourcenar lorsque dans *L'Œuvre au noir* elle imagina pour son héros un *Liber Singularis* où il eût minutieusement consigné tout ce qu'il savait d'un homme qui était soi-même, sa complexion, son comportement, ses actes avoués ou secrets, fortuits ou voulus, ses pensées et aussi ses songes ». Le projet de Tolstoï, comme celui de Zénon, fit long feu, mais continua d'inspirer toute l'œuvre. Nul n'a autant que Tolstoï couru après la tortue du temps pour essayer d'adhérer absolument à cette durée qui trace le *liber singularis* de chacune de nos vies.

Parmi les journaux intimes plus terre-à-terre, qui s'écrivaient chaque soir dans les familles nobiliaires, à la chandelle et en cachette, avec la bonhomie naïve et régulière des maîtresses de maison qui rangent les confitures par dates et contenus, il faut citer avant tout le journal que tint Vera Sergueïevna Aksakov, la fille du charmant auteur de la *Chronique familiale,* et la sœur de deux ardents poètes et publicistes slavophiles. Ce texte naïf est de ceux qui, sans le savoir, donnent la saveur d'une époque mieux que des mémoires plus ambitieux.

Un autre *Journal* est resté dans les lettres russes, bien différent, celui que tint de 1826 à 1877 un homme de lettres qui fit une carrière de professeur puis de censeur, connut tous les littérateurs contemporains de sa longue existence, et

consigna, soir après soir, d'innombrables informations et réflexions dans son *Journal.* Ancien serf des Cheremetiev, devenu un haut fonctionnaire libéral, Alexandre Nikitenko a scrupuleusement rempli sa fonction nocturne de greffier de l'époque, et les trois tomes de son *Journal* ont été publiés par sa fille en 1895 et complétés en 1905 par Lemke, l'historien de la censure tsariste.

Nicolas II et son épouse tenaient également leur journal ; le journal du tsar, publié par les Soviétiques dans les années vingt, est un document extrêmement révélateur sur le caractère enfantin, bon, et parfois soupçonneux du monarque ; ses notations le jour de la révolution (« rien à signaler ») sont restées injustement célèbres, Alexandre Soljenitsyne a bâti de grands pans de son œuvre historique *La roue rouge* sur l'exploitation parfois textuelle de ce journal.

Tchekhov tint un journal de 1891 à sa mort en 1904 : ce sont de vrais carnets, en style télégraphique ; l'écrivain y note souvent à la volée des expressions entendues, ou des embryons de futures phrases pour ses récits, autrement dit le journal ne joue pas en ce cas de rôle d'introspection. Ici et là jaillissent des petites phrases cyniques qui étonnent : « Prendre sa femme à Paris, c'est comme aller à Toula avec son samovar ».

À l'époque symboliste du début du 20e siècle, le journal intime est très répandu, mais il tend à devenir une œuvre parfaitement consciente. Biely tient un journal, qui n'a pas encore été publié. Viatcheslav Ivanov en tient un par moments. C'est surtout le poète Alexandre Blok dont le *Journal* et les *Carnets* nous apparaissent comme le grand monument intime de l'époque. Blok a tenu des journaux de 1911 à 1913 et de 1917 à sa mort en 1921. Ils ont été publiés posthumément en 1928, mais Blok lui-même songeait à les publier et les avait inclus dans le plan de son projet d'Œuvres Complètes. Le *Journal* de Blok est une sorte d'accompagnement musical intime et tragique aux poèmes et aux articles lyriques. Le « Monde Terrible » de Blok prend là sa racine, dans ces notations hachées après les errances dans Petersburg nocturne, après les nuits avec des filles à qui il confiait son angoisse ravageuse. Toute l'intense vie intellectuelle de Blok est placée sous le signe de l'apocalypse quotidienne de ce désespoir. « Nuit profonde, je suis sorti à minuit passé. Restaurant, vodka. Face à moi bâfre Apollonski. Un fiacre. Les Variétés. Une acrobate me rejoint, je la supplie de venir. Nous filons, nuit, béance. Je suis hors de moi. Même cocher, ou un autre ? Je n'entends que des voix hors de la nuit. Elle me ferme la bouche de sa main — toute la nuit. J'arrache ses dentelles ; dans ses mains grossières et ses talons pointus, il y a une force et un mystère... Les heures passées avec elle : tourment et stérilité » (10 novembre 1911). Tous les thèmes du « Monde Terrible » sont là, déjà exhibés. Et cette exhibition, si saisissante dans le *Journal*, c'est toute la poétique de Blok, la poétique du cœur mis à nu...

Le dernier exemple de journal littéraire que donne ce début de siècle, c'est le cas hors série, le véritable « hapax » littéraire que représente Vassili Rozanov. Les

Feuilles tombées de Rozanov se présentent comme un « panier » de pensées et notations qui sont non pas datées, mais toujours nanties de l'indication d'origine : « écrit aux cabinets », « écrit en rangeant mes monnaies », « la nuit au lit, en lisant la lettre d'un juif nommé R-chko », etc. Toute écriture qui n'est pas intime, située dans l'aisselle de la vie est récusée par Rozanov, qui avait la vision de la mort de la littérature, et ne concevait le salut de celle-ci que dans un retour à l'avant-Gutenberg, c'est-à-dire au journal, au manuscrit, à l'écriture humorale, sécrétée comme une glande sécrète une humeur. L'écriture, pour lui, était sacrée comme le sexe, comme les sécrétions du sexe. Ce « *liber singularis* » de Rozanov est véritablement le plus idiosyncratique de tous les produits littéraires jamais sécrétés. C'est la littérature à nu, le fruit des entrailles *stricto sensu.* « En moi s'accomplit la décomposition de la littérature, de sa substance même. Peut-être même est-ce là mon 'emploi' universel (...) il est en tout cas évident que s'accomplit en moi ce qu'on pourrait appeler l'achèvement de la littérature, du genre littéraire, de ce qui constitue son essence, à savoir le besoin de refléter, d'exprimer ; que pourrait-on exprimer de plus ? Des toiles d'araignées, des soupirs, du presqu'imperceptible ? (écrit en attendant mon tour à confesse) » Naturellement le « journal » de Rozanov n'a plus rien de la naïveté du journal sentimental mis à la mode à la fin due 18e siècle. S'il proclame « les petites choses sont mes dieux », et s'il note ostentatoirement les plus petites choses, c'est pour mieux achever de tuer les grandes. Avec le journal convulsionnaire, désordonné et misérabiliste de Rozanov, le quotidien qui envahit l'écran annonce la fin du monde...

Le « journal », en tant que genre intimiste disparaît. Ni la Révolution ni la terreur n'y sont favorables. Détenir un « journal intime » chez soi serait plutôt un acte criminel, et certainement une possible pièce à conviction. Dans un roman d'Ehrenbourg du début des années trente, le *Second jour,* seul l'« ennemi de classe », un petit intellectuel envieux et cachotier, qui ne comprend rien à la grande fabrique du monde nouveau, tient son « journal ». L'homme nouveau n'a plus d'intériorité. Le journal intime ? Il ne comprend même pas ce que cela veut dire...

3e PARTIE

AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 13

LE JOURNAL DE TOLSTOÏ

Retour à la table des matières

Presque toute sa vie le comte Léon Nikolaïevitch Tolstoï a tenu un *Journal,* au total trente gros cahiers et une quarantaine de carnets qui sont conservés pour l'essentiel au Musée Tolstoï de Moscou. Publiés dans l'Édition Jubilaire en 90 volumes, ces textes occupent en traduction trois « pléïades », remarquablement annotés par Gustave Aucouturier [1]. Ils représentent un véritable monument de littérature d'introspection, à raison d'environ 60 pages de « pléïade » par an jusqu'au mariage, puis après un temps mort pendant la maturité romanesque, une nouvelle crue en 1881, l'année de la « conversion », puis à nouveau en 1884, année de l'extraordinaire *Mort d'Ivan Ilitch,* enfin, à partir de 1888, les eaux du *Journal* alluvionnent inexorablement jusqu'à la fuite à Astapovo. Autour de Tolstoï toute sa famille et ses familiers se sont mis à tenir leur journal. La comtesse Sophie Andreïevna tout d'abord, depuis leur mariage, et l'on peut lire les mêmes journées par les yeux de chacun des deux époux, et puis les filles, en particulier Tania, et puis le docteur Makovicky, confident des dix dernières années et dont le journal dépasse même en volume celui de Léon Tolstoï : il occupe, de 1904 à 1910, environ deux mille pages in-quarto, celui de la comtesse n'en représentant guère que la moitié… Comme on lisait mutuellement les journaux l'un de l'autre, la maison de Iasnaïa Poliana, avec ses terribles orages, ses crises de conscience, ses

[1] Léon Tolstoï, *Journaux et carnets.* Préface de Michel Aucouturier, textes traduits, présentés et annotés par Gustave Aucouturier. Gallimard, Bibliothèque de la Pléïade. Tome I, 1847-1889 paru en 1979. Tome II, 1890-1904 paru en 1980 et tome III, 1905-1910 paru en 1985.

chassés-croisés de repentirs, était un véritable atelier de littérature « journalière », mais aussi un champ de luttes acharnées pour le contrôle des journaux du Maître, qui étaient parfois dictés à une des deux filles préférées, puis cachés dans une botte, sous un canapé, soustraits au contrôle de la comtesse par le disciple en chef, Tchertkov.

Le *Journal* de Tolstoï comporte d'infinies redites, et très peu de descriptions de la nature, peu de ces instants où l'homme a envie de s'épancher. Ce journal est un ersatz de confession. Si Tolstoï était allé à confesse tous les huit jours, il n'y aurait eu ni *Journal,* ni Tolstoï. Le critique Iouri Lotman a avancé l'idée que le journal intime de la fin du 18e et du début du 19e siècle provenait de l'intrusion du théâtre dans la réalité : on s'adresse à soi-même des monologues, on se voit sur la scène de son moi. Tolstoï détestait le théâtre et son monologue relève plutôt d'une sécularisation de l'âme, qui s'adresse à elle-même la confession due au prêtre. Moins que les *Confessions* de Rousseau, ce qui a ici déclenché le processus, c'est l'exemple des journaux autobiographiques de Benjamin Franklin : Tolstoï veut, comme l'Américain, « établir un journal des faiblesses » (8 mars 1851). Les résolutions, la confession des « chutes », la nomenclature des péchés commis sont le noyau initial du Journal, mais le 20 mars 1852 apparaît ceci : « Je viens de relire mon ancien journal de juillet 1852... Le plaisir que m'a donné cette lecture me fait reprendre mon journal, pour me préparer le même plaisir pour l'avenir ». Ainsi ce *Journal* a un destinataire désigné : soi-même et il n'est pas étranger au principe de plaisir. Une grande partie des notations du *Journal* porte sur le *Journal,* les relectures du *Journal,* les résolutions qui concernent le *Journal* : elles sont récurrentes tout au long des soixante ans et plus du journal. Elles accompagnent les innombrables notes répétitives sur les bains pris, sur les dents qui font mal, sur les rechutes dans la luxure... Le 11 août 1852 : « Ni continence, ni activité, ni esprit de suite. Pas même envie de penser à quoi que ce soit. Pourtant rien à me reprocher, c'est toujours ça. Je vais reprendre l'ancienne méthode, fixer d'avance mes occupations ». L'esprit de suite est ce qui tourmente ce jeune assoiffé de bonheur ; il établit des règles, il les enfreint, il se sent « faible » à peu près tous les matins (les nuits n'ont pas été pures). Mais le bonheur de sa constitution l'emporte, il est quand même un seigneur oisif chassant, notant le nombre de perdrix abattues : il « vit tant bien que mal », mais à intervalles réguliers, souvent, il se sent très heureux, submergé par le bien-être. Parfois il note : « Rien fait, mais bien pensé ».

On ne glane pas tellement de renseignements sur les détails de sa vie, le Journal n'est ni un épanchement lyrique, ni un agenda et encore moins le journal des autres œuvres. Bien sûr on recueille chemin faisant des détails sur Yapichka, le cosaque qui l'a initié au bonheur naturel « à l'ancienne », dans la stanitsa décrite si sensuellement dans la nouvelle les Cosaques, mais Yapichka, ou encore les lectures d'historiens, les réflexions sur le peuple russe n'empêchent pas les sempiternelles rechutes et là réside l'essentielle hantise — « Ne pas envoyer chercher de filles et n'aller ni au bordel, ni à celles qu'on peut avoir avec certitude » (18 novembre 1853). C'est que la « lubricité » est partout, et qu'elle

détruit l'harmonie pour laquelle Tolstoï se sent fait. En de rares moments nous parviennent à travers le Journal ces instants de bonheurs qui frappent si fortement dans les romans, qui sont la plus grande virtuosité de Tolstoï. Ainsi à Iasnaïa Poliana, en juin 56 : « C'est la Trinité, arrivé à 5 heures, et, traversant la maison tout entière odorante, ai éprouvé un immense plaisir à la fenêtre du jardin. Lu le Don Juan de Pouchkine. Un délice. » Mais le lendemain, levé à cinq heures, il a des pensées 'affreusement érotiques', de plus les moujiks à qui il propose une réforme avantageuse pour eux le soupçonnent de les tromper, le charme est rompu. Plus tard, en Europe, où il rencontre Tourgueniev, c'est la même lutte. À Interlaken en Suisse par exemple : « Sous la lune, les glaciers et les montagnes noires. Peloté la servante d'en bas, celle d'en haut aussi ». Et c'est pourtant là qu'il écrit magnifiquement le premier chapitre d'Adolescence.

Les fiançailles, le mariage surviennent en 1862. « Je suis amoureux comme je ne croyais pas qu'on pût l'être ». Ses journaux intimes sont de la partie, puisque Tolstoï les communique à sa fiancée, manquant tout faire capoter : « Solennité de la cérémonie, elle en larmes. Dans la voiture. Elle sait tout, et c'est simple ».

Le lecteur du *Journal* passe avec émotion sur les années suivantes, où le journal se réduit à une page ou deux ce sont les années de grand bonheur, les années du chef d'œuvre absolu, *Guerre et Paix.* Lorsque le *Journal* reprend corps, c'est que l'inextinguible feu tolstoïen, ce débat entre lui et lui, entre raison et prière a repris de plus belle. Les éclaircies sont parfois splendides, mais toujours précaires. Le 26 juillet 1896 il rentre de chez les Tchertkov. « Soir et beauté, félicité sur toute chose. Mais dans le monde des hommes ? Avidité, rancune, envie, cruauté, débauche et luxure. Quand y aura-t-il chez les hommes la même chose que dans la nature ? Là c'est la lutte, mais honnête, simple et belle ». Et l'année suivante, en février, après le départ des invités, et la lecture d'Aristote. « Hier, en me promenant, j'ai prié et éprouvé un sentiment étonnant. Probablement semblable à ceux qu'éveillent en eux-mêmes les mystiques par le travail spirituel, je me suis senti tout entier spirituel, libre, lié par l'illusion du corps ».

Le Journal devient un instrument de salut de l'humanité : « Aujourd'hui 4 décembre (1899) je commence quelque chose de nouveau : écrire, au besoin sans suite, toutes les pensées qui me viennent sur le sens de la vie humaine ». Lao-Tseu se présente à nouveau comme la solution : il faut être « comme l'eau », c'est-à-dire épouser toutes les formes, accepter tous les barrages, couler partout où la pente y invite. Mais il y a aussi « la porte étroite », celle du vrai Christ, pas celui des prêtres « qui osent se faire appeler pères », le christianisme du renoncement. Le mariage de « l'eau » et de la « porte étroite », ne serait-ce pas la solution cherchée par Tolstoï ? Lorsque Tolstoï conçoit son récit sur le rebelle caucasien Hadji-Mourat, en 1898, il songe à « l'eau de Lao-Tseu ». Le récit sera son dernier chef d'œuvre.

Tolstoï désormais n'a plus qu'un refrain, se délivrer de l'individualisme, dépouiller les limites du moi, élargir, ouvrir sur le Tout, et le *Journal* est l'atelier de cet élargissement, paradoxe, peut-être ? Un biographe récent de Tolstoï, et fort talentueux puisqu'il s'agit de l'écrivain italien Pietro Citati [1], a écrit : « Aucun homme n'a jamais connu une telle ivresse de son moi ». C'est vrai à considérer certaines pages des romans, certaines crêtes de bonheur qui dominent les deux grands romans, et même dans quelques moments de *Résurrection ou Hadji-Mourat,* mais le *Journal* nous dit aussi le contraire : aucun homme n'a tant cherché à lutter contre son moi, à le réduire, à le dissoudre. Et bien en vain, il a une impression indélébile de « saleté ». « Ne crains rien, mille ans passeront et tu ne seras pas nettoyé de la saleté la plus immonde ». Il y a toutes les boiteries de la vie du maître ; les quémandeurs qui l'irritent, les crises d'hystérie de la comtesse, tombée amoureuse du pianiste Serge Taneïev, et que Léon torture pour cet amour platonique, ou encore qui s'imagine que le docteur Makovicky veut l'empoisonner ! Mais il y a plus grave, Tolstoï souffre d'un délire de prolifération de l'homme « Besoin de proliférer et besoin de dévorer se limitent mutuellement. Mais pour les hommes qui ont été libérés par les autres animaux du besoin de se dévorer, la prolifération ne peut être limitée par rien, sauf par la conscience ou bien, par le perfectionnement. Le perfectionnement inclut la chasteté. Et c'est elle qui limite. Comme elle est affreusement immorale et simplement bête la prolifération selon Mendeleïev ! Mais voyons, si les hommes inventent une nourriture chimique, la prolifération en viendra quand même au point où ils se toucheront épaule contre épaule ». (24 août 1906). L'humanité ordinaire n'est-elle pas « une fabrique de perpétuation d'animaux » ? (5 avril 1907).

Le « cauchemar mendeleievien » hante ce patriarche, cet ancien grand chasseur devant l'Éternel, cet ancien compagnon du bon sauvage Yapichka. Est-ce pour cela qu'il se sent si souvent « hébété », si souvent « d'une humeur de chien » ? Les moments de libération sont à présent ceux où il vit « en antidatant », c'est-à-dire en s'abîmant d'avance dans le grand Tout, dans le divin Non-Agir. Sous l'apparent catéchisme bouddhiste qui envahit les pages du *Journal,* sous la marée montante des dissertations sur le Rien, sur l'illusoire, sur la séparation d'avec le Tout, il y a autre chose, une hébétude qui est existentielle, et qui ne mène pas à la légèreté de l'affranchissement bouddhique. « Hier est venue une minute de doute sur tout. Principalement : pourquoi vivre bien ? Sans *ma propre* félicité, impossible d'expliquer », et lorsqu'il ajoute : « Je suis une parcelle temporaire des Tolstoï et des Volkonski, et les Volkonski et les Tolstoï — des parcelles temporaires de centaines de milliers d'autres », il y a là moins de détachement que de secrète

[1] Pietro Citati, *Tolstoï.* Traduit de l'italien par Jacques Barberil. Ed. Denoël 1987. Le livre de Citati n'est apparemment qu'un livre de plus dans la kyrielle des biographies romancées du Maître de Iasnaïa Poliana, mais il se détache du lot par une très grande sensibilité au phrasé musical de Tolstoï. Citati sent merveilleusement les *tempi* de l'œuvre de Tolstoï, en particulier les *allegros.* En revanche il n'accorde que peu de place au tolstoïsme, n'a pas lu les oeuvres didactiques du Maître, et sous-estime le versant ingrat de Tolstoï, sans la face nord, aurions-nous la face sud ?

angoisse. Le *Journal* réfléchit également sur ce conglomérat de millions d'actes manqués, oubliés, inconscients qui composent notre vie apparente, mais ne restent pas dans notre mémoire. Que signifient-ils ? ne sont-ils pas « aussi peu nous que les frémissements de notre corps à l'agonie ou après la mort ? » Nous sommes davantage le bourdonnement de cette mouche-ci prise dans une toile d'araignée que toute la série d'actes qui ne sont pas entrés dans notre conscience. Nous sommes faits d'autant de non-être que d'être, nous sommes la conscience de ce dont nous avons conscience, autrement dit, nous sommes hors de nous, noyés dans le Non-moi, immergés dans le Tout... Le sommeil fait alors question pour l'auteur du *Journal,* pourquoi la loi morale ne s'exerce-t-elle plus en sommeil ? pourquoi y commettons-nous des crimes abominables ? Tolstoï, qui a été un si grand poète de l'inconscient dans ses romans, n'aime pas les rêves, il aime le réveil, il se persuade que le réveil préfigure la mort, que nous sommes dans un mauvais songe. Un jour il note brièvement : « Toute notre vie ressemble au songe d'une nuit, dans lequel est oublié tout ce qui a précédé ce songe ».

Ce qui revient le plus, derrière les longues et répétitives auto-instructions sur le dépouillement de soi, ce sont des « contes-rêves » : des rêves normalisés, des rêves embrigadés pour devenir fables édifiantes. Ces « contes-rêves » ressemblent aux contes populaires de l'écrivain. On a un peu l'impression qu'une censure didactique a réussi à s'établir dans les rêves du Maître, comme dans son *Journal.* « Il me vient involontairement en tête que la révélation de la vie s'effectue régulièrement. Même alors que la vie est immobile en moi, elle n'est pas immobile, mais elle avance souterrainement ».

Tolstoï lut le *Journal intime* d'Amiel dès la parution des fragments, et il en fit faire une traduction par sa fille Macha, elle parut en janvier 1894, avec une préface de lui. « Le principal malheur des gens très cultivés, comme Amiel, c'est leur ballast de culture multilatérale. C'est cela qui les empêche le plus de savoir qu'ils savent, comme a dit Lao-Tseu » (5 octobre 1895). Une image d'Amiel le fascinait, et revient dans le *Journal* : le temps est une sphère, pour le contempler il faut que la sphère tourne. Cette sphère d'un temps indifférent et parfait tourne devant le disciple de Lao-Tseu. Le temps tolstoïen, en effet, n'a rien du temps chrétien, il ne conduit pas vers une fin des temps, un pardon ou un Royaume, c'est un éternel retour, un glissement dans le Non-Agir universel, dans la grande horloge astronomique qui anime l'univers. Le *journal,* modèle réduit de cette horloge cosmique, entraîne dans un éternel retour, qui est aussi une éternelle redite. Sur un chemin du parc d'Iasnaïa Poliana, le Maître marche, marche et pense une fois de plus que la vie personnelle est un sommeil... Rentré dans le cabinet voûté et sombre où les cahiers s'amoncellent, il note : « Ce matin marché un peu. Dans l'âme très bien, tant que je suis seul. Sans cesse pensé à ce que la vie personnelle — est un sommeil ». Puis il rajoute : « Se souvenir de Dieu signifie cesser de se souvenir de soi-même, Léon Nikolaïevitch » (17 septembre 1899).

Pour terminer, voici en quatre citations brèves tout l'itinéraire de Tolstoï, et de son Journal :

2 avril 1852 : « Levé à 9. Lu et écrit. Dérangé seulement par B, et pas beaucoup. Allé dîner. Après le dîner lu et mis Vaniouchka au travail, en lui promettant de placer sa mère. Il le mérite. — Allé à la chasse, rien vu, excepté une très jolie Cosaque. Soupé et après souper écrit jusqu'à maintenant, 1 heure et quart ».

2 avril 1906 : « C'est aujourd'hui le premier jour des fêtes de Pâques, et j'entends sonner à l'église. Je me suis souvenu comme on sonnait il y a cinquante ans. Ceux qui sonnaient alors, jeunes enfants, sont maintenant des vieillards ou sont morts. Qui donc sonne maintenant ? de nouveau des jeunes tout comme alors ».

2 avril 1909 : « Pas le choix, ou bien périr en vivant contre la nature, la conscience intime, Dieu, — ou bien commencer une vie nouvelle ».

2 avril 1910 « Il me pèse de ne pouvoir rien faire. En revanche ce qui est bien, c'est que je suis à moi-même très odieux et ignoble. À noter, la matière et l'espace, le temps et le mouvement me séparent, moi et tout être vivant, du Tout qui est Dieu. Comment donc se représenter un Dieu personnel, c'est-à-dire limité, c'est-à-dire dans l'espace et le temps ! Il est maintenant neuf heures, je prends le café et me mets aux lettres ».

3e PARTIE

AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 14

LA PEAU DE CHAGRIN TCHEKHOVIENNE

Retour à la table des matières

Le discours habituel sur Tchékhov est profondément contradictoire. On parle de sa « bonté », de son « humanisme », de ce qu'il appelait lui-même le « talent humain de la compassion » ; mais on doit bien constater que l'œuvre tchékhovienne est une des plus cruelles qui soit, que l'auteur *d'Une morne histoire,* des *Paysans,* du *Ravin* n'est pas tendre pour les êtres humains ; on évoque alors la « pudeur » de Tchékhov, la « discrétion » de Tchékhov, son « stoïcisme ». Il m'a toujours semblé que ce discours sur Tchékhov ne « tenait » pas face au texte. Relisez ce court chef-d'œuvre : *L'Envie de dormir,* petit condensé de cruauté, d'indifférence, d'ignominie humaine. Cette jeune bonne que sa patronne houspille, exploite, tyrannise, qui ne ressent plus qu'une invisible « envie de dormir » et qui étouffe le bébé confié à sa garde pour pouvoir enfin sombrer dans un épais sommeil... Il y a, bien sûr, l'interprétation « historique », cette fameuse tirade de Verchinine : « Dans deux ou trois cents ans, deux mille ans peut-être, il y aura une vie nouvelle, heureuse. Nous n'aurons point part à cette vie, bien sûr, mais c'est pour elle que nous vivons, que nous travaillons, que nous souffrons. C'est nous qui la créons, et c'est là l'unique but de notre existence et, si vous voulez, notre seul bonheur. Le bonheur, c'est le lot de nos lointains petits fils ». Des générations de metteurs en scène se sont fourvoyés en mettant la voix de l'auteur derrière celle de Verchinine. Il faut n'avoir pas lu tout le reste de l'œuvre de Tchékhov pour ne pas voir éclater ici la *dérision.* Le metteur en scène soviétique Efros, lorsqu'il joua la pièce à la fin des années 60 faisait crouler la salle de rire tant il soulignait cette dérision du texte. Il est vrai qu'un public soviétique était peut-être mieux à même

d'en juger qu'un public occidental. Il faut donc n'avoir pas entendu les hurlements à la mort du héros *d'Une morne histoire* pour ne pas apercevoir la fantastique destruction de *l'idée* à laquelle se livre Tchékhov. L'« idée », l'« engagement », la « tendance », bref la spécificité russe, la maladie russe qui a nom « intelligentsia », cette chevalerie athée du « progrès » a trouvé en Tchékhov son plus cruel persécuteur, bien qu'elle l'ait adulé beaucoup plus que Tolstoï et Dostoïevski.

Thomas Mann voyait dans les affres du héros *d'Une morne histoire* la figuration des affres de l'écrivain lui-même : « Est-ce que je ne trompe pas les lecteurs avec mon talent, puisque je ne sais pas répondre aux ultimes questions ? ». La détresse tchékhovienne était pour lui la détresse de l'écrivain (lettre de 1954). Mais pour Chestov ce n'est pas l'angoisse de l'écrivain, c'est celle de l'homme tout court : « le vrai, l'unique héros de Tchékhov est l'homme désespéré ».

Il y a chez Tchékhov un satiriste qui reste, jusqu'à la fin de sa vie, en éveil, guettant les épisodes de la sinistre comédie humaine. La lecture de ses carnets est à cet égard fort instructive. « Quand on vit à la maison, au calme, la vie semble ordinaire, mais dès qu'on sort dans la rue et qu'on se met à observer, à interroger, en particulier les femmes, la vie est atroce ». Tel jeune homme qui s'intéresse à la littérature devient censeur et fait carrière... sur le dos de la littérature. La mère conseille à la fille d'aller faire le boulevard... mais elle est si laide que personne n'en veut, sauf trois poivrots qui lui refilent un billet de loterie périmé. Un malade imaginaire se fait découvrir une malformation au cœur, « il ne se marie pas, renonce aux représentations d'amateurs, ne boit plus, marche en retenant son souffle » ; au bout de onze ans, on lui démontre qu'il a un cœur en parfait état. Mais trop tard ! Il ne peut plus revenir à la vie normale et « a simplement pris en haine les médecins et rien de plus ». Est-ce le médecin ou l'observateur des loufoqueries sinistres de la vie qui note : « Il mourut de la peur du choléra » ou encore observe qu'on a laissé à un cadavre ses gants ?... Est-ce le misogyne qui écrit : « Après son mariage tout — politique, littérature, société — cessa de l'intéresser » ? ou encore : « Si vous craignez la solitude ne vous mariez pas » ? Le positiviste prônant l'indifférence stoïcienne qui souligne : « La mère est progressiste, le père aussi ; ils donnent des conférences, écoles, musées, etc. Ils gagnent de l'argent. Leurs enfants sont des gens ordinaires : ils le dépensent, jouent en Bourse » ? Est-ce l'humoriste qui conclut : « La vie paraît grande, vaste, mais on est assis sur une pièce de cinq copecks » ?

Il est vraiment stupéfiant que l'intelligentsia russe ait tellement adoré « son » écrivain, le Tchékhov des pièces et des nouvelles. Était-ce aveuglement ou masochisme, ou les deux conjugués ? Était-ce parce que le positivisme de Tchékhov, qui doit être pris comme une politique du moindre désespoir, une politique des « petits pas » camouflant un désespoir profond, était interprété comme une adhésion à l'idéologie moyenne de cette intelligentsia russe des « zemstvos » et des écoles du soir ? L'atroce tableau que Tchékhov fait de la vie paysanne, avec sa chape de cruauté, ses infanticides, ses assassinats à la faux ou à

l'eau bouillante, pouvait-il satisfaire un certain civisme des « Lumières », un certain philistinisme du « progrès » ? Mais pourquoi noter dans le carnet : « Dans la grange ça pue : il y a dix ans des faucheurs y ont passé la nuit et depuis, ça pue » ? En vérité, on a l'impression que c'est toute la Russie tchékhovienne qui, comme la petite bonne, « a envie de dormir », la Russie de *Groseille à maquereaux* et d'*Ionytch,* celle de *la Maison à mezzanine* et de *l'Homme à l'étui.* Une pesanteur odieuse rend les bonnes œuvres hypocrites, la beauté une souillure, l'art une veulerie pleutre et cynique, l'amour une simagrée caméléonesque. Quant aux pauvres élans d'une Irina, aux velléités d'un Dr Astrov, ils cèdent vite à cette pesanteur. « Pour la sensation du bonheur il est en général exigé autant de temps que pour remonter une montre » (Carnets).

À remonter la montre, le candidat au bonheur oublie son bonheur et voici Astrov qui se lamente : « et puis la vie par elle-même est chose ennuyeuse, bête et sale... Elle est visqueuse [...] mon cerveau fonctionne, mais les sentiments sont émoussés. Je ne désire rien, je n'ai besoin de rien, je n'aime personne ».

Chestov pensait que le secret de Tchékhov était le refus de l'irrationnel, de la mort. Jean-Louis Barrault a parlé de « l'escamotage de l'existence » auquel se livre l'auteur de *La Cerisaie.* Tous ont senti que l'essentiel chez Tchékhov était l'inconfort, l'inadaptation au temps et à l'espace. Ou plutôt une inadaptation au temps qui déclenche chez lui une curieuse angoisse de l'espace. Cette maladie tchékhovienne a certainement de profondes résonances hors de Russie, puisqu'on aime, admire, traduit et joue Tchékhov inlassablement hors de Russie. Mais, nous le verrons, elle a aussi une spécificité bien particulière, elle traduit un moment de la culture russe où celle-ci perd l'unité miraculeuse qu'elle avait élaborée au « siècle d'or » de sa littérature.

« La mort est terrible, mais plus terrible encore serait la conscience que tu vas vivre éternellement, que tu ne mourras pas. » Cette réflexion des *Carnets* marque les limites de l'angoisse tchékhovienne : le temps est terrible, mais l'éternité est pire encore. Marcel Aymé a dit la même chose, dans *la Vouivre,* mais plus aimablement... Dans ces limites se joue la sinistre comédie tchékhovienne de l'inauthenticité. Gourov, dans *la Dame au petit chien* souffre en définitive de ne pas être ce qu'il est : « Il semblait toujours aux femmes autre qu'il n'était, et elles aimaient en lui non pas lui-même, mais une créature de leur imagination et qu'elles recherchaient avidement dans leur vie ; puis, lorsqu'elles découvraient leur erreur, elles l'aimaient néanmoins ». Le début de la phrase n'est pas particulièrement tchékhovien, mais la fin l'est. À Oreanda, autour du banc, où il est assis à côté d'Anna face à la mer, dans le cri aigu des cigales, Gourov songe à l'éternité, à son « indifférence » pour l'homme ; mais cette haute pensée n'est que la traduction de son exaltation érotique et cette exaltation est déjà grignotée par la mort : « assis aux côtés d'une jeune femme qui, ce matin à l'aube, lui *semblait* si belle... ». Lorsque le grignotage a avancé, il faut se séparer, il faut changer d'espace. Plus tard, dans la petite ville de S., il se fait indiquer l'hôtel particulier où elle habite. Il

croit pouvoir ranimer son amour, remonter le temps, mais *l'espace* est là, qui lui répond : « Gourov se rendit sans hâte à la Rue Vieille des Potiers, trouva la demeure. Juste en face s'étirait une palissade, grise, sans fin, avec des clous. C'est une palissade à faire fuir, pensa Gourov en considérant tantôt les fenêtres, tantôt la palissade ». Un peu plus tard, il regarde Anna pleurer dans une chambre meublée à Moscou — « Qu'elle pleure, je vais rester un peu » pense-t-il : en fait il remonte sa montre, cette montre tchékhovienne du bonheur dont faut continuellement remonter le ressort.

Ni l'amour, ni la haine, ni la révolte ne tiennent longtemps, précisément à cause de ce « ressort » du temps. Dans *la Princesse* le docteur sort un instant de ses gonds, dit ses quatre vérités à la coquette froide, indifférente, égoïste, cruelle qui torture hypocritement son entourage et vient faire de fausses dévotions au monastère. C'est un long acte d'accusation, précis, terrible. Mais à peine est-il achevé, « l'horloge sonna les trois quarts d'heure, sans doute neuf heures moins le quart. La princesse se leva et se dirigea sans rien dire vers le portail. Elle se sentait offensée et elle pleurait ; il lui semblait qu'arbres, étoiles et chauves souris avaient pitié d'elle ». L'insurrection du docteur est marquée par ce carillon, elle ne résiste pas au temps. Déjà, il marmonne des excuses. Demain, il va demander pardon. « Princesse, dit-il en soulevant son chapeau et en souriant d'un air coupable, je vous attends ici depuis longtemps. Pardonnez-moi, au nom de Dieu... Un sentiment mauvais, rancunier m'a emporté hier... » La mauvaise éternité du mensonge est restaurée. La princesse, en quittant le monastère au milieu des prosternations, se dit en fermant les yeux : « Comme je suis heureuse ! Comme je suis heureuse ! ».

Ce n'est pas le triomphe du paraître sur l'être, c'est la dissolution de l'être. Il n'y a pas de sol où construire, c'est « la création *ex nihilo* ». Il faut se raccrocher à quelque chose, parasiter quelque chose. C'est le sujet de *Petite âme*. Le diminutif affectueux et enfantin traduit morphologiquement l'immaturité fondamentale qui n'est pas celle de la seule Olenka, cette femme qui « épouse » le cirque d'un premier mari, le négoce de bois d'un second, l'art vétérinaire d'un troisième, puis les leçons et devoirs du lycéen Sacha... « Petite âme » n'a pas d'opinion, elle « épouse » celles de son compagnon, le parasite, le surpasse, l'étouffe. « Elle voyait autour d'elles des objets et elle comprenait tout ce qui se passait tout autour, mais elle ne pouvait se faire une opinion et ne savait absolument pas de quoi parler. Et comme c'est terrible de n'avoir aucune opinion ! » Le réel s'effrite autour de *Petite âme*, il régresse au niveau infantile, la bouteille se dresse absurdement, la pluie tombe absurdement, la charrette passe absurdement. Gorki comparait *Petite âme* à une souris grise et s'inquiétait de cet esclavagisme forcené. Mais Tolstoï, au contraire, fut enthousiasmé, écrivit une préface à ce récit, à proprement parler stupéfiante : « Tchékhov, comme Balaam, s'apprêtait à maudire, mais le dieu de la poésie le lui interdit, lui ordonna de bénir et il bénit ; il entoura cet être charmant d'une telle aura qu'elle reste à jamais le modèle de ce que peut être la femme pour se rendre heureuse elle-même et rendre heureux ceux à qui le destin la lie. » Tchékhov met à nu la dépendance absolue de *Petite âme*, Tolstoï s'en enchante...

Le même processus de dévitalisation, de rapetissement, d'isolement frappe Ionytch, ce médecin de campagne célibataire, tyrannique, cupide ; ni lui, ni la jeune fille à qui il a autrefois demandé sa main ne sont coupables ; l'élan n'a duré qu'un instant, travesti par un mauvais romantisme symbolisé par les romans indéfiniment ennuyeux et renouvelés de madame Tourkine. C'est aussi le sort du *Prélat.* C'est un homme bon, généreux, mais seul. « De tout le temps qu'il était ici, pas un être humain n'avait parlé avec lui sincèrement, simplement, humainement ; même sa mère, la bonne mère avait changé. » Les visages se fondent devant lui dans une étrange brume... L'évêque ne voit plus les hommes présents, seul reste un vestige d'enfance qui s'enfonce dans le lointain...

Un récit allégorique de Tchékhov, *Le Pari*, retiendra notre attention à cause de ses deux dénouements. C'est l'histoire d'un homme qui parie avec un banquier qu'il sera capable de rester volontairement quinze ans en prison. Vers la fin du délai le banquier, qui a parié deux millions, appréhendant de perdre son pari et de se ruiner, pénètre dans la prison du captif volontaire et s'apprête à le poignarder ; mais il aperçoit la lettre que le captif assoupi vient d'écrire, disant son mépris des hommes et de l'argent et annonçant qu'il va s'évader un jour avant le délai pour prouver son souverain dégoût. Ce dénouement est « tolstoïen ». Mais Tchékhov a écrit un autre dénouement où l'ancien captif évadé revient, malgré sa lettre de renonciation, faire chanter le banquier qui d'ailleurs s'est ruiné même sans son aide. Ceci, c'est le dénouement « tchékhovien » ; c'est le pari perdu par tous. Que Tchékhov ait publié la version « tolstoïenne » prouve simplement qu'il avait peur de se démasquer jusqu'au bout. Un autre récit allégorique, *Sans titre,* reprend le thème de la lâcheté universelle. L'évadé de Sodome venu reprocher aux moines leur inaction a trop bien décrit les péchés de la Ville : « Lorsque le lendemain matin il sortit de sa cellule, il ne restait plus un moine au monastère. Tous avaient fui à la Ville ».

Le temps est une prison ; il détruit irrévocablement. Et le héros tchékhovien n'a qu'une évasion possible : celle de l'espace, Une grande partie du charme, de la gaucherie, de l'« esquisse » tchékhovienne provient de cette rêverie d'espace qui compense la geôle du temps. La structure de skaz (récit oral) de plusieurs récits n'a d'autre but que de procurer ce second espace, espace du narrateur-promeneur, qui est la nécessaire bouffée d'oxygène. C'est tout à fait remarquable dans *Groseille à maquereau* qui s'ouvre sur un paysage immense et silencieux, rendu encore plus présent par *l'attente de la pluie. Groseille à maquereau* est un des récits les plus mélancoliques de Tchékhov, son thème en étant le paradoxe du bonheur : plus l'homme est heureux, plus il s'enferme (cultive son rêve de groseille à maquereau), s'isole et par conséquent s'éloigne du vrai bonheur. Il est comme l'accidenté amputé qu'on traîne de force à l'hôpital, mais lui ne songe qu'à retrouver sa jambe car il a vingt roubles cachés dans la semelle de la botte. Ivan Ivanytch exprime fort bien ce paradoxe du bonheur : « À mes pensées sur le bonheur humain se mêle toujours un arrière-goût de tristesse ; lorsque je vis cet homme heureux, je fus pris

d'un sentiment pesant, proche du désespoir ». Le « bonheur » de la majorité des hommes le rend fou. « Il faut qu'à la porte de chaque homme satisfait, heureux, se tienne quelqu'un avec un maillet et frappe jour et nuit pour rappeler qu'il y a des malheureux et que, si heureux qu'il soit, la vie saura bien lui montrer ses griffes un jour ou l'autre, le malheur fondra sur lui : maladie, misère, pertes ; et personne ne le verra, ni ne l'entendra comme aujourd'hui il ne voit ni n'entend les autres. » Dans le village russe d'autrefois, toute la nuit le veilleur tapait avec son maillet. Tchékhov nous appellerait-il à *veiller* nous aussi ? Non, car celui qui prononce ces sages paroles stoïciennes refuse aussitôt après le bonheur collectif, le bonheur futur, le bonheur à *attendre* : « Je suis déjà vieux et inapte au combat, je ne sais même pas haïr ». D'où l'impérieuse nécessité de l'évasion dans l'espace, de la transmutation du temps oppresseur en espace libérateur : « Ce n'est pas trois archines de terre qu'il faut à l'homme, ni une propriété avec cour et jardin, mais le globe terrestre entier, la nature entière, l'espace, pour y déployer les dons de son esprit libre ». Le vieux « prélat » mourant s'échappe sur une vision de chaussée russe et d'horizon sans fin. Les narrateurs de *L'Homme* à *l'étui,* après avoir enterré Belikov, voient tout l'espace s'ouvrir devant eux au clair de lune. À l'étui de la vie, de la bêtise, des contraintes s'oppose un « grand champ à l'extrémité gauche du village, visible de loin, jusqu'à l'horizon, et tout baigné de lune dans sa largeur, sans un mouvement ni un bruit ». Cette poétique de l'espace si fondamentale depuis *La Steppe* jusqu'aux derniers récits est plus sensible dans la prose qu'au théâtre où elle semble se parodier elle-même. L'évasion spatiale rend supportable, vivable l'univers tchékhovien, elle donne son sens à la soumission des êtres tchékhoviens. On se rappelle l'extraordinaire exercice de « spatialisation » du récit qu'est *la Steppe.* On y voit passer *l'homme heureux,* Constantin, l'« amoureux comblé, heureux à en être triste ». Sa présence accable les hommes regroupés autour du braséro. « Son sourire, son regard, chacun de ses gestes exprimaient un bonheur accablant ». Comme chaque fois que le temps devient insupportable (« l'homme heureux » rend tous les participants conscients du gâchis de leur propre temps), c'est l'espace qui prend le relais : « À mesure que le feu s'amenuisait, le ciel nocturne éclairé par la lune devenait plus visible. On pouvait distinguer la route sur toute sa largeur, les ballots, les brancards, les chevaux qui mastiquaient et, de l'autre côté, la silhouette indécise de la deuxième croix... ». C'est le dégoût tchékhovien devant le temps, le refus du « grignotage » qui a sans doute fait avorter les projets romanesques de Tchékhov, qui a toujours provoqué le « rétrécissement » de ses projets, véritables « peaux de chagrin » (l'expression est du critique soviétique Paperny) qui se rapetissent dans le processus littéraire. Seule s'élargit la digression spatiale, l'*échappée* du regard, ciel lourd et vaste qui attend la pluie, figé hors du temps...

Si l'intelligentsia russe a tellement choyé et admiré Tchékhov, c'est qu'elle se reconnaissait dans sa philosophie positiviste, ses héros « moyens », sa dénonciation de l'obscurantisme, de la dépravation et de l'oisiveté. Les hurlements à la mort du vieux professeur, le dépérissement de tous les êtres « en étui », ce n'était pas pour elle... Tchékhov camouflait bien chacune des plaies qu'il ouvrait.

La plus importante, celle qui fait de lui un précurseur, c'est le saccage de l'harmonie culturelle russe du XIXe siècle, de cette « double culture » sur laquelle est édifiée la littérature du grand siècle russe. Non seulement *La Cerisaie,* mais de très nombreuses œuvres évoquent la perte de cette harmonie dualistique, celle du seigneur tolstoïen à la fois européen et paysan russe. Avec Tchékhov, le monde paysan retourne à son isolement quasi ethnographique (*Dans le ravin*). Le minotier du récit *De l'amour,* Alekhine, aurait voulu concilier « travail à la paysanne » et « habitudes culturelles ». Mais cette conciliation est impossible ; Alekhine quitte les pièces de parade, s'installe dans les communs et cesse de lire *le Messager de l'Europe.* C'est un aristocrate déchu ; le rêve de Levine de Tolstoï est caduc. Inversement le paysan russe à la ville perd son âme, tel le potier de la maison close de *Crise de nerfs* qui inspire à Vasilev la réflexion suivante : « Que de choses doit supporter le simple homme russe avant que le destin ne le fasse échouer ici dans le rôle de laquais ! » C'est la fameuse lettre à son ami Souvorine de janvier 1889 : « Ce que les écrivains de la noblesse recevaient gratuitement de par leur naissance, les déclassés l'achètent au prix de leur jeunesse ». Ce n'est pas de la révolte sociale, c'est le constat d'une disharmonie, d'un esclavage intérieur, d'une transparence perdue. Par là, Tchékhov engage la prose russe dans un changement d'orientation important : la perte du rêve « lévinien » signifie la fin de l'harmonie culturelle entre la Russie paysanne et l'intelligentsia russe. La prose russe post-tchékhovienne traite la Russie paysanne comme un thème d'exploration ethnographique (le cycle d'Okourov chez Gorki, *la Colombe d'argent* chez Biely, les deux grands récits paysans de Bounine), le leitmotiv de cette exploration ethnographique sera précisément la cruauté. Fils d'épicier et petit-fils de serf, Tchékhov ne supportait pas le rêve seigneurial de la littérature russe du XIXe siècle. À certains moments, cette irritation se reportait même sur le paysage russe du XIXe siècle, ce paysage tourguenevien d'oisif. Il dit à Bounine : « Ce que nous sommes fainéants ! Nous avons même inoculé notre fainéantise russe à la nature. Regardez cette rivière, la fainéante, avec ses bras et ses coudes ; tout vient de la fainéantise ! » D'ailleurs il écrivait à Souvorine, à propos de Tourgueniev : « Les descriptions de la nature sont bien mais... je ressens que nous perdons l'habitude de pareilles descriptions et qu'il faut autre chose ». Tchékhov avait un besoin organique de l'espace, mais souvent « lisait » la nature russe comme un texte classique déjà un peu désuet : « La nature et la vie sont construites sur le même lieu commun, tellement vieilli maintenant et qu'on expurge dans les rédactions [...] Tout ce qu'aujourd'hui je vois et entends me semble du déjà connu à cause des anciens récits ». Autant que la vie ordinaire, la nature ordinaire commençait à lui faire horreur. Et nous comprenons que ce « dépérissement » de la nature est, chez ce poète de l'espace, la dernière torture...

Le bourreau de Tchékhov était lui-même. Il fait mal de vivre avec de pareils antagonismes intérieurs. Dans son livre de réflexions en vrac sur son maître à écrire, Bounine en a relevé plusieurs : désir de solitude et impossibilité de vivre sans les autres ; désir de beauté et dégénérescence de la beauté ; refus catégorique de l'immortalité et désir d'immortalité ; répulsion envers les philosophies du

bonheur futur et besoin de sublimation du présent par l'avenir. L'auteur d'un des plus cruels récits jamais écrits, *Salle 6,* n'était pas un observateur, comme on l'a trop dit. Les camarades de l'étudiant Gricha, qui a la nausée de leur tournée dans les maisons closes, lui conseillent précisément d'« observer » : « Ça te répugne, eh bien observe ! Tu comprends, observe ! Il faut observer les choses en toute objectivité, dit sérieusement l'étudiant en médecine ». Le propos est rapporté avec cruauté. L'observation n'est qu'une variante de l'épouvantable dépérissement humain. On connaît la remarque de Tchékhov sur les abjectes chenilles qui donnent naissance à de merveilleux papillons, et les enfants merveilleux qui donnent naissance à d'abjects adultes. Ce sentiment d'« abjection » qui accablait Tchékhov et qu'il nous inocule si bien, c'est peut-être le refus du temps, de la durée, de la vie avec son terme auquel il faut donner sens. Assurément le médecin, le philanthrope, l'homme dévoué contrebattaient de toutes leurs forces cette pesanteur. Mais les cruautés de l'observateur trahissaient le désespoir : « Vous connaissez ce type de dame, demanda-t-il plusieurs fois à Bounine, qu'on ne peut pas regarder sans penser qu'elles ont des branchies sous le corsage ? ». Perception drolatique ou tragique ? Il y a dans *Salle 6* un instant d'évasion, de poésie, de création d'espace beau et libre, mais il ne dure vraiment qu'un instant : Andreï Efimytch se sent mourir et songe à l'immortalité à quoi les autres croient : « Et si elle était ? Mais il ne voulait pas d'immortalité ». Tchékhov n'en voulait pas, il l'a dit et redit mais alors il gratifie son malheureux torturé d'un instant d'espace libre : « Un troupeau de cerfs, extraordinairement beaux et gracieux, dont il avait été question dans sa lecture d'hier, passa au galop devant lui... ».

3e PARTIE

AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 15

LA PALISSADE GRISE DE TCHEKHOV

Retour à la table des matières

Tchékhov le médecin, Tchékhov le sceptique, Tchékhov « l'athée du bonheur », comme aurait dit Pouchkine, mais aussi Tchékhov le croyant de l'art... Il a commencé comme commencent les clowns : l'humoriste qu'il était devait faire rire, coûte que coûte, un public grossier, intolérant, militant... Lui, il faisait rire par les contrastes, les boitements, les désaccords. « Le gros et le maigre » : deux anciens camarades de lycée qui se retrouvent sur un quai de gare, et leur oscillation entre la camaraderie d'hier et la distance sociale d'aujourd'hui. On pourrait en pleurer, il vaut mieux en rire : l'obséquiosité, le servilisme, l'envie métamorphosent sur ce quai de gare le petit maigre flanqué de son fils Nathanaël et de sa femme Louise, en un Chinois à courbettes, en une marionnette. « Le *maigre serra trois doigts de Son Excellence, fit un enclin de tout le corps, comme un Chinois, 'Hi-Hi-Hi !', sa femme sourit, Nathanaël claqua des talons et laissa tomber sa casquette. Tous les trois étaient heureux et terrassés* ». La règle d'or du clown s'applique à l'humoriste : faire court, une seconde ou un mot de trop, et tout est raté ! faire compact et aérien en même temps, et ne jamais tromper sur la marchandise, car le clown se moque des trompeurs, mais le clown ne peut pas tromper.

Le sceptique actif, le sceptique croyant, qui a horreur des déclarations de foi, des affiches idéologiques... Il écrit à son plus grand ami, l'éditeur d'un journal de droite où Tchékhov a beaucoup publié, Souvorine, en 1890 : « Vous *me grondez pour mon objectivité, que vous appelez indifférence au bien et au mal, absence d'idéaux et d'idées. Vous voulez qu'en représentant un voleur de chevaux je dise*

que 'le vol de chevaux est mal'. Mais cela fait longtemps qu'on n'a plus besoin de moi pour le savoir ». Le monde va son train sans l'écrivain, mais l'écrivain peut soulager les maux, comme l'infirmier, ou le médecin. Tchékhov fut donc, au pays des idéologies tonitruantes, des fanatiques de tout poil, des Tolstoï fondateurs de religions, des Gogol qui se prenaient pour des directeurs spirituels, des écrivains terroristes et des écrivains bourreaux, censeurs, ou vendus, il fut l'avocat des « petites choses », des petites causes, des petits pas. Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque Vassili Grossman cherchera un nocher dans la nuit où l'a plongé le stalinisme, il ne trouvera que Tchékhov, mais il adorera Tchékhov. « Ne *touchez pas à Tchékhov, dit Maria Ivanovna. Je l'aime plus que tous les autres écrivains... Il a pris sur ses épaules cette démocratie russe qui n'a pu se réaliser. La voie de Tchékhov, c'était la voie de la liberté. Nous avons emprunté une autre voie, comme dit Lénine. Essayez donc un peu de faire le tour de tous les personnages tchékhoviens. Seul Balzac a su, peut-être, introduire dans la conscience collective une telle quantité de gens. Non, même pas ! Réfléchissez un peu : des médecins, des ingénieurs, des avocats, des instituteurs, des professeurs, des propriétaires terriens, des industriels, des gouvernantes, des laquais, des étudiants, des fonctionnaires de tout grade, des marchands de bestiaux, des entremetteuses, des sacristains, des évêques, des paysans, des ouvriers, des cordonniers, des modèles, des horticulteurs, des zoologistes, des aubergistes, des gardes-chasse, des prostituées, des pêcheurs, des officiers, des sous-officiers, des artistes peintres, des cuisinières, des écrivains, des concierges, des religieuses, des soldats, des sages-femmes, des forçats de Sakhaline... Ça suffit, ça suffit... — Ah, ça suffit, non ! Tchékhov a fait entrer dans nos consciences toute la Russie dans son énormité ; des hommes de toutes les couches sociales, de tous les âges. Mais ce n'est pas tout. Il a introduit ces millions de gens en vrai démocrate ; comprenez-vous, en démocrate russe. Il a dit comme personne ne l'a dit avant lui, pas même Tolstoï, que nous sommes avant tout des êtres humains ; comprenez-vous ? des êtres humains !* »

Cet extraordinaire harangue se poursuit sur toute une page et Grossman fait de Tchékhov le contrepoids à toute la pensée russe, à tous les « humanistes » russes qui, depuis le protopope Avvakum, fondateur du schisme des Vieux Croyants au 17e siècle, jusqu'à Lénine qui instaura le socialisme, tous ne rêvent que de réformer par le feu et par le fer, que d'instaurer le bonheur contre le gré des homoncules qui ne comprennent rien. Tous sont présents dans le portrait saisissant que fait Ivan Karamazov du Grand Inquisiteur, disant au Christ revenu sur terre au temps de l'Inquisition et avant de le jeter en geôle : Va-t-en, va-t-en au plus vite avant qu'il ne soit trop tard ! « *Qu'a dit Tchékhov ? Que Dieu se mette au second plan, que se mettent au second plan les 'grandes idées progressistes' comme on les appelle. Commençons par l'homme ; soyons bons, soyons attentifs à l'homme, quel qu'il soit, évêque, moujik, industriel millionnaire, forçat de Sakhaline, serveur dans un restaurant* ; *commençons par aimer, respecter, plaindre l'homme* ; *sans cela rien ne marchera jamais chez nous...* »

Telle est cette magnifique déclaration de Vassili Grossman dans *Vie et Destin,* et l'on sent que seul Tchékhov, le Tchékhov des récits innombrables, et si mal connus en France, pas celui des pièces (que Bounine détestait), le Tchékhov du « Prélat », de « La Dame au petit chien », de « La princesse », de « Ionytch », de « J'ai envie de dormir », le Tchekhov qui tient registre des innombrables souffrances, petites et grandes, de l'humanité, mais aussi des innombrables actes de bonté, y compris ceux des hommes qui ne nous plaisent pas, ceux des orgueilleux des dévots, des privilégiés, et que nous serions tentés de récuser. Ce Tchékhov immensément accueillant à l'humanité russe, variable comme le ciel de la steppe, a aidé Grossman et bien d'autres à s'en sortir, à se forger une foi dans les « petits pas » qui lui permit de surmonter le rêve utopique et assyrien d'un bonheur massif de l'humanité qui ferait le malheur des hommes au nom de leur bonheur. Rappelons-nous le silence d'Aliocha face à l'argumentation d'Ivan Karamazov : il y a si peu à répondre aux inquisiteurs ! Tchékhov connaissait bien les inquisiteurs de tout acabit, et, au lieu de leur répondre directement, il accueille l'humanité : un peu comme fait la Mère de Dieu dans ces icônes où elle ouvre un large manteau où se réfugient manants et seigneurs, clercs et voleurs, la Vierge de Protection, si vénérée en Russie sous le nom de « Pokrov »... La comparaison n'est pas incongrue pour l'auteur du « Prélat », nous semble-t-il...

On se rappelle les fameux passages des *Trois sœurs* sur l'avenir russe. C'est d'abord Irina qui parle : « *Il viendra un jour où tout le monde saura pourquoi tout cela, pourquoi ces souffrances, il n'y aura plus de mystères... En attendant il faut vivre ; il faut travailler, seulement travailler ! Demain je partirai seule, j'enseignerai à l'école et je donnerai toute ma vie à ceux qui en ont peut-être besoin. C'est l'automne, bientôt viendra l'hiver, la neige couvrira tout, et moi je travaillerai, je travaillerai !* » Tchékhov a fait frémir des générations de spectateurs qui regardaient des mises en scène larmoyantes où les silences, les pauses, les interminables séquences d'ennui, les thés où l'on se vautrait dans l'inaction, puis on s'envoyait à la figure ses quatre vérités, puis on sanglotait, puis on se demandait mutuellement pardon emplissaient tout l'espace, c'est-à-dire tout le temps de l'homme. Les verbes étaient au futur : je travaillerai, je travaillerai... mais l'action stagnait irrémédiablement dans un présent figé.

Verchinine, dans les mêmes *Trois sœurs* soupire : « *Jadis l'humanité était occupée par les campagnes, les invasions, les victoires, maintenant tout cela a vécu, laissant derrière soi un énorme vide, qu'on ne sait évidemment comment remplir ; l'humanité cherche passionnément et trouvera, c'est certain. Oh qu'elle se dépêche !* » Puis il lance sa célèbre tirade sur l'avenir « *Il me semble que sur la terre tout doit changer petit à petit, et tout change sous nos yeux. Dans deux cents, trois cents, enfin... mille ans, peut-être, — ce n'est pas le délai qui compte — s'instaurera une vie heureuse. Nous n'y prendrons certes pas part, mais c'est pour cette vie-là que nous vivons aujourd'hui, que nous œuvrons, c'est elle que nous créons — et là est le seul but de notre existence et, si vous voulez, notre bonheur* ». On a pu pendant des décennies jouer cette réplique sur le mode du pathos et de

l'annonce de la parousie révolutionnaire. Mais que voulait dire Tchékhov ? bien sûr il se moquait de son personnage, de ces rêveurs qui s'apprêtent éternellement à vivre et ne vivent jamais. Mais il s'en moquait sans excessive cruauté : en nous tous n'y a-t-il pas une part de ce rêveur incorrigible, ridicule, de cet « albatros » baudelairien ?

Tchékhov est un impitoyable poète du temps qui passe. Ses personnages prennent « un sérieux coup de vieux ». Ils s'engluent dans un monde de choses qui les maîtrisent, les mutilent sans qu'ils s'en rendent compte, ou plutôt si ! ils s'en rendent compte mais qu'y faire ? ce sont des êtres faibles, pas si serviles que ça au début de leur course dans la vie, mais ils se durcissent, ils deviennent vils et méchants, mauvais. C'est un univers d'une extraordinaire pesanteur qui les englue, les engourdit, les noie dans le quotidien ; les scelle dans leur étui ; « l'homme dans l'étui » y est entré peu à peu, quasi contre son gré. Et surtout il y a tous ces riens qui nous font et qui nous défont : l'être humain devient monstrueux, bourreau cruel et inconscient pour un rien, une vétille, l'irritation d'un instant. L'infanticide en milieu paysan a été décrit tant par Tolstoï que par Tchékhov, mais chez Tolstoï c'est « la puissance des ténèbres » qui entre en action, chez Tchékhov, c'est le mal fortuit, les ténèbres du hasard. Écoutons gémir le Dr Astrov, dans *Oncle Vania :* « *En dix ans je ne suis plus le même homme. Surmené, ma vieille ! Du matin au soir à trimer, pas une minute de repos. Et la nuit, enfoui sous mes couvertures, je tremble qu'on ne vienne m'arracher du lit pour aller me traîner chez un malade. Comment ne pas prendre un coup de vieux ! Et puis la vie par elle-même est ennuyeuse, bête et sale... Elle est visqueuse. On est entouré de drôles de numéros et à force de vivre avec eux, on devient soi-même un drôle de numéro... Je ne suis pas encore abruti. Dieu m'en garde ! Le cerveau fonctionne encore, mais les sentiments, eux, sont émoussés. Je ne désire rien, je n'ai besoin de rien, je n'aime personne* ».

Un extraordinaire enlaidissement de la vie est en marche, on est en train de perdre la terre. Les forêts craquent sous les haches, de merveilleux paysages disparaissent à tout jamais ; « de jour en jour la terre devient de plus en plus pauvre, de plus en plus laide » (entendez les tirades d'Oncle Vania)... Mais a-t-on besoin d'imaginer les grands désastres écologiques pour ressentir cet enlaidissement ? Non, bien sûr, il suffit de voir cette dame, qui, pendant l'étreinte simulée de l'amour, pense au prix du veau... Il suffit de voir monter l'inertie, comme une sclérose en plaques, chez le professeur d'« Une morne histoire » qui se met à injurier sa nièce, chez l'artiste beau parleur de « La Maison à mezzanine », cynique et pleutre à la fois, il suffit d'assister à la douce cruauté de l'héroïne de « La Sauteuse », à la déchéance de « l'homme dans l'étui ». L'épouse infidèle de « La Sauteuse » comprend la valeur de son mari une fois qu'il est mort, et qu'elle l'a bien berné. Pourtant ce mari lui-même était si couard... C'est cela Tchékhov, même le repentir, même les bons sentiments sont enrôlés dans cette comédie de l'engourdissement.

Le dramaturge français d'origine arménienne Gabriel Arout adorait Tchékhov, et il avait écrit une sorte de pot pourri des récits de Tchékhov, qui s'appelait « Des pommes pour Ève ». Arout voulait restituer son rire à Tchékhov, devenu si larmoyant sur les scènes, françaises, ressusciter le rieur, le clown, l'A. Tchekhonte des premiers récits humoristiques. Il écrivait : « Depuis la pomme fatidique du jardin de l'Éden, les filles d'Ève n'en ont pas fini avec ce fruit... Malgré les avertissements de l'histoire, les femmes ne sont pas privées de mordre avec ardeur au fruit délicieux... Avec des fortunes diverses, — parfois croquant la pomme, il leur est arrivé de tomber sur une poire, parfois elles en dégustèrent « des vertes et des pas mûres ». C'est la condition humaine, celle en particulier des femmes de l'époque de Tchékhov. Une fois de plus je me suis replongé dans l'ambiance de l'écrivain, dont l'œuvre a bercé mon enfance, ma jeunesse, ma vie entière... Une fois de plus je me suis comporté avec la désinvolture d'un enfant dans une maison familière, où il se sent aimé ». Je ne dirai pas que le Tchékhov d'Arout soit le vrai Tchékhov, encore moins le seul Tchékhov, car à côté du Tchékhov rieur et bienveillant, il y a aussi l'atrabilaire.

Ce n'est pas du tout que Tchékhov soit insensible au bonheur, il l'est trop, il est parfois intoxiqué par le bonheur. Dans *La Steppe*, vaste poème sur la respiration de l'homme et de l'espace terrestre, il introduit un personnage qui est « l'homme heureux », l'homme intégralement, totalement heureux, et que les autres regardent avec étonnement, sans envie, mais avec effarement. « Tous *comprenaient que c'était un homme amoureux et heureux, heureux jusqu'au tourment. Son sourire, ses yeux et chaque mouvement exprimaient un bonheur accablant. Il ne tenait pas en place, il ne savait que faire pour ne pas succomber sous l'afflux des pensées agréables. À la vue d'un homme heureux tous ressentirent de l'ennui, voulant aussi du bonheur* ». Mais précisément on voit que Tchékhov était lui aussi sensible à une certaine *ubris*, à un certain délire du désir de bonheur, même s'il se moquait des utopistes, et des rêveurs. D'où le sort que lui a réservé le plus grand des désespérés russes, Léon Chestov, toujours à l'affût des failles du système rationnel que l'homme édifie autour de lui pour ne pas succomber au désespoir...

Chestov a consacré un livre entier à débusquer Tchékhov, il s'appelle *La création ex nihilo*. Chestov n'y va pas par quatre chemins : « *Tchékhov avait sa tâche, je dirai que Tchékhov était le chantre de la désespérance. Il tuait les espoirs humains : vingt-cinq ans durant, avec une morne obstination, il n'a fait que cela. Telle est, selon moi, l'essence même de son art. On n'en parlait presque pas jusqu'ici, et la raison de ce silence était fort compréhensible : ce que faisait Tchékhov s'appelle un 'crime' en langage ordinaire et doit être sévèrement puni. Mais comment punir un homme de si grand talent ?* » Avouez qu'on a rarement entendu pareille condamnation... « *Prenez les nouvelles de Tchékhov, examinez les chacune à part, ou toutes ensemble. Voyez Tchékhov au travail : il a toujours l'air de se tenir en embuscade et de débusquer les espoirs humains et soyez tranquille, il n'en laissera échapper aucun. L'art, la science, l'amour, l'inspiration, les idéaux, l'avenir, tous ces mots qui ont servi, qui servent à l'humanité de consolation et de*

distraction, il suffit à Tchékhov de les effleurer pour qu'ils se flétrissent et meurent instantanément. Et Tchékhov lui-même pâlissait sous nos yeux, se flétrissait et mourait ».

Bref, si pour les Stoïciens la vie était un exercice de mourir, pour le Tchékhov de Léon Chestov c'est une longue mort subie, pas un exercice de bien mourir, mais une sorte d'assassinat du prochain et de soi. Il ne reste qu'à se cogner la tête contre les murs, voilà la « création ex nihilo », sans le secours d'aucune religion, ni idéologie, dans un noir absolu, où le seul recours, le seul secours, c'est le sommeil de la brute. Comme Hamlet, Tchékhov creuse un souterrain sous son adversaire afin de faire sauter d'un seul coup le constructeur et son œuvre. À vrai dire il y a des récits de Tchékhov qui répondent à l'épouvantable définition de Chestov. Avant tout « les Paysans » et « Dans le ravin ». La cruauté des destins de paysans qui étouffent au fond de ce ravin est vraiment sans issue. Le tableau est vraiment atroce, avec infanticides et massacres à la faux : comme on est loin de l'homme bon, de l'homme rousseauiste à quoi s'abreuva Tolstoï ! On se demande par quelle déréliction est passé cet homme pour en arriver là. Pourtant il est fils du positivisme, de ces « Lumières » un peu abâtardies du « comtisme » et « spencerisme » qui ont tant sévi en Russie. Mais le grand prêtre du positivisme, le critique populiste Mikhaïlovski avait bien senti en lui « des flammèches inquiétantes ».

La littérature russe avait rêvé depuis ses origines à l'Avenir, à une sorte de Second Avènement sans le Christ, mais avec la Révolution-Révélation. Gogol est un utopiste conservateur qui a devant lui la vision d'une ville sans vices, d'une humanité devenue une grande usine à recyclage des péchés humains. Les radicaux russes sont des fanatiques du Progrès, des zélotes de la Science ; dans ses rêves l'héroïne de Tchernychevski, dans *Que faire,* voit la Terre allaitant le monde régénéré. Tolstoï est un dissident qui rêve au royaume de Dieu *hic et nunc,* un exalté de la république de Münster. Dostoïevski n'a si bien diagnostiqué le fanatisme des « démons » que parce qu'il sentait en lui ce « terrorisme pur » dont parlera plus tard Albert Camus, en analysant les Russes. L'intelligentsia russe a donc vécu avec devant elle un énorme soleil qui était la Cause, le Combat final. Pour finir, une partie d'entre elle a foncé tête baissée dans le marxisme à cause de l'amalgame d'utopie et d'action immédiate qu'il lui proposait. N'oublions que même chez Lénine il y a de l'utopiste, il y a le morne rêveur de *l'État et la Révolution.* Tchékhov, lui, note dans son *Carnet* — « *Nous nous échinons à changer la vie afin que nos descendants soient heureux, mais nos descendants diront comme d'habitude : tout était mieux avant, la vie d'aujourd'hui est pire que celle d'hier* ».

Le critique russe Alexandre Tchoudakov est un de ceux qui ont le plus finement tenté d'analyser la poétique de Tchékhov, c'est-à-dire sa manière inimitable de construire le récit de telle façon qu'il nous induise en une sorte de mélancolie douce-amère, et nous abandonne en un état difficilement définissable d'incommodité existentielle. C'est dans une certaine « non-sélectivité » du détail

que Tchoudakov a vu l'essence de cette poétique tchékhovienne. Des détails qui ne joueront jamais aucun rôle dans la fable du récit viennent non pas l'encombrer, ni la parer de couleurs ou de pittoresque, mais s'affirmer comme autonomes, comme *étant là.* L'injustice, mais aussi la bonté, de ceux qui nous sont antipathiques, les humeurs mauvaises ou bonnes, les ennuis secondaires, tout comme les distractions, tout « est là » et ne se discute pas. Prenons le récit « Le Pétchénègue » (on pourrait traduire « l'Ostrogoth », c'est le surnom d'un personnage insupportablement bavard, ratiocineur, discoureur). Ce récit fut écrit à Nice, durant une des périodes les plus noires de Tchékhov. Le Pétchénègue est un égoïste, un rêveur sans recul, qui torture son entourage par un babil inconsistant et trompétant. Il propose à un inconnu rencontré dans le train, et qui n'a pas de chevaux pour rentrer chez lui, de passer la nuit dans son petit domaine. L'autre doit supporter toute la nuit les stupides questions de ce songe-creux infatigable, du genre : « Si tout le monde devient végétarien, que deviendront les poules et les cochons ? » Le malheureux visiteur n'arrive pas à fermer l'œil ; il voit que l'épouse de ce bourreau inoffensif est devenue presque folle, que les deux fils sont des sauvageons incultes. Il s'en va à l'aube, mort de fatigue et, malgré sa timidité, il lance au Pétchénègue : « Vous me faites crever d'ennui ! » Qui, avant Tchékhov, avait eu l'idée de construire un récit sur cette simple révolte face à un bavard atroce, sur une vétille qui trahit l'incommunicabilité entre les hommes, quelque chose comme le poisson *hydrophobe* qui faisait rire sinistrement Ibsen... Qu'est-ce que le Pétchénègue ? Rien, il « est là », comme un objet ou un animal. Il faut compter avec lui. Il détruit lentement et sûrement tout ce qui vit autour de lui. On ne peut rien lui reprocher de précis ; il vit comme un objet. Il n'a pas d'âme... Quant à nous, lecteurs, nous devenons souffre-douleur, comme le malheureux jeune homme qui s'éloigne en lançant sa vaine malédiction.

Tchékhov nous donne l'impression de ne pas choisir dans la grande loterie des destins humains, il n'a pas ses préférés, ses chouchous, ou ceux qu'il connaît et ceux qu'il ne connaît pas. Il les connaît tous. C'est un peu comme « l'arbre de Noël » de son petit récit de 1884, un arbre de Noël allégorique, mais tellement criant de vérité ; le destin distribue les cadeaux à de grands enfants, les hommes. Qui veut cette marchande cousue de perles et de diamants avec deux maisons dans la rue Plioutchikha ? Qui veut cette place de directeur des chemins de fer à dix mille roubles par mois et trois heures de travail en tout ? Qui veut cette jolie jeune fille de famille noble mais sans aucune fortune ? Qui veut ce simple pied de nez ? Ainsi va la grande loterie humaine, à rien ne sert de protester...

Chestov n'est pas le seul auteur russe à s'être emparé de Tchékhov. Bounine, le grand Bounine érotique et froid, classique et cruel, a écrit un très beau livre inachevé de notations sur Tchékhov. Il s'intéresse aux amours de Tchékhov, dont beaucoup pensaient qu'il n'aimait pas vraiment les femmes. Mais c'est surtout le « sans-parti », le sceptique idéaliste, le réaliste incroyant qui l'attire, parce qu'il s'en sent tout proche. Il rapporte volontiers ses contradictions. Par exemple : « *La vie après la mort, sous quelque forme que ce soit est une sottise absolue* » et : « *En*

aucun cas nous ne saurions disparaître entièrement. L'immortalité est un fait, je vous le démontrerai, attendez un peu... » Ce même Tchékhov qui allait, malade, enquêter sur les bagnards de Sakhaline, qui soignait les victimes de la famine et du choléra, s'occupait des écoles, des dispensaires et de la bibliothèque de Taganrog rêvait d'un nirvana monastique : « *Ah devenir un vagabond, un errant, aller de lieu saint en lieu saint, s'installer dans un monastère au milieu des forêts, rester assis un soir d'été en face d'un lac sur un banc à l'entrée du porche monastique...* » Cette image ressemble tout à fait à un de ces tableaux calmes, en style faux « vieux russe » de son ami le peintre Levitan. Et ce Tchékhov un peu kitsch nous étonne... Un autre grand écrivain russe, devenu un des plus pieux écrivains de l'émigration, Boris Zaïtsev a écrit, lui, que certains personnages de Tchékhov étaient plus intelligents que lui, en particulier le père Christophore de *la Steppe,* ou le vieil évêque dans le merveilleux récit « Le prélat » écrit à la veille de sa mort. Cette sorte d'enrôlement de Tchékhov chez les chrétiens soit un peu forcé...

Nul n'arrive en fait, à mettre Tchékhov à sa place, précisément parce qu'il a tout fait pour ne jamais être à la place attendue. Il est le poète de l'échec, du regret, de l'aléatoire. « Une palissade comme ça vous ferait fuir », pense Gourov en faisant les cent pas devant la maison de la « dame au petit chien ». « *Il allait et venait, et il haïssait de plus en plus la palissade grise* ». Proust a évoqué le précieux petit pan de mur jaune de Vermeer dans *La prisonnière.* « C'est ainsi que j'aurais dû écrire, pense Bergotte à la veille de sa mort. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune ». Le petit pan de mur jaune de Proust répond en quelque sorte à la palissade grise de Tchékhov, à moins que ce ne soit Tchékhov qui réponde d'avance au petit pan de mur jaune : non ! il y a dans la vie beaucoup plus de palissades grises haïssables que de pans de mur jaunes adorables...

3e PARTIE

AU BANQUET EUROPÉEN

CHAPITRE 16

KOROLENKO, UN PUR...

Retour à la table des matières

Aux heures où l'on risque fort d'être repris par le désespoir en doutant de la liberté en Russie comme il est bon de rouvrir Korolenko ! En français il n'était jusqu'ici que fort peu connu, on a des traductions déjà anciennes de son merveilleux *Songe de Makar,* un des premiers récits sibériens, teinté de fantastique médiéval, puisqu'on y voit le « pèsement d'une âme » de pécheur, et le très subtil et émouvant *Musicien aveugle.* Vladimir Korolenko (1853-1921) est un de ces esprits russes à la pureté de cristal, intransigeants dès qu'il sentait une injustice, capable de sacrifier ses forces et sa vocation d'écrivain pour le redressement d'un tort, et totalement imperméable au maximalisme communiste qu'il eut le temps de voir à l'œuvre pendant la révolution et la guerre civile, et qu'il condamna avec force dans ses célèbres *Lettres à Lounatcharski.* Publiées à Paris dans une revue émigrée en 1922, dévoilées en URSS pour la première fois en 1989 dans la revue *Novy Mir,* ces Lettres incarnent la conscience de l'intelligentsia russe. Andreï Sakharov avait hérité cet esprit de vérité indomptable de Korolenko. Korolenko aimait à dire : « Ma patrie est la littérature russe », c'est-à-dire que pour lui les valeurs suprêmes de la vie étaient exprimées dans la littérature qui, depuis Herzen, avait mis le service de la vérité et de la justice au-dessus de tout, elles ne l'étaient ni dans le mot « patrie », ni dans le maintien d'un empire.

Ces six lettres du patriarche de la littérature russe adressées en 1920 au Commissaire du peuple à l'Instruction publique clôturent le tome de récits sibériens publié sous le titre *Les cochers de Sa Majesté* [1]. Elles sont fortes, elles devraient être lues obligatoirement par quiconque prétend raisonner sur le passé et l'avenir de la Russie après 1917. Korolenko qui a connu le bagne tsariste, qui a arpenté son pays pour sauver des malheureux de la peine capitale, écrit en 1920 au ministre communiste pour protester contre la terreur rouge, contre les condamnations sans jugement, contre l'encouragement au pillage et à la destruction. Tous ses diagnostics résonnent incroyablement juste et semblent aujourd'hui prémonitoires. Korolenko ne se rappelle qu'un seul cas d'exécution capitale sans jugement en régime tsariste, même lors des lois d'exception ; chez nous, écrit-il, la justice n'est plus qu'« une mauvaise farce tragique ». La publicité (« glasnost » en russe), écrit-il, est nécessaire toujours et partout, et encore plus importante lorsqu'il s'agit de vies humaines. « Je désirerais de toute mon âme que dans votre cœur résonne à nouveau le rappel de l'état d'esprit qui, autrefois, nous avait réunis sur les grandes questions — lorsque tous deux nous espérions que le mouvement vers le socialisme s'appuierait sur les meilleurs fondements de la nature humaine, lesquels supposent le courage dans l'affrontement direct, et l'humanité même envers nos ennemis. »

Korolenko proteste donc, dès 1920, contre une iniquité qui dépasse celle contre laquelle il avait lutté toute sa vie, et contre « une sorte de machine logique » qui prétend organiser toutes les existences. Pour Korolenko, la « dictature bolchevique » a pris la suite de la « dictature de la noblesse » ; comme celle-ci niait la valeur de la paysannerie, ceux-ci nient la valeur de la bourgeoisie, renient leur propre marxisme, oublient leur polémique avec les populistes, déforment fondamentalement la vérité en faisant passer des vérités partielles pour des vérités totales. Le fait que « le prolétariat européen » n'ait pas suivi les bolcheviks russes prouve, dit-il, que l'Europe ne nous suivra pas dans l'idée que pour avancer il faut tout détruire. L'ouvrier américain ou anglais, écrit-il avec force, est contre cette destruction, par conséquent il est contre votre maximalisme.

On détruit tout, par exemple les potagers ou les vergers, écrit Korolenko, qui vit à Poltava. « Cela a pris de telles proportions qu'on risque d'éliminer dans l'avenir toute motivation pour travailler. » La voie que vous nous faites prendre, dit-il au Commissaire qui se piquait encore d'être protecteur des arts et des lettres, est « une voie triste et lugubre, complètement isolée ». Korolenko n'était pas le seul à porter un tel diagnostic, une grande partie de l'intelligentsia russe en faisant autant, de Gorki à Bounine. Mais Korolenko était le cristal de la conscience socialiste en Russie. Il avait payé de sa personne, il était la littérature russe incarnée dans son amour des humbles, dans sa fraternité brûlante avec les gueux

[1] Vladimir Korolenko : Les cochers de Sa Majesté. Six nouvelles suivies de six lettres à Lounatcharski. Traductions, notes et commentaires par Édouard Beaux ; Préface d'Hélène Carrère d'Encausse. Albin Michel. 1990.

du monde, et il avertissait les nouveaux maîtres qui se disaient socialistes : « Vous avez remplacé l'instinct par le décret et vous vous attendez à ce que la nature humaine change comme suite aux ordres donnés. Et pour cette atteinte à la libre détermination du peuple, vous devrez payer le prix. »

L'homme qui protestait ainsi avait toujours considéré sa vie d'écrivain comme « la moitié seulement » de l'existence, l'autre étant le service du peuple. Il avait été arrêté en 1879 et exilé dans le grand Nord, puis en Sibérie orientale, à 275 verstes de Yakoutsk, où il passa cinq ans. Il revint à Saint-Pétersbourg, devint éditeur d'une importante revue d'obédience « populiste », *la Richesse russe,* académicien, mais poursuivit son apostolat et commença la rédaction de ses mémoires, *l'Histoire de mon contemporain,* qui ont l'énergie et la luminosité des mémoires de Herzen, *Passé et Méditations.* Les six nouvelles rassemblées par le traducteur Édouard Beaux sont de superbes concrétions narratives qui apportent chacune un destin d'homme dans l'immensité cruelle de la Sibérie : forçats, évadés, vagabonds en rupture de lien social, femmes seules qui affrontent la dureté de ce désert climatique et humain, exilés politiques, Yakoutes agiles et narquois face à l'intrus qui n'a pas encore compris les lois du Nord. La raréfaction de l'humain dans les immenses espaces gelés donne un prix particulier à l'homme, on y rencontre d'étonnants assoiffés de liberté, mais il y a aussi d'« irréparables actes de cruelle injustice », des cœurs incroyablement endurcis, comme celui de ce Vieux Croyant devenu complice d'un vénérable bagnard qui cache en son cœur une dureté terrible. « Dans notre pays les gens croient mal en Dieu, se moquent de Dieu et de leur âme. » Les yeux sont aux aguets, les voix pleurnichardes des mendiants dissimulent des rages sauvages. Le procureur intègre est déplacé, l'ancien forçat au grand cœur est dépecé comme une bête, les buissons du Passage de la dent du diable où passent les traineaux de la poste cèlent les regards maléfiques de chacals humains qui rôdent.

Pourtant un simple d'esprit dit au narrateur « Il a beau être maigrelet, maigrelet, c'est pourtant Lui qui gouverne quand même un peu. » Et le narrateur se penche hors de sa selle pour scruter le visage « d'un homme qui venait à l'instant même, et d'une manière incroyablement simple, de confesser son étrange croyance en « un Dieu malingre ». Était-ce de l'ironie, ou bien l'expression d'une foi perdue et désespérément triste qui s'éteignait, entourée de pierres indifférentes ? »

Les nouvelles sibériennes de Korolenko aident à comprendre l'homme qui tint tête avec tant de lucidité à Lounatcharski et Lénine. Pour lui, qui avait vécu cette « maigreur de Dieu », il était incompréhensible que l'on fusillât sans jugement, que l'on proclamât des amnisties pour faire sortir les gens de leur cachette et les mieux fusiller ensuite, que l'on détruisît tout le peu de richesse que la Russie avait créé, que l'on ne respectât point la vie humble, organique, et si difficile à faire fructifier en terre sibérienne. Les cochers qui sont au centre de plusieurs de ces récits, sont les manutentionnaires de la force et du pouvoir en ces immensités : ils sont exploités par l'administration, et ils exercent leur vindicte rapace sur les

malheureux isolés qui s'aventurent en ces lieux, mais ils peuvent aussi partir par un gel de moins quarante degrés sauver une âme humaine en perdition qui a été signalée. Ils sont les cochers de la peur et de la déchéance, mais aussi les messagers du « Dieu maigrelet ». En 1921 Korolenko eut droit à sa mort à tous les honneurs soviétiques : on préféra tenir caché son cri de révolte...

4e PARTIE

L'HOMME RELIGIEUX RUSSE

CHAPITRE 17

DIEU DANS LA LITTÉRATURE RUSSE

Retour à la table des matières

Un des hauts moments de la littérature russe eut lieu le 16 avril 1864. Dans une humble pièce à Moscou, un homme contemple le corps de son épouse qui est morte, et qui, selon l'usage orthodoxe, est exposé allongé sur une table. L'homme est Fiodor Dostoïevski, le corps de la femme est celui de Maria Dmitrievna, qui vient de mourir de maladie.

« *Macha repose sur la table. Reverrai-je Macha ?* » Ainsi commence la « méditation devant le corps de Maria Dmitrievna ». Revoir Macha signifie que l'homme ne meurt pas ; que le développement de l'être ne s'arrête pas avec la vie, que la loi du Christ, qui est d'aimer le prochain comme soi-même, précepte auquel s'oppose toute la nature individuelle de l'homme, n'étant pas réalisée sur terre se réalise ailleurs, dans ce prolongement du projet du Christ qu'est l'au-delà.

« *C'est là le paradis du Christ. Toute l'histoire, aussi bien celle de l'humanité que celle de chacun pris à part, n'est qu'évolution, aspiration vers ce but, lutte pour ce but, conquête de ce but* ».

En quel lieu, en quelle autre planète se situe ce « paradis du Christ » ? Le Dostoïevski des grandes interrogations métaphysiques, celui qui va écrire le « Songe d'un homme ridicule » sur la corruption des autres planètes par l'homme, celui de la méditation de Versilov en face de « l'Âge d'or » peint par Claude le Lorrain, celui de l'interrogation angoissée du prince Mychkine face à la

reproduction du tableau de Holbein le Jeune, au musée de Bâle, et qui représente le corps du Christ dans un raccourci saisissant, comme vu par les pieds sur une table d'autopsie, ce Dostoïevski de l'inquiétude au sens le plus profond du mot se demande devant le corps de Maria Dmitrievna où se situe « la vie future, la vie du paradis ».

« *Quelle est-elle, sur quelle planète, en quel centre ? Est-elle dans un centre définitif, c'est-à-dire au sein de la synthèse universelle, c'est-à-dire de Dieu ?* »

En réalité nous ne connaissons qu'une chose de cette vie future, par Mathieu 22-30 et par Marc 12-25 : « *À la résurrection on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans le ciel ».* Autrement dit la chair est ressuscitée, mais ne vit plus comme la chair, et chacun s'approche de l'idéal christique. Par la science l'homme marche vers une synthèse, mais il n'y parvient jamais. Dieu, a la fin des temps conduira l'homme à une autre synthèse, qui n'effacera aucun d'entre nous, qui procédera à la « résurrection de la chair », c'est-à-dire de toutes nos individualités prisonnières du temps.

« *Les athées, qui nient Dieu et la vie future, sont terriblement enclins à présenter tout cela sous l'aspect humain, en quoi ils pèchent. La nature de Dieu est directement opposée à la nature de l'homme. L'homme, nous apprennent les grands résultats de la science, va de l'infinie diversité à la synthèse, des faits à leurs généralisations et leur connaissance. La nature de Dieu, elle, est autre. C'est une nouvelle synthèse de tout l'être, se contemplant elle-même dans l'infinité diversité, dans l'analyse* ».

De cette méditation devant le corps de Maria Dmitrievna est sortie la pensée russe : le grand roman métaphysique de Dostoïevski qui devait bouleverser la pensée européenne au siècle du positivisme. Les athées sont constamment présents dans l'œuvre de Dostoïevski. Ils sont dans les chuchotis qu'entend Rakolnilov et qui lui disent : Tue, car l'individu n'est rien ; ils sont dans les « démons » qui s'organisent en troupe anonyme de terroristes pour fonder la Révolution définitive autour d'un grand crime et de l'avènement d'un Guide suprême, ils sont dans le dialogue dramatique d'Ivan et d'Alexis Karamazov autour de la présence du mal dans l'histoire. Aucun argument ne convainc Ivan que le mal, qui est, est nécessaire (arguments fondés sur la liberté de l'homme, systèmes manichéens de toutes sortes), et, au fond, Alexis est d'accord avec lui. Tant qu'un enfant pleurera sur cette terre... Face au corps de Maria Dmitrievna Dostoïevski se pose la question : « si *l'homme n'est pas l'homme, alors qu'est-il ?* »

Un ange ? un être appelé vers le haut et retenu constamment vers le bas, une lutte contre la gravitation du péché, une lutte contre l'inertie des âmes ? Comment Maria Dmitrievna va-t-elle survivre, rejoindra-t-elle son époux Fiodor Mikhaïlovitch plus tard ? Sa mémoire sera-t-elle éternelle comme on le chante à l'office des morts : « *Vietchnaïa pamiat* »... ? Comment atteindra-t-elle cette vie

définitive, synthétique et éternelle où l'homme sera en fusion perpétuelle avec tout, n'aura plus de vie charnelle, et pourtant sera lui-même, personnellement, logé dans d'innombrables « demeures du Père » ?

La voie dostoïevskienne vers Dieu passe par le Christ obligatoirement. C'est le Christ qui a apporté l'abolition de l'inertie ; l'accomplissement de l'homme dans un idéal opposé à la nature, dans la tension profonde, tragique et joyeuse du sacrifice et de l'amour impossible, voilà précisément le seul équilibre possible. C'est le *credo quia absurdum* de saint Augustin, ou plutôt c'est le *credo quia impossibile* de Tertullien.

Il est vraiment inconcevable de lire la littérature russe sans rencontrer Dieu. Le christocentrisme tragique de Dostoïevski, qui dit préférer le Christ à la Vérité elle-même si jamais une telle antinomie devait se présenter à son esprit, c'est-à-dire qui pose en avant de lui-même la foi au Christ, est une des hypostases de l'interrogation russe sur Dieu. Habitué par l'église orthodoxe à une liturgie qui représente aux sens dès le dimanche d'ici-bas, la parousie, c'est-à-dire l'avènement plénier de Dieu, l'homme russe est, selon Berdiaev, un maximaliste, c'est-à-dire un millénariste, qui exige le royaume de Dieu sur terre, *hic et nunc*. L'athée russe, tel qu'il apparut au 19e siècle, est, comme l'a démontré un autre philosophe religieux russe, le père Serge Boulgakov, un être religieux par essence. Une grande part du roman russe est consacrée au dévoiement de l'homme religieux vers l'athéisme, et vers sa variante sociale, le socialisme russe.

Le romancier serbe Dobritsa Tchossitch, auteur de l'extraordinaire épopée *le Temps du mal* qui vient de paraître en traduction française, mais aussi en traduction russe à Moscou (l'auteur, hier tracassé par la police, est aujourd'hui président), réfléchit sur le gigantesque appel vers l'Impossible que représentent les utopies du 20e siècle et leur transmutation en un grandiose atelier d'esclavage. Son héros principal se retrouve dans un « bagne rouge » au sein du bagne autrichien, mis en quarantaine par ses propres compagnons de détention. « *Même la nuit, quand ils dormaient, je n'éprouvais que dégoût pour leurs ronflements et pour cette puanteur humaine, tout en songeant à la tâche la plus difficile que l'homme se soit jamais imposée : 'Aime ton prochain comme toi-même'. Je connais certains chrétiens qui furent canonisés pour cet exploit ; je sais comment Dostoïevski réfléchissait à ce principe. J'en tirai quant à moi la conclusion la plus simple : l'homme aspirait le plus ardemment à l'impossible. Et c'est à un Impossible qu'aspiraient aussi ces hommes qui ronflaient autour de moi, qui pétaient et gémissaient en dormant, et, qui, une fois réveillés, étaient mesquins, méchants, cruels. Mais comment pouvais-je avoir de la répugnance pour eux ? J'étais sidéré, assommé par cette distorsion, ce fossé existant chez l'homme, ce désaccord entre son caractère, ses désirs et ses intentions, cette incapacité à cerner les possibles en lui, cette diversité du même, ce n'importe quoi de l'humain* ».

Prédit par Dostoïevski dans ses visions les plus noires, l'avènement de l'Antéchrist au 20e siècle a été entrevu dans la vision qu'eut le philosophe Vladimir Soloviev à la veille de sa mort, et qu'il consigna dans ses Trois entretiens. Les entretiens commencent par une conversation de salon entre une dame, un général, un tolstoïen partisan de la non-résistance au mal. Mais tout s'achève par le récit apocalyptique du « Récit de l'Antéchrist », qui est évidemment inspirée par la « Légende du Grand Inquisiteur » dans *les Frères Karamazov.* Au fond de lui-même, « comme la voix affaiblie d'un phonographe », le futur Antéchrist entend une voix métallique lui dire : « *Mon fils bien-aimé, en toi j'ai mis toutes mes complaisances. Pourquoi ne m'as-tu pas cherché ? Pourquoi as-tu vénéré l'autre, cet idiot, et son père ? Je suis ton Dieu et ton père. Mais ce mendiant, ce crucifié nous est totalement étranger à toi et moi. Je n'ai pas d'autre fils que toi. Tu es le seul, l'unique, l'égal* ».

Le philosophe français de « Socialisme et barbarie », Claude Lefort, donnera un nom à ce Messie imposteur dont la voix de phonographe retentira à travers toute l'Union soviétique dans chaque usine, fabrique, kolkhoze, appartement, et même envahira la nature, les champs, les espaces dédiés au silence par le Créateur. Ce nom sera celui d'Egocrate, et il correspond très exactement à l'Antéchrist de Soloviev, en même temps qu'il rend compte de Staline.

Le drame de l'athéisme russe et celui de l'imposture est désormais fondamentalement lié à celui de la foi russe. L'athéisme russe a été au pouvoir pendant sept décennies. Et le laboratoire de l'homme nouveau que fut la Russie soviétique restera un lieu fascinant pour l'homme de la fin du 20e siècle parce que c'est là, en dimensions réelles, dans le sang et le tragique de l'histoire, que le débat d'Alexis et Ivan a continué : comment comprendre la coexistence du Mal et de Dieu ?

Quittant la « loi naturelle » des philosophes chrétiens thomistes et des philosophes humanistes, la Russie s'engagea dans la confection de l'Homme nouveau, et, en face des résistances rencontrées, l'Utopie au pouvoir créa un système pénitentiaire pharaonique, encore que le mot ne veuille rien dire puisque l'antiquité, en particulier égyptienne, n'a pas connu de si vastes configurations esclavagistes. Dieu était mort, le clergé était décimé *stricto sensu* sur ordre de Lénine, la cathédrale de Moscou était dynamitée en 1937. Les visiteurs occidentaux comme Feuchtwanger ou Barbusse s'extasiaient sur la fin de siècles d'obscurantisme. Mais Dieu n'était pas mort, il renaissait au fond des goulags, et c'est l'un des aspects les plus saisissant de la grande littérature née du « témoignage sur l'inhumain » que d'avoir montré cette seconde naissance de Dieu. Je pense en particulier à un des plus grands livres de la dissidence, *l'Itinéraire abrupt* d'Evguénia Guinsbourg. Ayant rencontré un être lumineux, le docteur Anton, voici qu'elle sent sourdre en elle « un sentiment de réconciliation, d'acceptation ». Pourtant elle venait de déclarer qu'elle avait totalement perdu la faculté de croire au bien, qu'elle se sentait une âme de bois, totalement insensibilisée à autrui, dans

un monde ravagé où la démarcation entre bourreau et victime a disparu. Il lui restait pourtant une conviction secrète, forte, qui lui vient du Dieu juif, par l'intermédiaire du christianisme et de la littérature russe, en particulier de l'épigraphe biblique *d'Anna Karénine* de Tolstoï : « *À moi la vengeance et la rétribution* ». L'antique problème de la rétribution, qui fonde presque toutes les religions, qui parcourt l'Ancien et le Nouveau Testament, retrouve sa force première au fond de cet enfer : savoir se poser la question d'un jugement et d'une rétribution qui viendront d'ailleurs, c'est déjà poser Dieu, et c'est échapper à l'esclavage. Mais il n'y a pas qu'Evguenia Guinsbourg : le petit héros de Soljenitsyne, Ivan Denissovich, qui a oublié « de quelle main on se signe », a pour voisin de châlit un baptiste, Aliocha, qui connaît l'Évangile, et lui fait découvrir qu'il doit être heureux d'être en prison, car « *la prison enlève les ronces de l'âme* ». Ivan n'est pas convaincu par le discours, mais il l'est par la conduite d'Aliocha.

Cependant face à ceux qui ont redécouvert Dieu dans la déréliction du camp, il y a Varlaam Chalamov et ses terribles *Récits de la Kolyma.* Là le « *je souffre, donc je suis* » d'Evguenia Guinsbourg ne résiste pas à l'entreprise d'anéantissement de l'homme, et donc de destruction de Dieu. « *L'âme gèle plus vite qu'un crachat* » dans le froid extrême de l'hiver kolymien, écrit Chalamov, et ce gel de l'âme est le grand thème de ces courts récits qui empruntent leur « motif narratif » à la littérature classique pour mieux nous faire sentir la « chute ». Ainsi ce récit qui débute comme *la Dame de Pique* : « On jouait aux cartes chez l'officier de la garde Naroumov », mais ici on joue des « zeks » (détenus) vifs entre « ourka », c'est-à-dire bagnards de droit commun, et l'enjeu c'est une mort absurde, immédiate. La comédie humaine se poursuit, mais entre anthropoïdes et non plus entre hommes : la chute ici n'est plus le péché originel d'Adam, mais une chute du niveau de l'humain à un sous-sol qui a lui-même un sous-sol, qui a lui même un sous-sol, ainsi de suite. Dieu, chez Chalamov est bien mort.

Quant à l'imposture, elle est le grand thème de tous les romans du 20e siècle qui ont mis en abyme la figure du Christ : *Petersburg* d'Andreï Biely, *le Docteur Jivago* de Boris Pasternak, *le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov, *la Faculté des choses inutiles* de Youri Dombrovski, et bien d'autres textes... La confrontation de Pilate, cinquième procurateur de Judée, avec Yechoua, philosophe vagabond arrêté sur ordre du Grand Prêtre, fait partie du manuscrit du Maître, l'amant de Marguerite, fou inspiré transporté dans la clinique psychiatrique de Berlioz. Pilate étonné redemande à cet obstiné qu'il peut faire torturer par le centurion Marc, ou crucifier sur le Golgotha, s'il est prêt à répéter que les hommes sont bons, tous bons, y compris le centurion Marc, bourreau chargé des basses œuvres. « *Y compris le centurion Marc, répondit le prévenu. — Et le royaume de la justice sera instauré ? — Il sera instauré ! cria tout à coup Pilate d'une voix si terrible que Yechoua faillit en tomber à la renverse* ». Ainsi se noue le dialogue sur la vengeance et la rétribution dans ce roman fantastique et philosophique où les migraines de Pilate symbolisent l'inquiétude d'un monde où la rétribution visible passe par le Malin, c'est-à-dire par le Mal.

Ne pas rencontrer Dieu dans la littérature russe est donc impossible. Ne pas être personnellement interpellé est également impossible. De « l'Ode à Dieu » du poète Derjavine, à la fin du 18e siècle à la « Prière » de Soljenitsyne, on est passé d'un théisme philosophique à un Dieu existentiel, redécouvert dans les ruines de l'utopie qui a ravagé la Russie. L'angoisse de croire que nous communique Dostoïevski s'est emparée de toute l'histoire au 20e siècle. C'est Stavroguine, dans *les Démons,* qui interroge Chatov, lequel a viré vers la slavophilie et l'idée du « Dieu russe », l'idée du peuple russe « théophore » (porteur de Dieu) parce qu'il souffre et compatit à la fois. « *À propos, permettez-moi de vous poser une question, d'autant plus que j'en ai maintenant le droit, semble-t-il : votre lièvre est-il déjà pris, ou bien court-il encore ? — Je vous défends de me poser cette question en de tels terme... — Je veux bien, repris Nicolas Stavroguine en le regardant d'un air sombre. Je voulais simplement savoir si vous croyez ou non en Dieu. — Je crois à la Russie, je crois à son orthodoxie... Je crois au corps du Christ. Je crois que le second avènement aura lieu en Russie ... Je crois, balbutia Chatov hors de lui. — Et en Dieu ? en Dieu ? — Je... croirai en Dieu* ». Cette réponse est la plus extraordinaire de toutes celles que nous apportent les écrits russes. Car ce futur qu'emploie Chatov est aussi bien une défaite qu'un ancrage dans l'espoir existentiel. Il y a du futur dans l'homme, donc il y a « du Dieu », si l'on dit, « Je *croirai, je croirai au paradis du Christ* », murmure Dostoïevski un 16 avril 1864, en face du corps de Maria Dmitrievna, sa première femme...

4e PARTIE

L'HOMME RELIGIEUX RUSSE

CHAPITRE 18

ASPECTS RELIGIEUX DE L'ATHÉE RUSSE

Retour à la table des matières

Un personnage de Soljenitsyne déclare dans *Mars 17* (ch. 612) : « La victoire de notre révolution, c'est justement la victoire de ce que l'Église n'a pas su défendre. Cela fait longtemps qu'on a remarqué que dans l'apparente incroyance de l'intelligentsia russe il y avait plus de pathétique religieux, ou, si vous voulez, plus de sainteté liturgique que dans toute notre vie ecclésiale défigurée et desséchée ».

Partant de cette réflexion, je vous propose un itinéraire pour tenter d'élucider les aspects religieux de l'athée russe. Pour l'athée russe l'incroyance est une foi, une foi plus active, plus religieuse, au sens étymologique du terme, que la foi religieuse courante. Déjà dans *Passé et méditation* Herzen, dans le portrait du « Chimiste », son cousin, oppose l'athéisme « religieux » de ce personnage au « voltairianisme superficiel et assez timide de nos pères ». Il tient Geoffroy Saint-Hilaire pour un mystique, estime l'homme aussi peu responsable du bien et du mal que l'animal, et considère que toutes les affaires humaines dépendent d'une « combinaison chimique ».

Mais c'est la génération suivante qui fournit les échantillons les plus extraordinaires de « foi athée ». Dans *l'Idiot,* Rogogine demande à Mychkine : « Est-ce que c'est vrai (toi qui a vécu à l'étranger), ce qu'un type éméché m'a dit — que chez nous, en Russie, on a, plus que dans toutes les autres terres réunies, de ceux qui ne croient pas en Dieu ? Nous autres, qu'il m'a dit, ça nous est plus facile, parce qu'on est allé plus loin que les autres... »

Nombreux sont les observateurs qui ont tenté de rendre compte de cette manière russe d'« aller plus loin que les autres », dans la foi en Dieu, comme dans l'athéisme militant.

« Je comprends ainsi les choses, que la foi est un talent de l'esprit : il faut naître avec. Pour autant que je puisse juger d'après moi-même et d'après les êtres que j'ai vus au cours de mon existence, d'après tout ce qui se passait autour de moi, ce talent est consubstantiel aux Russes au plus haut degré. La vie russe représente une série ininterrompue d'accès de foi et quant à l'incroyance ou la négation, eh bien, si vous voulez savoir, elle n'y a pas encore goûté. Si l'homme russe ne croit pas en Dieu, ça signifie seulement qu'il croit en quelque chose d'autre ».

(Anton Tchékhov. « En chemin ». 1886)

Le personnage de Tchékhov qui fait cette étonnante déclaration a été un athée militant :

> « Je vais vous dire quelque chose sur moi-même. Mon âme a été dotée d'une étonnante capacité à croire. Pendant une moitié de mon existence j'ai été — Dieu me protège ! — inscrit dans les rangs des athéistes et des nihilistes, mais il n'y a pas eu dans ma vie une seule heure sans que je croie ».

Ce personnage de Tchékhov, Likharev, fut baptisé par Korolenko « un Roudine en habits nouveaux ». Il représente bien les épousailles mystiques de l'intelligentsia russe des années 60 avec la science.

« Quand vous entreprenez d'étudier une science, avant tout, ce qui vous éblouit — c'est son début. Je vais vous le dire, il n'y a rien de plus attrayant ni de plus grandiose, rien qui vous renverse et ne saisisse l'esprit autant que les débuts d'une science. Dès les premières cinq-six leçons vous vous sentez pousser des ailes d'espoir, vous avez déjà l'impression d'être le maître de la vérité. Moi aussi je me suis donné aux sciences passionnément, corps et âme, comme à une femme aimée. J'ai été leur esclave et, hors d'elles, je ne voulais reconnaître aucun autre soleil ».

La façon dont Likharev décrit son entrée en science correspond à une entrée en religion. Il devient l'esclave (*rab*) de cette nouvelle foi. Et il ne ressent la désillusion que lorsqu'il comprend que la science n'a pas de fin. Car lui voudrait une fin. La zoologie lui a appris qu'il y a trente cinq mille espèces d'insectes, mais à la trente cinq mille unième il a perdu foi en la zoologie. Il est devenu nihiliste, puis il s'est fait vagabond de par la Russie — et ce fut l'éblouissement.

« Ensuite, lorsque, vagabondant à la face de la Russie, je humai la vie russe, je me transformai en brûlant adorateur de cette vie. J'aimai le peuple russe jusqu'à la souffrance, j'aimai et je crus en son dieu, en sa langue, en son talent créateur. »

Les différentes fois de Likharev se succèdent de plus en plus vite : slavophilie — et il accable Ivan Aksakov de lettres —, négation de la propriété, « non résistance au mal »...

Personne mieux que ce personnage étonnant de Tchékhov n'a défini l'âme croyante du Russe : l'athéisme, le nihilisme, l'anarchisme, la négation de la propriété, le peuple russe sont autant d'hypostases de sa foi. Mais quelle foi ! Surtout pas une foi à l'allemande !

« C'est que je ne croyais pas comme un docteur en philosophie allemand, pas de chichis, et je ne me retirais pas au désert, mais chacune de mes fois me cassait en deux, déchiquetait mon corps. »

Likharev accompagne ses déclarations de véritables transes de remords. Il a rendu tout son entourage malheureux, il a haï là où il aurait dû aimer.

« J'ai trahi plus de mille fois. Aujourd'hui je crois, je me prosterne et demain je m'éloigne au trot de mes dieux d'aujourd'hui ». Cette conversation un soir de tempête dans une auberge russe, sous l'œil étonné d'une petite fille, nous dévoile un type de personnage religieux mais dont la passion religieuse peut s'appliquer à des objets changeants, essentiellement à deux, la science et Dieu.

La génération radicale russe, dont Likharev est un vestige, a pris pour modèle le Rakhmetov de *Que faire ?*. Or Rakhmetov est non seulement un caractère fanatique, mais religieusement fanatique. Son personnage a des traits empruntés aux grands modèles ascétiques orientaux, même si une partie de sa force dérive de son ascendance tatare. On sait que tout le roman est bâti sur le culte de l'« homme nouveau ». L'ancien séminariste Tchernychevski a évidemment emprunté le terme à saint Paul. Rakhmetov est un « homme à part », il n'existe que sept ou huit hommes de sa trempe. Il est d'une famille tatare noble russifiée, il a erré à travers la Russie comme les preux des bylines et surtout il a lu le livre V des Œuvres d'Isaac Newton, c'est-à-dire l'interprétation que donne Newton de l'Apocalypse, il étudie l'eschatologie comme plus tard le terroriste Doudkine de Biely. Par ailleurs il a pris la sangle du haleur de la Volga, le « bourlak », il est devenu un géant du peuple, un Nikituchka, du jour où « il a décidé d'acquérir la force physique ». Il ne perd pas une minute ni pour les choses secondaires ni pour les êtres secondaires. Son premier surnom est Nikitouchka Lomovoj, ce qui renvoie à son aura de preux légendaire. Mais son second surnom est « le Rigoriste », ce qui renvoie à sa figure d'ascète : il reste quatre jours à lire sans dormir, il couche sur un lit de clous, il est surpris le dos et son linge complètement ensanglantés. Interrogé sur ces exercices de flagellation il répond : « C'est un essai. Il le faut. C'est invraisemblable, bien sûr ; mais à tout hasard il le faut. Je vois que je peux ». Comment ne pas penser aux supplices comme celui de saint Laurent ou de sainte Foi couchés sur des grils cloutés ?

« Invisible » aux hommes ordinaires, le héros de *Que faire ?,* par ces exercices de mortification de la chair, propose aux hommes un message d'édification non entièrement révélé. C'est à Jean-Baptiste que, selon l'évangéliste Luc, le peuple pose la question : Que faire ? Jean vient de dire au peuple : « Engeance de vipères, qui vous a montré le moyen d'échapper à la colère qui vient ? Produisez donc des fruits qui témoignent de votre conversion (...) Car je vous le dis, des pierres que voici Dieu peut susciter des enfants à Abraham. Déjà même la hache est prête à attaquer la racine des arbres ». Et le peuple alors pose la question : Que faut-il donc faire ? Cette sombre atmosphère de menace du Jugement colore tout le roman didactique de l'athéisme russe.

Les éléments religieux abondent clandestinement dans le livre. Kirsanov apprend le français en lisant huit fois « l'évangile dans la traduction genevoise » c'est-à-dire la bible d'Olivetan (1535) revue et corrigée par Calvin. Irena Paperno, auteur d'un ouvrage remarquable sur Tchernychevski et la culture de son temps, nous dit qu'il conserva toute sa vie un exemplaire de la Bible [1].

Dans les brouillons de *Que faire ?* que nous avons à disposition depuis la nouvelle édition de 1975, nous trouvons plusieurs versions de l'intéressant deuxième rêve de Vera Pavlovna, qui est une variation athée sur le thème évangélique de « si le grain ne meurt ». Le grain ne meurt et ne renaît que sur une boue active, transmuée par le mouvement et le travail. La mauvaise boue, la boue stérile est dite « boue fantastique », lisez — boue religieuse. D'ailleurs, aussitôt après, Kirsanov propose à sa « sœur » Vera de « se confesser ». Le père de Kirsanov était diacre. Le thème du deuxième songe, c'est une version athée de l'Évangile, où la parabole du grain, de la semence et du semeur joue un si grand rôle. En lui opposant l'idée du drainage des champs embourbés, Kirsanov oppose au mythe religieux de la « seconde naissance » par conversion celui de la « seconde naissance » par les travaux prométhéens. Le premier songe de Vera Pavlovna est lui aussi une variante d'un thème évangélique. Vera est enfermée dans un cachot, frappée par la paralysie. Une « sœur » mystérieuse lui rend visite, la touche et lui restitue la vie en lui disant : « Lève-toi ». Il ne manque que « prends ton grabat et marche » pour avoir l'épisode correspondant de l'Évangile. La sœur mystérieuse ne lui révèle pas son nom véritable (qui est Révolution) mais lui dit : « Appelle-moi amour des hommes ». (Ch. XII).

À la fin du livre Vera voit passer devant elle les différentes divinisations de la Femme et la dernière hypostase, la dernière Astarté, lui révèle qu'elle s'appelait « Immaculée », comme la Mère de Dieu.

---

[1] Irena Paperno. *Chernyshevsky and the* Age of *Realism. A Study in the Semiotics of Behavior.* Stanford university Press. 1988. [On trouvera dans cet ouvrage de remarquables considérations sur « la théologie de *Que faire ?* »].

Ainsi *Que faire ?* devint « l'évangile de la nouvelle foi » et arma les jeunes prosélytes de la nouvelle foi d'un texte édifiant où le « royaume de Dieu » devenait le phalanstère, l'atelier des hommes nouveaux.

Ainsi la science fut embrassée à l'égal d'une foi religieuse, une foi qui se superposa à un mythe très important, celui du « volontarisme », d'une seconde genèse du monde, la genèse russe. Olga Forch déclare dans son roman *La nef des fous :* « Les marques de *l'intelligent* sont — la pensée sans objet et la volonté d'accomplissement sans aucun « au nom de ». Le père qui a engendré l'être révolutionnaire *Roman des bilans,* en tant que volonté pure, c'est Pierre ». Le culte de Pierre le Grand est en effet si hypertrophié qu'il prend des formes religieuses. Pouchkine l'assimile au Dieu de la Genèse dans le prologue du *Cavalier de Bronze,* Dostoïevski lui voue un culte fervent, Berdiaev en fait le père du maximalisme russe. Une volonté d'accomplissement fanatique, mais sans objet, a marqué le mouvement révolutionnaire russe, reprenant à son compte ce culte « jéhovien » de la volonté.

À la base de ce culte de la volonté jehovienne il y a l'idée que sont possibles des mutations, des conversions brusques non seulement des personnes, mais des nations, des peuples. L'immense gloire de Darwin en Russie prit une tournure proprement religieuse. Darwin d'une part était l'anti-christianisme, d'autre part pouvait s'interpréter en termes d'un volontarisme auquel le biologiste anglais n'avait pas pensé. Et ce culte du père de l'évolutionnisme, qui était lui-même resté déiste, aboutit à la frénétique religion de la création forcée chez Lysenko et ses disciples. Le roman « quinquennal » d'Ehrenbourg, *Le second jour,* est, lui aussi, placé sous le signe d'une seconde Création du monde, d'une seconde Genèse.

Mikhaïlovski, le publiciste infatigable du populisme, représente bien cette déformation religieuse du darwinisme. Pour lui la guerre de tous contre tous (*bellum omnium contra omnes*) dans la nature, y compris l'homme, ne fait que renforcer l'impératif catégorique de Kant. Hobbes et Darwin et la vision apocalyptique de cette guerre universelle dans la nature exigent un contrepoids à ces milliards de meurtres perpétrés chaque minute. Ce contre poids c'est la création d'un ordre de penseurs critiques, c'est-à-dire d'hommes qui, obéissant volontairement à l'impératif catégorique, créent une nouvelle nature. Le « profane » si cher à Mikhaïlovski, c'est celui qui transmue la science en foi sociale. Mikhaïlovski accuse au contraire l'idéaliste — qu'il baptise excentrique parce qu'il excentre la pensée et la réalité — de favoriser *de facto* « les épouvantables ravages sur la terre ». Dans les *Notes d'un profane Mikhaïkovski* plaide même paradoxalement pour la valeur de *l'illusion* (obman), c'est-à-dire de la foi en tant que créatrice de l'homme. Il donne d'ailleurs l'exemple de Luther qui certes n'a pu être la conscience de son siècle qu'en vertu de ses nombreux liens avec son temps et son peuple, mais qui avait l'illusion de penser et œuvrer pour lui-même, c'est-à-dire était habité par sa foi intérieure.

Cette foi-illusion a été cultivée au plus haut degré par les radicaux et les révolutionnaires russes. Son nom a été « volontarisme », « engagement ». Elle a copié le langage religieux, repris des expressions-clés comme celle de *podvig* qui désigne l'exploit spirituel et *podvijnik,* qui désigne le saint qui accomplit cet exploit.

D'ailleurs dans le recueil *Les Jalons* une part de l'argumentation des auteurs s'applique à dénoncer cette assimilation du *podvijnitchestvo* athée au *podvijnitchestvo* chrétien. Serge Boulgakov écrit : « Bien plus rusé et séduisant, et pas moins sacrilège, est le mensonge qui va répétant ces derniers temps de façon insistante que le maximalisme révolutionnaire de l'intelligentsia, dont la base spirituelle est — nous l'avons vu — l'athéisme, ne se différencie pour l'essentiel du christianisme que par ce que c'est une religiosité encore inconsciente. Il suffit soi-disant de substituer à Marx ou Mikhaïlovski le nom du Christ, et au *Capital* l'Évangile ou mieux encore, l'Apocalypse (selon les besoins). Ou bien encore on peut ne rien substituer, il suffit alors d'affirmer encore plus l'esprit révolutionnaire de l'intelligentsia et de poursuivre à fond la révolution de l'intelligentsia et alors naîtra de soi une nouvelle conscience religieuse (comme s'il n'y en avait pas déjà un exemple, à savoir la grande révolution française) ».

Boulgakov parle ici de la « contrefaçon révolutionnaire du christianisme » et s'applique à distinguer héroïsme révolutionnaire de *podvijnitchestvo* chrétien. Mais en vain, il suffit de lire toute la littérature apologétique de la Révolution russe pour se convaincre combien la notion de *podvig* athée est ancrée dans la psyché russe. Quasiment la même année, Vladimir Lénine, dans un article sur « Religion et socialisme » s'élève, du point de vue inverse, contre la tendance à confondre religion et voies athées.

Stepniak-Kravtchinski déclarait : « L'athéisme s'est mué en une sorte de religion et les prosélytes de cette nouvelle foi se sont répandus comme des apôtres sur tous les chemins et routes, cherchant partout l'âme vivante afin de la sauver de la souillure chrétienne ». Dans un de ces plus beaux récits, Boris Zaïtsev fait du sans-dieu Kimka qui est un esprit frustre, obscène, sacrilège même, mais touchant de sincérité, une des âmes de saint auxquelles s'adressent les « béatitudes » du Christ. Mais Kimka n'est pas un *atéiste,* c'est un *bezbofnik !* Ici il s'agit d'autre chose que de philosophie : de l'intimité de l'homme russe, même sacrilège, avec le bon Dieu. N'oublions pas le mot de la vieille nounou dans *Oncle Vania* « Nous sommes tous des parasites de Dieu ».

L'histoire de l'athéisme russe est fondamentalement différente de celle de l'athéisme occidental parce qu'il a manqué à la Russie une Renaissance et un siècle des Lumières authentique : les Lumières en Russie sont venues de l'extérieur et pour beaucoup par en haut. L'humanisme est né en Occident avec le libertinage — le Don Juan de Molière, après avoir échoué à faire insulter le nom de Dieu par le

mendiant lui donne néanmoins le louis promis « au nom de l'humanité ». Cette étape libertine manquant en Russie, l'athéisme a pris une forme fanatique et religieuse. Le rattachement de l'orthodoxie au pouvoir autocrate y a été pour beaucoup. Une autre tradition aurait pu s'épanouir, selon Fedotov, la tradition novgorodienne, la « république de la sainte Sophia », mais elle n'eut pas ses chances en Russie et l'athéisme fut une composante de la lutte contre l'autocratie.

Le « Dieu russe » (*russkij Bog*) de Dostoïevski et Tioutchev a joué lui aussi un rôle — *a contrario* — dans la formation de cet athée russe. On sait le mot d'esprit de Tioutchev. « Les fonctions du *russkij Bog* ne sont pas une sinécure ». L'idée du messianisme russe — incluse dans celle du Dieu Russe — a nourri son contraire, c'est-à-dire l'athéisme russe. Cette idée d'un messianisme russe à l'envers a donné une extraordinaire haine de la Russie sainte, croyante, humble et lumineuse. Le Smerdiakov de Dostoïevski, déclare : « Je hais la Russie entière, Maria Kondratievna ». Smerdiakov se suicidera par pendaison, comme Judas, après avoir voulu restituer les trente talents.

C'est bien sûr à Dostoïevski que l'on pense pour illustrer cette double face du messianisme russe, sa face théophore et sa face déicide. L'épisode célèbre du garçon russe qui, à la suite d'un pari, tire à la carabine sur Dieu, au fond d'un potager (*Journal d'un Écrivain,* 1873), c'est-à-dire sur une hostie, a laissé beaucoup de traces dans son œuvre. Le Grand Pécheur dostoïevskien veut commettre le mal dans un accès de défi suprême à Dieu. « L'oubli de toute mesure » survient comme un accès de révolte.

« C'est le besoin de dépasser la borne, le besoin de sentir son cœur défaillir au bord du précipice, de s'y pencher à mi-corps, de jeter un coup d'œil jusqu'au fond de l'abîme et dans des cas particuliers qui ne sont point rares de s'y précipiter comme un forcené, la tête première. C'est un besoin de négation chez l'homme peut-être moins porté à la négation et le plus pieusement docile... » (Journal *d'un Écrivain,* 1873, « Vlas »).

Ce « meurtre de Dieu », qui emplit toute l'œuvre de Dostoïevski, reflète un état exacerbé de la société russe où le rapport à Dieu est tellement violent qu'il passe de l'amour à la haine en un instant. « Dieu est la souffrance que cause la peur de la mort » déclare l'athée le plus cérébral de Dostoïevski, Kirilov, ce qui fait dire au père Henri de Lubac : « Avec lui, l'athéisme extrême rejoint la sainteté » [1]. La sainteté athée est bel et bien un thème central chez Dostoïevski, ainsi que son double, le bouffon qui recherche ostentatoirement l'indignité. Dans les *Carnets,* à propos de Kirilov, on trouve : « Du gorille à l'anéantissement de Dieu et de l'anéantissement de Dieu au gorille ». La foi inversée du déicide Kirilov est

[1] Henri de Lubac. *Le drame de l'humanisme athée.* Paris 1944. Réédition « 10/18 » 1963. Le père de Lubac analyse de façon très complète les différents types d'athées dostoïevskiens « types de foi retournée plutôt que d'incroyance. »

soulignée par beaucoup de détails. On sait que Kirilov était le nom séculier du staretz Tikhone, et que par ailleurs Kirilov parle de son frère aîné mort depuis sept ans, comme Zossime parle de son frère aîné Marcel mort depuis sept ans. En définitive Kirilov ne-fait-il pas que réaliser la phrase de l'Apocalypse « La mort ne sera plus, il n'y aura ni deuil, ni souffrance, ni cri car les premières choses auront disparu » (21-4).

C'est le statut d'orphelin de Dieu — et non celui d'athée, qui met en rage les grands pêcheurs dostoïevskiens. Un orphelinat ressenti comme un tourment extrême, insupportable, et qui cause ces furieux attroupements humains dont rêvent Ivan et son grand Inquisiteur (bien qu'Ivan ne comprenne pas qu'on puisse aimer son « prochain »), Versilov avec son rêve de l'âge d'or, Verkhovenski avec sa dictature des canailles. Dans sa méditation devant le corps de Maria Dmitrievna, sa première femme, Dostoïevski posait le problème de la disparition de l'amour à deux, et de l'égoïsme séparatif.

Dostoïevski fait écho à un problème qui a soulevé l'opinion russe, celui posé par Max Stirner dans *l'Unique et sa propriété,* livre interdit en Russie, auquel Khomiakov répondit, et en qui il voyait une théorie sauvage, un antichristianisme exacerbé : pour être propriétaire de moi, je dois être reconnu comme Unique (« Des milliers d'années de culture ont enténébré en vous la notion de ce que Vous êtes »). « Que l'individu soit pour lui-même une histoire du monde, et le reste de celle-ci sa propriété, cela dépasse le sens chrétien ». Raskolnikov est haï de ses codétenus en tant qu'impie : « Tu ne crois pas en Dieu, on devrait te tuer ! » [1]

Le bon Macaire, père substitutif de l'Adolescent, comme le moujik Mareï fut le père substitutif imaginaire de Dostoïevski lui-même, le dit avec simplicité : « Vivre sans Dieu n'est que tourment... L'homme ne peut vivre sans s'agenouiller ; il ne le supporterait pas, aucun n'en serait capable ; s'il rejette Dieu, il s'agenouille devant une idole de bois, d'or, ou imaginaire ». La *libido moriendi* de Sénèque s'empare des *bezbojniki* et se répand comme la poudre.

La haine de soi, la haine de sa chair, la recherche d'une impossible communauté idéale sans Dieu engendre la poétique de la terreur dostoïevskienne et sans doute aussi la « terreur » elle-même, cette *terreur* russe qui a fasciné l'Europe jusqu'à Camus compris. Tolstoï a eu un étonnant rapport de jalousie à l'égard du terroriste russe. Dans les brouillons de *Résurrection* son hostilité transparaît plus que dans l'état final. Les terroristes forment une communauté cénobitique sans murs de monastère. La libido sexuelle est atrophiée chez eux au bénéfice du dévouement absolu à la cause. Longuement le romancier fait errer son prince Nekhlioudov autour de ce monastère des athées révolutionnaires.

---

[1] Chestov a relevé cette phrase dans son livre sur Nietzsche et Dostoïevski : *La philosophie de la tragédie* (Trad. française – Paris 1966). C'est parce que Raskolnikov a un « esprit scientifique » qu'il est haï. Ce n'est pas un criminel pécheur, c'est un criminel rationnel...

On a depuis longtemps remarqué que la scène chez l'accoucheuse Verjinskaïa dans *les Démons,* ressemble à une parodie sacrilège de la Cène, du dernier repas du Christ. Chacun des disciples de Netchaev Verkhovenski a un prototype : Erkel, Tolkatchenko en particulier. On doit leur identification à F. Evin. Le nom de Tolkatchenko fut suggéré à Dostoïevski par le discours de l'avocat au procès de Netchaev. Pryjov, un des acolytes de Netchaev y était défini comme un brave homme simplet, comme un enfant, un fantaisiste qui aimait « se pousser (tolkat'sja) dans le peuple sans aucune idée préméditée ». Netchaev recourut à Pryjov pour embrigader grâce à lui des prostituées et des délinquants. Or Pryjov est un de ces radicaux russes athées qui ont composé la Russie maximaliste, frénétique dépeinte dans *les Démons.* Je vous propose que nous nous arrêtions maintenant sur cette figure de Pryjov-Tolkatchenko, car il est un assez extraordinaire représentant de ces athées russes, ardent combattant contre l'orthodoxie, auteur d'un ouvrage « Le pope et le moine en tant que premiers ennemis de la culture », et en même temps défenseur apostolique du peuple, des sectes, des déshérités, et fanatique adorateur de la science, mais si naïf et désarmé devant la vie qu'il tenta plusieurs fois de se suicider, dont une fois dans les étangs du Patriarche. Ses *Mendiants en Russie,* son *Histoire des cabarets,* ses fois en Christ (« iourodivy ») et possédées (« klikouchi ») sont le bilan de ses errances à pied à travers les provinces de Moscou, Vladimir et Tver (la ville des *Démons*).

Voici comment Pryjov explique la genèse de son livre sur les « iourodivy » et « klikouchi », « La brochure sur la Vie sainte d'Ivan Yakovlevitch m'aida à découvrir un monde entier de fanatisme inouï, d'ignorance et de débauche comme on n'en trouve pas chez les sauvages, et tout cela dans le giron de l'orthodoxie moscovite. Je savais déjà beaucoup de choses, mais à présent je m'épouvantai et pour investiguer jusqu'au bout je revêtis la haire, pris la besace et avec une horde d'environ cent cinquante cagots, comprenant des fillettes séduites par les cagots afin de les vendre, je me mis à errer d'un monastère à l'autre... J'y découvris la saoulerie la plus effrénée, le sacrilège, le négoce de l'innocence, des hurlements, chants et prières fanatiques, l'hystérie, la lecture des écritures mêlée aux incantations magiques. Le résultat fut mon livre sur les iourodivy. »

Voilà de quoi est alors capable l'athée russe : quinze ans de vagabondage et de misère pour mieux dénoncer le fanatisme ! Apollon Grigoriev défendit violemment contre Pryjov la mémoire du « iourodivy » Ivan Jakovlevitch, ce même « iourodivy » que Dostoïevski dépeint sous le nom de Semion Yakoklevitch dans *les Démons* [1]. Les amis du « iourodivy » brûlèrent solennellement le livre de Pryjov à une porte de Moscou. Le livre sur les « klikouchi », elles aussi si présentes dans l'œuvre de Dostoïevski, suscita la même rage.

Dans l'épilogue des Démons Tolkatchenko-Pryjov bénéficie de l'indulgence évidente de Dostoïevski : il est dit qu'arrêté dix jours après le meurtre il ne ment

[1] Cf. M. Altman. *Pryžov Dostoevskij* – 1931.

pas, ne se dérobe pas, dit tout ce qu'il sait sans essayer de se justifier, s'accuse en toute modestie mais se remet à « poser » dès qu'il est question du peuple. Étrangement Dostoïevski négligea un fait significatif : Netchaev tira sur Pryjov après l'assassinat d'Ivanov.

L'effondrement de la religion en Russie fut déjà noté en 1905 par certains témoins. On peut se demander si deux éléments ne furent pas décisifs : le déplacement du sentiment d'« orphelinat » vers des formes de rassemblement religieux sans Dieu : révolution, fraternisation. Et une certaine disposition au sacrilège, une certaine attitude mimétique vis à vis de la religion.

Siniavski évoque dans *Une voix dans le chœur* l'idée russe du Voile (Pokrov), c'est-à-dire d'une religion intimiste, familière, protectrice. « Pénétrer dans un temple russe, c'est un peu se glisser sous la couverture, ramener la pelisse sur la tête. (...) J'aime ce Dieu russe qui établit sa demeure « dans notre giron ». (P. 226) Ce Dieu familier, celui de Leskov, celui de son splendide récit *Au bout du chemin,* c'est aussi celui de Vassili Rozanov. Rozanov a lui-même été un athée religieux au lycée, écrivant « Nous entrions dans le nihilisme et l'athéisme comme on entre en religion, prêts à endurer la souffrance, la pauvreté, à affronter des luttes pénibles, un combat mortel contre les « nantis », mais ensuite Rozanov est scandalisé par le conformisme nihiliste, le conformisme de « chambre de bonne » et, par esprit de révolte, il se convertit à l'orthodoxie du « giron », intimiste, tendre, triste, familiale, « aussi palpable qu'une brioche dans une boulangerie ». Cette religiosité du « contact », de « l'effleurement », comme dira aussi Rozanov, ne pouvait-elle pas se muer d'un coup en une fraternité de « sans-Dieu » ? Chez Essenine le passage de la plus étonnante foi au sacrilège le plus choquant on passe de la plus étonnante foi au sacrilège le plus choquant : « Corps du Christ, je te crache de ma bouche », crie-t-il dans le poème « Inonie », mais aussi : « J'ai honte d'avoir cru en Dieu. Il est amer de n'y plus croire. » Il lance au Christ : « Eh bien vêle ! » mais il implore : « On m'a déposé en chemise russe. Sous les icônes pour y mourir. »

En conclusion je dirai que la Russie a engendré un type d'athée dont le fanatisme, l'ascétisme, le dévouement à la « Cause » présentent de surprenants aspect religieux ; le militant de l'intelligentsia, le déclassé social s'engagèrent dans cet ordre de sainteté que fut l'intelligentsia avec une foi fanatique dans le progrès. Elle a aussi engendré un second type d'athée, qui est le profanateur, le sacrilège, le meurtrier de Dieu et, hélas, il faut bien le dire, le persécuteur. Ce n'est certes pas particulier à la Russie, mais la tournure prise en Russie fut étonnamment violente, marquée par la versatilité fanatique que permettait le « Dieu russe ». J'emprunterai ma conclusion à Maksimilian Volochine qui, plus que tout autre, a ressenti la nature religieuse et sacrilège de l'athéisme russe dans son œuvre essentielle : la Révolution. « La Russie, en la personne de son intelligentsia révolutionnaire a contemplé avec une telle intensité de sentiment religieux les plaies sociales et la future révolution de l'Europe que, quoiqu'elle n'ait pas été crucifiée, elle reçut en sa chair les stigmates de la révolution sociale. La Révolution russe — c'est

exclusivement une pathologie religieuse ». Ajoutons que bientôt commença une phase nouvelle, dont je ne parlerai pas ici, celle de l'athéisme ordinaire, avec ses bureaucrates et ses persécuteurs ronds-de-cuir...

Terminons sur son poème de 1920, « La Pâque rouge » :

L'hiver fut cette année une semaine de la Passion
Et le Mai rouge s'unit à la Pâque de sang.
Mais ce printemps-là il n'y eut pas de Résurrection.

Ce qui me fait penser à ce mot d'un personnage de Joseph Brodski dans sa pièce *Marbre,* à propos du barbare Publius : « Pourquoi avez-vous mis dans ma cellule un barbare ? Il croit en Dieu, ou plutôt il ne croit pas. Mais en Dieu également ».

4e PARTIE

L'HOMME RELIGIEUX RUSSE

CHAPITRE 19

LE CATHARISME DE TOLSTOÏ

Retour à la table des matières

Pour plusieurs générations, Tolstoï fut, comme disait le philosophe français Alain tout à la fois un apôtre et un « père de l'Église ».

Or, l'hétérodoxie religieuse de Tolstoï n'a plus de disciples aujourd'hui. Pourquoi ?

Déjà en 1912 Berdiaev avait l'impression que tout avait été dit sur Tolstoï. Aujourd'hui on peut peut-être en reparler utilement, à partir de l'homme d'aujourd'hui, et de son expérience d'un XXe siècle que Tolstoï n'a pas connu.

Tolstoï ressentait très fortement le besoin religieux. Et ce besoin religieux est à nouveau très fort aujourd'hui. Mais il n'emprunte pas les formes iconoclastes, dissidentes et rationalistes de Tolstoï-prophète. Pourquoi ? Les « tolstoïens » ont été persécutés en URSS [1], mais là où ils étaient libres, ils ont aussi disparu.

---

[1] Sur les « tolstoïens » et leur persécution en Russie soviétique à la fin des années 20, on lira Erwin Oberländer : « Les Tolstoïens dans la révolution russe 1917-1921 » in *Tolstoï aujourd'hui,* Paris, Institut d'Études slaves, 1980. – En URSS, le sujet a cessé d'être tabou depuis peu de temps. On lira *Literaturnaja Učeba*, 1988-VI.

Aujourd'hui nous pouvons peut-être réévaluer le rôle de Tolstoï dans l'évolution de la Russie. La dissidence religieuse, en URSS, s'est plus appuyée sur Dostoïevski que sur Tolstoï. Le tragisme, le christocentrisme, le nationalisme mystique de Dostoïevski sont peut-être en marge de l'orthodoxie, mais ont plus d'impact aujourd'hui. Pourquoi ?

L'Église a excommunié Tolstoï en 1903. Et l'opinion russe et mondiale d'alors a, d'une seule voix, condamné l'Église. Aujourd'hui il est clair que l'Église, avec ses compromissions, ses lâchetés, son retrait quasi exclusif sur la vie culturelle — que Tolstoï haïssait tellement — a survécu. Le tolstoïsme, lui, a vécu. Pourquoi ?

Une question irritante mais inévitable est celle du rapport entre les deux Tolstoï : le romancier et le dissident. Tous les auteurs la traitent. On doit absolument réévaluer le romancier pour réévaluer le dissident. Tolstoï le destructeur est en rapport directement inverse avec Tolstoï l'édificateur, ou, comme disait le philosophe Ern, le Tolstoï-Erochka avec le Tolstoï-Nerklioudov, autrement dit le bonheur immédiat avec la sécheresse ratiocinante. Aujourd'hui les deux Tolstoï sont en retrait, pas seulement le second.

Je peux choquer par cette affirmation. Pourtant je crois que, malgré le maintien et la force romanesque de Tolstoï quelque chose éloigne de lui les jeunes lecteurs : les grandes épreuves de désillusion auxquelles sont conduits André et Pierre, Anna et Vronski ne correspondent sans doute plus à l'expérience fondamentale de l'homme d'aujourd'hui. Certes la « gaucherie » du héros central tolstoïen, disons Levine, reste un extraordinaire moteur de « naturel » romanesque, mais le monde de convenances auquel se heurte ce personnage a vieilli. La scène du billet de confession que Levine doit obtenir pour son mariage est un exemple magnifique du *naturel* tolstoïen : son sentiment de gêne envers le religieux, les belles paroles du vieux prêtre et enfin la conclusion inattendue : Levine se déclarant joyeux comme un jeune chiot qui a, compris qu'on voulait le voir sauter à travers le cerceau. Ce chiot sautant à travers le cerveau représente l'acceptation du rite religieux par l'incroyant Levine, alors que, plus tard, le rite central du christianisme, l'eucharistie sera représenté avec une férocité incroyable dans *Résurrection.*

Dans un premier cas — l'*ostranenie,* tel que l'a défini Chklovski, aboutit à un *malaise* de l'homme tolstoïen face à des rites, des traditions, des énoncés. Dans le second elle aboutit à de *l'imprécation.* Le *malaise* est un des grands procédés de Tolstoï romancier, *l'imprécation* de Tolstoï prophète.

Je ne veux pas reprendre, fût-ce même succinctement, l'exposé de la religion de Tolstoï. Il y a trop de livres là dessus, le dernier en date est la thèse de Nicolas

Weisbein [1] Ossip Lourié l'a bien résumée à mon avis « La religion de Tolstoï, c'est la morale » [2].

Voyons d'abord le contexte dans lequel a lieu l'élaboration du message religieux de Tolstoï. Dans son livre sur La quête spirituelle des grands classiques russes [3], Igor Vinogradov soutient qu'elle eut lieu sur fond de l'athéisme du 19e siècle, ou, comme il dit, de la « mort de Dieu », c'est-à-dire sur fond nietzschéen.

Je ne suis pas sûr que les contemporains l'aient senti ainsi. Lavrov dans ses *Questions anciennes* [4], le situe au contraire sur fond de « contagion de mysticisme ». Et certes, déjà s'esquissait en Europe une contre-attaque envers l'incroyance militante, avec Bloy et Huysmans en France, avec Leontiev en Russie, et s'affirmait une belle vitalité des sectes et dénominations évangéliques de toutes sortes en Russie. Le tolstoïsme peut être mis en rapport avec certains phénomènes de renouveau religieux à forme protestante « libérale » et rationaliste, comme la Stunde.

On peut comparer le refus tolstoïen de comprendre l'ordre établi à celui des Puritains américains. Comme les Puritains, Tolstoï pense que l'individu est parfait, mais le mal est dans la société. Les Puritains quittaient l'Europe, abandonnant une société malade et irréformable, afin de vivre en terrain vierge des maux de société, et laisser fructifier les vertus de chaque individu, créature de Dieu. Tolstoï, apôtre du « royaume de Dieu en vous » est un puritain qui quitte la société russe sur place. La fuite à Astapovo peut être expliquée par un besoin ancien de fuite, comparable à celui de la secte des Fuyards (beguny) à laquelle Tolstoï s'est intéressé lorsqu'il écrivait *Résurrection*, à la fuite légendaire de l'empereur Alexandre I, devenu le starets Fiodor Kouzmytch, épisode auquel Tolstoï a consacré un récit inachevé [5] ; mais outre ces parallèles proprement russes, il peut surtout être comparé à la fuite du Puritain hors de l'Europe, une Europe grevée de péchés sociaux et religieux.

À la lumière de ce parallélisme, nous pouvons dire comme Evguéni Troubetskoï que Tolstoï, anti-slavophile véhément par sa détestation du patriotisme, n'en est pas pour autant occidentaliste. Il est « américaniste » comme les Puritains du Mayflower, si l'on me permet cette expression. Et cela nous permettra, dans un instant, de préciser ce qui l'oppose si fortement à Dostoïevski.

---

1 Nicolas Weisbein *L'évolution religieuse de Tolstoï,* Paris, 1960.

2 Ossip Lourié, *Tolstoï, le tolstoïsme,* Paris, s.d.

3 Igor Vinogradov : *Duhovnye poiski velikih russkih klassikov,* M. 1987.

4 P. L. Lavrov. *Starye voprosy,* Petrograd. 1921. Pour la « réception » de Tolstoï par ses contemporains il faut également lire l'étude de N. K. Mihajlovskij : « La droite et la gauche de L. Tolstoï » (1875) où la « droite », l'élément positif, (« desnica ») est son esprit égalitariste, tandis que la « gauche » ou élément négatif (« šujca ») est son fatalisme.

5 Sur l'ascétisme tolstoïen et son penchant pour la « fuga mundi », on lira l'excellent article de Sante Graciotti : « La fuite du père Serge » in *Tolstoï aujourd'hui,* Paris, 1980.

Au demeurant il n'y a plus qu'en Amérique qu'il y ait aujourd'hui des vestiges de tolstoïsme. La Russie a mis fin, dans sa soumission au marxisme, à l'élément millénariste qui était si fort chez elle, et qui faisait d'elle, en un certain sens, un pendant religieux à l'Amérique.

Son refus de l'ordre établi, de la religion établie — Tolstoï l'a poussé très loin, avec une violence extraordinaire, bien qu'il prêchât la « non-violence ». À certains moments de la lecture de Tolstoï, on se demande d'où vient tant de fiel. Le refus social n'y suffit pas. Tolstoï était-il atrabilaire ? ou bien était-il écartelé par les deux forces qui meuvent le monde selon Empédocle : le pouvoir de Haine, et le pouvoir d'Amour ? Le refus tolstoïen du mal tournait parfois à la fureur, bien que, théoriquement, il fût entièrement « pédagogique », c'est-à-dire que la réforme devait se faire dans la liberté de l'homme interpellé par la « contagion » du pédagogue ou de l'artiste.

Vassili Rozanov, qui égrène beaucoup de réflexions sur Tolstoï dans ses *Feuilles tombées* [1], et lui a consacré en 1912 une brochure (*L'église russe et Tolstoï*) le dit tout net : « Tolstoï n'était pas un être religieux, ni une âme religieuse. Gogol non plus d'ailleurs. L'un et l'autre avaient peur de la religion, peur de l'obscurité, de l'inconnu, de ce qui leur était étranger » (27 mai 1912).

Que veut dire Rozanov ? Évidemment que Tolstoï ignorait le sacré, ne le comprenait pas, ou, s'il sentait l'aromate spécifique de l'orthodoxie, comme dit Ern, il le refusait. Il alla chez le starets Ambroise mais s'arrangea pour ne pas être béni par lui.

En fait, toute la problématique de Tolstoï tourne autour de la foi et de la raison, se mobilise contre le « credo quia absurdum ». Tolstoï choisit la raison contre l'absurde, le miracle, le sacrement.

Nous l'avons déjà vu, Marie Sémon a voulu montrer au contraire le sens du sacré chez Tolstoï : ce cathare russe était, selon elle, fondamentalement un *homo religiosus* dans son œuvre romanesque, mais pas du tout dans sa théologie. Tolstoï féminin et voyant grâce à la femme, découvre la métaphysique de la chair, devient un mystique de la chair, tandis que Tolstoï masculin et prêcheur est un rationaliste sec.

En fait, comment argumenter ici sans définir ce qui est le centre du christianisme ? Si c'est la Croix et la Résurrection, il manque singulièrement à Tolstoï les trois jours capitaux entre Crucifixion et Résurrection. Il manque le cri du Christ : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » et il manque l'exaltation du miracle. Bref tout ce que l'apôtre Paul a baptisé la « folie » de la croix. Cette

---

[1] Vassili Rozanov — *Opavšie listja* — *tomes* 1 et 2 — Petersburg 1913-1915 (passim) — La brochure L. *Tolstoï i russkaja cerkov'* parut en 1912.

« folie » Tolstoï l'a éliminée, pas seulement en refusant le miracle, mais surtout en ignorant l'angoisse, l'exaltation de la croix, le doute existentiel, la « sagesse folle » de la déraison du Christ.

Et le deuxième élément fondamental du christianisme absent chez Tolstoï, c'est l'historicisme, l'émergence dans l'histoire du Fils de l'Homme, et depuis sa Venue, l'histoire de son Église, l'histoire du témoignage, et l'établissement de la Tradition et des traditions. En résumant les évangiles, Tolstoï les met hors du temps, en fait un traité de sagesse. D'ailleurs il sera par deux fois séduit par la tentative de syncrétisme religieux de la foi baha'ie, il écrira au fondateur de cette foi intemporelle et rationnelle [1].

Le début de sa Confession contient l'épisode étonnant du choix d'une religion. Comme Vladimir prince de Kiev, selon la chronique de Nestor, avait convoqué les envoyés des principales religions, Tolstoï convoque les différentes fois religieuses, veut les amalgamer, et finit par une version intemporelle, sapientiale, du christianisme.

En 1912 parut un recueil, signé par plusieurs penseurs russes de l'époque, sur la Religion de Tolstoï [2], aux éditions de La Voix (Put') que dirigeaient Nicolaï Berdiaev, Serge Boulgakov, Grigori Raminski, le prince Evgéni Troubetskoy et Vladimir Ern. Deux ans après la mort spectaculaire du vieux prophète d'Iasnaïa, Poliana, ces philosophes tentaient de distinguer le vrai du faux dans la vision religieuse de Tolstoï.

Naturellement le problème le plus brûlant était celui de Tolstoï et l'Église. Serge Boulgakov dans un des deux articles qu'il a donnés dans ce recueil, rappelle que Tolstoï a certes récusé l'Église mais a également condamné la « non-ecclésialité » de notre vie. Zenkovski traite le problème de l'immortalité chez Tolstoï. La folie tolstoïenne (différente de celle de saint Paul) viendrait de la prise de conscience de la mort. Des océans de bonheur sont ravagés par une goutte de ce fiel : la mort détruira tout. La conversion de Tolstoï est toute immanente, fondée sur la ferme soudure entre le présent et Dieu : Tolstoï a nié et couvert de sarcasmes l'habituelle croyance en une vie future. « Le Christ, selon l'interprétation de Tolstoï, a opposé à la vie personnelle non l'existence d'outre-tombe, mais la vie commune, reliée à la vie de toute l'humanité, à la vie du fils de l'homme ». Tolstoï, semble-t-il, utilisait le terme « fils de l'homme » non au sens des livres apocalyptiques, mais comme désignation d'un homme collectif, de la tendance collective de l'humanité. Cet « homme collectif » a laissé des traces dans la *Philosophie de l'œuvre commune* de Fiodorov, et à travers Fiodorov, dans la pensée russe des débuts de la Révolution (le Proletkult, Maïakovski, Andreï Platonov, etc.). Rarement esprit religieux aura été aussi peu mystique. Son seul

---

[1] Cf. Luigi Stendardo, *Leo Tolstoy and the Baha'ï Faith.* Oxford, 1985.
[2] Sbornik vtoroj, O religii L'va Tolstogo, Moscou 1912 (reprint YMCA Press-Paris 1978).

mysticisme est celui de l'expérience du néant, dit justement Zenkovski, donc un mysticisme qui n'a rien de spécifiquement chrétien.

L'article du prince Evguéni Troubetskoy rappelle les grandes lignes de la polémique de Vladimir Soloviev contre Tolstoï au sujet de l'État. Tous deux ont voulu réaliser un royaume de Dieu sur terre, l'un a eu une vision théocratique, l'autre anarchique du Royaume. Le diplomate des *Trois Entretiens* de Soloviev défend l'État, comme une nécessité transitoire, un compromis obligatoire fondé sur un certain humanisme, un « armistice entre bien et mal ». C'est-à-dire que le Soloviev des *Trois Entretiens* reproche à Tolstoï de ne pas voir la nécessité transitoire du compromis : l'État pour élaborer l'armistice, l'Église pour être le signe visible du Royaume à venir.

L'auteur de l'épître à Diognète disait au IIIe siècle que les chrétiens forment une « république spirituelle »répartie dans les cités grecques ou barbares, et qui à la fois se conforment aux usages locaux, et manifestent la loi paradoxale de leur « république ». Ce statut de citoyen à part entière de la Cité profane, mais à titre « d'étranger domicilié », comme dit l'épître à Diognète, Tolstoï refusait absolument de l'admettre, et même d'en admettre l'idée. Et cela a eu de graves conséquences pour la Russie.

Un remarquable article d'Ekzempliarski sur « Tolstoï et saint Jean Chrysostome dans leur conception du sens vital des commandements du Christ » nous montre un Tolstoï à la fois poète et destructeur du bonheur, et, comme Jean d'Antioche, pourfendeur du « monde ».

C'est encore cette violence tolstoïenne qu'étudie Serge Boulgakov dans un article sur « Simplicité et simplification de soi » : Tolstoï ramène tout l'Évangile au Sermon sur la Montagne, c'est-à-dire à la critique de la Loi antérieure. Abolir la séparation entre travail physique et intellectuel, abolir l'inégalité sociale, abolir la rétention de la Loi par les prêtres — dans ce programme millénariste il y a un ferment consubstantiel à la Révolution russe rêvée par une Russie intellectuelle et sectaire, une Russie qui se retrouvait dans la *Vie d'Alexis homme de Dieu* (le Juste caché qui rompt avec richesse, femme, père et mère), un des textes préférés de Dostoïevski.

L'article de Berdiaev soutient au contraire que Tolstoï voulait, plus que quiconque, obéir au Père, par un retour à la religion de l'Ancien Testament. Nous abordons là au cœur du problème : Tolstoï admettait-il la Rédemption, l'Incarnation et surtout la Grâce ? Niant le péché originel il était amené à nier la grâce qui en délivre. Dieu était la Loi, et non une présence et une personne offerte dans la nouvelle Alliance. Personnellement, je pense que Berdiaev et Boulgakov ont tous deux raison : Tolstoï veut une religion de la Loi, une obéissance au Père législateur du bien. Mais la loi juive, enracinée dans l'histoire, ne lui convient pas. Les Béatitudes transformées en Loi maximaliste et intemporelle, destructrice de

toute histoire — voilà sa foi rationaliste. La mort de la raison est la plus effroyable perte » écrit-il. D'où son ascétisme populiste, ingrat, terne.

L'article le plus pénétrant du recueil me permettra d'en venir à des conclusions. C'est celui d'un poète, Andreï Biely. Pour lui Tolstoï ne comprend pas que le christianisme, c'est la transmission mystérieuse de la grâce des sacrements, c'est le passage invisible à un au-delà du « monde ». Biely définit le statut d'*izgoi*, de « proscrit » du chrétien : hors de la culture mondaine et pas encore dans le Royaume. « Tolstoï commençait à labourer la terre de l'Église là où demain apparaîtront les parallèles des avenues de la Cité unique, en son essence antireligieuse ». Cette étrange prédiction relie l'universalisme destructeur et anti-ecclésial de Tolstoï à l'avènement d'une Cité unique, géométrique et totalitaire, qui n'est pas le Royaume, qui est l'anti-Royaume, et qui, effectivement, advint.

L'aspect rébarbatif de Tolstoï religieux a été comparé par un autre poète, Viatcheslav Ivanov, dans un article paru dans la revue *Logos* en 1911 [1] et repris dans son livre *le Local et l'Universel* (1916), à celui de Socrate. Tolstoï serait le moment socratique de l'époque moderne. Sur fond de sclérose générale il propose une révision totale de l'éthique et des fondements du savoir. Une condamnation des « savants » accompagnée d'un refus plus profond, qui l'apparente à l'ascétisme oriental : *taedium phenomeni* et *odium generationis,* c'est-à-dire lassitude de la vie apparente et détestation de la reproduction biologique. Nous revenons au catharisme via Socrate, un refus de l'histoire en toutes ses significations. Ou encore, comme le dit Ivanov, (après Nietzsche) : « le désert poussait en lui et dans ce désert il entendait Dieu ».

C'est probablement ce « désert » tolstoïen qui ne nous convainc plus du tout aujourd'hui. D'abord parce que, *volens nolens,* nous avons dû atténuer le jugement négatif qu'il portait sur son époque, sur l'ancien régime qu'il exècre. Le totalitarisme et les génocides de l'après-Tolstoï nous ont contraints à cette révision. Ensuite parce que l'Église visible, si honnie par lui, a traversé ces nouveaux déserts de l'humanité, alors que le tolstoïsme et le communisme ne les ont en définitive pas traversés. Sans partager le jugement de Laurent Tailhade, dans *l'Œuvre* de Théry, sur « le gâteux évangélique de Iasnaïa Poliana », nous ne pouvons que regarder d'un autre œil le dilettantisme prophétique de Tolstoï. Maximilien Kolbe, récemment béatifié par Jean-Paul II, qui se substitua à un père de famille pour aller mourir à Auschwitz, nous indique une autre dimension : celle du schéol.

Konstantin Leontiev a condamné Tolstoï et Dostoïevski comme deux chrétiens « roses », tous deux hétérodoxes. Leontiev avait raison : ni l'un ni l'autre ne représentait l'orthodoxie avec ses rites, son savoir, ses saints. Il est vrai que Sonia Marmeladova n'est pas une chrétienne solide, et le prince Nekhlioudov ne relève

---

[1] Vjaceslav Ivanov, « L. Tolstoï i kultura », in *Logos* 1911-I (article inclus dans le recueil *Rodnoe i vselenskoe*, Moscou, 1917).

d'aucune foi religieuse précise. Mais, comme l'a écrit le philosophe Serge Askoldov, le christianisme de Dostoïevski est loin d'être « rose », romantique ou purement lamenaisien et george-sandiste. Ce qui a tellement mieux résisté à l'usure du XXe siècle chez l'autre grand hétérodoxe, c'est probablement le cheminement existentiel de la croix à la résurrection, un cheminement absent chez Tolstoï. C'est la conscience aiguë de la perte de Dieu et du « tout est permis » qui en découle. Un certain populisme mystique de Dostoïevski est caduc : le peuple comme « corps du Christ » n'a plus le sens qu'il lui donnait. Le peuple a pu être manipulé autant que les élites ou les sages. Mais si l'immortalité immanente de Tolstoï ne nous « parle » plus, l'angoisse de la « personne » face au péché, à la souillure et au rachat n'a rien perdu de son appel existentiel chez Dostoïevski.

L'un évacuait le mal, le péché et la chute dans une fuite puritaine hors de la société, l'autre concentrait toute sa force philosophique et romanesque sur le mystère fondamental de la chute. Dans sa conférence de 1935 sur Kierkegaard et Dostoïevski, Chestov voit en ces deux « philosophes » des penseurs du « de *profondis ad Te, domine, clamavi* », c'est-à-dire deux pensées de la chute et du désespoir. Le Dostoïevski qu'il nous propose est une variation sur le livre de Job, une « philosophie de la tragédie ».

Jusqu'à son dernier souffle Tolstoï a été hanté par sa lutte avec le sacré. Un dernier texte, publié par Tchertkov posthumément, en 1912, « le Hiéromoine Isidore » [1], reprend le *Père Serge* et décrit le sacrement comme chose morte. Isidore écrit dans son Journal fragmentaire : « Oui, tout est fini. Il n'y a pas d'issue, pas de salut. Et surtout il n'y a pas de Dieu, ce Dieu que j'ai servi, à qui j'ai offert toute ma vie, que j'ai imploré de se révéler à moi, qui aurait pu m'entendre. Il n'existe pas, Il n'existe vraiment pas ». Ce cri d'Isidore c'est celui de la déception tolstoïenne, et c'est un cri qui ne convainc plus aujourd'hui. Il sonne faux, tout simplement. Non qu'Isidore n'ait le droit, et même le devoir de douter ou désespérer, comme toute créature, comme les créatures de Bernanos ou de Mauriac, mais parce que le millénarisme rationaliste de Tolstoï, dans ses conclusions ravageuses, méconnaît l'histoire, le pardon, la rédemption. La Cité Unique du bien n'est pas le Royaume de Dieu. Plus que jamais être chrétien aujourd'hui comporte cette fondamentale ambiguïté de ne pas faire sécession du monde, d'être dans le monde mais en « étranger domicilié », comme dit l'épître à Diognète, c'est-à-dire d'appartenir autant à la « république spirituelle » des chrétiens qu'à la république séculière de nos cités.

Dostoïevski avec son Idiot, son Aliocha, sa « république des enfants » qui se tient en marge du monde pécheur des adultes, nous offre une image infiniment plus proche du christianisme, quoique certainement « hétérodoxe », comme dit

[1] Il semble bien que la figure d'Isidore ait été inspirée à Tolstoï par le personnage d'Héliodore, un hiéromoine issu de la cosaquerie, d'abord partisan des Cent-Noirs, puis, après son abjuration (en 1912) très proche des bolcheviks.

Leontiev. Tout simplement *il n'existe pas d'écrivain chrétien orthodoxe.* L'écriture romanesque est forcément hétérodoxe. Mais l'« histoire de la liberté humaine », telle qu'Aaron Steinberg [1]` la voyait à l'œuvre chez Dostoïevski, est un moteur toujours aussi puissant aujourd'hui. Et qui n'a pas fini de remuer la Russie comme le reste du monde. L'ardeur eschatologique qui mouvait Dostoïevski n'a pas vieilli, son interrogation de la liberté dans une histoire chrétienne de l'humanité reste nôtre.

Pour Tolstoï toute culture, tout art était une violence cachée, insupportable. Il faisait du christianisme non une foi personnelle en un Dieu personnel, mais une doctrine imprécatrice de la *tabula rasa.* En cela il a intoxiqué beaucoup d'esprits russes. Le cortège de jeunes gens venus lui demander, comme le héros de Soljenitsyne dans *Août* 14 : « Comment vivre » ? ne recevait en définitive que la violence de ce refus de toute acquisition historique. Maklakov, dans une conférence de 1921 sur « Tolstoï et les bolcheviks », disait qu'il allait bien au delà des bolcheviks [2] dans cette ardeur destructrice.

Au fond ce que Tolstoï ne voyait pas c'était que pour le christianisme toute culture peut certes devenir barbare, mais ce risque mortel n'est pas inéluctable et le christianisme agit *dans* la culture humaine autant que *contre* elle. La barbarie a pu aller considérablement plus loin que ne l'imaginait Tolstoï, mais la culture peut aussi aller considérablement plus près de la sainteté qu'il ne le pensait. L'Évangile n'est pas la culture, mais il n'est pas non plus sa négation. Le vidangeur Akim, à qui Tolstoï songeait tant, peut acquérir un peu de l'un et beaucoup de l'autre. La vraie fécondité du christianisme est dans l'ambiguïté de son être-dans-le-monde. Tolstoï ne le comprenait pas. Aussi, comme l'a noté, désabusé, Alain dans ses *Propos* (28 sept. 1908), l'Évangile renouvelé de Tolstoï « n'a pas changé grand chose sur la Terre ».

---

[1] A. Stejnberg – Sistema svobody Dostoevskogo – Berlin 1923 (reprint Paris, 1980).
[2] V.A. Maklakov *Tolstoï i bol'ševizm – Paris,* 1921.

4e PARTIE

L'HOMME RELIGIEUX RUSSE

CHAPITRE 20

RENAISSANCE DE LA SPIRITUALITÉ RUSSE

Retour à la table des matières

Dans une conférence de 1892, l'historien Klioutchevski, professeur à l'Université de Moscou et à l'Académie spirituelle, évoqua « les hommes bons de l'Ancienne Russie ».

> « La société ancienne russe a sous la direction de l'église, durant des siècles, avec persévérance enseigné à comprendre et à appliquer le second des commandements qui résument toute la loi et les prophètes : le commandement sur l'amour envers le prochain. Dans le désordre social, dans le manque de sécurité pour le faible et de défense pour le prochain, la pratique de ce commandement s'orientait principalement dans une direction : l'amour du prochain était compris avant tout comme l'exploit de la compassion envers ceux qui souffrent ; l'exigence principale était celle de l'aumône ».

L'Ancienne Russie, selon Klioutchevski, se distinguait par une ardeur étonnante à aider et à aimer le pauvre. Elle avait même un mot particulier pour désigner « l'amour du mendiant ». Saint Serge de Radonèje en était, selon lui, le modèle. Dans ses Mémoires le prince Evgueni Troubetskoy rapporte avec émotion, en tant qu'ancien étudiant de Klioutchevsky, qu'il n'avait rien entendu de plus élevé que cette conférence de son maître sur Serge de Radonèje. « Ce fut le cas unique où sa pensée pénétra dans le cœur même de la vie spirituelle du peuple ».

Si je commence cet exposé par cette conférence de 1892 du grand historien de la Russie et de l'église, c'est qu'il me semble bon de choisir pour fil directeur les hauts et les bas de la *compassion*, en quoi Klioutchevski voyait l'essence de l'Ancienne Russie.

La compassion a disparu de l'histoire russe, elle a connu une éclipse terrible. Déjà au début du XXe siècle la recrudescence du terrorisme russe posait des questions de fond sur l'imprégnation chrétienne de la Russie (encore que Kaliaev renonça à tuer le grand-duc Michel, le jour où il vit assis à côté de lui la grande duchesse et leurs enfants). Le cycle terrorisme-répression, puis la guerre civile, les vives persécutions des croyants, l'appel à la vigilance, à un volontarisme inflexible, à la brutalité révolutionnaire ont pu donner l'impression que ce principe de la « compassion russe » avait bel et bien sombré au fil du siècle.

Vassili Rozanov cite le livre et la thèse de Klioutchevski dans son propre ouvrage *Religion et culture,* paru en 1898. Il se demandait si cet esprit de compassion russe allait se maintenir. Rozanov opposait au modèle russe celui de saint Augustin, écrivant *Civitas Dei* au moment où les hordes d'Alaric font tomber Rome. Sous l'influence de saint Augustin, écrit-il, l'église d'Occident s'est refermée sur soi, elle s'est pensée elle-même comme une porte étroite, comme un « anti-monde », tandis que l'Occident séculier, en contrepartie, se pensait comme une « anti-église ». L'Orient orthodoxe et russe ne connaît pas, selon Rozanov cette dichotomie tragique, il est, je cite — « plus calme, plus lumineux, plus joyeux ».

> « Le trait essentiel de l'orthodoxie consiste en ceci : elle attend, elle supporte, elle ne maudit pas, elle ne hait pas, elle ne persécute pas ».

Rozanov a voulu croire à cette bonté du monde ancien russe. Mais par ailleurs il a participé au trouble religieux du début du siècle : divorce profond entre intelligentsia et église établie, et plus généralement entre société et église, échec du rapprochement entre intellectuels et hiérarchie ecclésiastique à travers les Sociétés de Pensée Philosophico-religieuse. La génération symboliste, qui fut l'artisan de la « Nouvelle Conscience religieuse », fonctionne à peu près indépendamment de l'église, tournant « autour des murs de l'église », pour reprendre une expression du même Rozanov, et s'orientant vers des positions gnostiques : syncrétisme chrétien-dionysiaque d'un Viatcheslav Ivanov, engouement pour la théosophie — qui est une invention russe — et pour la version « anthroposophique » donnée par Rudolf Steiner (dont la femme est russe et dont la colonie d'enthousiastes à Dornach est majoritairement russe). Le symbolisme annonce un « troisième Testament » avec Merejkovski. Bogdanov, dont Gorki fut un adepte enthousiaste, tente une synthèse du mythe chrétien et du mythe révolutionnaire avec la « Construction de Dieu ».

Dostoïevski est alors réinterprété selon des catégories religieuses, mais des catégories religieuses contaminées par cette gnose à la mode. Ainsi en va-t-il dans les études marquantes que lui consacre le poète, philosophe et mystagogue

Viatcheslav Ivanov. Entre la Russie « arhimanienne et noire » des sectes populaires, (des « sortilèges et des magies » comme la définit le poète Alexandre Blok) et la Russie « luciférienne blanche » (celle de l'intelligentsia, de la rationalité exacerbée) Aliocha Karamazov, guidé par son *starets* tente de recouvrer la Russie sainte et ancienne, celle de la douceur et de la conciliarité. Cette perspective gnostique d'un combat mortel entre Ahriman et Lucifer sur terrain russe organise tous les grands monuments poétiques de l'époque, par exemple le roman-poème de Biely, *Petersburg.* La Russie « ahrimanienne », la Russie sectante, flagellante, celle des Khlysty ou celle des Vieux Croyants fascine cette génération gnostique : Blok, Biely, Ivanov, Kliouev, qui en est comme le messager direct, Essenine et tant d'autres. Dans les arts plastiques c'est la découverte de l'esthétique de l'icône, Matisse vient à Moscou chercher les lois de cet art sacré russe dont on s'enchante à Paris, que l'on expose à Moscou et dont un philosophe à la fois mathématicien et théologien, le père Pavel Florenski, recherche les lois de construction et définit le principe de « perspective inversée ». Natalie Gontcharova retrouve et allonge l'arabesque de l'icône, et peint ses quatre grands évangélistes pour une iconostase imaginaire. Le prince Evgueni Troubetskoy, historien et homme politique modéré, tentait en 1916, dans ses *Spéculations en couleur* de retrouver le sens profond de l'icône russe, vision anticipée du concile de l'humanité, comme il écrit.

Entre la dissidence morale et rationalisante du grand Tolstoï et cet attrait pour la « Russie noire » il y avait tout le peuple chrétien, mais déjà à moitié troublé. Rozanov contribue puissamment à la confusion par sa haine-admiration pour le peuple juif dont il vante, envie et redoute la prolificité, alors qu'il dénonce violemment le caractère stérile et « lunaire » du christianisme monachique et hiérarchisé. En prenant partie avec violence pour la culpabilité du juif Beilis dans l'affaire de 1911 à Kiev, point culminant d'un processus délirant où les juifs sont accusés de meurtre rituel d'enfants chrétiens [1] (cela vient quelques années après la publication en russe des soi-disant *Protocoles des Sages de Sion*), Rozanov n'hésite pas à dévoyer sa pensée vers les instincts les plus bas. Il est exclu alors de la Société de Pensée philosophique et religieuse de Saint-Pétersbourg. Exclu, mais pas à l'unanimité. Parmi ceux qui s'abstiennent : le poète Alexandre Blok. Parmi ceux qui lui sont favorables Pavel Florenski. Rozanov est un bon sismographe du sous-sol russe, alors parcouru de maint séisme souterrain : sectes politisées, montée en faveur du starets sibérien Grigori Raspoutine, prêches dénonciateurs du père Jean de Cronstadt, aujourd'hui canonisé par l'Église orthodoxe. Ce n'est plus vraiment la « Sainte Russie » de Klioutchevski. Rozanov sent monter une « puanteur » du sol russe, présage de la « décomposition » de l'être russe. Pour lui, la Russie en est à l'étape du « grand brigandage et du grand attendrissement ».

[1] Au sujet de l'affaire Beilis relevons quand même que la justice de Kiev fit correctement son travail, et innocenta Beilis. La justice française, dans l'affaire Dreyfus, avait été moins performante...

Un livre d'un autre mystique, *Tertium Organum,* de P. Ouspenski, eut lui aussi un grand impact sur les esprits et sur la culture russe. Il succède à *l'Organon* d'Aristote, au *Novum Organum* de Francis Bacon. Faisant la synthèse de Plotin, Boehme, Lao Tseu et les mystiques Soufi il intègre *l'Idiot* de Dostoïevski dans une « conscience cosmique » du monde et de sa quatrième dimension. La poésie russe puisera dans le *Tertium Organum,* comme elle puisera dans *La Philosophie de 1'Œuvre Commune,* cet étrange mélange de mysticisme chrétien et oriental où Fiodorov, mort en 1903 et édité en 1906 et 1913, fait de la résurrection des pères l'œuvre du futur, et du Pamir le centre-père de l'humanité...

Voici encore deux exemples venus des arts, l'un de la musique avec Stravinski et son *Sacre du printemps,* l'autre de la peinture avec le syncrétisme oriental de Nicolas Roerikh. Roerikh finit par s'établir au pied de l'Himalaya où il est encore aujourd'hui révéré — cependant qu'en Russie il est réédité et admiré. La culture russe du Siècle d'Argent a rêvé d'un syncrétisme religieux et artistique. L'échec des Sociétés de Pensée Philosophico-Religieuse en est partiellement cause, et davantage encore l'effet.

Les nihilistes russes, dit encore Rozanov, avaient bien raison puisque chez nous on ne garde mémoire de *rien.* En tout cas l'effondrement des formes anciennes, entre 17 et 21, a été facilité par le relâchement antérieur des formes religieuses. Le sacrilège, qui joue un si grand rôle dans la poétique futuriste ou esseninienne, put librement déchaîner. Il faut beaucoup de contorsions pour ne pas en voir la trace dans les *Douze* de Blok. Seul un esprit aussi innocent que celui du bolchevik catholique Pierre Pascal pouvait s'en enchanter. À moins que, derrière le sacrilège, ne se trouvât la foi. Étrangement, aujourd'hui, un autre blasphémateur, Alexandre Zinoviev, semble, derrière ses caricatures grotesques lui aussi chercher maladroitement la voie d'une certaine foi.

La foi russe avait-elle disparu dans une étrange éclipse de Dieu ? Était-elle transmutée en fureur anti-Dieu ? Avait-elle émigré avec l'intelligentsia russe dans les nouvelles terres de cette *diaspora,* en qui certains virent un nouvel exil babylonien ? Plusieurs auteurs émigrés reflètent cet exil de la foi russe. *L'Été du Seigneur* de Chmeliov, le *Fleuve du temps* de Zaïtsev sont des quêtes de l'icône de la Russie populaire ancienne, par delà même le déchaînement des passions et l'apparente misère spirituelle. Chmeliov n'évita pas, dans une partie de son œuvre, un ton excessivement nationaliste, mais Zaïtsev préserva une lumière intérieure, une pureté miséricordieuse qui enchante son lecteur, et qui relie saint François d'Assise à saint Séraphin de Sarov.

> « On ne saurait expliquer ce qu'est la lumière, le bien, l'amour (on peut seulement guider vers eux). On doit le ressentir soi-même. Quelque chose au fond de mon être doit s'accrocher, se décrocher, se retourner, une chose se lève, l'autre s'éloigne. Ainsi, il y a une vingtaine d'années, par un lumineux jour

> d'avril à Moscou, d'un coup et pour toujours je ressentis le mystère et la grandeur de l'Évangile — dans des lignes familières depuis longtemps. Ainsi aujourd'hui aussi, dans le soleil de Paris et le vacarme des autos, le grondement des camions, tout à coup on « ressent » la vérité dans un flux de sentiments et de pensées. Et tout devient force vivante ».

Mieux que quiconque Boris Zaïtsev exprime cette mystérieuse transplantation et adaptation de l'ancienne foi russe aux « petites patries » de l'étranger : la rue Falguière, à Paris, un coin de Provence... Ce qui ne l'empêche pas d'annoncer, dans son récit « Le Vagabond », qui date de 1925.

> « Et pourtant la vérité viendra de la Russie. Viendra sous forme d'une conscience de la vie nouvelle plus profonde, juste, humaine, mais aussi surhumaine, afin d'éclairer un monde las.
> (...) En ce moment la Russie, sans doute mieux que d'autres, donne naissance (à Moscou ou Paris, peu importe) à une génération nouvelle, peu nombreuse, peu visible mais capitale, d'« hommes en mission ».

Avec retard, l'étonnant renversement des choses semble donner raison à Zaitsev. L'émigration russe est restée russe par la foi orthodoxe. Dès les années 30, elle retrouvait les formes traditionnelles de l'orthodoxie, aidée par une grande floraison de théologiens remarquables (Serge Boulgakov, Vladimir Lossky).

Ainsi s'achevait une longue parenthèse rationalisante qui avait éloigné l'intelligentsia du peuple. Les réformes de Pierre I, l'influence énorme des courants mystiques maçonnique, martiniste et autres avaient sapé le terrain. La célèbre Ode « Dieu » de Gabriel Derjavine avait marqué ce décrochement d'avec la foi traditionnelle. L'ode était plus anthropocentrique que théocentrique. Elle démontrait Dieu pour l'homme avec son vers fameux :

Moi roi ! moi serf ! moi ver ! moi Dieu

dans un esprit prométhéen préromantique, d'où l'évangile était absent.

L'homme religieux parut vaincu, dépassé avec l'avènement du bolchevisme, la glorification du prométhéisme (dont Gorki fut le chantre). Humilité et compassion étaient tournées en dérision. Mais la foi religieuse perça chez certains grands poètes rescapés de l'Âge d'Argent, et embarqués dans le siècle « assyrien » qui conduira un Mandelstam, un Kliouev, bien d'autres encore, à la mort.

Mandelstam cherche à tâtons, avec des accents d'une simplicité nouvelle qui bouleversent chez ce poète raffiné. Ces « ultima verba », comme a dit Nikita Struve, émeuvent plus que les professions de foi du début du siècle.

Levains chéris du monde,

Sons, larmes, labeurs,
Tambourinements pluvieux
Du malheur qui bouillonne
Et pertes du son
Dans quelle mine irai-je vous chercher ?

Dans la Cène, un de ses derniers poèmes, l'humanité est comparée au mur mystérieux et dégradé du couvent de Milan où Leonardo a laissé la trace d'un rêve de douceur et d'amour. C'est dans l'Évangile que cette poésie russe du XXe siècle est allée, au-delà des avant-gardes et des soubresauts dantesques de l'époque, quérir son renouveau. Pasternak écrira dans l'épilogue en vers du *Docteur Jivago* :

Mon destin n'était rien sans Toi
Puis ce fut la guerre et les ruines
Longtemps je ne sus rien de Toi,
Tu ne donnais pas le moindre signe.

Le temps passa mais à présent
Ta voix revient et me relance.
Une nuit sur Ton Testament
M'a fait reprendre connaissance.

Je veux me mêler à la foule,
À son entrain du petit jour.
Je suis prêt à tout mettre en pièces,
À jeter chacun à genoux...

(trad. de M. Aucouturier)

Ce poème du docteur Youri Jivago nous dit la redécouverte de l'Évangile et de la sainteté du monde. L'univers poétique d'Anna Akhmatova, si marqué par la fin d'une fête — la fête raffinée et tragique de 1913 — va du tragisme mozartien (avec l'épigraphe du *Poème sans héros* droit venu de Don Juan : « Di rider finirai / Pria, dell'aurora ») aux bras en croix du final, et dans son *Requiem,* c'est finalement une vision de l'humanité transformée en pietà qui donne son sens aux souffrances inouïes des disparitions, des persécutions dénuées de sens. Joseph Brodski, un grand poète russe qui prolonge aujourd'hui cet « Âge d'Argent » dont Akhmatova fut le chantre tragique et a proclamé la seconde naissance, a récemment dit qu'il devait le « sens chrétien » du monde à la poétesse. Lui-même, poète juif de tonalité chrétienne annonce dans sa IVe églogue le réveil des mystères religieux, comme Virgile, dans la sienne, prédisait le Christ.

Cependant Pasternak s'arrête au seuil du Goulag, dans le tout dernier chapitre avant l'épilogue (« Un jour Larissa Fiodorovna sortit et ne revint plus »). Qu'advint-il de toutes les Larissa perdues dans l'archipel des camps ? Et n'était-ce pas là que devait renaître pour de bon l'appel religieux ? Les grandes interrogations

« à la russe », les dialogues des « garçons russes » pro et contra ne pourraient renaître que là-bas, dans ce sous-sol de l'empire idéologique où le face à face du collectif et de la personne reprenait un sens plus qu'existentiel. Si jamais « l'homme créé à l'image de Dieu » a fait question, n'est-ce pas dans la nuit des camps du XXe siècle ?

Une littérature est née du Goulag qui a témoigné au sens fort du mot. Témoigné précisément d'un inexpugnable noyau de l'homme qui est sans doute ce visage de Dieu dans sa créature. Même Chalamov — qui nie ce visage de Dieu — ne prend sa grandeur que face à cette ultime question : reste-t-il, ce noyau incompressible d'humain en l'homme qui ne pourrait venir que du divin ? Le dialogue d'Alexandre Soljenitsyne avec Chalamov dans l'Archipel du Goulag est un des plus essentiels dialogues de notre siècle. C'est dans un corps à corps avec la déréliction de Chalamov (qu'il éprouve de l'intérieur) que Soljenitsyne parvient à la lumière qui éclaire sa cathédrale de l'esclavage goulaguien : oui, il subsiste quelque chose et ce quelque chose est la sainteté. « L'âme et les barbelés », livre IV de l'ouvrage, est le plus grand texte spirituel de ce siècle parce qu'il repart de zéro dans cette quête de Dieu qui a commencé avec Abraham. Il repart de zéro et redécouvre la trame religieuse de l'homme. Le mouvement de tous les grands réformateurs religieux est toujours d'expulser les démons, de restaurer la responsabilité de soi.

« Sur la paille pourrie de la prison, j'ai ressenti pour la première fois le Bien remuer en moi ».

Rappelons-nous le dialogue au camp d'Ivan Denissovitch et d'Aliocha :

> — « Une prière, Aliocha, c'est pareil que les réclamations. Ça n'arrive jamais jusqu'au grand patron. Ou bien il t'écrit dessus : refusé !
> C'est parce que vous ne priez pas assez, Ivan Denissytch, ou parce que vous priez mal, sans ferveur, que vos prières ne sont pas exaucées. La prière doit être fervente. Quand on a la foi, si vous dites à une montagne de marcher, elle marchera.
> Choukhov se marrait doucement ».

Ici je vois un recommencement. L'ancienne littérature, trop raffinée, s'était achevée avec la terrible menace du Commandeur de Mozart. Ici la chaîne repart à un niveau très humble, loin des raffinements de l'Âge d'Argent prolongé dans la poésie d'Anna Akhmatova. Remarquons le rôle des baptistes, gens humbles venus du peuple. Ils apparaissent dans la littérature soviétique avec Aliocha. On les verra chez Astafiev, chez d'autres encore. C'est un nouveau départ que voici dans l'épilogue d'*Une journée* : Ivan Denissovitch lance à son compagnon :

> « — Au fond, tu as beau prier, c'est pas ce qui te raccourcira ta peine. De toute façon, tu la feras : du premier matin au dernier soir. Il avait l'air de trouver l'idée monstrueuse, Aliocha.

— Ce n'est pas pour cela qu'il faut prier. La liberté, qu'est-ce qu'elle vous donnerait ? En liberté les ronces achèveraient d'étouffer le peu de foi qui vous reste. Réjouissez-vous d'être en prison. Ici au moins, vous avez le temps de penser à votre âme ! L'Apôtre Paul l'a dit : « Que faites-vous en pleurant et m'attendrissant le cœur ? Car pour ma part, j'accepte non seulement qu'on me lie, mais même de mourir pour le nom du seigneur Jésus Christ ».
Choukhov regarda le plafond sans répondre. Est-ce qu'il la voulait vraiment, la liberté, ou pas ? Il n'en savait plus rien ».

L'humble médiation du baptiste Aliocha permit donc à la littérature soviétique de tenter de réinterpréter le temps des épreuves à la lumière d'une foi chrétienne naïve. Le « monde » — où un autre Aliocha rêvait d'aller mettre en pratique l'enseignement de son starets — ce « monde » c'était la chambrée de camp, c'était le microcosme du Goulag.

On sait la suite. *La Ferme de Matriona* nous dit la foi également naïve, quasi embroussaillée, d'une simple kolkozienne. *L'Archipel du Goulag,* dans son livre central « L'âme et les barbelés », reprend le thème d'Aliocha : même le Goulag peut purifier l'âme, la sainteté n'est pas morte.

D'œuvre en œuvre les écrivains qu'on appelle « ruraux » ou « glébophiles » ou « néoslavophiles » ou « russites » développent le thème germé dans la *Ferme de Matriona.* C'est pourquoi personnellement je les appelle les « matrioniens ». Un écrivain émigré, grand satiriste obnubilé par une idée fixe, Alexandre Zinoviev s'est moqué dans la *Maison jaune* de Matriona et en a fait une « Matrionadoura », une mégère soviétique au verbe haut, dénuée de tous les dons discrets de l'humble héroïne de Soljenitsyne. Je crois qu'il a eu tort. Car, tout nous démontre dans la récente littérature soviétique que Matriona n'est pas morte. L'œuvre de Valentin Raspoutine et celle de Victor Astafiev nous montrent la résurgence de ce visage de compassion que l'on croyait disparu à jamais.

L'Incendie de Valentin Raspoutine, c'est l'ébranlement du temps, d'un temps asservissant. Les liens artificiels se rompent et le fleuve des temps se disjoint : chacun choisit le bien ou le mal. Mais le narrateur de Raspoutine est surtout disjoint de lui-même : « Il ne se rappelle plus quand ni comment a commencé cette rupture avec soi ».

Autrement dit ce qui soulève la littérature russe actuelle, c'est un ferment, un besoin de réconciliation. Et dans cette recherche à tâtons de la réconciliation, il y a, bien sûr, un ferment religieux, un ferment qui inclut du religieux.

Le prométhéisme naïf et simpliste des années 30 n'est plus qu'un souvenir. La contemplation, l'adoration et la réconciliation ont retrouvé un chemin dans la littérature russe, parallèlement à la quête des valeurs.

Au ch. 430 de *Mars 17* Vera Vorotyntseva se rend pendant le Grand Carême aux vêpres du samedi soir pour l'Adoration de la Croix ; le tropaire de l'Adoration de la Croix se déroule devant elle. « Le monde extérieur se retirait et s'amincissait. Ce qu'on chantait là n'était qu'un petit éclat du psaume majestueux qui avait secoué Derjavine — un éclat de la magnificence dont le Seigneur s'était revêtu, les eaux et leur cheminement au sein des monts, et déjà tout un panorama depuis les sommets jusqu'aux gorges et le psaume débordait encore de tant d'autres thèmes... » Ce retour au psaume 103, un des grands hymnes de louange, qui inspira Derjavine, prend ici un extraordinaire relief : le monde du Créateur ne chancellera pas...

Un effort si remarquable de la littérature russe pour retrouver, le sens de la filiation du créé par rapport au Créateur doit s'apprécier sur le fond de l'athéisme russe, fruit, lui aussi de la culture russe divisée, et de l'active lutte contre Dieu menée par les radicaux nihilistes.

« Le besoin de repentir et de confession est-il vraiment une constante de l'âme humaine ? » se demandent Evguenia Guinzbourg et son compagnon Anton. Au chapitre « Mea culpa » l'auteur raconte de terrifiants exemples de repentir, des convulsions de repentir « qui briseraient un homme plus sûrement que n'importe quelle douleur physique ». Et là nous retrouvons Khomiakov, dont une des plus remarquables interventions dans l'histoire culturo-religieuse russe a été le *devoir de repentir.*

En lisant Evguenia Guinzbourg je me suis souvent dit que là était les prémices de l'extraordinaire réveil religieux russe. Là plus que chez les fils de l'Âge d'Argent en proie à la tentation « assyrienne » dont parle Nadejda Mandelstam. Et je laisserai le dernier mot au merveilleux Anton le compagnon d'épreuves de cette femme extraordinaire, qui dit, après une épuisante discussion sur le bien et le mal :

> « Reconnais que la haine, ce n'est pas ton fort. Tu manques d'entraînement... Tu n'arrives pas à la produire... Question de métabolisme ».

Aujourd'hui même Dimitri Likhatchev, avec une inlassable ardeur, exhibe ces traits perdus de l'homme chrétien russe. Ainsi dans ses *Notes sur le caractère russe,* l'académicien définit, au terme de sa longue intimité avec la Russie médiévale, moderne et contemporaine, la Russie comme bonté et liberté. L'homme russe bon, simple, fuit le mal et utilise la « liberté » de l'espace russe : il fuit vers le nord et y fonde les « skit » vieux-croyants, il fuit vers le sud et y devient cosaque. L'affection du peuple pour les simples d'esprit, les fols en Christ, les « fuyards » les sectes — voilà la manifestation de cet esprit de bonté récalcitrante.

D'étonnants poètes apparaissent qui parlent de cet homme russe qu'on avait cru aboli, en particulier Boris Tchitchibabine. C'est ce poète, dont je voudrais citer,

pour finir, un poème récemment paru en URSS et qui évoque la « paix liturgique » de l'ancienne Slavie.

Aujourd'hui, ce n'est pas de l'émigration mais de Russie même que nous proviennent les plus poignants appels à cette beauté sacrale et baptismale, perdue et cherchée, de la Russie ancienne, c'est-à-dire de la Russie chrétienne. Les saints se cachent peut-être toujours au fond des forêts, les querelles fratricides sont sans doute difficiles à pardonner, le mot même de « repentir », remis à la mode par le film du Géorgien Abouladzé, est peut-être galvaudé, mais une chose est certaine : la beauté et la paix liturgique du monde, telles que des yeux et âmes russe l'ont vue et vécue, et transmise de génération en génération depuis saint Serge de Radonèje jusqu'au petit Aliocha le baptiste, cette paix naïve de l'âme russe se fraie à nouveau un chemin vers nos contemporains.

Les moineaux se taisent, ils ont chanté.
Ils ont chanté, chanté Tchernigov,
Ses monastères, ses princes et ses tours.
Voici l'heure pour les étoiles de poser leur baiser.
L'ancienne Slavie ici resplendit,
C'est notre enfance ici, sur la rivière Desna.

Il n'y a pas encore d'Ivan moscovite.
L'âme pieusement respire et désire
L'âge d'or russe.
Tchernigov se dresse, ignore encore Baty,
Ses collines saintes vont droit au ciel,
Ses coupoles d'or planent.

Plus tard il y aura brigand sur brigand.
Mais pour l'heure nous vivons librement.
Saoule-toi ou prie – c'est à ton gré.
Mais point de garde du tsar, point de chancellerie,
Abondent seulement les créatures de Dieu,
Surtout les chiens et les chats aussi.

Il fait bon voguer de cette terre d'harmonie et de joie
Jusqu'à la cité sainte de Tsargrad
Et goûter à l'esprit grec.
Mais où trouver femmes plus douces, plus belles ?
Les bosquets secrets enivrent,
Où bourdonnent les maisons d'abeilles.

Ainsi vivons-nous en jeux et en extases...
Le tsar indien et le chah persan
Délèguent en notre Kreml leurs envoyés rusés,

Nous peignons des Sauveurs aux murs de nos églises,
Et nos errants vont à Jérusalem,
Nos saints se cachent dans nos forêts.
Je contemple ces temples du haut des collines,
Ah, si l'on pouvait effacer toute la suite !
La querelle fratricide, les Mongols et Moscou –
Et aimer à tête perdue
Cette beauté, cette paix liturgique
Et le feuillage prophétique de nos châtaigneraies !

(Boris Tchitchibabine)

4e PARTIE

L'HOMME RELIGIEUX RUSSE

CHAPITRE 21

RELIGION ET MAGIE

Retour à la table des matières

Un nouveau livre d'Andreï Siniavski sur « paganisme, magie et religion du peuple russe » [1] relie des domaines que nous n'avons pas l'habitude de relier. Siniavski n'est pas le premier à interroger la foi populaire russe, cette énigme qui persiste sous la religion officielle, celle d'en haut, des popes, des évêques et des moines. La foi populaire vient d'en bas, elle a intégré toute la magie de la conscience païenne, et qui dit magie dit un monde resserré, où les distances les plus grandes s'abolissent, ou le réel se condense mystérieusement, comme dans le prologue de *Rouslan et Lioudmila,* le poème du jeune Pouchkine.

Un chêne vert au creux de l'anse,
Sa chêne d'or fixée au tronc,
Un chat savant dans le silence,
Nuit et jour déambule en rond.
À droite il chante une rengaine,
À gauche un conte il égrène.

Dans ce creux où le chat mystérieux va en rond, répétant les formules d'ouverture et de clôture du dit folklorique, tout est prêt pour le déploiement magique.

[1] André Siniavski. *Ivan le Simple, paganisme, magie, et religion,* tranduit du russe par Antonina Roubichou-Stretz. Albin Michel, Paris 1991.

Le conte tourne lui aussi en rond, mais il fixe comme un aimant les forces lointaines, il « aspire à des terres étrangères et rêve de prodiges » tout comme le chat qui est domestique et étranger à la fois. Le conte russe a deux héros, ou anti-héros, ce sont Ivan le Sot, et le Voleur, deux figures d'irresponsables qui vivent dans le seul instant, et que le peuple assimile au pauvre en esprit des Béatitudes de l'Évangile. Ivan le Sot attend tout d'en haut, le paysan russe attend tout de saint Nicolas le Juste, dit un des folkloristes du début 20e siècle, Evgueni Troubetskoï. L'élément héroïque est très faible dans le conte russe, le renversement des valeurs, le renversement des Béatitudes y est très fort. Non que le conte vienne de l'Évangile, mais il y eut une rencontre prédestinée entre l'Évangile des pauvres en esprit et le petit Ivan le Sot du conte russe. Les bateleurs, combattus par l'église ici comme ailleurs, les voleurs, tous les bouffons sont des figures aimées du peuple, parce qu'elles procèdent au renversement : le haut devient bas, le bas devient haut... De même le peuple russe n'a pas écouté ses évêques et sa hiérarchie, mais il s'est choisi des autorités spirituelles en dehors de toute hiérarchie, avec les starets, que bien souvent l'église n'aimait pas, qui étaient rejetés en marge « des monastères. Saint Séraphim de Sarov était le saint populaire par excellence. Son biographe Motovilov nous rapporte que le saint s'adressait à tous sans exceptions par les mots : « Ma joie », et par le Saint Esprit sondait les âmes, prévoyait les morts, et envoyait par exemple un cercueil à une nonne qui allait mourir, parce que la Mère de Dieu était prête à la recevoir. Saint Georges, un des grands saints populaires, interpellé par le loup qu'il vient de blesser parce que celui-ci a mordu son cheval, répond au loup : « Si tu veux manger, adresse donc toi à moi. Prends cet autre cheval, il te suffira pour deux jours ».

La magie passe du conte à l'icône, où l'on retrouve l'empilement du réel, plus resserré que dans notre vision moderne, et qui correspond peut-être à la rareté des choses, des villes, de la civilisation au Moyen-Âge. Tout le réel se christianise sans perdre cette densité magique. Les Russes se croient descendus directement de l'époque du Christ, puisque saint André apôtre, le « Premier appelé », serait venu à Korsoun (colonie grecque de Chersonèse) et aurait rencontré, d'après la *Chronique,* les premiers Slaves : « J'ai vu, dit l'apôtre, des choses très étonnantes dans la terre des Slaves. J'ai vu des bains de bois, ils les chauffent au rouge, ils se mettent nus, empoignent de jeunes rameaux et se fouettent eux-mêmes tant et tant qu'ils en sortent à peine vivants ; alors ils s'inondent d'eau glacée, et c'est ainsi qu'ils revivent... » La torture des bains est plutôt comique aux yeux de l'apôtre, mais elle est merveilleuse. Les Russes assimilent leur pays à la terre du Jourdain, et le 6 janvier, pour la fête du baptême du Christ, ils font des trous dans la glace, édifient au-dessus un petit temple de branchages, appelé un « jourdain », et se baignent dans l'eau glacée... Toute la Russie, dans ce joyeux récit de l'apôtre, se résume à ses églises et ses bains, culture du haut et culture du bas...

Siniavski analyse avec malice les sortilèges, les maléfices, les maladies sacrées, la démonologie domestique, la présence du Malin et les interdits qui frappent son nom. Ce n'est pas que ouï-dire : Siniavski lui-même a rencontré les esprits russes,

par exemple un jour qu'il dérivait depuis vingt-quatre heures sur un fleuve du Nord, dans un bateau plat, sa femme étant endormie, le temps étant brouillardeux, laiteux, il entendit et vit passer une sorte d'orang-outang qui était un esprit des eaux, un *vodianoï*...

La Terre Humide devient la Mère de Dieu, les starets délivrent les femmes « klikouchi », qui sont possédées : peu à peu la Russie se christianise, devint un peuple de chrétiens, c'est-à-dire de baptisés, protégés par le signe de croix. Le Christ, comme le dira le poète Tioutchev, parcourt la Terre russe, se baigne dans ses fleuves, s'identifie àla Russie, où il se promène sous le haillon du mendiant. Au 17e siècle un patriarche ambitieux veut réformer les livres saints, un tsar pieux hésite entre plusieurs de ses « amis de Dieu », un groupe dont sortirent et Nicon le patriarche réformateur, et Avvakum, le protopope qui refusa les réformes, fut longuement persécuté, mutilé, brûlé vif à Poustozersk, le Vendredi Saint de 1682. C'est le début du Raskol, et de l'extraordinaire descente dans les catacombes populaires d'un mouvement schismatique savant et entêté. La *Vie* d'Avvakum que celui-ci dicte dans sa geôle de Poustozersk est à la fois la clôture du Moyen-Âge et une extraordinaire naissance de la prose russe moderne. Elle clôt le Moyen-Âge parce qu'elle relève de ce réalisme magique où tout se dilate et s'empile : la dilatation cosmique du monde dans l'étroite fosse glacée d'Avvakum est prodigieuse. Elle ouvre la modernité parce qu'elle bouscule les genres, fusionne imprécation et tendresse, opère selon des renversements stylistiques et spirituels très modernes à nos yeux. « Il m'en passe des choses par la tête », écrit Avvakum, et cela c'est la fin du Moyen-Âge. Débattre avec Dieu, comme Job et décrire tout le quotidien avec l'affection d'un saint François : voilà les deux extrémités de la *Vie.*

Les sectes vont désormais pulluler en Russie : schismatiques, rationalistes, flagellants, castrats. Il y a les sectes mystiques, il y a les rationalistes, et ces dernières n'ont attendu ni Tolstoï ni les missionnaires protestants du XIXe siècle. Selivanov, le fondateur de la secte des castrats rencontra un jour Pougatchev : l'un partait dans une cage de fer se faire écarteler à Moscou, l'autre allait les fers aux pieds en Sibérie, l'un se disait le Christ, l'autre le tsar Pierre III. L'imposture fait partie en Russie de la vaste imprécision des identités : les « fuyards » refusaient l'état-civil. À la question « Qui es-tu ? », qui est la première question de toute autorité, ils répondaient « Fils de Dieu », et filaient avec joie au bagne. Pas facile de gouverner la Russie !

Andreï Siniavski, mêle constamment science, malice et confidences. Telle cette dernière confidence qu'il nous fait au sortir de son beau livre : au camp il a participé à des séances de parler en langue chez les pentecôtistes. C'était dans l'étuve du bain, un des pentecôtistes était chauffeur de l'étuve, on s'y enferma, on s'y mit à genoux et, sans hystérie aucune, le parler en langue commença. Glossolalie ? Charabia ? Le philologue en lui tendit l'oreille, mais ne réussit à rien saisir, sinon une impression d'harmonie, quelque chose de « sensé et de suprême »...

5e PARTIE

Y A-T-IL UN LIBERTIN RUSSE ?

CHAPITRE 22

ÉBAUCHES D'UN LIBERTIN RUSSE

Retour à la table des matières

Le puritanisme russe, pourquoi ? La littérature non-conformiste a beau, aujourd'hui, s'essayer à la pornographie, à la grossièreté, elle n'aboutit souvent qu'à des productions ternes. Il a manqué à la culture russe un chaînon, le chaînon du libertinage. Gogol n'est pas Rabelais. Rabelais a désamorcé la pruderie, les conventions, l'alliance du sacré religieux et de la censure sexuelle. Traduire Rabelais en russe est une gageure. Certes Nikolaï Lioubimov s'y est employé, mais si l'on examine de près des morceaux de bravoure particulièrement grivois, par exemple au « Tiers-Livre » le fameux chapitre 28 « Comment Frère Jean réconforte Panurge sur le doute de cocuage » et la longue litanie des épithètes accolées au mot couillon, (au nombre de 122), on constate la faiblesse du russe dans cette opération de grivoiserie, car une fois épuisé le *mat,* (grossièretés liées en russe au nom de la mère) la langue russe en ce domaine reste inférieure. La « gauloiserie » a donc manqué. La salve finale de Rabelais, à la fin du « Quart Livre », où Panurge, par « male peur », se conchie au passage de l'Île des Muses, salve éminemment scatologique, a un effet de *catharsis* violente. « Allez, dit Pantagruel, allez de par Dieu vous étuver, vous nettoyer, vous essuyer, prendre chemise blanche et vous revêtir ».

Une bibliothèque française classique comporte immanquablement le rayon des irréguliers et des libertins, « les livres du second rayon », comme a dit Émile Henriot dans un très joli livre sur Brantôme, la Religieuse portugaise, les Lettres de la Marquise, Crébillon fils, Restif, Laclos, Tallemant des Réaux, etc.

Tallemant décrit les marquises qui passent sans intermédiaire du temps de faire l'amour au temps de faire la dévote.

Toute une littérature leste décrit un libertinage social, cérébral autant que sensuel, et qui, le plus souvent, n'a de perversité que dans l'imagination des dévots et prudes mis en rage.

Au demeurant la grivoiserie voisine avec la farce, la verdeur avec la galéjade. Les épices sont aussi bien langagières qu'imaginaires. Cette dimension libertine de la pensée française est reliée à l'étape libertine de la pensée philosophique. L'esprit fort se moque des convenances du dévot et du calotin, autant que du prude. « Obscénité, je ne sais pas ce que ce mot veut dire, mais je le trouve très joli », dit une ingénue de la *Critique de l'École des Femmes.*

Au XXe siècle russe une censure prude et conformiste est retombée à l'époque soviétique après un début de la période libertine sur lequel je reviendrai. Mais quelques remarques plus générales sont nécessaires.

La « Gabriélade » est un poème de Pouchkine dont on doit encore l'excuser. Nicolas I l'obligea à le renier, la critique soviétique en fit un pamphlet politique. Personne ne voulait le prendre pour ce qu'il était et reste : un poème libertin, non pas obscène, comme les poèmes de Barkov qui circulaient sous le manteau, mais *libertin.* Là comme ailleurs Pouchkine innovait.

Le libertinage est absent du grand roman russe. Et Tolstoï est particulièrement intéressant du point de vue que j'aborde, puisque l'effet de censure et de refoulement a joué à plein chez lui. Entre la sensualité forcenée et la malédiction du sexe il y a évidemment communication souterraine et l'on passe droit du *Diable* à la *Sonate à Kreutzer.* Le *Père Serge* cumule les deux aspects. La hache de l'ermite, qui se coupe un doigt en substitution de son pénis, c'est la hache de la censure intérieure. Quoique aristocrate brillant, le héros de Tolstoï ne sait faire la part des choses. Il reste en position de tentation diabolique, il n'a d'autre solution que la mutilation face au petit crochet tressautant de sa porte à laquelle frappe Éros.

Dans un article récent intitulé « Sex O'Clok russe », D. Savitski fait l'éloge du *mat.* « Les mots obscènes en russe *mat,* formés à partir de con, cul, queue et « baiser » peuvent par simple adjonction de préfixes et de suffixes, prendre mille et un sens ; ainsi, grâce à la souplesse de la langue russe, on peut rapporter le discours du secrétaire général du C.C. ou raconter un film sur la vie des ballerines chinoises en utilisant exclusivement ces quatre mots ». (*Emois,* déc-janvier 1989). Peut-être, mais ce langage reste extrêmement répétitif.

Savitski lui-même, avec son « Antiguide » appartient aux romanciers « libérés » qui ont brusquement fait entrer le sexe et d'effroyables fantasmes

politico-sexuels dans la prose russe. Chez Mamleïev et chez Iouz Alechkovski la fantasmagorie obscène est chargée d'exprimer à peu près tout : depuis le politique jusqu'à l'individuel. La vision, dans *Confession du bourreau,* de Poniatiev réduit à un énorme membre est une sorte d'extrême aboutissement de cette équation de l'obscénité politique et sexuelle.

Un exemple symétriquement inverse c'est celui de la secte des castrats dans les *Chatouny* de Mainleev. Omniprésence ou omni-absence du sexe reviennent au même. On n'est ici nullement en pays de libertinage, mais bien au contraire dans le monde du *mat,* c'est-à-dire de l'omni-obscénisation du monde. Le libertinage, c'est le jeu avec la censure, c'est la ruse avec les interdits, tout un jeu intellectuel qui s'intègre dans d'autres jeux intellectuels : ceux de la science, de l'esprit, de la société. Le libertinage est une passerelle entre les différents mondes. L'omni-obscénisation du *mat* est une rupture, une schizophrénie totale. On est encore dans la logique tolstoïenne du pourfendeur du péché, c'est-à-dire d'un combat manichéen entre chair et esprit.

Alexis Remizov écrivait : « L'homme russe doit parler deux langues, d'une part la langue russe, la langue de Pouchkine, d'autre part la langue obscène, le *mat* ».

Remizov montra à Rozanov le texte non-expurgé des bylines et poèmes bouffons recueillis au 18e siècle par Kircha Danilov. Il détenait une copie manuscrite, avec tous les endroits marqués par des points de suspension dans le texte imprimé.

Rozanov fut très intéressé mais remarqua :

> « La voilà bien notre grisaille russe : conch... et pét... Comme c'est dégoûtant. Rien d'autre que ce sempiternel sujet. Et puis encore ... dans ta bouche ! Rien d'autre ».

Il est curieux de constater comme le refoulement fonctionne dans la science littéraire russe. La syphilis de Blok n'est pas mentionnable, alors que celle de Baudelaire est connue de tous. Les circonstances de la mort de Blok sont totalement censurées. Le *tabes dorsalis* n'a trouvé son chemin que dans l'imaginaire de Biely dans *Petersbourg*, où il ronge le Sénateur.

Symptomatiques sont à ce sujet les Mémoires de Ljubov Dmitrievna Blok. Les pages où elle raconte ses rapports sexuels avec Blok, leur mariage resté « blanc » (« astartéen »), jusqu'à un soir de lubricité où Blok put enfin la posséder en rentrant de chez une prostituée, n'étaient pas publiables. L'étrange n'est pas cette histoire de dichotomie entre la femme de son rang, adulée et spiritualisée et la courtisane à qui est réservée l'étreinte physique, l'étrange est la longue censure soviétique, le traitement subi par ces *Mémoires* dans l'édition des *Lettres à l'épouse* de Blok dans la collection *Héritage Littéraire :* des fragments en sont donnés,

éparpillés dans les notes, et les passages essentiels sont ignorés. Censure bourgeoise pérennisée par l'édition soviétique...

Pourtant au début du XXe siècle la Russie connut une sorte d'étape libertine.

La littérature symboliste a longuement côtoyé les territoires interdits du sexe et du sado-masochisme. Les scènes de « radenie » érotique dans *Pierre et Alexis* de Merejkovski ou *La colombe d'argent* de Biely. Les allusions à l'inversion sexuelle dans *Petersbourg,* l'érotisme de certaines nouvelles de Zinaïda Hippius, et surtout de Sologoub. La « peredonovtchina », c'est précisément l'effleurement de tous les thèmes interdits : la perversité, le sado-masochisme, l'homosexualité ! Une certaine imbibition érotique de tout le texte. Sadisme, délation, servilisme et grossièreté s'entremêlent. Peredonov fait courir le bruit que le collégien Sacha est une fille. Chez les demoiselles Routilov Sacha est au centre de jeux non-innocents, de scènes de travestis et de « petting » avancé. Dans l'épisode final du bal masqué Sacha apparaît en geisha. À l'intérieur de ce libertinage provincial assez grossier, Sologoub recrée un érotisme raffiné, ou du moins les conditions pour un érotisme raffiné à venir. Le milieu des Routilov, ce n'est pas encore celui de la présidente de Tourvel et de Mme de Merteuil, mais c'est un embryon de société libertine dans une gangue de grossièreté provinciale.

Somov a été le peintre, Sologoub le romancier, Kouzmine le poète de cette « Renaissance libertine » qui accompagne la « Renaissance religieuse », Rozanov faisant le pont entre les deux.

Khodasevitch, dans un article de 1932 « Sur la pornographie » (*Vozrojdenie,* 11-2-1932) faisait remarquer que la pornographie est avant tout un détournement : le collectionneur américain de statues antiques qui les faisait habiller de caleçons était un pornographe qui s'ignorait. Le libertin aussi détourne les significations, joue avec le scabreux, mais en toute connaissance de cause.

« Ce qu'est le tabac » est un récit licencieux de Remizov, dont Remizov lui-même à raconté l'histoire dans « Koukkha » — un récit « simiesque », comme « Ahru », dans la lignée farfelue de son *Obezvolpal*, ou Grande Chambre libre des singes. Ce récit est repris et commenté dans un petit texte hors commerce, tiré à cent exemplaires et édité par Gleb Tchijov-Holmski : « De l'origine de mon livre sur le tabac ».

C'est un des livres les plus rares au monde que ce petit livre de Remizov « Ce qu'est le tabac », orné d'illustrations de Constantin Somov et tiré à vingt-cinq exemplaires nominatifs. Le justificatif indique :

> « Ce récit fut écrit pendant les fêtes de Noël par A. Remizov, C. Somov fit les dessins. S. Troïnitski l'imprima àvingt-cinq exemplaires nominatifs. »

Le bruit courut néanmoins très vite qu'était apparu à Peterbourg un ouvrage condamnable à double titre : « pour sacrilège et pour pornographie ».

En 1919 les éditions privées Alkonost préparèrent plusieurs livres sous le signe simiesque de « Izdolalvelvolpal ». Somov fit de nouvelles illustrations pour le « tabac » de Remizov.

Une des illustrations était un cliché du célèbre pénis de Potemkine, l'amant de Catherine II, un typo le montra à un autre, le bruit courut, une délégation de femme vint protester : « Comment est-il possible qu'il n'y ait pas de papier pour les manuels de nos enfants, mais pour des pénis, on en trouve ! »

« Qu'est-ce que le tabac » se présente comme le récit d'un ancien sage du nom de Gonossi. Le mot est, bien sûr, inventé, sur la racine de « gonos » la semence (cf. gonorrhée, gonocoque)... L'action se passe dans un antique et vénéré monastère qu'assaillent des monstres de toutes sortes et où affluent les foules de pèlerins. Le récit, très scabreux, est construit sur le thème du monastère en proie aux démons. Il ne trouve la paix que grâce à un moine qui, exposant ses « parties » au soleil vit affluer les mouches et en tira grande jouissance. Toute la communauté en fait autant. L'hiver venu les fourmis remplacent les mouches. Chaque jour le frère Savrassi en fournit un bol de douze à chacun des moines. Cette débauche par les insectes interrompt un moment les diableries, qui reprennent de plus belle avec l'annonce que la Mère de Dieu va rendre visite au couvent. Une bataille s'engage entre un saint frère et le moine Savrassi. Leurs deux corps s'éparpillent, on ne retrouve plus que deux énormes vits. On enterre par erreur celui de Savrassi, malgré les abjurgations d'un ange envoyé par le Seigneur. Le « tabac », qui n'était autre que les fourmis bien particulières du frère Savrassi, fleurit sur sa tombe et « se répandit d'orient en occident, empuantissant les bouches, engoudronnant les dents, répandant péché et tentation, accomplissant l'œuvre du Diable en tant que premier ami et acolyte principal de ses entreprises, berger de tous les péchés. »

Cette sotie grotesque où sont accumulés contrepèteries, allusions obscènes, citations liturgiques et rebondissements cocasses (le grain de beauté sur le membre d'un frère), parodie d'un apocryphe russe sur la venue de la Mère de Dieu au pays des tourments est construite sur une devinette populaire : « Ça se prend entre deux doigts, ça se fourre dans un trou orné de poils, ça provoque un plaisant chatouillement et ça souille le linge — La prise de tabac et l'éternuement ».

Autrement dit Remizov ne fait que broder sur l'ambivalence licencieuse de devinettes populaires.

Remizov raconte aussi une séance clandestine chez Somov, où avait été transporté de l'Ermitage le coffret ultra-secret où Catherine avait fait déposer un moulage du « pénis de Potemkine » (lui aussi avec le fameux grain de beauté). La

séance est décrite avec une méticulosité d'huissier. Le coffret a la taille d'un étui de violon !

À la séance assistaient les peintres Benois, Doboujinski, Somov, l'illustrateur du fameux *Livre de la Marquise,* Lanceray, ainsi que Diaghilev, Nourok, Nouvel, Kouzmine et surtout Rozanov. Rozanov et Remizov aimaient, semble-t-il, ces facéties licencieuses où la mystification se conjugait au scabreux. « Qu'est-ce que le tabac » relève du genre du *récit désavoué. Kukkha* est un livre à cannevas libre et également licencieux, brodé sur des lettres reçues de Rozanov. On y trouve la prétendue origine du récit « Sur le tabac ». La scène se passe chez Rozanov.

> « L'été, après dîner, je m'allongeai sur le divan en robe de chambre, me pris à rêver, et une mouche se posa droit sur l'endroit et se mit à le parcourir, je ne la chassai pas, elle va et vient, va et vient L.B. fit remarquer (il parle du nez) : Il semble qu'il en faille deux ?
> Cela servit à mon récit « Sur le tabac ».

Les lettres de Rozanov à Remizov abondent en confidences indécentes. Les réflexions sur Occident-Orient surgissent même à des occasions parfaitement inattendues... et incongrues.

Un jour, à l'étranger, Rozanov qui est à l'hôtel, éprouve un besoin, ne sait comment demander... et fait sous lui.

« Seigneur Dieu ! à l'hôtel ils refusèrent de prendre mon linge, tu n'as qu'à le laver toi-même. Et surtout ils devinrent si soupçonneux que les Rozanov durent déménager.

Alors que, lorsque la même chose se produisit à Petersbourg : je ne me retins pas, et me souillai, avec quelle affection on m'entoura à la maison, tous les domestiques. Que d'attentions et de bonté ! »

Dans l'Ordre des Singes inventé par Remizov, Rozanov était « phallo-dore ». Le jour où Remizov eut l'idée d'écrire son « apocryphe » sur le tabac, c'est Vassili Vassilievitch (Rozanov) qui l'encouragea à composer ce « récit désavoué » et à le faire illustrer grandeur nature par Somov. Dans *Koukkha* Remizov rapporte, entre autres anecdotes scabreuses de Rozanov, son récit de « la première fois » (à douze ans), ou des histoires d'érotisme bestial, ou encore ses érections à certains moments de l'écriture.

« J'ai remarqué cela par la suite, quand Rozanov aborde quelqu'un, il ne remarque jamais les yeux, mais seulement ou bien la poitrine, ou bien « l'étage inférieur », ou bien le bras... Il t'accueille tout entier, jusqu'à la dernière... fibrette. »

Au demeurant, on trouve partout chez Rozanov des réflexions sur la sexualité, sa « succulence » et son « caractère insurpassable », comme il dit dans *Feuilles tombées* — en notant que, dans l'homme, « tout est dessiné et achevé sauf les organes sexuels », car seul le coït « achève » vraiment l'homme.

Remizov, Somov, Kouzmine ont crée un « libertinage » russe qui n'existait guère, hormis la tradition clandestine des odes du célèbre Ivan Barkov. Chez Rozanov il s'agit plutôt d'une « libidinisation » générale du monde, plus proche du mysticisme que du libertinage.

Aujourd'hui que *Lolita* paraît en Russie, les tabous vont-ils être levés ? La démonstration n'est pas faite.

5e PARTIE

Y A-T-IL UN LIBERTIN RUSSE ?

CHAPITRE 23

PAS SI INNOCENT QUE ÇA...

Retour à la table des matières

Dans *Autres rivages* Vladimir Nabokov écrit : « Notre innocence me paraît presque monstrueuse désormais, à la lumière des diverses confessions datant de la même période que rapporte Havelock Ellis, et où des petits enfants de tous les sexes imaginables se livrent à tous les péchés gréco-romains, en tous temps et en tous lieux, depuis les centres industriels anglo-saxons jusqu'à l'Ukraine (d'où nous vient le Journal particulièrement lascif d'un propriétaire terrien) ». Ce *Journal* [1], que nous pouvons relire en français, c'est lui qui fit naître dans le cerveau de Vladimir Vladimirovitch une petite nymphette impudente et drôle appelée Lolita.

Havelock Ellis le reçut d'un correspondant anonyme russe et l'intégra à l'édition française de ses *Études de psychologie sexuelle* en 1926. Le correspondant d'Ellis venait de l'Ukraine, mais avait émigré en Italie pour y faire ses études d'ingénieur, puis s'y était fixé et il envoie son manuscrit à Ellis, en commençant ainsi : « Sachant, par vos ouvrages, que vous trouvez profitable à la science la connaissance de certains traits biographiques concernant le développement de l'instinct chez certains individus, soit normaux, soit anormaux, j'ai eu l'idée de vous faire parvenir le récit de ma propre vie sexuelle. Mon récit ne sera peut-être pas très intéressant du point de vue scientifique (je n'ai pas la compétence nécessaire pour en juger), mais il aura le mérite d'une exactitude et véracité absolues ; de plus il sera très complet » [2].

---

[1] *Confession sexuelle d'un anonyme russe.* Ed. Uher, 1990, Paris.

[2] C'est dans la Correspondance Wilson-Nabokov que l'on trouve la trace de l'envoi du texte de l'anonyme russe par Wilson à Nabokov, à la date du premier juin 1948. Cf. Vladimir Nabokov

L'anonyme ukrainien prend un visible plaisir à fouiller dans sa mémoire les « plus infime souvenirs », et s'il présente encore pour nous de l'intérêt, c'est pour deux raisons. D'abord il est passionnant de suivre dans le voyeurisme et les aventures sexuelles immatures de cet homme qui va épier les petites filles à la sortie de l'école la naissance d'Humbert Humbert. Un moment sorti de ses phantasmes, et près de se marier, le narrateur retombe dans l'infantilisme sexuel en profitant à Naples, où il est allé comme ingénieur, de la prostitution des enfants, apparemment très répandue dans tous les milieux...

L'autre intérêt, c'est de nous présenter un étrange tableau de la liberté des mœurs sexuelles en Russie au début du siècle. Le narrateur y insiste lui-même : chez nous tout est beaucoup plus libre qu'en Europe, dit-il ; et lorsqu'il arrive à Turin, il est sevré de sexe pour plus de deux ans, et manque se marier sous l'influence de ce long jeûne érotique qui l'a éloigné de ses fantasmes. Dans la famille libérale du narrateur on laissait les enfants libres, par convictions libérales, de même qu'on ne parlait jamais de Dieu ni de religion. « La raideur des relations sociales anglaises n'existe pas chez nous. Les règles conventionnelles s'accordent difficilement avec les mœurs russes. En Russie les dames même les plus vertueuses, et appartenant à la meilleure société, ont des idées très larges en matière de morale sexuelle, et ne comprennent pas la sévérité pour les faiblesses des personnes de leur sexe ».

L'austérité idéologique semble donc laisser régner en profondeur un assez extraordinaire laisser-aller sexuel : baignades voisines des garçons et des filles dans le village, lycéennes qui s'offrent en toute impudence, dames de la bonne société qui veulent à toute force aider notre jeune garçon à son dépucelage. Il joue d'ailleurs longuement de sa fausse naïveté et accepte cette aide pédagogique jusqu'au jour où son âge commence à rendre la chose ridicule. Il reçoit sa première « geschlechtliche Aufklärung », comme il dit pudiquement et drôlement en allemand, dans une forêt, de la part de trois lycéennes qui rivalisent d'empressement. Ensuite les coïts se multiplient dans une atmosphère de lycée possédé par les démons, et secrètement dirigé par la baguette d'un invisible marquis de Sade. La libido de notre narrateur s'enflamme à la lecture des textes scientifiques sur le sexe, dont l'époque était friande, et dont il met en application les préceptes avec des demoiselles aussi férues de science que lui. Il finit en voyeur de petites filles, passionné par l'attention que celles-ci, d'après lui, accordent aux hommes de son âge. Son journal peut évidemment servir d'illustration à certaines thèses de la psychanalyse, le narrateur se faisant passer tantôt pour un observateur particulièrement doué des émois initiaux du sexe, tantôt pour un obsédé qui est malade parce que son système nerveux est détraqué.

Edmund Wilson, *Correspondance 1941-1971*. Traduit de l'anglais par Christine Raguet-Bouvard, ed. Rivages, Paris, 1988.

C'est donc cette étrange confession, où Kiev et Naples rivalisent dans le trafic des filles impubères, où les lolitas pullulent autour des hommes immatures qui, semble-t-il, suggéra à Nabokov le grand tournant de son œuvre. On songe au « pentapode » de Humbert, évoquant ses assauts monstruant et insanes envers Lolita et qui le laissait « inerte et zébré d'azur ». Mais pour Humbert le sexe est une manifestation ancillaire de l'art et de la vie, pour le narrateur anonyme il est une monomanie qui le kidnappe hors de la vie.

Pour l'histoire de la civilisation russe au début du siècle, il s'agit d'un correctif à tout ce que nous savons de ce « monde terrible » qu'ont laissé entrevoir Alexandre Blok, avec ses hantises baudelairiennes dues à la syphilis, Leonid Andreïev, dont les récits grand-guignolesques décrivaient l'envahissement brusque d'un être civilisé par la pulsion instinctuelle (un fiancé, après avoir vu sa fiancée violée par des brigands, la viole à son tour dans « l'Abîme »), ou encore le célèbre Artsybachev avec son roman *Sanine* où se mêlent libre pensée et licence sexuelle, sous une forme qui nous semble, à vrai dire, assez anodine aujourd'hui...

Le début du siècle était donc plus libre de mœurs qu'il n'y paraît. Le « siècle d'Argent » souleva la chape, et initia à une certaine légèreté, de l'être sexuel et sensuel. On vit apparaître un esprit de fronde licencieuse, et de jeu avec les censures morales, et tout ce que Nabokov nomme des « sexcapades ».

La révolution devait libérer l'homme sur le plan sexuel comme sur les autres. La Russie aurait pu devenir le champ d'application des théories de Wilhelm Reich, et elle eut en Alexandra Kollontaï sa walkyrie de l'amour libre. Mais ce débordement des années vingt ne dura pas longtemps et prit souvent des allures pesantes, bien aux antipodes de la tradition libertine. « La révolution sent comme les organes génitaux » disait sans ménagement Boris Pilniak dans son *Année nue.* La chape de la censure sexuelle retomba avec Staline, au cours des années trente, plus lourdement qu'elle n'avait jamais pesé sous l'Ancien régime où l'on faisait circuler des poésies licencieuses sous le manteau et où des générations s'étaient passé, en riant sous cape, les poèmes irrévérencieux de Barkov. Jamais peut-être l'épuration mentale n'alla si loin que sous cet austère régime de diète sensuelle stalinienne, les héros littéraires n'avaient plus de sexe, plus de pulsions, les jeunes filles héroïnes de la production étaient des maîtresses castratrices, et il faudra un jour faire une description clinique de ce victorianisme prolétaire.

Naturellement l'envers de cette censure, c'étaient les obscénités de la vie quotidienne, et c'est cet envers que décrit si génialement Zinoviev dans ses romans satiriques : le « mat » (ensemble de jurons qui se déroulent sur plusieurs étages, je te le fourre ici et là, et dans ta mère essentiellement ...), la scatologie, les latrines sont trois grands supports du monde zinovievien. D'autres que Zinoviev ont aussi joué de cette soupape de sûreté, en particulier Youz Alechkovski dans ses paraboles obscènes et extravagantes, et Mamléïev dans ses délires mystico-

sexuels. Naturellement on restait très loin du libertinage, c'était le sous-sol du stalinisme qui brusquement s'étalait ainsi impudemment.

Or voici qu'apparaît une nouvelle génération d'auteurs qui, eux, veulent réinventer le libertinage, ce sont les post-censurés, et le plus remarquable, le disciple digne de Nabokov, c'est Victor Eroféïev. Nous connaissions de lui deux récits parus dans le célèbre recueil interdit *Métropole,* en 1979 : « La formidable putasse' » et « Orgasme ramolli ». On y voit des latrines couvertes de graffitis obscènes, où « le chaos originel règne dans l'orthographe des bienheureux gros mots russes ». Et le narrateur de penser : « Des portes comme ça, il faudrait les retirer de leurs gonds, les vernir et les envoyer dans les réserves des musées nationaux. Pour qu'on les y garde jusqu'au moment venu ». Eh bien le moment est venu, et Erofeïev, qui défraie la chronique tous azimuths, a sorti du musée les portes clandestines du sexe russe, ce qui nous donne *la Belle de Moscou.* Le texte a paru en russe à Moscou, dans une édition privée, une « joint venture », comme il en fleurit beaucoup ces temps. Sans le débondage dû à la perestroïka, pareille publication eût paru totalement impensable en URSS, il y a encore peu.

C'est l'épopée mystico-pornographique d'une jeune fille russe très libérée, dont les aventures sexuelles et oniriques donnent lieu à un amusant panorama de tous les genres littéraires et à une sorte d'exorcisme de la vieille pathologie « prophétisante » de la culture russe. Irina est « montée » à Moscou, elle a ensorcelé des dizaines d'amants, ambassadeurs, affairistes géorgiens ou étrangers, elle a eu à l'occasion une aventure homosexuelle, elle a tourné la tête à Léonard, qui est un ponte du Parti, qui meurt dans un orgasme extatique entre ses bras (« Ma main sur le cœur, je ne l'ai pas tué, je l'ai mené à l'extase ») et qui revient la voir et la besogner sous forme de fantôme incube, ce qui donne lieu à de folles et amusantes scènes de nécrophilie. Irina se fait baptiser et somme le Bon Dieu d'abolir immédiatement l'Enfer (auquel elle se sent dévolue), sinon elle cessera de croire en lui, elle est la cible favorite du « collectif » social de son lieu de travail fictif, lequel voit d'un mauvais œil les faveurs qu'elle décroche immanquablement de tous les supérieurs, elle a semé le scandale au Grand Théâtre en jetant un panier d'oranges sur le parterre depuis la loge officielle, elle a posé pour des photos osées, les stars du porno américains se sont liguées pour la défendre depuis l'Amérique, elle est devenue l'héroïne sexuelle de la Russie, la grande dissidente du Porno, « immortalisée sur fond de chaudière à gaz pour épater le masturbateur d'outre-mer ». Chaudière elle est en effet, soufflant vaillamment sur le feu défaillant de ses amants, d'une Russie virile fatiguée qui ne vit pas à son rythme...

« Une belle femme, mes amis, c'est un bien national, et pas une marchandise destinée à l'exportation ». Le sexe d'Irina, qu'explore son ami le gynécologue Stanislav Albertovitch comme une caverne d'Ali Baba, révèle enfin un secret : Irina est enceinte malgré ses précédents avortements et le diagnostic de stérilité qui s'en était découlé. Le récit qui démarre sur un examen gynécologique peu ordinaire se poursuit dans une cadence onirique par l'attente d'un accouchement mystique ;

Irina, accompagnée de sigisbées peu respectueux, choisit un champ tataro-russe, où sont sans doute couchés les squelettes de nombreuses armées d'hommes, pour une séance chamanique d'orgasme avec la Terre, où le fantôme incube de son Léonard intervient sans être convoqué... Cet orgasme chtonien parodie de façon amusante toute la littérature russe depuis Gogol avec ses fantasmes de communion cosmologique et de notes nationales de l'espace russe avec l'âme russe. Une sorte d'épopée gogolienne où la Terre russe devient un immense champ nécrophilique. Les « âmes mortes » sont là, mais dans une hypostase morbide plutôt polissonne.

L'art amusant de Victor Erofeïev consiste à camoufler les parodies littéraires de son texte sous la naïveté lascive de la petite Irina et les flonflons des tubes d'aujourd'hui : « Nous roulions dans notre bagnole toute neuve, astiquée par Youri comme un meuble roumain, la radiocassette rabâchait ses tubes et des chansons de Vyssotski pour la centième fois. C'était un paysage d'automne mûrissant, les couronnes des arbres s'épanouissaient, les champs grandissaient, des tracteurs rampaient dans les champs, j'allais chercher l'immortalité dans la mort ». Les forces infernales se convulsent, saisissent le corps d'Irina, qui implore le cosmos de la « baiser », et Maman de la secourir dans ce déchaînement pestilentiel et lubrique — un peu, comme fait le malheureux fou de Gogol lorsqu'il se prend pour le roi d'Espagne pourchassé par les infirmiers...

Le suicide est donc au rendez-vous de la belle Irina. Est-ce un jeu, comme c'est un jeu pour Erofeïev de se lancer dans la description à la première personne des émois sexuels d'une jeune femme ? La part ludique et la part de scandale délibéré sont indissociablement liées à un goût du risque, une certaine façon risquée d'explorer le *no man's land* moral et même psychologique de la Russie d'aujourd'hui, no mans land qu'explorent aussi les cinéastes, comme Pavel Lounguine, les poètes absurdistes, comme Prigov.

Dans un recueil récent, Erofeïev a donné une série d'études sur « le labyrinthe des questions maudites » : de Rozanov à Sade, de Dostoïevski à Sartre, il est un analyste aigu, intelligent, expert autant du côté occidental que du côté russe. Dans son article sur le divin marquis, il décrit le « didactisme » de Sade, qui parodie le didactisme de l'âge des Lumières, et enchanta les surréalistes parce qu'il leur semblait libérateur. Un autre article porte sur le « sadiste » de l'époque symboliste, Fiodor Sologoub, l'auteur de l'étrange *Démon mesquin.* La force impure emprunte, dans ce roman du début du siècle sur un petit prof sadique et dérangé de la province russe, des voies qui étaient alors tout à fait nouvelles, et qui restent dérangeantes pour le lecteur d'aujourd'hui. Ces deux exemples de la réflexion de Victor Erofeïev nous montrent à quel point cet auteur est pétri de littérature, et à quel degré les transgressions auxquelles il se livre sont élaborées dans la cornue de la culture européenne. C'est l'intérêt, la force même des nouvelles et du roman de Erofeïev, mais c'est peut-être aussi sa faiblesse : la *Belle de Moscou* est imprégnée de littérature, sous le vernis moscovite de la petite délurée d'Irina il y a toute une archéologie de la transgression en littérature russe. C'est un exercice, un exorcisme

réussi, mais qui n'échappe pas à un certain « didactisme ». Ce n'est pas, pas encore peut-être, la méticuleuse possession sensuelle de *Lolita,* l'onirique et troublante possession mythique d'Ada ou *l'ardeur.* L'audace y est, le ludique y est, il manque encore le grain de folie.

Le grain de folie, il est chez Nabokov, ou du moins Nabokov sait en créer l'illusion. Je ne parle pas de *Lolita* et son scandale, d'Ada et son couple frère-sœur, mais du petit chef d'œuvre récemment découvert : *l'Enchanteur.* Un inédit de Nabokov qui vient de ranimer la nabokovomanie gauloise. Car on est nabokovien ou on ne l'est pas ! Cet orfèvre en trompe-l'œil linguistique et en déraillements osés soit agace souverainement, soit enchante sans réserve ! Et *l'Enchanteur* est un petit texte « rescapé » qui est bien propre à réveiller tous les nabokoviens latents. Le manuscrit date de 1939. Il fut perdu par l'auteur, puis retrouvé... Mais ce texte éveille en nous une « palpitation » toute particulière : car il représente à l'évidence la naissance du thème de Lolita. Dix ans plus tard, transplanté en Amérique, l'auteur de *l'Enchanteur* reprenait, non plus en russe mais en anglais, le thème des amours entre un homme d'âge moyen et une fillette encore impubère, la « nymphette ». « Hormis une goutte de sang irlandais, ma nymphette n'avait guère changé, et je conservai également le postulat fondamental du mariage avec la mère de l'enfant ; mais à part cela, tout était nouveau, et mon histoire s'était munie en secret des serres et des ailes d'un roman de longueur normale ».

« Je suis un pickpocket, pas un cambrioleur », se déclare à lui-même le narrateur, dont le désir clandestin doit s'armer de ruses et se masquer de conventions. Tout *l'Enchanteur* est une sorte de « nuit de Walpurgis » du désir masqué d'une « âme ténébreuse ». Le surgissement de son rêve, sous forme d'une fillette juchée sur patins à roulettes, échauffée par une course à la légèreté de rêve, la tête « vaporeuse » légèrement inclinée, est une superbe scène de réalisation du désir. L'être insouciant, chérubinique et rude à la fois, angelette qui mastique du chocolat, et défait gracieusement les lanières de ses pantins comme Hermès ses ailerons de dieu-messager, devient en un instant un petit monstre qui aspire tous les sucs du désir, secoue entrailles et racines vitales, pour, tout à trac, détaler à nouveau sur le gravier du square.

La conduite de détour que doit adopter le désir pour brouiller les pistes deviendra dans *Lolita* cet extraordinaire périple américain de motel en motel (et qui commence par les *Chasseurs enchantés*) ; ici c'est l'embryon seulement de ce labyrinthe : les noces à contrecœur avec la mère de la nymphette, l'exécution, dans la répulsion, du devoir marital, la comédie du deuil à la mort de la matrone exécrée, la récupération « paternelle » de la fillette, et enfin, enfin, l'envol en voiture vers le midi, la halte dans l'hôtel enchanté, la première nuit face au monstre enfantin adoré... Cette scène à l'hôtel est l'accomplissement du désir, mais dans un décor minable et dans le sourd grondement des camions qui dévalent la nationale jouxtant l'hôtel. Les trépidations de ces monstres semblent vomies par l'Hadès. « Il marqua une pause dans son tour d'inspection, se penchant maladroitement au-

dessus d'elle, la pénétrant involontairement du regard ; il sentait le parfum de sa peau d'adolescente entrer dans son sang comme une démangeaison tenace. Que vais-je faire de toi, que vais-je... »

Véritable célébration magique que cette lente dévoration de l'enfant par le désir : une figure de tout désir, une représentation de ces enchantements interdits, et plus que dangereux, que sont l'éros non socialisé, ou l'Écriture non asservie à la Morale... Lorsque la petite proie offerte ouvre les yeux et découvre le père-faune dans toute l'érection du désir, c'est le cri de l'hallali qui se déclenche. De partout surgissent les fantassins de la convention, comme dans un tableau de Chirico brusquement envahi par une multitude policière. L'Enchanteur démasqué s'enfuit, court vers la route nationale et entend le monstre qui grimpe la côte, dilate la nuit de son grondement, perce le noir des deux ovales de ses phares : dans un instant l'enchantement sera déchiqueté...

Derrière Nabokov redécouvert, derrière Victor Erofeev son disciple qui en remet, s'engouffrent aujourd'hui de jeunes auteurs, dont des femmes, comme Natacha Medvedeva. Mais nous en arrivons aux épigones. « L'innocence » dont parle Nabokov dans *Autres rivages* est bien loin. La littérature n'est osée que sur fond d'interdits, la lascivité n'est libertine que sur fond de pruderie. La gargantuesque faim sexuelle que décrit et transcrit un Erofeev (un Limonov aussi) est sans doute en voie d'apaisement. Le décor de la *Belle de Moscou,* avec ses vieilles femmes « plus stables que le franc suisse », et ses têtes de prophètes, Tolstoï, Soljenitsyne et Moïse, a presque disparu. Et qui sait, le musée abritera bientôt les graffitis des latrines.

6e PARTIE

LA RUSSIE PRO ET CONTRA

CHAPITRE 24

NATIONALITÉ ET NATIONALISME RUSSES

Retour à la table des matières

La nationalité, dit Mickiewicz dans son cours du Collège de France sur les Slaves, est l'ensemble des travaux et détours nécessaires à l'homme pour faire dominer sur cette terre la vérité acquise dans le temple. « Ce travail, grand et difficile, suppose de grands secours, et des travaux séculaires. C'est pourquoi l'homme sans nationalité est un homme incomplet. C'est un homme capable de savoir, mais incapable d'agir. » Cette conception messianique de la nationalité a été celle de beaucoup de slavophiles russes, de Dostoïevski en particulier. Chaque grande nation représente une grande idée religieuse, et elle tente de l'accomplir par des « travaux séculaires ». Selon cette conception messianique, la nation russe avait, et a toujours, une mission religieuse, et il est difficile de définir la Russie sans faire appel à l'orthodoxie. On a souvent considéré, en Occident, la pensée slavophile comme une simple variante du romantisme allemand, la traduction de Fichte en mentalité russe. C'est sous-estimer, et gravement, la composante orthodoxe des slavophiles. C'est sous-estimer également, dans cette composante religieuse, la part énorme du *repentir*. Au cœur de la pensée et de la poésie de Khomiakov, il y a un violent repentir pour les péchés de la Russie, et en particulier pour son principal péché, à l'époque où Khomiakov écrivait : le servage. Plusieurs poèmes émouvants de Khomiakov sont de douloureuses lacérations et auto-accusations pour ce péché du servage, qui était insupportable à sa nature chrétienne. C'était l'époque où les États-Unis d'Amérique allaient commencer à lutter contre une plaie plus grave que le servage, l'esclavage des noirs américains. Il y fallut, rappelons-le, une guerre fratricide très meurtrière. La Russie fit

l'économie de cette guerre fratricide. Les deux familles spirituelles de l'intelligentsia russe militaient toutes les deux pour l'abolition du servage, avec des motivations philosophiques différentes, mais une même finalité. Les Occidentalistes étaient contre le servage parce qu'ils y voyaient une insulte aux droits de l'homme, à l'économie, à la citoyenneté. Les slavophiles essentiellement parce qu'ils y voyaient une insulte à l'Évangile.

Le même débat rebondit dans la phase moribonde du soviétisme bolchevique. Soljenitsyne exigea de son pays, de ses frères, un acte de contrition pour le nouvel esclavage de l'homme, pour l'immense industrie pénitentiaire dont tous étaient responsables à un degré ou un autre, comme jadis tous étaient responsables du servage : le goulag. Jusqu'à aujourd'hui Soljenitsyne en appelle à la contrition, donnant en exemple la tradition russe orthodoxe du Dimanche du pardon, celui qui précède Pâques. Cette conception de la nation comme entité spirituelle, et même religieuse, ne correspond évidemment pas à la conception que nous avons héritée de la Révolution française, et qui fait de la Nation le projet commun des citoyens. Mais, peu ou prou, tout nationalisme est un amalgame des deux conceptions, il y a du mystique dans la conception de la nation à la Carnot, et il y a aussi une réflexion rationnelle chez les romantiques de la nation.

Ce qu'il faut bien voir pour ne pas commettre une erreur courante à l'Occident, c'est que la conception slavophile exclut totalement une conception raciste, ou ethnique, de la nation russe. Il n'y eut pratiquement jamais en Russie de telle conception au niveau de l'État ; la tolérance envers l'islam fut grande, le prosélytisme était interdit à l'égard des musulmans, et les peuples de Sibérie se maintinrent au total mieux que les Amérindiens dans l'Amérique libérale. Malheureusement il n'en alla pas de même vis à vis de la Pologne catholique et « latine », ou de la Finlande luthérienne et « suédoise ». Vis à vis de la Pologne le ressentiment russe resta vif tout au long du 19e siècle, un publiciste comme Mikhaïl Katkov, libéral converti au conservatisme dans les années soixante du siècle dernier, bataillait constamment contre l'emprise des seigneurs polonais en zone « russe », dans les parties orientales du Royaume de Pologne. Pour Katkov, c'était moins la Russie tsariste qui opprimait la Pologne que la « szlachta », ou noblesse polonaise qui opprimait socialement le paysan russe ou ukrainien. Bien entendu, Katkov avait tort en grande partie, mais l'imbrication des nationalités et des niveaux sociaux dans la Galicie, et tout le vaste territoire que devait donner à la Pologne la délimitation de la ligne Curzon posait incontestablement des problèmes et nous voyons aujourd'hui en Europe de l'Est à quel point la délimitation des frontières est chose malaisée. À l'étonnement général de l'Europe de l'Ouest, réapparaissent à l'est et au sud de notre petit continent des problèmes qui nous semblent relever des manuels Mallet-Isaac d'autrefois, c'est-à-dire du nationalisme désuet du 19e siècle.

Dans l'ensemble, la culture russe resta extrêmement accueillante à l'Occident. Dès avant Pierre le Grand, un tournant important dans la direction de la latinité

avait été pris par la Russie byzantine. Ce tournant déclencha la réaction des Vieux Croyants, une foi souterraine traversa les milieux populaires pendant deux siècles et beaucoup d'intellectuels virent dans la Vieille Foi le rempart de l'ancien esprit national russe contre une occidentalisation excessive, et qui prenait des allures parfois grotesques. La Russie la plus occidentalisée, celle du début du XXe siècle, celle des symbolistes, qui accueillait Matisse, correspondait avec Paris, Munich et Rome ou Vienne, était aussi à la recherche de ses racines nationales et s'emballa un moment pour les *khlysty*, ou secte des flagellants, lorsque le poète Kliouev fit son apparition théâtrale à Saint-Pétersbourg. Trop européenne, une certaine intelligentsia russe avait besoin d'un contrepoids émotif dans cette recherche des racines de la « russité » : le mouvement le plus raffiné, celui du Monde de l'art, qui stylisa Versailles dans les aquarelles de Benois, et Fragonard dans les gravures de Somov, était aussi épris d'icônes, de poupées russes, d'art ancien. Cependant que l'intelligentsia révolutionnaire continuait à honnir l'État russe et professait une véritable religion de la terreur, et du refus absolu de tout service de la nation autrement que par l'assassinat politique, ou à tout le moins le refus de l'État. Le tolstoïsme joua, ne l'oublions pas, un rôle immense dans ce refus de l'État, il gagna même les milieux des officiers, où se répandaient des idées de non-violence.

Si la victoire de 1812 a été l'élément essentiel pour créer le patriotisme moderne russe, l'équivalent de Valmy pour la France, ce furent deux défaites militaires qui jouèrent un rôle décisif dans le modelage ultérieur de la Russie : la défaite de Crimée imposa l'aggiornamento de la Russie, et, par l'humiliation qu'elle représentait, accentua le schisme entre occidentalistes et slavophiles. La défaite devant le Japon déclencha un autre aggiornamento, et compromit assez profondément la symbolique du tsarisme en Russie. Pourtant la Russie de 1914 se regroupa autour du tsar autant que le prolétariat allemand autour du Kaiser, et les ouvriers français autour du drapeau. C'est un étonnant concert nationaliste, où il ne manque même pas les futuristes comme Maïakovski. La Russie de 1914 réagit donc comme les autres grands protagonistes du drame européen de 1914. La France eut ses rébellions de régiments en 17, la Russie eut ses déserteurs, perdit confiance dans le gouvernement, se débarrassa du tsar avec une surprenante facilité. Le patriotisme entre alors en débat avec l'internationalisme, qui est très vif dans la Russie de 1917 : le refus des annexions (la France n'est plus populaire, car elle veut reprendre l'Alsace et la Lorraine), l'instauration d'une armée sans grade, sans galons, sans discipline est à l'ordre du jour.

L'arrivée de Lénine, à peu près seul en avril dans son internationalisme « zimmerwaldien », catalysa les choses, et provoqua, par ses continuelles provocations, un effet d'entraînement. L'Armée rouge, avec son étoile à cinq pointes, représentant les cinq continents, prégnante aussi d'un symbolisme apocalyptique, amène un étonnant renversement des valeurs : le pope, l'officier, tous les représentants de l'autorité de la nation sont symboliquement anéantis, et souvent physiquement, le drapeau rouge et bientôt l'idée d'une union de républiques de soviets recréent un ensemble territorial qui ne fait référence à

aucune réalité géographique : le mot « *russe* » a disparu de la nouvelle dénomination de l'empire bolchevique. Peu importe ! vont penser une partie des émigrés, qui se rallient aux Soviets. Le comte Alexis Tolstoï ou l'historien Oustrialov en sont des exemples. Le carillon de la Tour du Sauveur égrène maintenant l'Internationale au lieu de « Dieu protège le tsar », mais il est toujours là. Le transfert de la capitale de Saint-Pétersbourg à Moscou, par ordre de Lénine, indique même un retour à la Russie moscovite ; Moscou n'est pas débaptisée, au contraire, elle redevient la capitale. Petrograd, dont le prolétariat rouge a donné la dictature aux bolcheviks, est vraiment mal récompensé, et d'ailleurs sera constamment l'objet de la méfiance particulière du pouvoir, en particulier de Staline.

Cet empire bolchevique s'écroule aujourd'hui, mais il faut néanmoins rétrospectivement voir que la politique nationale de Lénine fut un succès : socialistes dans leur contenu, et nationales dans leur forme, les républiques soviétiques qui se mettent en place peu à peu, au fur et à mesure que l'on élimine les socialistes et les nationalistes de Géorgie, de Kiev ou du Kazakhstan, évitent l'erreur de vouloir tout russifier, fournissent des privilèges à des armées de fonctionnaires ou apparatchiks nationaux. Et bientôt se déverse sur l'Occident le grand mythe de la politique des nationalités en URSS, modèle éblouissant de la solution finale de l'éternelle question nationale, et en particulier du problème des minorités. On ne compte pas les voyageurs occidentaux qui chantent louange de cette politique. Par exemple ce socialiste genevois, Camille Drevet, qui s'extasie devant une classe tzigane dans une école russe, admire l'essor de la culture ukrainienne, très arriérée sous le tsar, et conclut : « Quand on revient de l'URSS, et qu'on voit dans les journaux et les livres d'Europe se poser toujours ces questions insolubles des revendications des minorités, on comprend de façon vivante que, là-bas, dans la Fédération soviétique, il y a vraiment une vie nouvelle, on sent très fortement aussi que les querelles nationales d'Europe sont déjà du passé. » (Genève, 1931)

On l'a déjà remarqué, les plus grands despotes nationalistes sont des nationaux d'emprunt : le Corse Napoléon et le Géorgien Djougachvili en sont deux exemples. Staline parlait mal le russe, écrivait de façon primitive, quoiqu'il s'intéressa passionnément à la littérature russe, et voulut l'orienter paternellement. L'internationalisme avait pris dans la Russie soviétiste des années vingt une coloration très anti-russe : la dénonciation du chauvinisme grand-russe par Lénine était article de foi, l'histoire russe était tournée en dérision dans les écoles et les manuels d'histoire, l'école sociologisante de Pokrovski réduisait l'histoire de Russie à une longue série de jacqueries. Le roman emboîtait le pas, Alexis N. Tolstoï sut, avec son talent et sa souplesse propre, incarner toutes les variations du bolchevisme par rapport à l'histoire du pays. Son premier portrait de Pierre le Grand, tant dans ses premières nouvelles sur le tsar que dans la première partie de son roman historique *Pierre Premier,* montre un tsar syphilitique, désemparé, et débauché. Mais le non-Russe Staline va tout changer, il établit le crime de trahison

de la Patrie pour tous ceux qui ont émigré du pays, il rétablit les uniformes, les grades, les galons, et, en 1935, voici l'histoire des règnes des autocrates russes qui revient dans les manuels, voici les héros militaires russes, Souvorov et Koutouzov, qui envahissent à nouveau la littérature. Du coup le Pierre premier de Tolstoï change, mûrit, et finit par donner une gifle à l'ambassadeur de Suède pour faire la leçon à l'Europe... Le film de Donskoï sur le même tsar est livré au public ébahi, et Eisenstein va s'exercer à en faire autant au sujet d'Ivan le Terrible. Dans le domaine de l'historiographie, c'est à un ancien historien bourgeois, libéré du goulag, Tarlé, qu'est confiée la tâche de restaurer une historiographie classique. Il commence par sa monumentale histoire de la guerre de Crimée « revisitée ».

Dans les années trente coexistent encore deux discours soviétiques, l'un qui est le discours internationaliste, l'autre qui est un discours de plus en plus nationaliste. La Grande Guerre Patriotique fait renaître les émotions de 1812, et délivre un instant le pays du cauchemar de la terreur stalinienne. Le guerrier russe de Simféropol, chanté par Léon Tolstoï, revient dans toutes les chroniques de guerre. Mais ce souffle de pureté, auquel fait allusion le *Docteur Jivago* en ses dernières pages, disparaît dès le retour de la paix : les anciens prisonniers de guerre en Allemagne sont automatiquement envoyés au Goulag. Ils y retrouvent beaucoup d'officiers arrêtés par le contre-espionnage, et parmi eux un capitaine du nom de Soljenitsyne. Le combat contre le « cosmopolitisme » est un camouflage pour une vague de persécutions juives comme la Russie n'en a jamais vu, car les pogromes du début du siècle bénéficiaient en Ukraine de complicités dans la police mais n'avaient pas été planifiés par le pouvoir. Un chauvinisme primaire domine toutes les sphères de la vie, les Russes ont tout inventé, et, dans le même temps, ils se coupent de la science internationale ; la cybernétique, la biologie, la linguistique sont ravagées par des persécutions insensées, qui sont le résultat de ce primitivisme chauvin. Le soixante et dixième anniversaire de Staline est fêté par toute la planète « progressiste », des trains de cadeaux arrivent du monde entier et Moscou devient pour une part de l'humanité la nouvelle Jérusalem. C'est presque la réalisation du rêve du moine Filofeï et de « Moscou Troisième Rome », qui avait servi de support idéologique à Ivan le Terrible. Dans l'intimité, Staline évoque d'ailleurs Ivan le Terrible et Pierre le Grand par leurs petits noms, comme des copains, ainsi que nous l'a rapporté l'acteur Tcherkassov, qu'il convoque pour lui commander un film sur l'histoire russe.

Cette caricature de nationalisme n'avait évidemment plus rien à voir avec les bons slavophiles d'autrefois, que Soljenitsyne va pour son opuscule « Lettre aux dirigeants de l'URSS », appeler à la rescousse de sa propre utopie politique. Tout est à reconstruire, en somme, du point de vue du nationalisme russe, après cette caricature, et l'on assiste, durant les années soixante et dix à une lente reconstruction des valeurs spirituelles qui sont attachées à la « nationalité » russe. Ce sera l'œuvre commune de Soljenitsyne, qui à partir de 1974 est un proscrit, qui ne parle plus que depuis l'étranger, et de voix venues de l'intérieur, celles de Vassili Belov, de Valentin Raspoutine, de Victor Astafiev, pour ne citer que les

trois plus connus. On les appellera d'un nom qui avait été inventé par le poète Apollon Grigoriev du temps où il collaborait à la revue des deux frères Dostoïevski, les « potchvenniki », c'est-à-dire les glèbophiles, ceux qui attachent des valeurs au sol natal. Puis l'étiquette changera et deviendra « derevenchtichiki », ceux qui attachent des valeurs au village. Le texte source dans ce mouvement est évidemment *la Ferme de Matriona,* de Soljenitsyne, qui chante en mineur la civilisation paysanne russe, chrétienne, mais teintée de paganisme et de superstition, fondée sur l'entraide paysanne, qui avait fait le « mir », ou la communauté villageoise du 19e siècle, institution qui avait adouci le servage selon les uns, alourdi selon les autres (c'est une des grandes polémiques qui départage tout le siècle de Tourgueniev). Soljenitsyne montre qu'une humble kolkhozienne, qui n'a ni cochon ni vache, qui se dévoue pour les autres, et que les autres exploitent de toutes les manières, est, à son insu, restée la gardienne de cette civilisation paysanne si malmenée par la terreur stalinienne, et même le génocide stalinien de la paysannerie russe. Vassili Belov écrira un beau livre d'ethnographie, intitulé du vieux mot russe « Lad » qui veut dire harmonie, et, de sa description des anciens us paysans russes, il ressort une poétique de la vie russe qui n'est pas loin du mythe. D'ailleurs c'est le même mot qui servait au poète futuriste Vélémir Khlebnikov pour désigner sa propre utopie protoslave, « Ladomir » (le monde de l'harmonie), Valentin Raspoutine, dans de longues fables mi-réalistes mi-mythiques montrait la souffrance de la campagne russe dévastée par le culte soviétique de l'industrialisation à outrance. Le village et le cimetière des ancêtres qui vont être noyés sous les eaux d'un barrage hydroélectrique servaient de symbole à toute une Russie mourante, devenue, comme sur le célèbre tableau svmboliste, une vraie « île des morts ». Astafiev, lui, traquait les valeurs russes d'abord dans le soldat russe, chanté par le hussard Davydov, en 1812, puis par Tolstoï dans ses *Récits de Sébastopol*, puis par une multitude de récits, dont ceux de la Grande guerre patriotique de 40-45, en particulier par Alexis Tolstoï ou Cholokhov du côté de la littérature officielle, ou par Vassili Grossman, appelé à devenir plus tard une grande voix dissidente. Astafiev passe ensuite à des sujets plus proches de la vie populaire, créant lui aussi une sorte d'utopie de l'ancienne harmonie sociale paysanne et chrétienne. Dans *le Tsar-poisson,* en particulier, il recrée l'image d'une Russie populaire collectiviste d'avant le bolchevisme, qui continue sa vie de partage, et presque d'eucharistie commune.

Ainsi renaissent des valeurs russes qui puisent à l'ancienne Russie, et tentent de démontrer qu'il subsiste assez de vestiges dans le peuple de cette ancienne « harmonie » pour que l'on reconstruise quelque chose. En face de cette vision se dresse une littérature du constat brutal, qui montre une Russie autre, où les appétits individuels, masqués sous l'idéologie dominante, ont entièrement pris possession du pays, et le ravagent spirituellement. Trifonov fut le premier à dresser ce constat, poursuivi plus récemment par des auteurs autrement plus cruels, comme Makanine, Pétrouchevskaïa ou Pietsoukh. Dans les années de la perestroïka se développe une forme aiguë de nationalisme, qui reçoit apparemment la bénédiction d'une partie du KGB, et qui a nom Pamiat, ce qui veut dire la Mémoire ; le but

premier est la défense du patrimoine russe, mais des aventuriers s'emparent de quelques imaginations, et créent des milices, une mystique de groupe armé sur fond de xénophobie et d'antisémitisme. On a parfois, dans la presse occidentale, exagéré l'importance de ces groupuscules, dont la relative insignifiance a été démontrée par les résultats des élections de 89. Mais ils prouvent que la Russie, dans son actuel désarroi, peut se livrer à des démons anciens sous des habits nouveaux. On vit ainsi rééditer le « protocole des Sages de Sion », ce fameux faux venu de France, passé en Russie tsariste, et de là en Allemagne préhitlérienne dans les années vingt.

Car il y a aujourd'hui une crise générale des valeurs, dont celles du nationalisme russe, dans laquelle tous sont entraînés, et qui peut entraîner d'inquiétantes mutations. J'ai baptisé dans un autre texte le complexe qui ravage la Russie aujourd'hui « complexe des Atrides ». Toutes les nations qui composent l'ancienne URSS ont en effet un bouc émissaire tout trouvé, qui est la Russie : elle leur a imposé le communisme dans sa variante totalitaire, elle est la responsable du goulag, de l'oppression des nationalités, etc. Tous ont trempé peu ou prou dans le totalitarisme, mais tous peuvent s'en prendre mentalement ou physiquement au coupable désigné par l'Histoire : le Russe. Seul le Russe ne peut que se retourner contre lui, c'est-à-dire admettre qu'il appartient à une famille de grands criminels ; le travail de deuil et de repentir qu'exige la découverte d'un grand crime au sein de la famille n'a pas été vraiment fait en Russie. Certes les voix dissidentes, et en particulier le grand texte de *métanoïa* collective et individuelle qu'est *l'Archipel du Goulag,* ont entamé le processus, mais la Russie n'a pas fait ce que l'Allemagne a fait, c'est-à-dire une dénazification des esprits et du corps social. On en est encore à imaginer ce que pourrait être un Mémorial aux victimes, il n'y a pas vraiment eu d'épuration, les bourreaux sont souvent encore installés dans leurs prébendes, et, qui plus est, souvent toujours imbus de la valeur de leur passé. Naturellement des voix s'élèvent pour dire qu'il convient de tout oublier et de passer à autre chose, mais en ce domaine de l'imaginaire collectif, on ne commande pas aux événements. Le putsch raté d'août 91 a été, en un sens, un soubresaut lié à ce problème de l'apurement du passé. Le texte que deux des putschistes avait signé en commun avec des écrivains comme Raspoutine, Proskourine et Belov le 23 juillet, prouve une certaine collusion entre les nostalgiques de « l'harmonie » ancienne et les nostalgiques de la domination sociale de l'appareil. « L'Appel aux compatriotes » des huit putschistes comportait d'évidentes similitudes avec ce texte du 23 juillet. Je ne crois pas que l'échec lamentable du putsch signifie la disparition de ce complexe des Atrides. Les problèmes que rencontrera inévitablement la Fédération de Russie, qui est une poudrière dans la plus grande poudrière de l'ancien empire, ne pourront que raviver la blessure. Les âmes perdues du type de Valentin Raspoutine, dont le drame personnel est saisissant puisque lui, le résistant moral des années 70, en est venu à se joindre aux nostalgiques d'un ordre social contre lequel il luttait, ne vont pas disparaître d'un coup.

En revanche il est né sur les barricades qui défendaient le Parlement de Russie un autre nationalisme russe, une autre « nation », qui veut fonder la Russie sur la liberté. Le vieux rêve des résistants du 19e siècle comme Alexandre Herzen commence à se réaliser, après bien des balbutiements dans l'histoire. Une Russie démocratique est née, qui sait que sa propre liberté passe par celle des autres nations de l'ex-empire. Le fameux toast des opposants russes et polonais du temps où ils se réunissaient, le Polonais Lelewel avec le Russe Herzen, était « À votre et notre liberté ! ». Quand le président de la Russie Boris Eltsine se démarquait du président Gorbatchev en négociant directement avec l'Estonie et la Lettonie, en reconnaissant leur indépendance, il reprenait la tradition des résistants démocrates du siècle passé. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne jouera jamais sur l'autre versant du nationalisme russe, c'est-à-dire celui de la défense du sol russe ; d'ailleurs l'allusion, vite retirée, aux frontières révisables avec l'Ukraine et avec le Kazakhstan en fut une preuve, peu après la victoire sur le putsch. La Russie d'aujourd'hui a changé parce qu'il est né une classe moyenne qui, grâce à l'éducation technicienne qu'elle a reçue, grâce au contact avec l'occident (contact souvent obtenu par ses privilèges au sein même du pouvoir), a commencé à réagir comme la bourgeoisie française du temps de Louis-Philippe. Nous en sommes, du point de vue d'un certain symbolisme politique, à 1848. Mais il y a en Russie actuelle beaucoup de symbolisme en déshérence, de symbolisme et de nostalgie baladeuse, si j'ose dire. Il est encore trop tôt pour dire quel sera le chemin de l'avenir ; le chemin de l'occidentalisation semble le plus probable à ceux qui voient les capitales. Il l'est moins à ceux qui connaissent la province. Un effondrement de la Russie elle-même, et plus seulement de son empire, n'est pas à exclure. Un personnage de Tourgueniev déclare dans *Fumée :* « Comment vous dire, il me semble qu'il est trop tôt, pour nous autres Russes, pour avoir des convictions politiques, ou pour imaginer que nous en avons... » C'est le thème de l'immaturité russe, qui a longtemps sévi, et qui reparaîtra sans doute. Une certaine américanisation du quotidien va amplifier le fossé entre toutes ces Russies différentes ; sex-shops et Mac-Donald ne seront pas admis partout de la même façon...

La nation russe reste encore inachevée aujourd'hui ; elle a trop longtemps vécu dans un habit plus grand qu'elle, et qui était l'habit de l'empire, repris par Lénine et ses successeurs. Il lui sera très difficile de se retrouver seule, et d'ailleurs personne ne sait au juste ce qu'est la Russie réduite à elle-même ; pas seulement parce qu'elle a essaimé ses fils un peu partout, depuis la Livonie, prise aux Suédois sous Pierre le Grand, jusqu'à Tachkent ou Alma Ata ; cette diaspora russe n'a nullement appris à vivre en invité chez les autres, elle subsistait avec une mentalité impérialiste, même si le cœur de cet empire était, paradoxalement, plus pauvre que sa périphérie. La Russie est immense, mais elle est aussi un manteau de nations : comment va-t-elle s'accepter elle-même, sous quelle forme ? Les projets d'union de nations souveraines ont à l'évidence quelque chose d'utopique, d'aussi utopique que le « nouvel ordre mondial » ou que tout simplement les « nations unies ». Nul ne sait non plus ce que va devenir la nation ukrainienne, cette immense et riche

nationalité, qui n'a jamais vraiment eu de nation, qui s'est donnée à la Russie en 1654, qui a connu une symbiose culturelle avec la Russie dont le symbole est l'écrivain Gogol (à côté de bien d'autres, comme par exemple le traducteur « russe » d'Homère, Gnéditch, qui non seulement est ukrainien, mais a utilisé des ukrainismes stylistiques pour créer une distanciation épique dans la langue russe).

Certes on peut dire qu'une certaine ère nationaliste est condamnée par les communications modernes, l'ubiquité électronique, et le modèle américain triomphant. Mais par ailleurs les réactions à cette utopie du « village mondial », comme l'a appelé Mac Luhan, n'ont pas fini de provoquer des soubresauts partout. Il ne faut pas voir automatiquement dans les nationalismes des « tribalismes » condamnés par l'histoire. D'abord par ce que l'histoire se venge des utopies, ensuite parce que notre Terre ne vit pas toute à la même heure ; l'heure est différente à Zagreb et à Bruxelles, cela est évident, à rien ne sert de le nier. Le nationalisme éclora de nouveau partout où il a été opprimé, cette loi de la physique des nations est absolue. L'heure de Moscou, de Kiev, d'Irkoutsk est, elle aussi, différente, quoiqu'il restera toujours entre ces pôles un énorme legs commun, culturel et psychologique. Et n'oublions pas qu'il existe un grand commun dénominateur, qui est la langue russe, cette langue à laquelle les écrivains russes les plus variés ont voué un culte, et qui est devenue qu'on le veuille ou non, une des grandes langues œcuméniques de notre planète. La Russie telle que la rêve Alexandre Soljenitsyne est une Russie des petits espaces, comme il a dit dans sa brochure-programme de septembre 1990. Cette Russie de « zemstvos », du nom des structures de self-government qui furent, après l'abolition du servage, la plus grande des réformes d'Alexandre II, serait une Russie de la variété, une Russie anti-impériale, et anti-totalitaire, une Russie « suisse », si l'on peut hasarder ce paradoxe (qui est de Soljenitsyne, pas de moi). Alliée à une conscience de son œcuménisme culturel, et à des zones de petits marchés communs avec ses anciennes colonies, cette Russie des petits espaces pourrait conjuguer européanisation et russité. Ce serait l'utopie réalisée, ce sera notre dernier mot.

6e PARTIE

LA RUSSIE PRO ET CONTRA

CHAPITRE 25

LES « HABITS RUSSES » DE L'URSS

Il importe que l'on sache voir la Russie non pas seulement telle qu'elle est, mais telle que les siècles l'ont formée.

Vl. Weidle

Retour à la table des matières

De nombreux livres ont été écrits sur le thème inverse : on n'a que trop parlé d'« habits rouges » de la Russie, de « ma Russie habillée en URSS » (la princesse Schakhovskoy écrivit, après un séjour en URSS en qualité de femme de diplomate beige, un livre de mémoires sous ce titre). Des émigrés de retour dans la patrie s'émouvaient de revoir le Kremlin coiffé d'étoiles rouges. Des hôtes étrangers s'enthousiasmaient de la Russie bolchévique qui leur semblait un prolongement de « l'âme russe » avec ses ingrédients de générosité, de chaos et de brutalité. Dès 1921 l'historien Oustrialov préconisait le « retour » en argumentant : « Puisque le pouvoir révolutionnaire, et lui seul, est capable actuellement de restaurer la grandeur et le prestige de la Russie, notre devoir, au nom de la culture russe est de reconnaître son autorité politique. » Oustrialov rentra en URSS au début des années 30, fut fusillé dans les grandes purges [1]. Un autre émigré, Choulguine, avait soutenu la même thèse qu'Oustrialov dès 1920 ; pour lui les rouges « même si c'est inconsciemment, versent leur sang pour restaurer la puissance russe protégée par Dieu ». On était en pleine guerre avec la Pologne... Le même argument reviendra, avec une force centuplée, en 1941-45, déclenchant une vague de retours d'émigrés en URSS. Le livre de Choulguine fut publié en URSS en 1926 : bien qu'écrit par un « blanc » et dénonçant le « complot juif » dans la révolution de 17, l'ouvrage

[1] Cf. Michel Heller, Alexandre Nekritch — *L'utopie au pouvoir*, Paris, Calmann-Lévy, 1982.

annonçait la venue d'un dictateur qui remettrait de l'ordre en Russie. 1926, c'est l'année où Staline élimine l'opposition, c'est l'année où commence à s'instaurer « l'ordre ». Chose curieuse, Choulguine effectua durant l'année 1926 un voyage en URSS organisé par la Tchéka. En 1944 il fut arrêté en Yougoslavie par les agents de Staline, incarcéré dans un camp jusqu'en 1956. En 1960 il lança un appel à l'émigration russe et, jusqu'à sa mort en 1976, cet ancien monarchiste fut un actif propagandiste de la Russie soviétique. Ses Mémoires furent édités. On le retrouve dans un recueil paru en 1983, aux Éditions du Progrès, à Moscou : *Pourquoi nous sommes rentrés dans notre patrie ?* [1] Dans ce recueil patriotique consacré à tous les « rentrants » (le russe a un mot particulier pour désigner l'émigré qui rentre), on trouve ceux des deux premières décennies : les écrivains Alexis Tolstoï (appelé à être le commensal favori de Staline) et Alexandre Kouprine (« russe des pieds à la tête » dit le commentateur), le célèbre chanteur Vertinski — et ceux de l'après 45, dont le métropolite Véniamine — et ceux qui continuent d'arriver, la figure la plus étonnante étant le général Yakhontov rentré des USA en 1975 à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans après une longue activité de propagandiste soviétique aux États-Unis. Une photo nous le montre sur la Place Rouge, devant les remparts crénelés de brique rouge du Kremlin d'Ivan III, considérés comme le berceau de la russité (mais construits par des Italiens engagés par le grand-prince sur le modèle de la forteresse des Sforza à Milan). « Pour V. Yakhontov, comme pour tout homme soviétique, dit la légende, la Place Rouge est le cœur de la Patrie, le commencement de tous les commencements »...

La thèse de la continuité historique de la Russie sous les habits soviétiques présente deux faces au moins. La face négative est la plus connue. On ne compte pas les ouvrages occidentaux de vulgarisation où « l'échec » du socialisme en Russie, du moins ses aspects considérés comme déplaisants, sont imputés à l'héritage russe. Ah ! si la révolution bolchevique avait pu avoir lieu ailleurs, là où le prévoyait Marx, en Angleterre ou en France, ou bien encore en Suisse comme y pensait Lénine, rageant devant l'inertie russe ! (Soljenitsyne lui fait dire dans *Novembre 16* : « La transformation socialiste de la Suisse est parfaitement réalisable et impérativement nécessaire »). Que de livres où le « stalinisme » est analysé comme une déviation du « léninisme » due à *l'asiatisme* russe, à *l'espace* russe, ou encore, comme l'écrivit Jean Ellestein, aux données « spatio-temporelles » du pays. Mickiewicz n'y allait pas par quatre chemins :

Je rencontre des hommes aux épaules de géant
Au torse large, aux nuques épaisses :
Comme les animaux et les arbres du Nord
Pleins de vie, de santé et de force.
Mais le visage de chacun est à l'image du pays :
Désertique plaine, informe et sauvage.

[1] *Počemu my vernulis' na rodiny*. Moskva, Progress, 1983. Le tirage annoncé est de 100 000 exemplaires (en russe seulement).

Les leitmotive de cette vision « asiatique » de la Russie sont l'immensité, l'« informe » (que Gogol fut le premier à « chanter »), la soumission à la force, l'hypocrisie qui accompagne cette soumission au despote, la cruauté. Deux siècles de soumission aux Tatares, une unification due aux sournois et violents grands-princes de Moscou, un servage tardif à l'heure où l'Europe d'Occident s'en affranchissait, des autocrates débauchés et bornés, voire fous comme Paul I, une tradition de sauvages jacqueries paysannes : voilà à peu près le résumé de cette vue des choses. Appelons-la « custinienne » pour simplifier les choses, en souvenir du *Journal de Russie* d'un marquis français qui vit les choses par la lunette d'un voyageur aristocratique, et qui ne savait pas le russe [1].

Custine voit la mesquinerie, l'espionnite, la servilité qui règnent dans une partie de la haute société sous Nicolas I. Mais il ne voit pas le folklore, la religion populaire, la double culture de la noblesse rurale et moins encore « l'âge d'or » de la poésie et de la culture russe. Comment comprendrait-il qu'il est arrivé dans la Russie de Pouchkine, et non celle de Benkendorf [2] ?

L'« asiatisme » de la Russie est une notion qui vient de loin, migrant de Voltaire et Michelet jusqu'à tel historien contemporain en passant par l'historien russe marxiste Plekhanov [3]. Par exemple l'historien hongrois-britannique Szamuely, qui, précisément ouvre son livre en se référant au marquis de Custine. Szamuely compare le voyage de Custine (1839) à celui de Gide (1936). L'un part chez le tsar pour y récolter des « arguments défavorables aux régimes représentatifs » ; l'autre se rend chez Staline pour se convaincre des bienfaits de la révolution bolchevique. L'un et l'autre reviennent ayant perdu leur foi : dans le despotisme éclairé ou dans le bolchevisme rationaliste. « À un siècle d'intervalle, l'ultime leçon d'un séjour en Russie reste la même » [4].

Pour les tenants de cette thèse la Russie appartient au domaine « despotique » par sa nature même. Comme on explique le despotisme oriental par l'hydrographie (il faut irriguer, donc il faut un décideur absolu), on explique l'autocratie par la rudesse du climat et l'impérieuse nécessité de diriger les grands travaux : routes, poste, bouclage de frontières mouvantes. La faiblesse du sens de la propriété apparaît dans cette perspective comme particulièrement frappante : les « gens de service » (la future noblesse) tiennent du maître unique des propriétés

---

1 *Lettres de Russie,* préface de Pierre Nora, Folio-Gallimard, 1975. *La Russie en 1839,* deux tomes, Solin, 1990.

2 Le général en charge du « Troisième Département », celui de la police.

3 Cf. Georges Plekhanov – *Histoire de la pensée sociale russe.* Institut d'Études Slaves, Paris, 1984. L'ouvrage date de 1914, la première traduction française de 1926. Potressov, l'adversaire principal de Plekhanov, l'a baptisé « idéologue de l'européanisation de la Russie ». On trouve dans son livre la thèse de l'influence « asiatique » des nomades sur la Russie, qui indirectement a provoqué le développement d'un État despotique très fort et l'assujettissement à l'État des classes agricoles et de service (la noblesse).

4 Tibor Szamuely, *La tradition russe.* Traduit de l'anglais. Avertissement de Robert Conquest — Paris, Stock, 1976.

réquisitionnables à merci. Ce sont des « lieutenants » de la terre, des *pomiechtchiki* et non des possédants en bonne et due forme. La faiblesse du féodalisme, la quasi inexistence de la bourgeoisie (il y a des artisans, il y a des marchands — que Pierre I répartit en guildes — mais il n'y a pas de villes affranchies, de « francs bourgeois ») font qu'en Russie les pouvoirs intermédiaires, et singulièrement le « Tiers État », sont absents ou presque. Tout est étatique, en un sens.

> « L'État n'était pas une abstraction exsangue ; sa domination effrayante et sa majesté s'incarnaient dans la personne du chef autocratique qui avait pris le titre, depuis Ivan le Terrible, de « tsar de toutes les Russies ». Lui seul exerçait le pouvoir, il en était seul la source. Toute autorité venait de lui. Il avait en outre le monopole complet de l'organisation de la nation à tous les niveaux. En Moscovie le pouvoir était indivisible » (Szamuely).

Il faut ajouter à cette vision despotique de la Moscovie, renforcée par l'impétuosité irascible de Pierre lorsqu'il décida d'européaniser son royaume à toute vapeur, un autre trait, plus intellectuel, celui-là, où Berdiaeff a vu « les sources du communisme russe » : le *maximalisme russe* [1]. Une tournure d'esprit extrémiste, une impatience de révolté face à la résistance des choses, une propension à l'esprit sectaire, un jusqu'au — boutisme terrifiant, ravageur. Pierre I serait le père de ce maximalisme. En vain, en 1909, un groupe de penseurs libéraux, la plupart venus du marxisme, avait mis en garde la Russie contre son extrémisme « millénariste » : fusion de la vérité et de la justice, exigence du Royaume *hic et nunc,* autrement dit la tentation tolstoïenne, le sectarisme religieux, éthique, philosophique.

Berdiaev a considérablement varié dans ses appréciations de la Russie soviétique. Dans *Un nouveau Moyen-Âge*, il décrète la mort de la culture russe nobiliaire et son remplacement par « le style moujikosoldatesque ». Mais personne n'a autant que lui, après les slavophiles, cultivé le paradoxe qui se résume à : plus impure est la Russie, plus elle est proche du Ciel !

« Les Russes sont probablement un peuple moins honnête, moins décemment correct que les peuples de l'Occident. Mais ceux-ci sont rivés par leurs vertus mêmes à la vie terrestre et aux biens de ce monde. Par contre le peuple russe est séparé de la terre par ses vertus, et aspire au ciel ». Impureté, faiblesse ou inexistence du droit, détachement du terrestre — l'instabilité, le maximalisme russes, et même *l'abjection* de la révolution, comme l'écrit Berdiaev sont ici sublimés. La solution berdiaevienne, c'est d'affermir le primat du spirituel au détriment du politique...c'est-à-dire d'empirer le mal, en un certain sens, puisque c'est du mal que naîtra le bien !

---

[1] Voici les principaux ouvrages de Nicolas Berdiaev où l'on trouvera ses thèses sur l'idée nationale russe : *Un nouveau Moyen-Âge* (1924), *Les sources et le sens du communisme russe* (1936). *L'idée russe* (1948).

Nous touchons à la version positive du mythe de « l'asiatisme » russe. « Oui, nous sommes des Asiates », dit Alexandre Blok dans un célèbre poème en 1918. Le ton est menaçant :

Vous — des millions. Nous — des myriades et des myriades.
Essayez donc de nous défier !
Oui, nous sommes des Scythes ! Oui, des asiate
Nos yeux sont bridés et avides !

Cet Orient impersonnel où règne le nombre est ici un mythe. Chez Oustrialov, déjà cité, chez les historiens, géographes, linguistes qui se regroupent à l'enseigne de « l'Eurasisme », il se veut une science : la Russie n'est pas européenne, elle a plus en commun avec l'Asie qu'avec le monde romano-germain. Un souffle de spenglerisme attise le feu eurasien. Face aux « romano-germains » prêts à coloniser la Russie, le prince N. Troubetskoy préconise la politique du grand prince Ivan l'Escarcelle qui réunit patiemment la Moscovie à l'ombre de la Horde. Le musicologue P. Souvtchinski — récemment décédé à Paris — annonce « le retrait de la Russie hors de l'Europe contemporaine », et il écrit sans ambages : « Dans l'aspect où elle se présente aujourd'hui, la révolution russe est l'affirmation du 'despotisme'. Le pouvoir du tsar et le pouvoir des soviets se ressemblent en ce sens, quand bien même ce dernier s'appuierait sur la 'grâce de Satan' ». (*Sur les chemins — L'affirmation des Eurasiens,* Berlin, 1922). Mikhaïl Agourski, historien et publiciste émigré en Israël, décédé en 1991, a écrit une histoire du « national-bolchevisme » où l'épisode de *l'eurasisme,* qui s'acheva pour beaucoup par le retour en Russie, pour certains par l'enrôlement dans la Tchéka, joue un rôle important [1]. Or Staline se hâta de donner raison aux Eurasiens : politique de russification, restauration de l'enseignement de l'histoire nationale à partir de 1935 (avec les nouveaux manuels de Pankratova), réhabilitation des différents tsars (à l'époque, c'est d'abord Pierre I qui, de dégénéré syphilitique devient un magistral patron de la première « révolution » russe, puis Ivan le Terrible ; aujourd'hui on en est à Nicolas I et même Nicolas II), abandon du marxisme « sociologisant » vulgaire (et condamnation posthume de l'historien Pokrovski, de Pereverzev, etc.), bientôt restauration des uniformes et grades à l'armée, des uniformes des écoliers : un révolutionnaire de 1920 aurait cru rêver (mais ou bien il pourrissait au goulag, ou bien il se joignait au chœur). Le Géorgien met au pouvoir le peuple russe « grand frère » et s'identifie à lui. Dans son panégyrique, le singulier transfuge Dmitrievski qui, une fois à l'Occident se fit le prophète de la dictature de Staline, écrit : « Staline ne connaît presque pas l'Occident. Ce qu'il sait de l'Occident ne lui inspire pas confiance. Il sait qu'à l'Occident il n'y a d'unité ni de pensée, ni de volonté. Il sait que, si besoin est, il achètera n'importe quel accord » (S.

[1] Mihail Agurskij — *Ideologija National-Bolševizma* Paris, 1980. (En russe seulement). Agurskij met ensemble une riche gerbe d'épisodes, mais sans synthèse évidente. Il démontre que nombreux ont été les historiens et penseurs pour qui la Russie, dès les années 20, était en perdition. Ivan Bounine écrivait : « Bien sûr, les bolcheviks sont l'authentique pouvoir ouvrier et paysan ». Ce n'était pas un éloge mais une déploration.

Dmitrievski, *Destin de la Russie,* Berlin, 1930). Or, si Khrouchtchev a fait condamner le « culte de la personnalité » en 1956, aujourd'hui cette condamnation pourrait être annulée. Avec Staline, c'est une forme de la continuité russe qui réapparaît.

Mais il existe — et l'on peut soutenir, l'on soutient — une autre thèse : entre la Russie d'avant 17 et l'URSS — rien de commun. C'est la thèse des « idéologistes », si l'on me pardonne ce néologisme, ceux pour qui la nature idéologique du pouvoir prime tout. Cette thèse a été soutenue avec éclat par Michel Heller dans *la Machine et les rouages.* Les tenants de cette thèse prennent l'idéologie au mot : un *homo sovieticus* est né, radicalement différent de l'homme ancien, élevé dans le « collectif », nourri de discours idéologique, parlant la « nov-langue » imaginée par Orwell dans *1984.* Dans cette optique les analyses d'Hélène Carrère d'Encausse sur « l'empire éclaté », le différentiel démographique entre Slaves et musulmans dans l'URSS, ont peu de sens : la nov-langue gagne toutes les langues, l'*homo sovieticus* peut être russe ou kazakhe. « Dans les conditions de la logocratie, la langue se détruit un peu plus chaque année (...) La pérennité de la langue soviétique, la venue d'une génération pour qui la langue vivante ne sera plus, désormais, que la langue morte des vieux livres, risque fort d'entraîner le triomphe de la langue soviétique. Et en conséquence d'assurer la transformation de la conscience, la victoire de l'utopie sur l'homme » [1]. Pour Heller parler de la continuité entre une Russie éternelle — quelle qu'en soit la définition — et la Soviétie, c'est se leurrer totalement. L'utopie au pouvoir — partocratie et idéologocratie — agit méthodiquement pour *abolir le réel* : plus de propriété, plus de famille, plus de langue fixe, « La transformation de la réalité sur le modèle d'une réalité déclarée immanente, mais fictive et illusoire [le projet révolutionnaire] a pour résultat de figer la première tout en l'obligeant à mimer la seconde » [2].

Les tenants de cette thèse de la « rupture » totale ont pour principale difficulté l'exégèse des changements — fort importants — survenus au pays de l'utopie réalisée : négation de la famille dans les années 20 puis restauration de la famille, école spontanéiste à l'américaine dans les années 20 (le « plan Dalton » qui faisait encore rire Victor Nekrasov quand il se le remémorait) et l'école stalinienne ultratraditionnaliste, etc. En fait on voit assez souvent se profiler la thèse de la continuité maléfique sous celle de la rupture. A. Besançon, par exemple, quoiqu'il se gausse du « réalisme » du Général de Gaulle, qui croyait n'avoir affaire qu'à une résurgence du bon vieil impérialisme russe né en Moscovie au XVIe siècle et « européanisé » au XVIIIe siècle, écrit à propos de la politique russe en Ukraine au XVIIe siècle : « La solution ottomane aurait peut-être été la meilleure. Il est hors de doute qu'au XVIIe siècle l'administration de la Porte était un modèle de douceur, de modération, d'exactitude, de scrupule juridique, d'amène justice et d'urbanité

[1] Michel Heller. *La machine et les rouages,* Paris, Calmann-Lévy, 1985.
[2] Alain Besançon, *Présent soviétique et passé russe.* Paris, le Livre de poche/Pluriel, 1980.

pour quiconque avait tâté de l'administration moscovite. L'Ukraine serait devenue une sorte de grande Roumanie. On peut imaginer que, sous l'abri débonnaire d'Istanboul, elle aurait grandi, pris de l'épaisseur et de la solidité et aurait émergé au XIXe comme une nation majeure. » Alain Besançon regrette donc que la « solution ottomane » n'ait pas eu le dessus en 1648 en Ukraine : « Songeons, écrit-il, à ces merveilleux jardins de Crimée, à ces beaux harems, peuplés de femmes heureuses razziées jusqu'en Hongrie. — On jouait Molière à la cour de Bakhtchisaraï, quand à Moscou on se satisfaisait de voir danser un ours sur une plaque chauffée ». Nombreux sont les exégètes slaves non-russes, comme Czeslaw Milosz [1] (sur le mode sympathique), ou Milan Kundera [2] (sur le mode agressif), qui épousent ce point de vue. Milosz, par exemple, note qu'en 1945, Staline reprit, à l'égard des populations de la Subcarpathie annexée, la bonne vieille politique de conversion sous la contrainte des uniates à l'orthodoxie. Comme si le Saint-Synode avait passé sans encombre le cap de 1917 ! Toutefois analogie n'est pas continuité et ceux qui, comme Heller ou Besançon, nous mettent en garde contre la tentation de ramener le problème du communisme au problème russe, n'ont certes pas tort. La plus violente protestation contre cet amalgame est d'ailleurs venue de Soljenitsyne. Dans une polémique virulente avec les historiens américains, Pipes en premier lieu, mais aussi Tucker et d'autres, l'auteur de *l'Archipel* a véhémentement condamné ceux qui constamment font l'équation : soviétique = russe. Voire même, par une étrange perversion parleront des ballets soviétiques et des chars russes... Au Bolchoï on est « soviétique » ; en Afghanistan on est « russe ». La culture relève de la révolution ; la violence du caractère russe ! Ce que Soljenitsyne récuse dans l'ouvrage de Pipes *Russia under the old regime* (New York, 1974) [3], c'est la réduction du rôle de la culture russe, une vision toute axée sur le système patrimonial des tsars et la thèse d'une inéluctable marche vers l'instauration d'un régime de police, régime repris tout simplement par Lénine et ses adjoints. « Même l'honneur de l'invention mondiale du totalitarisme — Pipes l'attribue à l'empereur Nicolas I ». Ni la vie spirituelle russe, ni le folklore ne sont présents, saint Serge de Radonèje même pas mentionné, et des quarante mille proverbes russes est extraite une demi-douzaine destinée à prouver la cruauté et le cynisme du paysan russe, tout à fait dans la tradition de Gorki qui haïssait ce même paysan.

À vrai dire les deux thèses se mêlent inextricablement chez beaucoup. « Le communisme a adopté et confronté certains traits nationaux du peuple russe, qu'il a

---

[1] Alain Besançon, *1648, Commentaire,* n° 19, automne 1980.

[2] Je me réfère à un article « Russie » publié par Milosz dans un numéro spécial, en russe, de la revue polonaise de Paris *Kultura* (mai 1960). On lira aussi *l'Autre Europe.*

[3] Cf. Milan Kundera « Un occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe centrale ». Le débat, n° 27, nov. 1983. On y lira : « Les fiançailles culturelles des deux Europes resteront un grand souvenir. Mais il est non moins vrai que le communisme russe ranima les vieilles obsessions antioccidentales de la Russie et l'arracha brutalement à l'histoire occidentale ». Et la thèse de Kundera est nette : la Russie est un Anti-Occident. Dans le n° 29 du Débat, j'ai moi-même apporté quelques objections à cette thèse, dans ses aspects outranciers. Cf. ch. 29 du présent ouvrage.

ensuite érigés en traits soviétiques, contribuant ainsi à les répandre dans d'autres peuples. Du reste ces traits attirent les masses populaires, toujours et partout, indépendamment même de la formation d'États communistes : ils sont universels » (Alexandre Zinoviev, Nous et l'Occident, 1981). Pour Zinoviev « toutes les idées sur une distinction entre le 'russe' et le 'soviétique', la libération du peuple russe qui se libérerait de son soviétisme, son développement en tant que phénomène purement national, toutes ces idées sont « pratiquement irréalisables et théoriquement ineptes ». On croit, à lire ces lignes, être aux antipodes de Soljenitsyne mais brusquement Zinoviev nous déclare : le peuple russe est celui qui, de tous les peuples d'URSS, pâtit le plus du régime. La concomitance est rétablie (*Encounter*, avril 1984).

Il existe bel et bien une tradition custinienne russophobe, pour qui le peu de valable de la culture russe est une mimesis de l'Occident, un avatar des aspects les plus flous de l'idéologie occidentale. Les tenants de la « continuité » se recrutent avant tout dans cette école. Or, si l'on ne peut nier toute continuité, il est ridicule d'expliquer Staline par Ivan le Terrible, la Tcheka par l'*opritchnina*, l'idéologie par la théologie slavophile et de n'emporter en Russie que son Custine abrégé. L'Occident, à vrai dire, passe d'un excès à l'autre, tantôt idolâtrant la révolution bolchevique pour elle-même, tantôt dénonçant le messianisme despotique d'une Russie éternelle. Mais c'est aussi que la Russie soviétique balance du plus au moins de conscience nationale, avec des mouvements pendulaires considérables.

Balzac écrivait dans sa *Lettre sur Kiev* de 1847 : « Tout cet empire, à un mot du tsar, pourrait passer de Russie en Europe, il trouverait au retour tout en état. La maison de bois, le village, la ville ont le caractère des campements de la horde. Tout est fait pour durer peu ». Mais tout dure plus qu'il n'y paraît. Le « campement » russe, le nomadisme russe, l'*informe* russe résistent peut-être par l'arriération. Que la Russie soit habillée en URSS, que l'URSS soit en habits russes — quelque chose résiste plus qu'il n'y paraît.

6e PARTIE

LA RUSSIE PRO ET CONTRA

CHAPITRE 26

LA LUCIDITÉ DE LEROY-BEAULIEU

Retour à la table des matières

Anatole Leroy-Baulieu est né à Lisieux en 1842, d'une famille de bourgeoisie libérale et catholique ; son père était député, son frère Pierre-Paul, d'un an son benjamin, parviendra plus rapidement que lui à la notoriété grâce à ses ouvrages d'économie, où il se fit l'apôtre du libéralisme économique, luttant sans répit contre le protectionnisme toujours renaissant, et en particulier, à cette époque, contre Thiers. Les deux frères entrèrent à la *Revue des Deux Mondes,* Paul le premier, qui dès 1869, entre même à la rédaction, et y fera publier son frère ; tous deux devinrent professeurs à l'École libre des Sciences Politiques de Paris (Anatole en 1884), tous deux furent élus à l'Institut (Anatole en 1887). Anatole, qui n'avait pas encore fini son lycée, assista en 1860 à la révolution italienne, et écrira plus tard : « J'en revins avec un enthousiasme juvénile, convaincu que les Italiens pourraient fonder un gouvernement libre. Tous les hommes sérieux en France trouvaient cela enfantin. Des Romains, des Napolitains, et une constitution ! » Une fois en Russie, lorsqu'il enquêtera sur les réformes d'Alexandre II et l'introduction du *self-government* local, il se souviendra de son expérience « italienne » et des préjugés français : son grand souci sera toujours celui de l'impartialité, et de la lucidité.

Anatole Leroy-Beaulieu fit ses études de droit, et commença dans le journalisme politique ; c'est la *Revue des Deux Mondes* qui lui apporta la notoriété, et c'est elle qui l'envoya en Russie à plusieurs reprises, à partir de 1872, afin d'enquêter sur les réformes en cours. Ses articles sur la Russie paraissent dès août

1873 ; à peu près toute l'œuvre de Leroy-Beaulieu a ainsi été publiée d'abord dans la Revue, puis en livre, avec d'intelligents et commodes résumés en début de chaque chapitre. Ses articles dans la célèbre revue se comptent par dizaines. En 1875 il publie son premier ouvrage, *la Restauration de nos monuments historiques devant l'art et le budget.* En 1879 il rassemble en un autre volume quatre études politiques sous le titre *Un empereur, un roi, un pape, une restauration* ; il s'agit de Napoléon III, de Victor-Emmanuel, du pape Pie IX et du roi d'Espagne, Alphonse XII. En 1881, à la veille de l'assassinat du tsar libérateur par les terroristes de la Volonté du peuple, paraît le premier tome de son maître ouvrage, *l'Empire des Tsars et les Russes,* ce tome porte sur le pays et les habitants, décrit la géographie, le climat, les races, le « caractère national », le système des classes sociales et s'achève par une grande analyse du « mir », cette fameuse commune rurale russe, ce fameux « communisme primitif », que l'Europe a découvert avec le livre de Haxthausen, le savant allemand qui parcourut l'Empire russe pendant un an en 1843, avec le dessein de percer le secret des institutions rurales slaves [1]. On sait que Haxthausen avait conclu que, « tandis que les autres États de l'Europe sont, en raison de leur origine et leur développement, des États féodaux, la Russie est un État patriarcal ». Il ajoutait que les Russes « ne sont pas encore arrivés à une intelligence parfaite de leur vie nationale ». Haxthausen concevait encore son livre comme un journal de voyage, tandis que Leroy-Beaulieu élabore un tableau synthétique où les notes personnelles sont rares. Le tome II de *l'Empire des Tsars et les Russes* suivra immédiatement en 1882, il porte sur les institutions, les partis politiques, les réformes, la justice et l'instauration des « zemstvos ». Le tome III ne suivra qu'en 1888, et ce n'est pas le moins remarquable, car il porte sur la religion, l'histoire et l'état actuel de l'orthodoxie, les sectes et en particulier le *raskol,* qui n'avait jamais fait l'objet d'une analyse aussi détaillée en Occident. La comparaison avec Haxthausen, qui ne connaissait pas le russe, montre quels progrès décisifs ont été accomplis dans la connaissance scientifique de l'histoire et des institutions russes. L'ouvrage connaîtra trois rééditions complètes et sera traduit et publié à New York en 1898.

Leroy-Beaulieu était un libéral, mais un libéral catholique, et c'est ce qui donne toute l'ouverture inhabituelle de son approche du problème religieux et politique russe. En 1885 il fait paraître un ouvrage qui éclaire bien sa position : les *Catholiques libéraux, l'Église et le libéralisme*, où il fait un historique du mouvement de l'Avenir et des idées de Lamennais et de Montalembert, posant la question des rapports entre catholicisme et modernité politique.

Paraissent ensuite *La France, la Russie et l'Europe* (1888), *La Révolution et le libéralisme* (1890), *La papauté, le socialisme et la démocratie* (1892), *Israël chez les nations* (1893). À travers toutes ces études se précise un tableau nuancé du

[1] Baron Auguste de Haxthausen, *Studien über die innern Zustände, das Volksleben und insbesondere die ländlichen Einrichtungen Russlands,* Hanover-Berlin, 1847-1852 (trois tomes). Traduction française : *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie.* Hanovre, 1848 (deux tomes).

libéralisme tant politique qu'économique, que Leroy-Beaulieu n'idéalise pas, comme le montre une conférence de 1885 déjà, sur « les mécomptes du libéralisme ». Face aux nationalismes qui ont tendance à s'exacerber, Leroy-Beaulieu suit avec sympathie les efforts d'Alexandre III pour promouvoir la paix générale en Europe (n'oublions pas que c'est à ce tsar, par ailleurs réactionnaire, qu'on doit le tribunal d'arbitrage de La Haye), ainsi que le lancement de la paradoxale Alliance franco-russe, bientôt suivie par le voyage triomphal à Paris du jeune tsar Nicolas II et de son épouse, en 1896. Un article de Leroy-Beaulieu dans la *Revue des Deux Mondes* analyse les implications politiques du voyage (octobre 1896). La librairie Larousse commande alors aux plus éminents spécialistes français de la Russie un ouvrage de synthèse, auquel collabore Anatole Leroy-Beaulieu, intitulé *la Russie géographique, ethnologique, historique, administrative, économique, religieuse, littéraire, artistique, scientifique, pittoresque, etc.,* et qui est un bon exemple de la qualité des travaux français de l'époque sur la Russie d'Alexandre III. Jamais, croyons-nous, l'information n'a été plus précise ni plus équilibrée, en France, sur l'immense continent russe et ses problèmes.

Face au radicalisme et au socialisme, Leroy-Beaulieu fonde un « Comité de défense et de progrès social », qui tient sa première réunion au Quartier latin en janvier 1895. Il en est le président et sa conférence inaugurale s'intitule : « Pourquoi nous ne sommes pas socialistes ». Il y développe l'idée que, qu'on le veuille ou non, « le socialisme, le collectivisme serait la contrainte organisée » et qu'il est le grand « dissolvant » des nations modernes. En 1896 Leroy-Beaulieu lance un généreux cri d'alarme à propos du massacre des Arméniens dans l'empire de la Sublime Porte, le premier génocide arménien. Il brosse rapidement la longue histoire du maintien de la nation arménienne grâce à la religion, et il s'insurge contre la cynique discrétion des gouvernements européens... L'histoire, là aussi, se répétera.

Leroy-Beaulieu suivra bien sûr avec la plus grande attention la guerre russo-japonaise de 1905, puis les événements de la première révolution russe. Dans ses cours à l'École des Sciences politiques il avait souvent émis l'idée que la Russie absolutiste ne passerait pas la fin du XIXe siècle ; elle l'a dépassée, mais de peu, et en analysant la constitution partielle concédée par le tsar, Leroy-Beaulieu pense qu'elle est insuffisante et que le vestige d'absolutisme ne durera pas longtemps. Ce sont, dit-il, les idées les plus chimériques qui ont gagné en Russie, et cela est regrettable. Il avait lui-même assisté à l'inauguration de la première Douma (ou parlement) à la salle Saint-Georges du Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg, puis aux premières séances de la Douma, au Palais de Tauride. Il a entendu de ses oreilles les députés paysans dire, en voyant l'ambassadeur du Japon : « le vrai libérateur de la Russie, celui qui a donné la constitution, le voilà ! » Il a vu les députés accueillir froidement le discours inaugural de Nicolas II ; il juge que le parlementarisme n'a pas pris un bon départ en Russie.

Trop modéré pour exiger de la Russie un parlementarisme à l'occidentale, Leroy-Beaulieu sait qu'on ne saute pas à pieds joints d'un régime pleinement absolutiste à un régime pleinement libéral, mais il reste inquiet de la cote mal taillée du Manifeste du 17 octobre 1905. Il rencontre le nouveau Premier ministre Stolypine, il apprécie son énergie, son intelligence, sa loyauté. Lorsque vient la réforme agraire, pourtant, l'observateur avisé qu'il est se demande s'il est sage de diviser ainsi la paysannerie, si le pays pourra résister à l'envie sociale qui va le ronger, et à la propagande révolutionnaire chez les plus pauvres, ceux qui ne pourront pas sortir du « mir », et perdront leur droit traditionnel à la terre.

Dans un ouvrage collectif de 1907, *La Russie et l'Europe,* l'article signé Anatole Leroy-Beaulieu clôt le livre sur une note d'espoir. Certes sa sympathie va plutôt aux « cadets » (le parti des Constitutionnalistes-Démocrates) mais il constate qu'ils sont devenus minoritaires dans la seconde Douma, et que cela risque de les radicaliser ; il ajoute cependant : « Un fait en Russie m'a paru encourageant. Un grand nombre de libéraux, la plupart, semble-t-il, sont devenus vraiment raisonnables. » Leroy-Beaulieu mourut en 1912, un an après l'assassinat de Stolypine, qui infirmait cet optimisme. *L'Empire des Tsars et les Russes* en était à sa troisième réédition, ce qui indique bien le succès remporté par cet ouvrage considérable, soigneusement corrigé par son auteur.

La grande originalité organique de la Russie, telle que la voit Leroy-Beaulieu, c'est la commune rurale, le « mir ». Son livre en analyse dans le détail le fonctionnement après l'émancipation et la mise en route de la vaste opération de rachat des terres aux seigneurs. En 1927 encore, rappelons-le, le « mir » existait encore en Russie soviétique, à côté de la coopérative, ainsi que le montre bien Pierre Pascal dans un petit texte intitulé « Mon Village » [1]. Leroy-Beaulieu résume : « Pour l'Europe, cette sorte de communisme agraire est peut-être le trait le plus digne de remarque, comme le plus étrange de la Russie contemporaine. Dans un siècle de théories et de système comme le nôtre, une telle étude offre aux peuples inquiets de leur état social, et tourmentés d'un vague malaise, d'inappréciables leçons ».

C'est cet antique système de tenure qui a aplani le passage de la servitude à la liberté, et a évité à la Russie des soubresauts qui viendront encore, pense Leroy-Beaulieu. Ici l'influence décisive qui s'est exercée sur Leroy-Beaulieu, est celle d'Iouri Samarine et de ses amis. Iouri Samarine (1819-1876) était un penseur slavophile fortement marqué par Khomiakov et ses réflexions théologiques sur le christianisme et la liberté, réflexions qui l'amèneront à saluer les idées de Lamennais et de Montalembert, ces « slavophiles de l'Occident » [2], c'est-à-dire des hommes qui refusent l'exclusive tyrannie de la raison froide dans les constructions politiques, qui prennent en compte la tradition tout en recherchant le progrès

[1] Pierre Pascal, « Mon village » in : *La civilisation paysanne en Russie,* Lausanne, 1973.
[2] Cf. « De la propriété foncière communautaire », 1858.

social, et même une sorte de socialisme chrétien. Leroy-Beaulieu ne pouvait qu'être frappé par cette conjonction soulignée par Iouri Samarine, laquelle inspira toute son action contre l'introduction brutale en Russie d'un parlementarisme occidental, et pour le développement du *self-government* local, la voie choisie par Alexandre II avec la création des « zemstvos » en 1864. Samarine avait été l'âme de la grande réforme de l'abolition du servage. Il avait ardemment soutenu la « solution nationale » au problème social et politique de l'émancipation, qui consistait à confier les terres aux antiques communes rurales [1]. Il joua un rôle décisif dans le comité qui prépara la nouvelle réforme, aux côtés de Nikolaï Milioutine, du prince Tcherkasski, de Jakob Soloviov, de Piotr Semionov. En 1863 et 1864, Samarine accompagna Milioutine en Pologne ; ce dernier était envoyé par le tsar pour préparer des réformes plus ou moins similaires, après la révolte polonaise de 1863 et son écrasement *manu militari* par le général Mouraviov dit « le pendeur ». Samarine voyait dans la révolte polonaise un épisode de la croisade « latine » contre la Russie. Il reconnaissait la nationalité polonaise, mais soutenait que l'État polonais avait péri du fait du « polonisme », un catholicisme agressif, qui avait fait litière d'éléments nationaux slaves.

Leroy-Beaulieu explique lui-même qu'il reçut en 1880 par la poste un manuscrit anonyme sur « le sort des hommes d'État russes », et un peu plus tard toute une correspondance inédite entre Milloutine, le prince Tcherkasski, Samarine, la grande-duchesse Hélène (tante d'Alexandre II et protectrice des réformateurs), c'est-à-dire tout le petit noyau slavophile qui s'était occupé de concevoir l'émancipation, et le règlement de la question polonaise après l'insurrection de 1863. Dans sa préface au livre qu'il tira de cette correspondance, *Un Homme d'État russe* (*Nicolas Milioutine*) *d'après sa correspondance inédite. Étude sur la Russie et la Pologne pendant le règne d'Alexandre II* (1855-1872), livre paru en 1884, Anatole Leroy-Beaulieu se disculpe comme il peut de l'accusation inévitable de trahir la cause polonaise. Pour ce faire il écrit dans la préface que, jeune homme, il suivit les événements de 1863 avec émotion, et il cite deux poésies propolonaises qu'il commit à l'époque. « En 1863 et 1864, je faisais de la poésie et du sentiment ; aujourd'hui, dans ce volume, je fais de l'histoire et de la politique. »

C'est qu'en épousant plus ou moins la cause de Milioutine, Leroy-Beaulieu courait au-devant de difficultés avec le public, l'opinion française ayant été traditionnellement farouchement polonophile depuis le premier soulèvement de 1831 et depuis le fameux livre de Custine, très inspiré par son ami polonais Ignace Gurowski, sans compter les diatribes antirusses de Michelet. La politique polonaise de Milioutine pendant sa courte mission en Pologne se heurta à celle du vice-roi, le comte Berg ; elle était fondée sur les idées de Samarine : s'appuyer sur le paysan polonais et lutter contre le « polonisme » de l'aristocratie de l'ancienne république nobiliaire. Leroy-Beaulieu explique bien que le tsar fit appel à son

[1] Pierre Pascal, *La religion du peuple russe,* Lausanne, 1973.

subordonné le plus « rouge » parce qu'il voulait punir la « szlachta ». Les lois agraires de 1864 devaient satisfaire le paysan polonais, le détacher de l'aristocratie et du gouvernement « occulte » des insurgés. Quoique avec des nuances, Leroy-Beaulieu défend ces lois agraires, et signale qu'on en a appliqué de plus terribles dans les pays mêmes où 1'on critique le plus la Russie, l'Angleterre, par exemple, qui dépouilla les propriétaires irlandais au profit de colons qui, de surcroît, n'étaient pas des natifs. Songeons aussi que l'ouvrage de Leroy-Beaulieu est un de ceux qui préparent l'alliance franco-russe. « En relevant la population rurale, en dotant les pays de la Vistule d'une nombreuse classe de paysans propriétaires, Milioutine a renouvelé, avec les couches inférieures du peuple, la nationalité polonaise elle-même. » Cependant Leroy-Beaulieu rappelle justement que la politique antipolonaise brutale, sur le plan de la culture et de l'instruction « travaillait à déprimer le peuple polonais », qu'on voulait « relever » par ailleurs... La thèse du livre de Leroy-Beaulieu, c'est que la Russie a des hommes d'État intègres, convaincus, nationalistes et éclairés ; qu'on peut ne pas épouser leurs convictions, mais que, « à l'encontre d'injustes préjugés, pour se conduire et se gouverner, la Russie n'a pas besoin de mains étrangères, qu'elle est en droit de dire, elle aussi, *Farà da se* ».

On est frappé, en lisant Leroy-Beaulieu, que sa russophilie très nuancée représente une attitude de défense face aux vues si souvent schématiques que l'on entretient à l'Ouest sur la réalité russe : il récuse ceux qui voudraient imposer à la Russie le schéma politique occidental, il oppose aux injustices commises par la Russie en Pologne celles commises par l'Angleterre en Irlande : malgré le manque de liberté politique, il voit plus de justice du côté russe.

Dans *Israël chez les nations* (1893), Leroy-Beaulieu abordait un sujet non moins brûlant, et qu'il traita avec la coutumière intelligence. L'antisémitisme croît en France, et va se déchaîner bientôt avec l'affaire Dreyfus. Leroy-Beaulieu écrit en tant que chrétien, et en tant que Français, et il examine les arguments des antisémites. Il estime que l'antisémitisme nous vient de l'extérieur, de l'Allemagne « toujours prompte aux querelles confessionnelles », et de la Russie « qui ne fait pas toujours meilleur visage au catholique et au luthérien qu'à l'israélite ». Nos sociétés sont malades, concède-t-il, mais ce mal ne vient pas d'un fauteur de troubles embusqué : « L'antisémitisme est essentiellement simpliste, comme on dit aujourd'hui : la complexité des phénomènes sociaux lui échappe, et cette infirmité, qui devrait être sa condamnation, est pour beaucoup dans ses succès près du populaire. » Sa devise, dit-il, reste en tout sujet « Caritas et pax », une devise chrétienne, « qui ne messied pas à un Français ».

En 1902 Leroy-Beaulieu développa encore ses idées sur le sujet dans un livre intitulé *Les doctrines de haine. L'antisémitisme. L'antiprotestantisme. L'anticléricalisme.* Il s'agit d'un recueil de conférences prononcées à l'École pratique des Hautes Études ; la réflexion, ici, est éclairée par « l'Affaire », qui s'est déchaînée entre-temps, et a coupé la France en deux ; l'auteur s'émeut de voir, de

différents côtés, faire l'apologie « des grands actes d'intolérance du passé », il dénonce les « visionnaires maniaques » et, quoiqu'il s'affirme patriote, il proteste contre un patriotisme qui prétendrait « cloîtrer » la nation.

Les derniers articles de Leroy-Beaulieu dans la *Revue des Deux Mondes* reviennent sur le sujet russe, et correspondent aux derniers voyages en Russie. En septembre 1907 paraît l'article « Entre deux rives. La Russie devant la troisième Douma », où Leroy-Beaulieu annonce qu'il faudra au moins deux ou trois générations et un demi-siècle de lutte pour que la Russie évolue sans catastrophe de l'absolutisme au régime constitutionnel. Il rencontre le Premier ministre Stolypine, apprécie son énergie et tente d'évaluer ses chances entre les fanatiques qui ont repris le dessus dans la société et les obstinés qui règnent à la cour ; il évoque aussi le danger que fait courir au pays le fanatisme souvent criminel du parti des « hommes russes ». Dans deux articles d'avril 1910, sur « La Russie nouvelle et la liberté religieuse », l'auteur analyse l'application et les conséquences de l'édit de tolérance d'avril 1905, constate qu'en ce qui concerne les juifs, le pouvoir louvoie, leur accorde des droits politiques (ils élisent les députés), mais ne leur donne toujours pas les droits civils complets. Partisan de la tolérance absolue, au nom de la laïcité de l'État, et au nom de la liberté impliquée par le christianisme, Leroy-Beaulieu ne pouvait évidemment que stigmatiser les pogromes. Il évoque également longuement l'émancipation des Vieux Croyants, et le paradoxe qu'il y a à les voir s'organiser maintenant souverainement, alors que l'Église orthodoxe officielle reste tenue en lisière ; un concile est bien annoncé, mais non convoqué, le rétablissement du patriarcat est dans l'air, mais on tergiverse toujours. Enfin le dernier article de Leroy-Beaulieu sera sur Léon Tolstoï, juste après l'annonce de sa mort à Astapovo. L'article aurait dû être écrit par Vogüé, qui venait de disparaître ; c'est une synthèse très intelligente de l'influence politique et morale du prophète d'Iasnaïa Poliana que brosse l'article de Leroy-Beaulieu.

Leroy-Beaulieu vaut par l'ampleur de la synthèse et l'excellence de l'information, mais il tire sa force de ses convictions de libéral plutôt sceptique sur le règne de la raison, et de chrétien persuadé que le christianisme doit se réconcilier avec la liberté et le « modernisme ». La philosophie sous-jacente à toute son œuvre reste encore valable à nos yeux, et certaines de ses intuitions sont tout simplement surprenantes de sagacité. Son chef-d'œuvre, *l'Empire des Tsars et les Russes,* parce qu'il a su appliquer tout au long de cette grande enquête ces mêmes qualités, émerge de la masse de livres passionnés que la Russie a, depuis Custine et avant, suscités partout en Occident. La réforme de la Russie selon un cheminement particulier était un moment de choix, qui appelait un observateur comme Leroy-Beaulieu.

Le talent principal de Leroy-Beaulieu, c'est de recourir, en des proportions très justes, à toutes les approches disponibles de son temps ; le fait de lire et parler couramment le russe le distinguait évidemment de beaucoup d'autres, qui avaient

tenté un diagnostic de la Russie sans connaître un traître mot de la langue, et qui ne cesseront de le faire jusqu'à nos jours. Il est parfaitement au courant de l'historiographie russe, des thèses et travaux de Sergueï Soloviev, d'Ilovaïski, de Kostomarov, de Zabiéline, etc., mais il se situe aussi par rapport aux grands prédécesseurs comme Schloezer dont l'enseignement à Uppsala et à Saint-Pétersbourg avait marqué tant d'esprits, y compris Gogol, et bien entendu Haxthausen, qu'il cite et corrige souvent dans des notes. Il est parfaitement au fait des travaux sur l'art, sur l'origine des chants épiques russes ; c'est l'époque où l'on s'y intéresse passionnément en Occident, avec les travaux de Rambaud en français ou de Ralston en anglais, mais aussi en Russie avec Bouslaïev, et puis Terechtchenko (*Les Mœurs du Peuple russe*) et Rybnikov, pour ses recueils de chants populaires. Il connaît tous les slavophiles et, en particulier, bien sûr Iouri Samarine ; il cite tous les « classiques » : Khomiakov, Kireïevski, etc. Il lit régulièrement Ivan Aksakov dans ses chroniques du journal *Rouss,* mais il marque souvent ses distances par rapport à son nationalisme excessif, ou à celui de Mikhaïl Katkov. Pour les grandes réformes il a lu tous les textes législatifs, les statistiques, les rapports des commissions, comme par exemple les *Matériaux pour l'étude de la propriété foncière d'aujourd'hui,* parus en 1880, les études sur la banque, en particulier celles du prince Vassiltchikov, avec qui il a eu une petite polémique dans les pages de la *Revue des Deux Mondes* en 1879. Les belles-lettres figurent aussi dans son enquête, il cite le *Journal d'un Écrivain* de Dostoïevski comme des poèmes de Nikolaï Nekrassov ou des récits et romans de Tourgueniev, le *Que faire ?* de Tchernychevski, dont il analyse fort bien l'exaltation pseudo-religieuse, et signale une mauvaise traduction française parue à Milan... Ajoutons que l'auteur lit également la littérature des opposants publiée hors de Russie, à Genève en particulier, tous les textes des grands dissidents comme Herzen, bien sûr, mais aussi les nombreuses brochures anonymes ou encore, par exemple, un curieux poème paru à Genève en 1877 : *l'Infanticide commis par le gouvernement russe.*

Cette très vaste information n'est pas étalée, mais elle est présente dans le détail, dans les notes, et il y a là, peut-on dire, un modèle d'élégance : une érudition sûre, mais qui n'entrave pas le corps du texte. Il en va de même pour les témoignages recueillis au cours de ses voyages, les entrevues, les souvenirs personnels ; ils sont présents ici et là, mais ne s'étalent nulle part. *L'Empire des Tsars et les Russes* est un modèle d'équilibre dans l'exposé savant.

Les grandes questions générales, les « tartes à la crème » si l'on ose dire, de toutes les études générales sur la Russie, sont abordées avec originalité et nuance : l'influence de la nature et du climat sur l'histoire russe, la double nature asiatique et européenne de la Russie, l'apport des Normands — les fameux Varègues —, et celui des Tartares... Les grands problèmes contemporains sont, eux aussi, abordés avec beaucoup d'équilibre : le nihilisme russe, les tendances au fanatisme, au maximalisme ; mieux vaut lire sur ce vaste sujet controversé les considérations de Leroy-Beaulieu que celles de tel ou tel historien contemporain, le Hongrois Tibor Szamuely par exemple. Leroy-Beaulieu a l'avantage d'une information très vaste

qui, par exemple, lui permet de mettre en parallèle « les instincts radicaux » de l'esprit russe, dans le nihilisme politique et dans les nombreuses « sectes du bas peuple », comme il dit. Même aujourd'hui, après pas mal de travaux sur la grande réforme de la propriété foncière en Russie sous Alexandre II [1], il me semble qu'avec son historique de la noblesse russe, de l'assujettissement du paysan, de l'inégalité géographique du servage dans l'empire, des débats et solutions retenues pour jumeler l'émancipation avec une réforme foncière, du mécanisme complexe et transitoire élaboré pour la période intermédiaire de remboursement des emprunts contractés par les communautés villageoises, du fonctionnement même de ces communautés, du mode de tenure de la terre, de l'attribution des parcelles, — sur tout ce vaste et fascinant ensemble de problèmes qui détermine une grande part du visage de la Russie d'alors, et a certainement laissé sa trace encore aujourd'hui, l'exposé de Leroy-Beaulieu est d'une très grande richesse, éclairé de plus par sa connaissance du problème foncier ailleurs en Europe, et des solutions trouvées en Prusse, en Belgique, en France ou en Irlande. Leroy-Beaulieu insiste tout particulièrement sur le côté « magique » qu'a revêtu la Réforme : née d'un oukase, ne peut-elle pas être remise en question ou complétée, comme elle a été édictée, d'un autre coup de baguette magique, et ne peut-elle pas engendrer indûment l'espoir chimérique d'autres bouleversements aussi aisés ? Leroy-Beaulieu cite Tcherkasski qui, en privé, dans une confidence à Milioutine, se demande si un aussi colossal bouleversement, obtenu par la magie de l'autocratie, ne va pas causer un ébranlement de la conscience morale quant « au tien et au mien ». Il ne faut pas voir là réflexions d'un conservateur attristé par cette grande redistribution foncière, mais plutôt appréhensions d'un observateur politique qui préfère toujours l'évolution organique, naturelle des choses, et qui est partisan de la lente introduction du « libéralisme ». Leroy-Beaulieu n'est nullement un avocat de l'autocratie ; il perçoit très nettement toute l'aspiration millénaire qui habite la Russie et ses habitants, il voit la marque de cette aspiration au « millenium » paradisiaque dans la force des rêves révolutionnaires en Russie, dans le fond de foi rédemptrice du moujik, et jusque dans ce pouvoir exceptionnellement fort, quasi thaumaturgique qu'a encore l'autocratie, et qui lui permet d'organiser une telle révolution par le haut. Lorsqu'il expose le fonctionnement du « mir », il rend compte du chimérisme slavophile, de la conjonction des opposés, pieux slavophiles et novateurs socialistes, dans un même anathème pour l'Occident, avec sa science bourgeoise et son économie politique ; bref il montre toujours les implications mythiques des discussions sociales en Russie.

Dans son étude des institutions, Leroy-Beaulieu fait revivre devant nous avec beaucoup de précision tout un système social, qui allie des traits d'ancien régime avec une étonnante capacité à faire se côtoyer anciens et nouveaux venus dans les assemblées de « zemstvos ». Il montre le passage des assemblées de la noblesse à ces assemblées composites, où la représentation est certes très inégale, mais où ont su collaborer des hommes radicalement hétérogènes, sans que s'installe le système

[1] George Kennan, *The Marquis de Custine and his Russia in 1839,* Princeton, New Jersey.

de partis, de surdité réciproque et de surenchère démagogique dont souffrent les parlements occidentaux, bref sans que se déchaîne la lutte sociale. Leroy-Beaulieu met ainsi en contraste cette aptitude à la vie en commun d'une part, et les violents antagonismes dus au « millénarisme » russe d'autre part.

Dans le domaine de la vie littéraire et de la presse, le tableau est également fort nuancé, et dans l'ensemble perspicace : Leroy-Beaulieu analyse les conditions créées par la censure, tente de voir ce qui relève d'elle, et ce qui relève de l'inclination russe pour les problèmes éthiques, dans la façon qu'a la littérature russe de prendre en charge toutes les grandes questions morales et sociales. La distinction des genres est toujours moins forte en Russie. Il a fort bien analysé les mécanismes de la « langue d'Ésope » et de la « littérature à tendance » dus au barrage de la censure, et il rapporte le paradoxal éloge de la censure fait par un de ses interlocuteurs qui pourrait bien être l'ancien censeur Nikitenko, mort en 1877. Il rend compte également de la presse libre en émigration, et de la presse clandestine, comme aussi de la « copie manuscrite », c'est-à-dire du « samizdat ». L'analyse est particulièrement juste lorsque Leroy-Beaulieu évoque le principal effet de cette « diète spirituelle » de la censure, à savoir la floraison de l'intelligentsia, c'est-à-dire d'un esprit d'opposition poussé au fanatisme politique, et qui équivaut à une entrée dans un ordre religieux, l'ordre du « progrès ». Leroy-Beaulieu analyse les composantes sociales de ce qu'il préfère appeler, en traduisant le mot et le mettant en italique, « *l'intelligence* », un mélange de déracinés besogneux, de passionnés maladifs, et surtout d'esprits « irrités ». Citant Tocqueville à propos de la France ancienne, Leroy-Beaulieu rappelle que « c'est souvent au moment où les abus sont devenus le moins lourds qu'ils deviennent le plus irritants ». Le rôle des femmes dans ce culte général de « l'irritation » est fort bien vu (Tolstoï leur fera un sort dans *Résurrection*), ainsi que celui du « prolétariat intellectuel ». Le livre étant écrit au moment où se déchaîne la « guerre contre l'autocratie », menée par une poignée de conspirateurs qui répondent tout à fait à la définition que fit plus tard Camus du « fanatique pur », les analyses par Leroy-Beaulieu du cérébralisme radical, de « l'inintelligence entre peuple et terroriste » sont particulièrement clairvoyantes.

Pour Leroy-Beaulieu le vrai danger pour l'avenir de la Russie n'est pourtant pas là, il est d'une autre nature, il tient à la double propriété foncière : celle des anciens seigneurs et celle des communes rurales que le nouveau statut a instaurée. C'est d'un nouveau bouleversement foncier que viendra le séisme. « Voilà le peuple russe ; s'il a des instincts socialistes, c'est d'en haut, c'est de la main paternelle du tsar qu'il attend le signal de ses revendications. Il a toujours l'oreille ouverte aux imposteurs et aujourd'hui, comme aux trois siècles précédents, comme au temps des faux Dimitri et de Pougatchef, pour avoir quelque chance de soulever un mouvement populaire, il faut parier au nom de l'autocrate ou d'un pseudo-empereur ». L'idée n'était pas si fausse, si l'on songe au cours pris par la Révolution de 1917. Cependant le conseil qu'il donne à la Russie, avec beaucoup de ménagements, et tout en restant toujours à l'écoute des voix russes qui

préconisent une « voie russe » vers l'avenir, c'est d'accepter le « Gulfstream » libéral qui vient battre ses rivages depuis l'Europe : il faut marcher vers la grande réforme politique, l'abolition de l'autocratie. Et surtout « le point important, c'est de ne pas laisser échapper l'heure où la nation commence à être mûre pour être associée au gouvernement, mais, en Russie, qui fixera un tel moment ? » Leroy-Beaulieu sent qu'une horloge s'est mise en route en Russie...

Le troisième tome de *l'Empire des Tsars et les Russes* parut avec un retard de six ans, précédé par une série de prépublications en 1887 et 1888 dans la *Revue des Deux Mondes.* C'est peut-être le meilleur des trois tomes, en ce sens qu'il porte sur un volet de la civilisation russe qui est de loin le moins étudié ; en tout cas il était très nouveau à l'époque, et pour donner un bon tableau d'ensemble sans tomber dans le discours apologétique des historiens d'Église, ni les études trop politiques ou sociales de la religion, il reste encore irremplaçable. Quel autre travail fournit un panorama aussi complet et juste de la tradition byzantine, de l'Église officielle et de son fonctionnement, et surtout des Vieux-Croyants, des sectes d'origines variées, du fourmillement religieux hétérodoxe de la Russie en cette seconde moitié du XIXe siècle ?

Ici aussi Leroy-Beaulieu nous fait bénéficier de très vastes lectures, et d'un esprit de synthèse ouvert. Après des considérations assez « tainiennes » sur religion et climat en Russie, il décrit quasi ethnographiquement les vestiges de paganisme dans la religion populaire, ce que Pierre Pascal appellera plus tard la « double foi », mais aussi l'état religieux très différent des classes cultivées, puis il soupèse le poids dans l'histoire de phénomènes capitaux comme l'emploi du slavon dans la liturgie russe, avec le reproche que faisait Nadejdine au slavon d'avoir retardé la naissance de la littérature russe proprement dite, ou encore, en sens inverse, le lien que le slavon a pu être avec d'autres Slaves ; lorsqu'il parle du phénomène alors considérable des pèlerinages, c'est, comme toujours, avec des statistiques et les derniers rapports de la « Société orthodoxe de Palestine » dont on apprend les ressources financières. La dévotion est longuement décrite, autant que les institutions ecclésiales et les différentes interprétations slavophiles de la « religion russe », dont Khomiakov disait qu'elle se refusait dans son sacrement de confession, à ouvrir une « banque » des péchés comme fait la religion romaine. Les monastères sont naturellement aussi l'objet d'études précises et économiques, puisque leurs biens, confisqués par Catherine au XVIIe siècle, ont été reconstitués, ou presque, grâce aux donations pendant le XIXe siècle. Leroy-Beaulieu montre l'importance sociale de la classe des popes et compare leur statut social et économique à celui du clergyman anglais, tel que le décrit Macaulay.

Le *raskol* a attiré sa curiosité plus que tout. Si nous ne trouvons pas chez Leroy-Beaulieu de sûreté dans l'historique de la question, car il ne pouvait pas avoir lu le maître livre de Pierre Pascal sur *Avvakum et les débuts du Raskol* (1939), en revanche l'état contemporain de la législation, de la tolérance envers les schismatiques, leur rôle économique, leur caractère démocratique et leur prospérité

matérielle dans le grand corps social russe sont bien montrés. Leur sentiment religieux très passionné est rapporté à de multiples exemples du millénarisme russe, étudié par ailleurs ; la comparaison qu'il fait avec la prospérité des sectes aux États-Unis d'Amérique s'imposait d'autant plus que le lien avec ces sectes commence à s'établir grâce à des missionnaires américains. Enfin Leroy-Beaulieu montre avec précision les divisions entre schismatiques eux-mêmes, la reconstitution d'un épiscopat qui a sa source en bordure extérieure de l'Empire, à Bielaïa Krinnitsa (Alba Fontana, comme il dit aussi) en Boukovine. Sur les « sauteurs », sur les protestants « stundistes » qui se propagent à partir d'Odessa, sur les flagellants, sur les « skoptsy » (eunuques) qui se châtrent, l'information est très complète. Le chapitre sur les anciens uniates reste plus que jamais d'actualité, hélas, puisque Staline et l'Église orthodoxe officielle ont repris à leur compte la politique tsariste, sur ce point comme sur d'autres, et qu'on en voit les tristes séquelles jusqu'à nos jours... Sans parti pris Leroy-Beaulieu montre l'Église dans son rôle de persécutrice. En conclusion l'auteur ne voit, au terme de son immense enquête, qu'une solution : la liberté religieuse dans ce grand empire, c'est-à-dire le complet renoncement à la « symphonie » byzantine entre les deux pouvoirs, le politique et le religieux, et le renvoi de Pobedonostsev.

L'œuvre d'Anatole Leroy-Beaulieu nous semble rester jusqu'à nos jours une œuvre de bon aloi. Elle est nourrie d'une information ample et juste, elle tire son énergie de quelques convictions minimales, mais fortes : l'avènement de l'ère démocratique, le nécessaire respect des traditions dans l'évolution politique et morale, le danger des fanatismes et la souhaitable jonction entre christianisme et liberté moderne. Aujourd'hui encore, comme on le voit, certaines de ces convictions rencontrent bien des résistances, et restent d'excellents buts. Leroy-Beaulieu se voulait également ethnographe, c'est-à-dire qu'il tentait d'entrer dans le mode de raisonnement de chaque fait de civilisation qu'il décrivait. Certes il y a une part de compilation dans son vaste tableau ; il a beaucoup lu, et beaucoup de textes et brochures russes que personne d'autre que lui ne lisait alors en France. Il n'est pas vraiment un chercheur sur le terrain, bien que ses voyages très nombreux donnent de la vie à ses lectures. Mais il est un excellent guide, il fait une synthèse proportionnée, il retient ce qu'il faut de l'histoire pour ne pas tomber dans la sociologie pure, il est statisticien quand il y a des statistiques, il recourt à la littérature autant qu'il le peut ; et s'il est loin d'exploiter toute la littérature russe de l'époque, il y puise déjà pas mal, et sans dépendre des traducteurs. Par-dessus tout, on peut dire qu'il a réussi à donner une bonne photographie d'un moment de l'histoire russe, et comme ce moment est capital, puisque c'est celui de la grande réforme et des difficultés qu'elle rencontre, il ne peut que nous intéresser au plus haut point.

Il y a chez les slavisants français deux races distinctes : ceux qui cachent à leur chevet le livre de Custine dont George Kennan a pu dire qu'il était faux quand il fut écrit et qu'il devint juste cent ans plus tard ; et ceux qui préfèrent garder sous la main Leroy-Beaulieu. Je me range parmi ceux-ci. Les idées justes ne s'obtiennent

pas à l'arraché et au paradoxe, ni non plus par l'irritation des plaies personnelles, et la rancœur, comme chez Custine, mais par la patience et le labeur, soutenus par quelque conviction forte mais tolérante.

Aujourd'hui encore il vaut la peine de lire un grand livre honnête qui a peu vieilli en cent ans d'âge. Et ne serait-ce que parce que la Russie est à nouveau face à des problèmes comparables de renouvellement, de refonte de toutes les structures, parce qu'elle se heurte à d'aussi redoutables blocages, qui ont été bien plus sanglants que l'autocratie russe au XIXe siècle, et parce que le libéralisme, dont Leroy-Beaulieu pensait qu'il faudrait bien l'installer en Russie, n'y a pas encore vraiment pris pied.

Il me plaît de conclure en citant une pensée de l'épilogue du livre de Leroy-Beaulieu sur *Israël chez les nations.* Parlant de l'utopie juive, vieille de trois mille ans, et qu'il partage « parce qu'il est chrétien », Leroy-Beaulieu écrit : « Les nations sont pareilles à des armées rangées en bataille, qui bivouaquent dans la nuit en attendant le choc du lendemain : quand luira-t-elle à nos yeux, l'aurore du jour béni, où, parmi les peuples, l'agneau pourra paraître à côté du lion et le chevreau gîter près du léopard ? Au lieu de s'en rapprocher, jamais notre Europe n'en a semblé plus loin. N'importe ! Ce grand rêve, il est bon, pour le monde, que nos cœurs ne s'en détachent point. La Bible et l'Évangile nous défendent d'en désespérer. C'est à nous surtout, chrétiens, libres de tout esprit de tribu et de tout exclusivisme de race, de ne pas trahir ces hautes espérances de paix dans la justice ».

Rares sont les moments où Anatole Leroy-Beaulieu s'abandonne à une telle effusion, mais elle nous indique la source de son intérêt pour la Russie aussi : quelque part, derrière la sagesse de ce livre d'enquête et de synthèse, il y a le « mythe russe », c'est-à-dire l'utopie vieille de mille ans d'un royaume de la justice. Du temps de Leroy-Beaulieu il n'y avait pas encore ce que Jules Romain appellera « cette grande lueur à l'Est », « la naissance de notre monde de demain à tous », mais elle est déjà en germe dans ce millénarisme que le libéral chrétien, membre de l'Institut, fondateur d'un « Comité de défense et de progrès social » considère avec attention, compréhension même, mais appréhension aussi. Il n'avait certes pas tort.

6e PARTIE

LA RUSSIE PRO ET CONTRA

CHAPITRE 27

LA « RELIGION RUSSE » DE PIERRE PASCAL

Retour à la table des matières

Pierre Pascal est mort le 1er juillet 1983, à la veille de son quatre-vingt-treizième anniversaire, dans un petit appartement de Neuilly, bourré de livres et de précieuses brochures qu'il avait rapportées de Russie. Un appartement de savant, mais toujours ouvert à ses élèves. Nous fûmes des centaines à bénéficier de l'enseignement précis, méthodique et lumineux d'un maître qui éclairait la philologie par l'histoire, la littérature par les problèmes de société. C'est le maître souriant, décortiquant une phrase du *Dit du régiment d'Igor,* qui me revient d'abord en mémoire. Par touches d'ironie à peine perceptibles il polémiquait, dans son fameux cours du vendredi 17 heures, avec les thèses d'André Mazon qui voyait dans le *Dit* une fabrication du 18e siècle à la manière d'Ossian ; Pascal, lui montrait le réservoir d'images que l'épopée nationale russe avait fournies aux poètes russes, depuis Pouchkine jusqu'aux symbolistes.

Ce professeur au sourire accueillant mais énigmatique avait une « autre vie », je ne dirai pas un double fond, mais un versant de son existence qu'il ne livrait pas aux élèves, lui qui n'admettait pas les digressions, ni dans les cours, ni dans les travaux académiques. À Neuilly Madame Pascal, « Jenny » accueillait chacun avec pétulance et hospitalité et c'était elle qui, souvent, « lâchait le morceau ». Au demeurant, l'on pouvait rencontrer chez lui, pour la « Pierre-et-Paul », les amis de l'époque héroïque, Boris Souvarine, Nicolas Lazarevitch ou Marcel Body. J'étais arrivé trop tard pour croiser chez lui Nicolas Berdiaev, le philosophe, ou Alexis Remizov, le conteur et le calligraphe ; mais assez tôt pour y voir Boris Zaïtsev, le

doyen des écrivains russes de Paris dans les années 50 et Georges Adamovitch ou Wladimir Weidlé. Un jour me furent montrés des minuscules carnets couverts d'écriture fine au crayon : le « Journal de Russie ». On dut trouver une dactylo assez dévouée pour se plonger dans la graphie microscopique du *Journal.* Dès 1968, sollicité pour les émissions de toute sorte consacrées au cinquantenaire de la Révolution russe, Pascal avait imperceptiblement modifié son attitude. L'homme jusqu'alors si discret sur son passé de militant bolchevique et ses dix-sept ans de Russie avait commencé de parler publiquement. Certes rien ne l'avait jamais gêné dans son passé. Marxiste il avait été et, en un certain sens, il restait : jusqu'à la fin de sa vie il travailla à un tableau socio-économique de l'Empire russe en 1913 ; pour lui, la littérature était bien une superstructure, reflétant à sa façon la société. Catholique il avait été et il restait : la messe quotidienne, les lectures pieuses, les articles pour *Catacombes,* les amitiés cléricales (en particulier le cardinal Feltin archevêque de Paris). En URSS n'avait-il pas passé en « jugement de parti » dès 1919 pour sa double obédience marxiste et chrétienne ? Hélène Stasova, qui était la secrétaire du Comité Central l'avait vigoureusement attaqué, Boukharine l'avait assez dédaigneusement défendu.

— Comment vous êtes-vous justifié devant ce redoutable tribunal ?

— Je ne me rappelle plus très bien, mais il me semble que j'ai dû raisonner de la façon suivante : dans le marxisme il y a deux parties en somme ; il y a la partie économique sur laquelle je n'ai pas d'objections majeures, que j'estime simplement discutable, et puis il y a la partie philosophique, le matérialisme. Là je ne suis pas du tout d'accord. Et du côté de saint Thomas d'Aquin, eh bien, il y a également la partie dogmatique et puis une partie indifférente, qui peut être politique ou autre également, qui est discutable. Ce n'est peut-être pas solide comme raisonnement, mais je dois avouer que les interrogateurs, les inquisiteurs n'ont pas été terribles, et ça s'est arrangé sans dommages. Ils ont simplement décidé que je ne pouvais pas être secrétaire du groupe communiste français, ce qui ne me privait aucunement ».

J'ai rapporté ces propos de Pascal pour éclairer un point central de sa personnalité, le paradoxe de ce « bolchevik chrétien », et pour montrer la sérénité avec laquelle Pascal jugeait son propre itinéraire. Dès 1923-24, il avait estimé que la révolution russe, qui n'avait pas été l'œuvre du Parti, mais celle du peuple, aiguillonné par une impérieuse exigence morale, était désormais captive du Parti. Et que lui-même ne resterait pas solidaire des kidnappeurs de la Révolution. Bien sûr il y avait un certain paradoxe, difficile à faire partager, et la discrétion de Pascal entre 1936 — où il préfaça encore la brochure d'un ouvrier breton rentré d'un séjour de douze ans en Russie, Yvon (pseudonyme de Guiheneuf) sur *Ce qu'est devenue la révolution russe* — et 1968, où il accepta à nouveau d'être interviewé sur son passé de révolutionnaire s'explique par beaucoup de circonstances (la thèse, la carrière académique, la guerre) mais aussi par la difficulté à expliquer publiquement sa condamnation totale du communisme soviétique, sans aucun reniement de la Révolution morale de 1917, et même sans

presque aucun reniement de Lénine. Les événements de 1968 en France — en particulier à Nanterre où le vieil ami « anar » de Pascal, Nicolas Lazarevitch, retrouvait alors une jeunesse dans le combat étudiant — ont aidé Pascal à reprendre la parole. La dissociation nouvelle de l'idéal révolutionnaire, et de « l'absolutisme bolchevik » était une condition favorable.

Sur son enfance et sa famille Pascal nous a laissé un texte intitulé « Mon père Charles Pascal » [1]. De souche auvergnate, ce père devint professeur de latin au Lycée Janson de Sailly après une carrière en province et à Versailles. Les vacances de la famille avaient lieu à Issoire. « La Russie étant à la mode, on avait créé au lycée un cours de russe ; il fut éphémère, mais mes parents, voyant mon intérêt éveillé, me firent donner des leçons. Quand je pus lire avec un dictionnaire un journal russe, il m'arriva de tomber sur une feuille révolutionnaire, où je trouvai cet avis aux bourgeois français : une fois au pouvoir, nous ne reconnaîtrons pas les dettes du tsarisme. Je prévins mes parents, mais ils ne me crurent pas ». Le jeune Pierre Pascal n'aimait pas les aspects « bourgeois » de sa famille et ce court texte sur son père indique clairement qu'il impute à sa mère, une « demoiselle de Limoges » qui croyait avoir dérogé en épousant un simple enseignant, le joug bourgeois qu'elle imposa à son père. Le sort des bonnes, en particulier, l'indignait. « Mal logées, à la disposition sans limitation de temps, mal nourries des restes de la table, renvoyées sans pitié en cas de maladie, sans cesse rappelées à leur situation subalterne. Mais mon père, en ce domaine domestique, n'avait aucun pouvoir ».

Le jeune Pierre Pascal s'enthousiasme pour les *bylines* — chansons épiques russes — dans le même temps où il se prend de dégoût pour la « religion bourgeoise ». En 1910, puis en 1911, il va en Russie, à la rencontre du pays qu'il idolâtre. Il découvre la beauté de Kiev, il se rend au lycée de Nejine en Ukraine, où on lui montre les cahiers de cours de l'élève Gogol, il va même à Koursk à cause du *Dit d'Igor*, après quoi il se rend près de Poltava, chez un grand propriétaire, Nepliouïev, qui avait fait don de ses terres à ses paysans, à Vozdjivenskoïe.

Il s'y rend sur le conseil de l'abbé Quénet, auteur d'une thèse sur Tchaadaev, et disciple de l'abbé Portal, un lazariste qui dirigeait, au 4 rue de Grenelle, un centre pour l'étude de la Russie, et l'union des églises. La pensée de l'abbé Portal a joué un rôle capital dans la formation de Pierre Pascal : par son christianisme social, proche du *Sillon* de Marc Sangnier, par son enthousiasme pour la spiritualité russe, son refus des conversions individuelles, son projet d'union des églises orthodoxes russe et catholique, où chaque église emprunterait à l'autre, le père Portal a exercé une influence décisive sur un groupe d'ecclésiastiques qui seront même envoyés en mission officielle par Clémenceau, en 1917, lors de la tentative de rapprochement avec Lénine et Trotski, et quand l'échec des diplomates français traditionnels,

[1] P. Pascal. « Mon père Charles Pascal ». *Revue des Études Slaves.* Tome 54, fascicule 1-2. (« Mélanges Pierre Pascal »), Paris 1982, pp. 11-17.

ignorants du pays et imbus d'eux-mêmes, sera devenu patent [1]. Ainsi dès 1910, le jeune Pascal, guidé par l'abbé Quénet, découvre sa voie : une exploration enthousiaste de la spiritualité et de la vie sociale russe dans leurs aspects les plus originaux, les moins « occidentaux ». Rentré à la rue d'Ulm, Pierre Pascal fait activement campagne contre « la loi de trois ans » (de service militaire). Plus tard, en 1920, à Moscou, il écrira à propos de cette période : « À mes camarades catholiques je démontrais le caractère antichrétien, anticatholique de l'idolâtrie patriotique inventée par la bourgeoisie pour remplacer dans le peuple la religion. Toujours la patrie m'est apparue comme un dieu d'airain, colossal et barbare, qu'une foule en délire chauffe jusqu'à faire crier le métal et emplit sans cesse de jeunes vies humaines ». Le normalien « tala » [2], anticonformiste et anti-patriotard s'indigne de l'« éducation ignoble de la haine entre les peuples », qui sévit en France. Le tsarisme russe lui semble beau en face de cette « turpitude » démocratique et parlementaire.

L'année suivante, en 1911. Pascal retourne à Saint-Pétersbourg et y trouve un « admirable sujet », Joseph de Maistre en Russie. Aidé par un bibliothécaire secourable, il dévore revues et documents ; à midi, il mange à la cantine de la Bibliothèque Publique en compagnie d'André Mazon son aîné qui, lui, écrit sa thèse sur Gontcharov, et d'André Lirondelle, qui travaille sur le poète Alexis Tolstoï. Tous étaient rattachés à l'institut français de Saint-Pétersbourg qui venait à peine d'ouvrir. Il est reçu chez l'historien Kareev, le philologue Chakhmatov. Il est enchanté. Mais il doit rentrer pour passer l'agrégation de lettres et le diplôme de russe des Langues Orientales, juste avant que n'éclate la guerre. Heureusement qu'à Paris il retrouve l'abbé Portal et ses élèves : l'abbé Quénet qui travaille sur Tchaadaev, l'abbé Gratieux qui, lui, travaille sur le poète slavophile Khomiakov. Tous étaient « unionistes ». Voici comment Pascal se décrit : « Je n'étais pas tellement encore universitaire. Je ne sais pas si je le suis devenu après, mais à cette époque-là je n'étais qu'un normalien. Avec des idées qui étaient un peu extra-universitaires, justement ne fût-ce que cet intérêt pour la Russie. Je m'intéressais beaucoup à l'idée de l'Union des Églises. C'est pourquoi je m'intéressais beaucoup au côté religieux en Russie. Au fond j'avais été amené à la religion en général par Bossuet. L'idée d'union des Églises est venue se joindre à mon attitude religieuse précédente venant de Bossuet ». Pascal passe l'agrégation des lettres, sort premier, mais doit commencer à contrecœur son « régiment ». À un camarade, il écrit en janvier 1914 : « Je sens cette année, plus souvent que jadis, l'absurdité de cet état de choses et la vanité de la vie qu'on nous fait mener ». Éclate la guerre. Pascal, lieutenant, part aussitôt au front. Blessé du côté d'Épinal, envoyé aux Dardanelles,

---

[1] Cf. Régis Ladous. *Monsieur Portal et les siens.* Thèse de l'Université de Lyon. Cet ouvrage, encore inédit, apporte une inestimable documentation sur le groupe de l'abbé Portal en général et sur ses rapports avec Pierre Pascal en particulier. Un élève de Régis Ladous, Michel Gordette, m'a communiqué cet ouvrage et je l'en remercie.

[2] « Tala » : « catholique pratiquant » en jargon normalien (qui « va-t-à la messe »). Sur la promotion de Pascal, en 1910, il y avait seulement deux talas. Cf. Michel Gardette « Pierre Pascal en Russie », mémoire de maîtrise soutenu à l'Université de Lyon.

à nouveau blessé et rapatrié à Grenoble, il est appelé au G.Q.C., où Paul Boyer, le directeur des Longues O l'a recommandé pour son excellence en russe. « Vous savez le russe, eh bien vous allez déchiffrer les télégrammes bulgares », lui annonce un colonel à Chantilly. Enfin en avril 1916, Pascal est envoyé à la Mission Militaire française en Russie. Il débarque à Arkhangelsk du « Champagne », sur lequel il a voyagé en compagnie de Gustave Welter. Pascal apprécie peu le personnel de la Mission, et moins encore la tâche de propagandiste français dont on le charge. À Mohilev, à la « Stavka » (G.O.G.) russe, il est décoré par Nicolas II « Il ne trouvait rien à dire, il était d'un air sombre, accablé ; il m'a fait l'impression d'être accablé par tous les événements ». Pascal lit les journaux russes, est au courant du « complot des grands-ducs », voit à quel point le pouvoir est sapé, en particulier par l'Union des Municipalités. Enfin surviennent les journées de février 17, une immense « détente de choses qui avaient été comprimées longtemps ». C'est alors que le lieutenant Pascal est envoyé sur le Front Nord pour convaincre les soldats russes de la nécessité de reprendre l'offensive. Mais cet effort de propagande alliée se heurte à une immense rancœur. De plus Pascal sympathise avec ses contradicteurs. Il note dans son carnet : « Le peuple russe est celui du monde qui accepte le moins la contrainte. La discipline militaire lui a toujours paru une invention du diable (...) Le peuple russe a un sentiment aigu du caractère tragique de cette guerre, qu'il ne veut pas, qui est absurde, dont l'humanité ne doit pas vouloir et dont elle ne peut se dépêtrer ».

Régis Ladous, qui a dépouillé les archives de l'abbé Portal, indique que Pascal correspond alors assidûment avec le père Portal, et que, dès décembre 1916, il annonce un prochain soulèvement. Préparé à cette idée par Leroy-Beaulieu, et aussi par Quénet, l'abbé Portal poursuivit son projet d'union des Églises après octobre 17, fut reçu par Clémenceau à qui il communiqua six noms de son équipe russe, à envoyer à Moscou, où à y maintenir. Parmi eux Pascal, « un modeste, qu'il faut savoir apprécier et qui peut rendre les plus grands services ». L'idée de Portal est qu'il faut plus que jamais, « témoigner aux Russes que, malgré tout, on ne veut pas les abandonner ».

L'envoi d'une mission « portalienne » en Russie fit long feu : l'ambassadeur Noulens parvint à la torpiller. Cet échec explique le refus de Pascal de rentrer en France (en octobre 1918), puis son ralliement aux bolcheviks, sa participation à la fondation d'un groupe communiste franco-anglais à Moscou (septembre 1918). Il est passionnant de voir, à travers le *Journal*, les étapes de ce ralliement. « Petrograd est une scène inouïe en ce moment, écrit-il le 26 décembre 1917. Ce qui s'y joue, c'est le duel de deux sociétés, celle d'aujourd'hui et celle de demain. Elles ne peuvent pas se comprendre, elles sont situées sur des plans différents. Elles ne connaissent pas de terrain commun, parce qu'en dehors d'elles-mêmes, elles ne reconnaissent rien. Il pourrait y en avoir un commun, parce qu'il est supérieur, l'Église, mais ni l'une ni l'autre de ces sociétés ne veut la reconnaître et pour cela elles sont condamnées l'une à périr, l'autre à ne pas réussir. Ainsi tout ce qu'on dit, du point de vue du présent contre les bolcheviks (c'est-à-dire les

socialistes, car ils sont les seuls conséquents), en les appelant traîtres, agresseurs, désorganisateurs, est absolument vrai : mais cela ne peut ni ne doit les toucher car ils ont déclaré la guerre à la société actuelle, et ils ne le cachent pas. »

En septembre 1918 Pascal, qui, plus que jamais, est engagé dans l'Église, assiste à la messe quotidiennement, suit les travaux du Concile de l'Église orthodoxe, fréquente les conférences philosophico-religieuses (il y découvre Biely), note avec regret : « Je suis la doctrine socialiste, elle est belle et vraie, jusqu'au moment où elle nie le christianisme ; et je suis chrétien sans nier le socialisme. Le socialisme a tort de condamner, car il ne sait pas encore tout ce qu'il est ».

Le lieutenant Pascal est accusé de trahison, de « sacrilège contre la patrie ». Il se console auprès du peuple russe et de quelques amis français qui le comprennent. « Sous le ciel étoilé et clair, quelle douce causerie avec Marcel Body sur la Russie : bonté, pureté, vérité, générosité, la folie de l'humanité, l'homme pitoyable par sa misère, et grand par ses œuvres et ses sentiments, le tragique actuel... ».

Dès avril 17, Pascal était allé écouter Lénine à son arrivée de Finlande, il aimait la façon simple et catégorique de parler de Lénine, ses proverbes et son « accent du terroir ». La révolution était une conséquence du christianisme évangélique du peuple russe. Les bannières rouges portaient des formules liturgiques orthodoxes comme « Mir Mirou » (« Paix au monde »), la vie était en train de devenir évangélique... Pascal avait vingt-sept ans, la guerre l'avait éloigné d'un début normal de carrière enseignante (à Lyon, on avait créé en vain une chaire de russe pour lui). Il était dans un pays qu'il aimait, lié encore à la France par son appartenance à la Mission militaire, mais de moins en moins, car, à ses yeux, la France ne faisait à la Russie que « des crasses ». Son *Journal,* parfois, contient des prières à la Russie : « Peuple russe, tu cherches le bien, et on te trompe, de partout et toujours ».

En avril 1920 le journal à grand tirage *Excelsior* titra : « Deux bolcheviks français : l'ex-lieutenant et normalien Pascal, l'ex-journaliste René Marchand » et rapporta les propos de Pascal : « C'est une nouvelle raison qui gouverne ici, il faut s'y habituer. Quand on a compris, on se demande comment on a pu vivre avant la naissance du bolchevisme ». À lire son *Journal de Russie* on se rend compte que Pascal trouva, dans la Russie et dans le communisme une « grande famille ». Son exaltation est extrême. Pour lui se réalise le quatrième psaume des vêpres du dimanche : « les puissants renversés de leur trône et le pauvre relevé de sa crotte ».

Pascal va exactement en sens inverse de Gorki, un des pères spirituels de la Révolution. Car Gorki n'admet pas la confiscation de celle-ci par « messieurs Lénine et Trotski ». Dans ses éditoriaux de la *Nouvelle Vie,* qu'il intitule « Pensées intempestives », Gorki déplore la censure, le pouvoir de la populace, la montée de la barbarie, de l'« asiatisme russe », ce qui lui fait écrire, le 22 mars 1918 : « Si je

vois que la politique du pouvoir des soviets est ‘profondément nationale’ — comme le reconnaissent ironiquement même les ennemis des bolcheviks — et que le nationalisme de la politique bolchevique s'exprime justement par ‘l'égalité en pauvreté et en nullité’, je suis obligé de reconnaître avec amertume que nos ennemis ont raison, le bolchevisme est un malheur national, car il menace de ruiner les faibles embryons de la culture russe, dans le chaos des bas instincts qu'il a éveillés ». Pascal, tout au contraire, s'enchante de la bonté de l'humilité, de l'invention du peuple. Les « bas instincts », il ne veut pas les voir. La suppression des libertés formelles, elle l'enthousiasme (« J’ai toujours été, par réflexion personnelle, internationaliste, anticapitaliste et antiparlementaire »).

La famille des communistes français de Moscou a naturellement connu des scissions, des inimitiés. Pascal n'est pas à l'écart. Il a fondé le groupe avec Jeanne Labourbe (bientôt assassinée à Odessa), il exerce de véritables « pouvoirs consulaires » sur la colonie française des ci-devant. Louise Weiss lui rend visite en 1921, et l'entend insulter une malheureuse Française, ancienne institutrice, venue demander de l'aide à son « puissant compatriote ». Voici les propos de Pascal, rapportés par Louise Weiss : « Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Je me moque du malheur de vos aristocrates, petite bourgeoise idiote ! Parasite du système capitaliste ! Éducatrice hostile à la pénétration du socialisme dans les repaires anti-révolutionnaires de la féodalité ! Vous avez la vie sauve ! Que voulez-vous de plus ? Vipère, déblayez mon plancher ! » Louise Weiss force peut-être la note, mais le « bolchevik évangélique » Pascal, sollicité de tous côtés par des Français égarés dans la tourmente, n'était certainement pas tendre pour les « parasites du capitalisme » incapables de comprendre l'avènement d'un « homme nouveau »... Pourtant, il en sauve beaucoup, organise des secours alimentaires au Refuge français et, dans ses Carnets, il affirme : je n'ai fait arrêter personne.

Pierre Pascal s'installe dans la maison de bois d'une riche marchande de parapluies au Denejny Pereoulok, la « Traverse de la Monnaie » (il adore traduire en bon vieux français des appellations réputées intraduisibles), avec Marcel Body (simple soldat), Jacques Sadoul (capitaine), Robert Petit, dit « Bob ». Il travaille au Commissariat des Affaires Étrangères, comme secrétaire de Tchitchérine, un homme raffiné, passionné de musique, venu à la Révolution malgré son milieu aristocratique. Pascal assiste à la fondation de la Troisième Internationale, lance toutes les nuits des messages radio en français, écrits par lui ou dictés par Tchitcherine. Il est à ce point maximaliste que Tchitcherine doit le consoler, lorsqu'il lui donne à traduire une réponse positive au projet de Conférence de paix de Paris, lancé par Lloyd-George. Pascal est saisi d'indignation à l'idée que le pouvoir soviétique va négocier avec les Blancs sous l'égide des Alliés. Mais Koltchak et Denikine firent capoter la rencontre...

Guilbeaux, un socialiste « défaitiste », ami de Lénine arrive de Suisse pour la constitution de la Troisième Internationale. De violentes querelles entre Sadoul et lui vont secouer le groupe communiste français. Le 30 janvier 1920 le groupe est

dissout, un Comité de reconstitution est désigné. Sadoul répand même le bruit que Pascal veut l'assassiner. Pascal note : « Que toute cette vie est mesquine et dégoûtante ! Vraiment je l'ai toujours dit, il y a le bolchevisme du bon peuple russe, dévoué, convaincu, naïf même, idéaliste, et la politique du Comité Central marxiste, intellectuel, (juif, disent certains, mais c'est faux), diplomate, sans scrupules. Heureusement, le plus souvent, elle coïncide avec le bolchevisme des masses ». À cette époque, à l'initiative de Radek, Pascal donne un bref cours sur la France aux étudiants de l'Université de Moscou.

En 1921 Pascal se lie avec une secrétaire-dactylo de l'Internationale. Eugénie Roussakova, fille d'un socialiste russe émigré, vivant à Marseille et expulsé de France en 1918. Dans le tome II de son *Journal de Russie,* Pierre Pascal a inclus le journal de sa femme, intitulé « Tribulations d'une famille », un texte pétillant de malice, qui raconte l'arrivée d'une petite marseillaise dans le chaos soviétique de 1918-19. Jenny se convertit au catholicisme et se fait baptiser à Saint-Louis-des-Français pour épouser Pierre... Une des sœurs de Jenny était mariée avec un « anar » converti au bolchevisme, Kilbatchich, dit Victor Serge. Avec Jenny la vie quotidienne devient un peu moins ascétique. À partir de 1921, et jusqu'au départ, en 1933, ils vivront dans une chambre de l'ancien hôtel du « Petit Paris ». Survient le 2e Congrès de l'Internationale. Débarquent Boris Souvarine, Charles-André Julien et d'autres, conduits par Loriot : Pascal et Jenny les reçoivent, se lient d'amitié avec eux. Le « blocus » se desserre ; c'est un peu la France nouvelle qui rend visite au groupe si restreint des communistes français de Moscou. Le cercle de famille s'élargit. Plus tard Boris Souvarine, le grand responsable de la scission de Tours, expliquera que les articles et « radio » de Pascal l'avaient fortement déterminé à embrasser la cause bolchevique.

Car Pascal est déjà un actif propagandiste de « l'État soviétiste », dans les publications de Moscou et bientôt dans la presse française d'extrême-gauche. L'abondante, mais encore incomplète, bibliographie de ses ouvrages et articles que l'on trouve dans les « Mélanges Pascal » de 1961, complétée dans ceux de 1982, commence en 1920 par : « En Russie rouge, lettres d'un communiste français », édition de l'Internationale. Cette brochure fut réimprimée à Paris par la librairie de l'Humanité, l'année suivante, par les soins de Boris Souvarine, et avant leur rencontre. La brochure qui suit, « Les résultats moraux de l'État soviétiste » parut dans les *Cahiers du travail* en 1921. L'égalité économique et morale, la restauration de la dignité humaine, l'abolition des classes, l'avènement d'un nouvel homme communiste : voilà les thèmes essentiels dont traite Pascal. « Le communisme a entrepris, sans le crier avec tapage, ce travail herculéen de transformer l'homme russe » ; et : « l'homme nouveau du communisme, il n'est plus à naître, il n'est plus à l'état de lointaine utopie. Il vit, il grandit, il se multiplie ». Pour défendre la Révolution, il faut la Tcheka. Pascal rend visite à un camp-prison dans un ancien monastère près de Moscou, ainsi que dans l'île

Solovki. Il fait une description quasi enthousiaste. Comme l'écrit Christian Jelen [1], « la croyance de Pascal lui permet de transformer la sinistre Tcheka en une police honorable, généreuse, juste, soucieuse du sort de chacun ». Les Tchekas sont des « collaboratrices actives de l'œuvre de reconstruction économique du pays ». En 1977 Fred Kupferman [2] demanda à Pascal ce qu'il pensait rétrospectivement de son enthousiasme pour les prisons révolutionnaires. Pascal répondit : « Par la pensée, je suis revenu au temps où je visitais des camps. Mon optimisme me frappe. Je voyais tout en beau. Ce n'était pas tout à fait faux. Simplement je ne remontais pas des effets aux causes. Un exemple : j'écrivais que la prostitution avait disparu. C'était vrai, mais les prostituées avaient été expédiées en Sibérie. Cela, je ne le savais pas ». Pascal était-il aveugle, insincère ou peut-être insensible ? Je dirai avant tout que Pascal était un véritable mystique de la révolution russe. En 1922, dans son livre *Au pays des Soviets,* l'anarchiste Mauricius le décrit ainsi : « Pierre Pascal est probablement le seul Occidental qui ne regrette pas l'Occident. Sa mystique naturelle s'est exaltée au contact de la mystique russe (...) Il vit retiré, ne se mêle à aucune intrigue, parle peu et remplit sa besogne opiniâtrement ». Il est entré « en communisme » comme on entre en religion...

C'est ce personnage énigmatique qu'on vit dans trois conférences internationales auxquelles prit part pour la première fois le pouvoir soviétique. Tchitcherine l'emmena à Gênes et à Rapallo en mars et avril 1922. Barthou, le ministre français, faisait des « tremolos désastreux ». On se montrait du doigt le transfuge et « contumax » français [3] qui avait rang d'interprète dans la délégation soviétique. Des camarades de Normale lui écrivent ou lui rendent visite ; de Montpellier le professeur Bastid lui demande un exemplaire du *Code pénal* bolchevik. La presse française à grand tirage écrit que Pascal est là pour négocier avec le Saint-Siège. Le caricaturiste Gassier crayonne au dos d'un menu de l'Impérial Palace, où réside la délégation russe, un Pierre Pascal avec l'écharpe de maire célébrant le mariage de Karl Marx et de Pie XI... Le père et un frère de Pascal vinrent à Rapallo pour revoir l'étrange « fils prodigue ».

En juin, Litvinov emmène Pascal à la Conférence de La Haye, puis à celle de Lausanne. Il est, de toute évidence, un homme en qui l'on a toute confiance. Ses articles paraissent maintenant régulièrement dans *Clarté* et dans *la Correspondance internationale.* Pourtant le doute a déjà saisi Pascal. L'assaut ordonné par Trotski contre les marins révoltés de Cronstadt l'a troublé, il sent le mensonge dans les informations diffusées, il admire le courage des marins qui ont

---

[1] Christian Jelen. *L'aveuglement. Les socialistes et la naissance du mythe soviétique.* Paris 1984, pp. 239-247.

[2] Fred Kupferman. *Au pays des Soviets. Le voyage français en Union soviétique* 1917-1939. Paris 1979, pp. 36-40.

[3] Une instruction avait été ouverte à Paris contre Sadoul et Pascal. Sadoul, rentré en 1925, fut acquitté. Le général Gournaud, gouverneur militaire de Paris, interrompit l'« affaire Pascal », vu qu'il n'y avait jamais eu de guerre déclarée entre la France et l'URSS. Pascal n'était donc pas un « contumax ».

créé une commune. Le jour de la prise de leur commune, on célèbre à Moscou la Commune de Paris... En 1922 on demande à Pascal de témoigner au procès du Parti Socialiste-Révolutionnaire. Le procès est inique, mais Pascal s'exécute, influençant fortement Sadoul et Souvarine. Quant à la NEP, c'était pour Pascal « l'échec de la révolution, la seule qui l'intéressait, celle qu'avait rêvée le peuple russe, celle qui promettait un monde nouveau, exempt de toutes les tares présentes ». Le doute fait son œuvre, mais pendant l'année 1923 Pascal n'en poursuit pas moins son travail de propagandiste.

Le *Journal*, lui, s'arrête momentanément, par désenchantement. En revanche, Pascal reprend des voyages à travers la Russie. Il va en Haute-Volga et s'enchante de « ce joyau de la Russie du Nord » ; il séjourne à Ouglitch, où fut assassiné le tsarévitch Dimitri, et fut bâtie l'église « Sur-le-sang ». Il séjourne trois étés de suite en Crimée, dans une ancienne propriété de maître où s'installe une « commune » : Pascal et sa compagne, Nicolas Lazarevitch, deux anarchistes italiens réfugiés en URSS après la prise du pouvoir par Mussolini ; y viendront aussi Boris Souvarine et Gulheneuf, l'ouvrier breton... On cultivait et on vendait des radis, on achetait au voisin tatare des bonbonnes de vin, on se posait sans fin le problème éthique de savoir si la commune pouvait engager un salarié.

Un beau jour d'octobre 1924, la commune fut l'objet d'une perquisition du Guépéou. On saisit des numéros du *Libertaire...* Dans l'été 1925, Pascal se rend, au terme d'un long périple, à Achkhabad, découvrant le « phénomène colonial » russe. Souvarine, rentré, est exclu du P.C. ; Pascal lui envoie des chroniques pour le *Bulletin communiste,* dont Souvarine ne s'est pas dessaisi. Souvarine les publie sous des pseudonymes : Kievlianine, Igor, Leonid. Pascal collabore aussi à la *Révolution prolétarienne* de Monatte, exclu quelques semaines avant Souvarine. Désormais Pascal assiste en neutre à la lutte pour le pouvoir. « Lénine était un héros, maintenant on les fabrique », écrit-il en commentant les obsèques de Frounzé, avec leur pompe hypertrophiée. Pour lui la révolution est captive. « On a affaire à une révolution bourgeoise un peu spéciale ». L'État reste là, il opprime les ouvriers ; le mot socialisme est là, mais à présent Pascal « se creuse la tête pour savoir ce que ça veut dire vraiment ». (« Mon état d'âme », lettre à Rosmer, de septembre 1923). Il y aura, bien sûr, un certain décalage entre cette perte de la foi communiste et l'arrêt des fonctions officielles et de propagandiste. En 1925 Pascal quitte la section de Presse du Komintern et entre comme « collaborateur scientifique » à l'Institut Marx-Engels, que dirige un ancien menchevik, Riazanov. C'est un havre pour ex-enthousiastes, Pascal y travaille au Cabinet français sur les archives de Gracchus Babeuf, que Souvarine avait achetées à Henri Rollin, rédacteur au *Temps.* Riazanov était un homme bienveillant et libéral, Pascal l'avait prévenu : « Vous savez, je ne suis pas du tout marxiste », et Riazanov avait répondu : « Cela n'a aucune importance ». Riazanov fut arrêté en 1929, relégué à Saratov, où lui et sa femme périrent. Une lettre de Pascal à Monatte, en 1927, nous précise son état d'esprit à cette époque. Pour lui on en est au Directoire. Les débrouillards et les actifs ont le vent en poupe. L'opposition n'est séparée de la

majorité que par des nuances : « elle a parlé de 'démocratie dans le Parti', mais personne ne peut y croire dans la bouche de tyrans éprouvés comme Trotski, Zinoviev et leur bande ». La Russie marche vers l'américanisation et la social-démocratie...

C'est peu de dire que Pierre Pascal est désenchanté. Il est écœuré, et il n'hésite pas à courir de grands risques pour faire savoir à l'extérieur que la Révolution est trahie. C'est ainsi qu'en 1925 il remet le texte du « Testament de Lénine » à Henry Thorès, l'avocat du meurtrier de Petlioura, venu à Moscou chercher des documents disculpant son client. Marcel Body décrit la remise, chez Pascal, de ce document confidentiel [1]... Pascal vit replié sur un petit groupe d'« anciens » désenchantés. Narquois, il assiste aux hypocrites célébrations du 10e anniversaire de 1917, il voit la façon dont on circonvient un Barbusse, qui se laisse « acheter » par mille faveurs royales. Pascal pourrait rentrer comme Sadoul, qui a fait l'objet d'un non-lieu en France. Mais il n'y songe pas ; il est « russe », c'est vers la Russie des profondeurs qu'il se tourne tout en achevant une anthologie des textes de Lénine, qui paraît en 1926-27, en trois tomes, sous le titre *pages choisies de Lénine,* avec des annotations et présentations d'une grande précision, sans concession au « culte ». C'est alors la découverte enivrante de la *Vie de l'archiprêtre Avvakum, écrite par lui-même.* Il s'agit d'une édition savante de 1916 confisquée à un ci-devant et que Pascal trouve dans la cave de l'Institut. Citons sa préface à sa magistrale thèse de doctorat sur « Avvakum et les débuts du raskol » (Paris, 1938). « Je commençai à lire cette *Vie* et d'abord elle me ravit. Après le jargon quasi international des journaux et des livres, c'était la pure et savoureuse langue russe, celle de tout le peuple avant Pierre le Grand, et des paysans du Nord encore aujourd'hui — pas celle de la « sociologie » marxiste qui remplaçait alors l'histoire et réduisait l'évolution de l'humanité à un schéma de révolutions et contre-révolutions, c'était le XVIIe, siècle moscovite, haut en couleurs, varié, tantôt lointain, tantôt si semblable au XXe ! Au lieu du « matérialisme historique », qui niait, avec Dieu, la personne humaine, et obsédait les cerveaux jusqu'à la maladie, c'était une âme d'élite consciencieuse, indomptée jusqu'à la mort, et qui nourrissait son génie précisément de sa foi en la Providence, de sa constante demeure dans le surnaturel ». Pascal s'enfonce dans ce XVIIe siècle russe déchiré par l'intolérance, où la « vieille foi » résistait avec acharnement aux réformes du patriarche Nicon, puis à la sécularisation menée par Pierre I — comme Port-Royal à la même époque résistait au pouvoir royal de Louis XIV. Vieux-Croyants et jansénistes ont en commun les « pénitences à feu et à sang », le « tremblement devant un Dieu terrible plus proche de Jéhovah que du bon pasteur de l'Évangile », et surtout l'exigence d'une réforme morale le refus d'un aggiornamento liturgique...

---

[1] Cf. Marcel Body. *Un piano en bouleau de Carélie.* Body a confié à Michel Gardette, dans un entretien, que l'échange entre Pascal et Souvarine eut lieu caché sous le timbre de cartes postales. À la question « Que faire du document ? » Pascal répondit « ce que vous voudrez ».

Trois étés de suite, de 1926 à 1928, Pascal se rend en Outre-Volga, dans un village perdu où l'invite un camarade instituteur, et il observe méthodiquement l'architecture, l'économie, la vie d'un village russe à l'ancienne, dans un pays reculé qui fut et reste un bastion de la Vieille Foi. Plus tard, en 1900, il tirera de ses notes un article quasi ethnographique, intitulé « Mon village russe il y a quarante ans », et l'année d'après un journaliste de la « Komsomolskaïa Pravda » écrira, en réponse et sans polémique, un article décrivant le même village quarante ans après... Pascal découvre avec enchantement, sous l'artifice des « soviets », de solides vestiges du « mir », de l'ancienne commune rurale, avec son principe éthique fondamental : l'entraide. L'Auvergnat érudit qu'il est se rappelle les « bouades » de Haute Auvergne, fondées elle aussi sur ce même principe. « Et de là je suis arrivé à l'existence de cette civilisation paysanne, qui est une réalité, quoi qu'on en dise, civilisation morale qui comporte tout ce que peut comporter une civilisation, une civilisation matérielle, une autre juridique, une autre artistique ». (*Interview* de 1909). Pour en savoir plus sur les Vieux Croyants, Pascal se met à fréquenter assidûment le cimetière et l'église de Rogojskoïé à Moscoli et se lie avec le fils d'un prêtre vieux croyant.

Pascal se tenait au courant de la littérature ; il avait aimé les « Douze » et lancé un « radiogramme » à la mort de Blok ; il avait fréquenté Berdiaev jusqu'à son expulsion en 1921 (il le retrouvera à Paris) ; il avait été écouter le poète Essenine en 1918, et avait suivi son cercueil après son suicide en 1925 ; mais au total il était peu intéressé par le processus littéraire des années vingt, entaché de formalisme à ses yeux, qu'il s'agît des futuristes, des « frères de Sérapion », ou des formalistes proprement dits. En revanche il se lia, à partir de 1925, avec le plus célèbre des « compagnons de route », le fils d'un marchand allemand de la Volga, l'auteur de *l'Année nue,* Boris Pilniak. En mars 1933, Pilniak fut le seul Russe à accompagner Pierre Pascal sur le quai de la gare, pour le grand retour. Arrêté en 37, accusé d'espionnage, Pilniak périt dans un camp. C'eût été sans nul doute le sort de Pascal et de sa femme s'lis n'étaient pas rentrés en France [1].

J'ai entendu des explications variées sur le retour de Pascal. Henri Wallon et André Mazon y auraient joué un rôle. Mais aussi Louis Rougier, un épistémologue, venu en URSS en 1933 avec la mission d'Anatole de Monzie. Ce fut Édouard Herriot qui obtint les visas de sortie. Eugénie Pascal, qui avait la « trouille », poussait son intraitable compagnon à rentrer chez les « bourgeois ». Souvarine leur trouva un appartement à Neuilly, à côté de chez lui. Pascal attendit quatre ans d'être réintégré dans la fonction publique ; enfin il fut nommé à Lille (1936), puis à l'École des Langues Orientales à Paris (1937), enfin à la Sorbonne dans la chaire de Raoul Labry, en 1950. En 1938, il soutint ses deux thèses de doctorat d'État. Sa carrière de savant et de professeur allait dorénavant se dérouler

[1] Les signaux avertisseurs n'avaient pas manqué : arrestation de Victor Serge, puis arrestation des parents Roussakov ainsi que de leur fille Anita. Anita a passé vingt-cinq ans au camp. Elle a été réhabilitée, rendit deux fois visite à son beau-frère Pascal en 1960 et 1970, sur son invitation, vit encore aujourd'hui à Saint-Pétersbourg chez sa fille (1992).

sans heurt jusqu'à la retraite, en 1960. Pierre Pascal n'avait pas abjuré sa « religion russe » ; elle allait même marquer son œuvre d'historien, d'historien de la littérature russe et de la pensée religieuse, de traducteur. Mais l'extraordinaire aventure du mystique auvergnat converti au communisme russe, elle, était achevée.

Un premier groupe de travaux de Pierre Pascal porte sur l'histoire religieuse, celle de la Russie, bien sûr, mais aussi celle de la France du XVIIe siècle. Ses travaux sur Avvakum sont empreints d'une admiration pour la conviction et l'héroïsme de l'archiprêtre, dont le martyre, sur le bûcher de Pustozersk, le 14 avril 1682, scellait la naissance du schisme en Russie. « L'État sans âme en train de naître » témoignait a sa façon qu'il estimait à sa juste valeur le danger que l'âme intrépide d'Avvakum lui faisait courir.

Des articles sur l'expédition de Pachkov, sur l'eschatologie des Vieux Croyants, sur le métropolite Macaire et ses grandes entreprises littéraires complètent cet ouvrage central, toujours aussi irremplaçable aujourd'hui qu'hier. D'autres articles sur la piété d'Occident, sur la spiritualité de Port-Royal ou sur la Compagnie du Saint Sacrement forment une sorte de diptyque avec les articles « russes ». Pour Pascal la recherche d'une foi pure fut aussi ardente en Russie qu'en France, mais elle échoua en raison de la main mise de l'État sur la religion et se réfugia dans ce qu'il appelle la religion populaire ».

Cette « religion populaire », c'est celle du paysan russe. Et Pascal a consacré au paysan russe quelques magnifiques études, en particulier un article envoyé de Russie, « La paysanne du Nord de la Russie » (*Revue des Études Slaves,* 1930) et « La civilisation paysanne en Russie », cours inaugural professé à Lille en 1936, publié en 1937 dans la *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation.* L'article sur « Essenine, poète de la campagne russe » ressortit à ce groupe d'articles sur la civilisation paysanne en Russie (*Oxford Slavonic Papers,* 1947).

Élargissant son champ d'études, Pascal a également été un historien au sens large du terme. Tous les étudiants connaissent sa petite *Histoire de la Russie des origines à 1917* (1946), constamment rééditée depuis) ; on connaît moins son remarquable récit de *la Révolte de Pougatchev* (1971), savant et original montage de textes extraits des archives. À la fin de sa vie Pascal travaillait sur la société russe en 1913, et il devrait être possible d'en faire une importante publication posthume.

Un énorme travail de traducteur accompagnait l'œuvre de l'historien, ou encore la devançait. Traduction de la *Vie d'Avvakum,* du *Digenis slave,* de la version vieux-russe de *La prise de Jérusalem* de Josèphe le Juif. À quoi s'est ajoutée l'œuvre de traducteur littéraire : Dostoïevski, Tolstoï, Korolenko et Remizov, dont

il était l'ami, et qui l'avait nommé archiprêtre dans sa facétieuse « Grande Chambre des Singes ».

Comme historien de la littérature, Pierre Pascal reste surtout l'auteur de deux grandes études sur Dostoïevski, dont un *Dostoïevski* dans la série « Les Écrivains devant Dieu » (1969) où, confrontant les innombrables références de Dostoïevski au Christ, et son silence sur la Seconde Personne de la Trinité, Pascal conclut que Dostoïevski a « probablement fait, à un certain moment de sa vie, un pari, le pari de Blaise Pascal, un peu transformé, parce que Blaise Pascal le faisait pour l'apologétique, il n'en avait pas besoin pour lui-même, tandis que Dostoïevski le faisait pour lui. Et ce pari est ceci : je n'arrive pas à prouver la vérité de ma religion orthodoxe, mais je dois la pratiquer parce que c'est dans l'ordre de ma pensée en général, ma pensée morale, ma pensée de tous les jours. Il le dit d'ailleurs : « la religion est plutôt affaire de sentiments » (*Interview*, 1969). Ce « pari est assez étranger à Pierre Pascal, qui, avec sa formation de thomiste n'en a pas besoin pour croire. Mais la personne de Dostoïevski lui est très proche, encore qu'il le dépouille de toutes les ambiguïtés que psychanalystes et freudiens ont multipliées à l'envi. (C'est un Dostoïevski croyant et socialiste, resté socialiste toute sa vie — même après être revenu au conservatisme politique — qui est proche et cher à Pascal. Un modèle, en quelque sorte.

Ainsi, partout dans l'œuvre immense de Pierre Pascal, véritable « trésor d'érudition et d'intuition consacré au peuple russe, a ses penseurs, à ses poètes » (Jean Laloy) nous retrouvons une passion tranquille : la « religion russe ». Il est véritablement l'anti-Custine. Sa slavophilie s'inscrit en contrepoint d'une tradition superficielle de mépris pour l'absolutisme et l'« asiatisme » russe, tradition qui de Voltaire à Custine et de Custine à Szamuely et Pipes ne manque pas de représentants. Pascal n'est pas le premier slavophile français.

Pascal avait eu le temps de lire Soljenitsyne, de s'enchanter des figures de « justes » qu'il avait trouvées dans son œuvre et qui prolongeaient à ses yeux la tradition de Nicolas Leskov. Dans *Août 14* il avait trouvé une évocation de la Russie laborieuse et dévouée qu'il avait lui-même découverte en 1910 et 1911. Il aimait la « Russie des zemstvo », tous ces intellectuels actifs, dévoués qui faisaient de l'excellent travail sans recevoir d'honneurs, et grâce à qui la Russie de 1914 était si complètement transformée par rapport à celle de 1861. Lorsque je l'ai interviewé en 1969, je lui ai demandé d'expliciter son amour de la Russie. Voici sa réponse : « J'ai été très frappé par son *humanité* : c'est le mot qui résume peut-être le mieux cet ensemble de vertus que j'ai trouvées aux Russes — des relations extrêmement faciles, extrêmement franches, même en face de personnes étrangères, tandis qu'en France je trouvais beaucoup de conventions (...) En Russie il n'y a pas de notaires. Il doit y en avoir, mais ils se cachent quelque part, on ne les voit pas. Les Russes ne font pas de calculs. C'est bon ou c'est mauvais ; ça ne peut évidemment exister que dans un pays où il y a échange de bons sentiments, échange de générosité. Eh bien, en Russie c'est ainsi, on peut être imprévoyant, parce qu'on sait qu'on sera

aidé par d'autres ». Je lui fis remarquer que cet « évangélisme » russe avait abouti à un gigantesque échec et voici sa réponse :

— Il y a, naturellement, un échec sur le plan politique, un échec complet, l'échec des illusions révolutionnaires, l'illusion consistant à croire qu'un peuple, par lui-même, dans sa spontanéité, son universalité était capable de créer un régime tout nouveau, idéal. Et il faut croire que ça ne pouvait pas être, même en Russie, où il y avait quand même des prémices. Mais le problème se pose de savoir si les qualités que je connais au peuple russe subsistent ou non. C'est difficile à dire parce que je ne suis plus en Russie et parce que, au bout de cinquante ans et plus, les tendances, les aspirations, les sentiments ont pu changer. Et puis, il y a encore ce problème : est-ce que ces vertus tenaient à un état de civilisation qui, actuellement, serait dépassé ? On peut être inquiet. Enfin quelques-uns comme moi, n'est-ce pas, peuvent être inquiets pour l'avenir du peuple russe. Mais la question est aujourd'hui sans réponse ».

6e PARTIE

LA RUSSIE PRO ET CONTRA

CHAPITRE 28

UN TÉMOIN SCEPTIQUE : ISAIAH BERLIN

Retour à la table des matières

Diplomate et professeur, Isaiah Berlin [1] est un maître typiquement oxonien, tout en litote et en nuance, plus authentiquement lui-même dans la dispute intellectuelle à la « haute table » d'un collège que dans le déballage publié, auquel on le sent vaguement rétif. Professeur prestigieux, conférencier fascinant (que j'eus le plaisir d'écouter à *Schools,* le bâtiment d'Oxford où se donnent les cours communs aux collèges), serviteur de la couronne discret et récompensé (anobli en 1957), Sir Isaiah est un maître à penser du libéralisme politique [2]. Le thème commun à ses essais est certainement la liberté, ou plutôt le bon exercice de la liberté. Sa polémique contre les accapareurs de la liberté, les « systémistes » (le tout poil, les avocats du déterminisme historique apparaît dans chacun de ses livres. En exergue à ses remarquables « Quatre essais sur la liberté », Berlin cite Benjamin Constant : « L'on immole à l'être abstrait les êtres réels : et l'on offre au peuple en masse l'holocauste du peuple en détail ». (*De l'esprit de conquête*).

La double exigence de liberté négative (conquise sur le despotisme) et de liberté positive (arrachée au *laissez-faire*) est partout présente dans son œuvre de penseur politique. Berlin nous montre, en cheminant un bout de temps avec Marx ou Bakounine, Vico ou Herder, Bentham ou Mill, que partout on se heurte à des

---

[1] Isaiah Berlin, *Les penseurs russes,* Paris, Albin Michel, 1984, 369 p. (tract. tr. par Daria olivier).

[2] Rappelons que Sir Isaiah Berlin a reçu il y a deux ans le Prix Érasme.

valeurs irréconciliables, mais que la pire des solutions est de le nier. « Rétrécir les territoires du choix humain, écrit-il, c'est mutiler les hommes en un sens intrinsèque, kantien et pas seulement utilitaire » [1].

La « pensée russe » fascine ce sceptique jamais indifférent, précisément parce qu'elle pose avec passion le problème du maximalisme, du jusqu'au-boutisme de la pensée politique. Quand Berlin parle de « penseurs russes », il s'agit avant tout des révolutionnaires du 19e siècle, de ces grands révoltés contre le despotisme qui luttèrent, s'exilèrent et s'isolèrent parfois dramatiquement. Parmi eux, il en est un qu'il chérit particulièrement, et à juste titre, parce que ce révolté, vécut dans la souffrance aiguë les antinomies de la liberté : Alexandre Herzen. Berlin sait parfaitement que les Russes n'ont pas inventé de grandes philosophies. Ni l'anarchisme de Bakounine ni l'antiesthétisme délirant de Tolstoï ne le convainquent. Mais les attitudes russes le passionnent. Ayant quitté Riga en 1919 avec sa famille, il revint en Russie en 1945, au service du Foreign Office. Il rencontra alors Boris Pasternak et Anna Akhmatova, deux rencontres mémorables — surtout avec Akhmatova — qu'il a lui-même racontées, il y a quatre ans, dans le *New York Review of Books* [2]. La longue nuit de discussion et de confidence chez la poétesse eut une grande influence sur la poésie d'Akhmatova et elle-même était persuadée que Staline — qui était au courant de tout — avait déclenché la guerre froide à la suite de cette rencontre interdite. Quoi qu'il en soit, le diplomate oxonien apprit durant ces rencontres le tragisme insensé des destins russes, l'aboutissement délirant du maximalisme incurable de la « pensée russe ». Lydia Tchoukovskaïa nous rapporte ce propos de Berlin : « Les rencontres avec Pasternak et Akhmatova m'ont rendu une patrie... [3]

Mais à vrai dire, le tragique russe semble assez absent de ces *Penseurs russes,* comme, me semble-t-il, du témoignage si important de Berlin sur ces deux rencontres. Et cette « non-rencontre » du penseur anglais avec une des dimensions du destin russe reste un sujet d'étonnement. La vision de Berlin est baignée continuellement d'un scepticisme lumineux. Sceptique envers tous les déterministes en histoire, les piétistes, les fatalistes ou les catastrophistes, Berlin est avant tout un ausculteur des grandes philosophies monistes de l'histoire. Certes, un « ausculteur » qui a quand même quelques convictions, tout au moins de fortes répulsions. Le despotisme russe, la « prison » de Nicolas I expliquent à ses yeux un certain maximalisme russe, et la naissance de *l'intelligentsia russe,* qui fut un ordre de militants chevaliers du progrès et de la « Cause » (i.e. la révolution). Dans « Une décennie remarquable », titre emprunté à Annenkov, Berlin fait l'historique de cette naissance. Il y trace le portrait de Bielinski, le « frénétique Vissarion »,

---

1 Cité d'après : Isaiah Berlin, *Four essays on liberty,* Oxford University Press, 1969.

2 « Conversations with Akhmatova and Pasternak », *New York Review of Books,* 20 novembre 1980.

3 cf. Lydia Tchoukovskaïa, *Entretiens avec Anna Akhmatova,* Paris, Albin Michel, 1980. Lydia Tchoukovskaïa y évoque la rencontre de 1945 et la « non-rencontre » de 1956 entre la poétesse et le philosophe d'Oxford.

lequel était si frénétiquement hégélien qu'il prêcha pendant deux ans « l'acceptation de la réalité » avant de se lancer dans une non-moins frénétique dénonciation de la Russie de Nicolas I. Cependant Bielinski, qui mourut jeune de phtisie, n'est pas le héros de Berlin. Son héros, celui dont il parle avec une chaleur inégalable et dont il offre une « lecture »pleine de sympathie, c'est Herzen. Herzen dont les merveilleux Mémoires *Pensées et méditations* [1] sont un poème de douleur et d'énergie autant que la chronique d'un esprit généreux, que les malheurs privés et les échecs de la révolution (en France et ailleurs, après 48) ont amené à une vision pessimiste assez grandiose. Peut-être Berlin ne montre-t-il pas assez *l'évolution* de Herzen, qui, de socialiste enflammé, devint un amer contemplateur de l'histoire, surtout dans ses remarquables essais « De l'autre rive ». Berlin a tendance à unifier la pensée de Herzen précisément parce qu'il lui plaît que le dénonciateur des abominations despotiques et bourgeoises soit aussi, et en même temps, le négateur de l'Histoire, qui « ne suit aucun livret ». Dans le parallèle que Berlin dresse des deux amis, Herzen et Bakounine, toute sa sympathie va à Herzen, à celui qui affirme : « La raison se développe lentement, péniblement, elle n'existe pas dans la nature, ni hors d'elle... »

De tous les essais réunis dans ce volume, le plus célèbre, le plus frappant c'est le fameux petit livre de 1951 sur « le scepticisme historique de Léon Tolstoï », réimprimé deux ans plus tard sous le titre inoubliable, *le Renard et le Hérisson.* C'est d'un vers d'Archiloque que Berlin extrait son titre : « Le renard sait beaucoup de choses, le hérisson n'en sait qu'une seule, mais grande ! » Les hérissons, selon Berlin, ce sont Dante ou Dostoïevski ; les renards, ce sont Shakespeare ou Pouchkine. Pour Berlin, Tolstoï est un renard qui s'est voulu hérisson, et qui a réussi à donner le change sur sa nature. Berlin indique la généalogie intellectuelle de Tolstoï : alors que beaucoup de ses contemporains étaient sous l'emprise de l'idéalisme allemand, il est, lui, un esprit du XVIIIe siècle, un esprit « mécaniste ». L'histoire est une somme colossale de petits enchaînements de causes et, tant que nous ne savons pas faire l'addition de ces causes, toutes les prétentions explicatives ou faussement déterministes sont risibles. Le paysan ou le sauvage sont plus sages que les historiens ou les politiciens. Et Tolstoï, armé de cette conviction décapante, démolit à tour de bras les mythes et les glorioles. L'empirisme tolstoïen donne la main ici à un autre démolisseur, un des maîtres cachés de Tolstoï, Joseph de Maistre. Tous deux croient en une ordonnance, mais indéchiffrable. Tel est bien le sens de la quête de ce rationaliste, *alter ego* de Tolstoï : le prince André. Quant à Maistre, il constate avec une jubilation maligne l'écroulement des doctrines. Il est, dit Berlin, « le Voltaire de la foi ». « Ils étaient tous les deux, de par leur nature, des renards au regard perçant, inévitablement conscients des différences absolues, *de facto,* qui divisent le monde des humains et des forces qui le bouleversent ». L'un y voyait la main d'une ténébreuse Providence, l'autre la preuve de la débilité humaine...

---

[1] Alexandre Herzen, *Passé et méditations,* Lausanne, L'Âge d'Homme, 1974-1981, 4 vol.

Le livre d'Isaiah Berlin ressemble à un Janus bifrons auquel il manquerait une face. Car si l'auteur mentionne bien, ici et là, les penseurs slavophiles, s'il fait mention de Tchaadaev, s'il cite les noms de Tioutchev et Dostoïevski, on ne saurait dire qu'il ait rendu justice à cette seconde face de la pensée russe qu'est le « slavophilisme ». Ici les jugements exécutifs de Berlin sont véritablement sommaires et irrecevables. Tchaadaev était bien plus qu'un occidentaliste paradoxal déclaré fou par Nicolas pour avoir déclaré en 1836, dans sa première « lettre philosophique », que la Russie n'avait ni passé, ni présent, ni futur. Khomiakov était un poète, un théologien, un philosophe remarquable, et sa théorie de la « conciliarité », en passant de l'ecclésiologie à la philosophie, a créé une dimension fertile de la pensée russe. Dostoïevski est bien plus que le penseur réactionnaire ici mentionné, et, après Bakhtine, il est difficile de le réduire à un « hérisson » monologique comme fait, en passant, Berlin.

Bref, il manque ici une face sur deux et ce n'est donc pas la pensée russe, mais sa moitié gauche qui est représentée. Depuis la parution, déjà bien ancienne, des essais de Berlin, ont paru des ouvrages importants sur la pensée slavophile, tel celui du Polonais Walicki [1] ou les études du père François Rouleau [2]. Récemment encore des inédits de Tchaadaev, publiés au lointain Japon par le professeur Togawa ont enrichi notre vision de la « pensée russe ». On y lit cette réflexion : « Il y a dans le peuple russe quelque chose de nécessairement immobile, de nécessairement inaltérable, c'est son indifférence pour la nature du pouvoir qui le régit. Nul peuple au monde n'a mieux compris que nous ce fameux texte de l'Écriture : *tout pouvoir vient de Dieu* » [3]. Ce Tchaadaev là songeait à une révolution morale de la Russie, qui se désoccidentaliserait, admettant enfin qu'elle avait, pendant un siècle, fait fausse route. Il est vrai que dès la Première Lettre philosophique, Tchaadaev avait énoncé : « On peut être civilisé autrement qu'en Europe : ne l'est-on pas au Japon, plus même qu'en Russie ? » : n'est-ce pas la pierre angulaire du slavophilisme ? Par choix délibéré ou par simple répulsion, c'est donc une face entière de la « pensée russe » qui est ici occultée, ou rabougrie. Tioutchev et Gogol, Dostoïevski et Leontiev, plus tard Rozanov, n'y ont point place. La lettre fameuse où Bielinski fustige Gogol pour ses *Morceaux choisis de ma correspondance* est citée, mais point l'étrange et parfois sublime ouvrage de Gogol, en qui Tolstoï voyait un « Blaise Pascal russe ». Quant à la dimension religieuse de Tolstoï lui-même, elle est sans doute, elle aussi, bien rapetissée. Cette face cachée de la pensée russe peut déplaire au libéral et irriter le sceptique, elle n'en existe pas moins et elle a pour nous plus de profondeur que l'atelier fouriériste dont rêvaient les *hommes nouveaux* de Tchernychevski. C'est à elle que s'adressait Vladimir Soloviev, un autre grand absent du livre de Berlin, lorsqu'il exhortait la

---

[1] Andrzej Walicki, *The Slavophile Controversy,* Oxford, Clarendon Press, 1975. Rappelons sur ce sujet le livre classique d'Alexandre Koyré, *La philosophie et le problème national en Russie au début du 19e siècle,* réédité en 1976 dans « Idées-Gallimard ».

[2] François Rouleau, Introduction et commentaires à Pierre Tchaadaev, *Lettres philosophiques,* Paris, 1970.

[3] *Slavic Studie*s, N° 23, Hokhaido University, 1979.

Russie à reconnaître sa vocation à l'universel, par la réconciliation de l'Occident et de l'Orient, tout en redoutant, au terme de sa vie, que cette réconciliation ne fût précédée d'une gigantesque apostasie dont il a donné une vision apocalyptique saisissante [1]. « La civilisation, la culture humaniste avaient plus d'importance pour les Russes, tard venus au festin spirituel de Hegel, que pour les Occidentaux blasés », conclut néanmoins Berlin, ce qui prouve qu'il sait quand même être slavophile parfois...

[1] Ce texte capital a été réédité : Vladimir Soloviev, *Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion,* introduction de F. Rouleau, Traduction et notes de B. Marchadier et F. Rouleau, Paris, Éditions ŒIL, 1984.

6e PARTIE

LA RUSSIE PRO ET CONTRA

CHAPITRE 29

BRÈVE RÉPONSE À KUNDERA

Retour à la table des matières

Les réflexions de Milan Kundera sur « la tragédie de l'Europe centrale » m'ont aidé à décaper un problème embrouillé et capital : la résistance par la culture de l'Europe satellisée. Amer, Kundera constate que la « culture » qui sert de bouée de sauvetage à Varsovie, Prague ou Budapest a déjà cédé sa place à autre chose en Occident. La culture est une, elle est « spirituelle », cette « autre chose » est éclatée, et ne crée plus de valeurs. Ce qui fait que l'Europe centrale serait bien un « Occident kidnappé », mais ce ne serait plus l'Occident d'aujourd'hui.

Mais le kidnappeur, qui est-il ? Le communisme russe, ou la Russie (devenue communiste) ? Kundera donne de ce kidnappeur une image qui ne peut pas ne pas appeler en moi quelques réserves. Je ne sais pas si la grande frontière est celle de la chrétienté d'Orient, avec alphabet cyrillique et Église orthodoxe. Le meilleur pays sur lequel vérifier l'idée est la Yougoslavie puisque entre Croatie et Serbie passe précisément cette frontière entre les deux chrétientés. Mais c'est surtout la culture russe dans son ensemble qui me semble difficilement entrer dans ce schéma. « Un minimum de diversité sur un maximum d'espace » — telle est la Russie, selon Kundera. Et nous sommes bien d'accord que ni la féodalité russe — soumise au joug tatare — ni la bourgeoisie russe — qui n'exista que sous la forme tardive des guildes de marchands — n'ont créé en Russie le compartimentage culturel et la richesse locale qui font l'Italie du nord, la Flandre, la Bohème, etc. (Mais il ne faut rien exagérer : la foire de Nijni, l'opéra d'Odessa, les deux capitales, le lycée de Niejine où étudia Gogol : tout n'était pas totalement centralisé en Russie). L'instruction, l'Université, ont reçu en Russie leur existence de l'État ; la vie culturelle a été bien souvent aussi créée et gérée par l'État.

Mais la culture qui en est issue est, elle, variée. Le plus grand génie russe, Pouchkine, était un esprit libéral et tolérant, admirateur — en politique et en littérature — de Benjamin Constant. Et c'est à la France qu'il reprochait son esprit et son théâtre « de cour ». Protée superbe, il a exploré tous les genres et toutes les époques, non sans tomber dans le péché nationaliste à l'égard des Polonais insurgés... Saltykov-Chtchedrine est certes effrayant, comme l'écrit Brandys, que cite Kundera, mais n'oublions pas qu'il mit tout son talent et son génie du grotesque au service d'une lutte : contre la Russie « asiatique ». Son ironie est féroce, mais c'est précisément l'ironie d'un Russe iconoclaste, qui dénonce le décervelage « bien pensant » et bureaucratique, le mensonge débridé et presque inconscient, la grossièreté des appétits.

Dostoïevski et bien d'autres ont été des détracteurs de l'Occident et n'y ont vu qu'un « grand cimetière ». Mais combien d'autres poètes ou peintres russes ont traduit la poésie occidentale, sont allés apprendre à Rome ou à Munich ! Le vrai, c'est qu'il y a, jusqu'à aujourd'hui, une Russie très européenne, celle qui publie un « Héritage littéraire » sur les relations culturelles anglo-russes au 19e siècle, celle qui édite Gœthe et Shakespeare dans les traductions de Pasternak, qui étudie Benjamin Constant dans les articles d'Anna Akhmatova, qui traduit Michel Butor ou Henri Michaux. Elle continue d'exister, cette Russie parfaitement européenne et de plain-pied avec la culture européenne — contre vents et marée, malgré censure, rareté du livre étranger et enfermement dans le territoire national. Seulement elle est cernée par une Russie plus vaste, plus « asiatique ». C'est « l'intelligentsia » assiégée par le « peuple » selon le schéma d'Alexandre Blok, et Blok est l'exemple parfait de l'« intelligent » russe qui, par masochisme, non seulement pressent mais appelle le kidnapping des uns par les autres. Et c'est peut-être ce kidnapping-là, celui de « l'intelligentsia » par le « peuple » qui a engendré tout le mal...

Le « désenchantement » des petites nations, leur « antihégélianisme », la culture polonaise du chevaleresque, viennoise de l'« esprit de non-sérieux », ou celle de l'amertume éclairée qu'on voit chez Kundera lui-même nous sont précieux. En faire un Occident authentique, que l'Occident réel aurait trahi, est plus contestable...

Mais il me semblerait injuste de rejeter la culture russe de ce précieux legs de lucidité et de courage qu'est la culture européenne. Elle a fourni autant, sinon plus, de « bourreaux de soi-même » que les autres cultures européennes. Et si elle a péché en rêvant de « monarchie universelle », elle est loin d'être la seule en Europe, et ses plus grandes voix d'aujourd'hui — celles d'exil et quelques uns de l'intérieur — l'appellent à la contrition.

Quant à Saltykov, il bavardait un jour avec son cocher ; le cocher se plaignait de l'« idiotie » russe. Là où l'Allemand fera de cinq kopecks un rouble, le Russe reste « idiot », il ne profite de rien. Et Saltykov de songer :

« Non, non, il ne disait pas vrai, le cocher. Il n'est pas idiot, le peuple qui fustige l'« idiotie » de la sorte ! Mais peut-être sommes-nous ignorants et imprévoyants ? Peut-être trop sûrs de nous et trop doués ? Ou peut-être un gain gratuit nous séduit plus qu'un gain lié au labeur ? »

(1984)

6e PARTIE

LA RUSSIE PRO ET CONTRA

CHAPITRE 30

RÉCIT D'UN PAYSAN RUSSE

Retour à la table des matières

La révolution russe de 1917, l'effondrement brusque de la société russe et de la religion en Russie restent en grande partie énigmatiques. Le *Récit d'un paysan russe* de Jean Stoliaroff [1] est un de ces documents strictement véridiques, exempts d'idéologie qui peuvent nous éclairer. Pierre Pascal avant sa disparition, avait patronné la traduction et l'édition de ce court et émouvant document. Boris Souvarine, quant à lui, l'avait à ce point apprécié qu'il y consacra deux pages dans *Est-Ouest,* un de ses tout derniers articles. Le court récit de Jean Stoliaroff est inachevé, légèrement décousu, mais d'une trame admirablement pure. On y trouvera un témoignage sans fard sur la vie de la paysannerie russe à la fin du XIXe siècle, sur l'émancipation d'un fils de paysan qui reçoit une bourse pour faire des études dans une école d'agriculture, enfin sur l'engagement de cet homme dans la défense des paysans, sur son militantisme dans l'Union des paysans, fondée après la révolution de 1905, et qui préconisait la distribution des terres seigneuriales aux paysans qui les travaillaient.

Le village de Karatchoune, dans la province de Voronèje, était un bourg perdu : isbas sans cheminées (la fumée s'en va par la porte), analphabétisme, foi religieuse profonde. La terre est pauvre ; le moujik a un métier d'appoint : à Karatchoune c'est la poterie. Mais le paysan redoute la ville, où il va vendre : on l'y maltraite, on l'y insulte. La ville ne délègue au village que les sergents-recruteurs et les agents

[1] Jean Stoliaroff : *Récit d'un paysan russe* publié par V. Stoliaroff. 16, Square de Port-Royal. 75013 Paris, réédité en 1992. Ivan Stoliaroff. *Un village russe : Récit d'un paysan de la région de Voronèje 1880-1906.* Plon, Paris. 1992.

du fisc. Quand ceux-ci arrivent le paysan qui a un arriéré doit cacher sa vache, enterrer ses ustensiles...

Le père de Jean Stoliaroff était doux, conciliant ; sa mère, très pieuse, était assoiffée de justice, et supportait mal les humiliations. On voit très bien fonctionner la société russe de l'empire finissant à travers ce récit. Jean est doué, laborieux ; parce qu'il le veut passionnément, et que son père paye à l'instituteur nouvellement arrivé les cinq roubles exigés, il est admis dans une école secondaire d'agriculture. Étant dans les cinq premiers, il obtient une bourse. Mais il doit pour cela être rayé de sa « classe », de son « état paysan » — et son père sanglote. Il existe donc bien dans la Russie d'avant 1905 un processus de modernisation sociale, mais il est étroit, partiellement aliénant, et ne fait que pousser ses bénéficiaires à la révolte : le propre oncle du nouveau boursier est fouetté en public !

Jean Stoliaroff est un non-violent, comme son père, mais il milite avec ardeur pour la toute nouvelle *Union paysanne* ; il est protégé par la comtesse Panine, la plus grande propriétaire foncière de la province, une femme dévouée à la cause du « peuple », qui fonde des cantines, et qui le fera évader de Russie en 1906, lorsque les « Cent Noirs » entreprendront la chasse aux « révolutionnaires » dans la province de Voronèje. Épisode remarquable, où l'on voit à l'œuvre, dans un district précis, ces nervis politiques. Or Stoliaroff n'était pas socialiste, et pour lui les sociaux-démocrates, venus de classes qui oppriment le paysan, ont des conceptions néfastes et incompréhensibles.

Socialistes et libéraux jugent le paysan à travers les monstres des récits paysans de Tchékhov, ou les personnages dépravés de Gorki. Mais à l'école d'agriculture ce sont les garçons de la ville qui pratiquent des brimades odieuses, et pour le paysan russe cette violence est incompréhensible. « La classe paysanne est véritablement une énigme, écrit-il. Nulle part, je n'eus l'occasion de rencontrer et d'observer des esprits aussi avides de savoir, des âmes aussi tourmentées, des personnes aussi contemplatives que parmi les paysans ».

Un épisode mérite qu'on s'y attarde : l'apparition de Stolypine, qui est, on le sait, le héros *d'Août 14* dans la seconde rédaction. Stoliaroff est alors en prison ; il a été arrêté chez lui au retour d'une tournée de propagande pour l'Union des paysans. Au tribunal du canton, à Valouïki, le greffier est également le chef local des « Cent Noirs », c'est lui qui organise des assassinats de propagandistes. Heureusement pour lui, Stoliaroff est transféré à la prison de Saratov, où il retrouve en geôle un prêtre ami, que tout son village a voulu arracher aux Cosaques. « Nous étions plusieurs dans une cellule. Les discussions battaient leur plein. Entre autres, certains proposaient de faire la grève de la faim. À minuit la porte de notre cellule s'ouvrit violemment, comme si un coup de vent l'avait poussée, et une demi-douzaine de cosaques firent irruption et occupèrent tous les points stratégiques de la cellule. Puis le Procureur du Tribunal entra, accompagné

par le gouverneur de la province en personne, P. Stolypine ». L'épisode confirme l'activité et le courage de Stolypine, encore gouverneur de Saratov : il paie de sa personne. Apercevant un canif dans la main de Stoliaroff, il le fait saisir, mais sans sévir. « Il était de haute taille, avec une belle carrure, n'enlevant rien à sa silhouette svelte, un regard de faucon et une manière autoritaire de parler ». Voici l'un en face de l'autre, un anonyme combattant de l'émancipation paysanne et celui qui, dans un an, va réformer de fond en comble la Russie rurale par une nouvelle législation. L'un milite dans l'Union paysanne, et demande la distribution des terres ; l'autre déclare que ces aumônes ne changeraient rien et qu'il faut abolir la propriété collective du « mir » paysan sur les terres paysannes, pour que, devenu propriétaire individuel, le paysan ait un meilleur rendement. Stoliaroff mentionne une occasion où Stolypine fit tomber d'un coup de pied le plateau chargé de pain et de sel que les paysans lui présentaient en signe d'hospitalité. Un détail qui signifie que le portrait-panégyrique que fait Soljenitsyne mériterait au moins des retouches [1].

Jean Stoliaroff s'échappa en 1906 de Russie, de la Russie de Stolypine, grâce à une protectrice, grande aristocrate dévouée à la cause paysanne, il fit ses études supérieures à l'Université de Toulouse, rentra en Russie en 1916, y vivota, puis travailla de 1928 à 1930 à la mission soviétique de Paris pour les achats de matériel agricole. À une brusque injonction de Moscou qui le rappelait, il refusa d'obéir. Il vécut modestement en France jusqu'à sa mort en 1953. Pour qui veut comprendre la vie paysanne russe au début du siècle (82 % de la population russe), et la révolte morale des meilleurs fils de cette paysannerie contre les humiliations, ce petit livre est important et émouvant. Dommage qu'Alexandre Soljenitsyne ne l'ait point lu... À certains égards et pour corriger certaines lacunes de l'historiographie d'aujourd'hui, ce simple récit est irremplaçable.

[1] Soljenitsyne ne mentionne même pas cette Union des paysans. Milioukov non plus dans son *Histoire de Russie,* parue à Paris, en 1933. Sur ce point au moins, le romancier nationaliste, l'historien libéral sont d'accord...

7e PARTIE

RUSSIE, CÔTÉ ASIE

CHAPITRE 31

LES PARADOXES DE L'« AFFIRMATION EURASIENNE »

Retour à la table des matières

Le moment semble venu de réapprécier un mouvement de pensée qui orienta une partie de la pensée universitaire russe dans l'émigration, le mouvement dit « eurasien ». Peu étudié, il explique pourtant de nombreuses attitudes, de plus l'heure est certainement proche où la Russie, en quête de racines idéologiques et morales autres que le bolchevisme, va redécouvrir cette école de pensée.

Le prince Nicolas Troubetskoy, un des fondateurs du mouvement a posé le mieux le problème central à la question nationale russe : Qui sommes nous ? « La connaissance de soi est un problème tant d'éthique que de logique, le seul qui soit vraiment universel, et pour les personnes et pour les nations ». L'assimilation de la nation à une personne, remonte au romantisme allemand, et a nourri la pensée slavophile russe : ce qui est nouveau dans la pensée des « Eurasiens » c'est que ce « connais-toi toi-même » adressé à la Russie, et doublé d'un « sois toi-même », conclut, contre toute la tradition slavophile du XIXe siècle, que la Russie est moins « slave » qu'« asiatique » ou plutôt « touranienne ». Une équipe de linguistes, de géographes, d'historiens et d'ethnologues s'employa à en faire la démonstration. Parti de l'Université de Sofia, le mouvement gagna Prague puis Paris, c'est-à-dire les, principaux centres de l'émigration universitaire russe [1].

---

[1] Il n'existe guère sur le sujet qu'un seul livre : Otto Böss, *Die Lehre der Eurasaier, ein Beitrag zur russischen Ideengeschichte des 20. Jahrhundert,* Wiesbaden 1961 (Universität München, Ost-Europa Institut, Veröffentlichungen Band 15).

« Le ‘caractère slave’ et la ‘psyché slave’, écrit Nicolas Troubetskoy sont des mythes ». Chaque peuple slave a son propre type psychique, et, de par son caractère national, le Polonais ressemble aussi peu au Bulgare que le Suédois au Grec. Il n'existe pas non plus de type physique, anthropologique commun aux Slaves. Chaque peuple slave a développé sa propre culture séparément et les influences culturelles réciproques des Slaves les uns sur les autres ne sont pas plus fortes que celles des Allemands, des Italiens, des Turcs et des Grecs sur ces mêmes Slaves. La langue seule, relie entre eux les Slaves [1].

Des arguments scientifiques étayaient cette thèse. Nicolas Troubetskoï en donne plusieurs de différents types. Linguistiques d'abord. Dans le vieux fond du vocabulaire russe, les concepts les plus intimes sont venus par le persan, alors que les termes techniques transitaient par les langues romanes et germaniques. Ainsi le sanscrit « *deiwos* » qui a donné *deus* en latin et *dieu* dans toutes les langues non-slaves, a pris en russe un sens péjoratif que l'on retrouve dans le « div » de le *Dit du régiment d'Igor,* et qui désigne un être méchant, parce qu'il nous vient à travers le persan, et donc après la réforme « zarathoustrienne » (en vieux-persan il a une connotation maléfique, c'est Asmodée). La racine « *div* » ou « *dev* » ayant été accolée au « démon », c'est la racine « baga » (*riche*) qui donna le mot « dieu », tant en slave qu'en vieux-persan : « Il faut supposer que les ancêtres des Slaves, d'une façon ou de l'autre, avaient pris part à l'évolution des concepts religieux qui, chez leurs voisins les Anciens Perses, conduisit à la réforme de Zarathoustra ». Troubetskoy poursuit sa démonstration à l'aide du mot russe « *verit* » (« *croire* ») qu'il rapproche de l'avestique (langue du livre sacré zoroastrien) *varayaiti,* lequel veut dire « choisir » et signifie donc que les premiers Slaves comprenaient l'acte religieux de la même manière que les zoroastriens, c'est-à-dire comme un « choix », entre les principes jumeaux et opposés du bien et du mal, d'Ahrimane et d'Ormuzd...

Nicolas Troubetskoy n'est pourtant pas un esprit fantastique comme l'était Veltman. Il s'agit d'un des plus grands savants linguistes qu'ait connu la Russie, il fut le père de la phonologie, il a joué un rôle capital dans le Cercle Linguistique de Prague (lui-même avait reçu une chaire, et enseignait à Vienne), mais son rôle dans le mouvement eurasien est peu connu. Il est même vraisemblable que ses éditeurs scientifiques sont gênés par ce volet de son œuvre, si riche, bien qu'il soit mort à quarante huit ans. C'est ainsi que les éditeurs soviétiques de 1987 n'incluent aucun de ses articles « eurasiens » dans la bibliographie qu'ils fournissent, et, nulle part dans les notes, la préface ou la postface ne font allusion à son rôle capital, et si fertile, dans le mouvement « eurasien » [2]. La postface mentionne seulement la « trilogie » inédite et inachevée conçue par Troubetskoy en 1909-1910, et dont la première partie était intitulée « De l'égocentrisme », dédiée à Copernic, la

---

[1] Kn. N.S. Trubeckoj, *K probleme russkogo samopoznanija, sobranie statej,* Evrazijskoe Knigoisdatel'stvo, 1927.

[2] Cf. N.S. Trubeckoj, *Izbrannye trudy po filologii,* sous la rédaction de T. Gamkrelidze, de Vjač. Ivanov et de N. Tolstoj, Moskva, « Progress », 1987.

deuxième s'intitulait « Du faux et du vrai nationalisme », dédiée à Socrate, et la troisième, « De l'élément russe », était dédiée à Pougatchev...

Dans les notes biographiques de Roman Jakobson qui accompagnent la traduction française des *Principes de Phonologie,* le fait eurasien est également absent, les articles eurasiens du jeune prodige linguiste ne sont pas inclus dans la bibliographie. Or il ne fait pas le moindre doute que Jakobson connaissait parfaitement toutes les publications « eurasiennes » de son ami Troubetskoy, puisque lui-même avait milité dans les rangs « eurasiens ». Il est vrai qu'en 1984 parut en italien une édition de *l'Europe et l'humanité de* Troubetskoy et que, à la demande de Vittorio Strada, Jakobson préfaça le livre de son ami et évoqua son rôle dans le développement de l'« Eurasisme » [1].

La carrière savante de Troubetskoy avait donc commencé sous le signe d'une interrogation non-conformiste sur le phénomène national... Dès l'âge de vingt ans, Troubetskoy avait conçu un vaste ouvrage en trois volets intitulé « Justification du Nationalisme », ouvrage inachevé mais dont parut une première partie celle précisément intitulée *L'Europe et l'humanité.* En particulier Troubetskoy avait conçu la notion nouvelle d'« aire linguistique », où des langues d'origine différente ont une évolution à certains égards convergente.

Autre Eurasien notoire Roman, Jakobson, prolongea justement cette intuition d'une parenté linguistique russo-asiatique dans un livre paru en 1931, intitulé *Pour une définition de* l'alliance *linguistique eurasienne* [2]. La notion d'alliance *linguistique,* définie par Troubetskoy dans un article, paru dans les *Annales Eurasiennes* n° 4 [3] et intitulé « De l'élément touranien dans la culture russe », consiste à relier des langues hétérogènes par leur origine, mais qui vont toutes dans le même sens : ici ce n'est pas la parenté dans le passé qui joue, mais le voisinage géographique, ou encore la contiguïté. L'*aire eurasienne*, qui comprend le rameau russe des langues slaves, les langues finno-ougriennes de l'est (outre le finnois : le votiak, le komi, le zyriane, etc.), des langues du Caucase et des langues turques, se caractérise par l'absence de ton (la *monotonie,* opposée à la polytonie), et par une organisation des consonnes selon le timbre (consonnes *sourdes ou sonores*). Déjà Trediakovski, au XVIIIe siècle, remarquait que les oreilles non-russes n'entendaient pas cette distinction entre consonnes sourdes et sonores. En revanche elle existe ou elle se développe dans toutes les langues de la grande plaine

---

[1] Les Eurasiens sont très discrètement mentionnés dans *Dialogues* (Paris, 1980), et pas du tout dans *Une vie dans le langage* (Paris, 1984).

[2] R.G. Jakobson, *K harakteristike evraziiskogo jazykovogo sojuza, 1931.*

[3] *Evrazijskij Vremennik,* Neperiodiéčskoe izdanie pod redakcej P. Savickogo, P. Suvčinskogo i kn. N. Trubeckogo. Kniga I, Berlin, 1925. De 1921 à 1929 il parut six numéros de ces Annales, qui eurent des rédactions changeantes, et même des titres changeants. Le premier tome s'intitulait *Ishod k Vostoku. Predčuvstvija isveršenija* : il parut à Sofia en 1921. Le second, *Na putjah,* parut à Berlin en 1922. Le troisième parut également à Berlin, et portait le titre de *Evrazijskij Vremennik, Kniga tret'ja.* Le quatrième est de 1925. Le cinquième parut à Paris en 1927. Le sixième parut à Prague en 1929, et il s'intitule *Evrazijskij Sbornik.*

eurasienne. Et de toutes les langues romano-germaniques, seul le rameau oriental, à savoir le roumain, a introduit cette opposition de timbre dans son système phonologique, tandis que, en sens inverse, le hongrois, rameau occidental du finno-ougrien, l'a perdue...

Pour mettre en relief ce système des oppositions de timbre, Jakobson recourt à son poète préféré, Khlebnikov, subtil utilisateur des corrélations les plus fondamentales et les plus intimes de la langue russe. L'Eurasie se présente donc, du point de vue de la *phonologie,* cette nouvelle science inventée par Troubetskoy et Jakobson, comme un immense *continent-île* entouré par des *aires à polytonie,* qui ignorent l'opposition de timbre (à l'exception de l'extrême-occidental irlandais). De cette parenté phonologique découle un avantage pour l'extension de l'alphabet cyrillique : il est le seul à noter commodément ces oppositions de timbre et toutes les petites langues non-slaves de l'aire eurasienne ont donc intérêt à l'adopter. Jakobson fait remarquer qu'à l'époque où il s'écrivait en alphabet latin, sous l'influence du polonais, le biélorusse demandait 7,5 % d'espace écrit en plus de ce que lui aurait permis l'alphabet cyrillique. Ainsi les savants eurasiens justifiaient l'extension de l'alphabet cyrillique aux parlers et langues non-russes de l'aire eurasienne, c'est-à-dire de l'empire russe : il faut reconnaître que, sur ce point, Staline fut leur disciple.

Dans ses *Dialogues* [1] avec Krystina Pomorska, Jakobson est revenu sur cette période eurasienne de son activité de savant. « Je publiai au cours des années trente, dit-il, des études qui prouvaient l'existence d'une vaste alliance de langues eurasiennes englobant le russe et les autres langues de l'Europe de l'Est, et aussi la plupart des langues ouraliennes et altaïques, qui disposent de l'opposition phonologique des consonnes par la présence et l'absence de palatalisation ». Jakobson évoque l'hostilité suscitée par ses théories, et rappelle le mot de Joseph de Maistre, sur quoi il concluait un de ses propres livres : « Ne parlons donc jamais de hasard... » En fait, si les découvertes de Troubetskoy et de Jakobson étaient menées dans un esprit scientifique, il ne faut pas oublier non plus leur contexte « eurasien » ; l'alliance des langues à opposition de timbre, c'était en définitive l'empire russe, la vaste Eurasie, nettement distincte du massif linguistique de l'Europe occidentale, et qui évoluait sous l'influence de la langue russe, elle-même autrefois reliée à un Orient perse, que l'Occident n'avait jamais connu... D'ailleurs, dans les *Dialogues,* Jakobson, s'il parle assez peu de son engagement « eurasien », rend un hommage appuyé au géographe « eurasien »Piotr Savitski, « ce visionnaire perspicace de la géographie structurale ».

Troubetskov définit un autre lien entre Russie et Orient : après le lien avec la Perse zoroastrienne, puis il y eu le choix de Byzance. Depuis Tchaadaïev la thèse de la nocivité du choix de Byzance par la Russie perce sous beaucoup de descriptions de la Russie. Là aussi, Troubetskoy prend le contrepied. Comme pour

[1] R. Jakobson, K. Pomorska, *Dialogues,* Flammarion, 1980.

l'influence perse, il faut ici distinguer « âme » et « corps ». Par son corps, la Russie est attirée par l'Occident germano-romain, mais par son âme elle est parfaitement épanouie dans un contexte « oriental », et en particulier byzantin, c'est-à-dire dans une « symphonie » de toutes les activités humaines, politiques, religieuses et quotidiennes. « Les Slaves occidentaux avaient des orientations beaucoup moins définies. Comme ils ne touchaient directement à aucun des foyers de culture indoeuropéenne, ils pouvaient librement choisir entre l'« Occident » germano-romain et Byzance — faisant connaissance de l'un et de l'autre, principalement par des intermédiaires slaves. Le choix s'exerça en faveur de Byzance et il donna tout d'abord d'excellents résultats. Sur le sol russe la culture byzantine se développait et embellissait. Tout ce qui était reçu de Byzance était organiquement intégré et servait de modèle pour une création qui adaptait tous ces éléments aux exigences de la psychologie nationale. Cela est particulièrement pertinent pour les sphères de la culture spirituelle, de l'art, et de la vie religieuse. Au contraire, rien de ce qui était reçu de « l'Occident » n'était intégré, organiquement, ni n'inspirait aucune création nationale. Les marchandises occidentales étaient achetées, mais pas reproduites. « On faisait venir des spécialistes étrangers, mais pas pour former des disciples russes, pour exécuter des commandes ».

On retrouve dans la démonstration de Troubetskoy les grandes intuitions des nationalistes russes du siècle précédent : l'influence occidentale était pour les Russes, selon eux, un carcan, car leur conception de la vie est *globale* et non différenciée, ils admettent l'improvisation libre à l'intérieur des formes : la danse russe en est un exemple, elle fait jouer l'ensemble du corps, et pas seulement les jambes, comme à l'Occident, elle est dissymétrique alors que la danse occidentale est construite sur des paires de cavaliers et de cavalières, elle encourage *l'improvisation,* ce qui ne se retrouve qu'en Espagne, à l'autre bout de l'Europe, mais s'y explique par l'influence arabe... Troubetskoy a même un dithyrambe particulier pour la « prouesse » russe (*udal'*) c'est-à-dire la folle témérité, la bravoure sans but. « La 'prouesse', appréciée par le peuple russe dans ses héros, est une qualité spécifique aux gens de la steppe, mais incompréhensible tant aux romano-germains qu'aux autres slaves...

Nous ne sommes pas loin ici des pages les plus nationalistes de Léon Tolstoï : la danse russe de Natacha Rostov devant son oncle, ou encore les prouesses des cosaques russes en émulation avec leurs adversaires caucasiens (la *djigitovka*). « Où quand, comment cette petite comtesse, élevée par une Française émigrée, avait-elle pu, par la seule vertu de l'air qu'elle respirait, s'imprégner à ce point de l'esprit national, s'assimiler ces manières, que le *pas de châle* aurait dû depuis longtemps effacer ? » (*Guerre et paix,* II IV, ch. 7). Eh bien, la réponse, c'est que la petite comtesse Rostov est une eurasienne, une Russe « touranisée »...

Troubetskoy montre la *touranisation* à l'œuvre chez Pougatchev, dont les meilleurs alliés sont les Bachkirs, il montre que la gamme à cinq tons est eurasienne, que les Tatares sont sans peine devenus orthodoxes, et, bien entendu,

que la Russie moscovite est la continuatrice naturelle de l'empire tataro-mongol, et non pas de la Russie de Kiev, thèse fondamentale chez les historiens « eurasiens », et destinée à passer dans l'historiographie américaine grâce à un Eurasien russe, devenu américain et professeur à l'Université de Yale : George Vernadsky. La thèse se résume chez Troubetskoy en une phrase provocante : *« L'État moscovite est né grâce au joug tatare* ». Jamais le renversement des thèses classiques sur la destinée russe n'avait été aussi scandaleusement affirmé. Rappelons que Karamzine proclamait que « la nature même des Russes de son temps porte encore la marque ignoble qu'y a imprimée la barbarie mongole ». Chantal Lemercier-Quelquejay a montré avec à-propos que le jugement de Karl Marx reprit, *grosso modo,* celui de Karamzine : « La boue sanglante du joug mongol ne fut pas seulement écrasante, elle dessécha l'âme du peuple qui en était la victime » [1].

Le renversement « eurasien » des perspectives historiques, nous le trouverons dans le livre *Héritage de Tchinguiz Khan Un regard sur l'histoire russe non depuis l'Occident mais depuis l'Orient,* que le prince Nicolas Troubetskoy a publié sous les initiales mystérieuses de I.R. [2], (n*I*kolaj t*R*ubeckoj, selon G. Vernadsky). L'ouverture du livre nous en livre d'emblée la thèse : « La conception qui régnait auparavant dans les manuels d'histoire, selon laquelle le fondement de l'État russe fut posé dans la prétendue « Russie Kiévienne » ne résiste guère à l'examen. L'État, ou plutôt le groupe de petits États, de principautés plus ou moins indépendantes, qu'on groupe sous le nom de Russie Kiévienne ne coïncide absolument pas avec cet État russe qu'aujourd'hui nous regardons comme notre patrie ».

L'erreur des historiens classiques, selon Troubetskoy, fut de considérer que la Russie, en rejetant le « joug tatare », avait refermé une parenthèse. Or c'est tout le contraire : il y a eu fusion de la Horde et de la Russie, la Russie non seulement a cessé de payer tribut sous Ivan III, mais, sous Ivan IV elle a fusionné avec la Horde, à son propre profit. *La Russie d'Ivan IV, c'est la Horde russifiée et « byzantinisée* ». Développons ces arguments.

L'ancienne « Rouss » était un système fluvial, un chemin d'eau qui allait « *des Varègues aux Grecs* », et avait donc intérêt à parvenir jusqu'à Constantinople. La Russie moscovite héritière de la Horde est un empire « eurasien », basé sur l'immense système des quatre bandes géographiques parallèles qui vont de l'Océan Pacifique au Danube : la *toundra,* la *forêt,* la *steppe* et la *montagne.* Dans ce vaste système continental est-ouest, *qui détient la steppe, détient l'empire eurasien.* Tchinguiz Khan fut le premier à l'unifier. Son empire était un empire qui s'appuyait sur une *aristocratie de nomades.* Les valeurs suprêmes qu'appréciait le

---

[1] Cf. Chantal Lemercier-Quelquejay. *La paix mongole,* Paris, Flammarion, 1970.

[2] I.R., *Nasledie Čingishana. Vzgljad na russkuliu istoriju ne s Zapada, a s Vostoka.* Berlin, 1925. Les initiales IR rappellent celles du poète K.R.

grand empereur, et qui cimentèrent son empire, était la fidélité, la loyauté, la fermeté de caractère : *le futur* « *caractère russe* » !

Le sédentaire est, par inclination naturelle, de caractère servile, le nomade de caractère aristocratique. Tchinguiz honorait l'ennemi qui lui avait résisté, il punissait le traître qui s'était rallié à lui. Ce système de valeurs, dont hérita la Russie, ne fait pas de différence entre la religion et le temporel, ou, si l'on se permet un vocabulaire anachronique pour mieux comprendre, entre le public et le privé. Certes, l'empire de Tchinguiz fut vaincu, parce que le chamanisme, qui était la religion de l'empereur, ne pouvait pas attirer les fidèles des fois religieuses monothéistes, mais *l'exigence d'une foi personnelle, quelle qu'elle fût,* (Troubetskoy célèbre la tolérance de Tchinguiz Khan) et *la non-séparation des sphères spirituelles et temporelles,* fondements du grand empire eurasien, demeurèrent les fondements de l'empire russo-eurasien lorsque l'« *ulus* » moscovite prit la tête de la Horde [1]...

Comme l'empire de Tchinguiz ne présentait pas de modèle religieux attractif, les Moscovites empruntèrent artificiellement un modèle déjà mort, celui de l'État religieux byzantin. La greffe du modèle byzantin sur l'empire eurasien produisit l'empire russe. Les nombreuses conversions spontanées de Tatares, et leur apport considérable à la nouvelle monarchie, sont la preuve que ce modèle correspondait bien au type psychologique élaboré depuis le grand empereur eurasien.

Il est étonnant de voir à quel point Troubetskoy a su, dans ce petit livre-thèse, réemployer et réorienter les grands postulats de la pensée slavophile. Par exemple lorsqu'il démontre qu'aux mœurs nomades et aristocratiques de l'empire de Tchinguiz a succédé « le ritualisme russe » (*bytovoe ispovednitchestvo*) : ce qui veut dire qu'être russe, c'est une manière globale, homogène, de vivre, sans séparer le temporel du spirituel, sans idéaliser un mode politique, comme le feront les Européens, mais, au contraire, en cultivant le perfectionnement de soi — de façon à faire reculer la « niepravda » (injustice) par l'action de chacun. « Le pouvoir du tsar s'appuyait sur le ritualisme russe de la nation ». L'étranger, pour le Russe, n'était pas le païen, le non-Russe, mais celui qui refusait d'entrer dans cette sphère globale de la « profession des mœurs russes »... Il ne pouvait s'y mêler aucune xénophobie, aucun chauvinisme. Le nationalisme russe n'a rien à voir avec la division intolérante de l'Europe en « nations » jalouses et exclusives l'une de l'autre...

Ce n'est qu'après la révolution menée violemment par le tsar Pierre le Grand qu'en voulant à toute force acquérir la puissance, au sens occidental du terme, la Russie devint intolérante, chauviniste et militariste. Elle adopta des buts diplomatiques que lui soufflaient les étrangers, et qui n'étaient pas authentiquement ceux d'un empire eurasien : par exemple la conquête de Constantinople et des

[1] Ce mot mongol désigne le « domaine » unifié par un khan, l'*ulus* mongol fut proclamé en 1206.

détroits (les puissances européennes avaient intérêt à pousser la Russie à affaiblir la Porte, afin de se protéger d'elle). Dans la nouvelle Russie européanisée, plus personne, à la suite du grand schisme de la société, n'était plus vraiment « chez soi », explique Troubetskoy, en reprenant une formule qui rappelle fortement les formulations tant de Gogol que de Tchaadaïev : « D'une façon ou d'une autre, dans la Russie de l'époque de l'européanisation, personne ne se sentait tout à fait 'à la maison' : les uns vivaient comme sous le joug de l'étranger, les autres comme dans un pays qu'ils auraient conquis, ou encore une colonie » (Ouvr. cité, p. 39). L'empire pétersbourgeois mena une politique « antinationale ».

« La mutilation de l'homme russe entraîna la mutilation de la Russie elle-même ». L'homme russe était né sous le « joug tatare », qui n'avait nullement été un joug, mais l'élaboration d'un type de preux et de saint, qui devait beaucoup au modèle des vertus exigées par Thinguiz Khan et qui s'était greffé sur l'orthodoxie. À la russification des « mourzas » tatares avait fait contrepoids la « touranisation » des Russes eux-mêmes. Or avec Pierre le Grand et l'européanisation violente, ce type d'homme régresse devant un autre type d'homme, intolérant, militariste, exploiteur, et étranger dans son propre pays. De plus, cet homme pseudo-russe porte un masque, il fait semblant de professer d'autres valeurs que les siennes vraies, et cette hypocrisie le défigure encore plus.

Lorsqu'il aborde la question de savoir dans quelle mesure le nouveau régime bolchevique a hérité de l'une ou l'autre des deux faces de l'empire russe, Troubetskoy, malgré quelques nuances, conclut que ce nouveau régime poursuit l'européanisation de la Russie, et tourne le dos à la véritable nature « eurasienne » du pays. Il n'est donc pas étonnant, note-t-il, que ses meilleurs serviteurs soient, comme sous Pierre, les sujets originaires des Provinces baltes. Et pas étonnant non plus que tant de voyageurs occidentaux reviennent de Russie soviétique convaincus que si le communisme ne marche pas encore bien là-bas, c'est en raison des « sauvages russes ». Au passage le lecteur de Soljenitsyne reconnaît dans les arguments de Troubetskoy un même reproche au pouvoir communiste : dépenser en vain de l'énergie et des moyens russes pour la propagande dans des pays lointains, qui n'ont rien à voir avec l'authentique Russie. « L'erreur de la monarchie antinationale postpétrine consistait en ce que, voyant l'unique danger dans la force militaire et économique des différentes puissances européennes, et voulant opposer à ce danger une force russe militaire et économique équivalente, elle emprunta et elle implanta en Russie un esprit totalement étranger à la Russie, celui du militarisme européen, de l'impérialisme d'État et du faux nationalisme (chauvinisme). Mais l'erreur du pouvoir issu de la Révolution fut que, voyant l'unique danger dans le régime bourgeois-capitaliste, il s'est mis, pour conjurer ce danger, à implanter en Russie une vision du monde non moins étrangère à la Russie et non moins européenne, celle du matérialisme économique, et à réaliser en Russie des idéaux de communisme créés en Europe et parfaitement étrangers à la Russie » (ouvr. cité p. 54). Comme on le voit, c'est son analyse « eurasienne » qui conduisit Troubetskoy à ses positions antisoviétiques.

L'Héritage de Tchinguiz Khan peut véritablement être considéré comme le plus éclatant manifeste des Eurasiens, il apporte les thèses les plus centrales et les plus provocantes qu'aient élaborées les historiens et ethnographes de la famille de pensée eurasienne. De plus ses liens avec le passé slavophile et avec les futures thèses de Soljenitsyne sont évidents. Il apparaît probable que Soljenitsyne ait lu ce petit livre, tant la proximité des thèses est évidente.

Mais le cœur des démonstrations de Troubetskoy n'en reste pas moins spécifique : sa Russie n'est ni « Varègo-slave » comme celle des slavophiles classiques, ni européenne, mais « russo-touranienne ». L'étonnant tribut d'admiration payé à Thinguiz Khan place la Russie vraiment *ailleurs* qu'en Europe, et dans un christianisme qui ne veut pas de lien avec les autres christianismes. La mongolophilie du grand savant est étonnante dans ses outrances : le linguiste en lui a probablement soufflé plusieurs intuitions à l'historien. Ce livre-pamphlet dessine une ligne de pensée nationale russe, qui, tout en situant, par certains aspects, dans la mouvance « slavophile » tourne délibérément le dos aux autres Slaves, coupables de « trahison latine ».

Un recueil de 1923 posait déjà le problème de *La Russie et la latinité* [1]. Le recueil a des aspects historiques, théologiques et philosophiques qui ne touchent qu'indirectement notre sujet, mais il est entièrement imprégné d'esprit de séparation, et d'affirmation de l'orthodoxie par rapport à la latinité. L'une est « s*urnationale* », l'autre est « inter*nationale* », écrit le philosophe Ivan Iline, qui deviendra bientôt un maître à penser du nationalisme russe antibolchevique. C'est que théologiens, philologues et historiens qui ont contribué à ce recueil, quoique réfugiés en Occident, se cabrent tous contre la soi-disant suprématie de cet Occident. « Le plus symbolique, écrit Iline, c'est que le génie national russe avec son âme *surnationale,* ait accepté la plénitude du mystère de la transsubstantiation, alors que la latinité, restée prisonnière de « l'internationalisme », n'ayant pas encore surmonté la nation, obéissant à son instinct de conservation, ne peut que s'obstiner dans son unilatéralité, et déclarer la guerre à ce qu'elle ne saurait atteindre, et dont, dans sa suffisance européenne, elle ne saurait même éprouver le besoin » (ouvr. cité, p. 215).

De quoi s'agit-il ? Une fois de plus de la potentialité orthodoxe à transformer le monde entier en *église* (communauté, *sobornost*), sans pratiquer la ruineuse distinction « latine » entre le séculier et le religieux, le laïc et le clérical. Même l'état de « fusion », et de malléabilité où se trouve la Russie dans ses bouleversements, état de « malléabilité » que d'autres esprits, Wladimir Weidlé par exemple dans sa *Russie absente et présente* [2], juge plutôt sévèrement, semble à

---

[1] *Rossija i latinstvo. Sbornik statej.* Berlin, 1923.

[2] Cf. Wladimir Weidié. *La Russie absente et présente.* Paris, 1949. Weidlé écrit de la culture de l'Ancienne Russie : « c'est quelque chose de vague, de mou et d'indécis ». Il est remarquable que le joug tatare ne joue presque aucun rôle dans la réflexion de Weidlé : les mêmes constantes

plusieurs auteurs de ce recueil eurasien la meilleure chance pour la transformation globale du monde en *église.* Le futur historien de l'église russe (dans l'émigration), Kartachov, déclare : « Quand tomberont les murs de la prison communiste, et que la Russie libérée commencera sa restauration, l'Église russe, qui aura connu, dans son expérience du martyre, toute la force maligne des persécutions de l'Antéchrist, saura poser avec force et justesse devant le monde chrétien le problème de l'unité chrétienne » (ouvr. Cité p. 143).

C'est ce problème de l'Eurasie chrétienne qui a fait trébucher les Eurasiens. Comment vouloir à la fois les « rythmes » de l'Eurasie, le retour au grand mouvement eurasien de Tchinguiz Khan, et une sorte d'orthodoxisation générale du monde, comme font plusieurs Eurasiens notoires ? À cet égard les polémiques que menèrent les Eurasiens sont instructives. En 1926 parut à Kharbine un gros ouvrage de réflexions « historiosophiques » du journaliste Vsevolod Ivanov (à ne pas confondre avec l'écrivain soviétique du même nom). Cet ouvrage s'intitulait *Nous* (*My*) [1]. Il représente une sorte de surenchère par rapport aux Eurasiens, sa pétition de principe est que la Russie doit être « asienne » et non « eurasienne » ; Pierre le Grand avait repris l'héritage et la volonté de Tchinguiz Khan, mais, malheureusement, il importa une marchandise européenne sous une forme asiatique... La polémique avec « l'Asiate » V. Ivanov occupe plusieurs numéros de la *Chronique eurasienne,* une publication d'abord ronéotée, puis imprimée, née à Prague en 1925, et poursuivie à Paris [2]. Ivanov rêvait d'un « panasiatisme » réel, avec la Chine, la Mandchourie, le Japon... « L'Orient, c'est précisément le Guide ; et c'est pourquoi nous autres, Russes, avec notre tsar blanc, nous sommes des hommes de l'Orient ». Pour les hommes de l'Asie, le tsar russe est un khan blanc (ainsi Pierre le Grand désignait l'empereur chinois lorsqu'il lui écrivait). « Auquel des deux foyers mondiaux de culture appartenons-nous ? Vers lequel tendons-nous ? Vers l'Asiatique ! Là et là seulement, dans ces énormes espaces de déserts, de steppes, de monts d'émeraudes, de cités magiques, de rituel quotidien fixé et mesuré, de sagesse débordante d'amour, là où la tension de l'esprit dans les élans bouddhistes se résout harmonieusement par une union avec l'esprit pratique du confucianisme, — là seulement nous sentons le souffle de ce qui nous toujours attiré : l'énorme richesse naturelle de la vie elle-même. (...) En Asie nous sommes chez nous, voilà ce dont nous devons devenir conscients ! » Seule la « fenêtre sur l'Asie » peut compenser l'erreur de Pierre...

---

subsistent pour lui au cours de l'histoire russe, il n'y a pas de cassure ; il résume la première phase de l'histoire russe par la formule : « un peuple, pas de nation ».

[1] Vsevolod Ivanov. My. *Kul'turno-istoričeskie osnovy russkoj gosudarstvennosti. Izd.* « Bambukovaja Rošča ». Kharbine, 1926.

[2] Sous le nom de *Evrasijskaja Hronika,* parut de 1925 à 1928 d'abord à Prague pour ce qui est des quatre premiers numéros, puis à Paris, où le numéro X parut en 1928 ; ce fut, à notre connaissance le dernier. La publication est précieuse parce qu'elle fournit une chronique des conférences, séminaires et débats organisés par les Eurasiens ainsi que des polémiques qu'ils déclenchèrent. Elle donne assez souvent la parole à des contradicteurs. C'est une des publications qui permet d'esquisser la vie intellectuelle et politique de l'émigration dans les années 20.

Les Eurasiens recevaient avec le livre d'Ivanov, beaucoup plus superficiel, en dépit de sa longueur, que la brochure de I.R., un reflet hypertrophié de leurs théories, où le danger était de réduire l'orthodoxie à n'être plus qu'une religion de l'Orient parmi les autres, comme elle l'avait été sous la monarchie de Tchinguiz. Ils s'employèrent donc à corriger les thèses d'Ivanov, tout en saluant cet écho qui leur venait des « antipodes », et qui pouvait paraître confirmer leurs thèses. Dans sa réponse à Ivanov (*Chronique eurasienne,* V.) M. Volguine affirme : « Non, la Russie n'est pas une chambre froide pour importateurs de culture européenne ou asiatique. La Russie n'a pas que des *données,* elle a sa propre culture de l'esprit, qui est originale, forte et orthodoxe, suffisamment représentée dans l'héritage des pères ; l'orthodoxie comme philosophie authentique, comme éthique, fournit un fondement solide pour une bonne vie en commun des peuples eurasiens ».

Comment dépasser ce paradoxe d'une pensée qui se voulait à la fois panasiatique et panorthodoxe ? Les Eurasiens ne manquaient pas de mots : ils aimaient, par exemple, se référer à « la poly-unité culturelle ». Le peintre Malevski-Malevitch offrait une solution avec le « scythisme » de Dostoïevski, dont, pour la première fois, les derniers articles du *Journal d'un Écrivain,* sur l'avenir « asiatique » de la Russie orthodoxe, devenaient pierre anglaise d'une nouvelle vision de l'avenir russe (et devaient être repris dans la vision qu'expose Soljenitsyne dans sa *Lettre aux dirigeants*).

Un autre interlocuteur des Eurasiens était l'idéologue du « national bolchévisme », l'historien Nicolas Oustrialov, dont les articles provenaient également des « antipodes » asiatiques, c'est-à-dire de Kharbine également. Oustrialov semblait, par bien des points, proche de la pensée eurasienne, mais sa thèse centrale était qu'un nouveau nationalisme russe était en train de naître en Russie bolchévique, contre la volonté même des bolcheviks, et que ceux-ci n'étaient plus vraiment communistes, mais des agents du *nationalisme russe.*

Le philosophe et historien Iline, le plus « nationaliste » des Eurasiens, se chargea de lui répondre, comme il avait fait dès le IVe numéro de la *Chronique eurasienne,* tentant de définir les rapports entre pensée eurasienne et héritage slavophile. Partant du vieux dualisme romantique et d'origine allemande, entre « organicisme » et « criticisme », Iline compare les deux mouvements, et récuse la tendance « théocratisante » qu'il aperçoit chez les slavophiles et leur épigone Vladimir Soloviev. Les Eurasiens, selon lui, saluent les formes vigoureuses d'État, et se gardent d'idéaliser le droit, comme l'a fait l'Occident, ce qui l'a mené à un état de faiblesse. Oustrialov parlait de « nationalisation d'Octobre », c'est-à-dire soutenait que la Russie communiste et internationaliste allait, selon lui, vers une évolution nationaliste ; le jugement n'était pas si faux, et il fut salué par Nikolaï Tatichtchev dans la *Chronique eurasienne* (VI).

Mais Iline et les maîtres à penser de l'Eurasisme, Savitski, Karsavine, Souvtchinski, voyaient plutôt l'Eurasisme comme un substitut organique au communisme bolchévique. Pour bien appréhender leur approche politique, qui, aujourd'hui, nous apparaît étrangement floue — ils polémiquaient sur tous les bords, avec Milioukov d'un côté et avec Oustrialov de l'autre (Oustrialov à son tour était ridiculisé par Boukharine !) — il faut se rappeler que 1925 et 26 sont des années elles-mêmes très floues : l'Opposition va-t-elle gagner, les bolcheviks sont-ils radicalement divisés ? L'hypothèse que Staline pourrait l'emporter est mentionnée comme grotesque dans les réflexions de la *Chronique eurasienne...*

1926 est l'année trouble par excellence, le voyage secret de Choulguine en Russie soviétique donne lieu aux espoirs et aux illusions les plus fous. La manchette de la traduction française du livre [1], en 1927, déclarait : « Sensationnel. Un Russe blanc célèbre, que les Bolchevistes reconnaissent comme 'le plus intelligent de leurs adversaires', révèle ce qui se prépare actuellement en Russie ». Choulguine résumait, « en deux mots », ses impressions : « Quand je partais là-bas, je n'avais plus de Patrie... À mon retour j'en ai une ! »

Savitski développa une théorie économique de la « patronocratie », c'est-à-dire d'un pouvoir économique fort, que les « patrons » fussent privés ou d'État, mais pourvu qu'ils fussent de vrais « patrons », c'est-à-dire mus par autre chose que l'« égoïsme économique ». Dans le débat de l'émigration sur l'« après-communisme », début dont sont remplies ces années « floues », les *Eurasiens* hésitaient sur le problème de la « dénationalisation » de l'industrie, sur celui des libertés formelles, et sur bien d'autres encore.

En fait, le centre des préoccupations « eurasiennes », c'est la puissance, et la forme forte de la « monarchie eurasienne ». Mieux vaut une forme forte et communiste, que l'affligeante débilité d'avant 17, mieux vaut être *le premier au village que le dernier en ville...* La pensée eurasienne prend souvent la forme d'aphorismes ou de proverbes, qui sont autant de variations sur le thème « un tien vaut mieux que deux tu l'auras ». Pierre Souvtchinski l'écrivait noir sur blanc en 1927 : la Russie a besoin d'une nouvelle « autocratie » ! D'ailleurs, au même moment, le mouvement voisin des « Mladorossy » ou *Jeunes Russes,* prenait aussi à son compte cette demande d'un pouvoir fort, et Karsavine saluait leur émergence la *Chronique eurasienne.* Finalement, n'était-ce pas toute l'Europe qui commençait à avoir la hantise et nostalgie du *pouvoir fort,* capable de contrebalancer les forces de dissolution morale ou économique nées après la tuerie de la Grande Guerre, forces qui allaient se déchaîner avec la « grande dépression » de 1929 ? Lorsqu'ils évoquent la « Russie-Eurasie », les Eurasiens parlent du « massif » *populaire* ; ils se veulent non pas démocratiques, mais « démotiques » ; l'expression est de N. Alekseïev, un professeur de droit qui rejoignit les rangs des Eurasiens en 1926. Là

[1] Vassili Schoulguine. *La résurrection de la Russie. Mon voyage secret en Russie soviétique.* Payot, Paris, 1927.

aussi le diagnostic des Eurasiens était faux, mais ils n'étaient pas les seuls à commettre cette erreur. « Les masses populaires russes ont indubitablement et irréversiblement ressuscité à la vie politique et sociale », écrit Souvtchinski en 1927. Seulement ce « *massif* » ne doit pas s'exprimer selon les lois arithmétiques occidentales, ni même par rapport au seul temps présent, il doit englober le passé et le futur ; ce qui laisse planer pas mal de doute quant au mode d'expression qu'envisagent les Eurasiens : qui dira le futur du « massif » populaire ?

Ni parti politique, ni simple approche géographique et historiosophique, le mouvement eurasien se considère comme un « ordre religieux » ; il se veut à l'Orient l'équivalent des ordres religieux occidentaux, jésuites ou francs-maçons. Dans l'Orient russe, selon les Eurasiens, seul le mouvement des « starets d'Outre-Volga » peut leur servir de précurseur (mais pas dans les formes littéraires et philosophiques élaborées par Dostoïevski pour son starets Zosima). Ainsi, assez étrangement, ils se voient comme un mouvement religieux en marge de toute orthodoxie et de tout centralisme culturel russe. Cette *confrérie* ou cet *ordre* religieux n'a pas encore accès à la métropole soviétique, mais espère y accéder bientôt, et elle nourrit ses espoirs du témoignage de fugitifs soviétiques qui, dans la *Chronique Eurasienne* s'intitulent par exemple : « un étudiant soviétique eurasien ». Dans l'émigration le mouvement eurasien se heurte à une vive hostilité qui, en fait, est son principal aliment : les représentants des anciennes mentalités « abstraitement occidentalistes » de l'intelligentsia russe des générations précédentes, par leur hargne, confortent les Eurasiens dans leur conviction centrale.

Leurs alliés littéraires ou historiens sont tous des « inclassables ». C'est l'historien George Vernadsky dont le livre *Esquisse de l'histoire russe* [1] représente une version scientifique des théories sur la passation des pouvoirs de la monarchie mongole à la monarchie moscovite. La poésie de Marina Tsvétaïeva, et plus généralement la revue *Verstes* (*Versty*), revue littéraire la plus proche des Eurasiens, publiée par le mari de Tsetaïeva, Serge Efron, où se côtoient Remizov, Artème Vesioly, Karsavine et le prince Sviatopolk-Mirski, représentent la version littéraire. Le principe de *Verstes,* c'est la « frénésie », la frénésie russe, non-européenne, « eurasienne » ; la revue puise dans les textes soviétiques qu'elle

[1] G.V. Vernadskij. Načertanie russkoj istorii.Čast'pervaja. Evrazijskoe Knigoizdatel'stvo. Sans indication de lieu. 1927. On retrouvera plus tard les thèses de cet historien, dans son grand ouvrage History of Russia, paru à Yale University Press, et en particulier au tome III : The Mongols and Russia et dans The Tsardom of Moscow 1547-1682. New Haven and London, 1969. Dans Načertanie Vernadskij écrit : « Dans le processus de développement de l'empire russe la tribu russe non seulement a tiré parti des données géographiques du berceau eurasien, mais encore elle l'a pour une large part créé à son profit en vue de l'avenir, comme un tout unique, adaptant pour son bénéfice les conditions géographiques, économiques et ethniques de l'Eurasie ». Dans The Tsardom of Moscow, Vernadsky souligne toutes les vertus du royaume « eurasien » de Moscou, qui sont symétriques de celles du royaume de la Horde : la tolérance religieuse en particulier. Le « tsar blanc » ne fait que poursuivre l'œuvre de la « horde blanche »...

reproduit tout ce qui illustre et développe cette poétique de la frénésie, forme russe de *l'ubris,* ou démesure des Grecs : frénésie anarchiste de Vesioly, frénésie masochiste de Biely dans *Moscou sous le coup*, dont est publié un extrait, frénésie tsvétaïevienne, frénésie de Rozanov, célébrée par Rémizov dans un article nécrologique peu conformiste, frénésie du protopope Avvakum, exhumé dès le premier numéro par Troubetskoy, et dont les chapitres sur la Daourie peuvent être lus comme des textes « eurasiens ». Lev Chestov, qui participait au comité de rédaction, fournit en quelque sorte le manifeste philosophique avec son texte sur « les discours frénétiques de Plotin », montrant la révolte de Plotin contre le *logos,* et sa parenté avec les *diatribes* d'Épictète, cependant qu'Arthur Lourié donnait une illustration musicale avec Stravinski et la « canonisation des genres musicaux bas », « élémentaires », ou encore « scythes » de la Russie. Nicolas Troubetskoy, dans ce même numéro de la revue, se livre à une analyse littéraire du *Voyage au delà de trois mers* du marchand Nikitine, c'est-à-dire du plus célèbre des textes « eurasiens » de l'ancienne littérature russe. « Il est remarquable, écrit Troubetskoy, que la seule prière à la Russie, une manifestation irrépressible d'ardent amour d'Afanassi Nikitine pour sa patrie, est citée dans le Voyage en tatare, et sans traduction russe ». Le recours au tatare, ou à l'arabe, ou au persan, dans les moments les plus intimes du texte n'est-il pas la preuve de *l'eurasisme* du célèbre voyageur russe ? Troubetskoy nous montre Nikitine pleurant sur le « ritualisme russe », mais se cachant par pudeur sous le masque tatare...

Nous voilà revenus à ce « connais-toi toi-même » russe qui est à la racine des interrogations slavophile, puis « eurasienne ». La réponse est-elle dans la géographie, dans l'histoire, dans le folklore, dans le « rituel russe », dans la vocation russe à l'« autocratie russe » ? En définitive tout concourt, pour les Eurasiens, à cette originalité de la Russie, pour laquelle ils bataillent avec l'Occident « romano-germain ». Malgré leurs efforts pour se distinguer des « slavophiles » historiques, et malgré de notables divergences, ils sont bien, en définitive, un surgeon de cette insurrection intellectuelle et affective de la Russie contre le modèle occidental. Au moment où la Russie bolchevique semble hésiter, où le Parti bolchevique est ravagé par les dissensions, où le national semble réapparaître sous l'internationalisme de façade, où l'Europe occidentale elle-même commence à céder aux idéologies corporatistes qui véhiculent une bonne part du rêve romantique, les Eurasiens marquent un moment important de « l'autoconscience » nationale russe. Ils ont joué peu de rôle à l'intérieur de la Russie parce que le principe de force, qu'ils adulaient, allait précisément l'emporter en Russie bien au delà de leurs propres espoirs. Ils ont eu une influence paradoxale dans l'émigration russe, qu'ils ont surtout aidé à se définir. Leur signification vient plus en définitive de la qualité des esprits qu'ils attirèrent un moment à eux, et cela s'explique par le fait que le mystérieux *hybride* sur lequel ils bâtissaient toute leur théorie : « Eurasie », non seulement était très bien choisi, mais incarnait le refus d'alignement culturel qui fait parti intégrante de la culture et de l'histoire russe, et qui, sous des appellations changeantes, ne cessera sans doute jamais d'irriter, d'attirer, et d'enchanter... Un rejeton très particulier de la pensée « eurasienne »

semble être le géographe et ethnographe visionnaire Lev Goumilev, père d'une théorie très romantique de l'ethnogenèse.

Poussés dans leurs retranchements, les Eurasiens définissaient l'Eurasie comme un « rythme », un rythme autre que le rythme européen, un rythme large, frénétique parfois, un rythme qui les accordait au grand empereur mongol, dont ils avaient fait leur figure de proue. Un rythme qu'ils ont baptisé « sarmate », ou « scythe », ou « eurasien », ou « mongol », peu importe au fond l'appellation, le rythme du *Sacre du Printemps,* des « Chants tsiganes » de Selvinski, de *La Russie lavée de sang* d'Artème Vesioly, des « Scythes » de Blok, le rythme *de la force nomade.* Paradoxale, *l'affirmation eurasienne* consistait à affirmer l'instable, à canoniser l'hétérodoxe, à jeter le vieux défi des nomades à toutes les forces sédentaires de la vieille Europe « abusivement » importées dans l'empire eurasien...

7e PARTIE

RUSSIE, CÔTÉ ASIE

CHAPITRE 32

« URGA », OU LE CÔTÉ MONGOL

Retour à la table des matières

Le film « Urga », de Nikita Mikhalkov, a attiré notre attention sur un pays lointain, un peu négligé, la Mongolie. Avec ses déserts, ses steppes, cet immense pays logé entre Russie d'Asie et Chine (sa frontière méridionale n'est qu'à 600 km de Pékin) a, depuis les années vingt, été le vassal de l'URSS. Il a eu son Staline local, ses Brejnev locaux ; l'antique civilisation mongole y a été sévèrement endommagée par une modernisation sauvage, génératrice de beaucoup de pollution. Un grand nombre d'entreprises soviétiques y travaillaient. Aujourd'hui ces entreprises plient bagage, parce que la Russie n'a plus d'argent, et ne paye plus ses coopérants. La Mongolie, avec retard, a suivi le mouvement de la Russie, elle a « départisé » depuis Eltsine, comme elle avait « perestroïké » au temps de Gorbatchev. Elle se plaint d'être à présent oubliée, et même d'être souvent méprisée. Récemment un de ses ministres, interrogé par les *Nouvelles de Moscou* se plaignait amèrement du mépris où on la tient, alors que, disait-il, les Mongols sont les seuls sujets de l'ancienne domination russe à ne pas détester les Russes. Mais, ajoutait-il, avec le renouveau du chauvinisme en Russie, on ne fait que reparler du joug tataro-mongol. Or nous, les Mongols, nous avons défendu les princes russes contre les Tatares, et si l'on nous a payé tribut, c'était en échange de cette protection... Interrogé sur la question de l'importante dette de la Mongolie envers la Russie, il déclara que son pays reconnaissait cette dette, mais proposait d'en discuter dans un traitement global du contentieux, en particulier il fallait, disait-il, évaluer le coût de la reconstruction des 600 temples bouddhistes que les Soviétiques avaient détruit dans le pays : qui allait payer pour leur reconstruction ?

Le film de Mikhalkov vient à propos nous rendre présente cette si lointaine Mongolie, petit pays, mais dont le nom charrie encore une des plus grandes peurs de l'ancienne Europe. C'est un film plein de charme. La famille mongole qu'il nous montre, jouée par des acteurs non-professionnels, démontre à merveille le croisement de civilisations, ou plutôt leur heurt, en ce petit peuple encore partiellement nomade, et déjà gagné par la pollution industrielle et morale. Ils sont merveilleusement beaux, cet homme, cette femme, leurs trois enfants vivant encore sous la vaste tente (yourte), où va bientôt trôner la télévision, grâce à un générateur d'électricité. Un camionneur russe qui tombe en panne à proximité se retrouve tout ébahi devant le rituel encore hiératique, mais plein de gentillesse, des hôtes de la yourte. Quel contraste entre le Russe lourdaud et brave, avec ses tatouages de partitions de valse sur le dos (ce qui donne lieu à une des scènes les plus loufoques du film), et ce jeune cavalier et son épouse, belle comme une princesse, malgré les travaux ménagers qui l'occupent.

La fable du film est bâtie sur le voyage que fait le mari à la ville avec ses deux chevaux, pour faire emplette de plusieurs marchandises, dont le fameux poste de télévision, mais aussi d'un ustensile mystérieux dont sa femme lui passe commande, en lui expliquant à voix basse qu'elle a entendu dire qu'il permettrait d'éviter d'avoir un enfant de plus. Avec quelle grâce le cavalier déambule, du haut de sa monture, dans les rues populeuses et achalandées de la ville, amusé, étonné par les bateleurs, subjugué par le vacarme, timide (à la pharmacie il voit bien les préservatifs sous une vitrine, mais n'ose pas les demander), gagné par l'ivresse dans une sorte de boite de nuit, arrêté pour scandale, et délivré par son copain russe au tatouage extravagant... Le voici donc qui rentre chez lui. Les espaces redeviennent immenses, derrière la monture qu'il chevauche se dandine le second cheval, lourdement bâté, le cube de la télévision arrimé à un flanc, une bicyclette à l'autre. Les enfants sont ravis, l'épouse est heureuse, la vieille mère aussi, mais a-t-il les préservatifs ? Non, il n'y en avait pas... Alors voici l'épouse qui monte sur son cheval avec une sorte de longue lance médiévale, et part au grand galop, voici l'époux qui la suit, et loin là-bas, dans le ciel, sur la colline où s'étreint le couple, est plantée 1'*urga,* c'est-à-dire la haute perche qui indique à ceux qui d'aventure passeraient qu'on ne doit pas les déranger. La chambre conjugale est à ciel ouvert, dans la vaste steppe, et un nouveau petit Mongol viendra habiter la grande yourte de toile...

Fastueux et sobre petit peuple, agressé par notre monde, et qui n'a pas encore perdu sa naïveté : on rêve en quittant le film, et ce pays de légende où nous n'irons sans doute jamais, le pays d'où sortit le grand, le terrible Tchenguis Khan (traduisez Gengis Khan), qui, dans une scène de cauchemar, revient pour juger le pauvre petit Mongol qui osa rapporter la TV au pays de l'*urga...*

8e PARTIE

RUSSIE, CÔTÉ EUROPE

CHAPITRE 33

LA RUSSIE, L'EUROPE ET LE CRITÈRE DE VÉRITÉ

Retour à la table des matières

Aujourd'hui est un moment propice à la révision de nos idées sur la Russie, la Russie et l'« Europe », et le débat sans fin sur « l'asiatisme » de la Russie, ou encore sur le fossé entre « eux » et « nous ».

Les tabous tombent, les « trous de mémoire » de la conscience soviétique se cicatrisent. La Russie chercher à recouvrer une mémoire, et qui dit mémoire dit aussi critère d'appréciation du vrai. La Russie se débarrasse du mythe de *l'homme nouveau* et de la *tabula rasa*. Le critère de la vérité engagée, militante, au service de la Cause a fait des ravages, causé des catastrophes naturelles et humaines, pratiqué l'ablation de pans entiers de l'humaine condition. Aujourd'hui on tente de réanimer *l'homme naturel.*

L'homme instrumental au service de la raison révolutionnaire, — la génération d'aujourd'hui s'en libère, le juge, le démasque, et finalement le récuse.

Le dogme s'est évaporé ; le catéchisme du « comité central » a cessé d'être imposé, et l'homme russe, après 70 ans de vie soviétique, s'est révélé capable de revivre, capable de recouvrer la mémoire, de partir à nouveau en quête de valeurs et de partager à nouveau avec l'homme européen ce que j'appellerai l'expérience européenne de la vérité.

L'homme russe était, disait-on, collectiviste, maximaliste ; l'individualisme « ondoyant » de Montaigne, la culture du moi, la dialectique de la raison et de l'expérience n'étaient pas pour lui. Un *homme nouveau* était né dont la pensée et la langue étaient autres : non plus instrument du dialogue entre le *je* et le *tu*, comme disait Viatcheslav Ivanov, mais instrument du *nous,* d'un nous collectif né avec la révolution, et d'une fraternité collectiviste qui n'a rien à voir avec l'amour du prochain, reçu de Jérusalem, ni avec le « connais-toi toi-même », reçu d'Athènes.

Pourtant il existait des analystes qui allaient à contre-courant, dénonçant la terreur qui se cachait derrière la création de l'« homme nouveau ».

Pourtant il existait des analystes qui allaient à contre-courant, Boris Souvarine. Souvarine terminait son *Staline,* en 1935, par un diagnostic totalement hétérodoxe à l'époque : « L'agonie de l'espérance socialiste dans le monde ouvre une crise idéologique impondérable ». Face aux « apologistes des atrocités sans nombre commises par Staline et ses acolytes », Souvarine, esprit rationnel, classique, européen, entêté dans sa recherche personnelle opposait la résistance du vrai, et il fut traité par le mépris, même par des esprits comme Malraux ou Groethuysen (voyez sa préface de 1977). Non seulement il ne fallait pas « désespérer Billancourt », comme disait Sartre, mais encore moins démoraliser l'intelligentsia *engagée* dans l'édification d'un monde et d'une histoire à sens unique. Souvarine reste un Européen lorsqu'il déclare, comme Machiavel, faire sien le conseil : « Suis ton chemin et laisse dire les gens ». En régime totalitaire, c'est précisément ce qui est interdit : le retrait dans la tour de sagesse, dans l'exil intérieur est chose traquée par le pouvoir qui proclame : « Suis notre chemin, et répète avec les gens ».

À propos des « excès d'aveux » au procès des 21 à Moscou, en 1938, Souvarine écrit : « Les dernières paroles de Racovski semblent mûrement calculées pour faire transparaître la vérité sans donner prise aux bourreaux ». Voilà une réflexion pour nous : dans l'outrance délirante du mensonge dicté par le bourreau, y a-t-il un appel indirect à la vérité ? Ou bien devions-nous comme Koestler, croire que le Commissaire avait créé un homme autre, une vérité autre, même chez la victime ? Aujourd'hui nous pouvons le dire : Souvarine avait raison et Koestler avait tort.

À l'heure où le sieur de Montaigne écrivait ses *Essais,* autrement dit ses expériences (plus l'expérience de la réflexion sur ses expériences), le prince Kourbski et Ivan le Terrible échangeaient une stupéfiante correspondance.

Les *Essais* sont un livre fondateur du concept de vérité chez l'Européen. C'est un livre sur la multiplicité du divers, sur la richesse de l'expérience, comparée à la raison, sur la faiblesse du savoir et la richesse de la nature. « Il n'y a point de fin en nos acquisitions : notre fin est en l'autre monde ». La connaissance « décousue », la « bigarrure » et la « farcissure » du réel s'opposent à « l'affirmation et l'opiniâtreté » qui sont « signes de bêtise ». Et la règle d'or de l'homme, son

« grand et glorieux chef d'œuvre, c'est vivre à propos ». Tolstoï aimait les *Essais* de Montaigne, y trouvait le point de départ de cette pédagogie libérée de toute contrainte que lui-même, après Montaigne et Rousseau, tenta d'appliquer aux enfants d'Iasnaïa Poliana. Mais le 17 février 1891 il note : « J'ai lu Montaigne. Vieillerie ». Cependant Montaigne l'accompagna toute sa vie. Car Montaigne célèbre la vie divertissante : (« Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors »), et une part de Tolstoï résiste à l'autre. La « pointe à la sauce » que donne une pleine adhésion à la vie, c'est quelque chose que le barine Tolstoï comprend affectionne et affectionne chez le sieur de Montaigne (Journal de 1873). Mais ce Tolstoï « ondoyant » était subordonné à un autre Tolstoï, maximaliste.

Le prince André Kourbski s'était enfui chez le roi de Pologne Sigismond-August. Il était passé « en Europe » ; et l'étrange, c'est que le prince féal et le tsar tyran échangèrent des lettres de 1564 à 1579, et menèrent par correspondance un combat intellectuel à mort. Kourbski accuse le tyran d'être « consumé d'une fureur infernale », Ivan invoque Moïse, Jean Chrysostome, Ésaïe, et lui fait ce reproche qu'il juge incontournable. « Si tu es vraiment juste et vertueux, pourquoi n'as-tu pas voulu mourir sur l'ordre de ton maître, et mériter ainsi la couronne du martyr ? » Cet argument est vraiment extraordinaire ; il situe la dramatique correspondance de Kourbsky et du Terrible à un plan de « polémique du martyre », si j'ose baptiser ainsi le phénomène : meurs de ma main pour tes idées si tu y crois. La preuve de vérité d'une idée, c'est le martyre subi pour elle.

L'idée que seul peut témoigner le martyr (et Dieu reconnaîtra les siens) était précisément ce à quoi s'opposait Montaigne, s'exerçant au penser libre en pleine guerre de religion. La justesse de l'esprit mesurée dans l'expérience, les « essais », la confrontation, opération menée dans une sérénité élaborée par l'ironie : voilà l'Europe des « Essais ».

La justesse de l'esprit mesurée à l'extrémisme de l'engagement, au bûcher où l'on monte volontairement, plutôt qu'à la recherche guidée par la quête individuelle, la patience, les expériences : voilà l'Europe fanatique du Terrible.

L'esprit européen est un dialogue entre raison et expérience, entre Montaigne et Malebranche, qui, dans la *Recherche de la vérité,* dit de Montaigne qu'il s'est fait « un pédant à la cavalière » — reproche du croyant au sceptique. Entre Pascal mathématicien et mondain, et le Pascal des trois ordres, dont Voltaire disait « pur galimatias », entre l'humaniste chrétien et l'humaniste libertin. On peut trouver trace d'un tel dialogue dans la culture russe, mais, presque toujours, il aboutit à des moments de surdité réciproque : Bielinsky accablant Gogol après la publication de ses *Morceaux choisis de ma correspondance avec mes amis* en 1846. L'objet du livre, c'était la réforme intérieure, spirituelle et chrétienne du Russe. C'était aussi une confession, l'exposition à l'injure et à la « dérision universelle », l'aspect incomplet et rébarbatif de l'homme russe. Or Bielinski ne voit en Gogol qu'« un homme qui se gifle lui-même et soulève le mépris ». En cet instant il est question

avant tout de *l'effet* du livre : nuisible ou prophétique ? Nullement de sa vérité, de son rapport à la « faculté judicatoire », comme disait Montaigne.

Gogol répond d'abord : d'où vous vient tant de haine ? Puis il bat piteusement sa coulpe. « Je me suis trop concentré en moi-même, et vous vous êtes trop dispersé ».

Les fréquentes contritions bouleversantes que l'on trouve dans l'histoire des penseurs russes relèvent d'une quête d'une aspiration au martyre, et sont toujours soumise au chantage de la preuve par le martyre, que ce sont les étonnantes confessions des Décembristes ou bien la fameuse *Confession* de Bakounine. Quant à Dostoïevski, son fameux « Entre le Christ et la vérité, je choisirai le Christ », il est contraire à toute la tradition du christianisme aristotélicien d'Occident. Ce genre d'ultimatum dramatique adressé à la vérité, en un sens, s'oppose à tout l'esprit européen.

Une des premières œuvres juridiques russes, c'est la « Pravda russe », recueil des usages juridiques de l'Ancienne Russie, celle de Pskov et de Novgorod. L'expression est restée. L'ambivalence du mot « pravda » est restée. Et c'est de cette ambivalence que parle Berdiaev dans son article des *Jalons* en 1909. « La vérité-istina philosophique, et la vérité-pravda de l'intelligentsia » [1]. Le critère éthique a absorbé celui du vrai, dit Berdiaev. La philosophie russe, même celle de Tchaadaev, de Vl. Soloviev, de Serge Troubetskoy, dit Berdiaev, « a soif d'une unité de vision du monde, d'une fusion du vrai et du bien, de la science et de la foi ». Serge Troubetskoy élabore une philosophie de la « conciliarité de la conscience », qu'il appelle « socialisme métaphysique ». Soloviev commence sa carrière par la critique des principes abstraits occidentaux, « la crise de la philosophie occidentale », desséchée, entre rationalisme et réalisme, par sa perte du religieux.

Schopenhauer avait séduit Fet et Tolstoï par sa négation radicale du divers, par la découverte d'un principe de volonté au fond de la vie et des voies ouvertes par l'intuition de cette identité universelle. Ce qui menait à une attitude ascétique, dissidente par rapport à l'activité économique et expérimentale de l'homme.

Marx et Nietzsche seront interprétés au début du 20e siècle par Serge Boulgakov et ses amis comme des « types religieux ». La pensée russe se hâtait de russifier l'apport des penseurs occidentaux qu'elle adoptait, et « russifier », c'était toujours transférer de la sphère spéculative (*istina*) à la sphère de l'engagement existentiel (*pravda*).

Plekhanov dans ses *Études sur l'histoire du matérialisme* fait dire à la philosophie : « J'ai fait ce que j'avais à faire, je peux m'en aller, car dans l'avenir la

---

[1] *Istina* est la vérité absolue, *pravda* est à la fois vérité et justice.

science exacte rendra inutiles les hypothèses de la philosophie ». Mais Plekhanov ne savait pas à quel point la science exacte deviendrait à son tour inutile, et pourrait en dire autant : cybernétique, sémiologie, biologie furent soumis aux ravages d'une idéologie primaire, les savants qui tenaient à l'exactitude de leur science se retrouvèrent au Goulag, où d'ailleurs ils furent regroupés en prisons-laboratoire clandestines. Le délire règne alors publiquement. On ne recourt au vrai que dans le secret de la *charachka.* La vérité expérimentale refoulée dans la geôle : était-ce un hommage indirect à la vérité, une dérision, un délire schizophrénique ?

Et est-ce de là que la reconquête du vrai va repartir ? Soljenitsyne, lui, est parti de là. C'est là qu'il fait « ses écoles » d'histoire, de philosophie, de doute scientifique préliminaire à l'élaboration du vrai. Certains chapitres de *l'Archipel du Goulag* sont consacrés à cette reconquête intellectuelle de l'instrument expérimental du jugement menant au vrai. Le vieux révolutionnaire socialiste-démocrate Fastenko lui dit : « Ne te forge pas d'idoles ». Et dans le *Pavillon des cancéreux* c'est la lecture de Francis Bacon qui éveille Oleg au doute scientifique, au refus des « idoles de la tribu », de la « caverne », du « forum » et du « théâtre ».

Il y a ici un cheminement vers le retour à la notion expérimentale du vrai que l'Occident avait élaborée avec tant de difficulté. En Russie, au 19e siècle, un penseur assez exceptionnel, avait eu longuement recours à Bacon, c'est Herzen, dans ses *Lettres sur l'étude de la nature.* Un cheminement qu'il fallait refaire, parce qu'il avait été perdu. Un cheminement que la Russie du 19e siècle transforma dogmatiquement en une foi mécaniste et matérialiste.

L'histoire change les hommes et les sociétés. On peut regarder de deux façons ce qui se passe aujourd'hui en Russie. Avec scepticisme et l'on dira *l'intelligentsia* profite d'une éclaircie mais repartira sur ses vieux démons le raccourcissement du chemin qui mène à la vérité, le saut des étapes, l'adoration des idoles. Avec optimisme, et l'on dira : l'étape actuelle est une école pour tout un peuple, école du pluralisme, de confrontation, de renversement des idoles.

L'hypertrophie du critère de vérité a amené en Russie un obscurantisme sanglant. Mais le travail de vérité continuait souterrainement. La relève était là. Peut-être une part de la Russie a été partiellement guérie, mithridatisée. Ce qu'elle doit retrouver, c'est la tension entre scepticisme et foi, c'est le dialogue des générations, c'est la confrontation de Montaigne et de Malebranche. C'est apprendre aussi à *vivre* cette tension jamais résolue — comme le chrétien doit apprendre à être de deux mondes à la fois. Mais prenons garde que la Russie ne revienne pas au critère de vérité quand nous-mêmes y aurions renoncé, par suite de la segmentation excessive de notre vie et d'une indifférence collective qui nous paralyse. Qu'il ne se produise pas un paradoxal chassé-croisé ! Que d'oppositions ont été érigées en paradigmes « Nous », disaient les Russes, c'est la « vie vivante », c'est la pauvreté matérielle et la richesse du cœur. « Eux », c'est la raison

desséchante, c'est la vie opulente mais inintéressante. À quoi l'Occident a répondu tantôt « Eux » c'est l'asiatisme, c'est la « causalité diabolique », c'est le « malheur russe », tantôt « Eux » c'est « cette grande lueur à l'Est », c'est le « Royaume qui est en nous ». Il est temps d'un retour à la mutuelle connaissance, à la mutuelle interaction, à la mutuelle élaboration des valeurs et du vrai.

Comme toujours un poème de Pouchkine a posé ce problème avec lucidité et concision. Dans un poème daté, du 29 septembre 1830, et dont l'exergue est « Qu'est-ce que la vérité », il fait dialoguer un poète et son ami. L'ami demande : qui aujourd'hui est le maître de ton esprit ? Le poète répond, idolâtre de Napoléon :

Lui, toujours lui ! ce nouvel arrivé guerrier
Devant qui se sont inclinés les tsars.

L'ami lui demande : et quand préfères-tu Napoléon : au passage des Alpes, à son couronnement, contemplant les pyramides ou bien Moscou en flammes ? Le poète répond avec enthousiasme qu'il le préfère non au combat, ni au faîte du bonheur, mais à Jaffa serrant la main de la peste pour rendre courage à des malheureux. L'ami, qui est historien, a lu dans les Mémoires de Bourrienne que c'est un mensonge pieux, et il réplique :

Rêves du Poète,
L'historien sévère vous dissipe !

Le poète reprend alors à son tour :

Maudite soit la lumière de la vérité,
Quand elle sert la médiocrité glacée,
Envieuse, avide de séduction. Non !
Plus que la nuit des vérités humbles
Je préfère le mensonge sublime.
Laisse au héros son cœur ; que sera-t-il
Sans lui ? Un tyran !

L'ami ne répond alors qu'un mot « Console-toi ».

Pouchkine l'Européen met en scène le débat entre le chercheur de mythe et le chercheur de vérité. Il est à la fois l'historien et le poète, il comprend le beau mensonge mais il rétablit la terne vérité. Mais, en vraie âme russe, il console le poète désenchanté. La Russie d'aujourd'hui doit apprendre le désenchantement.

8e PARTIE

RUSSIE, CÔTÉ EUROPE

CHAPITRE 34

UNE EUROPE CENTRALE DE WILNO À DORNACH

« On a terriblement envie de vivre »
(*Les Trois Sœurs*)

Retour à la table des matières

Dans le dialogue épistolaire entre Czestaw Milosz et Thomas Venclova qu'a publié la revue *Cross Currents* n° 5 (Ann Arbor, 1986), Venclova rapporte l'impression d'un étudiant de Wilno (Vilnius) arrivant à Florence : « Nous voici arrivés à Florence, la ville est belle, elle ressemble à Wilno, excepté qu'elle est moins bien ». Et Venclova ajoute à son propre compte :

> « Le plus drôle est que je suis presque d'accord. Wilno appartient au même monde que Florence. La Russie est complètement différente, à l'exception peut-être de Saint-Pétersbourg ».

Une frontière de civilisation passe-t-elle entre Wilno et le reste de l'empire russe ? Le catholicisme a-t-il à ce point délimité les cultures ? La complexité des frontières culturelles entre Europe centrale et Russie est certes grande. Mais attention, elle n'est pas toujours ce que nous pensions.

Alexandre Blok, visitant Florence en 1909, n'a pas la même impression que Venclova soixante ans plus tard. Pour lui Florence est morte.

> « Trésors du vieux monde ! Trésors de l'art divisé ! Bien sûr ils empoisonnent. Les plus courageux d'entre nous frémiraient s'ils savaient ce que vont commettre demain des barbares, s'ils savaient quels trésors de la création disparaîtront à jamais sous la main joyeusement destructrice des hommes de l'avenir ! »

Florence touristique et morbide fait horreur à Blok :

> « Le voyage dans un pays dont le passé est riche et le présent est pauvre ressemble à une descente dans l'enfer de Dante », et « Tout n'est qu'antique allusion, souvenir lointain, séduction trompeuse. Tout n'est que masques et les masques, eux-mêmes dissimulent autre chose ».

Ce que dissimulent les masques, c'est la mort ; ce que regarde Blok ce sont les « cimetières chéris » de l'Europe, selon le mot d'Ivan Karamazov. Ce qui ne veut pas du tout dire que Blok soit un slavophile, ou plutôt un russite xénophobe. En témoigne le dernier article de ces *Éclairs d'art,* « Wirballen » (ou Verjbolovo). Wirballen était la ville frontière, c'était la petite mère Russie retrouvée : boue, désolation, et bourgades mouillées :

> « Je sens aveuglément où je suis : c'est elle, ma malheureuse Russie, salie par les crachats des fonctionnaires, crasseuse, abrutie, baveuse, risée de l'univers. Bonjour petite mère ! »

Tout est « puant » en Russie, mais lorsque Blok écrit de Florence à sa mère, le 25 mai 1909, c'est pour dire :

> « Je maudis Florence pas seulement pour la canicule et les moustiques, mais parce qu'elle s'est livrée à la pourriture européenne, qu'elle est devenue une cité fêlée et qu'elle a défiguré presque toutes ses rues et maisons. Il ne reste que quelques palais, églises et musées, et encore quelques environs, et Boboli, le reste est une poussière que je secoue de mes pieds et je lui souhaite le sort de Messine » (VIII, 286).

La Russie de l'époque est la plus « européenne » de l'histoire. C'est celle où Pavel Mouratov écrit ses *Images d'Italie,* où Alexandre Benois rédige sa monumentale *Histoire du paysage en peinture,* où « Le Monde de l'Art » ressuscite la Russie d'Alexandre I, le Versailles français et tout le 18e siècle.

Mais c'est aussi *l'attente des barbares,* pour parler comme Blok.

La Russie de l'Âge d'Argent était en relation étroite avec les autres cultures, ses revues ont leurs correspondants à Paris, Londres, Munich, Rome. *La Toison d'Or* rend compte régulièrement de la littérature allemande par des articles de V. Hoffman, A. Luther, M. Schik, A. Eliasberg. Elle rend compte de la vie musicale à

Paris, Vienne, Munich, Varsovie, Stockholm. En un sens, la Russie de cette époque, malgré le « complexe de Wirballen » d'Alexandre Blok, est très européenne, et l'Occident commence à Varsovie. Des « lettres de Varsovie » renseignent sur un drame de Przybyszewski, bientôt traduit, et fort prisé en Russie. *La Toison d'Or* renseigne systématiquement sur les expositions de Munich ou Paris. La revue *Apollon,* dirigée par Serge Makovski, un dandy qui donne des conférences à Londres sur « le thème vieux-russe dans la peinture de Roerikh » prendra le relais à partir de 1909. En 1906 le Théâtre d'Art de Moscou se produit avec succès à Vienne et à Prague. « On attendait des virtuoses exotiques, on eut des réformateurs du théâtre », écrit un critique viennois. Hauptmann et Schnitzel font jouer leurs pièces par Stanislavski, qui renonce à aller à Paris, averti par Voguë que le public l'y recevra mal et qu'il faut payer cher les journalistes... Vienne et Prague sont donc des positions avancées du théâtre russe moderne. Pas Paris.

Certains aspects de l'échange entre Russie et Europe centrale, ou plutôt germanique sont bien connus. Munich était une étape obligée pour les artistes russes. Marburg pour les étudiants en philosophie, comme le poète Boris Pasternak. À Munich il y avait deux écoles célèbres, celle d'Azbe et celle de Hollosy. Les deux sont décrites dans les mémoires du peintre russe Mstislav Doboujinski, dont le père était lituanien, la mère russe. Doboujinski décrit le milieu artistique munichois au tournant du siècle. Kandinsky et Jawlensky viennent de quitter l'école Azbe lorsque Doboujinski y arrive. Il y retrouve le peintre et historien d'art, Igor Grabar. Déçu par le culte du « trait épais », qu'impose Azbe à ses élèves (il interdit les pinceaux fins), Doboujinski passe à l'atelier de Hollosy, qui emmène ses élèves en Hongrie, chaque été, ce qui nous procure un périple en Europe Centrale en 1900 et 1901 : avec la description d'un *tabor* de tziganes à côté du bourg de Nagy Banya, où se tient l'atelier d'été. C'est auprès de Hollosy que Doboujinski comprend le ton en peinture, alors que chez Azbe on ne pratiquait que les couleurs pures. Parmi les élèves russes de Hollosy il y avait Zinovi Grzebin, destiné à devenir un des grands éditeurs russes. À cette époque Igor Grabar envoyait régulièrement des chroniques sur la vie artistique munichoise à la revue de Diaghilev « Le Monde de l'art ». Grabar initie d'ailleurs Doboujinski à la gravure japonaise, qu'il collectionnait. Et c'est à Munich qu'il découvre Degas, qui l'enchante. Doboujinski rentre à Petersbourg parce que c'est là qu'il y a « du nouveau » : le « Monde de l'art », Diaghilev...

Un peu plus tard, c'est le poète Andreï Biely qui nous donne une chronique de Munich ; il y est en 1907, et fait un tableau ironique du milieu artistique et russe dans ses *Mémoires* — Munich se prend pour Athènes, et Biely fréquente les Russes du Simplicissimus : « Le charme de Munich consiste en ce qu'il imite par des taches de couleurs légères le ciel et l'air. Et il fut une époque où Sécession traduisait cette bienveillante palette, mais bientôt, armé du trait épais, il se transforma en bœuf, ou plutôt en perspective classique et les peintres de Sécession

soufflèrent une énorme bulle, mais de savon, et qui reçut les honneurs. Mais de qui ? »

Böcklin et Franz Stuck, qui avaient été ses idoles peu avant, déçoivent Biely et lui semblent « des lourdauds ».

Ce sont Jawlensky et sa compagne Verewkina, c'est Kandinsky, fondateur du Blaue Reiter, qui créeront enfin le lien le plus consistant entre la Russie et Munich.

Si l'on tente de définir ce qui relie alors la Russie à l'Europe germanique, on sera tenté de dire que c'est un certain goût pour l'ésotérisme, pour la théosophie, l'occultisme. La Russie, qui vit naître la théosophie, s'enthousiasma pour son avatar anthroposophique et, de Moscou à Dornach, cette banlieue de Bâle où s'établit en 1914 le Dr Rudolf Steiner, s'étend une certaine aire de spiritualisme qui a du mal à traverser le Rhin... L'influence de Mme Blavatskaïa et de ses disciples fut énorme. Celle de R. Steiner fut considérable. Et la carte des déplacements de Rudolf Steiner entre 1910 et 1914, ne serait-elle pas celle d'une certaine Europe Centrale et Nordique ? En tout cas André Biely le suit à Cologne, Berlin, Christiana (Oslo), et viendra finalement s'établir à Dornach, qui a laissé une trace capitale dans son œuvre. Le poète Ellis, le poète et peintre Volochine, ou encore Viatcheslav Ivanov sont soit anthroposophes, soit très attirés. Ils ne sont pas les seuls, le journal de Kafka montre que lui aussi fut steinerien pendant un temps. Kandinsky également se sentait attiré. « Du spirituel dans l'art » est un texte assez voisin de la science spiritualiste de Steiner, qui, comme on le sait, a abouti à des écoles, une pédagogie très souple, et même une horticulture thérapeutique.

> « Ceux qui ont faim d'illumination, ceux qui voient, restent à l'écart ; on les tourne en dérision, on les traite de fous. Mais ces quelques âmes rares résistent et veillent. Elles ont un besoin obscur de vie spirituelle, de science, de progrès. Elles gémissent, inconsolées et plaintives dans le chœur des appétits grossiers, des jouisseurs avides des biens les plus matériels ».

Le traité d'harmonie mystique de Kandinsky fait une large part à l'interprétation des réalités des arts, des niveaux spirituels. Lui-même invita Schoenberg à participer à la première exposition du Blaue Reiter.

« La nécessité intérieure » de Kandinsky légitime tous les mysticismes, mais en les désubjectivant. Le steinerisme ne fait rien d'autre, il élabore, à la suite de Gœthe, une science spirituelle des couleurs. Les compositions de Kandinsky, ses cosmogonies mystérieuses de 1910-1912 (L'arc noir, le Jugement dernier dans le cercle) conduisent à un art *total*, cet « art synthétique » qui est décrit dans une conférence de 1921.

Un langage commun à l'art et à la science est en train de naître. Bref une raison antérieure à la raison, une vérité objective accessible autrement que par la

perception sensible. Tout mène à l'anabase vers les Idées-Mères de Gœthe ou les « Ur-pflanze » dont parle Steiner : voilà le champ magnétique d'idées qui définit cette aire centre-européenne, laquelle inclut une part de la Russie, et presque rien de la France. Appelons-la l'Europe du « Serpent vert » pour reprendre le titre du conte de Gœthe commenté par Steiner, et qui fascinait Biely.

Il y eut des résistances, certes ; et on retrouve même chez ceux que Steiner séduisait une certaine irritation devant les « steineriens », devant les convertis calmes, appliqués, petits bourgeois, ceux et celles que Biely à Dornach appelait les « tantes ». Mais c'est là une réaction russe permanente face à la germanicité.

Dans un article sur le dramaturge expressionniste Frank Wedekind et sa pièce « L'éveil du Printemps » [1], Blok oppose la démesure de Leonid Andreev aux fausses ténèbres de l'Allemand « rationnel et cynique », à sa « pornographie » ennuyeuse.

> « Au centre de cette pièce il y a une question que l'auteur traite, en susurrant. Jamais chez nous en Russie, on ne l'aurait posée de la sorte ; si on commence à le faire, c'est seulement dans certains cercles très fermés, condamnés au lent pourrissement dans des classes qui émettent une puanteur de cadavre. Nous, ces étalons allemands en culottes courtes, nous n'arrivons pas à les plaindre : que périssent dix Moritz sur leur tas de foin — nous, nous avons encore des hommes qui ne sont pas de fabrication industrielle — avec de la volonté, de l'espoir, des « rêves » et des « idéaux » — même si ce sont des mots banaux ».

Ou encore, commentant la parution en russe des *Œuvres complètes* d'Arthur Schnitzler, le dramaturge viennois, Blok ajoute :

> « Schnitzler voyait s'ouvrir devant lui certaines possibilités (son « Perroquet vert », sa « Femme au poignard ») car, en fils de Vienne il était sensible de nature, et tous les êtres sensibles en Europe sentent parfaitement que sous nos pieds — il y a des charbons ardents. Mais pour marcher sur ces charbons ardents, Schnitzler s'est acheté une paire de souliers viennois en cuir épais et ça lui a effectivement permis de défiler ainsi aux tonnerres d'applaudissements ; le public était ravi et l'écrivain ne se brûlait pas les pieds » (février 1906).

Il est intéressant d'avoir une autre vue des choses en feuilletant les *Mémoires* d'Arthur Rubinstein, qui vit en 1891 la première de *l'Éveil du printemps,* de Wedekind à Berlin, où il étudiait le piano. — C'était Max Reinhardt qui le montait. Rubinstein trouva la pièce fascinante. Elle fut suivie par *Erdgeist* qui devait être rebaptisé *Lulu*, puis par les *Bas Fonds* de Gorki, dont le succès fut immense.

---

[1] Le théâtre de la Komissarjevskaïa ouvrit sa saison de 1907 par cette pièce, à Saint Pétersbourg. La pièce avait déjà été donnée en 1906 par le Théâtre de Chambre de Moscou.

En 1907 un artiste qui me semble bien représenter l'aspiration de l'époque au syncrétisme des arts, à l'ésotérisme et à une absorption de la vie entière dans le « spirituel » apparut à Saint Petersburg. Il était lituanien et s'appelait Ciurlionis (Tchourlionis). Ciurlionis est avec Scriabine le plus extraordinaire champion de la fusion des arts.

Son père était d'une famille paysanne lituanienne. Le jeune Mikalojus apprend le piano avec son père, navigue avec lui sur le Nieman. Sa mère était allemande, d'une famille évangéliste.

Ciurlionis part faire ses études musicales à Varsovie. Comme Scriabine (que Rakhmaninov accusait de n'être pas russe), il adore Chopin. Il étudie la composition, écrit un premier poème symphonique « Dans la forêt ». Puis il va à Leipzig, étudie chez Reineke, où était passé Eduard Grieg. Reineke lui répète : « Moins de dissonances » !

Il revient à Varsovie chez ses amis Morawski, commence à dessiner, refuse un poste de directeur de conservatoire à Ljublin. On est en 1903, son premier tableau exposé est « Musique de la forêt ».

En 1904 naît l'École Artistique de Varsovie, en 1906 Ciurlionis expose avec elle à Saint-Petersbourg à l'Académie des Beaux-Arts. Il fait « fureur ».

Après quoi il entreprend un tour d'Europe, Prague, Vienne, Nuremberg, Munich, Dresde. En décembre 1906, c'est aussi la Première Exposition artistique lituanienne. Ciurlionis achève son poème symphonique « La Mer ». Dans son cycle pictural « Création du monde », comme dans « La Mer », c'est la même remontée vers le secret abyssal du monde, formation nébuleuse qui entre en giration, astres qui se détachent d'un magma lumineux... En 1907 il est à nouveau à Varsovie. Roerikh, le peintre et décorateur de théâtre (le Prince Igor, pour Diaghilev), s'enthousiasme pour Ciurlionis et Scriabine. Les Sonates picturales suivent les « mouvements » de la sonate classique musicale.

C'est en 1908 que le découvrent son compatriote Doboujinski, puis Alexandre Benois ; ils font entrer Ciurlionis au « Monde de l'Art » — Sornov, Bakst, Serge Makovski viennent voir les toiles apportées par Ciurlionis. Puis c'est la maladie, la mort en 1911. En 1915 Vjatcheslav Ivanov donnera une grande conférence sur l'art visionnaire de Ciurlionis, un témoin des « esprits de la vision » (spiriti del visto) selon Dante...

Ivanov voit en l'art de Ciurlionis une mémoire du mythe, la fusion du spirituel et du visuel l'introduction du cinétisme musical dans le pictural.

« La Sonate du Soleil du soleil irradie une force créatrice, dans d'innombrables émanations il descend sur terre et filtre en légions de disques, puis, de la terre, tout remonte, vers le Fiancé ».

Le rythme primordial est dans la peinture de Ciurlionis le tourbillon, la spirale créatrice et primordiale... Réaliste cosmique, clairvoyant devin des autres dimensions, Ciurlionis aboutit à l'extase de Faust devant le Macrocosme... Viatcheslav Ivanov invoque l'origine lituanienne de Ciurlionis, et rapporte son génie à l'« aryanisme » de la Lituanie.

« Les connaisseurs du sanscrit, sans apprendre le lituanien, le comprennent facilement. La Lituanie et les Slaves — sont des rameaux de la famille balto-scandinave. Mais chez les Lituaniens il subsiste davantage de mémoire des origines de l'aryanisme. Il semble que sous la couche superficielle de la souveraineté polonaise, ne trouvant pas d'issue vers le large, ni de chemins de création, cette ancestrale mémoire s'est préservée inviolée dans les strates profondes d'une existence générique recluse sur soi ».

Ciurlionis est un exemple remarquable de cette Europe Centrale aux confins mouvants qui pénètre jusqu'en Russie et s'achève à Dornach : au tournant du siècle elle est une matrice de syncrétisme, d'art visionnaire et mystique. La Russie en fait partie par son élite musicale, picturale, poétique, comme par d'innombrables autres liens : apports de populations germaniques, imbrication des populations, intégration de Varsovie à l'Empire.

La Russie est, elle aussi, en quête de l'unité totale, du mythe fondateur. Elle accueille le prodige lituanien parce qu'il est un fils de Gœthe né dans la mémoire aryenne des forêts de Lituanie... Elle attend le Mystère nouveau, la religion du futur, le Troisième Testament. Elle est steinerienne par vocation, puisque c'est elle qui a inventé la théosophie.

Et, un moment, elle croira que la Révolution, la vraie, inaugurant le Mystère de l'Avenir, relevait de ce « Troisième Testament », mélange d'animisme archaïque, de méditation hindoue et de prométhéisme gœthéen...

9e PARTIE

DEUX VISIONS RUSSES ET CHRÉTIENNES EN POLITIQUE

CHAPITRE 35

LA « RENAISSANCE » RUSSE ET LE LIBÉRALISME CHRÉTIEN

Retour à la table des matières

Certains textes sont pipés. Ainsi les Mémoires des symbolistes russes restés, ou revenus, en Russie soviétique voudraient nous faire croire que dès les années dix ils étaient « révolutionnaires ». Andreï Biely, par exemple, a tiré parti d'un hasard : en 1907 il a déjeuné à Paris dans la même pension que Jean Jaurès. Il prétend même avoir organisé une rencontre du socialiste français avec les époux Merejkovski et leur inséparable ami Filosofov. (À l'époque tous trois étaient proscrits de Russie). Dans la première rédaction de *Petersbourg* terreur noir et terreur rouge s'équilibrent. Dans la seconde variante la « terreur rouge » s'atténue, le terroriste Doudkine devient un isolé pathologique. Berdiaev dans son *ldée russe* représente les symbolistes russes comme d'exemplaires « maximalistes » russes : « Malgré tout le hiatus entre la Renaissance russe et le mouvement révolutionnaire ils avaient quelque chose en commun. Le principe dionysiaque perçaient chez les uns comme chez les autres mais sous des formes variées ». Le texte est écrit après la seconde guerre, à un moment où Berdiaev est fortement pro-soviétique.

La vérité se situe ailleurs. Les symbolistes ont, été influencés par différentes pensées politiques modérées, dont l'une mérite notre attention, il s'agit d'une sorte de « démocratie chrétienne » dont l'âme fut le prince Evgueni Troubetskoy. Troubetskoy se situait « au centre », position qui était, en Russie, nouvelle et hardie.

« Voici l'expression typique d'un processus fréquent dans l'histoire, et qui s'est souvent répété en Russie — la révolution, blessée à mort après un triomphe provisoire, cède à la réaction, et la réaction, empruntant son énergie à la révolution, guérit la blessure mortelle de cette dernière et lui ramène ses fidèles. Par la bouche des deux parle le même 'dragon' ; toutes deux ont même origine en la Bête. Et toutes deux forment le cercle maudit d'où nous n'avons pas d'échappatoire. » (*L'Hebdomadaire moscovite*, 1907, 23).

La famille Troubetskoy servait le tsar, mais fournit aussi au pays quelques uns de ses plus remarquables penseurs libéraux. Evgueni Troubetskoy était lié d'amitié avec Marguerite Morozov, la célèbre épouse du marchand Morozov, amie de nombreux symbolistes russes, et mécène très sollicitée. Elle finança en partie *l'Hebdomadaire moscovite* fondé par le prince Eugène. Y collaboraient des juristes comme le prof. V. Khvostov, des historiens d'art comme Pavel Mouratov ou Alexandre Benois (l'un également écrivain, l'autre peintre), des penseurs comme Nicolas Berdiaev ou Vassili Rozanov.

Evgueni Nikolaïevitch Troubetskoy (1863-1920) était professeur de droit [1]. Il était un des fondateurs du parti « Cadet », mais le quitta en 1906 par refus d'une certaine « radicalisation » et tenta de réconcilier « Cadets » et « Octobristes ». Ayant échoué il fonda le parti du « Renouveau pacifique ». Pendant la guerre civile il fut un des conseillers du général Denikine. Son frère puîné le prince Grégori Nikolaïevitch (1873-1930) était diplomate, vice-directeur aux Affaires Étrangères, et écrivait des éditoriaux dans les *Nouvelles russes,* un journal « Cadet » ; il participa à *l'Hebdomadaire moscovite* de son frère ; pendant la guerre civile il entra dans le gouvernement du baron Wrangel en Crimée.

Leur frère aîné, Serge Nikolaïevitch (1862-1905), professeur de philosophie et premier recteur élu — pendant *27* jours — de l'Université de Moscou, avait dirigé la revue *Question de philosophie et de psychologie.* Andreï Biely nous a laissé dans ses Mémoires un portrait-charge d'Eugène, « balourd » et bon, « lent à comprendre » et « rougissant des efforts » qu'il faisait, principal ornement du salon de Mme Motozov et grand chef du « bavardage philosophique ».

---

[1] Nous donnons ici la bibliographie, si peu connue, du prince Evgueni Troubetskoy :
– Problèmes d'idéalisme – 1903
– L'idéal religieux et social de la chrétienté occidentale. T. I, 1892. T. II, 1897.
– Les chercheurs de l'autre royaume dans le conte russe. Sans date.
– La philosophie de Nietszche – 1904.
– L'utopie sociale de Platon – 1908.
– La pensée de Vladimir Soloviev – Tomes I et II
– 1913. – Spéculations en couleurs – 1915.
– Scènes du passé – 1917.
– Le sens de la vie – 1918.
– Souvenirs – 1921.

« — Comprenez-moi : vous, vous papillonnez dans les aphorismes, moi j'enfonce des arguments comme des pilotis. Vous m'obligez à marcher sur un sol qui enfonce. Sans pilotis on ne passe pas ! » (*Entre deux révolutions.* 1930)

Dans un article programmatique (*Hebdomadaire moscovite,* N° 32) Evgueni Troubetskoy dénonce le « maximalisme » idéologique d'une Russie amoureuse du personnage d'Ibsen, Brand. Alexandre Blok, la même année, en 1908, s'enivrait de ce maximalisme ibsénien : « Le fatal Ibsen détruit le lien avec la maison natale. (...) Si l'on reste indifférent à la tragédie d'Ibsen, c'est qu'on est hors du rythme de son époque, qu'on ne comprend pas que nous en sommes entièrement responsables, et que, si son cœur se fige de douleur, c'est nous les coupables. »

Evgueni Troubetskoy, lui, diagnostiquait à l'opposé : « L'intelligentsia russe, loin de voir en Brand sa condamnation, y voit sa justification. Il torturait les autres et soi-même, cherchant le bien et semant le mal. Mais il est resté fidèle à soi jusqu'au bout, sans renoncer à son radicalisme. Et nous aussi nous nous obstinons dans ce même esprit fatal. »

L'intelligentsia russe, juge-t-il, refuse l'action, ne s'occupe ni d'écoles ni d'agriculture, refuse le parlementarisme, refuse la vie « tant que sa propre formule ne triomphera pas ». Son but n'est pas l'homme, le bonheur, l'action utile, mais « la formule ».

L'originalité du prince Evgueni Troubetskoy, c'est que, rejetant le despotisme de « la formule », il tentait d'insuffler à la politique russe « l'esprit chrétien de liberté ». *L'Hebdomadaire moscovite* fut le laboratoire des thèses du fameux recueil des *Jalons* (1909). Par exemple, dès 1907, Berdiaev y développe ses thèses sur « la psychologie de l'intelligentsia russe », « troisième élément » en qui se retrouvent tous les péchés du passé russe, mais reflétés à l'envers. Berdiaev en appelle à une « chevalerie du futur ».

On connaît le rôle d'Evgueni Troubetskoy dans la création de la Société philosophico-religieuse de Moscou, de la Société de psychologie près l'Université de Moscou, ou encore son rôle d'éditeur de la revue *La Voie* (*Put'*) ; on connaît moins son rôle politique. Leontovitch, dans son ouvrage sur le libéralisme russe, commet des confusions entre les frères Troubetskoy. Dans son bel ouvrage sur *P.B. Struve,* l'historien Richard Pipes attribue indûment la création de *l'Hebdomadaire moscovite* à Grégori Troubetskoy.

L'Hebdomadaire moscovite naquit le 7 mars 1906, mourut en août 1910. Dans le n° 9 de 1906 un lecteur préconisait la rupture entre les « Octobristes » du type de Goutchkov et les « libéraux solovieviens » comme Evgueni Troubetskoy. Celui-ci lui répondit :

« Le libéralisme pur n'a pas d'avenir en Russie. Pour conquérir les sympathies des masses populaires il doit s'imprégner d'un large et sincère démocratisme chrétien. Pour cela le groupe de gauche doit afficher des réformes sociales ».

Comment le philosophe en était-il arrivé à cette position d'un réformisme social chrétien, si rare en Russie ? Il en parle dans ses Mémoires. Soloviev l'avait aidé, après Schopenhauer, à se libérer du positivisme ambiant. La guerre balkanique de 1877-78 lui avait fait redécouvrir la foi et le patriotisme.

« Pour moi, comme pour tous mes contemporains, l'époque nihiliste avait été marquée par le mépris envers tout ce qui était russe. L'orthodoxie du peuple russe, autant que son monarchisme nous semblaient des manifestations de l'ignorance et de la barbarie. Le populisme d'alors ne faisait exception que pour la communauté rurale, embryon, croyait-il, du futur socialisme. Pour moi même, cette exception n'existait pas : le « mir », comme tout ce qui était russe, me semblait relever de l'arriération russe. Autrement dit, le nihilisme tel que je l'ai vécu m'avait amené à la perte complète de la patrie. La guerre de 77-78 fut à cet égard une cassure extraordinairement abrupte. Est-il besoin d'expliquer que dans ces circonstances le retour à la foi signifia également le retour à la patrie ? Toutes mes émotions d'enfances affluèrent à nouveau ! Mon humeur fut définie par ce que j'éprouvai en 1877 en écoutant proclamer le Manifeste Impérial annonçant la guerre. Et toute ma vie intellectuelle ultérieure en resta marquée. La « Grande Synthèse », l'établissement de la justice du Christ dans la vie des peuples serait la suite organique du combat de la Russie pour affranchir les peuples chrétiens, du sacrifice qu'elle avait consenti pour le triomphe de la Croix sur le Croissant ! Bien sûr dans notre lutte avec ses détracteurs nous cédions à l'idéalisation de la Russie ! »

L'historien de la Russie et de l'Église russe Klioutchevski joua sur le jeune homme un rôle important. Et le grand moment idéologique fut la « Grande Querelle » entre Ivan Aksakov et Vladimir Soloviev.

« Je n'arrive pas à comprendre comment il se fait que pendant toutes mes années d'université le hasard ne m'ait pas fait rencontrer Soloviev qui, à l'époque, faisait de longs séjours à Moscou. Du moins exerçât-il une forte influence sur notre développement moral. Nous nous procurions *l'Observateur orthodoxe* qui publiait ses « Conférences sur la divino-humanité ». Nos tantes, qui nous hébergeaient à Moscou, recevaient le journal d'Aksakov, Rouss, et nous nous jetions sur chaque nouvel épisode de la « Grande Querelle ». La conversion de Soloviev au catholicisme, révélée à la fin de ces articles, fut pour nous un coup de tonnerre. Nous observions avec émotion le schisme provoqué dans le camp slavophile et suivions intensément la polémique Aksakov-Soloviev. Ce fut la première fissure dans mes convictions slavophiles. Lorsque la polémique avait éclaté, j'étais entièrement identifié aux positions de Khomiakov. La conversion de Soloviev avait été d'autant plus inattendue que dans les *Conférences sur la divino-humanité*

il parlait de l'Église latine dans l'esprit des vieux slavophiles : le pape avait succombé aux trois tentations que Satan avait vainement présentées au Christ dans le désert. J'étais entièrement solidaire d'Aksakov. »

Cependant lorsque Soloviev attaqua dans ses *Leçons sur la question nationale* le chauvinisme des néo-slavophiles, les frères Troubetskoy étaient repassés de son côté. Soloviev récusait l'idée du peuple théophore et voyait la fin de l'histoire dans une communion en Christ de tous les peuples. Plus tard, dans son grand livre sur Vladimir Soloviev, il écrira : « Pour la Russie cette apparente disgrâce était en réalité un énorme bienfait. »

Par ailleurs, en étudiant Platon, à qui il consacra un ouvrage après la première révolution russe, Evgueni Troubetskoy vit dans la nocivité de son utopie politico-sociale la racine du maximalisme et du despotisme de gauche. Thèse mainte fois développée dans l'*Hebdomadaire moscovite.* Dans l'article « Les deux Bêtes » (1907, 23) l'auteur précise son idée en identifiant « le dogmatisme bolchevique » à l'éloge de la dictature chez Platon.

> « Tombé sur le sol russe, le marxisme s'est renié lui-même, oubliant et rejetant ses propres thèses sur l'histoire, qui n'agréaient pas à la Bête. Le marxisme russe n'est logique que sur un point : sur le sol russe il a toujours été, et il est toujours totalement amoral. »

L'auteur dénonce le fanatisme, la « guerre de tous contre tous », le Léviathan de Hobbes, cette « seconde Bête », qui se nourrit de la première. « Dans la vie privée comme dans la vie sociale un excès de liberté ne peut conduire qu'à un excès d'esclavage. »

L'idée des « deux Bêtes », des deux fanatismes est passée directement dans la trame de *Petersbourg* sous l'aspect du duel entre l'Archibureaucrate et le Terroriste, du domino blanc et du domino rouge. L'*Hebdomadaire* dénoncera avec violence les pogromes, y voyant le déchaînement de « la Bête », la « danse avec Satan », l'œuvre d'hypnotiseurs démoniaques (1906-26, 30). Autres combats, celui contre la peine de mort, celui contre la nationalisation des terres : l'*Hebdomadaire,* qui cite souvent Tocqueville, est inclassable.

Dans le domaine de l'art l'*Hebdomadaire moscovite* mène une ligne assez intéressante, jugeant librement des querelles internes au symbolisme. Alexandre Benois a une rubrique régulière, où il tient une sorte de journal européen. Il compare Palladio et Rastrelli. Pour lui le symbolisme russe prouve le retour en Europe de l'art russe, mais avec un retard de vingt ans. Il rapporte uniquement les propos de Répine sur les modernistes : « l'art retombe en enfance ».

Toute une polémique tourne autour de la pornographie en art. Pour Ja. Petrovitch, c'est Rémy de Gourmont qui a lancé une « renaissance du paganisme »,

et l'érotisme russe n'est qu'un produit de l'érotisme européen, lié à l'effondrement du christianisme. Berdiaev en rajoute. « Dans l'Europe contemporaine il n'y a plus de soif religieuse, c'est le triomphe d'un autre esprit. Chaque jour l'esprit de la terre s'impose davantage, anéantissant le rêve de ciel et la soif de sens. » (1908-29).

Dans « Le démon contemporain », Eugène Troubetskoy établit un lien entre la défaite de la révolution (de 1905) et son transfert dans le souterrain du sexe (1908-22). Le plus célèbre des livres « pornographiques » d'alors, le *Sanine* d'Artsybachev « a mis à nu l'essence de l'amour libre, son lien avec l'immoralisme dans sa forme la plus répugnante et bestiale. » L'*Hebdomadaire* menait en particulier le combat contre les thèses de Viatcheslav Ivanov sur le théâtre. Sergueï Glagol (pseudonyme de S.S. Golooouchev) se moquait de la chimère d'un retour au « mystère théâtral antique » et Evgueni Troubetskoy dénonçait dans la « conciliarité » (Sobornost'), chère à Ivanov et aux « anarchistes mystiques », une dégénérescence païenne...

Plusieurs polémiques ont marqué l'existence de l'*Hebdomadaire.* Avec Merejkovski lorsque celui-ci attaqua violemment Piotr Struve pour son « nationalisme ». Struve venait de publier dans la *Pensée russe* (1908-1) son article « La Grande Russie ». Selon lui le pouvoir, tout comme la révolution, avait subi une sérieuse défaite en politique extérieure : on ne pouvait subordonner celle-ci à la politique intérieure. Merejkovski avait répliqué « J'aime la liberté plus que ma patrie ; les esclaves sont sans patrie ; et si être russe veut dire être esclave, alors je ne veux pas être russe. » La position de Troubetskoy est polémique à l'égard des deux. À Piotr Struve il répond : « Le peuple russe est entré dans un âge où l'instinct aveugle ne saurait plus être le fondement du patriotisme. Notre patriotisme doit devenir conscient, ou alors il disparaîtra de la face de la terre. Il doit s'enraciner dans un sens positif de l'État russe. » À Merejkovski il réplique : « Merejkovski se rend-il compte que ses paroles soufflent le froid de la tombe ? Le Christ aurait-il dit : si être homme c'est être esclave, alors je ne veux pas être homme ? » À tous les détracteurs de l'État russe il déclare : « l'hostilité à l'État doit cesser ; c'est la condition pour que s'instaure dans notre vie sociale la liberté sans quoi la Russie ne peut accomplir sa mission culturelle. » (1908-11).

Autre cible des polémiques d'Evgueni Troubetskoy, le *Nouveau temps* de Souvorine, accusé de « convictions chancelantes », et d'être toujours du côté du vainqueur.

C'est dans l'*Hebdomadaire moscovite* que Dimitri Filosofov attaqua Gorki pour sa foi en la « construction de Dieu » et sa « divinisation de la social-démocratie ». Un auteur suggère que les vrais « constructeurs de Dieu » ne sont pas les prolétaires de Gorki, mais les sectes, les « doukhobors » émigrés au Canada. Le problème du modernisme religieux, en particulier chez protestants et catholiques, retient aussi l'attention de la publication. Zdzienchovsky rappelle la formule de saint Augustin : « In certis unitas, in dubiis libertas, in omnibus

caritas ». Dans un article consacré à Nikolaï Fiodorov (« Un penseur énigmatique » — 1908-48), Sergueï Boulgakov rappelle l'historicisme du christianisme, chargé de *ressusciter* l'humanité. Bien avant Weber il note la relation entre calvinisme et capitalisme, puritanisme et capitalisme (« Économie nationale et personnalité religieuse » — 1909-23). L'Occident agit selon le principe de Carlyle : « Laborare est orare ». L'Orient aime à brûler les fruits du travail.

L'*Hebdomadaire* ne s'interdisait pas des fertiles polémiques internes. Ainsi Pavel Mouratov peut-il dénoncer la lourdeur de la province russe, l'influence excessive d'un certain chauvinisme russe en art dans les galeries et musées de Moscou. Berdiaev lui répond que c'est un tort russe d'être constamment entiché du dernier mot de la pensée occidentale (1906-38/39).

Le nationalisme mesuré de l'*Hebdomadaire moscovite* en art se manifeste dans des articles consacrés à l'historien de la vie quotidienne en ancienne Russie, Ivan Zabieline dont vient de paraître une histoire de Moscou.

C'est en 1910 que l'*Hebdomadaire* ouvre ses colonnes à Rozanov. Il s'agit tout d'abord d'une recension du recueil *Les Jalons,* loué pour avoir renoué avec la tradition d'un « européanisme slavophile » à la manière d'Ivan Kireevski (qui avait fondé la revue *L'Européen*). Dans l'« harmonie universelle », écrit Rozanov, il arrive souvent que le chef vertueux multiplie les vices, et le chef vicieux augmente la vertu... Une tonalité paradoxale s'introduit avec Rozanov dans l'*Hebdomadaire,* jusqu'alors si mesuré. La Russie, selon lui, a surtout besoin d'une « âme libérée », d'une phase de solitude et de recueillement.

Berdiaev publia dix articles dans l'hebdomadaire de Troubetskoy. On y voit s'élaborer sa philosophie politique, en particulier sa théorie des droits de l'homme : sans fondement religieux, ils ont une base friable, il leur faut une justification par des valeurs absolues. Ailleurs Berdiaev annonce que la Russie marche vers une révolution de l'esprit, un « renouveau religieux de la vie des masses ». Il définit la ligne « rationaliste » du journal : « Nous ne deviendrons pleinement des Européens, des hommes de culture mondiale que lorsque nous deviendrons des rationalistes conscients. » Une de ses plus intéressantes interventions est sa « Lettre ouverte à l'archevêque Antoni » (1909-32). Celui-ci s'était adressé à la partie de l'intelligentsia qui, dans les *Jalons,* semblait revenir à la religion. Voici la réponse de Berdiaev :

« La révolution russe, nihiliste et athée dans son fondement idéologique, a empoisonné le sang du peuple russe par sa haine de classe et son hostilité à l'Esprit. Mais n'y a-t-il pas davantage de haine encore dans la réaction ? L'Union du Peuple russe n'est que haine pure. » Berdiaev en appelle à une autre église, une église qui aurait renoncé au pouvoir, et rejoint les martyrs. « Il est capital de

faciliter le retour dans le giron de l'Église de larges fractions de l'intelligentsia russe. »

Ainsi l'*Hebdomadaire,* contre vents et marées, tentait de tenir le gouvernail dans la direction d'un réformisme modéré, inspiré par un christianisme rénové. Dans un article intitulé « Ni cierge à Dieu, ni tison à Diable » (1909-38), Evgueni Troubetskoy écrivait : « Comment ne pas voir la Russie ? Rien que des visages russes qui s'entre-haïssent. Et pourtant on refuse de croire que notre unité nationale soit à jamais en miettes. » Primat de la liberté dans l'ordre politique, primat de la foi dans l'ordre philosophique... tel était le cap tenu par ce grand libéral chrétien et russe.

9e PARTIE

DEUX VISIONS RUSSES ET CHRÉTIENNES EN POLITIQUE

CHAPITRE 36

LA « RÉVOLUTION DE L'ESPRIT » OU LA RÉVOLUTION RUSSE DES UTOPISTES CHRÉTIENS

À Bronislav Baczko, historien des utopies.

« Le loup l'agnelet paîtront ensemble, le lion, comme le bœuf, mangera de la paille, et le serpent aura la poussière pour nourriture ».
Ésaïe 65

Retour à la table des matières

Trop habitués aux schémas simplistes de la Révolution d'Octobre 1917 qui nous ont été imposés par l'imagerie soviétique, c'est-à-dire stalinienne, nous avons tendance à oublier qu'il s'est trouvé en Russie un nombre important de gens qui voyaient dans « Octobre » bien autre chose que la prise du pouvoir par la fraction bolchevique de l'ancienne Social-Démocratie russe. Ces gens voyaient dans « Octobre » une révolution de l'esprit qui dépassait de beaucoup l'événement politique, qui ne faisait que commencer, et qui devait enclencher un processus de révolution spirituelle à travers le monde entier.

Cette « révolution de l'esprit » apparaît déjà, sous une forme imagée, dans le célèbre poème des « Douze » d'Alexandre Blok. Il est tout à fait étrange que ce poème soit devenu un classique soviétique : l'assassinat de Katka par les douze gardes rouges n'a vraiment rien de très instructif pour le prolétariat, et la symbolique chrétienne des douze apôtres, puis, dans les deux derniers vers, l'apparition ambiguë (sacrilège aussi) d'un Christ couronné de roses blanches relèvent d'un mysticisme peu édifiant pour les jeunes pionniers. Écrit en janvier

1918, le poème était, en fait un premier manifeste de la « révolution spirituelle » que Blok, Biély, et un petit groupe d'amis conduits par Ivanov-Razoumnik, tous proches des Socialistes-Révolutionnaires de gauche, voyaient en filigrane dans la trame des événements. C'est d'ailleurs dans le journal des S.R. de gauche *l'Étendard du travail* que parut le poème de Blok. Plus tard Blok écrivit une note sur les « Douze », qu'il convient de citer ici ; ce texte a une histoire au demeurant fort édifiante. Il parut d'abord dans la revue d'Ivanov-Razoumnik *Notre Voie* (*Naš Put'*) qui paraissait à Berlin, à une époque où il y avait une certaine osmose entre Berlin et la Russie soviétique (en particulier pour des questions de copyright). Comme la première édition complète de Blok fut faite par Ivanov-Razoumnik, dans l'intervalle entre deux arrestations au début des années trente, il y inclut cette Note, mais elle disparut des éditions ultérieures, ou bien, tronquée, n'apparut plus que dans l'appareil critique. Blok rappelle que son poème parut dans *l'Étendard du Travail,* puis dans *Notre Voie,* et il ajoute :

« Le petit groupe d'écrivains qui collaboraient à ce journal et à cette revue était de tempérament révolutionnaire... La majorité des autres organes de presse étaient hostiles à ce groupe et même les considéraient comme des flagorneurs du gouvernement. Je faisais moi-même partie de ce groupe, et je n'ai pas oublié les persécutions dont il fut l'objet. Il y eut de la mesquinerie assez dégoûtante, mais il y eut aussi des choses qui blessaient. Certains adversaires d'alors ne sont plus de ce monde, d'autres sont hors des frontières de l'ancienne (et de la future) Russie ; avec plusieurs d'entre eux je me suis même réconcilié personnellement ; un seul continue à ne pas me tendre la main. Récemment j'ai dit à un de ces adversaires d'alors, qui m'a presque pardonné mon activité d'il y a un an, que je ne reniais rien de mes écrits de cette année-là. Il m'a répondu qu'il ne pouvait pas à l'époque sympathiser avec le mouvement, car dès le début il avait vu où tout allait ; mais il me comprenait dans la mesure où il savait que je « m'abandonne » plus facilement que lui aux éléments.

C'est tout à fait exact : en novembre 18 je m'abandonnai à l'élémentaire pour la dernière fois, et non moins aveuglément qu'en janvier 1907 ou en mars 1914 (...) C'est pourquoi ceux qui voient dans les « Douze » des vers politiques soit sont aveugles à l'art, soit sont enfoncés jusqu'au cou dans la fange politique, soit sont animés par un grand courroux, peu importe qu'ils soient amis ou ennemis de mon poème. Cependant il serait faux de nier tout rapport des « Douze » à la politique. La vérité, c'est que ce poème a été écrit pendant la période exceptionnelle et toujours brève où le cyclone révolutionnaire qui passe provoque la tempête dans toutes les mers — celles de la nature, celles de la vie, celles de l'art. Dans la mer de l'existence humaine il y a un petit bras mort, quelque chose comme une mare des Îles Marquises, qu'on appelle politique. Et dans ce verre d'eau il y avait aussi alors une tempête : on parlait d'abolir la diplomatie, on parlait d'une justice nouvelle, de mettre fin à la guerre, vieille déjà de quatre années ! Les mers de la nature, de la vie et de l'art se déchaînèrent, l'écume au-dessus d'elles forma un arc-en-ciel. C'est cet arc-en-ciel que je contemplais quand j'écrivis les « Douze »,

voilà pourquoi il est resté dans le poème une goutte de politique. Nous verrons ce que le temps en fera. Peut-être toute politique est si sale qu'avec une seule goutte elle trouble et décompose tout le reste ; peut-être elle ne détruira pas le sens du poème ; peut-être, qui sait, elle sera un levain grâce à quoi les « Douze » seront encore lus dans un temps qui ne sera plus le nôtre ».

Cette note fut écrite le 1er avril 1920. Un an avant, Blok avait été arrêté par la Tchéka, et conduit au siège de la police politique, rue Tchernychev, où il retrouvait tous les amis d'Ivanov-Razoumnik, dont le carnet d'adresses avait servi de liste d'arrestations. Furent arrêtés ce jour-là Alexis Remizov, Erberg, Aaron Steinberg, le peintre Petrov-Vodkine. Blok et Steinberg y passèrent seulement deux nuits et nous avons eu la chance de retrouver un récit très émouvant de ces deux journées dans les mémoires inédits d'Aaron Steiner, alors encore un très jeune homme, philosophe, et ami d'Ivanov-Razoumnik, et qui partagea un châlit avec Blok, et eut avec lui une passionnante conversation nocturne [1].

Le jeune étudiant en philosophie Aaron Steinberg avait été voir Brioussov, en 1911, au bureau moscovite de la revue *La Pensée russe* et avait ensuite fait la connaissance de la plupart des symbolistes. Brioussov adhéra au Parti communiste, mais Biely et Blok, avec Ivanov-Razoumnik, Erberg et quelques autres avaient, en 1918, décidé de fonder une « Académie Libre » qui vit le jour sous le nom d'« Association libre de philosophie », Lounatcharsky leur ayant interdit de prendre le nom d'Académie (qui fut réservé à « l'Académie rouge »). En 1918 Steinberg rencontra pour la première fois le poète Blok à une réunion du TEO (*Teatralnyj Otdel Narkomprosa*, ou Département Théâtral du Commissariat au Peuple pour l'Instruction, organisme qui était présidé par la sœur de Trotsky, épouse de Kamenev). C'est pour Blok une période de profond découragement : il écrit les thèses de son exposé sur « La ruine de l'humanisme », thèses issues de réflexions sur Heine, il note dans ses Carnets : « Songes nocturnes à la limite du désespoir et de la folie. Combien de gens y ont sombré ces jours ! » Lors de sa première rencontre avec Aaron Steinberg il lui dit : « Avez-vous eu le temps de bien observer ce qui se passe chez nous ? Si là-bas, en Allemagne, ils ne nous soutiennent pas, nous risquons d'avoir chez nous des événements que nous ne soupçonnons pas ». Ce dont Blok avait peur, c'était que l'élémentaire, le « scythisme », dont il suivait le déchaînement « derrière la fenêtre », c'est-à-dire dans la rue, ne fût muselé par des forces despotiques à l'intérieur de la Russie bolchevique. Il ne craignait pas du tout que la contre-révolution vienne de l'extérieur, le jour où fut connu le débarquement des Anglais à Arkhangelsk, il déclara à Steinberg : « Ce n'est rien, ils peuvent bien débarquer, ils resteront quelque temps et ils rembarqueront ». Durant la nuit passée ensemble à la Tchéka, Steinberg découvrit combien était tourmentée l'âme de Blok. Steinberg compare cette nuit à celles que passèrent ensemble Chatov et Kirillov, durant leur séjour en Amérique, dans les *Démons*. Blok lui confessa son profond antisémitisme (qui

[1] Cf. Aaron Steinberg. *Pamjati Bloka* — Petrograd, 1922.

s'était déjà manifesté par le refus d'exclure Vassili Rozanov de la Société philosophico-religieuse après ses articles démentiellement antisémites lors de l'affaire Beilis), antisémitisme alimenté par la constation que tous les écrivains juifs se cachent sous des pseudonymes, à commencer par Chestov, qui n'est autre que Schwartzman. Blok lui confia aussi d'étonnantes conclusions que lui avaient inspirées ses travaux comme greffier dans la commission d'enquête du gouvernement provisoire sur les crimes des ministres tsaristes : il s'est pris de respect pour Grigori Raspoutine et ses partisans, en qui il voit des représentants authentiques de l'esprit populaire, de « la révolution de l'esprit », élémentaire, primitive, venue du peuple, et dont Raspoutine a été un signe avant-coureur, chanté par le poète Kliouïev. L'idée fondamentale de Blok c'est alors le « déclin de l'Occident » (le titre de Spengler est connu en Russie sous la forme du « Déclin de l'Europe ») et la signification universelle de la révolution russe dans la « ruine de l'humanisme ». Les « Volfiliens » reçurent rapidement le sobriquet de « ruineurs » (krušiteli), après le fameux exposé de Blok prononcé lors de la première séance de la Volfila. Le but de la Volfila était l'interprétation de la Révolution, en pleine indépendance et de tous les points de vue possibles. Une des premières séances fut intitulée « Un héroïsme vain » (*Naprasnyj podvig*). Il s'agissait des Décembristes, et tous comprenaient que leur « sacrifice vain » prenait valeur de sinistre prédiction en 1920. Il y eut aussi une séance consacrée à Lavrov, qu'Ivanov-Razoumnik avait réédité aux éditions de l'Epi (*Kolos*), dans les locaux desquelles se tinrent les toutes premières réunions de la Volfila. Lavrov, dont Aaron Steinberg avait supervisé l'édition d'une « chrestomathie » parue aux éditions Scythes de Berlin, fournissait une pensée socialiste fondée sur la personne, sur la volonté personnelle, et sur la responsabilité de chaque personne autonome dans le sentiment de solidarité des êtres humains. Cette même philosophie de la personne autonome était soulignée par le philosophe Gustave Shpet dans une étude sur Herzen parue aux éditions de l'Epi ainsi que par les auteurs d'un recueil collectif, également publié par l'Epi, où l'on retrouve plusieurs « Volfiliens » comme Steinberg et Radlov [1], connu pour son édition de Vladimir Soloviev. Shpet souligne le refus absolu chez Herzen de la justification des moyens par le but. « Admettons que certains buts justifient certains moyens, mais il n'y a point de but qui puisse justifier des hommes qui font usage de tous les moyens, et il y a des moyens qui rendent méprisables certains buts. L'homme n'est pas fait pour le sabbat, mais le sabbat pour l'homme, et il n'est pas d'autels qui justifie les sacrifices humains », déclare Shpet dans sa conclusion. Il rappelle ces mots de Herzen : « La soumission de la personne à la société, au peuple, à l'humanité, à l'idée, c'est le prolongement des sacrifices humains, c'est le sacrifice de l'agneau pour plaire à Dieu, c'est la crucifixion de l'innocent pour les coupables ». Ivanov-Razoumnik, l'inspirateur central de la « Volfila », l'éditeur des Scythes et de l'Epi, écrivait alors un grand *opus* philosophique, intitulé l'*Anthropodicée*. Il s'y inspirait de Herzen et de Lavrov, tout en recourant aux poètes de la « révolution de l'esprit », comme Blok et Biély, à qui il vouait un véritable culte. Cet ouvrage

[1] Ivanov-Razumnik, *Skify Sbornik 2,*– 1918.

devait évidemment être la réponse à la *Théodicée* de Leibnitz et instaurer la « religion de la personne », qui serait le couronnement de la Révolution. Cette *Anthropodicée* était également le pendant de l'épopée du *Je* qu'écrivait alors Biely, et qui resta largement inachevée. C'est une « justification de l'homme », comme Leibnitz avait écrit une justification de Dieu. « Il semblait, écrit Steiner, que Razoumnik Vassiliévitch [1], homme à la santé fragile, toujours souffrant à cette époque, rongé par la famine car il mettait de côté chaque tranche de pain et chaque morceau de sucre pour sa propre famille, de surcroît entouré par la malveillance dans les milieux littéraires, dût suivre la pente de l'intelligentsia russe, et s'abandonner au désespoir, baisser les bras. Mais s'il est vrai que « le christianisme n'a pas réussi » (mot attribué à Dostoïevski), faut-il en conclure que le monde aurait pu s'en passer ? Si Bolcheviks et « Cent Noirs » font bras dessus bras dessous tout ce qu'il est possible et impossible pour que la révolution socialiste échoue, ne faut-il pas penser que la révolution de l'esprit est aussi nécessaire en 1918 qu'elle l'était à la veille de la guerre mondiale, lorsque tomba la première victime, le philosophe socialiste Jean Jaurès ? Bien au contraire, c'était maintenant quand, en Russie et hors de Russie, on était prêt à vendre son droit d'aînesse — c'est-à-dire la révolution de l'esprit — pour le plat de lentilles du matérialisme, c'était précisément maintenant qu'avait sonné l'heure d'un nouveau lever de soleil, d'une nouvelle proclamation du principe éternel « Que la lumière soit ! » Voici donc comment le père de notre petit groupe concevait notre rôle immédiat, en cette heure de lent déclin crépusculaire ».

Les « libres académiciens » avaient repris à leur compte quelques idées de la Nouvelle conscience religieuse du début du siècle, lancées par Merejkovski et ses amis, mais ils pratiquaient une sorte de synthèse libre entre ce christianisme du « troisième avènement » et la philosophie personnaliste des maîtres à penser du populisme russe. Merejkovski était à leurs yeux un cadavre, longtemps avant qu'il n'émigrât. En 1922 Ivanov-Razoumnik réédita un article qu'il avait écrit en 1911 contre « l'art cadavérique » du maître de la Nouvelle conscience religieuse. Il voyait en lui « un positiviste religieux », c'est-à-dire l'abomination : la religion sans mystique, sans le tourment, sans les œuvres... Les bolcheviks, eux, étaient la révolution sans esprit, sans la musique de l'élément, sans le ressac de la liberté...

Une des conférences de la Volfila qui fit le plus de bruit fut précisément celle d'Aaron Steinberg sur « le système de liberté chez Dostoïevski ». La conférence fut donnée les seize et vingt-trois octobre 1921 ; le motif central en est que Dostoïevski est le philosophe de la Russie, philosophe du choix entre le bien et le mal, philosophe du Moi qui peut soit se réduire à la raison desséchée et satanique, soit devenir le porteur authentique de la liberté, de « la conscience de la révélation de Dieu en moi ». « L'homme, ressuscitera en l'homme et pour l'homme. L'humilité de l'amour, la plus redoutable des forces, prendra le dessus, et il y aura beaucoup d'accomplissements à venir. Il y en aura, il y en a, il n'en a jamais

[1] Il s'agit d'Ivanov-Razoumnik.

manqué en Russie. C'est ce que Dostoïevski a su dire avec tant de netteté. S'il est promis un grand avenir à la révolution russe, ce ne peut être qu'avec lui, en aucun cas contre lui, lui son prophète et son Hérault véritable. Un homme nouveau sur une terre nouvelle : n'est-ce pas le cœur de sa prophétie ? La révolution russe ne pourra vaincre que pour autant qu'elle sera un accomplissement de sainteté. Y a-t-il encore des saints sur la terre russe ? » [1]

Pour Andreï Biely cette révolution de l'esprit allait de pair avec la révolution anthroposophique prêchée par Rufdolf Steiner et le groupe anthroposophe de Moscou. « Que se passe-t-il actuellement en Russie ? » demandait Biely dans un article écrit à Berlin et publié par la revue *La Nouvelle Russie* (*Novaja rossija*) en 1922. « Dans la Russie actuelle il n'y a pas de formule pour expliquer ; il y a fusion de plusieurs laves, c'est-à-dire des paysages de conscience, des situations à nulle autre pareille, des envols, des goûts inouïs... Oui, il y a la famine, et le froid, les maladies et la mort, tout cela fut, est, et sera encore ; des millions de souffrances, une démoralisation visible à tous ; tout cela est connu... (...) Mais en Russie il y a un « plus » impalpable, un « quelque chose » qu'il n'y avait pas avant. (...) La conscience des Russes en Russie est hypertrophiée, et moi, pauvre écrivain, j'ai dû changer mille fois de fonctions, écrire dans le froid, donner des conférences en échange de souliers et d'un bonnet ; bien sûr, c'est triste... Pendant deux ans j'ai tout fait pour sortir de cette misérable Russie affamée et décimée par le typhus, mais j'ai compris, ici en Occident, que dans cette Russie affamée et parcourue par le typhus je m'étais armé d'une expérience unique d'exode hors de soi-même, d'une expérience qui permettait de se regarder soi-même, écrivain, avec l'œil d'un concierge et d'initier le concierge aux intérêts d'un écrivain. En Russie tous étaient dans tous, c'était une expérience toute nouvelle de dilatation. Tous en moi et moi en tous » [2] La Russie c'est, déclare Biely, Socrate buvant la ciguë, « un Socrate contemporain, extérieurement empoisonné, intérieurement élevé, dilaté, uni à un génie intime qui prophétise ». Elle est un vacher, elle vit dans le Skotoprigonievsk des Frères Karamazov (bourgade dont le nom même évoque l'étable et le bétail), mais cette étable est celle de Bethléem... Deux ans plus tard, dans un article écrit à Moscou, (où il est renté en 1923), à l'occasion de la mort de Lénine, Biely développe sa philosophie de l'énergétisme de la Révolution contre la statique des voleurs de révolution (« Le rythme de la vie et l'actualité », *Rossija* 1924-2) mais déjà s'infiltre dans sa vision toujours aussi flamboyante cet élément de souffrant masochisme qui devient fréquent chez lui au fur et à mesure qu'il perd pied dans le pourrissement de la révolution : « La Révolution est l'opération de la cataracte sur l'œil de l'artiste : sinon il est obligé de simuler la vision en ajoutant à sa propre cataracte des lunettes révolutionnaires qualifiées » (*Journal d'un écrivain* — Rossija — 1924-2).

---

[1] Cf. Aaron Steinberg. *Sistema svobody Dostoevskogo,* Berlin, 1923.
[2] Andrej Belyj, *Novalia Rossija*, 1922.

Meyerhold faisait également partie de la Volfila, et il y était le seul à avoir la carte du Parti, mais il appelait cela « le billet jaune ». Chez lui aussi la Révolution est avant tout un rythme, une musique, et il invita en 1927 Andreï Biely à venir donner des cours de rythmique à ses acteurs, dans le cadre de leur entraînement à la « biorythmique ». En voyant la célèbre, et iconoclaste, mise en scène du *Révizor* de Gogol par Meyerhold, en 1927, Biely écrit que ce crescendo de délire, tous ces *fortissimi* scéniques sont plus fidèles à Gogol que la fidélité au texte : « ne serait-ce que parce qu'il cherchait à retrouver la *secousse électrique* alors que les autres metteurs en scène non seulement ne la cherchent pas, mais en fuient la seule idée. Or la *secousse électrique,* c'est la révolution, pas encore consciemment perçue par Gogol, non baptisée, mais déjà pressentie : dans tout son gigantisme » (*Gogol' i Meyerhol'd,* 1927).

Bien d'autres que les « Volfiliens » avaient perçu la Révolution comme une « révolution de l'esprit ». Beaucoup avaient recherché dans la « mythologie » chrétienne un trésor d'images et de mythologèmes capable de les aider à représenter la révolution, mais certains avaient pris le parallèle au sérieux et voyaient dans « Octobre » un retour au christianisme primitif. Ce fut le cas de celui que j'ai appelé le « bolchevique catholique », à savoir Pierre Pascal. Or Pierre Pascal, dans cette Russie où l'attiraient non seulement la « religion russe », mais encore l'idée d'une fusion des Églises sous le signe de la Russie, avait fait la connaissance d'esprits hétérodoxes pour qui socialisme et christianisme étaient les deux faces d'une même réalité spirituelle, et devaient même obligatoirement se conjuguer pour accoucher de la « révolution spirituelle » que le monde attendait. Chez le père Jean Deibner, qu'il évoque longuement dans son *Journal de Russie*, il avait rencontré un petit groupe d'hommes et d'ecclésiastiques proches de l'Uniatisme, qui avaient en 1913 fondé à Saint-Pétersbourg une chapelle du Saint-Esprit pour les Russes catholiques, chapelle qui ne vécut que quatre mois, mais restait dans les cœurs comme un signe. Chez le même père Jean il avait rencontré un juif baptisé, et devenu catholique, dont le pseudonyme était Knijnik, l'« homme du Livre ». « Il n'est d'aucun parti, mais il loue les bolcheviks d'avoir renversé les idoles de la liberté et du parlementarisme ; la liberté s'exerce ordinairement au détriment du faible et même la liberté de la presse est surtout utilisée par les bourgeois ; le parlementarisme est un leurre. (...) Mais le grand vice du bolchevisme et du socialisme, c'est leur matérialisme. Voilà le mal à combattre. Heureusement il y a des signes que nous sommes à la veille d'un renouveau : une alliance du christianisme et du socialisme. Knijnik croit passionnément à cette alliance ».

Pascal, bolchevik catholique, croyait que cette alliance se scellerait entre le Pape et les bolcheviks. Il note : « Trotski voudrait associer le Pape à la campagne pour la paix, d'après le *Diélo Naroda.* » Knijnik, que Pascal admirait beaucoup, était membre du Soviet de Petrograd, publiait de nombreuses brochures. Grand lecteur de Jean Chrysostome, il aimait la condamnation des riches par le saint qui avait dit : « Des mulets promènent des fortunes, et le Christ meurt de faim devant

ta porte ». Pascal précise : « Knijnik est plein de foi dans la révolution, qui doit s'accomplir à la fois dans le christianisme et dans le socialisme. Tous les pays capitalistes sont armés contre elle, mais ils seront vaincus. Le bolchevisme répond exactement aux besoins du temps présent ; les socialistes chrétiens, qui sont une poignée, seront bientôt légion ».

Les très nombreux sectants, millénaristes de toutes tendances (y compris les tolstoïens) qui, comme Knijnik, crurent à l'alliance de la révolution et de la foi chrétienne, étaient le plus souvent animés par la haine des formes ecclésiales traditionnelles, une haine entretenue par les persécutions à leur égard de l'Église orthodoxe officielle. Leur utopisme les amena à prendre la révolution d'Octobre pour le début de l'avènement de l'Esprit. Un écrivain russe qui a très bien rendu cette fusion du politique et du religieux, c'est Andreï Platonov. Le thème central de son œuvre c'est l'errance du pèlerin russe entre révolution mouvante de l'esprit et révolution stagnante des bureaucrates. « La terre avec le développement de l'humanité, devenait de plus en plus inconfortable et démente », écrit Platonov dans un de ses premiers récits « utopiques », « les Descendants du soleil ». Le soleil en tant que symbole du rêve utopique et millénariste de l'homme est partout présent dans son œuvre ; soleil électrique dans « Macaire pris de doute », où chaque village russe devient une parcelle d'utopie ; « mécanisme solaire » inventé par Dvanov dans *Tchevengour,* poème donquichottesque sur l'entropie utopique. Un même rêve de Moi cosmique et unique habitait Biely, inspirait les différents millénaristes russes, habite le monde des errants de Platonov, qui se voulait le Platon russe, un Platon qui n'évoquerait pas les illusions de la caverne et les inapprochables idées pures, mais les illusions d'une fraternité une et personnelle et tenterait de créer un second soleil sur terre, le soleil du Royaume.

Comme tous les millénaristes, Platonov est pour le Royaume et contre l'Église. Comme tous les « hétérodoxes russes » habités par les visions millénaristes, il est pour la Révolution tant qu'elle ressemble au Royaume et contre la Révolution dès qu'elle ressemble à l'Église. Or très vite le Royaume se dégrade en Église. C'est aussi le thème d'un des grands romans russes qui décrit cet obscurcissement de la Révolution-Royaume en révolution Église et fanatisme, à savoir le *Docteur Jivago.* Pasternak a mis au centre un chercheur de Royaume, un quêteur de vie dont le nom même indique qu'il est la Vie (Jivago est l'accusatif-génitif de l'adjectif qui veut dire le Vivant). Comme Platonov, Maïakovski, et d'autres, Pasternak a subi l'influence des idées de Fiodorov, ami de son père, le peintre Léonid Pasternak, qui a fait un portrait de l'auteur de la *Philosophie de l'œuvre commune.* Les paroles de l'oncle du jeune Jivago, Védéniapine, sont un écho de cette philosophie — « Vous ne comprenez pas qu'on peut être athée, qu'on peut ignorer si Dieu existe et à quoi il sert, et savoir pourtant que l'homme vit non pas dans la nature, mais dans l'histoire et que l'histoire comme on la comprend aujourd'hui a été instituée par le Christ, que c'est l'Évangile qui en est le fondement. Et qu'est-ce que l'histoire ? C'est la mise en chantier de travaux destinés à élucider progressivement le mystère de la mort et à la vaincre un jour ». La révolution est dans le *Docteur Jivago* une

« mer » où se jettent tous les « ruisseaux » des révolutions individuelles. Elle est un renouvellement de l'esprit, une résurrection du Vivant ; mais elle est aussi le contraire du vivant : le fanatisme, les exécutions sommaires, la mort... Fiodorov voyait tout le problème de l'humanité dans la restauration de l'état de fraternité, menacé constamment par la « non-fraternité ». Cette hantise de la fraternité utopique a marqué toute la pensée russe de 1905 à 1925 environ.

« Je suis la doctrine socialiste, elle est belle et vraie, jusqu'au moment où elle nie le christianisme ; et je suis chrétien sans nier le socialisme » confie Pierre Pascal à son Carnet à la date 5 septembre 1918. Sous des formes variées, nombreux sont ceux qui épousaient des convictions voisines, et pour qui la révolution bolchevique n'était que la partie visible d'une révolution bien autrement profonde, d'une révolution de l'esprit. Même Alexandre Soljenitsyne rend indirectement hommage à cette vision religieuse de l'histoire de la révolution. Dans son roman *La roue rouge* un seul bolchevik est sympathique, c'est Alexandre Chliapnikov, et il est le fils d'une famille de pieux Vieux Croyants. « Dans ses yeux un élan vers l'héroïsme, vers la foi. Or cette foi était l'antique orthodoxie. Elle était encore persécutée à l'époque ; ses fidèles la défendaient avec une énergie farouche et, comme tous les autres, Alexandre était prêt à mourir pour elle. Mais vint le moment où les persécutions furent abandonnées ; on n'eut plus l'occasion de mourir pour sa foi et les plus roublards travaillèrent à se faire bien voir des autorités, tandis que la force de la jeunesse s'engageait dans d'autres voies. Alexandre adhéra à la social-démocratie. C'était apparemment tout autre chose, mais en fait, les persécuteurs, les ennemis étaient les mêmes — on les avait seulement sur l'autre flanc » (*Octobre* 16, ch. 63).

Le poète Nicolas Kliouïev a sans doute exprimé le mieux cette filiation entre l'esprit révolté de la vieille foi, persécutée sans discontinuer durant deux siècles par l'Église officielle et l'État russe, avec la révolte de 1917 symbolisée par les bolcheviks. On se rappelle son célèbre cycle de poèmes le *Rugissement rouge* (*Krasnyj ryk*). Le premier poème, « Le chant de l'héliophore », parut dans le numéro 2 de la revue d'Ivanov-Razumnik *Les Scythes,* en 1918, accompagné de commentaires enthousiastes d'Andreï Biely et d'Ivanov-Razoumnik lui-même. L'alliage de symbolique chrétienne et de propagande révolutionnaire, caractéristique de tout le cycle, prend le plus souvent des consonances de vieille foi, d'esprit libertaire hérité des hérétiques chrétiens russes du XVIIe siècle (on sait que Kliouïev était membre d'une confrérie de « flagellants » — *khlysty*).

Dans le ciboire fondront les différents métaux
Pour que goûtent au soleil les peuples-Christs.

Le ciboire c'est la révolution avec ses violences, symbolisées dans d'autres poèmes par la mitrailleuse, dont le nom en russe évoque pour le poète le miel (*Poulemiot* la mitrailleuse, et *miod* le miel). Le poète se sait sacrilège pour les uns, on l'a surnommé Raspoutine, mais il accepte cette assimilation avec le starets venu

du peuple, il est un « défroqué » de l'orthodoxie, un suicidé du feu dans la tradition des martyrs de la vieille foi, et le feu, purificateur, est celui d'une révolution qui n'a rien à voir avec la social-démocratie russe et ses schismes : c'est le vieil esprit d'autodafé du peuple russe « sectant ».

Il y a en Lénine l'esprit du Kerjenets
Dans ses décrets — l'exhortation de l'higoumène,
Comme s'il recherchait l'origine de la ruine
Dans les « Réponses du Pomorié ».

Seul un familier de l'histoire de la vieille foi pouvait comprendre de tels vers : le Kerjenets est un affluent de la Volga, au nord de Nijni Novgorod, au bord duquel se multiplièrent à partir de 1660 les établissements de Vieux Croyants fuyant les persécutions (*skity*), les « Réponses du Pomorié » furent écrites par Andreï Denisov en réponse aux 104 questions posées par l'envoyé du patriarche Nicon aux révoltés de la vieille foi. C'est l'exposé le plus systématique des thèses de la vieille foi, le Pomorié étant la province russe qui jouxte la Mer Blanche, haut lieu des vieux-croyants « sans-popes », où se trouve leurs lieux saints, en particulier Poustozersk, ou, en 1682, fut brûlé le protopope Avvakum.

Dans le grand article qui clôt le second et dernier tome des *Scythes,* Ivanov-Razoumnik s'appuie sur les « poètes du peuple », Essenine et surtout Kliouïev, pour montrer le caractère « spirituel » de la révolution russe, qui « sera mondiale ou périra temporairement ». Ce qui parle par la bouche de la Révolution russe, c'est la révolution mondiale, ce sont les prophètes d'Israël. « La foi dans l'universalité de la révolution russe, dans son triomphe même éloigné, c'est toute notre foi. Et seule cette foi nous aidera à survivre aux jours pénibles qui s'approchent, aux jours futurs de crucifixion et de « mise au tombeau » de la liberté russe — de même que la foi dans la résurrection du Crucifié ranimait les cœurs des premiers croyants chrétiens. Cette foi dans le futur nous aidera à survivre au présent qui marche sur nous. »

Illusion, hérésie, utopie, naïveté, ou rêve toujours actuel, la « révolution spirituelle » des « scythes », des « Volfiliens », de Kliouïev et de tous les hérétiques de l'ancienne Russie qui crurent voir s'approcher les jours de félicité annoncés par Esaïe est une page de l'histoire qui relève autant de la foi religieuse que de la passion politique, de *l'historien des utopies* que du chroniqueur des révolutions...

Voir la suite du livre dans le second fichier :
Parties 10 à 20.